

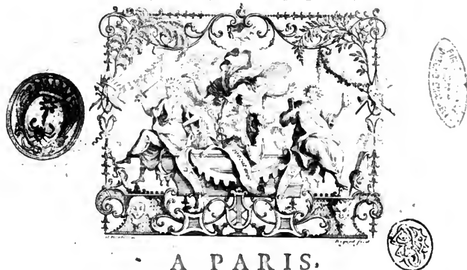

6
7 M
14



LE THEATRE DES GRECS.

Par le R. P. BRUMOY, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND.



A PARIS.

Chez { ROLLIN Pere, Quay des Augustins, au Lion d'or.
JEAN-BAPTISTE COIGNARD Fils, Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques, au Livre d'or.
ROLLIN Fils, Quay des Augustins, à S. Athanase.

M D C C X X X.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

IPHIGENIE

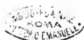
EN TAURIDE,

TRAGEDIE 

D'EURIPIDE.



SUJET



D'IPHIGENIE EN TAURIDE.

CEtte Iphigenie eſt une ſuite de l'Iphigenie en Aulide. On n'auroit pas lieu de s'y attendre, ſi l'on s'en tenoit préciſément à la fable de cette derniere Tragedie, qui feint qu'après la ſubſtitution de la Biche au lieu de la Princeſſe, celle-ci s'envola parmi les Dieux. La Tragedie qu'on va voir ſuppoſe une autre deſtination d'Iphigenie : à ſçavoir, qu'elle fut enlevée & tranſportée en Tauride [a] dans la Scythie, pour y être Prêtreſſe de Diane. Nul des Grecs ne ſçavoit ſon ſort ; & Oreſte la croïoit morte en Aulide, par le glaive de Calchas. Tourmenté par les Furies après avoir tué Clytemneſtre ſa mere, il va dans la Tauride par ordre d'Apollon, pour enlever la ſtatuë de Diane, & la porter dans l'Attique. Il eſt pris. On veut l'immoler ſuivant la barbare coutume de ce lieu : & il ſe trouve que la Prêtreſſe qui eſt prête de le ſacrifier eſt ſa ſœur : ce qui donne lieu à de belles ſurpriſes & à de grands évenemens.



---

[a] Tauride ou Taurique, contrée & preſqu'Iſle de la Thrace, qui avance entre le Pont-Euxin, & la Propontide. Le Pont-Euxin s'appelle aujourd'hui la Mer Noire ou la Mer Majeure.



PERSONNAGES.

IPHIGENIE.

ORESTE.

PYLADE.

LE CHOEUR composé des femmes d'Iphigenie.

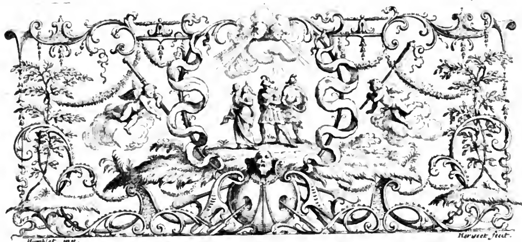
UN BERGER.

THOAS Roi de la Tauride.

UN ENVOYE' Officier de Thoas.

MINERVE.

La Scene est dans le Vestibule du Temple de Diane.



IPHIGENIE

EN TAURIDE,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE *seule.*



DE'PLORABLE Iphigenie dois-je rappeller mes malheurs ! Pelops fils de Tantale vient à Pise : il épouse *a* Hippodamie ; son fils Atrée devient pere de Menelas & d'Agamemnon. Fille de ce Roi & de Clytemnestre, j'arrive en Aulide, ce Port fameux où l'Europe agité par les vents semble tourner & bouleverser

---

a Hippodamie étoit fille d'Oenomaüs Roi de Pise. Ce Roi voïant sa fille extraordinairement recherchée, proposoit aux amans un combat de course à cheval, prêt de ceder sa fille au vainqueur, ou de donner la mort au vaincu. Ses chevaux nés du souffle des vents en avoient la vitesse. Diodore de Sicile au liv. 5. dégage cette histoire des ornemens fabuleux.

les flots. Là mon Pere m'immole à Diane. Ce Heros résolu de venger Menelas, d'effacer l'opprobre d'Helene, & de couronner les Grecs par la conquête d'Ilion, traînoit à sa suite mille vaisseaux rassemblés. Mais trahi par les vents qui s'opposoient au départ & à la gloire de la flotte, il consulte le feu sacré, il interroge Calchas. » Roi des Grecs, » répond ce Pontife, apprenés que ces vaisseaux ne sortiront point du Port, que *a* Diane n'ait reçû pour victime.... votre fille Iphigenie. Souvenés-vous de vos vœux. » Vous promîtes d'immoler à la Déesse ce que l'année produiroit de plus beau. L'année fut signalée par la naissance » d'Iphigenie. C'est elle, dit-il, qu'il faut sacrifier. « Le cruel ne me déféroit le prix de la beauté que pour me donner la mort. Sur cet Oracle l'artificieux Ulysse m'arrache des bras d'une mere. On feint de me conduire à l'hymen d'Achille. Et à peine suis-je arrivée en Aulide, qu'on m'éleve sur un funeste bucher. Le fer brille, on frappe la victime; mais Diane me dérobe à la mort: elle substituë une biche, & m'enleve dans les airs. Transportée en Tauride, je trouve un Peuple barbare, où regne un barbare Monarque: *b* c'est Thoas: son nom répond à son agilité comparable à celle des oiseaux. Chargée du soin des sacrifices, je dois respecter cet auguste emploi. En faveur de la Déesse je ne dis rien de plus. Car helas, asservie à une coutume aussi ancienne que cruelle (le dirai-je) j'immole tout Grec que sa malheureuse fortune amene en ces climats. C'est à moi d'initier les victimes. Tel est mon triste office. D'autres mains les égorgent, & arrosent de leur sang le Palais de la redoutable Divinité. C'est peu de ces malheurs. Racontons aux *c* échos le songe qui m'a effraïée cette nuit. Joüissons au moins de cette foible consolation. Il m'a semblé qu'éloignée de cette région, j'étois retournée à Argos, & que goûtant un sommeil tranquille dans mon appartement j'étois environnée de mes femmes. La terre s'ébranle tout à coup; je

a Diane est nommée dans le texte φωσφόρος θεὰ *Dea Lucifera*, parce qu'elle préside aux enfantemens, & qu'elle est prise dans un sens mystique pour la Lune.

b θοὸς, signifie agile à la course, grande qualité chés les anciens Grecs.

c Grec, à l'air.

fuis, & je vois incontinent les voûtes brisées, les murs entre-ouverts, & tout le Palais renversé: il ne restoit qu'une colonne de la maison paternelle: elle avoit une chevelure, & une voix humaine. J'approche, & prévenuë de l'idée de mon emploi, je lave en pleurant cette colonne cherie, comme une victime destinée à la mort. Il n'en faut point douter; voici l'interprétation de mon songe. Oreste, mon frere Oreste ne vit plus. C'étoit la colonne & l'appui de ma famille. Je l'ai arrosé d'eau sacrée. En faut-il davantage? Helas! je ne puis appliquer ce songe à aucun autre ami. [a] Strophius m'est connu; mais il n'avoit point de fils quand je fus conduite à la mort. Rendons du moins les honneurs suprêmes à un frere que je ne verrai plus. Les femmes Grecques, que Thoas m'a données, peuvent me seconder dans ce dessein. Elles ne paroissent point encore au Temple. Qu'elle raison peut les arrêter? (*Elle les va chercher.*)

SCENE II.

ORESTE & PYLADE.

ORESTE.

Ami, porte par-tout tes regards attentifs: voi s'il n'y a point ici quelque témoin caché.

PYLADE.

J'ai déja parcouru des yeux cette place, personne ne s'offre à mes regards.

ORESTE.

Cher Pylade, n'est-ce point-là le Temple de Diane au pied duquel nous avons abordé en venant d'Argos?

PYLADE.

C'est lui-même: vous le reconnoissés comme moi.

---

[a] Strophius Roi de la Phocide, pere de Pylade. Ceci est dit adroitement pour préparer l'arrivée de Pylade.

ORESTE.

Voici donc l'Autel où le ſang des Grecs ne ceſſe de couler?

PYLADE.

a Le chapiteau même en paroît rougi.

ORESTE.

Regarde ces dépoüilles ſuſpenduës au ceintre de l'Autel.

PYLADE.

b Ce ſont les triſtes reſtes des Grecs immolés.

ORESTE.

Obſervons derechef s'il ne vient perſonne.... ô Phœbus, dans quel nouveau piege m'as tu fait tomber par ton nouvel Oracle. Je vange le meurtre d'un pere par la mort d'une mere. Livré à mon tour à la vengeance des Eumenides, exilé de ma patrie, fugitif, errant, dans quels païs n'ai-je pas traîné mes malheurs! laſſé de tant de maux, je viens à toi; je te demande quelle ſera la fin de mes fureurs & de mes courſes. Tu me réponds qu'il faut aller en Tauride au Temple de Diane ta ſœur, enlever par adreſſe ou par un heureux hazard ſa ſtatuë qu'on dit être deſcenduë du ciel, & à travers mille dangers la porter dans l'Attique. (car voilà le terme qui m'eſt preſcrit) Qu'enfin après tant de travaux je joüirai du repos qui me fuit. Hé bien ma courſe eſt accomplie. Me voici par ton ordre dans une terre inconnuë, où l'on ignore les loix de l'hoſpitalité.... Mais

a Le Grec met *τειχώματα*, *comas*, il s'eſt ſervi à peu prés du même mot en parlant de la colonne : ce qui fait croire que c'eſt une expreſſion figurée pout ſignifier le couronnement d'un Autel.

b *τὰ ἀκροθίνια*, ſignifie proprement les extrémités d'un monceau, les prémices de quelque choſe que ce ſoit. Ici ce ſont les cheveux, ou plûtôt les têtes des victimes humaines. Les Tauro-Scythes, au rapport d'Herodote, avoient coutume d'immoler tous ceux qui faiſoient naufrage, de jetter leurs corps dans la mer & de ſuſpendre leurs têtes à une croix, ou à la voûte de leurs maiſons. Ils les regardoient alors comme des Anges tutélaires. Ils en uſoient de même à l'égard des priſonniers de guerre. Les Sauvages du Canada ont quelque choſe de ce barbare & ſuperſtitieux uſage.

Mais dis-moi, cher Pylade, puiſque tu veux bien t'aſſocier à mes périls, que ferons nous ? tu vois la hauteur de ces murs. Comment eſcalader ce Temple ? nous l'ignorons. [a] Comment briſer ſes portes d'airain ? cet uſage nous eſt inconnu ; & ſi nous ſommes ſurpris, une mort infaillible ſera le prix de notre inutile projet. Faiſons plus ſagement. Retirons-nous dans notre vaiſſeau, fuyons cette terre maudite.

PYLADE.

Que parlés-vous de retraite ? Oreſte & Pylade n'ont jamais fui. Hé ne faut-il pas accomplir l'Oracle d'Apollon ? Faiſons mieux, écartons-nous pour quelque tems du Temple ; cachons-nous durant le jour dans quelqu'un des rochers que lave la mer. Mais, loin de fuir, n'approchons pas même de notre vaiſſeau, dans la crainte d'être apperçus & conduits au Roi. Attendons l'obſcurité de la nuit. A l'abri de ſes voiles ſombres nous ferons d'heureux efforts, & nous tenterons d'enlever la ſtatuë.... Voyés-vous ces [b] Triglyphes ? c'eſt là qu'il faudra vous couler. Tout eſt aiſé aux hommes courageux ; les lâches ſeuls ſe rebutent.

ORESTE.

J'approuve vos projets. N'aurions-nous entrepris un ſi pénible & ſi long voïage, que pour un honteux retour ? Allons, cherchons une Grotte, dérobons-nous au jour. Si l'Oracle ne s'accompliſſoit pas, la faute retomberoit ſur nous, & non ſur le Dieu. Oſons nous prêter à ſes deſſeins. Eſt-il quelque danger qui doive effraïer de jeunes Heros ?

---

[a] M. l'Abbé Sallier par le changement d'une lettre, lit *comment nous cacher ?* Voïés le Tom. V. de l'Hiſt. de l'Acad. des Inſcrip. pag. 110.

[b] Ornement d'Architecture à trois gravures ou canaux.

SCENE III.

qui sert d'Intermede.

IPHIGENIE & LE CHOEUR.

IPHIGENIE.

Habitans du Pont-Euxin & des deux *a* Isles qui trompent les yeux des Voïageurs, soïés attentifs à mes paroles. O fille de Latone, Déesse des bois & des montagnes, vous qui présidés aux enfantemens, Diane, j'ai quitté pour vous les murs de la Grece ma celebre patrie; pour vous j'ai quitté les bois délicieux, & la maison de mon pere. Me voici attachée à vos Autels. Sainte Prêtresse d'une Divinité toute sainte, je porte mes pas avec un cœur pur dans votre Cour respectable & dans votre Temple sacré.

LE CHOEUR.

Nous voici renduës à vos ordres; ô fille de ce Roi qui entraîna mille vaisseaux & les troupes innombrables des Atrides à la perte de Troye, dites-moi, quel nouveau sujet de tristesse vous inquiette? d'où vient nous avés-vous conduites au Temple?

IPHIGENIE.

Cheres compagnes, je m'abandonne en votre presence aux cris & aux lamentations. Ces chants funebres conviennent à ma fortune. Helas, helas, les malheurs de ma triste famille retombent sur moi. Je pleure un frere mort. Cruelle nuit, quel songe as-tu presenté à mon esprit! Je suis perduë malheureuse! toute ma race & la maison paternelle a péri. O infortunes d'Argos! ô destin, tu me prives encore d'un frere, reste unique de ma famille éteinte. Il est descendu aux enfers. C'est pour lui que je prépare cette

a Ces deux Isles nommées *Cyanées*, sont deux rochers qui de loin paroissent se réünir, d'où les Grecs leur ont donné le nom de *Symplegades*, & les Latins celui de *Concurrentia saxa*. Ils sont sur le Pont-Euxin, l'un du côté de l'Europe, l'autre du côté de l'Asie.

pompe funebre, & ce vase destiné aux libations. Le vin, le miel & le sang des victimes vont couler. Appaisons les Manes d'un frere. Qu'on me donne ce vase d'or. Race d A-gamemnon, frere cheri, qui habités les régions soûterraines, reçois cette libation. Viens, chere Ombre, viens toi-même recevoir ces dons. Eloignée de ta patrie & de la mienne, où l'on me croit ensevelie & changée en Biche après mon sacrifice, je ne puis porter sur le tombeau d'Oreste les cheveux & les larmes d'une tendre sœur.

LE CHOEUR.

Princesse, que nos chants imitent vos accens funebres: répondons-y par des sons barbares : emploïons à cette cérémonie lugubre une Muse plaintive, celle qu'inspire Pluton, & qui ignore *a* les chants d'allégresse.

IPHIGENIE.

Infortunée maison des Atrides, ô Race de mon Pere! l'ornement & l'appui de ton Sceptre a donc disparu pour toujours! Qui des heureux Argiens occupe ton thrône?.. Ciel quelle affreuse suite de malheurs dans notre funeste maison!... *b* Le Soleil recule épouvanté; il détourne ses coursiers & ses regards... L'aventure de la *c* Toison d'or avoit précedé. Ce ne sont qu'horreurs sur horreurs, que meurtres sur meurtres. Les coupables Ombres de nos ayeux ont fait sortir des enfers la furie qui poursuit leurs descendans. Oüi, un genie ennemi te persécute, malheureuse Iphigenie. Helas! il s'est attaché à moi dans la nuit fatale où ma mere me conçût. Les Parques dès-lors me destinérent une naissance & des jours aussi tristes, que l'hymen de Clytemnestre. Premier fruit de cet hymen infortuné je deviens l'objet de tous les vœux; mais la fille de Léda ne m'avoit donné le jour & ne m'avoit élevée que pour être im-

a *Pœan*, chant de joye.

b Iphigenie touche en passant le crime d'Atrée qui fit manger à son frere Thyeste, le fils de ce malheureux Prince, crime qui fit reculer d'horreur le Soleil.

c C'est l'aventure qu'on a vûë dans les Coëphores d'Eschyle. Thyeste vola à son frere Atrée la Toison d'or, dont dépendoit la destinée de son Royaume. Atrée s'en vengea pat le crime qu'on vient de dite.

molée aux Grecs, & immolée par un Pere. Les cruels! ils me conduisirent au milieu de l'Aulide sur un char comme une épouse : Déplorable épouse! l'on me destinoit au fils d'une Déesse, & je fus livrée à la mort. Maintenant habitante de ces rivages barbares, je suis dans un séjour odieux, sans hymen, sans enfans, sans patrie, sans amis : Mon occupation n'est plus de chanter Junon Déesse d'Argos, ni d'exprimer sur les riches tapis avec l'art de Minerve les Titans qu'elle dompta. Un plus triste emploi succede à ces doux amusemens. Prêtresse de Diane j'arrose ses autels, & la cruelle *a* Até du sang des misérables. Leurs gémissemens, leurs larmes, leurs cris ne les dérobent jamais au sort qui les attend. C'est peu, & comme si ces spectacles sanglans devoient être comptés pour rien, il me faut pleurer un frere mort à Argos, un frere que je laissai dans un âge tendre, comme une fleur naissante entre les bras & dans le sein de sa mere, un frere né pour porter la couronne d'Argos, & pour joüir d'un destin plus heureux.

a Déesse malfaisante, qui troubloit l'esprit des hommes pour les précipiter dans le malheur. Les Poëtes feignent que les *Lites* ou les Prieres filles de Jupiter, comme elle, prévenoient ou suspendoient sa malignité.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE, LE CHOEUR, UN BERGER.

LE CHOEUR *à Iphigenie.*

Voici un Berger qui s'avance des bords de la mer : sans doute il veut vous faire part de quelque nouvelle.

LE BERGER.

Ah Princesse, ah fille d'Agamemnon, préparés votre cœur au récit que je dois vous faire.

IPHIGENIE.

Quelle fâcheuse nouvelle viens-tu m'apprendre ?

LE BERGER.

Deux jeunes hommes sortis secrettement de leur vaisseau sont entrés dans la terre des Cyanées. Agreables victimes pour la Déesse ! C'est à vous, Madame, à disposer les bains, les initiations & les préparatifs du sacrifice.

IPHIGENIE.

D'où sont ces étrangers ? quelle région leur a donné naissance ?

LE BERGER.

Ils sont Grecs. C'est tout ce que je sçai.

IPHIGENIE.

N'as-tu point entendu leurs noms ? ne peux-tu me les dire ?

LE BERGER.

Pylade est le nom que l'un d'eux donnoit à l'autre.

IPHIGENIE.

Et celui du ſecond ?

LE BERGER.

On l'ignore, nul de nous ne l'a entendu.

IPHIGENIE.

Comment ont-ils été apperçûs & pris par les Bergers ?

LE BERGER.

Sur le rivage, vers une Grotte de cette mer inacceſſible.

IPHIGENIE.

Mais que font les Bergers ſur le rivage de la mer ?

LE BERGER.

Nous allions laver nos troupeaux.

IPHIGENIE.

Répondés-moi derechef, Berger. Comment & par quelle ruſe avés-vous pris ces étrangers ? Voilà ce que je veux ſçavoir .... (*à part*) Helas, depuis long-tems il n'étoit venu de Grecs ſur ces côtes. Leur ſang ceſſoit de couler ſur l'autel.

LE BERGER.

Nous avions conduit nos grands troupeaux à la mer qui ſépare les Cyanées. On y voit un rocher creux que les flots en ſe briſant ont entr'ouvert en divers endroits : c'eſt la retraite de ceux qui pêchent le précieux coquillage dont on tire la pourpre. Là un de nos Bergers apperçoit deux jeunes hommes. Etonné de ce ſpectacle, il recule d'un pied timide & ſans bruit. » Regardés, dit-il, à travers les fen- » tes de cette Grotte. Deux Divinités s'y ſont retirées. « Un autre Berger plus religieux, leve les mains vers ces Dieux prétendus, & les adore d'un œil reſpectueux. » Divin Palé- » mon, *a* s'écrie-t'il, fils de Leucothoé, protecteur des freſ-

a Ou Melicerte Dieu marin.

» les vaisseaux, soïés-nous favorable. « Puis adressant la parole aux deux. » Soit que vous soïés les Gemeaux de Leda, *a* soit que Nerée *b* pere de cinquante Déesses vous » ait donné le jour, Dieux « .... A ces mots un autre que l'impieté rendoit plus féroce & plus vain, interrompt ces vœux par des risées, & soutient que ce sont des étrangers que la crainte de nos coutumes, & du sacrifice obligeoit à se cacher dans l'antre. Je l'avourai, Madame, son avis a paru le plus sensé à la plûpart de nous. On convient de donner la chasse à ces victimes destinées à Diane. Cependant l'un des deux Grecs sort de la Grotte; il monte sur le rocher; il s'arrête. Sa tête agitée çà & là, ses mains tremblantes, son air effaré, marquent une espece de frénesie. Il crie comme un chasseur : » Pylade, vois-tu celle-ci ?.. regarde cette » autre... c'est une furie infernale. Vois comme armée de » serpens elle s'élance sur moi. Elle en veut à mes jours... » Quelle est cette autre Eumenide? tout jusqu'à ses vêtemens respire la flamme & le sang. Elle fend les airs de » ses vastes aîles... Ciel! je vois ma mere entre ses bras... » elle va m'accabler... elle me poursuit : où fuir !... « Tandis qu'il exhaloit ainsi sa fureur, vous l'eussiés vû changer de gestes, de couleur, & de voix. Tantôt il mugissoit comme les Taureaux; tantôt il aboyoit comme les Chiens *c*: il imitoit enfin tous les cris effraïans qu'on attribuë aux Eumenides. Saisis d'effroi, comme si la mort nous eût menacés, nous demeurions courbés & tremblans dans un silence profond. Aussi-tôt le furieux tire son glaive, il s'élance comme un Lion à travers nos troupeaux : il perce leurs entrailles, il frappe impitoïablement, prévenu de l'idée qu'il appaiseroit ainsi les Furies. La mer se couvre d'une écume ensanglantée. Les Bergers revenus de leur fraïeur & voïant leurs troupeaux tomber égorgés, prennent les armes; mais dans la crainte d'être trop foibles contre les efforts de ces braves étrangers, ils enflent leurs Conques pour appeller les habitans. En un moment une troupe nombreuse s'assemble.

a Castor & Pollux.

b Nerée fils de Thetis, pere des 50 Nereïdes.

c Les Furies qui representoient les remords étoient aussi appellées Chiens.

Cependant l'étranger se pâme : l'accès de sa fureur se calme ; l'écume coule de ses lévres ; il est renversé. Sa chûte ranime notre courage ; chacun veut se signaler au combat, on se heurte, on frappe, les pierres volent. Mais l'autre étranger sans perdre courage, essüie l'écume qui sortoit de la bouche de son ami ; il le couvre de ses vêtemens : il observe & pare les coups, pour garantir celui qui fait l'unique objet de ses tendres soins. Celui-ci revient à lui, se releve & à l'aspect de cette nuée d'ennemis, il pousse des gémissemens ; nous ne cessions de les charger de toutes parts, sans leur donner le loisir de se reconnoître. Alors nous avons entendu une voix effroïable & ces terribles mots : « Cher » Pylade, nous mourrons ; mais pour mourir en Heros, » prens ton épée & suis moi. » Dès que l'on a vû briller le fer entre les mains de ces deux Guerriers, les forêts ont été remplies de Bergers mis en fuite ; mais tandis que les uns fuïoient, les autres poursuivoient les vainqueurs. Une grêle de pierres pleuvoit sur eux. S'ils reculoient, on les épargnoit. Ce qui paroît incroïable, de tant de bras réünis pour prendre ces malheureuses victimes, nul ne pouvoit en venir à bout. Nous n'avons même réussi qu'avec peine, & moins par la valeur que par la ruse. On les enveloppe enfin, on leur fait lâcher leurs épées *a*. Epuisés de forces leurs genoux se dérobent sous eux. Ils tombent, nous les saisissons, nous les conduisons au Roi. Il les envisage, & les envoïe sur le champ à la mort. Souhaités, ô Princesse, bien des victimes pareilles. Leur sang vous vengera de la cruauté des Grecs, & de la sanglante aventure d'Aulide.

LE CHOEUR.

Berger, quelles merveilles vous m'avés racontées de ce Grec inconnu. C'est pour son malheur qu'il a paru dans ces terres fatales aux étrangers ?

IPHIGENIE.

Il suffit, Berger ; allés & m'amenés l'un & l'autre. J'aurai soin du reste.

SCENE

a Grec, *à coups de pierres.*

SCENE II.

IPHIGENIE & LE CHOEUR.

IPHIGENIE.

Que dis-tu, triste Iphigenie? tendre & sensible autrefois pour les malheureux Grecs qui tomboient entre tes mains, tu donnois des larmes à leur sort, & tu demeures tranquille! Déplorables Grecs, qui que vous soïés, n'imputés mon insensibilité qu'au songe cruel qui m'a peint Oreste mort; mais vous me trouverés barbare. Je l'avourai, cheres Compagnes, mon cœur est ulceré. Le bonheur d'autrui blesse les malheureux, & nous voulons du mal aux autres par la seule raison que nous sommes dans le malheur. Puissant Jupiter, que les vents & les vaisseaux conduits par votre main, n'amenent-ils en ces lieux les auteurs de mes maux, Helene & Menelas, pour les sacrifier à ma vengeance! que je sçaurois bien leur trouver une Aulide en ces climats! les inhumains! ils m'égorgérent comme une timide Genisse. J'étois la victime; un pere étoit le Prêtre. Puis-je oublier ces horreurs! helas, il m'en souvient toujours, [a] Combien de fois ai-je porté les mains au visage de mon pere! collée à ses genoux que je tenois embrassés, » O mon pere, lui » disois-je, à quel affreux hymen m'avés-vous destinée? une » mere abusée triomphe; les Argiennes charmées font éclat- » ter leur joïe, elles invoquent l'hymenée dans leurs chan- » sons; la Cour ne retentit que du doux son de la flute; & » cependant je péris par vos mains! Cet Achille tant pro- » mis, c'étoit donc Pluton, & non pas le fils de Pelée. Par » quelle cruelle feinte m'avez-vous conduite sur un char de » triomphe à ce sanglant hymen? » vains efforts, il fallut obéir. Vainement jettant de timides regards à travers mes voiles, je pris ce frere que je pleure; (triste souvenir! il n'est plus:) je le pris entre mes bras... épouse d'Achille & sœur d'Oreste, je portai la pudeur jusqu'à me refuser aux embras-

[a] Maniere de supplier, dont il est parlé dans la Sainte Ecriture.

femens d'un enfant qui étoit mon frere. Je differai mes tendres careffes à mon retour. Inutiles projets ? . . cher Orefte, fi ta mort eft certaine; parle, dis-moi qui l'a caufée ? eft-ce *a* l'envie d'un pere ? t'a-t-il facrifié comme moi à Diane ? quelle affreufe contradiction ! cette Déeffe écarte de fes autels les prophanes dont les mains impures font foüillées d'un meurtre, que dis-je ? par l'attouchement d'un cadavre ou d'un enfant récemment forti du fein de fa mere : & je croirai qu'elle prend plaifir à voir couler le fang des victimes humaines ? non la Déeffe n'a point puifé dans le fein de Latone *b* une fi aveugle inhumanité. Il n'eft pas même croïable que le feftin *c* horrible de Tantale ait pû plaire aux Dieux. Les *d* fauvages habitans de ces climats, parce qu'ils aiment le carnage, ont attribué à la Divinité leur barbare inclination. J'en juftifie les Dieux, & je ne puis penfer qu'aucun d'eux foit capable d'un crime.

II. INTERMEDE.

LE CHOEUR.

STROPHE I. O Cyanées, rochers qui joignés les mers que traverfa jadis la frenetique *e* Io, quand elle paffa d'Europe en Afie : Quels font dites-moi ces étrangers, qui comme elle ont eu l'audace de parcourir le Pont-Euxin ? d'où-vient ont-ils

a Je traduis ainfi, en mettant un point interrogatif dans le texte, fans quoi il me femble qu'il n'y auroit ni liaifon ni fens. Les Commentateurs ne difent rien de cet endroit, qui n'eft pas des moins embarraffans.

b Gree, époufe de Jupiter.

c Tantale Roi de Phrygie recevoit très-fouvent les Dieux chés lui. Un jour faute d'autres mets il s'avifa de leur prefenter fon fils même dans un feftin. Cerés feule mangea l'épaule de l'enfant : on lui en fubftitua une d'yvoire en le reffufcitant : d'où vient que Virgile *Georg. l. 3. v. 7.* l'appelle *Humeroque Pelops infignis eburno.* Tantale s'étoit retiré dans le Peloponnefe après avoir enlevé Ganymede fils de Tros Roi de Troye.

d Voilà un paffage qui marque bien nettement que les Païens éclairés diftinguoient leur Theologie d'avec les fables qui divinifoient les crimes & les paffions des hommes.

e Io fille d'Inachus fut aimée de Jupiter qui la changea en Geniffe, pour la dérober à la colere de Junon. Mais la Déeffe rendit fa rivale furieufe, de forte que celle-ci paffa en Afie, après avoir long-tems erré.

quitté l'Eurotas couronné de joncs, & les rives sacrées de Dircé pour aborder à ce rivage, où une Prêtresse teint de sang humain l'autel & les colonnes du Temple ?

ANTISTR. I. Portés par les vents & plus encore par l'interêt, le desir des richesses les a-t'il contraints de braver la fureur des flots sur un fragile vaisseau? l'interêt a ses douceurs, douceurs funestes aux mortels. Il est insatiable. Il les fait errer de mers en mers, & de villes en villes pour se charger d'un véritable poids. Frivole & vaine passion : outrée dans les uns elle devient fureur, moderée dans les autres on la nomme prudence.

STROPH. II. Comment ces étrangers ont-ils passé les deux Isles qui semblent se réunir, & les écueils de *a* Phinée qui veille toujours à la perte des Nautoniers ? par quel bonheur ont-ils parcouru les vastes plaines d'Amphitrite, où le chœur des Nereides anime par des chansons les vents qui voltigent autour des vaisseaux, & qui enflent les voiles ? Zephyre & le vent du Midy ont favorisé leur course jusqu'à *b* l'Isle celebre par les exercices d'Achille.

ANTIST. II. Ah, que ne peut un heureux hazard écarter *c* Helene de Troye, & l'amener sur nos rivages suivant les vœux d'Iphigenie : que ne peut la fille de Leda les cheveux épars & ensanglantés expirer sous la main de la Princesse, & païer par sa mort les maux qu'elle lui a causés : quelle agréable nouvelle à raconter aux Grecs, si quelqu'un d'eux venoit nous tirer d'esclavage : quelle joïe, quel bonheur de nous trouver *d* comme en songe dans le sein de notre patrie, pour joüir des chants d'allegresse dont tout retentiroit !

---

a Phinée oncle & amant d'Andromede laissa à Persée le soin de la délivrer du Monstre marin. Il voulut ensuite l'enlever, & Persée le changea en rocher.

b Le Grec ajoûte, *feconde en oiseaux*. Achille s'exerçoit à la course dans cette Isle nommée Achillée, ou Leuca, ou course d'Achille, vis-à-vis la Chersonese Taurique. On l'appelloit encore l'Isle des Heros, parce qu'on s'imaginoit que les Manes des fameux Guérriers morts au siege de Troye s'y étoient retirés.

c Les femmes Grecques qui composent le Chœur ignoroient aussi-bien qu'Iphigenie le retour d'Helene en son païs.

d Barnés explique cet endroit en deux manieres. *Que ne peuvent-nous suivant le songe d'Iphigenie nous trouver en Grece !* Ou bien : *Que ne peuvent-nous même en songe être transportées dans notre patrie.* Le sens que j'ai préféré, est, ce me semble, plus naturel.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE, LE CHOEUR, LES DEUX GRECS enchaînés.

IPHIGENIE.

Voici qu'on amene les victimes chargées de chaînes. Taisés-vous, cheres compagnes... Ce sont en effet les deux Grecs destinés au sacrifice. Ils s'appochent du Temple, & le Berger ne nous a point fait un faux rapport.

LE CHOEUR.

Princesse, puisque cette région vous a confié le soin d'initier les victimes, recevés celles-ci. Il faut ceder à une coutume qui respectable en ces lieux, paroît impie & execrable aux Grecs.

IPHIGENIE.

Hé bien, commençons; mes premiers soins sont dûs aux cérémonies de Diane. Qu'on délie d'abord ces étrangers *a*. Ils sont consacrés à la Déesse; les chaînes ne leur conviennent plus. (*à ses femmes*) *b* Vous autres allés au Temple & faites les préparatifs ordinaires... Mais vous, ô déplorables étrangers, dites-moi quels parens infortunés vous ont donné le jour? quelle sœur, si vous en avés, sera privée de tels freres? helas! vous ignoriés votre sort. Car qui connoît les desseins des Dieux? notre destin nous est caché. La fortune en fait un mystere impénétrable. Parlés donc, ô étran-

a On dé'ioit jusqu'aux criminels quand leur arrêt étoit prononcé, afin de leur donner la triste satisfaction de mourir libres.

b Il y a là une difficu!té : car si Iphigenie ordonne à ses femmes d'aller au Temple, le Chœur disparoît dans cette Scene. On voit cependant par la suite que le Chœur a été témoin d'une partie au moins de cet entretien d'Iphigenie avec les deux Grecs. Il est naturel de croire qu'une partie des femmes va executer les ordres de la Prêtresse, tandis que l'autre reste sur le Theatre, ou bien qu'Iphigenie adresse la parole à d'autres Ministres du Temple.

gers : d'où venés-vous ? quelles mers avés-vous parcouruës pour arriver en ces lieux ? éloignés de votre patrie : helas, que votre abſence ſera longue ! vous l'avés quittée pour ne la plus revoir.

ORESTE.

Quel interêt prenés-vous à nos maux, ô femme qui que vous ſoïés ? pourquoi plaindre notre deſtinée ? voulés-vous nous attendrir ? mais eſt-on ſage de prétendre vaincre par d'inutiles pleurs la crainte d'une mort prochaine & inévitable ? l'eſt-on de pleurer le deſtin de ceux qu'on voit périr, ſans eſpoir de les ſauver ? n'eſt-ce pas redoubler leurs maux ? croïés-moi, nous n'en mourrons pas moins. Laiſſons aller le cours de la fortune. Ceſſés de nous plaindre. Nous ſçavons trop les uſages de ce païs, & le ſort qui nous y attend.

IPHIGENIE.

Qui de vous ſe nomme Pylade ? voilà d'abord ce que je veux ſçavoir.

ORESTE.

Le voici... (*en montrant ſon ami*) Mais quel plaiſir cela vous peut-il faire ?

IPHIGENIE.

De quelle ville Grecque eſt-il Citoyen ?

ORESTE.

Mais, Madame, encore une fois, d'où naît cette curioſité ? que vous ſervira de le ſçavoir ?

IPHIGENIE.

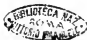
La même mere vous a-t'elle donné le jour ?

ORESTE.

L'amitié, non le ſang, nous rend freres.

IPHIGENIE *à Oreſte.*

Mais vous, quel nom avés-vous reçû de l'autheur de vos jours ?



ORESTE.

Je ſuis malheureux : voilà le nom qui me convient.

IPHIGENIE.

C'eſt un effet de la fortune ennemie : mais ce n'eſt pas ce que je demande.

ORESTE.

Madame, laiſſés-nous mourir inconnus ; nous en mourrons moins miſerables.

IPHIGENIE.

Genereux étranger, d'où avés-vous puiſé des ſentimens ſi heroïques ?

ORESTE.

a On veut mon ſang, je le livre. Laiſſés-moi le ſecret de mon nom, qui vous eſt inutile.

IPHIGENIE.

Et vous refuſerés de nommer au moins la ville où vous avés pris naiſſance ?

ORESTE.

Que ſervira de nommer le lieu de ma naiſſance ? je touche à mon dernier moment.

IPHIGENIE.

Quoi donc ? qui vous empêche de m'accorder cette grace ?

ORESTE.

Hé bien, vous le voulés, le Roïaume d'Argos eſt ma patrie *b*.

---

a Le texte porte : *Vous immolerés mon corps & non pas mon nom*. Il y a dans le Grec entre *σῶμα corpus*, & *ὄνομα nomen* un rapport qu'on ne peut exprimer en François.

b Oreſte dit dans ce vers qu'Argos eſt ſa patrie, & un moment après qu'il eſt de Mycenes. Cela s'accorde en ce que Argos eſt en même-tems le nom de la Capitale, & du Roïame d'Agamemnon. Quant à Mycenes c'eſt la ville où nâquit Oreſte.

IPHIGENIE.

O Dieux ! dites-vous vrai ?

ORESTE.

Oüi, Madame, & Mycenes m'a vû naître. O ville autrefois fortunée !..

IPHIGENIE.

Comment donc avés-vous quitté votre Patrie ? est-ce par l'exil ?

ORESTE.

Par un exil involontaire en quelque sorte, & toutefois volontaire.

IPHIGENIE.

Achevés, ô étranger, de m'instruire sur ce que je veux apprendre de vous.

ORESTE.

Je le ferai en peu de mots, Madame, & d'une maniere conforme à ma fortune.

IPHIGENIE.

Votre arrivée d'Argos m'est plus précieuse que vous ne pensés.

ORESTE.

Vous pouvés vous en réjoüir. N'exigés pas de moi les mêmes sentimens.

IPHIGENIE.

Troye, cette ville si celebre dans l'Univers, vous est sans doute connuë.

ORESTE.

Plût aux Dieux ne l'avoir jamais connuë ! que n'est-elle moins qu'un songe pour moi !

IPHIGENIE.

Si j'en crois la renommée, cette superbe ville a été renversée par les armes.

ORESTE.

La Renommée ne vous a point abusée.

IPHIGENIE.

Helene est-elle retournée avec Menelas?

ORESTE.

Ah! que son funeste retour a coûté de maux à *a* quelqu'un des miens!

IPHIGENIE *à part.*

Elle ne m'a pas moins causé de malheurs! où donc est cette Princesse?

ORESTE.

A Sparte avec son époux.

IPHIGENIE.

O Helene! ô nom execrable pour toute la Grece...(*à part*) & pour moi!

ORESTE.

Dites pour moi, Madame, je sçai ce que m'a coûté son fatal hymen.

IPHIGENIE.

Le retour des Grecs est-il véritable, comme le publie la Renommée?

ORESTE.

Mais, Madame, pourquoi, je vous prie, cet amas & ce détail de questions?

IPHIGENIE.

J'ai mes raisons pour tirer de vous ce reçit avant votre trépas.

ORESTE

a Oreste parle de lui-même à mots couverts. Il n'ose se faire connoître à cause de son parricide. Iphigenie de son côté ne se découvre point; & cet *incognito* rend la piece fort interessante.

ORESTE.

Continués, puisqu'il vous plaît ainsi. Je suis prêt à vous satisfaire.

IPHIGENIE.

Le Devin Calchas est-il revenu de Troye?

ORESTE.

Le bruit de sa mort s'est répandu chés les Argiens.

IPHIGENIE.

O équitable Déesse!... Et le fils de Laërte a vit-il?

ORESTE.

Il vit: au moins on le croit; mais il n'est pas encore retourné à Ithaque.

IPHIGENIE.

Ah puisse-t'il périr, & ne revoir jamais sa patrie!

ORESTE.

Son sort est assés triste; ne lui souhaités rien de plus.

IPHIGENIE.

Mais le fils de Thetis... Achille respire-t-il encore?

ORESTE.

Il est mort. Vainement son hymen fut préparé en Aulide.

IPHIGENIE.

Helas! ce ne fut qu'une feinte. On peut en croire ceux qui l'apprirent à leurs dépens.

ORESTE.

Mais encore une fois, Madame, que dois-je penser d'une personne si bien instruite des affaires de la Grece?

---

a Ulysse.

IPHIGENIE.

Apprenés enfin ... que je suis Grecque. J'ai été enlevée à la fleur de l'âge.

ORESTE.

Pardonnés, votre curiosité cesse de me surprendre.

IPHIGENIE.

Qu'est devenu ce General fortuné ? ... ce ...

ORESTE.

Qui, Madame : car, helas, celui qui m'est connu ne sçauroit être appellé heureux.

IPHIGENIE.

J'entens Agamemnon fils, disoit-on, d'Atrée.

ORESTE.

J'ignore tout ceci. Madame, au nom des Dieux ne m'interrogés pas sur ce point.

IPHIGENIE.

Ah plûtôt, au nom des Dieux, parlés pour calmer mes douleurs.

ORESTE.

Déplorable Prince ! il a cessé de vivre, & il a perdu quelqu'un après lui.

IPHIGENIE.

Il est mort ! ah malheureuse ! ... Mais de quelle maniere ? poursuivés.

ORESTE.

D'où vient ce soupir échappé ? quel interêt prenés-vous à ce Prince ?

IPHIGENIE.

Je plains son ancienne fortune.

ORESTE.

Son ſort eſt en effet déplorable. Une épouſe l'a cruellement égorgé.

IPHIGENIE.

Ah femme barbare! Prince infortuné!

ORESTE.

Ceſſés, Madame, d'en demander davantage. J'ai tout dit.

IPHIGENIE.

Un mot, & je ſuis ſatisfaite. L'épouſe de ce Roi voit-elle encore le jour?

ORESTE.

Elle n'eſt plus. Son fils, ſon propre fils, lui a ravi la lumiere.

IPHIGENIE *à part.*

Quelle confuſion dans la maiſon d'Atrée! & ce fils a-t'il commis volontairement cet attentat?

ORESTE.

Il l'a fait a deſſein. Il a vengé ſon Pere.

IPHIGENIE.

Ciel! quel crime! mais quelle équité!

ORESTE.

Tout innocent qu'il eſt il a les Dieux pour ennemis.

IPHIGENIE.

Reſte-t'il à Mycenes quelqu'autre rejetton de l'infortuné Roi?

ORESTE.

Il ne reſte qu'Electre.

IPHIGENIE.

Mais quoi? ne ſçait-on rien de ſa ſœur immolée en Aulide?

ORESTE.

Rien, si ce n'est qu'elle ne joüit plus de la lumiere du soleil.

IPHIGENIE.

Je la plains, aussi-bien que son pere, qui devint son bourreau.

ORESTE.

Il l'a païé cherement. Une mere a vengé sa fille.

IPHIGENIE.

Mais le fils du Roi mort est-il dans Argos?

ORESTE.

Il vit. Où? on l'ignore. Fugitif, il est par-tout & en nul endroit.

IPHIGENIE.

Il vit, c'en est assés. (*à part*) Disparoissés songes vains, qui m'aviés abusée, vous n'êtes qu'illusion. Et vous *a* Genies, qu'on appelle sçavans, votre science n'est pas moins vaine que les songes. Je le vois, l'erreur est le partage des Dieux aussi-bien que des foibles hommes. Ne falloit-il point, à en croire ces Oracles trompeurs, que le fils d'Agamemnon pérît encore pour les justifier!

LE CHOEUR.

Helas! qui nous apprendra aussi la destinée de nos parens? vivent-ils? sont-ils privés du jour?

IPHIGENIE.

Ecoûtés, ô étrangers; l'entretien que nous venons d'avoir pourra vous être de quelque utilité. J'attens pour vous & pour moi un succès heureux de mon dessein, si vous l'approuvés tous. (*à Oreste*) C'est à vous de répondre, vous que j'ai interrogé jusqu'à present. Je vous donne la vie.

a Les Anciens croïoient aux Genies des Cabalistes.

Voulés-vous à ce prix retourner à Argos, & porter au peu d'amis qui me restent en ce païs une lettre qu'un Captif touché de compassion a écrite en mon nom. Victime des séveres loix de Diane, il ignoroit que ma main meurtriere dût païer ce service de la mort. Helas! je n'ai trouvé jusqu'à ce jour aucun Grec qui ait pû retourner dans l'Argolide, & rendre cette lettre à la personne du monde qui m'est la plus chere. Pour vous qui paroissés entrer dans mes interêts, qui connoissés Mycenes, & ceux que je cheris, partés : en récompense de ce léger service, je vous dérobe au trépas. Quant à cet étranger, (*montrant Pylade*) puisque nos Loix l'ordonnent, qu'il meure pour tous les deux.

ORESTE.

Non, Madame, il ne mourra pas. J'approuve tout hors ce poinr. Il me seroit trop dur de le voir périr. C'est moi qui l'embarquai sur cet Ocean de malheurs. Sa trop constante amitié l'a contraint de suivre un Pilote aveugle. Est-il juste que je le perde pour vous servir, & que je me sauve à ce prix? Faites mieux, Madame; chargés-le de votre message pour Argos, & abandonnés-moi à qui voudra me donner la mort. C'est une lâcheté de procurer son salut aux dépens d'un ami qu'on associe à ses calamités. Tel est mon ami, & il m'est plus précieux que moi-même.

IPHIGENIE.

O generosité nonpareille! oh que la source d'où vous avés puisé de si nobles sentimens est illustre! plût aux Dieux que le seul reste de ma famille vous ressemblât! car sçachés que j'ai un frere, malheureuse seulement de ne pas le voir. Mais puisque vous le souhaités ainsi, j'y consens, envoïons votre ami, contentés votre ardeur, & mourés.

ORESTE.

Qui me sacrifiera? qui sera ce cruel office?

IPHIGENIE.

Moi. Prêtresse de Diane, tel est mon emploi.

ORESTE.

Ah, Madame, l'horrible & l'indigne emploi pour une perſonne telle que vous !

IPHIGENIE.

Triſte neceſſité ! il le faut.

ORESTE.

Quoi ! une femme plonger le poignard dans le ſein des hommes !

IPHIGENIE.

Non, mon devoir eſt de répandre l'eau luſtrale ſur la tête des victimes.

ORESTE.

Mais puis-je demander qui ſera le ſacrificateur ?

IPHIGENIE.

Ceux qu'on charge de ce ſoin ſont dans ce Temple.

ORESTE.

[a] Quel tombeau me deſtine-t'on ?

IPHIGENIE.

Le feu ſacré, & une Grotte pour vos Cendres.

ORESTE.

Ah, ſi du moins ma ſœur me rendoit les derniers devoirs !

IPHIGENIE.

Vains ſouhaits ! ô étranger, qui que vous ſoïés, votre

[a] Rien de plus intereſſant chés les Anciens que la ſépulture. Il n'eſt pas beſoin d'alléguer quantité de paſſages pour le prouver. Un homme étoit cenſé malheureux s'il ne rendoit pas les derniers ſoupirs dans les bras de ſes proches, & s'il mouroit hors de ſa patrie. Iphigenie pour conſoler Oreſte ſur ce point s'offre à lui rendre les devoirs ſuprêmes & à lui tenir lieu de ſœur ; ce qui, ſuivant les uſages anciens, tend plus piquant le plaiſir du Spectateur, qui ſçait qu'Iphigenie eſt en effet ſœur d'Oreſte.

sœur est bien loin de ces rivages barbares. Mais puisque vous êtes Grec, je vous tiendrai lieu de sœur. Attentive à ce triste office, j'ornerai de mes mains votre tombeau, je jetterai sur votre bucher les gâteaux funebres, j'y verserai les libations de miel... Comptés que je ne suis point votre ennemie. Mes lettres sont dans le Temple. Je reviens. Gardes, qu'on laisse ces Captifs sans chaînes. (*à part*) Enfin je puis donc écrire à un frere tendrement aimé! ce message si peu esperé lui apprendra du moins que je vis, & le comblera de la plus douce joïe.

SCENE II.

ORESTE, PYLADE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR *en se retirant.* (*à Oreste*)

Que je vous plains, genereux étranger, qui êtes destiné à voir couler sur vous les gouttes sanglantes des lustrations!

ORESTE.

Non, non, croïés-moi, je ne suis point à plaindre. Recevés mes remercimens & mes adieux.

LE CHOEUR *à Pylade.*

Pour vous qui devés retourner en votre patrie, nous vous félicitons de votre bonheur.

PYLADE.

Ah! est-ce un bonheur pour un ami qui perd ce qu'il a de plus cher au monde.

LE CHOEUR *en se retirant.*

Cruels sacrifices, que vous êtes terribles aux étrangers! Qui des deux doit mourir! L'amitié, je le vois, rend la chose encore indécise.

SCENE III.

qui tient lieu d'Intermede.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Cher Pylade, au nom des Dieux, dis-moi, sens-tu dans ton cœur les mouvemens dont je suis agité?

PYLADE.

Quoi, Seigneur? je ne puis répondre si vous ne vous expliqués.

ORESTE.

Quelle est cette Prêtresse de Diane? quelle ardeur à s'instruire des malheurs de Troye, du retour des Grecs, du Devin Calchas, & d'Achille! Avés-vous remarqué comme elle a plaint Agamemnon? avec quelle curiosité elle s'est informée de son épouse & de ses enfans? n'en doutons point, Argos est sa patrie. Quel autre interêt l'engageroit d'écrire en ce païs? par quelle autre vûë s'interesseroit-elle aux affaires d'Argos comme aux siennes propres?

PYLADE.

Vous m'avés prévenu. Vos paroles expriment mes pensées, si ce n'est peut-être que tous les yeux sont attachés sur les fortunes des Princes, & que personne n'ignore leurs malheurs. Mais, Seigneur, [a] elle a dit une autre parole . . .
Ciel! ORESTE.

---

[a] Cette parole est comme on voit l'arrêt de mort qu'Iphigenie a prononcé contre Oreste, qui l'a ainsi voulu. Ici commmence cet admirable combat d'amitié dont parle Ovide au troisiéme *de ponto*.

Ire jubet Pylades charum moriturus Orestem;
Hic negat; inque vicem pugnat uterque mori.
Extitit hoc unum quod non convenerit illis:
Cætera pars concors & sine lite fuit.

» Pylade déterminé à mourir, veut » faire partir son cher Oreste. Oreste le » refuse; & chacun se dispute le trépas. » Ce fut leur unique sujet de discorde. » En tout le reste ils étoient unis de sentimens.

ORESTE.

Faites m'en part : nous l'éclaircirons de concert.

PYLADE.

Ah cher Oreste, je rougis de voir le jour, si vous périssés. Avec vous j'ai traversé les mers, avec vous je cesserai de vivre. De quel front oserois-je paroître à Argos *a* & en *b* Phocide ? on me reprocheroit, (vous connoissés les hommes) d'être revenu sans vous, & de vous avoir trahi. Que sçai-je ? peut-être oseroit-on m'imputer de vous avoir donné la mort, d'avoir profité de la ruine de votre maison pour ravir votre Sceptre, & envahir votre héritage sous le nom de mon épouse votre sœur. O Dieux ! quelle ignominie ! quel affront ! Non, Oreste, non, je ne puis vous survivre. Expirant, immolé avec mon ami, je mêlerai mes Cendres aux siennes. Mon amitié, ma gloire, tout l'exige.

ORESTE.

Cher Pylade, soïés plus équitable. Laissés-moi subir seul un supplice qui n'est dû qu'à moi. Capable de souffrir une fois le trépas, je me sens trop foible pour une double mort. N'allégués point l'affront que vous craignés. Il retomberoit bien plûtôt sur moi, si j'étois assés lâche pour sacrifier un ami qui m'a tout sacrifié. Pour ce qui me touche, croïés-moi, Pylade, persécuté par les Dieux, comme je le suis, il m'est avantageux de mourir. C'est à vous de vivre, vous dont la maison est pure & fortunée, tandis que la mienne est malheureuse & coupable. Vivés donc avec *c* Electre ma sœur. Vous l'avés reçuë de mes mains ; mon nom revivra dans vos enfans, & ma race ne sera pas entierement éteinte. Adieu, cher Pylade, joüi de la vie & de la Couronne que je te laisse. L'unique faveur que je te demande en mourant, c'est qu'à ton retour tu dresses un tombeau qui perpetuë ma mémoire. Que ma sœur l'arrose de ses larmes, & le parséme de ses cheveux. Raconte lui comment la main d'une

a Patrie d'Oreste.
b Patrie de Pylade.
c Pylade avoit épousé Electre, comme on l'a vû dans l'*Electre* de Sophocle.

Prêtreſſe d'Argos m'a ravi le jour au pied des Autels. Je te recommande une ſœur. Fidele à mon alliance & à ma maiſon, dont tu deviens le ſoutien, n'abandonne pas Electre. Adieu, le plus cheri & le plus conſtant de tous les amis. *a* Elevé avec moi dès l'enfance, aſſocié à mes plaiſirs *b*, que la pitié de mes maux t'a coûté de travaux & de peines : Apollon nous avoit abuſés. Confus de ſes prédictions frivoles, nous voici par ſon cruel artifice écartés de notre patrie. Je me livrai à ſa conduite, tu le ſçais : par ſes barbares conſeils je devins parricide... Les Dieux m'en puniſſent, & je meurs à mon tour !

PILADE *c* (*après avoir rêvé un moment.*)

Hé bien, Oreſte, il faut vous obéïr, vous le voulés, vous aurés un tombeau ; fidele époux je n'abandonnerai jamais Electre ; & Oreſte mort retrouvera dans Pylade un plus ardent ami que durant ſa vie. Mais que dis-je, Seigneur ? nous n'en ſommes pas réduits à cette cruelle extrémité. Prêt de tomber dans l'abîme, en vous perdant, l'Oracle ne m'y a point encore précipité. Croïés-moi, les calamités arrivées à leur comble, enfantent ſouvent d'étonnantes révolutions.

ORESTE.

N'en parlés plus, c'en eſt fait. Les Oracles d'Apollon me ſont inutiles. Vous le voïés. La Prêtreſſe ſort du Temple pour m'immoler.

---

a Electre envoïa Oreſte âgé d'onze ans chés Strophius. Il y fut élevé avec Pylade.

b Grec, de la chaſſe.

c Il feint de ſe rendre de peur de chagriner ſon ami. Mais il ne ſe rend pas pour cela. Il compte ſur quelque heureux dénoument, qui tirera l'un & l'autre de cet embarras.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IPHIGENIE, ORESTE, PYLADE, LE CHOEUR.

IPHIGENIE *au Chœur.*

Retirés-vous, cheres Compagnes, allés dans le Temple préparer les choses necessaires aux sacrificateurs.

SCENE II.

Les mêmes hors le Chœur.

IPHIGENIE.

Voici, ô étrangers, les lettres que je destine pour Argos. Mais écoutés mes craintes & mes demandes. Humble dans le malheur, on s'oublie quand on en est sorti. Qui m'assurera que celui de vous que je chargerai de ce message ne le negligera pas, quand il se verra écarté de ce rivage dangereux?

ORESTE.

Quels soupçons, Madame: ah, rassurés-vous. Parlés, quel garant faut-il vous donner?

IPHIGENIE.

Un serment de rendre ces lettres aux amis à qui je les destine.

ORESTE.

Vous engagerés-vous par un serment mutuel?

IPHIGENIE.

A quoi voulés-vous que je m'engage?

ORESTE.

A dérober Pylade au trépas, à le renvoïer.

IPHIGENIE.

Hé comment pourroit-il autrement accomplir mes souhaits ?

ORESTE.

Mais le Tyran accordera-t'il cette faveur ?

IPHIGENIE.

Je l'obtiendrai. Je ferai moi - même embarquer votre ami.

ORESTE.

Il suffit. (*à Pylade*) Jurés le premier. Qu'un serment le plus saint soit le gage de votre parole.

PYLADE *d'un air embarrassé.*

Je rendrai....

IPHIGENIE.

Dites que vous rendrés cet écrit à mes amis.

PYLADE.

Oüi, je rendrai cet écrit à vos amis.

IPHIGENIE.

Et moi je vous renverrai sain & sauf des Isles Cyanées.

ORESTE.

Qui des Dieux atteſtés-vous, Madame ?

IPHIGENIE.

Diane dont je suis la Prêtresse.

PYLADE.

Et moi je prens à témoin Jupiter même, le maître des Dieux.

IPHIGENIE.

Mais, si vous me trahissés, quel sera le prix de votre infidelité?

PYLADE.

Puissai-je ne retourner jamais en ma patrie! & vous, Madame?

IPHIGENIE.

Puissai-je ne revoir jamais Argos!

PYLADE.

Un article nous est échappé.

IPHIGENIE.

Hé bien, s'il est necessaire, réïtérons le serment.

PYLADE.

Non, je n'exige qu'une condition. Si le vaisseau s'engloutit par la tempête, si vos lettres avec ma fortune périssent dans le naufrage: en un mot, si je me sauve seul, délivrés-moi du fardeau imposé.

IPHIGENIE.

Faisons mieux. Pour suppléer à mes lettres, je vous en dirai la teneur. C'est le parti le plus assuré. Si vous les sauvés, elles diront ce que je souhaite. Si la mer vous les enleve en vous sauvant, vous conserverés le dépôt des paroles que je vous aurai confiées.

PYLADE.

J'admire votre prudence; par là vous mettés à couvert & l'honneur des Dieux & ma pieté. Songés donc, Madame, à me déclarer à qui je dois remettre cet écrit, ou raconter vos paroles.

IPHIGENIE.

Dites à Oreste fils d'Agamemnon....(*elle lit*) *Celle qui*

vous écrit est cette Princesse immolée en Aulide, cette Iphigenie qui vit encore, quoiqu'elle ne vive plus pour vous...

ORESTE.

Iphigenie! ô Ciel! victime du trépas comment a-t'elle pû revivre? où est-elle donc, Madame?

IPHIGENIE.

Vous la voïés, c'est moi. Ne m'interrompés point. (*elle continuë de lire*) *Ramenés-moi en Argos, ô mon frere; délivrés-moi, avant que je meure, de cette terre barbare, & du fatal honneur de sacrifier à Diane les Grecs qui abordent en ces climats....*

ORESTE *bas.*

Ah Pylade, où sommes nous?

IPHIGENIE *continuë de lire.*

Encore une fois ramenés Iphigenie, où elle deviendra la furie de votre maison: Oui, Oreste.... (*à Pylade*) Je repete ce nom afin que vous ne l'oubliés pas.

PYLADE.

O Dieux!

IPHIGENIE.

D'où vient cette surprise? pourquoi appeller les Dieux au sujet de mes interêts? qu'avés-vous?

PYLADE *en rassurant son air.*

Rien, Madame: poursuivés. Mon esprit étoit distrait. Peut-être en osant vous interroger à mon tour parviendrai-je à découvrir des choses incroïables.

IPHIGENIE *sans lire.*

Dites à Oreste, que Diane mit en ma place une Biche, que mon pere immola croïant me plonger le poignard dans le sein, & que la Déesse m'enleva dans ces climats. Telle est ma lettre. Vous sçavés mon secret.

PYLADE.

Qu'il m'eſt doux de pouvoir dégager ſans peine le ſerment dont vous m'avés ſi heureuſement lié ! oüi, Madame, vous ſerés bien-tôt ſervie. Comptés ſur la plus prompte obéïſſance. (*à Oreſte*) Recevés, Oreſte, la lettre de votre ſœur.

ORESTE.

Je la reçois. Qu'eſt-il beſoin de l'ouvrir ? preſent aux yeux d'Iphigenie je goûte un plaiſir plus réel. O ma ſœur, ma chere Iphigenie, eſt-ce vous que j'embraſſe ! frappé d'un évenement ſi peu attendu vous ne répondés point, & j'ai peine à en croire mes yeux . . . Oüi c'eſt vous ! ô prodige inoüi ! . . Pardonnés les tranſports d'une ſi légitime joïe . . . *a*

---

a » La plus belle de toutes les reconnoiſſances eſt celle qui naît des incidens » mêmes, & qui produit une très-grande ſurpriſe par des moïens vrai-ſemblables, comme dans l'Oedipe de Sophocle & dans l'Iphigenie d'Euripide. » Car il eſt très-vrai-ſemblable & très-naturel qu'Oedipe ſoit curieux, & qu'Iphigenie écrive une lettre à Oreſte, » &c. « *Ariſt. Poët. c. 17.*

Ce Philoſophe diſtingue quatre eſpeces de reconnoiſſances ; l'une par les marques ſenſibles, comme la cicatrice d'Ulyſſe ; une autre par des ſignes arbitraires ; une troiſiéme par le raiſonnement, & une quatriéme par la mémoire. Celle-ci merite d'avoir ici ſa place, à cauſe des deux exemples qu'il rapporte, & dont on peut ſe ſervir heureuſement. » Elle ſe » fait par la mémoire lorſqu'un objet réveille en nous quelque ſouvenir qui » produit la reconnoiſſance, comme dans » les Cypriaques de Dicaiogene, où celui qui voit un tableau ſe met à pleurer, & ſes pleurs le font reconnoître ; » ou comme chés Alcinoüs, Ulyſſe entendant un joüeur de harpe, & ſe ſouvenant de ſes travaux paſſés ne pût retenir ſes larmes, & fut reconnu. « Voïés encore le chap. 15. où Ariſtote loüe extrêmement la reconnoiſſance d'Iphigenie.

» Soit qu'un Poëte travaille ſur un ſujet déja connu, ou qu'il en invente un » nouveau, il faut qu'il en dreſſe la Fable en general avant qu'il penſe à l'épizodier & à l'étendre par ſes circonſtances. De cette maniere il met tout » ſon ſujet dans un ſeul point de vûë. » Par exemple, voici le ſujet d'Iphigenie » mis comme je l'entends. *Une jeune » Princeſſe eſt miſe ſur un autel pour y » être ſacrifiée : elle diſparoît tout d'un » coup aux yeux des ſacrificateurs, & » eſt portée dans un autre païs, où la » coutume eſt de ſacrifier les étrangers à » la Déeſſe qui y préſide. On l'établit » Prêtreſſe du Temple. Quelques années » après le frere de cette Princeſſe arrive » dans ce même lieu.* Pourquoi y vient-» il ? *pour obéïr à un Oracle.* Pourquoi » cet Oracle ? cela eſt hors de la Fable » generale & univerſelle. Qu'y vient-il » faire ? cela eſt hors du ſujet : *Il n'eſt » pas plûtôt arrivé qu'il eſt pris. Le » voilà ſur le point d'eſtre ſacrifié.* Mais » la reconnoiſſance ſe fait en ce moment, » ou de la maniere qu'Euripide l'a imaginée, ou ſelon la vrai-ſemblance que » *Polyides* a très-bien gardée en faiſant dire par ce Prince : *Ce n'eſt donc » pas aſſés que ma ſœur ait été ſacrifiée, il faut que je le ſois auſſi.* Et » c'eſt ce qui le ſauve. » *Ariſt. Poët. ch. 18.*

SCENE III.

Les mêmes, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Que faites-vous, ô étranger ? comment osés-vous porter vos mains profanes sur les voiles sacrés d'une Prêtresse ?

ORESTE.

Pourquoi vous refusés-vous à mes embrassemens ? songés Iphigenie, que vous êtes ma sœur, fille d'Agamemnon mon pere. Songés que vous voïés ce frere, cet Oreste que vous croyiés ne revoir jamais.

IPHIGENIE.

Moi votre sœur ! vous mon frere ! ah cessés de le prétendre. Il est dans l'Argolide à Nauplie *a*.

ORESTE.

Cruelle, je ne suis donc plus votre frere ?

IPHIGENIE.

Etes-vous fils de Clytemnestre ?

ORESTE.

Oüi, & issu de Pélops.

IPHIGENIE.

Que dites-vous ! .. Quel garant pouvés-vous m'en donner ?

ORESTE.

Le voici. Ecoûtés un secret qui vous touche.

IPHIGENIE.

Quoi ? parlés. ORESTE.

---

a Nauplie ville du Roïaume d'Argos, ainsi appellée parce qu'elle étoit un Port, παρὰ τὸ ναυσὶ [illegible].

ORESTE.

Répondés-moi d'abord. Sçavés-vous *a* Iphigenie la discorde de Thyeste & d'Atrée ?

IPHIGENIE.

La Renommée me l'a apprise. Ce fut au sujet de la Toison d'or.

ORESTE.

Souvenés-vous d'une broderie que vous avés tissuë. Elle représentoit cette histoire.

IPHIGENIE.

Cher étranger . . . (*à part*) Mon cœur brûle de se rendre.

ORESTE.

Et cette image du Soleil éclipsé . . .

IPHIGENIE.

Je l'avouë ; c'est encore un ouvrage de mes mains.

ORESTE.

Et l'eau lustrale qu'une mere répandit sur vous en Aulide...

IPHIGENIE.

Je ne le sçai que trop. Tel fut mon fatal hymen.

ORESTE.

D'où vient envoïâtes-vous alors votre chevelure à Clytemnestre ?

IPHIGENIE.

Pour être répanduë sur mon tombeau.

ORESTE.

Voici un garant encore plus certain. Vous connoissés cette

a Le texte porte, Electre. Sans entrer dans toutes les raisons des Commentateurs, il suffit de convenir avec Barnés que c'est une erreur des Copistes ; on a fait passer Ἠλέκτρα, au lieu de Ἰφιγένη, qui s'accorde aussi avec la mesure du vers.

pique celebre dont Pélops tua Oenomaüs, pour conquerir Hippodamie à Pise. Je l'ai vûë dans votre appartement.

IPHIGENIE.

C'en est trop. O cher Oreste, car de quel autre nom ma tendresse peut-elle vous appeller ? oüi vous êtes ce que j'ai de plus cher... Je vous revois donc, Oreste, vous mon unique frere, vous dans ces climats loin d'Argos ! Ah mon frere...

ORESTE.

Et moi, je revois une sœur qu'on croit dans la région soûterraine des morts !.. Les larmes mêlées de joïe remplissent malgré nous vos yeux & les miens.

IPHIGENIE.

Je le laissai, il m'en souvient, sortant du sein de celle qui l'avoit allaité. A peine connoissoit-il encore la maison paternelle. O Ciel ! ô plus heureux frere que je ne puis l'exprimer... Cher Oreste, que vous dirai-je ! cet évenement est au-dessus de mes expressions, au-dessus du prodige.

ORESTE.

Réunis l'un à l'autre, rien désormais ne pourra troubler notre bonheur.

IPHIGENIE *au Chœur.*

Cheres amies, ô vous qui prenés part à mes diverses fortunes, une joïe pure & inesperée s'empare de mes sens, je l'avouë : mais helas, que j'ai sujet de craindre qu'elle ne s'échappe comme un vain fantôme. O Argos, ô Mycenes, ô chere patrie, que ne vous dois-je pas pour un tel frere ! vous l'avés fait naître, vous l'avés élevé dans votre sein. C'est votre gloire & mon appui.

ORESTE.

Heureux par le sort de notre naissance, helas, Iphigenie, nous ne sommes rien moins, si nous jettons les yeux sur nos déplorables jours.

IPHIGENIE.

Je l'ai bien éprouvé quand mon infortuné pere me plongea le couteau sacré dans le sein.

ORESTE.

Ah quel souvenir me rappellés-vous? je crois encore à peine vous revoir.

IPHIGENIE.

Privée de l'hymen d'Achille, on me livre à des loups furieux. Ah mon frere, les larmes, les gémissemens, & le deuil environnoient l'Autel.

ORESTE.

Trop cruelle cérémonie!

IPHIGENIE.

Que j'ai pleuré l'effort d'Agamemnon! Pere barbare, pere inhumain, avoüons-le, il ne m'a point traitée en fille.

ORESTE.

Quel enchaînement de calamités! qu'auroit-ce été, Iphigenie, si pour surcroît vos sanglantes mains poussées par quelque noire Divinité avoient égorgé un frere?

IPHIGENIE.

Ah je me reproche, cher Oreste, cet horrible attentat. Helas vous l'avés à peine évité. Attentat impie! Oreste immolé par une sœur! j'en fremis. Mais quelle sera la fin tant de maux! quel heureux destin nous en tirera! quel moïen trouverons-nous pour arracher un frere à ces climats, à la mort, pour le renvoïer à Argos, pour ne pas faire couler son sang sur les autels! C'est à vous, Oreste, à songer comment vous échapperés au péril, qui vous menace; si à travers mille dangers vous fuirés, par terre plûtôt que par mer, si vous percerés tant de régions sauvages, & tant de païs affreux. Car comment fuir entre les Cyanées! la route est longue & pénible. Ciel! que je suis malheureu-

ſe ! qui levera tant d'obſtacles ? Quel Dieu, quel mortel, quel heureux hazard nous applanira la route, & finira nos malheurs ?

LE CHOEUR.

Temoin de tant de merveilles ineffables, & charmée de ce que j'ai entendu, je l'avouë, Oreſte, les embraſſemens des amis qui ſe retrouvent ſont légitimes. Laiſſons les pleurs. Il s'agit de ſauver nos jours. Songés aux moïens de quitter ces rivages barbares. C'eſt au Sage de ſaiſir l'occaſion; ſon unique plaiſir doit être le ſoin de ſortir des mains de la fortune.

ORESTE.

Oüi la fortune elle-même nous aidera. Pour peu qu'elle nous ſoit favorable, j'eſpere tout d'elle. Déeſſe n'eſt-elle pas plus puiſſante que les foibles mortels ?

IPHIGENIE.

Inſtruite de tout ce qui touche mes proches, il ne me reſte qu'à ſçavoir la deſtinée d'Electre. Daignés m'en informer. Rien pour moi n'eſt plus intéreſſant.

ORESTE.

Electre eſt heureuſe. Elle eſt l'épouſe de cet ami.

IPHIGENIE.

Mais puis-je le connoître ? D'où eſt-il ? quel eſt ſon pere ?

ORESTE.

C'eſt Strophius de Phocide.

IPHIGENIE.

Dieux ! Anaxibie fille d'Atrée eſt donc ſa mere, & le ſang nous unit.

ORESTE.

Oüi, le ſang nous lie, & plus encore l'amitié.

IPHIGENIE.

Il n'étoit pas encore né quand Agamemnon me ſacrifia.

ORESTE.

Non, Strophius fut quelque tems sans voir aucun gage de son hymen.

IPHIGENIE *à Pylade.*

O époux d'Electre ma sœur, que votre presence m'est chere!

ORESTE.

Liberateur d'Oreste, cette qualité en lui m'est plus précieuse que celle de parent.

IPHIGENIE.

Mais, mon frere, comment avés-vous pû porter vos mains cruelles sur une mere?

ORESTE.

Laissons ce propos. J'avois un pere à venger.

IPHIGENIE.

Et quelle fureur porta Clytemnestre à cet attentat sur un époux?

ORESTE.

Oubliés, s'il est possible, le crime d'une mere. Il ne sied pas que vous l'entendiés raconter.

IPHIGENIE.

Vous le voulés, je me tais.... Le destin d'Argos est donc entre vos mains?

ORESTE.

Ménélas regne, & je suis exilé.

IPHIGENIE.

Quoi donc? le frere d'Agamemnon a-t'il encore écrasé les restes d'une maison infortunée!

ORESTE.

Non, la crainte des Furies qui me poursuivent m'a écarté de ma patrie.

IPHIGENIE.

Voilà donc la phrénésie dont on m'a fait le récit!

ORESTE.

Helas! on m'a vû plus d'une fois dans ce funeste état.

IPHIGENIE.

J'entens. Les Furies vengent sur vous une mere égorgée.

ORESTE.

Au point de m'accabler de leurs fléaux ensanglantés.

IPHIGENIE.

Comment êtes-vous abordé à ce rivage étranger?

ORESTE.

Conduit par l'Oracle d'Apollon.

IPHIGENIE.

Quel étoit votre dessein? est-ce un mystere que vous ne puissiés dire?

ORESTE.

Je vais vous l'apprendre. C'est la source de bien des maux. Après le crime de Clytemnestre que je tais, & la vengeance que j'en tirai, la troupe des Eumenides fondit sur moi, & m'exila de ma patrie. Contraint de fuir, je fus encore obligé par l'ordre d'Apollon de voïager *a* à Athenes, pour comparoître devant *b* ces Divinités qu'on craint de nommer. Là se tient ce Tribunal reveré *c* auquel Jupiter soumit le Dieu Mars pour avoir soüillé ses mains dans le sang. J'arrive: on me regarde comme un objet d'execration, comme un ennemi des Dieux. Toutes

---

a Grec, *à pied.*

b Les Anciens évitoient souvent de nommer les *Furies*. Le mot d'*Euménides* leur paroissoit plus doux. C'est la différence des mots *Diable* & *Démon* parmi nous.

c C'est l'Aréopage, ainsi nommé parce que Mars fut le premier qui y subit le jugement de douze Divinités.

les portes, tous les cœurs se ferment : ceux qui respectent encore les droits de l'hospitalité me reçoivent enfin, mais sans m'admettre à leur table, ni à leurs conversations. Seul, sans compagnie, sans entretien, je vis relégué au milieu d'eux. Pour authoriser cette séparation outrageante, chaque convive boit le vin dans sa coupe, *a* non plus commune, mais particuliere. Insensible en apparence à cet affront, je dissimulois, je n'osois me plaindre : mais je pottois toujours dans le cœur la honte & le remords de mon parricide. (J'appris dans la suite que ce malheur avoit donné lieu d'établir à Athenes une fête qui subsiste encore pour honorer la coupe de libation.) Prêt à subir le jugement j'entre dans l'Aréopage. Je prens un siege, comme accusé ; l'autre est occupé par la premiere des Euménides mon accusatrice. Apollon écoute, & parle pour ma défense. Pallas compte elle-même les suffrages, & par sa faveur ils se trouvent égaux. Je sors vainqueur, & les Euménides favorables me regardent comme absous. Les autres Furies mécontentes de ce jugement s'attachent à moi, & ne cessent depuis ce jour de m'agiter par des courses éternelles. Je reviens enfin à Delphes. Je me jette aux pieds d'Apollon, sans avoir pris aucune nourriture & résolu de me donner la mort, si ce Dieu cause unique de ma perte ne devenoit l'autheur de mon salut. Aussi-tôt une voix sort du sacré Trépié *b* & m'ordonne de venir en cette contrée, d'enlever la statuë descenduë du Ciel, & de la potter à Athenes. Tel est l'ordre d'Apollon. C'est à vous de m'aider à l'accomplir. Si je puis ravir ce dépôt sacré, libre alors de mes fureurs, je vous embarque sur mon vaisseau, & je vous ramène à Mycenes. Encore une fois, chere Iphigenie, sauvés-vous, sauvés-moi, sauvés les débris d'une famille déplorable; le sort de la race de Pélops est entre vos mains. Elle est perduë, si la statuë celeste n'est enlevée.

---

a Démophon Roi des Atheniens voïant Oreste chargé d'un parricide, ne voulut ni l'éconduire, ni le recevoir à sa table. Il s'avisa donc de le faire servir séparément, & pour justifier cette espece d'affront, il voulut qu'on servît à chaque convive une coupe particuliere, contre l'usage. Voilà le fondement de la fête qu'on appelloit Ἑορτὴν χοῶν. La coupe nommée χοῦς étoit une mesure Attique.

b Grec, d'*or*.

LE CHOEUR.

O que la colere des Dieux déchaînée fur la race de Tantale l'accable d'infortunes !

IPHIGÈNIE.

Avant votre arrivée en ces lieux j'ai voulu retourner à Argos & vous revoir. Je le veux encore. Mes fouhaits vont plus loin. Je défire de délivrer un frere, & de ranimer les Cendres d'une illuftre Maifon, (car j'oublie qu'un pere fut mon bourreau) oui, cher Orefte, je le fouhaite avec ardeur. Vous ne mourrés point. Notre Race fera fauvée. Mais comment, dites-moi, comment furprendre la Déeffe ? comment tromper Thoas ? s'il trouve l'autel dépouillé de la ftatuë, c'eft fait de moi. Quelle excufe alléguerois-je ? Ah fi vos projets pouvoient réuffir, fi vous m'enleviés avec la Déeffe, fi une entreprife fi belle s'executoit !.. Mais non, Orefte retournera en fa patrie, & la trifte Iphigenie périra... N'importe, les dangers me feront chers, & la mort me fera douce, fi je fauve un frere. Non, à ce prix je ne refufe point de m'expofer au trépas. Que peut une fimple fille pour foutenir fa Maifon ? vous en êtes l'unique appui.

ORESTE.

Aux Dieux ne plaife, Iphigenie, que je devienne doublement parricide. Le fang d'une mere qui fume encore ne me rend que trop coupable à mes yeux. Nos deftins feront unis. Je veux vivre ou mourir avec vous. Oui, chere fœur, ou je vous raméne en Grece, fi la mort n'arrête mes efforts, ou la Tauride fera notre commun tombeau. Mais, dites-moi je vous prie, fi cet enlevement déplaifoit à la Déeffe, Apollon me l'auroit-il ordonné ? m'auroit-il accordé la faveur de vous revoir ? non, non, il ne m'aura pas abufé. plus je raffemble ces évenemens, plus j'efpere un heureux retour.

IPHIGENIE.

Mais comment ravir la ftatuë, & nous fouftraire à la mort ?

mort : nous le voulons ; mais helas c'eſt peu de le vouloir.

ORESTE.

Attentons à la vie du Tyran.

IPHIGENIE.

Ah que dites-vous ? c'eſt violer les droits de l'hoſpitalité.

ORESTE.

Mais, Iphigenie, s'il le faut pour votre ſalut & le mien ?

IPHIGENIE.

a Je ne puis approuver un crime, ni blâmer votre valeur.

ORESTE, *après avoir rêvé.*

Hé bien, laiſſons ce deſſein... Si vous me cachiés dans le Temple...

IPHIGENIE.

Pour nous ſauver à la faveur des ténébres ?

ORESTE.

La nuit eſt favorable à la fraude, comme la lumiere à la verité.

IPHIGENIE.

Mais le Temple eſt rempli de Gardes ; comment tromper leurs regards ?

ORESTE.

Ah Dieux ! nous ſommes donc perdus. Que réſoudre ?

IPHIGENIE.

Un expedient, ce ſemble, vient de luire à mon eſprit.

ORESTE.

Quoi ? ſatisfaites mon impatience.

---

a Barnés a raiſon, ce me ſemble, de lire dans le texte *οὐκ αἰνοίμην, je ne puis approuver un crime* ; au lieu de *οὐκ ἂν δυναίμην, je ne pourrois l'executer.* Cela ne feroit pas un beau ſens : la ſuite juſtifie la correction.

IPHIGENIE.

Je me ſervirai de vos fureurs mêmes pour vous ſauver.

ORESTE.

Que le ſexe eſt ingenieux & fécond en reſſources!

IPHIGENIE.

Je publierai votre parricide.

ORESTE.

J'y conſens. Mettés, s'il le faut, mes malheurs à profit.

IPHIGENIE.

Il n'eſt pas permis, dirai-je, d'immoler de pareilles victimes.

ORESTE.

Sous quel prétexte? j'entrevois la raiſon.

IPHIGENIE.

La victime eſt ſoüillée; il faudra la purifier.

ORESTE.

Comment par cette ruſe viendrons-nous à bout d'enlever la ſtatuë?

IPHIGENIE.

J'ai deſſein de vous purifier dans les eaux de la mer.

ORESTE.

Mais la ſtatuë qui eſt l'objet de nos deſirs eſt dans le Temple.

IPHIGENIE.

J'ajoûterai que la ſtatuë profanée par vos attouchemens doit être auſſi purifiée.

ORESTE.

Où? vers le rivage auſtral?

IPHIGENIE.

Oui, à l'endroit même où est attaché votre vaisseau.

ORESTE.

Ne confiera-t'on point ces soins à quelqu'autre ? qui portera la statuë ?

IPHIGENIE.

Moi. Seule j'ai le droit d'y porter les mains.

ORESTE.

Quel rôle joüera Pylade dans mon aventure ?

IPHIGENIE.

On dira qu'il est soüillé du même crime.

ORESTE.

Conduirés-vous cette intrigue à l'insçû ou de l'aveu du Roi ?

IPHIGENIE.

Puis-je rien faire à son insçû ? je l'abuserai par mes discours.

ORESTE.

Il sera facile alors de nous sauver à force de rames.

IPHIGENIE.

Vous aurés soin du reste. Ce sera à vous de faciliter le succès.

ORESTE.

Il ne reste plus qu'à demander le secret à vos femmes. Engagés-les à se taire par vos discours persuasifs. L'éloquence est naturelle au sexe. Agissés de votre côté, j'agirai du mien, & j'ose espérer une heureuse issuë.

IPHIGENIE *au Chœur.*

Cheres Compagnes, ma ressource est en vous ; de vous

dépend mon bonheur ou ma perte, mon retour ou ma mort, & la destinée d'un frere & d'un parent. L'unique faveur que je vous demande d'abord, c'est la fidelité; qualité admirable & rare, mais propre du sexe. Tendres & fideles dans leurs interêts mutuels les femmes sçavent s'entre-aider. Ah, du moins par votre silence favorisés notre évasion. Une même fortune peut perdre ou sauver trois têtes bien cheres. L'interêt commun vous engage à ne pas nous trahir. Votre salut est attaché au mien. En assurant mon retour, vous assurés le vôtre. Retournée dans la Grece je ne vous oublierai pas. Recevés mes embrassemens. Non, je ne rougirai pas de vous conjurer par ces mains, par ces genoux que je tiens embrassés, par vos peres, par vos meres, par des enfans chéris, si vous en avés, enfin par ce qui vous reste de plus cher au monde, ne nous trahissés pas. Cheres Compagnes, parlés. Qui de vous me donne ou me refuse son aveu? convenés entre vous toutes. Si quelqu'une n'approuve pas cette fuite, c'est fait de mon frere & de moi.

LE CHOEUR.

Rassurés-vous, Princesse, & libre d'inquietude à notre égard ne songés qu'à vous sauver. Oui, nous jurons, (ô Jupiter, soïés-en témoin) nous vous jurons une éternelle fidelité.

IPHIGENIE.

Daignent les Dieux récompenser cette générosité, & vous combler de faveurs! Thoas va paroître pour s'informer si le sacrifice est achevé. Oreste & vous Pylade, il est tems de vous retirer.

SCENE IV.

IPHIGENIE.

O toi, qui m'enlevas jadis des mains meurtrieres d'Agamemnon, Diane, délivre nous aujourd'hui. Si tu ne nous prêtes ton secours, qui désormais ajoûtera foi aux Oracles

d'Apollon ? Sied-t'il d'ailleurs à une Déesse d'habiter ces contrées ? Athenes, la celebre Athenes t'attend. Quitte pour elle un séjour indigne de ta présence.



IV.e INTERMEDE.

LE CHOEUR.

STROPHE I. Tendre oiseau, qui errant sur les rochers les fais retentir de tes lugubres accens, *a* Halcyon, dont le doux langage est entendu des sages mortels, tu pleures un époux chéri. Helas mes douleurs sont semblables aux tiennes. Loin de ma chere patrie, je soupire après la compagnie des Grecs. Ah qui me donnera des aîles pour voler vers Diane Déesse *b* de Cynthie ! quand pourrai-je revoir les palmes de Délos, ces lauriers toujours verts, ces oliviers consacrés par les couches de Latone ! ô *c* lac dont les eaux sont couvertes de Cygnes ! ô Cygnes amis des Muses, ah quand pourrai-je vous revoir !

ANTISTR. I. Que de larmes ont coulé de mes yeux quand après le renversement de ma patrie, je fus enlevée par les vaisseaux ennemis, quand devenuë Esclave & chérement achettée, je vins dans ces climats barbares au service de la Prêtresse fille d'Agamemnon ! nourrie à l'ombre des autels toujours fumans du sang des victimes qu'ai-je trouvé ? un esclavage éternel. Un malheur qui s'attache à nous dès notre naissance cesse d'être un malheur. Il peut changer de face, & le cœur s'y fait. Mais dans le sein d'une brillante fortune, Ciel ! qu'il est dur de devenir malheureux !

STROPH. II. Heureuse Iphigenie, que votre destinée est différente de la nôtre. Tout conspire à votre bonheur. *d* Un vaisseau vous attend au rivage. Il va fendre les ondes au son des

a Alcinoë fille d'Eole aïant perdu son mari Ceyx qu'elle pleuroit jour & nuit fut changée en Halcyon. *Ovid. Metam. l.* 11.

b Cynthie ou Cynthe montagne située au milieu de Délos Isle de la mer Egée, célébre par la naissance d'Apollon & de Diane.

c Herodot. *in Euterp.* nous apprend que ce lac s'appelloit Trocheïde.

d de 50 rames [illegible].

instrumens. Phœbus avec sa *a* lyre, Pan avec *b* ses pipeaux champêtres vont eux-mêmes adoucir vos ennuis, & seconder votre retour en Grece. Je verrai l'onde écumer sous la rame, le vent enfler les voiles, & donner des aîles au vaisseau, tandis que vous me laissés sur ces funestes bords.

ANTIST. II. Que ne puis-je voler au-dessus des vastes espaces où le Soleil commence & finit sa carriere. J'arrêterois mon vol sur la maison paternelle. Là je reverrois ces lieux si chers à mon souvenir, où jeune encore & sous les yeux d'une mere, je célébrois un innocent hymen, où seule j'animois l'assemblée, où je disputois à mes Compagnes le prix de la beauté, où enfin voilée avec grace & la tête parée de riches bijoux j'étois invitée à disputer ce prix.

---

a A sept cordes.

b Collés de cire.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THOAS, LE CHOEUR.

THOAS.

Où donc eſt la Prêtreſſe? a-t'elle initié les victimes? leurs corps brûlent-ils dans le feu ſacré du ſanctuaire?

LE CHOEUR.

La voici, Seigneur. Elle-même vous répondra.

SCENE II.

Les mêmes, IPHIGENIE.

THOAS.

Que vois-je? la ſtatuë entre vos bras! pourquoi l'avés-vous tirée du lieu ſaint?

IPHIGENIE.

Arrêtés, Seigneur; n'allés pas plus avant.

THOAS.

Quoi donc? qu'eſt-il arrivé d'extraordinaire dans ce Temple!

IPHIGENIE.

Choſe horrible!... Mais non. Je profanerois mes lévres à vous la raconter.

THOAS.

Quel étrange diſcours! parlés, Iphigenie.

IPHIGENIE.

Les victimes que vous m'avés envoïées ſont impures.

THOAS.

Qui vous l'a dit? par où le jugés-vous?

IPHIGENIE.

La Déesse à leur aspect s'est détournée de son siege.

THOAS.

D'elle-même, ou par l'effet d'un tremblement de terre.

IPHIGENIE.

D'elle-même, & ses yeux se sont fermés d'horreur.

THOAS.

Quelle peut être la cause de ce prodige? est-ce la profanation des victimes?

IPHIGENIE.

N'en cherchés point d'autre cause. Le crime qu'ils ont commis est atroce.

THOAS.

Ont-ils égorgé quelque étranger sur le rivage.

IPHIGENIE.

Non. Leur crime est domestique, ils sont venus chargés de ce forfait.

THOAS.

Qu'ont-ils fait? je brûle de l'apprendre.

IPHIGENIE.

Ils ont tué leur mere.

THOAS.

O Apollon! un barbare même n'eut pas été capable d'un pareil attentat.

IPHIGENIE.

Aussi devenus l'execration de toute la Grece, ils ont été chassés par leurs propres Citoyens.

THOAS.

THOAS.

Mais pourquoi enlever la Déesse?

IPHIGENIE.

Pour l'exposer à un air plus pur. Les coupables l'ont profanée.

THOAS.

Hé comment avés-vous découvert cette profanation?

IPHIGENIE.

J'ai tout sçû après le prodige que je viens de raconter.

THOAS.

A ce trait de prudence, on reconnoît la sagesse que vous avés puisée de votre patrie.

IPHIGENIE.

Le croiriés-vous, Seigneur? ces étrangers que je vais sacrifier m'ont comblée de la plus douce joie.

THOAS.

Sans doute en vous annonçant d'Argos que...

IPHIGENIE.

Mon unique frere Oreste vit encore.

THOAS.

Ils ont voulu racheter leur vie par ce recit flateur....

IPHIGENIE.

Et qu'Agamemnon mon pere, est plein de vie.

THOAS.

Mais sans vous laisser toucher d'une vaine pitié vous êtes sortie du Temple pour commencer la cérémonie sacrée?

IPHIGENIE.

Oui, Seigneur, ma haine envers une ingrate patrie qui m'a perduë, l'emporte sur la compassion.

THOAS.

Toutefois que ferons-nous de ces étrangers? parlés librement.

IPHIGENIE.

La loi ordonne qu'ils périssent. Ne la violons pas.

THOAS.

Où est donc l'eau lustrale, & le couteau sacré?

IPHIGENIE.

Il faut avant toutes choses purifier ces criminelles victimes.

THOAS.

Dans quelle eau? à la mer, ou dans une fontaine pure?

IPHIGENIE.

a La mer enleve tous les maux des mortels.

THOAS.

Les victimes seront donc alors plus agréables à Diane?

IPHIGENIE.

Et mon emploi sera moins deshonoré.

THOAS.

Hé bien, Iphigenie, les flots de la mer viennent se briser au pied du Temple. Qu'est-il besoin...

IPHIGENIE.

Non, Seigneur. Ce mystere veut de la solitude. Un

---

a Telle est encore l'opinion des Indiens qui attribuent à la mer une vertu souveraine pour effacer les pechés. On conte qu'Euripide fit ce vers par allusion à une maladie, dont les Prêtres Egyptiens l'avoient guéri par un bain de mer, dans un voïage qu'il fit en Egypte avec Platon.

autre dessein important exige que je m'écarte plus loin.

THOAS.

Allés où bon vous semble. Je n'ai point une coupable curiosité *a* sur les choses sacrées.

IPHIGENIE.

Il me faut purifier la statuë elle-même.

THOAS.

Un crime si atroce l'a en effet souillée.

IPHIGENIE.

Sans cela l'aurois-je tirée du sanctuaire?

THOAS.

Je louë votre pieté & vos soins.

IPHIGENIE.

Mais sçavés-vous, Seigneur, ce qu'il faut faire?

THOAS.

Quoi? parlés.

IPHIGENIE.

Il faut charger de chaînes les deux étrangers.

THOAS.

Où pourroient-ils fuir?

IPHIGENIE.

Ignorés-vous les ruses & l'infidelité des Grecs?

THOAS.

Hé bien, Gardes, qu'on les enchaîne.

IPHIGENIE.

Ordonnés aussi qu'on les améne...

a Tel étoit le respect des Païens.

THOAS.

J'y consens.

IPHIGENIE.

Qu'on leur voile les yeux, & qu'on me donne quelques Gardes pour escorte.

THOAS.

Les voici.

IPHIGENIE.

Envoïés de plus ordre aux habitans...

THOAS.

De quoi?

IPHIGENIE.

De se renfermer dans leurs maisons.

THOAS.

Pour ne pas être témoins du sacrifice?

IPHIGENIE.

Ah! ce seroit une abomination.

THOAS *à un de ses Officiers.*

Allés, publiés la défense d'assister à ce spectacle.

IPHIGENIE.

Cette attention, Seigneur, est un gage de votre tendresse pour vos sujets. Vous les gouvernés en pere.

THOAS.

Croïés-moi, Iphigenie: objet de l'admiration publique, votre prudence me charme, & cet éloge rejaillit sur vous.

IPHIGENIE.

Vous, Seigneur, demeurés ici proche le Temple...

THOAS.

Que ferai-je?

IPHIGENIE.

Vous le purifierés.

THOAS.

J'entens. A votre retour la Déesse le trouvera purifié.

IPHIGENIE.

Et quand les étrangers sortiront ...

THOAS.

Que voulés-vous que je fasse?

IPHIGENIE.

Voilés votre auguste visage.

THOAS.

Pour ne pas souiller mes yeux?

IPHIGENIE.

Oui, Seigneur, & si je tarde quelque tems...

THOAS.

Quel terme me prescrivés-vous?

IPHIGENIE.

Ne soïés point inquiet.

THOAS.

Hé bien, accomplissés à loisir les cérémonies nécessaires.

IPHIGENIE.

Dieux, faites réussir cette expiation selon mes souhaits.

THOAS.

Je joins mes vœux aux vôtres, & je me retire.

SCENE III.

IPHIGENIE, cortége de Sacrificateurs & de Gardes, qui aménent les DEUX GRECS.

IPHIGENIE.

Ah voici les victimes qui sortent du Temple. Ces ornemens & ce pompeux appareil de la Déesse, ces jeunes hommes Ministres de Diane, ces flambeaux qui brillent de toutes parts, enfin les choses prescrites pour la cérémonie, tout est preparé, tout m'invite à expier par le sang un sanglant attentat. Citoyens, je vous interdis ce spectacle. Loin d'ici les mortels consacrés au Temple, & ceux qui veulent conserver leurs mains pures. Et vous, profanes, que l'hymen va unir; vous, femmes, qui portés dans votre sein des enfans encore innocens; si vous craignés que la tache qui souille ces deux Grecs ne se répande sur vos têtes, fuïés, écartés-vous. O fille de Latone, ô Diane, si par votre faveur j'expie & j'immole (ainsi que je l'entens) ces deux victimes, votre habitation sera pure, & nos vœux seront accomplis. C'est assés, je me tais. Dieux, & vous Déesse, qui entendés le langage des cœurs, je ne confie le reste qu'à vous, & j'implore votre secours.

SCENE IV.

LE CHOEUR.

Célébrons les louanges de Phœbus & de Diane. Nés l'un & l'autre dans les fertiles vallées de Délos *a*, le blond Phœbus excelle à toucher la lire, & la chaste Diane à lancer le javelot. La Déesse de Délos quittant le lieu de ses couches & son Isle devenuë immobile, transporta ses enfans sur le mont Parnasse consacré à Bacchus. *b* Là un Dra-

a Délos étoit une Isle errante au gré des flots avant que Latone y mît au monde Diane & Apollon.

b La ville qui étoit au pied du mont Parnasse s'appella d'abord du nom de la montagne, ensuite *Python*, après la mort

gon à la peau tachetée, aux yeux sanglans, aux dents d'acier, monstre enfanté par la Terre, & caché sous un laurier épais gardoit l'Oracle soûterrain. Puissant Apollon, quoiqu'encore enfant, encore dans les bras d'une mere, vous le perçâtes de vos fleches. Par cette éclatante victoire devenu maître des Oracles divins, assis sur le trépié d'or, & sur un Thrône véridique, vous dévoilés l'avenir aux mortels. Votre sanctuaire voisin de la fontaine Castalie est placé au milieu de la Terre. *a* Oüi, ce Dieu chassa Thémis du lieu où elle prononçoit ses Oracles. Mais la Terre mere de Thémis prend en main les interêts de sa fille offensée. Elle prive Phœbus du pouvoir de prédire l'avenir ; elle enfante des Spectres nocturnes. Sortis de son sein, ils voltigent autour des humains endormis, leur décélent durant le sommeil les choses présentes, passées, & futures. Apollon consterné étend les mains vers le Thrône de Jupiter. » Puissant Dieu, » s'écrie-t'il, fais cesser les Oracles de la nuit, les songes trom» peurs, & la colere de la Terre. Jupiter sourit, agréable» ment surpris de l'inquietude de son fils, & de l'interêt secret » qui le porte à s'assurer l'hommage fructueux des mortels. » Il secouë en signe d'approbation sa tête redoutable. Aussitôt les songes évanoüis disparoissent, & les illusions nocturnes se dissipent. Il rend à Phœbus ses premiers honneurs, & la confiance aux humains. Telle est l'origine de votre

---

du Serpent que tua Phœbus, enfin *Delphes*. Cette ville passoit chés les Anciens pour le milieu de la Terre. Jupiter, dit Claudien, voulant marquer le milieu de l'Univers, fit voler avec pareille rapidité deux Aigles, l'une du Levant, l'autre du Couchant. Elles se rencontrérent à Delphes. De là vient qu'on mit deux Aigles d'or dans le Temple d'Apollon.

Jupiter, ut perhibent, spatium cum discere vellet
Natura, Regni nescius ipse sui,
Armigeros utrinque duos aqualibus alis
Misit ab Eois occiduisque plagis.
Parnassus geminos fertur junxisse volatus;
Contulit alternas Pythius axis aves. Claud.

a Apollodore Bibl. l. 1. c. 4. dit qu'Apollon apprenant de Pan l'art de deviner alla à Delphes, où Themis fille de la Terre tenoit ses Oracles, & que le Serpent Python l'empêchant d'approcher, ce Dieu le tua, & se saisit du trépié sacré.

gloire, ô Temple de Delphes, vous dont les Oracles rendus en vers attirent toute la Terre à vos autels.

SCENE V.

UN ENVOYE', LE CHOEUR.

L'ENVOYE'.

Vous qui préſidés au Temple, dites-moi où je pourrai trouver le Roi Thoas. Courrés aux portes du Palais, & faites-le paroître.

LE CHOEUR.

D'où naît cet empreſſement? dois-je parler au Roi ſans être appellée.

L'ENVOYE'.

O Ciel! les deux Grecs ont diſparu. Aidés d'Iphigenie ils enlevent la ſtatuë ſur leur vaiſſeau.

LE CHOEUR.

Ce que vous dites paroît incroïable... Mais le Roi que vous cherchés eſt ſorti du Temple.

L'ENVOYE'.

Il faut toutefois qu'il ſoit promptement inſtruit. Où eſt-il allé?

LE CHOEUR.

Nous l'ignorons. Faites votre devoir, cherchés Thoas, & l'inſtruiſés de toutes choſes.

L'ENVOYE'.

Ah perfides! n'êtes-vous point complices de cet enlevement?

LE CHOEUR.

Nous. C'eſt nous faire injure. Que nous importe la fuite de ces Grecs!

L'ENVOYE'.

L'ENVOYE'.

Hé bien avertiſſés donc le Roi.

LE CHOEUR.

Nous n'en ferons rien, juſqu'à ce qu'on nous apprenne s'il eſt dans le Palais.

L'ENVOYE' *aux Gardes qui ſont dans le Temple.*

Gardes, ouvrés, & dites au Roi que je viens l'accabler du récit de nouveaux malheurs.

SCENE VI.

THOAS, les mêmes.

THOAS.

Quelles clameurs entens-je autour du Temple? qui frappe? quel mortel répand ici l'épouvante?

L'ENVOYE'.

Ah, Seigneur, pardonnés. Ces femmes m'ont trompé. Elles ont voulu m'écarter ſous prétexte que le Roi étoit abſent, & je vous vois ſortir.

THOAS.

Quoi? quel interêts?...

L'ENVOYE'.

Je parlerai bien-tôt de leur perfidie. Ecoutés préſentement, Seigneur, un récit plus important. La Prêtreſſe... Iphigenie... enleve la ſtatuë de Diane... Elle fuit avec les Grecs. Voilà le myſtere que voiloient ſes feintes expiations.

THOAS.

Ah que m'annoncés-vous! mais quel mauvais genie lui a inſpiré cette trahiſon?

L'ENVOYE'.

Et ce qui doit plus vous ſurprendre, Seigneur; c'étoit pour ſauver Oreſte.

THOAS.

Oreste! qui, ce fils de Clytemnestre?

L'ENVOYE'.

Lui-même. Elle l'avoit consacré à la Déesse au pied de ces Autels.

THOAS.

O prodige de perfidie! car de quel autre nom appeller cet attentat?

L'ENVOYE'.

Laissés les imprécations, Seigneur. Songés au remede. Daignés m'écouter, & sur mon récit jugés par quelles troupes vous pourrés arrêter ces fugitifs.

THOAS.

J'adopte tes sentimens. Le rivage est proche. Leur fuite ne les mettra pas à couvert de ma colere.

L'ENVOYE'.

A peine étions-nous arrivés au rivage où le vaisseau d'Oreste étoit caché, que la fille d'Agamemnon nous fait signe d'éloigner nos mains des chaînes dont vous aviés chargé ces criminels, & de nous écarter comme si elle eût dû allumer le feu secret, & commencer l'expiation. Elle-même prend les fers de ces malheureux, & marche à leur suite. Malgré les soupçons vos Gardes obéissent. Par respect pour les choses saintes, nous nous retirons. Pour abuser notre crédulité, Iphigenie pousse des cris, chante des hymnes en langue étrangere, & commence une expiation simulée. Assis à l'écart, la cérémonie nous paroissoit longue. Il nous vient en l'esprit que les Grecs pourroient bien avoir brisé leurs fers, massacré la Prêtresse, & pris la fuite. D'autre part la crainte de jetter un œil profane sur des secrets religieux nous retient dans le silence. Enfin nous étouffons de concert cette vaine fraïeur, résolus de tout hazarder, & d'aller sur les lieux. Mais quelle a été notre surprise quand nous avons vû cinquante rameurs, des rames levées, & un vaisseau en mer, comme un oiseau prêt à s'envoler dans les airs! nos

Grecs libres de leurs fers paroiſſent ſur la poupe, & gouvernent le vaiſſeau : les uns ſuſpendent les anchres a ; d'autres voltigent ſur les échelles pour dégager les cordages ; on s'agite, on ſe preſſe, tout eſt en mouvement. Déja l'on ſe diſpoſoit à embarquer Iphigenie, lorſqu'indignés de cette fraude, & mettant bas toute crainte, nous ſaiſiſſons la Prêtreſſe, nous ſautons à travers les cables & les rames, nous arrachons le gouvernail, nous en venons à un entretien. » Pourquoi, leur diſons-nous, enlever de nos climats la ſtatuë & la Prêtreſſe ? quelle eſt votre prétention ? ne diroit-on pas que vous auriés achetté l'une & l'autre à prix d'argent ? Sçachés, répond l'un d'eux, ſçachés que je ſuis Oreſte fils d'Agamemnon, & frere d'Iphigenie. Je retrouve une ſœur perduë, & je la ramene en ſa patrie. « Réſolus toutefois de ne point relâcher la Prêtreſſe nous tâchons de les forcer tous à nous ſuivre. On en vient aux coups ; car les uns & les autres étoient ſans armes. On ſe bat avec fureur. Les Grecs nous accablent. Fatigués, bleſſés & enſanglantés, nous cédons malgré nous au nombre. a Nul n'a ſui ſans bleſſure. Plus tranquilles ſur une éminence, nous renouvellons le combat. Une grêle de pierres tombe ſur les Grecs. Mais des Archers paroiſſent ſur le vaiſſeau, & nous écartent à coups de fleches. En ce moment un flot favorable pour eux approche le vaiſſeau du rivage. Les Nautonniers n'oſent deſcendre dans les eaux pour enlever Iphigenie. Mais Oreſte l'emporte entre ſes bras, quitte les bords, s'avance dans la mer, monte ſur le vaiſſeau, & y place ſa ſœur. Alors, (ô prodige ſurprenant !) la ſtatuë parle en ces termes. » O Grecs, courbés-vous ſur les rames & fendés l'onde écumante. Vous poſſedés l'objet de vos déſirs, la Déeſſe, pour qui vous avés paſſé le Pont-Euxin, & traverſé les Symplegades. « A cette voix les Nautonniers répondent par un doux frémiſſement. La mer blan-

a *Suſpendent les anchres* à la piece de bois qui traverſe la prouë de part en part en forme d'oreilles ; & c'eſt ce que ſignifie le mot Grec ἐπωτίδας.

a Le Grec met un petit détail de bleſſures cauſées par les pierres & les coups. Comme il ne convient pas à nos mœurs, je l'ai omis ſans préjudice de la fidelité ; car il n'eſt queſtion que de quelques mots.

chit d'écume, & le vaisseau s'éloigne du rivage. Mais à peine est-il arrivé au détroit, qu'un flot horrible & un vent effroïable le repoussent vers nous. Les rameurs ont beau lutter avec le vent & la mer, le reflux les ramene malgré eux sur nos bords. » Déesse, s'écrie la fille d'Agamemnon » en se levant, ô fille de Latone, sauvés votre Prêtresse, par- » donnés son vol, & favorisés son retour. Sœur si tendre » envers votre Apollon, vous sçavés, helas, jusqu'où va la » tendresse pour un frere. « Les Nautonniers applaudissent à cette priere. Ils poussent des cris de joïe. Ils s'animent mutuellement. Leurs bras nerveux s'appliquent avec effort sur les rames. Le vaisseau s'avançoit de plus en plus vers le détroit. Les uns sautoient dans la mer, les autres se disposoient à jetter l'anchre, lorsque j'ai été député vers vous, Seigneur, pour vous informer du détail de cet évenement. Ne perdés point de tems. Faites porter des chaînes pour ces malheureux. Croïés-moi, Seigneur, si la mer ne se calme, leur esperance est vaine. Neptune le Dieu des mers est trop sensible au renversement de Troye, & trop irrité contre la race de Pélops, pour ne pas servir votre vengeance. Oui, il vous livrera à vous & à vos sujets offensés le fils d'Agamemnon & sa fille. L'ingrate après avoir oublié lâchement l'aventure d'Aulide ose trahir Diane; & Diane la punit à son tour.

LE CHOEUR *à part.*

Infortunée Princesse, helas, livrée aux mains de vos ennemis qu'allés-vous devenir ? vous périrés, vous & votre frere.

THOAS.

O Citoyens, ne mettrés-vous point obstacle à la fuite de ces traîtres ? qui vous arrête ? courés, volés, poursuivés-les par *a* mer & par terre, & secourus de la Déesse, amenés ces impies pour leur faire subir *b* le supplice qu'ils ont merité... Pour vous, femmes perfides, qui avés noué cette intrigue, je sçaurai bien vous punir. Songeons présentement à mettre ordre....

---

a Grec, *à cheval & sur des vaisseaux.*
b Grec, *pour les précipiter, ou les empaler.*

SCENE VII.

MINERVE, les mêmes.

MINERVE.

Arrêtés, Thoas. Où conduisés-vous ces troupes? reconnoissés Minerve qui vous parle. Je vous défens de poursuivre les Grecs, & d'animer contr'eux ces flots de gens armés. Ce n'est pas sans l'aveu des Dieux qu'Oreste est venu dans ces climats. L'Oracle d'Apollon l'y a conduit pour fuir la colere des Euménides, ramener sa sœur Iphigenie, & transporter la statuë de Diane dans ma ville favorite. Je parle. Obéissés. Vainement prétendriés-vous surprendre Oreste dans le détroit. Neptune en ma faveur l'a dérobé à la fureur des eaux. Il vient de passer cette plaine liquide. Oreste, c'est à vous que j'adresse la parole, (car quoiqu'éloigné vous entendés la voix d'une Déesse) Allés, poursuivés heureusement votre route accompagné de la statuë, & d'Iphigenie. Arrivé dans Athenes souvenés-vous qu'il y a aux confins de l'Attique un lieu sacré & voisin du rivage *a* Carystien. * Là vous bâtirés un Temple, où vous placerés la statuë de Diane. Elle conservera son nom de Taurique en mémoire de vos courses & de vos fureurs. Les mortels désormais lui porteront leur encens & leurs vœux sous le nom de la Déesse de Tauride. On célébrera la fête de votre délivrance, & vous établirés pour loi, qu'alors on applique légérement une épée nuë sur la tête d'une victime humaine. Quelques gouttes de sang répanduës en l'honneur de Diane tiendront lieu de sacrifice. Pour vous Iphigenie, devenuë Prêtresse de la Déesse à *b* Braurone, vous y recevrés les honneurs funebres. On portera sur votre tombeau les tissus précieux que laisseront les femmes expirantes dans les douleurs de l'enfantement. Oreste, procurés aux Compagnes de votrē sœur le retour en leur patrie. La reconnoissance

** Mon peuple l'appelle aujourd'hui Alas Araphenidas.*

a Il est vis-à-vis de Carystos ville de l'Eubée vers l'extrémité meridionale de l'Isle.

b Braurone ville d'Attique où la statuē fut transportée. Voïés *Pausan. in Att.* Il la place assés près de Marathon.

l'exige & pour elles, & pour moi. Souvenés-vous enfin, que dans l'Aréopage, accusé d'un parricide, je vous donnai égal nombre de suffrages, & vous fûtes absous. *a* J'ordonne que cet usage se perpetuë & s'étende sur tous les criminels. A ce prix ramenés votre sœur, ô fils d'Agamemnon, & vous Thoas, mettés bas toute indignation, & souscrivés à mes ordres.

THOAS.

Insensé qui refuse d'obéïr aux ordres divins. Oui, grande Déesse, quoiqu'Oreste me ravisse la celeste statuë, je cesse de le haïr. Siéroit-il à un mortel de lutter avec les Dieux? qu'il aille à Athenes, qu'il y place la statuë, j'y consens. Je renvoïe ces femmes en Grece. J'arrête mon armée, & mes vaisseaux destinés à poursuivre ces fugitifs. Vous le voulés, Déesse, il suffit. Les volontés des Dieux & les vôtres ne trouvent point de *b* rebelles.

MINERVE.

Vents favorables, soufflés, conduisés à Athenes le fils d'Agamemnon. En faveur de la statuë & de la Déesse ma sœur, j'accompagnerai moi-même le vaisseau. (*au Chœur*) Allés heureuses Grecques, & benissés le destin qui vous sauve inesperément.

LE CHOEUR.

Oui, Divinité respectable aux hommes & aux Dieux, nous obéïssons à votre voix. O la douce esperance, & l'agréable nouvelle dont vous venés de flatter nos oreilles & nos cœurs! *c* Illustre victoire répandés votre éclat sur mes jours; & couronnés-les d'une immortelle gloire.

---

a Euripide & quelques Autheurs font remonter l'origine de cet usage à Oreste: mais d'autres croïent qu'il ne commença d'avoir lieu qu'à l'égard de Themistocle; qu'il fut surpris dans un adultere, & que les suffrages pour & contre étant égaux, un des Juges qui vouloit le sauver dit adroitement, qu'il étoit juste de donner un suffrage favorable au nom de la Déesse d'Athenes, ce qui passa depuis en loi.

b La force des termes Grecs exprime bien nettement le destin des Païens.

c Cette fin qui termine aussi l'Oreste, & les Phéniciennes, est dite par allusion au Poëte qui remportoit le prix sur ses rivaux.



REFLEXIONS

SUR L'IPHIGENIE EN TAURIDE.

LA derniere Scene de cette Piece qu'on vient de lire, montre aſſés que le but du Poëte étoit de flatter l'Attique par la célébration de ſes anciennes cérémonies, de ſes uſages religieux, & de ſes monumens en l'honneur de Diane, comme nous l'avons obſervé au troiſiéme diſcours. C'eſt pour cela qu'Euripide préſente aux yeux des Atheniens Minerve Déeſſe d'Athenes, & qu'il lui fait tenir le diſcours qu'on a vû & qui ne nous touche plus. Il n'eſt pas douteux que ce motif de flatter les Atheniens ne l'ait ſouvent porté à finir ſes Pieces par des machines qui lui ſont en effet très-familieres. Malgré la perte de cet interêt qui n'en eſt plus un pour nous, & qui dégénere en préjugé contre le Poëte, parce qu'il nous parle un langage étranger à nos manieres ; cette Tragédie merite de nous plaire par tant d'endroits, que les beautés communes à tous les tems juſtifient ſuffiſamment les beautés paſſageres qui ſont devenuës ridées à notre égard. Pour achever l'impreſſion qu'une premiere lecture a pû faire, & pour en ſéparer ce qui peut la rallentir ; revenons légerement ſur chaque Acte.

Le premier commence par un prologue abſolument détaché, & dont une partie meriteroit d'ennuïer aujourd'hui. C'eſt une affectation incroïable d'Euripide en faveur de la netteté, que Sophocle avoit atteinte ſans cela. Iphigenie vient faire l'hiſtoire de ſa vie & de ſes aventures, bien plus aux Spectateurs qu'aux Echos. C'eſt préciſément ce que Seneque a imité dans ſes Pieces. Il n'eſt Grec que par ce défaut. Mais ce défaut d'Euripide une fois paſſé, la deſcription qu'il fait du ſonge eſt belle & noble. C'eſt le germe de tout le reſte du Poëme.

Après le prologue Oreſte & Pylade paroiſſent : mais

entre la prémiere, la seconde, & la troisiéme Scene il y a un brisement qu'on appelle *Hiatus*. Légere faute qu'il eût été mieux de ne pas redoubler de suite. Elle cesse pourtant de choquer quand on considere qu'Iphigenie ne sort du Theatre que pour préparer une cérémonie funebre, & qu'elle n'y rentre que pour l'accomplir, de sorte qu'elle donne lieu à Oreste de faire une Scene détachée des deux autres. Après tout, cette exposition du sujet n'est pas moins interessante que celle de l'Electre de Sophocle avec qui cette Piece à beaucoup de rapport.

Le Chœur naturellement amené par l'ordre de la Prêtresse Iphigenie, vient la seconder dans le triste sacrifice qu'elle fait pour un frere qu'elle croit mort. Erreur charmante, qui outre le spectacle qu'elle produit, est une grande adresse, pour rendre plus agréable la surprise d'Iphigenie, quand elle reverra inopinément ce frere chéri qu'elle vient de pleurer.

Le second Acte ouvre par une Scene qui a besoin aujourd'hui d'indulgence, toute vive qu'elle est. C'est le récit du Berger qui annonçe à la Prêtresse la prise de deux Grecs, leurs malheurs, & leurs combats avant que d'être enveloppés. Les réflexions d'Iphigenie sur le sacrifice qu'elle va faire de ces deux victimes, sur son insensibilité dont elle s'étonne, sur Helene & Menelas, sur la barbarie avec laquelle on l'immola elle-même font un effet admirable, aussi-bien que les désirs du Chœur à l'égard de sa patrie, désirs naturels qui disposent insensiblement à ce qui va suivre, sans qu'on puisse soupçonner l'art du Poëte, qui ne se dévoile qu'à la fin.

On amene les victimes au troisiéme Acte : & là commencent ces beaux mouvemens qui naissent dans le cœur des Spectateurs à la vûë d'un frere que les Loix du païs obligent de périr par les mains d'une sœur. Ils se voïent sans se connoître, situation tout-à-fait tragique. Oreste ferme & résolu de mourir inconnu; Iphigenie attendrie, soit par un effet naturel du sang, soit par un sentiment d'humanité envers des malheureux & des Grecs : si cela est arrivé, peut-il être arrivé autrement qu'il n'est représenté? les curieuses

interrogations

interrogations de la sœur, & les réponses ambiguës du frere, font tout l'art de la situation : le voile ne se leve que peu à peu, & il s'embarrasse à proportion qu'il se developpe. D'abord Iphigenie apprend que celui des deux Captifs qui refuse de se nommer est de Mycenes; quelle source de curiosité pour elle! que de sentiment, que de naturel dans ses questions, & dans les soupirs qui lui échappent! le secret demeure pourtant encore enseveli dans l'obscurité, & tout cet entretien ne se termine qu'au dessein que prend la Prêtresse de donner la vie à l'un des deux prisonniers, à condition de porter une lettre de sa part à Argos. Tandis qu'elle va la tracer, le Chœur (à ce que je crois) la suit après avoir plaint en deux mots Oreste, & félicité Pylade; ou du moins il s'écarte un peu. Car il ne sçauroit entendre la Scene qui suit sans reconnoître Oreste & sans prévenir la reconnoissance mutuelle, qui ne vient que long-tems après.

Le Chœur s'étant donc retiré ou écarté, pour laisser à Oreste & à Pylade la liberté de se dire les dernieres paroles qu'ils ont à se communiquer avant que l'un meure & que l'autre parte; Oreste commence & révele à son ami pour qui il n'a rien de caché, le trouble & l'agitation où l'ont jetté la vûë, les soupirs, & la pitié de cette Prêtresse inconnuë. Rien n'est plus tendre ni plus naïf que cet instinct de la nature qui se réveille comme d'un songe, sans pouvoir démêler encore ce qu'elle sent. Enfin l'admirable combat d'amitié entre Oreste & Pylade à qui mourra l'un pour l'autre acheve merveilleusement l'émotion de tendresse que leur seule présence avoit commencée. Pylade nous paroît se rendre trop tôt aux prieres de son ami, qui le presse de vivre & de le laisser mourir. Mais qu'on relise bien la Scene; & l'on trouvera que ce n'est qu'une feinte de Pylade. Il ne veut pas aigrir Oreste par des contradictions hors de saison. Il aime mieux être généreux que de le paroître. En effet il ne céde qu'en apparence, & il compte toujours sur quelque heureux dénoument, ou plûtôt sur son courage, qui délivrera l'un & l'autre ami de cet embarras. » Croïés-» moi, dit-il, les calamités arrivées à leur comble enfan-» tent souvent d'étonnantes révolutions. »

Iphigenie en rentrant au quatriéme Acte, écarte très-habilement le Chœur qui la suivoit. Elle le fait sous un prétexte spécieux d'avertir les sacrificateurs & de disposer tout; mais en effet pour confier avec plus de liberté à l'un des Grecs la lettre qu'elle tient en main. Cette Scene est une continuation des deux précédentes, que le Poëte a coupées à dessein & avec un att infini, afin de varier, & d'éviter les longueurs qui eussent été inévitables, s'il eût commencé & fini la reconnoissance mutuelle dans une seule Scene. Il a donc eu l'adresse de partager cette reconnoissance en quatre ou cinq Scenes, dont une partie appartient au troisiéme Acte, & l'autre au quatriéme. On a pû s'appercevoir du même att dans l'Hippolyte, où Phedre commence à découvrir ses fureurs dans un Acte, & après les avoir interrompuës en se voilant le visage par la honte d'en avoir trop dit, & par la crainte d'avoir laissé entrevoir son secret, elle les réïtere dans l'Acte suivant avec plus de véhemence, jusqu'à découvrir le mystere fatal. Voilà ce que Racine n'a pû imiter faute de Chœurs; & voilà le veritable artifice des inimitables suspensions d'Euripide.

Iphigenie seule avec les deux Grecs avant que de charger l'un d'eux de son message prend des précautions avec lui. Elle veut un serment; Oreste lui en demande un à son tour pour mettte à couvert la vie de son ami Pylade. Peut-on imaginer rien de plus artificieux pour reculer & ménager la suprise de la reconnoissance? Elle lit enfin sa lettre pour insttuire Pylade en cas que quelque malheur la lui ravît. A cette lecture un seul mot exprime admirablement toute l'émotion d'Oreste. Pour Pylade il fait sur l'esprit d'Iphigenie la même impression qu'elle vient de faire sur celui de son frere. Il frappe le coup décisif de la reconnoissance par le tour le plus fin, quand il dit ces mots si simples. » Qu'il » m'est doux de pouvoir dégager sans peine le serment dont » vous m'avés si heureusement lié! Oui, Madame, vous » serés bien-tôt servie. Comptés sur la plus prompte obéis- » sance... Recevés, Oreste la lettre de votre sœur. « Il n'en falloit pas davantage.

La Scene suivante est une agréable suite de la précau-

tion qu'a prise Euripide d'écarter le Chœur. Le Chœur revient après avoir executé les ordres de la Princesse, & il revient dans l'instant même qu'Oreste transporté de joïe veut embrasser sa sœur. L'étonnement d'Iphigenie, & l'embarras du Chœur qui ignore ce qui s'est passé précipitent l'éclaircissement entier du secret qui ne se montre pourtant qu'avec peine. Car Iphigenie dont on peut mieux sentir qu'exprimer la situation, ne peut concevoir qu'elle revoïe en Scythie & presque sous le couteau sacré un frere qu'elle vient de pleurer comme mort.. Enfin son songe se développe, les nuages tombent, & elle se rend aux preuves sans replique, qu'on lui apporte. La joïe réciproque, les questions sur Clytemnestre, les mesures pour enlever la statuë & se dérober au Tyran, les irrésolutions, les retours de tendresse, les craintes, les esperances, les ressources, tout est mis en œuvre & touché par des traits de maître, jusqu'à la fin de l'Acte, qui laisse le Spectateur ému dans l'attente agréable de l'issuë de tant de merveilles.

Le cinquiéme Acte offre d'abord Thoas, dont l'arrivée a été préparée. La rencontre qu'il fait d'Iphigenie avec la statuë, la ruse & l'embarras de cette Princesse, la feinte expiation, & tout ce qui s'ensuit, quoique naturel & beau, ne sçauroit l'être que difficilement à notre goût. Il y a un mot remarquable dans la premiere Scene; c'est ce que dit Iphigenie pour tromper plus finement l'esprit soupçonneux de Thoas. Elle lui conseille de faire bien garotter les deux victimes. » Ignorés-vous, ajoûte-t'elle, l'infidelité des » Grecs? « Il falloit que la foi Grecque fût dès-lors passée en proverbe chés les Nations voisines de la Grece, & que les Atheniens entendissent raillerie sur ce reproche. Il y a encore après le spectacle interessant des deux victimes, de leurs Gardes, & de tout l'appareil d'un sacrifice qu'on va faire ensuite de l'expiation, une Scene du Chœur assés singuliere par un bon mot aux dépens d'Apollon. On y dit que » Jupiter sourit, agréablement surpris de l'inquiétude de son » fils, & de l'interêt secret qui le portoit à s'assurer l'homma» ge fructueux des mortels. « C'est un coup de dent qui pouvoit tomber sur quelque anecdote ignorée aujourd'hui.

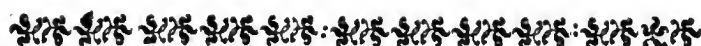
Mais à ne le prendre que pour Apollon & le riche Temple de Delphes, il nous fait voir que les Atheniens faisoient assés peu de scrupule de railler malignement sur les énormes richesses de ce Temple célebre.

Le récit de la fuite d'Iphigenie & des Grecs, le couroux & les préparatifs de Thoas, l'apparition enfin de Minerve achevent le dénoument de la maniere & par les motifs que nous avons dit au commencement de ces réflexions critiques. Quoique cet Acte soit moins touchant & plus machinal que les autres, il est toutefois très-naturel dans le genie des Grecs. Il est même impossible de ne pas remarquer dans tout le cours de cette Piece un air de vérité particulier au goût Grec, & qui consiste à persuader au Spectateur que l'évenement s'est réellement passé, comme il le voit sous ses yeux, & qu'il n'a pû se passer autrement; chose qu'on ne sçauroit certainement dire de la plûpart de nos Tragédies Françoises, qui nous laissent d'ordinaire beaucoup plus d'admiration pour l'art du Poëte quand elles réussissent, que d'impression de vérité à l'égard de l'action représentée.

ALCESTE

TRAGEDIE

D'EURIPIDE.



SUJET.

LE but de la Tragedie d'Alceste est de faire voir que la tendresse conjugale & l'hospitalité ne sont jamais sans récompense. L'une & l'autre vertu étoit sacrée chés les Grecs, & faisoit la base générale de leur Gouvernement, comme le respect des enfans pour les peres & les meres chés les Chinois. C'est que les Grecs, ainsi que les Chinois, regardoient tout l'Etat comme une famille, & qu'ils croïoient que comme le bonheur des maisons particulieres dépendoit du concert des Chefs qui les gouvernent, & des services mutuels de l'amitié, ainsi la prospérité de tout le corps qui en résulte, devoit consister dans l'affermissement de cet accord, qui lie les hommes les uns aux autres, les époux avec les épouses, les amis avec les amis, tout l'Etat avec lui-même & avec les étrangers.

Admete Roi de Phere [a] en Thessalie avoit reçû dans son Palais Apollon exilé du Ciel. Il y reçut de même Hercule dans une conjonctu-

[a] Phere, canton de Thessalie au Nord de la Phthiotide.

re où les plus preſſantes raiſons devoient, ce ſemble, l'en diſpenſer. On verra de quel prix l'un & l'autre païa ce double acte d'hoſpitalité. A l'égard de l'amour conjugal on ne peut le porter plus loin que le fit Alceſte épouſe d'Admete. Auſſi en fut-elle récompenſée d'une maniere qui n'avoit point eu d'exemple. Le fonds du ſujet s'explique ſi naturellement dans la Piece même, qu'il ſeroit mal de prévenir les Lecteurs, ſi ce n'eſt ſur un ſeul point, je veux dire, ſur une morale des Grecs qui contredit entiérement nos idées. L'eſtime qu'ils faiſoient de la vie leur faiſoit conclure que dans la néceſſité du choix, s'il s'agiſſoit de faire mourir une perſonne jeune, ou une autre avancée en âge, l'ordre & le bon ſens vouloient que celle-ci mourût pour celle-là, fut-ce le pere pour le fils; ordre authoriſé par les Dieux, & reçû parmi les hommes d'alors. Cette idée que nous ne pouvons goûter fait bien voir que l'idée même de la vertu n'eſt pas à l'épreuve du changement. On examinera cet article à la fin des Réflexions ſur Alceſte. Mais comme il eſt impoſſible, (quoiqu'on ſe perſuade le contraire en général,) de ſe rendre tout d'un coup Athenien, & d'oublier qu'on eſt François, l'unique précaution qu'on demande & que la raiſon exige avant la lecture de cette

Piece, c'eſt de ſonger que cette Grece polie, dont le goût eſt inconteſtablement prouvé par ſes belles Antiques, n'étoit pas aſſés dépourvûë de bon ſens pour admirer des impertinences. Si donc nous nous ſentons révoltés, diſons qu'Euripide auroit réformé ſes idées pour nous plaire, & que nous devons auſſi changer les nôtres pour le goûter.

ACTEURS.

APOLLON.

HERCULE.

LA MORT.

PHERE'S Pere d'Admete.

ADMETE Roi de Phere.

ALCESTE Epouse d'Admete.

EUMELUS fils d'Admete.

CHOEUR de Vieillards de Phere.

UNE FILLE D'ADMETE, personnage muet.

UN OFFICIER D'ADMETE.

UNE FEMME D'ALCESTE.

SUITE D'ADMETE.

SUITE D'ALCESTE.

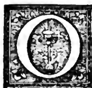
La Scene est à la porte du Palais d'Admete dans la ville de Phere en Thessalie.



ALCESTE
TRAGEDIE
D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

APOLLON *sortant du Palais.*



O Palais d'Admete, témoin de mon esclavage, vous sçavés que je n'ai pas rougi, tout Dieu que je suis, de me voir rabaissé à recueillir le fruit de mes travaux. *a* Ainsi l'ordonna Jupiter. Ce Dieu armé de la foudre écrase mon fils Esculape. Pour vanger un mort si cher, j'immole à mon tour les Cyclopes dont l'art fatal avoit fabriqué le feu qui dévora mon fils.

a Personne n'ignore ce point de la Fable antique, à sçavoir que Jupiter punissoit souvent les Dieux en les assujettissant aux mortels; c'est de cette indécence que les premiers Ecrivains Chrétiens ont tiré sur tout un grand avantage en réfutant le Polytheisme.

Voilà la cause de la punition que je souffre. Arrivé dans cette terre je devins Berger chés le fils de Pherés : mais pour récompense de sa pieté je devins en même-tems le Dieu tutélaire de sa chaste maison. Déja ce Prince touchoit à son heure derniere; je trompai les Parques, & j'eus le bonheur de le dérober à leurs inévitables coups. Oui, ces Déesses me l'ont promis : » Admete m'ont-elles dit, » ne verra point les sombres bords, si quelqu'autre prend » sa place au tombeau. « Telle fut la condition imposée. Mais helas! malheureux Prince, il a eu beau sonder ses proches & ses amis : pere vieux, mere sur le déclin de l'âge; personne excepté son épouse n'a voulu sacrifier ses jours pour sauver ceux d'Admete. Cependant Alceste, la trop fidele Alceste entre les bras de son époux, ferme déja les yeux à la lumiere. Le jour fatal est arrivé pour elle : victime de sa tendresse, il faut qu'elle paie aux Parques ce funeste tribut ; & pour comble de disgrace, je suis contraint d'abandonner une maison si chere pour ne pas souiller mes yeux d'un *a* spectacle funebre dont il ne m'est pas permis d'être le témoin. C'en est fait, voici la Mort qui s'approche. Je vois cette Prêtresse des enfers ; elle vient enlever sa proie. La cruelle n'avoit garde de manquer le jour assigné par les destins.

SCENE II.

LA MORT, APOLLON.

a LA MORT *apercevant Apollon.*

Ciel que vois-je? que faites-vous ici, ô Apollon? quel dessein vous arrête à la porte de ce Palais? est-ce l'esperance de me ravir encore le tribut destiné aux enfers? ne vous suffit-il pas d'avoir déja frustré les Parques d'une victime?

---

a La vûë & l'attouchement des morts faisoit contracter une espece de souillure, au jugement des Païens, qui avoient apparemment puisé cela des Juifs.

b Ce personnage est masculin dans le Grec Θάνατος, quelques Interpretes Latins le rendent par *Orcus* autre Divinité infernale. J'ai crû qu'il valoit mieux lui donner sa signification naturelle quoique le nom François de *Mort* soit féminin. Cela ne change point le jeu ni la qualité du personnage.

à quoi bon cet arc dans vos mains ? prétendés-vous défendre la fille de Pelias malgré la parole qu'elle a donnée de subir la mort pour son époux ?

APOLLON.

Cessés de vous inquieter : je suis équitable ; & je ne demande rien d'illégitime.

LA MORT.

Quel besoin avés-vous de ces armes, si l'équité vous guide?

APOLLON.

Je les porte d'ordinaire.

LA MORT.

N'est-ce point plûtôt pour prêter à cette maison un injuste secours ?

APOLLON.

J'avouë qu'elle m'est chere ; & je souffre de la situation d'Admete.

LA MORT.

Votre dessein est donc de me ravir une seconde proïe ?

APOLLON.

Je ne vous ai pas même ravi la premiere.

LA MORT.

Si cela est ainsi, pourquoi Admete voit-il encore le jour ?

APOLLON.

Vous ne l'ignorés pas. C'est que son épouse que vous cherchés a bien voulu se dévouer pour lui.

LA MORT.

Oui, je viens la chercher, & je sçaurai la conduire aux enfers.

APOLLON.

Conduisés-là donc : car aussi - bien je ne vous vois pas disposée à vous laisser persuader.

LA MORT.

De quoi persuader ? d'enlever aussi son époux qui m'est dû ? me voilà prête.

APOLLON.

Ce n'est pas cela. Je parle d'enlever *a* ceux que leur âge rend plus mortels & plus lents toutefois à mourir.

LA MORT.

Je vous entends. Mais souffrés que j'entre dans vos idées ; je suis comme vous sensible à l'équité.

APOLLON.

Laissés donc à Alceste le loisir de parvenir à leur âge.

LA MORT.

Non. Ce seroit me priver d'un hommage éclattant, & croïés que je ne suis pas insensible aux honneurs.

APOLLON.

Jeune ou vieille, que vous importe, puisqu'à présent vous n'avés droit qu'au sacrifice d'une seule vie ?

LA MORT.

Il m'importe plus que vous ne pensés. L'âge tendre de la victime en rehausse le prix, & m'honore plus.

APOLLON.

Si Alceste ne meurt que ridée, elle sera plus richement logée dans le tombeau.

---

a Il entend Pherés & sa femme.

LA MORT.

Y pensés-vous, Apollon ? une maxime pareille, si elle avoit lieu, seroit bien favorable aux riches.

APOLLON.

Que dites-vous ? seroit-ce un trait de sagesse qui vous échapperoit sans y penser ?

LA MORT.

Je dis que les riches achetteroient à grand prix la vieillesse & le délai de la mort.

APOLLON.

Il ne vous plaît donc pas de m'accorder cette faveur ?

LA MORT.

Non certes, & ne me connoissés-vous pas ?

APOLLON.

Oui cruelle, je vous connois, & je sçai trop que vous êtes un objet de haine pour les Dieux, & d'horreur pour les mortels.

LA MORT.

Vous avés beau dire, vous n'obtiendrés rien.

APOLLON.

Vous avés beau faire, toute impitoïable que vous êtes, il faudra bien que vous vous laissiés fléchir. Connoissés-vous [a] ce Heros qu'Eurysthée envoïe aux fonds de la Thrace pour enlever le char de Dioméde ? il arrivera bien-tôt dans la maison d'Admete, & il sçaura bien vous ravir votre proïe. Je ne vous devrai point la délivrance d'Alceste ; vous la rendrés toutefois, & je ne vous en haïrai pas moins.

---

[a] Il entend Hercule. Eurysthée Roi de Mycenes pour obéïr à Junon obligea Hercule d'entreprendre les douze fameux travaux. Dioméde Roi de Thrace nourrissoit ses chevaux de chair humaine, Hercule le fit mourir. Ce fut le neuviéme de ses travaux.

LA MORT.

Menaces inutiles. Vous ne gagnerés rien, vous dis-je; c'en est fait, Alceste descendra malgré vous dans les enfers. Je vais de ce pas presser le sacrifice & le commencer par le moïen de *a* ce fer. Ceux dont il a une fois coupé la chevelure, sont dès-lors consacrés aux Dieux infernaux.

SCENE III.

Troupe de Citoyens de Phere, DEUX PERSONNES DU CHOEUR parlent pour les autres.

1er.

Dieux! d'où vient ce funeste silence devant le Palais d'Admete!

2d.

Ne trouverons-nous personne qui puisse nous apprendre l'état de la Reine? faut-il pleurer Alceste? vit-elle encore cette femme si digne de vivre, cette femme que sa tendresse envers son époux rend l'objet de l'admiration publique!

1er.

Quelqu'un de vous entend-t'il dans le Palais les cris lugubres, les battemens de mains, & les lamentations qu'on fait d'ordinaire quand tout est désespéré?

2d.

a On voit ici la superstitieuse coutume qu'avoient les Anciens de couper l'extrémité des cheveux aux mourans, comme des prémices du sacrifice dû aux Divinités des enfers, telle qu'étoit par exemple *Orcus*. Virgile au sujet de Didon a décrit ainsi cette cérémonie. Æneide l. 4. v. 698.

Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Orco,
Ergo Iris croceis per Cœlum roscida pennis
Devolat, & suprà caput adstitit: Hunc ego Diti
Sacrum jussa fero, teque isto corpore solvo.
Sic ait, & dextrâ crinem secat; omnis & unà
Dilapsus calor.

2d.

Non; & même je ne vois à la porte aucun des Gardes. O Apollon, Dieu tutélaire, daignés paroître & rappeller le calme au milieu de cette affreuse tempête.

1er.

Alceste n'a point rendu les derniers soupirs. Ce silence est d'un bon augure; & d'ailleurs on n'a point transporté son corps pour le cacher dans le sein de la terre.

2d.

Ah ne nous flattons point; sur quoi fondés-vous ce reste d'espoir?

1er.

Sur Admete. Quoi? ce fidele époux auroit-il fait sans pompe & sans éclat les funerailles d'une épouse si chere?

2d.

En effet, je ne vois dans le vestibule ni bassin d'eau lustrale *a*, ni chevelure coupée *b*: je n'entends point encore les cris lamentables des jeunes femmes; enfin je ne vois rien qui annonce une pompe funebre.

1er.

Voici cependant le jour marqué par les destins pour faire passer Alceste dans sa demeure soûterraine.

2d.

O Ciel! que dites-vous?

1er.

Vous ne comprenés que trop ma pensée; vous touchés l'endroit sensible.

LE CHOEUR *ou la principale personne du Chœur.*

Les disgraces des bons doivent sans doute interesser leurs semblables.

a Grec, tirée d'une fontaine, qu'on emploie pour laver les morts.

b Grec, qu'on répand à la porte.

STROPHE. Mais Helas dût-on envoïer des flottes aux fameux Oracles ou de Lycie *a*, ou de Jupiter Ammon *b*, rien ne pourra sauver Alceste. L'inéxorable destin s'approche; les Dieux sont désormais infléxibles, & je ne vois personne à qui je puisse m'adresser pour les toucher.

ANTISTR. Ah, si le fils d'Apollon, si Esculape vivoit encore, Alceste reviendroit bien-tôt des Roïaumes ténébreux, & des portes de la Mort. Esculape avoit le don de faire revivre les morts, avant que la foudre de Jupiter lui eût ravi la lumiere; mais aujourd'hui qu'il n'est plus, quel espoir peut encore nous rester!

Oui, tout a été mis en usage par nos Rois. Les autels de toutes les Divinités fument du sang des victimes, & toutefois l'on ne voit point de remede aux maux qui nous pressent; mais voici une femme éplorée qui sort du Palais. Dieux! que vient-elle nous apprendre? Ses maîtres sont dans l'affliction; sa douleur est trop légitime.

SCENE IV.

UNE DES FEMMES D'ALCESTE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Dites-nous, je vous prie; Alceste vit-elle encore, ne vit-elle plus?

LA FEMME.

Elle vit & ne vit plus.

LE CHOEUR.

Que veulent dire ces paroles?

LA FEMME.

Qu'elle est sur le point de mourir; qu'elle expire.

---

a Lycie Province d'Asie, ainsi nommée de Lycus fils de Pandion.

b Ammon petit lieu du desert de Barcos. Il étoit autrefois renommé par le Temple & l'Oracle de Jupiter Ammon.

LE CHOEUR.

Malheureux Admete, quelle épouſe vous perdés, & quel époux elle perd!

LA FEMME.

Déplorable Prince, il ne prévoïoit pas ſon malheur.

LE CHOEUR.

Il ne reſte donc plus aucun lieu d'eſperer?

LA FEMME.

Non. Le moment fatal qui s'approche eſt plus fort que tous nos ſoins.

LE CHOEUR.

Ainſi l'on ne ſonge plus qu'aux préparatifs des funerailles?

LA FEMME.

Tout eſt déja préparé; & ſon époux va bien-tôt l'enſevelir.

LE CHOEUR.

Hé bien, pour vous conſoler, apprenés que cette mort eſt glorieuſe; & qu'Alceſte eſt la plus fidele & la plus eſtimable des femmes, que le Soleil voïe dans toute l'étenduë de ſa courſe.

LA FEMME.

Qui pourroit ne pas applaudir à un ſi légitime éloge? peut-on en effet porter plus loin la tendreſſe conjugale? & que peut faire de plus une femme qui adore ſon époux, que de lui ſacrifier ſa vie? tout Phere eſt témoin de ce ſacrifice heroïque d'Alceſte. Mais ce qu'elle a fait dans l'interieur du Palais ſera pour vous un nouveau ſujet d'admiration. Dès qu'elle s'eſt apperçuë que l'heure fatale approchoit, elle s'eſt lavée dans l'eau pure d'un fleuve, & après avoir *a* déploïé ſes plus riches habits, elle s'eſt parée avec beau-

a Grec, tirés de ſes coffres de Cédre, &c.

coup de grace. Puis s'arrêtant en présence de Vesta, » Déesse, » a-t'elle dit, je vais descendre dans les enfers. Je viens » donc me prosterner à vos pieds pour la derniere fois. L'u» nique faveur que j'ose vous demander, c'est de tenir lieu » de mere à mes enfans orphelins. Donnés à l'un une épou» se qu'il aime, & à l'autre un époux digne d'elle. Puissent» ils jouir d'un sort plus heureux que n'a fait leur mere, & » ne pas mourir comme elle d'une mort prématurée! qu'ils » remplissent au contraire toute la mesure de leurs jours for» tunés dans leur terre natale! « Après ce peu de paroles, elle visite tour à tour les autels répandus dans le Palais d'Admete. Elle les couronne de fleurs, elle les parséme de feuilles de Myrte, elle prie: tout cela sans jetter un cri, sans pousser un soupir. Sa beauté même n'étoit point ternie par les approches de la mort qui la menaçoit. A peine a-t'elle fini ses prieres, qu'elle passe tout-à-coup dans son appartement, & se jette sur sa couche nuptiale. Là commençant à laisser un cours libre à ses pleurs, elle exhale sa douleur en ces mots. » Chaste dépositaire de ma tendresse envers un » époux pour qui je meurs aujourd'hui, écoute mes derniers » regrets: car je ne puis te haïr, quoique tu m'aïes été fu» neste. Oui, c'est toi qui me cause la mort; la seule crainte » de trahir la foi que j'ai crû te devoir, ainsi qu'à mon époux, » me coute enfin la vie. N'importe, je meurs contente. Si » tu reçois une autre épouse en ma place, peut-être sera» t'elle plus heureuse; mais elle ne sera ni plus chaste ni plus » fidele que moi. « En disant ces mots elle se courboit sur sa couche, la baisoit tendrement, & l'arrosoit d'un torrent de larmes. Après avoir soulagé sa douleur en cette maniere, elle quitte enfin ce lit témoin de ses adieux, & sort de son appartement; mais sa tendresse l'y rappellant aussi-tôt, elle rentre, elle sort sans cesse, & retournant toujours sur ses pas, elle ne peut se lasser de réiterer ses tendres regrets. Cependant ses enfans tout baignés de larmes s'attachoient aux habits de leur mere, qui prenant tantôt l'un tantôt l'autre, leur prodiguoit ses dernieres caresses comme une mere prête à expirer. Tous les Esclaves erroient çà & là dans le Palais, & pleuroient sur la destinée de

leur Reine. Elle les appelle tous par leur nom ; elle leur présente la main : enfin il n'en est aucun quelque vil, quelque méprisable qu'il soit, qu'elle n'ait consolé, & dont elle n'ait reçû les adieux. Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admete. En mourant lui-même il n'auroit perdu que la vie : mais dérobé à la mort en perdant Alceste, il ressent une douleur plus cruelle que la mort même, & dont rien ne pourra lui faire perdre le souvenir.

LE CHOEUR.

La perte d'une femme si accomplie mérite bien sans doute ses gémissemens.

LA FEMME.

Déja livré à la plus amere douleur il tient entre ses bras sa chere épouse, & il la conjure de ne pas l'abandonner. Un feu secret la consume & la dévore insensiblement. Déja ses froides mains ont perdu leur force & leur usage. Mais quoiqu'elle respire à peine, elle veut encore dérober quelqu'es regards à la mort qui la presse. Elle veut qu'on l'amene en ces lieux pour voir la lumiere du Soleil, qu'elle ne reverra plus désormais. Je rentre pour annoncer votre arrivée. L'affection que vous montrés pour mes maîtres est d'autant plus précieuse, qu'il est rare de trouver des sujets sensibles aux maux de leurs Souverains.

SCENE V.

LE CHOEUR.

O Jupiter ! quelle issuë trouver à des maux pareils ? quelle sera la destinée de nos Rois ? mais quelqu'un sort. Hé bien, revenés-vous déja nous assûrer de notre malheur ? faut-il se couper la chevelure, & se revêtir de [a] vêtemens de deuil ?

---

[a] Grec, noirs.

SCENE VI.

qui sert d'Intermede.

LA FEMME, LE CHOEUR.

LA FEMME.

C'en est fait, chers amis, c'en est fait. Toutefois tentons encore de fléchir les Dieux. Leur pouvoir est sans bornes. C'est maintenant, ô Apollon, que nous avons besoin de votre secours : c'est à vous de trouver un remede aux maux d'Admete. Helas, vous avés déja trouvé le secret de le sauver des bras de la mort; sauvés une autre lui-même, sauvés Alceste : arrêtés le bras meurtrier de l'impitoïable Pluton.

LE CHOEUR.

O fils de Pherés, ô déplorable Prince, une perte si sensible a quelque chose de plus affreux pour vous que la triste fin des amans désesperés qui se procurent le trépas. Vous allés voir une épouse (& quelle épouse!) devenir la proïe de l'inflexible Mort. Mais voici Alceste elle-même qu'on amene, & son malheureux Admete qui la suit. Pleurés, gémissés, ô région de Phere, à la vûë de la meilleure des femmes, qu'un mal cruel mine peu à peu, prêt à l'engloutir dans le séjour soûterrain de Pluton. Oui, après ce que j'ai vû tant de fois, & sur tout à ce triste spectacle, je suis bien éloigné de croire que l'hymen ait plus de félicité que de chagrins. Admete est un exemple trop éloquent des peines que traine après soi l'hymenée; privé bien-tôt de ce qu'il a de plus cher au monde, il va vivre désormais dans la langueur & le désespoir.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ADMETE, ALCESTE *entre les bras de ses femmes*, LE CHOEUR, SUITE, LES DEUX ENFANS D'ALCESTE.

ALCESTE *d'une voix mourante.*

O Soleil, ô lumiere du jour, ô nuages, qui roulés sur nos têtes...

ADMETE.

Ce Soleil nous voit, chere épouse, innocens tous les deux, & tous deux accablés de malheurs, sans avoir offensé les Dieux ni rien fait qui pût vous mériter le trépas.

ALCESTE.

a O Terre, ô Palais, ô lit nuptial d'Iolcos ma patrie....

ADMETE.

Ne cedés point à votre foiblesse; Alceste, ne me quittés pas. Priés derechef les Dieux; ils peuvent encore nous secourir.

ALCESTE.

b Je vois déja la double rame; je vois la funeste barque.

---

a Iolcos, ville dans la Thessalie, au fond du Golphe de Volo. C'étoit la patrie de Jason.

b Mr. Racine dans sa Préface sur Iphigénie, où il défend Euripide & sur tout son Alceste contre quelques Modernes, a traduit ainsi ce bel endroit.

Je vois déja la rame, & la barque fatale;
J'entens le vieux Nocher sur la rive infernale;
Impatient il crie, on t'attend ici bas,
Tout est prêt; descends, viens, ne me retarde pas.

Toutes ces fraïeurs d'Alceste qui semble voir l'enfer entre-ouvert, & Caron

Déja le Nocher des morts m'appelle à grands cris : » Qui » t'arrête? descends : tu differes, & tout est préparé pour » ton passage. « Ainsi me presse l'impatient Caron.

ADMETE.

Cruelle navigation ! ah malheureuse épouse, dans quel gouffre de maux sommes-nous tombés !

ALCESTE.

On m'entraine, Admete, on m'entraine à la cour infernale ; ne le voïés-vous pas ? c'est Pluton lui-même ; il vole autour de moi : il jette sur moi des regards effroïables... Dieu barbare, que voulés-vous ? quittés-moi... malheureuse, dans quelle région inconnuë commençai-je d'entrer !

ADMETE.

Voïage fatal pour vos amis, mais sur tout pour un époux & pour des enfans que vous enveloppés dans votre malheur !

ALCESTE *à ses femmes.*

Laissés-moi, vous autres, laissés-moi, vous dis-je. Qu'on m'étende sur ce lit : je ne me soutiens plus. La pâle Mort se saisit de moi : un nuage sombre se répand sur mes yeux : ô mes enfans, mes chers enfans, vous n'avés plus de mere. Puissiés-vous toujours heureux jouir de la clarté du jour !

ADMETE.

---

qui la presse sont certainement dans le goût de sublime que décrit Longin au sujet des pensées sublimes ; & il paroît qu'Euripide grand imitateur des peintures d'Homere, avoit en vûë celle-ci du même Poëte. Iliad. l. 20.

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
Pluton sort de son Thrône, il pâlit, il s'écrie,
Il a peur que ce Dieu dans cet affreux séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée,
Ne fasse voir du Styx la rive désolée ;
Ne découvre aux vivans cet empire odieux
Abhorré des mortels, & craint même des Dieux. *Desp.*

ADMETE.

Ciel! pourquoi suis-je contraint d'entendre des paroles qui me déchirent, qui me sont plus cruelles que mille morts! au nom des Dieux, Alceste, ne m'abandonnés point, ne vous abandonnés pas vous-même. Je meurs si vous mourés; ma vie & ma mort sont entre vos mains, & la tendresse qui nous lie ne fait qu'un cœur du vôtre & du mien.

ALCESTE.

Vous voïés, cher Admete, à quel état votre épouse est réduite. Approchés, & recevés de sa bouche les dernieres paroles qu'elle vous reservoit avant le trépas. Ma généreuse tendresse pour un époux, que j'ai préféré à la vie, me conduit en ce jour au tombeau. Oui, Admete, c'est pour vous que je meurs. Il n'a tenu qu'à moi, vous le sçavés, de vivre & de regner heureuse. Quelque Prince Thessalien, tel que j'aurois daigné le choisir, m'auroit donné la main, en acceptant ma Couronne. Mais je n'ai pu supporter la douleur de vivre séparée de vous, & chargée des tristes gages d'un hymen si cher. Quoique je pûsse compter encore sur des jours serains & nombreux, je me suis sacrifiée moi-même; & ce que ni l'amitié, ni l'honneur n'ont pû gagner sur ceux dont vous reçûtes la vie, votre épouse seule l'a fait. Une mere & un pere devoient sans doute sauver aux dépens de leurs jours un fils unique, un fils que leur âge ne leur permet plus de remplacer. Je vivrois, vous rempliriés votre carriere, & vous ne seriés pas réduit à pleurer une épouse & à voir croître sous vos yeux des enfans trop tôt orphelins. Les Dieux en ont ordonné autrement. J'ai voulu mourir pour vous; je ne m'en repens pas. Mais pour prix d'un bienfait si grand, j'exige de vous un retour de tendresse, non pas égal, (rien peut-il égaler le sacrifice de la vie?) mais au moins si légitime, que vous ne pourrés vous-même en disconvenir. Votre équité & votre amour pour ces chers enfans m'en répondent. C'est pour eux que je vous parle. Souffrés que maîtres de mon Palais ils y conservent le rang qui leur est dû. Ne leur donnés point une marâtre envieuse, qui

moins mere que moi feroit affés inhumaine pour traiter en étrangers des enfans, qui ne font pas moins les vôtres que les miens. C'eft l'unique faveur que j'attens de vous. On fçait les jaloufies ordinaires d'une feconde époufe, & les traitemens qu'elle deftine aux fruits du premier hymenée. Un ferpent dans fa fureur eft moins redoutable, & moins dangereux. Mon fils a du moins un avantage. La nature lui a procuré un défenfeur dans celui qu'il appelle du doux nom de pere, & dont il reçoit à fon tour le tendre nom de fils. Mais vous, ô ma chere fille, qu'allés-vous devenir? comment pourrés-vous paffer avec décence les années qui précederont votre hymen? quel époux choifiroit votre Pere, qui ne fe fit un plaifir barbare de flétrir votre réputation & de ternir votre hymenée? car helas votre mere n'aura point la confolation de vous donner un époux de fa main. Elle ne fera plus en état de vous prêter du fecours dans les douloureux accès de l'enfantement, où la préfence d'une mere eft fi douce. Il me faut mourir, & quand? La Mort ignore les délais. Elle n'attendra point le jour qui va fuivre, ni [a] le troifiéme jour du mois. L'heure eft venuë; un moment encore, & me voilà au nombre des morts. Adieu: vivés tous heureux, & joüiffés de la gloire, vous, cher époux, d'avoir eu la meilleure des femmes, & vous, mes enfans, d'être nés d'une telle mere.

LE CHOEUR.

Ceffés d'être inquiette, Madame. Je ne crains point de répondre pour votre époux. Il fera ce que vous fouhaités: & ne faudroit-il pas être infenfé pour refufer de foufcrire à de fi juftes fouhaits?

ADMETE.

Oui, chere Alcefte, j'y foufcris. Vous ferés fatisfaite:

---

[a] Alcefte en difant que la Mort n'attendra point le troifiéme jour du mois, fait, je crois, allufion à une coutume des Grecs. Chés eux les dettes fe païoient le premier jour du mois. Or il eft affés vrai-femblable, fuivant ce paffage d'Euripide, que les bons créanciers donnoient à leurs débiteurs un délai d'un ou de deux jours, ce que ne fait point la Mort.

comptés sur mon amour. Vous fûtes mon épouse durant votre vie. Seule vous la serés, même au-delà du trépas. Nulle autre Thessalienne ne m'appellera désormais son époux, fût-ce une Princesse distinguée par la plus illustre naissance, ou par la plus rare beauté. C'en est assés pour moi des gages que je tiens de notre hymen. Daignent seulement les Dieux me les conserver, puisque j'ai le malheur de vous perdre. Au reste ne croïés pas, chere épouse, qu'une année soit la mesure & le terme de mon deuil & de mes regrets. Ils dureront autant que ma vie, autant que mon amour pour vous, autant que ma haine pour une mere & pour un pere dont la stérile amitié n'étoit qu'un vain dehors de tendresse. C'est vous, Alceste, oui, c'est vous seule qui prodiguant pour moi le plus cher des biens, m'avés sauvé le jour. En perdant une telle épouse pourrois-je ne pas me condamner à des gémissemens éternels? c'en est fait, je renonce pour toujours aux festins, aux assemblées de plaisir, aux fêtes & aux chants dont mon Palais a retenti jusqu'à présent. Mes doigts ne tireront plus de ma lyre ces accens enchanteurs qui charmoient autrefois mon oreille. Ma voix ne se mêlera plus aux doux sons de la flute Lybienne. Toutes les délices de ma vie périront avec vous. Mais non, vous ne périrés pas toute entiere pour moi. Mon amour ingénieux va occuper de sçavantes *a* mains à former votre image. Je la placerai sur ma couche, & tombant à ses pieds je l'embrasserai mille fois. J'appellerai ma chere Alceste: je croirai la voir encore & lui parler. Froide consolation, stérile erreur, propre toutefois à soulager mes ennuis. Du moins les songes légers offriront souvent votre Ombre à mon esprit. Il est doux à un ami de revoir une personne aimée, ne fût-ce qu'à la faveur d'un sommeil trompeur. Que ne puis-je imiter, helas, les accords & la voix d'Orphée! que mon amour sçauroit bien toucher par d'heureux chants la fille de Cerés & son inexorable époux, pour vous ramener des rives du Cocyte! oui j'y descendrois comme Orphée. Ni Cerbere, ce chien redoutable, ni Caron, ce terrible Nocher

a Voilà l'origine de l'Idolatrie, dont parle Salomon.

des morts ne pourroient arrêter ma course que vous n'eussiés revû la lumiere. Vains souhaits! Il me faudra attendre le trépas. Je vous suis, Alceste; préparés la demeure que je dois habiter éternellement avec vous. Car je ne veux d'autre tombeau que le vôtre. J'ordonnerai en mourant que l'époux soit placé auprès de l'épouse, & la mort même ne pourra séparer deux cœurs, qu'une tendresse sans exemple a réunis.

LE CHOEUR.

Je partage avec vous, Seigneur, de si légitimes regrets. Ainsi l'ordonnent mon amitié pour vous, & ma vénération pour Alceste.

ALCESTE *à ses enfans.*

Consolons-nous, chers enfans; vous l'avés entendu: sensible à vos interêts & aux miens, votre pere me jure une fidelité éternelle. Il renonce pour toûjours à l'hymen.

ADMETE.

Oui, je l'ai promis, je le promets encore: & je tiendrai parole.

ALCESTE.

A ce prix recevés de mes mains ces enfans que je vous confie.

ADMETE.

Oui, je les reçois comme un don précieux d'une bien chere main.

ALCESTE.

Prenés donc ma place, & servés leur de mere.

ADMETE.

Trop cruelle necessité qui m'y contraint, puisqu'ils ne vous auront plus!

ALCESTE.

Chers enfans! Je devrois vivre encore, & je meurs.

ADMETE.

Que vais-je devenir ſans vous ?

ALCESTE.

Le tems adoucira vos douleurs. Les morts ne ſont plus rien pour les vivans.

ADMETE *en pleurs.*

Entrainés-moi, Alceſte, au nom des Dieux, entrainés-moi avec vous aux enfers...

ALCESTE.

C'eſt aſſés, Admete, que je meure; & que je meure pour vous.

ADMETE.

Deſtins cruels, de quel thréſor vous venés me priver !

ALCESTE.

Déja mes yeux s'appeſantiſſent... Ils ſe couvrent d'un nuage ténébreux.

ADMETE.

Me voilà donc perdu... Alceſte, vous m'abandonnés !

ALCESTE.

Je ne ſuis plus. Regardés-moi comme ſi jamais je n'avois été.

ADMETE.

Alceſte... Levés les yeux; ne quittés pas vos enfans.

ALCESTE.

C'eſt contre mon gré que je les quitte. Hé bien, qu'il reçoivent pour la derniere fois mes adieux.

ADMETE.

Tournés donc vos regards vers eux... Daignés les regarder encore. Helas !

ALCESTE.

Ah, je ne respire plus... C'en est fait...

ADMETE.

Que faites-vous, cruelle, helas ! nous abandonnés-vous ?

ALCESTE *expirant.*

Adieu.

ADMETE *en se voilant le visage.*

Je suis mort.

LE CHOEUR.

Elle a rendu les derniers soupirs. Admete n'a plus d'épouse.

SCENE II.

Les mêmes autour du corps d'Alceste.

EUMELUS *son fils.*

STROPHE. O malheur ! ma mere est descenduë aux enfers... Elle ne jouit plus de la lumiere du Soleil, & elle me laisse orphelin. Voïés, ô mon pere, voïés ces yeux nageans dans les ombres de la mort : regardés ces mains sans mouvement & sans vie. O ma mere, ma chere mere, écoutés-moi, je vous conjure. C'est moi, oui, c'est votre fils qui vous appelle : c'est moi qui suis attaché sur vos lévres.

ADMETE.

Vainement l'appellés-vous. Elle n'entend plus votre voix : elle ne vous voit plus. Ah, chers enfans, de quel affreux revers sommes-nous frappés !

EUMELUS.

ANTISTR. Seul & à la fleur de l'âge je suis donc abandonné d'elle. O mon pere ! ô terrible infortune pour moi qui suis privé d'une mere ; pour vous, ô ma sœur, qui partagés ce malheur avec moi, pour vous sur tout, ô mon pere, dont l'inutile

hymenée ne vous a pas permis de parvenir avec elle à une heureuse vieillesse ! ô ma mere, cette infortunée maison périt tout entiere avec vous.

LE CHOEUR.

Triste nécessité, Seigneur ! il faut supporter ce funeste revers. Vous n'êtes pas le premier à qui la mort ait ôté une aimable & tendre épouse. Vous ne serés pas le dernier ; & d'ailleurs ignorés-vous que nous ne naissons tous que pour mourir ?

ADMETE.

Je ne le sçai que trop. Ce coup ne m'étoit pas imprévû. Il ne m'en a été que plus sensible... Mais il faut transporter ce cher dépôt, & lui rendre les derniers devoirs. Secondés-moi, je vous prie, & chantés alternativement des airs lugubres en l'honneur de l'implacable Dieu des enfers. Que les Thessaliens mes sujets partagent avec moi un si légitime devoir. Je leur prescris comme Roi un deuil universel. Qu'on se rase la chevelure ; qu'on prenne des vêtemens noirs ; qu'on apprête les chars, & qu'on coupe les crins flottans des coursiers : que dans toute la ville on n'entende point les doux sons de la flutte & de la lyre, que la Lune n'ait rempli douze fois son disque. Helas, je ne ferai jamais de funérailles pour une personne qui me soit plus chere, ni plus précieuse. Quels honneurs ne dois-je point à une épouse qui seule à eu le courage de prendre ma place au tombeau !

SCENE III.

qui sert d'Intermede.

On enleve le corps d'Alceste pour le parer. Admete, ses enfans, & toute la Cour le suivent, tandis que le Chœur demeure pour chanter des airs funebres.

LE CHOEUR.

STROPHE I. O fille de Pelias, qui habités à présent le Palais du Dieu des Ombres, recevés encore nos adieux ! que le noir Tyran

des enfers, que le Nocher des morts qui aſſis au gouvernail navige ſur les ondes du Styx, apprennent aujourd'hui, que jamais une femme plus aimable n'a paſſé les eaux de l'avare Achéron!

ANTISTR. I. Oui, Alceſte, les Poëtes vous célebreront dans les vers que leur Muſe enfantera pour être chantés ſoit avec la *a* lyre, ſoit ſans elle. Tout retentira de vos loüanges & de leurs chanſons, ſur tout au Printems durant *b* les fêtes ſolemnelles que Sparte & Athenes célebrent en l'honneur d'Apollon. Une mort ſi belle ſera ſans doute pour les Poëtes la matiere éternelle de leurs hymnes.

STROPH. II. Que ne puis-je vous tirer des ſombres demeures de Pluton, & vous faire repaſſer le noir Cocyte dans la barque qui vous l'a fait paſſer, vous dont la tendreſſe conjugale n'a pas balancé à tirer votre époux des enfers, en vous y précipitant vous-même! Que la terre qui vous couvrira ſoit legere, & quant à votre époux, comptés qu'il deviendroit pour moi, ainſi que pour ſes enfans, un objet de haine & d'horreur, s'il étoit aſſés infidele pour abandonner ſon cœur à un autre hymenée.

ANTIST. II. Choſe étrange! ni un pere, ni une mere n'ont voulu s'immoler pour celui qui leur doit le jour, tandis que leurs cheveux blancs les menaçoient d'une mort prochaine & ſans gloire. Mais vous à la premiere fleur de l'âge, Alceſte, vous avés la générosité de mourir pour votre jeune époux. Dieux que ne me donnés-vous une épouſe pareille, qui rempliſſe avec moi tout le cercle de ſes jours! helas, cet avantage eſt un préſent du Ciel réſervé à peu d'heureux mortels.

ACTE

---

a Grec, à ſept cordes, & faite d'un bois qui croît ſur les montagnes.

b Les fêtes dont parle ici le Chœur, étoient des jeux & des combats de Muſique qui ſe célebroient à Sparte & à Athenes le ſeptiéme d'Avril durant l'eſpace de neuf jours, lorſque la Lune étoit dans ſon plein. Comme ces combats Poëtiques ſe faiſoient en l'honneur d'Apollon, on les appelloit *Carneades* du nom de *Carnus* fameux Poëte & Muſicien fils de Jupiter & d'Europe, favori d'Apollon.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, LE CHOEUR.

HERCULE.

O habitans de Phere, dites-moi, je vous prie, trouverai-je Admete dans ce Palais ?

LE CHOEUR.

Vous l'y trouverés, ô Hercule : mais daignés auparavant satisfaire ma curiosité. Quel sujet vous amene en Thessalie, & sur tout en cette ville ?

HERCULE.

J'obéïs à un ordre d'Eurysthée.

LE CHOEUR.

A quel voïage, à quelles nouvelles erreurs vous a-t'il condamné ?

HERCULE.

Je vais enlever les coursiers de Dioméde *a*.

LE CHOEUR.

Comment executerés-vous cette entreprise ? avés-vous du moins quelque liaison avec ceux de ce païs ?

HERCULE.

Aucune. Jamais je n'entrai dans la terre des Bistoniens *b*.

LE CHOEUR.

Sçavés-vous que l'enlevement de ces fougueux coursiers vous coutera un sanglant combat ?

a Grec, Roi de Thrace.
b Bistonie, contrée de la Thrace, entre les fleuves de Nessus & d'Hebrus.

HERCULE.

Je le sçai : mais puis-je éluder des ordres pareils ?

LE CHOEUR.

Il vous faudra immoler Dioméde, ou périr.

HERCULE.

Il est vrai : mais ce n'est pas là le coup d'essai de ma valeur.

LE CHOEUR.

Que gagnerés-vous enfin, si vous remportés la victoire ?

HERCULE.

J'amenerai les coursiers à Eurysthée.

LE CHOEUR.

Autre obstacle : car comment arrêter leur fougue ? *a*

HERCULE.

Jettent-ils feux & flammes ?

LE CHOEUR.

Ils déchirent les hommes. *b*

HERCULE.

Tel est l'usage des bêtes féroces : mais les hommes ne sont pas la proye des chevaux.

LE CHOEUR.

Croïés-en vos yeux. Vous verrés leur antre tout dégoutant de sang humain.

HERCULE.

Et de qui est issu celui qui les nourrit ?

---

a Grec, par le frein.
b Grec, à belles dents.

LE CHOEUR.

Le Dieu Mars eſt ſon pere. Son Royaume eſt cette Thrace qui tire ſon nom des boucliers échancrés, & qu'on ſçait être ſi féconde en or.

HERCULE.

Je le vois; voici une entrepriſe digne de la deſtinée d'Hercule; dure deſtinée, mais glorieuſe; puiſqu'elle veut que je combatte toujours avec les fils de Mars. D'abord ç'a été Lycaon. Cycnus s'eſt préſenté enſuite. Enfin Dioméde eſt le troiſiéme qui s'offre à mes exploits. Il me faudra le combattre lui & ſes courſiers: n'importe; on ne verra jamais le fils d'Alcmene trembler à la vûë du plus redoutable ennemi.

LE CHOEUR.

Voici Admete lui-même qui ſort de ſon Palais.

SCENE II.

Les mêmes, ADMETE.

ADMETE.

O Heros, iſſu du ſang de Jupiter *a* & de Perſée, puiſſiés-vous être toujours heureux!

HERCULE.

Recevés de moi les mêmes vœux, puiſſant Roi des Theſſaliens.

ADMETE *en ſoupirant.*

Plût aux Dieux de ſeconder vos ſouhaits! je les reçois comme l'effet d'une amitié qui ne m'eſt pas douteuſe.

HERCULE.

Pourquoi, je vous ſupplie, ces marques de deuil, ces cheveux coupés!...

a Jupiter eut Perſée de Danaé: Perſée fut pere d'Alcée qui fut celui d'Amphitryon mari d'Alcmene. Ce fut d'elle & de Jupiter que nâquit Hercule.

ADMETE.

Vous me voïés sur le point de porter au tombeau....

HERCULE.

Qui? ah Ciel, seroit-ce quelqu'un de vos enfans? Vous préservent les Dieux de ce malheur!

ADMETE.

Graces aux Dieux, mes enfans sont pleins de vie.

HERCULE.

C'est donc un pere que vous pleurés. Que sa vieillesse me fait craindre....

ADMETE.

Ne craignés rien, Seigneur; ceux dont j'ai reçû le jour vivent encore.

HERCULE.

Quoi? auriés-vous perdu Alceste votre épouse?

ADMETE.

Je puis dire d'elle deux choses bien differentes.

HERCULE.

Vit-elle, ne vit-elle plus?

ADMETE.

Elle est, & n'est plus: & son sort me rend malheureux.

HERCULE.

Je n'en suis pas plus instruit: Daignés me dévoiler cette énigme.

ADMETE.

Ignorés-vous la destinée qui l'attend?

HERCULE.

Je sçai qu'elle s'est engagée à mourir pour vous.

ADMETE.

Liée par ce funeste engagement, doit-on la compter encore au nombre des vivans?

HERCULE.

Ah, ne prévenés point le tems des pleurs : vous la pleurerés assés tôt.

ADMETE.

Elle est morte, Seigneur; car je regarde comme mort quiconque doit bien-tôt mourir.

HERCULE.

Il est toutefois quelque différence entre vivre & ne vivre plus.

ADMETE.

Tel est votre sentiment, Hercule; mais j'ai mes raisons pour penser autremenr.

HERCULE.

Pourquoi donc me tenir en suspens? quel ami, quel mort pleurés-vous?

ADMETE.

Je pleure une femme... Nous avons jusqu'à présent parlé d'une aurre.

HERCULE.

Celle que vous regrettés étoit-elle étrangere ou unie à votre famille?

ADMETE.

Elle étoit l'une & l'autre.

HERCULE.

L'une & l'autre! comment étant étrangere a-t'elle passé ses jours dans votre Palais?

ADMETE.

Confiée à mes soins après la mort de son pere, elle y avoit été élevée.

HERCULE.

Je prens part à votre affliction : mais dans l'état où vous êtes je ferois fâché de vous être importun.

ADMETE.

A quoi tend ce discours, je vous prie ?

HERCULE.

Je vais chercher une autre demeure.

ADMETE.

Non, Seigneur, je ne le souffrirai point. Ne m'accablés pas de ce nouveau malheur.

HERCULE.

Un étranger survient toujours mal-à-propos dans une maison remplie de deuil.

ADMETE.

Laissons les morts, & daignés entrer dans mon Palais.

HERCULE.

Mais songés qu'il ne me convient pas de faire des festins, tandis que tout pleure en ces lieux.

ADMETE.

Vous entrerés dans un appartement écarté que je réserve aux étrangers.

HERCULE.

Souffrés, vous dis-je, souffrés que je me retire. Je ne vous en aurai pas moins d'obligation.

ADMETE.

Non, Hercule, je vous l'ai déja dit, il ne vous est pas libre d'aller ailleurs. (*à quelqu'un de sa suite*) Allés vous, ouvrés ces appartemens reculés : dites à ceux qui en ont soin, de préparer un festin somptueux. (*aux Gardes*) Fermés, vous autres, les vestibules du milieu. Ce seroit une indé-

cence de troubler un festin par des cris & des larmes. Il faut épargner aux yeux & aux oreilles de l'hôte que nous recevons le triste appareil des funerailles. (*Hercule entre dans le Palais d'Admete.*)

SCENE III.

ADMETE, LE CHOEUR.

LE CHOEUR.

Que faites-vous, Seigneur, plongé dans un abîme de maux, comment pouvés-vous recevoir un étranger?

ADMETE.

Que voulés-vous? si j'avois fermé mon Palais & ma ville à un ami qui a compté sur moi, loüeriés-vous mon procedé? Non, sans doute. Je n'en serois pas moins malheureux, & j'en serois plus coupable. J'aurois violé les droits d'une hospitalité qui m'est chere, droits si exactement observés par cet ami quand je vais dans l'aride région des Argiens; & aux maux que je souffre j'aurois ajoûté pour surcroît l'opprobre éternel d'avoir rendu ma maison odieuse aux étrangers.

LE CHOEUR.

Du moins, puisqu'Hercule est votre ami, ainsi que vous l'assurés, pourquoi lui cacher votre infortune?

ADMETE.

Je connois ce Heros. Comptés que s'il avoit pû deviner la moindre partie de mes malheurs, jamais il ne m'eût honoré de sa présence. Je sçai qu'il me blâmera. Mais dût-il me taxer d'imprudence, dût-il m'accabler de reproches, ma maison pure & sans tache respecte l'hospitalité; elle ne sçait ce que c'est que d'écarter les étrangers. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

LE CHOEUR.

STROPHE I. O Palais d'Admete, ô demeure digne des Dieux! faut-il s'étonner qu'Apollon ait daigné t'habiter, qu'il n'ait pas rougi de devenir le Berger de tes nombreux troupeaux, & de faire retentir des sons de sa lyre champêtre les creux vallons & les riantes prairies qui t'environnent!

ANTISTR. II. Ce fut alors qu'on vit les Lynx attendris paître avec les Agneaux. Les Lions quitterent par troupes les *a* montagnes de Thessalie pour l'écouter. Oui, divin Phœbus, on vit bondir autour de vous les jeunes Faons qui sortoient à l'envi des forêts, attirés par la douce melodie de vos airs.

STROPH. II. Heureux Admete, c'est de la faveur d'Apollon que vous tenés un bercail si fécond & si beau le long du lac de Bebie *b*. C'est par lui que vos guérets s'étendent vers le Couchant jusqu'à la vûë des Molosses, & que du côté de l'Orient votre empire semble ne connoître d'autres bornes que le mont Pelion, & la mer Egée.

ANTISTR. II. Quel respect pour l'hospitalité! Admete vient de perdre ce qu'il a de plus cher, & tandis qu'il pleure une épouse, un étranger survient. Aussi-tôt ce Prince contraint sa douleur; & le cœur plein de soupirs, les yeux mouillés de larmes qui coulent malgré lui, il les retient, il lui ouvre son Palais. Tel est le caractere d'un cœur généreux. Sensible aux bienséances, il n'en néglige aucune. Aussi tous les dons de la sagesse se trouvent-ils réunis dans un cœur où réside la probité. Oui, je me sens porté à croire que la pieté d'Admete ne sera pas sans récompense.

SCENE

a Grec, le mont Othrys.

b Lac entre Phere & la Magnesie. Il donnoit aux plaines des environs le nom de Beboïde. L'endroit qui suit est embarrassé. Le Chœur ne veut pas dire que l'empire d'Admete s'étende d'un côté jusqu'aux Molosses qui sont à l'extrémité de l'Epire, ni de l'autre jusqu'au mont Pelion. Il veut dire, si je ne me trompe, qu'Admete voit tout ce païs & semble le dominer, suivant ce joli vers de Benserade.

Et si tout n'est à moi, tout est à mes regards.

Il n'y a qu'à voir la Carte.

SCENE V.

ADMETE, LE CHOEUR.

ADMETE.

Chers amis, dont la présence est si consolante pour moi, j'ai besoin de votre secours. On porte Alceste au bucher & de là au tombeau : vous allés voir paroître l'appareil de ses funérailles. Rendés lui donc les devoirs ordinaires, & faites éclatter vos regrets en faveur de votre Reine qui sort de son Palais pour n'y rentrer plus.

LE CHOEUR.

Je vois déja votre pere, dont la vieillesse rallentit les pas. Il veut accompagner le Convoi. J'apperçois les ornemens & les dons qu'il fait porter pour Alceste.

SCENE VI.

On voit le Convoi.

Les mêmes, PHERE'S suivi des Officiers qui portent des dons pour Alceste.

Voiés les Reflexions sur cette Scene, à la fin.

PHERE'S.

J'entre dans vos peines mon fils. La perte que vous avés faite est considérable, on ne peut en disconvenir. Vous perdés une épouse accomplie : mais enfin quelque accablant que soit le poids de votre malheur, il faut le supporter. Recevés de ma main ces vêtemens précieux, pour les mettre dans la tombe. On ne sçauroit trop honorer une épouse qui a bien voulu s'immoler pour vous. C'est à elle que je dois le bonheur de m'avoir conservé un fils. C'est elle qui n'a pû souffrir qu'un pere au désespoir traînât sa vieillesse dans le deuil. C'est elle enfin qui par cette action heroïque a proposé à toutes les femmes le modele le plus glorieux qui fut jamais. O Liberatrice de mon fils & de moi,

vous qui nous avés rendu la lumiere du jour, aimable Alceste, recevés mes adieux, & puisse votre Ombre être tranquille dans la demeure de Pluton! Mortels, trouvés de pareilles épouses, & allumés à ce prix le flambeau de l'hymenée, ou renoncés-y pour toujours.

ADMETE.

Je ne vous ai point appellé à ces funerailles; &, pour ne vous rien celer, votre présence en ces lieux ne m'est point agréable. Remportés ces vêtemens. Jamais ils ne seront mis sur le corps d'Alceste. Je sçaurai faire ensorte qu'elle se passe de vos dons dans le tombeau. Vous m'avés vû sur le point de mourir. C'étoit là le tems de pleurer. Que faisiés-vous alors? vous sied-t'il à présent de verser des larmes, après avoir fui le danger qui me menaçoit, après avoir laissé mourir Alceste à la fleur de l'âge, tandis que vous êtes courbé sous le poids des années? non, je ne suis plus votre fils, & je ne vous reconnois point pour mon pere. Celle qui se dit ma mere ne m'a point porté dans ses entrailles. Né de quelque Esclave, il faut qu'on l'ait trompée en m'attachant à son sein. Le danger m'a trop fait voir en effet qui vous êtes. Non, encore une fois, je ne vous connois plus pour mon pere; ou si vous l'êtes, il faut que vous soïés le plus lâche des mortels, puisqu'étant arrivé au bout de la carriere, vous n'avés eu ni l'inclination, ni le courage de mourir pour un fils, puisqu'enfin vous n'avés pas eu honte de laisser remplir ce devoir à une étrangere. Oui, cette étrangere est la seule que j'aïe droit de regarder comme ma veritable mere, & comme mon vrai pere. Il vous eût été glorieux d'expirer pour un fils. Vous n'auriés sacrifié après tout qu'un reste de jours languissans. Par ce leger sacrifice vous auriés racheté de longues & d'heureuses années pour elle & pour moi, & je ne me verrois pas réduit à souffrir les maux dont je gémis. Pour vous, vous aviés joüi de la plus douce destinée. Assis sur le Thrône dès la tendre jeunesse, vous aviés en moi un heritier légitime qui vous délivroit de la crainte de voir vos Etats en proïe à un avide étranger: & ne me dites pas que ç'a été pour venger votre vieillesse mé-

prisée, que vous m'avés livré au trépas. Vous sçavés jusqu'où j'ai porté mon respect & mes complaisances pour vous & pour votre épouse. Témoins l'un & l'autre de mes assiduités, voilà le prix dont vous les avés païées: mais je vous en averti, procurés-vous, s'il est possible, d'autres heritiers qui soient l'appui de votre vieillesse, & qui prennent soin de vos funerailles: car pour moi je déclare que je suis déchargé de ce devoir. Regardés-moi comme mort: il n'a pas tenu à vous que je ne fusse en effet dans le tombeau; & si je respire encore, j'en suis redevable à un autre liberateur. C'est à ce nouveau pere que je dois toute la tendresse, & tous les devoirs d'un fils. Je ne le vois que trop, les vœux des vieillards, qui appellent la Mort à leur secours sont des vœux peu sinceres. Ils se plaignent de la vieillesse. A les entendre, leur course a trop duré. La Mort vient-elle les presser? ils ne peuvent se résoudre à mourir, & les années ne sont plus un fardeau insupportable pour eux.

LE CHOEUR.

C'en est trop, Seigneur, vous êtes déja assés à plaindre, sans vous charger encore du nouveau malheur d'aigrir un pere offensé.

PHERE'S.

Mon fils, à qui s'adresse, je vous prie, un discours si hautain? pensés-vous parler à quelque Esclave de Lydie ou de Phrygie? ignorés-vous que du moins je suis né libre & Thessalien? toutefois vous osés m'outrager cruellement, & me traiter comme le dernier des mortels: mais il ne sera pas dit qu'un jeune homme ait insulté impunément son pere. Je vous ai donné le jour & l'éducation pour avoir en vous un appui de mon Thrône. Mais apprenés que par ce devoir, je ne me suis point engagé à donner ma vie pour vous. Quand la Nature ou la Grece ont-elles imposé aux peres la loi de mourir pour leurs enfans? chacun est ici bas pour soi, heureux ou malheureux, il n'importe. J'ai rempli mes obligations; je ne vous dois plus rien. Je vous ai fait Roi, & je vous laisse après ma mort les vastes régions que j'ai reçûës

de mes péres. Quel tort vous fais-je? en quoi suis-je coupable? je ne meurs point pour vous! hé bien demandai-je que vous mouriés pour moi? la lumiere du jour vous est précieuse & douce: pensés-vous qu'elle me le soit moins? je sçai que le tems de notre séjour dans les enfers sera long, & que cette vie est bornée par d'étroites limites: mais enfin toute courte qu'elle est, j'avouë que j'en goûte volontiers les douceurs. Ces sentimens vous paroissent peu heroïques. Vous m'accusés de lâcheté; & toutefois, lâche que vous êtes vous-même, vous n'avés pas rougi d'emploïer tous vos efforts pour prolonger vos jours au-delà du terme fatal, en sacrifiant votre épouse. Vaincu par une femme plus généreuse que vous, il a fallu qu'elle épargnât à votre délicatesse les horreurs d'une mort prochaine. L'heureux artifice pour éluder toujours le trépas, que celui de persuader à son épouse qu'elle doit mourir pour son époux! il vous sied bien après cela de traiter de lâches, ceux qui refusent de faire pour vous ce que vous n'avés pas le courage de faire vous-même. Croïés-moi, gardés le silence. Jugés d'autrui par votre propre cœur. Vous aimés la vie; croïés que les autres ne l'aiment pas moins que vous. Comptés au reste que si vous redoublés vos outrages, vous entendrés de moi des verités encore plus sensibles & plus piquantes.

LE CHOEUR.

C'en est déja trop d'une & d'autre part. Cessés, ô Vieillard, cessés de maltraiter de paroles votre fils.

ADMETE *à Pherés.*

Parlés, j'ai tout dit: mais si la verité vous blesse, vous ne deviés pas vous l'attirer par une faute pareille.

PHERE'S.

La faute auroit été plus grande, si je m'étois livré pour vous à la mort.

ADMETE.

Ne mettés-vous donc nulle différence entre mourir à la fleur de l'âge, ou dans le sein de la vieillesse?

PHERE'S.

Jeune ou vieux, nul homme n'a deux vies dont il puiſſe diſpoſer à ſon gré.

ADMETE.

Hé bien puiſſiés-vous vivre plus que Jupiter!

PHERE'S.

Quoi! vous oſés charger un pere innocent d'horribles imprécations!

ADMETE.

Je ſouſcris au contraire à vos vœux. Ne ſouhaités-vous pas une longue ſuite d'années?

PHERE'S.

C'eſt-là plûtôt l'objet de vos déſirs. Ce cadavre le montre aſſés.

ADMETE.

Il ne montre que votre lâcheté.

PHERE'S.

On ne dira pas au moins que je me ſois immolé cette victime.

ADMETE.

Ah, que ne pouvés-vous à votre tour avoir beſoin qu'un fils ſe faſſe victime pour vous!

PHERE'S.

Faites mieux. Epouſés pluſieurs femmes pour multiplier vos années.

ADMETE.

Et voilà ce qui vous couvre de confuſion, qu'il faille recourir à une épouſe au défaut d'un pere.

PHERE'S.

Mes ſentimens ſont conformes aux vôtres: il eſt doux de vivre, & triſte de mourir.

ADMETE.

Sentimens indignes d'un Vieillard !

PHERE'S.

Il me falloit donc, pour vous plaire, vous donner le cruel plaisir de me porter au tombeau.

ADMETE.

Vous n'y arriverés pas moins ; mais vous y arriverés sans gloire & sans honneur.

PHERE'S.

Qu'importe à mes Cendres ce chimérique honneur, & cette frivole gloire ?

ADMETE.

Helas ! la vieillesse a mis bas toute honte.

PHERE'S.

La vieillesse est sage ; mais la jeunesse est insensée, témoin le sacrifice d'Alceste.

ADMETE.

Retirés-vous, & laissés-moi du moins achever ses funerailles.

PHERE'S.

Il est bien juste en effet que celui qui l'a sacrifiée lui rende les derniers devoirs : je me retire : adieu. Mais je vous avertis que cette mort sera tôt ou tard vengée : & Acaste son frere doit passer pour le plus méprisable des humains, s'il ne venge le sang d'une sœur.

ADMETE.

Allés, vous & votre indigne femme, allés traîner une misérable vieillesse sans enfans, quoique je vive encore. Voilà le prix de votre lâcheté : car je ne veux plus rien de commun avec vous, pas même la demeure ; & que ne puis-je

avec bienféance vous interdire votre Palais ! je ne rougirois pas de le faire en public.

Mais allons nous autres, (puifqu'il faut confommer notre malheur) allons porter ces reftes fi chers fur le bucher préparé.

LE CHOEUR.

Emportés donc nos regrets, ô la plus généreufe, & la meilleure de toutes les époufes. Que les Dieux infernaux, que Mercure & Pluton vous reçoivent favorablement aux enfers : & s'il eft dans cet autre monde des récompenfes & des biens veritables réfervés aux juftes, puiffiés-vous en jouir, puiffiés-vous goûter auprès de Proferpine les fruits de votre pieté ! *(On porte le corps d'Alcefte, & le Convoi paffe fuivi d'Admete & du Chœur.)*



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

UN OFFICIER du Palais.

Certainement le Palais d'Admete à vû un grand nombre d'érrangers de différenres régions, & qu'on a tous confiés à mes ſoins : mais je n'en connois poinr de plus dénaturé que celui qu'on m'a chargé derecevoir en ce jour. Quoi ! cet homme voit mon Souverain en pleurs, & il ne rougit pas d'entrer dans ſa maiſon. Il ſçait le malheur que nous déplorons, & loin d'uſer du moins avec modération des choſes dûës à l'hoſpiralité, & qu'on lui préſente, il nous preſſe de lui apporrer ce qu'on ne lui offre pas incontinent. Il fait plus, il prend en main une coupe entourée de lierre : il y verſe des flots de vin, & le boit à long trairs. La flamme du Dieu Bacchus l'environne & l'échauffe. Il ſe couronne de branches de myrte, & il fait retentir ce Palais de ſes chants. Helas, quelle étrange mélodie ! il chantoit d'un côté ſans ſe mettre en peine du déplorable Admere ; & de l'autre côté nous pleurions la triſte deſtinée de notre Reine doublement malheureux, puiſqu'il falloit contraindre notre douleur & dévorer nos larmes en préſence de cet étranger : car tel étoit l'ordre d'Admere. Infortuné que je ſuis, je me vois forcé d'aſſiſter au feſtin d'un étranger, qui ne ſçauroit êrre que quelque miſérable brigand, tandis que ma Reine ſort pour toujours du Palais, ſans que j'aïe pû lui porter mes derniers adieux, ni *a* préſenter la main à celle qui fut pour moi, & pour tout ce que nous ſommes en ces lieux, bien plus mere que Souveraine. Quels maux en effet n'a-t'elle

a Coutume ancienne, on préſentoit la main aux morts pour marquer le regret d'une triſte ſéparation. Ainſi le faiſoient les mourans à leurs amis. On en a vû un exemple dans Alceſte même, Acte 1. Scene 4. *Elle les appelle tous par leur nom* (ſes Eſclaves) *elle leur preſente la main*, &c.

n'a-t'elle pas écartés de nos têtes, quand par une aimable adresse elle trouvoit le secret d'adoucir le courroux de notre Roi offensé. Et le moyen après cela de ne pas détester le fâcheux contre-tems qui nous a fait recevoir cet importun étranger!

SCENE II.

L'OFFICIER, HERCULE.

HERCULE.

Approchés. D'où vient, dites-moi, ce regard sombre & farouche? vous n'ignorés pas qu'un étranger, loin de voir la tristesse peinte sur le visage de ceux qui sont chargés de le recevoir, doit y sentir au contraire les marques aimables d'un accueil gracieux. Toutefois à la vûë du meilleur ami de votre Roi, vous vous armés d'un air triste; & tout occupé d'une disgrace qui ne vous regarde pas, vous me recevés, peu s'en faut, en ennemi. Approchés donc, & apprenés de moi à tenir une conduite plus sensée. *a* Sçavés-vous qu'elle est la nature des choses humaines? helas, non. D'où l'auriés-vous appris dans la situation où vous êtes? écoutés donc mes paroles. Tout mortel est dévoué à la mort, & il n'en est aucun qui sçache aujourd'hui s'il doit demain revoir la lumiere. Tel est le cours de notre destinée. Son terme est tellement incertain qu'il n'est ni art ni science, qui puisse nous en marquer le point précis. Instruit de ce grand principe prêtés-vous à la douce joie. Goûtés les charmes & les

a Sçais-tu bien quelle est la condition
De la chetive humaine nation?
Non que je crois; car d'où aurois-tu telle
Instruction? oy moy donc parler d'elle.
A tous humains il est prédestiné
Mourir à jour préfix & terminé,
Et n'y a nul qui sçache si vivante
Ame il aura la journée suivante.
Car impossible il est de deviner
Là où se doit la fortune tourner. *Citat. de Plutar. traduct. d'Amyot, Consolat. à Apollonius.*

plaisirs de la table; & songés que l'instant présent est à vous; mais que le reste est à la fortune. Quant à la cause de vos regrets, perdés-en jusqu'au moindre souvenir; & si mes conseils vous paroissent sensés, (comme je crois qu'ils le sont) recueillés-en tout le fruit. Reprenés donc vos esprirs, & déchargé formais du poids accablanr de votre douleur, bûvés avec moi, couronnés-vous de fleurs, & comprés qu'à travers la tempête qui agite votre cœur, le bruit agréable des coupes vous conduira sûrement au port. *a* Morrels nous devons conformer nos idées à notre condition mortelle; car enfin la vie de quiconque se livre à la tristesse, est moins, à mon gré, une vie qu'une veritable misére.

L'OFFICIER.

Je n'ignorois pas ces choses : mais, croïés-moi, ce qui m'occupe aujourd'hui s'accorde peu avec les plaisirs & la joïe.

HERCULE.

La personne que vous regrettés est étrangere. Pourquoi donc cet excès de douleur? les Maîtres de ce Palais ne sont-ils pas pleins de vie?

L'OFFICIER.

Pleins de vie! ô Ciel! vous ne connoissés donc pas nos malheurs?

HERCULE.

Je sçai tout, si pourtant Admete ne m'a pas trompé.

L'OFFICIER.

Malheureux Maître, helas, il fait trop pour des étrangers.

HERCULE.

Non, il n'en fait pas trop. Il ne fait que ce qu'il doit

---

a Morale pernicieuse, & digne des Epicuriens. On est bien éloigné de l'approuver, & on ne la met ici que pour ne pas déguiser Euripide.

en rendant les derniers devoirs, même à une étrangere.

L'OFFIGIER.

A une étrangere! ah, la personne que nous pleurons n'est rien moins.

HERCULE.

Quoi? a-t'il fait quelque perte domestique qu'il m'ait celée?

L'OFFICIER.

Je me tais : allés, livrés-vous à la joïe. C'est à nous de déplorer les maux de nos Maîtres.

HERCULE.

Ah Dieux! ce discours marque un deuil domestique.

L'OFFICIER.

Si cela n'étoit, paroîtrois-je triste en assistant à votre festin?

HERCULE.

Ah, mon ami m'a fait injure. Je ne puis lui pardonner.

L'OFFICIER.

La chose parloit assés. Quoi? ces vêtemens lugubres & ces cheveux coupés ne vous disoient-ils pas que vous nous aviés surpris dans la plus triste conjoncture?

HERCULE.

Qui donc est mort? parlés. Est-ce quelqu'un des enfans d'Admete? est-ce son pere?

L'OFFICIER.

Vous voulés le sçavoir. Hé bien, c'est l'épouse même d'Admete.

HERCULE.

Son épouse! ah Ciel! & comment dans cette situation avés-vous eu le moindre égard à l'hospitalité?

L'OFFICIER.

Admete a craint de la violer dans la perſonne d'un ami tel que vous.

HERCULE.

Ah, malheureux ami, quelle épouſe vous perdés!

L'OFFICIER.

Nous périſſons tous avec elle.

HERCULE.

Helas, je l'avois ſoupçonné à ſon air, à ſon deuil, à ſes larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir. Mais il a diſſipé mes ſoupçons par ſes diſcours ambigus. Il m'a fait entendre qu'il s'agiſſoit des funerailles d'une étrangere. Il m'a forcé, contre mon inclination, d'entrer dans ſon Palais. Cependant, malheureux, j'ai fait éclatter ma joïe dans un feſtin: j'ai couronné ma teſte de fleurs dans la maiſon d'un ami au déſeſpoir. C'eſt toi qui es coupable de ce crime. Que ne me découvrois-tu ce funeſte ſecret? où eſt le tombeau? parle. Quelle route dois-je ſuivre?

L'OFFICIER.

Celle qui conduit à Lariſſe. A l'iſſuë du Fauxbourg, le tombeau s'offrira d'abord à vos yeux.

HERCULE.

Il ſuffit. Adieu.

SCENE III.

HERCULE *ſeul.*

C'eſt ici, Hercule, qu'il faut montrer à l'Univers quel fils Alcmene a donné au ſouverain des Dieux. Tu as rempli tant de pénibles travaux! ta reconnoiſſance pour Admete exige encore celui-ci de ta valeur. Il s'agit de ſauver Alceſte, de la tirer des bras de la Mort, & de la rendre à ſon époux. Allons trouver la Mort, cette orgueilleuſe Reine

des Ombres. Je la verrai sans doute au tombeau, parée de ses habits funebres, & occupée à se rassasier du sang des victimes. Metrons-nous en embuscade aux environs, & de là quand elle y pensera le moins, fondons tout à coup sur elle. Si je suis assés fortuné pour la surprendre & pour la saisir entre mes mains, elle aura beau s'agiter : malgré ses vains efforts il n'est rien qui puisse me l'arracher, qu'elle ne m'ait remis Alceste. Que si je manque cet heureux projet, si la cruelle ne vient pas au tombeau savourer les gâteaux arrosés de sang, j'irai, oui, j'irai aux enfers. Je descendrai tout vivant au Palais ténébreux de Proserpine & de Pluton. Je redemanderai Alceste, & sûr de l'obtenir, je la ramenerai à son fidele époux. Que ne dois-je point à un ami, qui frappé d'un si terrible coup, loin de m'alléguer cette excuse trop légitime pour ne me pas recevoir, a respecté l'amitié au point de me cacher son désespoir par la plus heroïque fermeté ! Est-il dans la Thessalie, est-il même dans toute la Grece un ami plus généreux, un ami plus religieux observateur de l'hospitalité sacrée ? non je ne souffrirai pas qu'on puisse me reprocher qu'il ait obligé un ingrat, & qu'Admete ait pû surpasser Hercule en générosité.

SCENE IV.

ADMETE & LE CHOEUR *au retour des funerailles.*

ADMETE.

O Palais, où je ne verrai plus Alceste, qu'il m'est dur de vous revoir sans elle. Funeste retour pour un époux désesperé ! Helas ! où dois-je me retirer ? où m'arrêter ? que dire ? que faire ? qui me procurera la mort ? non, je ne suis sorti des entrailles de ma mere que pour être à l'Univers un modele accompli du malheur. Heureux morts, que j'envie votre destinée ! qu'elle me paroît douce ! la demeure du tombeau est désormais l'unique objet de mes vœux ardens. La lumiere du jour m'est devenuë insupportable ; & je suis las de ramper ici bas avec les foibles humains. O Mort, quel ôtage as-tu livré pour moi au Dieu des enfers !

LE CHOEUR.

STROPHE I. Rentrés, Seigneur, rentrés : cachés votre déſeſpoir dans l'obſcurité du Palais...

ADMETE.

Ah !

LE CHOEUR.

Vous gémiſſés, & vous n'en avés que trop ſujet.

ADMETE.

Ah !

LE CHOEUR.

Nous ſçavons aſſés l'excès de votre douleur.

ADMETE.

Ah !

LE CHOEUR.

Mais enfin, ces cris ne rappelleront pas Alceſte à la vie.

ADMETE.

Ah malheureux ! ah Ciel !

LE CHOEUR.

Il eſt dur, ſans doute, de perdre une perſonne tendrement aimée. Le moïen d'en diſconvenir !

ADMETE.

Vous ne faites qu'aigrir la playe mortelle dont mon cœur eſt atteint. Quel coup plus funeſte pour un époux heureux, que de perdre une tendre épouſe ! que n'ai-je pû ſans prendre de ſi chers engagemens, vivre avec elle en frere dans ce Palais ! heureux ceux qui ſeuls, ſans enfans, ſans épouſe, ne connoiſſenr ni l'hymen, ni les maux qu'il traîne aprés lui. Je pleure une femme chérie, & pour ſurcroît de douleur, il faut que je ſupporte encore l'infortune de mes enfans abattus par le renverſement de mon hymenée ; ſpectacle inſupporrable pour le pere & pour l'époux ! helas, il m'étoit libre de n'être ni l'un ni l'autre.

LE CHOEUR.

ANTISTR. I. Le destin inévitable vous a frappé; je l'avouë.

ADMETE.

Ah!

LE CHOEUR.

Mais quoi? ne mettrés-vous point de fin à vos regrets?

ADMETE.

Ah!

LE CHOEUR.

Je conviens que rien n'est plus triste. Après tout...

ADMETE.

Ah!

LE CHOEUR.

Il faut supporter cette perte, & vous n'êtes pas le premier...

ADMETE.

Ah, que je suis à plaindre!

LE CHOEUR.

Qui ait perdu l'objet de sa tendresse. La fortune nous accable en diverses manieres; mais personne n'est épargné.

ADMETE.

O tendresse ensevelie sous la terre! ô douleur éternelle! ô regrets sans fin! pourquoi, cruels * que vous êtes, m'avés-vous prêté un funeste secours pour me ravir le plaisir de m'enterrer tout vivant avec elle? je serois à présent avec la meilleure des épouses. Avec elle j'aurois passé l'onde infernale. Pluton auroit eu une double victime, & ce Dieu tout impitoïable qu'il est, n'auroit pas eu la cruauté de séparer deux cœurs qu'un si tendre amour avoit joints.

* Au Chœur.

LE CHOEUR.

Daignés m'écouter, Seigneur. Un homme qui m'étoit

lié par le sang avoit un fils, esperance unique de sa maison. Ce déplorable fils mourut. Il méritoit des larmes. La perte étoit irréparable, & le pere dans une extrême vieillesse. Il sçût toutefois supporter son malheur, & s'en consoler.

ADMETE.

O Palais! ô appartement nuptial! comment puis-je vous accepter pour retraite! ma fortune est changée, & vous êtes changés pour moi. Quelle différence, grand Dieux, entre ma situation présente, & ma félicité passée! j'entrai, il m'en souvient, j'entrai dans cette aimable demeure, conduisant par la main mon épouse au bruit des instrumens & des acclamations, précedé par des flambeaux *a*, & suivi d'une troupe de convives, qui chantoient à l'envi des hymnes. Dans ces charmans concerts on n'entendoit que les noms de l'amant & de l'amante; on y relevoit le bonheur de celle que je pleure, & le mien. Illustre & heureux couple, s'écrioient-ils. Helas! à ces chants d'allegresse succedent de lugubres lamentations. De longs voiles noirs ont pris la place des vêtemens blancs dont le Dieu d'hymen m'avoit paré; & au lieu d'une pompe d'hyménée c'est le deuil qui me ramene dans la triste demeure ou Alceste n'est plus.

LE CHOEUR.

Le destin, il est vrai, fait succeder à votre prosperité des maux que vous n'aviés point encore éprouvés. Mais enfin, vous vivés, Alceste meurt, & vous laisse sa tendresse. Tel est le train ordinaire des choses humaines. Combien voiton d'époux que l'impitoïable Mort a réduits comme vous à une affreuse solitude?

ADMETE.

Croïés-moi, chers amis, quoiqu'on en puisse dire, le sort de mon épouse est mille fois plus heureux que le mien. Comblée de gloire, & hors d'atteinte à la douleur, elle ne sentira plus

a Grec, de bois coupé sur le mont Pélion. C'étoit un bois fort résineux.

plus désormais les maux qui nous affiégent ; tandis que l'infortuné Admete, qui étoit dû à la mort, contraint de survivre à son destin, va traîner une vie moins supportable que la mort même. Je ne l'ai déja que trop éprouvé. Hé comment soûtiendrai-je la vuë de ces murs ! Alceste n'y est plus pour m'en rendre l'entrée agréable & charmante. Je ne pourrai ni lui parler, ni l'entendre. De quel côté mon amour inquiet tournera-t'il ses regards ? helas, il ne trouvera par tout qu'une solitude qui me fera sécher de douleur. Quel supplice pour un amant de voir autour de moi ces lits, ces sieges où je la vis autrefois, & où je ne la reverrai plus ! cet appareil lugubre, cet appartement obscur, cet air funebre & negligé de mon Palais, tout me rappellera sans cesse une idée si chere. Que sera-ce quand mes tristes enfans tout baignés de leurs larmes embrasseront mes genoux & me redemanderont leur mere ! quand j'entendrai les longs gémissemens, & les regrets éternels des esclaves ! Dieux, s'écrieront-ils, de quelle Souveraine nous avés-vous privés ! Voilà, voilà, les horribles tourmens que me prépare ce Palais. En sortirai-je pour être le témoin des hymens de Thessalie ? les riantes assemblées des jeunes épouses seront pour moi le sujet de la plus cuisante douleur. Hé de quel œil verrai-je briller l'aimable troupe des compagnes d'Alceste ! ce spectacle par un affreux retour sur moi-même me fera mourir de désespoir. Mais que n'inventera point la jalouse malignité de mes ennemis ? je crois déja les entendre se dire mutuellement. » Voïés, voïés cet époux sans gloire. N'a-» t'il pas honte de vivre encore ? trop lâche pour mourir il » s'est soustrait au trépas en livrant sa femme. Qu'il nous » vante après cela son grand cœur. Un pere & une mere lui » sont odieux, parce qu'ils se refusent à la mort, & il n'a » pas le courage de la subir lui-même. « Ah Dieux, voilà le dernier coup que vous m'avés réservé. Comment donc, chers amis, comment puis-je souhaiter de vivre perdu d'honneur & privé d'Alceste !

SCENE IV. ou Intermede.

LE CHOEUR, ADMETE *plongé dans la douleur.*

LE CHOEUR.

STROPHE I. Elevé au-dessus du vulgaire j'ai souvent consulté les sçavantes Sœurs. J'ai sondé leurs profonds mysteres, & pour fruit de ma frivole étude j'ai trouvé que rien n'étoit plus puissant que le Destin. Vainement chercheroit-on dans les écrits de Thrace dictés par le touchant Orphée un préservatif qui pût garantir les mortels des coups du Destin. Vainement en chercheroit-on dans tout ce que Phœbus à laissé d'antidotes aux disciples d'Esculape pour les maux nombreux des humains.

ANTISTR. I. Le Destin est une Divinité févere, dont le Temple est inaccessible. On ne le fléchit ni par les prieres, ni par le sang des victimes. Ah, du moins, Dieu cruel, Dieu inflexible, du moins, ne soïés pas plus dur à mon égard que vous l'avés été jusqu'à présent. C'est par vous que le Maître des Dieux execute ses immuables decrets. Votre force indomptable vient à bout du fer même *a*, & votre cœur est fermé pour toujours à la complaisance & aux égards.

STROPH. II. C'est cette terrible Divinité, ô Admete, qui vous saisit de ses redoutables mains. Affermissés pourtant votre courage. Car vos cris & vos pleurs ne rendront pas le jour aux habitans des enfers. Les enfans même des Dieux sont sujets au trépas. Celle que vous regrettés nous fut chere, elle nous le sera toujours. Une femme si accomplie est plus respectable, à mon gré, que les enfans des Dieux.

ANTIST. II. Gardés-vous en effet, de croire que le tombeau d'Alceste soit semblable à ceux des vulgaires morts. Les voïageurs lui rendront les honneurs divins. On les verra se détourner de leur chemin, & jetter un regard respectueux vers le tombeau. » Voici, diront-ils pleins de vénération, voici la généreu- » se épouse qui s'est sacrifiée pour son époux. Elle est à pré- » sent élevée au rang des Déesses. Soïés-nous favorable, ô » aimable Divinité. . . . « Mais, Seigneur, voici le fils d'Alcmene qui paroît s'avancer vers vous.

a Grec, qu'on tire des Chalybes peuples du Pont.

ACTE V.

SCENE UNIQUE.

HERCULE, UNE FEMME *voilée*, LE CHOEUR, ADMETE, SUITE.

HERCULE.

Vous n'ignorés pas, Admete, ce que la tendre amitié exige d'un ami malheureux : loin de dissimuler ses peines, il doit en répandre une partie dans le sein fidele de son ami. Arrivé dans ce Palais en des conjonctures fâcheuses, j'avois crû qu'Hercule méritoit au moins l'honneur de votre confiance. Mais vous ne m'en avés pas jugé digne. Non content de me celer la mort de votre épouse, vous m'avés contraint d'accepter vos offres, & d'entrer malgré mes répugnances, dans l'interieur de votre Palais, comme si la personne qui vous étoit morte n'eût été qu'une étrangere sans conséquence pour les droits de l'hospitalité. Cependant, je me suis couronné de myrtes, j'ai fait les libations ordinaires, & je me suis abandonné à la joïe dans une maison toute remplie de deuil. Avoués-le, Seigneur, j'ai lieu de me plaindre de vous. Mais il ne s'agit pas ici d'augmenter vos peines par mes reproches. Je vais vous expliquer le veritable sujet de mon retour en ces lieux.

Vous voïés cette femme. Je viens vous la confier ; & j'attens de votre amitié que vous la garderés jusqu'à ce qu'après avoir tué le Roi des Bistoniens, & enlevé ses coursiers, je revienne triomphant vers vous. Que si je péris dans cette périlleuse entreprise, (daignent les Dieux écarter ce présage & me procurer un heureux retour!) je la cede à votre maison : sçachés au reste, que c'est une conquête qui m'a couté bien des travaux. Je me trouvai par hazard à un certain combat où l'on proposa aux Athletes des prix assés considérables ; jugés-en par celui qui m'est échu. De superbes

coursiers étoient la récompense des combats legers: mais pour ceux d'un ordre plus distingué, tels que sont le pugilat & la lutte, il y avoit des troupeaux entiers. Outre ces prix magnifiques, cette femme devoit être encore la récompense du vainqueur. Je la vis & je crus qu'un prix de cette importance meritoit de n'être pas dédaigné. Je le répete donc, Seigneur, il faut que vous en preniés soin, & que vous la receviés de ma main comme la conquête précieuse non d'un ravisseur, mais d'un combattant couronné.

ADMETE.

Ce n'est point par dédain ou par un injuste mépris pour un ami, que je vous ai celé la mort de mon épouse, Seigneur: c'est uniquement parce que j'eusse été doublement affligé de voir d'autres amis me ravir l'avantage de vous recevoir. C'en étoit déja trop pour moi d'avoir à pleurer Alceste, sans y joindre encore ce nouveau déplaisir. Quant à cette femme que vous m'offrés, je vous conjure, ô Hercule, de charger de ce dépôt quelqu'autre ami moins malheureux que moi; & vous n'en manqués pas dans Phere. Au nom des Dieux, ne me mettés point dans la cruelle necessité de me rappeller sans cesse la perte irréparable que j'ai faite. Si j'avois toûjours devant les yeux cette aimable personne, pourrois-je retenir mes larmes? je suis déja assés à plaindre; ne me donnés pas un surcroît de peines. Où voulés-vous, je vous prie, que j'éleve sans danger cette jeune beauté? car je la juge telle à son port & à sa parure, comment habitera-t'elle avec décence au milieu d'une troupe turbulente de jeunes gens. Vous connoissés la jeunesse, & vous sçavés combien il est mal-aisé de la moderer. C'est par interêt pour un ami que je parle de la sorte. La cacherai-je aux yeux des hommes dans l'appartement de celle que je pleure? mais de quel front la ferois-je entrer dans le lit d'Alceste? n'ai-je pas à craindre le double reproche, soit de mes sujets, dont quelques-uns ne manqueroient pas de dire que je trahis ma liberatrice, pour faire part de mon cœur & de mon lit à une autre amante; soit de cette épouse que j'ai perduë: car enfin, je l'avouë, elle merite seule toute ma tendresse & toute

ma vénération. A quels égards, à quelles bienséances ne me dois-je point dans la situation où j'ai le malheur de me trouver? *a* Mais vous, ô femme quelle que vous soïés, plus j'examine votre figure, votre démarche, & votre port, plus vous me paroissés ressembler à ma chere Alceste. Au nom des Dieux, Seigneur, ôtés-moi cet objet, qui me trouble. Epargnés un amant désesperé. Oui, plus je la vois, plus je crois voir mon épouse. Mon cœur en est tout agité, & les larmes coulent malgré moi de mes yeux. Malheureux que je suis, c'est bien en ce moment que je goûte à longs traits toute l'amertume de mon infortune.

LE CHOEUR.

On ne peut nier que votre sort ne soit affreux; mais enfin quelqu'on puisse être, Roi, ou particulier, on doit recevoir avec fermeté tout ce qui vient de la main des Dieux.

HERCULE.

Que le pere des Dieux & des mortels ne m'a-t'il communiqué son pouvoir! que bien-tôt ma reconnoissance tireroit Alceste des enfers!

ADMETE.

Vous le feriés, je n'en doute point. Mais pourquoi former d'inutiles vœux? ce pouvoir n'est point du ressort des mortels, & quand on a une fois passé l'onde noire, on ne revoit plus la lumiere du jour.

HERCULE.

N'outrés donc point vos regrets, & sçachés supporter des maux necessaires.

ADMETE.

Ah, Seigneur, il est plus aisé de consoler les malheureux, que de sçavoir l'être.

HERCULE.

Hé que vous serviront vos gémissemens éternels?

a Il tourne les yeux vers cette femme qu'il n'avoit point encore regardée attentivement.

ADMETE.

J'en connois l'inutilité : mais la tendresse l'emporte.

HERCULE.

La tendresse pour les morts ne produit que des pleurs.

ADMETE.

Comment ne pas pleurer la perte irréparable que j'ai faite ? elle est au-dessus des plus vives expressions.

HERCULE.

Vous avés perdu une épouse aimable, on ne peut en disconvenir.

ADMETE.

Si aimable, que sans elle je ne puis plus vivre.

HERCULE.

La plaïe est encore récente. Le tems sçaura l'adoucir.

ADMETE.

Oui, le tems l'adoucira, si vous appellés tems, le terme qui finira mes jours.

HERCULE.

Les charmes d'un nouvel hymenée....

ADMETE.

Arrêtés, Seigneur. Quel mot est sorti de votre bouche ? ah, devois-je croire qu'un ami....

HERCULE.

Quoi, toujours fidele à vos regrets votre cœur demeurera....

ADMETE.

Tellement insensible, qu'il n'est point de femme au monde qui puisse y prétendre.

HERCULE.

Mais, croïés-vous, qu'à leur tour les Cendres d'Alceste soient sensibles à cet excès de fidelité ?

ADMETE.

Sensibles ou non, je lui dois ce respect.

HERCULE.

Je louë vos sentimens : mais je ne puis m'empêcher de blâmer votre conduite.

ADMETE.

Loués ou blâmés-moi, tant qu'il vous plaira ; jamais vous ne me verrés reprendre le nom d'époux.

HERCULE.

Je louë encore une fois cette générosité : c'est le fruit d'une tendresse extrême pour Alceste.

ADMETE.

Toute morte qu'elle est, je mourrai plûtôt mille fois moi-même que de consentir à lui être infidele.

HERCULE.

Recevés du moins cette aimable personne dans votre Palais. Je vous en conjure, & sa naissance mérite de vous cet égard.

ADMETE.

Et moi, je vous conjure, Seigneur, par Jupiter votre Auguste pere, de vouloir bien m'en dispenser.

HERCULE.

Vous n'entendés pas vos véritables interêts, si vous refusés de le faire.

ADMETE.

Et si je le fais, je me mets le poignard dans le sein.

HERCULE.

Suivés mon conseil; vous m'en rendrés grace un jour.

ADMETE.

Ah! vous me réduisés au point de détester votre victoire.

HERCULE.

Elle m'est pourtant commune avec vous.

ADMETE.

Je le veux ainsi: mais que cette femme se retire.

HERCULE.

Helas! elle se retirera, si vous le souhaités; mais songés, je vous prie, à ce que vous allés faire.

ADMETE.

Je n'ai point d'autres sentimens, si vous ne me menacés de votre inimitié.

HERCULE.

Comptés que ce n'est pas sans raison que je vous presse ainsi.

ADMETE.

Vous l'ordonnés. Hé bien, il faut vous satisfaire. Mais, je ne vous le cele point, je le fais malgré moi.

HERCULE.

Un moment viendra que vous m'en sçaurés gré. Contentés seulement mes désirs.

ADMETE.

Hé bien, puisqu'on le veut, (*à quelques-uns de sa suite*) conduisés-là, vous autres, dans le Palais.

HERCULE.

Non, ce n'est point à eux que je confierai une personne de sa sorte.

ADMETE.

ADMETE.

Daignés donc, je vous supplie, l'introduire vous-même.

HERCULE.

Non, c'est à vous de lui donner la main.

ADMETE.

Moi? je n'en ferai rien. Du reste, mon Palais lui est ouvert.

HERCULE.

C'est à vous seul que je la confie. Il faut, vous dis-je, que vous lui présentiés la main.

ADMETE.

Que m'obligés-vous de faire, Seigneur?

HERCULE.

Faites, vous dis-je, obéissés. Rendés à cette étrangere les honneurs accoutumés.

ADMETE.

Je le fais enfin, puisque je ne puis m'en défendre: mais souffrés que je le dise; toute autre qu'Alceste est pour moi une Meduse.

HERCULE.

M'avés-vous obéï?

ADMETE.

Oui.

HERCULE.

Hé bien, gardés-la comme votre épouse. Vous allés voir que le fils de Jupiter sçait être reconnoissant. (*Il leve le voile.*) Reconnoissés Alceste, & calmés pour toujours vos regrets.

ADMETE.

O Dieux, que vois-je? quel étonnant prodige! est-ce Al-

cefte qui s'offre à mes regards ? n'eft-ce point une trompeufe illufion de quelque Divinité contraire qui fe plaît à me remplir d'une frivole joïe ?

HERCULE.

Non, Admete, non. C'eft Alcefte, c'eft votre époufe que vous revoïés.

ADMETE.

Ne feroit-ce point une Ombre fortie du fonds des enfers ?

HERCULE.

Je ne fuis point un homme à preftiges.

ADMETE.

Quoi donc ? c'eft-là cette époufe à qui je viens de rendre les derniers devoirs ?

HERCULE.

C'eft elle-même. N'en doutés nullement; il n'eft pas furprenant que votre félicité vous paroiffe incroïable.

ADMETE.

Ah, ce n'eft point une Ombre. C'eft Alcefte que je touche. Seigneur, je puis donc lui parler comme fi elle vivoit.

HERCULE.

Elle vit. Parlés.

ADMETE.

O cher objet de mes tendres vœux, ô Alcefte, je vous retrouve donc enfin dans le tems même que je défefperois de vous revoir jamais !

HERCULE.

Vous la poffedés en effet, & vous n'êtes point trompé par des Divinités jaloufes de votre bonheur.

ADMETE.

O illuftre fils du plus grand des Dieux, puiffe votre félicité égaler mes ardens défirs ! daigne celui dont vous avés

reçû le jour, vous le conserver long-tems! c'est de votre seule main que je tiens l'inestimable faveur de m'avoir rendu une autre moi-même. Mais comment, dites-moi, avés-vous tenté de ramener Alceste des enfers? & comment y avés-vous réussi?

HERCULE.

Il m'en a couté un combat avec le Tyran des Manes.

ADMETE.

Où donc l'impitoïable Mort s'est-elle présentée à vous?

HERCULE.

Au tombeau. C'est-là qu'à la faveur d'une embuscade je l'ai saisie entre mes bras.

ADMETE.

Mais pourquoi Alceste est-elle immobile & sans voix?

HERCULE.

Dévouée aux Divinités infernales, il faut qu'elle soit purifiée; & vous ne pourrés jouir de son entretien que la troisiéme aurore n'ait paru sur la terre: Allés, conduisés Alceste dans votre Palais; & déja si religieux observateur des devoirs de l'hospitalité, continués de l'être toujours. Adieu. Je vais de ce pas accomplir l'ordre du fils de Stenelus.

ADMETE.

Ah, Seigneur, ne me privés pas de votre présence; & daignés accepter encore ce Palais pour demeure.

HERCULE.

Je le ferai dans une autre occasion: mais aujourd'hui le tems presse. Je pars.

ADMETE.

Adieu, trop généreux Hercule; puisse un heureux retour vous rendre bien-tôt à mes souhaits!

Pour vous, Peuples & Gouverneurs, écoutés les ordres de votre Roi. J'ordonne qu'en signe de réjouissance pour

un bonheur si inespéré, on célebre des fêtes, qu'on mene des danses publiques, & que les autels fument du sang des victimes. Arrivé au comble d'une félicité superieure à ma fortune passée, il est juste que je fasse éclatter ma reconnoissance envers les Dieux.

LE CHOEUR.

Que les Dieux font jouer de ressorts extraordinaires pour parvenir aux fins qu'ils se proposent ! c'est par leur secrette puissance, que les grands évenemens qu'ils ménagent, semblent éclore contre l'attente des mortels. Tel est le prodige qui fait aujourd'hui le sujet de notre admiration & de notre joïe. *a*

---

a L'on peut dire de cette Tragedie ce que dit le Misantrope.

Acte I. Scene II.

Le style en est vieux :
Mais ne voïés-vous pas que cela vaut bien mieux,
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure.

Et plus haut.

Ce style figuré dont on fait vanité,
Sort du bon caractere & de la verité.
Ce n'est que jeux de mots, qu'affectation pure ;
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.
Le mauvais goût du siécle en cela me fait peur :
Non peres tout grossiers l'avoient beaucoup meilleur.



REFLEXIONS
SUR ALCESTE.

CE qui nous choque dans Alceste se réduit à deux ou trois principaux chefs qu'il faut examiner un peu à fonds. Car n'insistons point sur l'air Bourgeois qui paroît regner en général dans cette Piece, comme dans la plûpart des autres, & dans Homere. La simplicité Grecque n'avoit pas élevé ses pensées sur le modele de la magnificence Romaine ou Françoise. Rome toute fiere qu'elle fut depuis, eut bien de la peine à puiser le goût fin & naturel d'Athenes; & en fait de sculpture, les belles Antiques Grecques avec toute la naïveté des premiers âges, l'emportent encore de beaucoup sur la noblesse des Antiques Romaines. Les idées Atheniennes étoient aussi nobles qu'elles pouvoient l'être parmi des Républicains. Elles peignoient la nature de ces tems-là, comme elle devoit être peinte. Ainsi point de procès sur l'air un peu Bourguemestre des personnages d'Euripide. C'est comme si on le faisoit aux portraits exquis de Van-dick. Avoüons même qu'à force de vouloir annoblir la nature, nous lui ôtons cette fleur, qui faisoit toute sa parure dans l'âge d'or. Cette fleur, qu'on ne sçauroit presque exprimer, ressemble à celle des fruits : & de même que les fruits nouvellement cueillis dans leur maturité, ont je ne sçai quoi de plus précieux, que tout l'assaisonnement qu'on leur donne par art, afin de flatter la sensualité trop rafinée; ainsi la nature sortie des mains de son Autheur & copiée dans sa naissance a infiniment plus de grace, que quand on la farde pour l'annoblir. Imitée dans le premier état elle est semblable au repas de Philemon & de Baucis. Alterée dans le second c'est le festin de Trimalcion ou de ces voluptueux Romains dont parlent Horace & Juvenal.

N'insistons pas non plus sur une chose qui est une suite de celle que je viens de dire, à sçavoir sur un petit vernis de familiarité qu'on remarque en certaines Scenes, & qui nous paroît tenir de l'aisance du comique plûtôt que de la dignité tragique. Le Chœur empressé autour de la porte du Palais, pour sçavoir ce qui se passe, l'entretien du Chœur avec la Confidente, quelques Scenes d'Hercule, sur tout sa conversation avec l'Officier, c'est-à-dire, avec l'Esclave qui avoit soin de le régaler, tout cela a fait penser à quelques critiques modernes, que cette Piece étoit une Tragi-comedie; chimere inconnuë aux Anciens, comme d'autres l'ont très-bien observé. Cette Piece est du goût des autres Tragédies antiques, & de la même maniere de pinceau. La passion d'offrir au Spectateur la nature en elle-même, quoiqu'embellie, a porté quelquefois les Anciens a prendre un ton naturel, qu'il nous plaît d'appeller comique, parce que nous jugeons de leurs Tragédies par les nôtres. Le passage du simple au negligé, & du naturel au comique, est si imperceptible & si aisé, qu'il ne faut pas s'étonner que la prévention fasse prendre souvent l'un pour l'autre, sur tout dans un siecle où l'on se fait un merite de juger de tout sans appel. Ainsi, même réponse à cette objection qu'à la premiere. La Tragédie considerée dans son essence, n'est nullement opposée à un Naturel qui ne résulte que des mœurs, des tems, & des lieux. Il seroit même facile d'apporter plus d'un exemple de nos meilleurs Poëtes, où à la faveur d'un petit tour d'imagination, d'un geste, ou d'un ton de voix, le Naturel & le Beau dégénéreroient en Burlesque & en parodie. Venons donc aux points essentiels, aux points critiques.

1°. Toute la ville de Phere sçait qu'Alceste s'est dévouée pour son époux. Hercule même, qui n'y étoit pas, l'a appris, & il l'a appris sans doute avant son arrivée. Car il regarde la mort d'Alceste comme éloignée (Acte IV. Scene II.) C'est donc un bruit public & répandu depuis assés longtems. On sçait qu'Alceste mourra; mais on ignore le jour. Admete sçait donc ce dévouement. Hé ne devoit-il pas s'y opposer? je réponds qu'il n'a pas été le maître de l'empê-

cher, & que cela eſt évident par deux raiſons; la premiere, qu'étant ſauvé par Apollon qui avoit trompé les Parques, (Acte I. Scene I.) il ne lui étoit pas libre de mourir. De là vient qu'il eſt contraint de chercher une autre victime pour obéïr au Dieu, dont le bon office lui devient funeſte. Car tous ſes proches refuſent la condition. Il ne reſtoit qu'Alceſte : elle ſe dévouë. Les Parques l'acceptent, & il n'y a plus lieu de reculer. Que peut faire Admete ? il vit malgré lui; & il le fait aſſés ſentir dés le commencement de la belle Scene où Alceſte lui fait ſes adieux (Acte II. Scene I.) & dans tout le cours de la Piece (Acte III. Scene IV. &c.) il n'a donc nulle autre reſſource que les pleurs, les vœux au Ciel, & le déſeſpoir. Il s'y abandonne. Mais pourquoi, dira-t'on, le Poëte n'a-t'il pas, dès le prologue, emploïé des traits plus marqués pour prévenir cette objection ? Il en a dit aſſés pour les Grecs, qui ſçavoient la Fable & qui l'entendoient à demi mot; aſſés même, pour ceux qui daigneront y faire attention : mais trop peu pour la poſterité, qui perd la trace de l'antiquité fabuleuſe, & qui condamne aiſément ce qui ne ſe ſoumet pas tout d'un coup à ſes lumieres. Les paroles d'Apollon, (Acte I. Scene I.) celles de la Mort (Acte I. Scene II.) & la douleur d'Admete qui ſe déſeſpere de ne mourir pas avec ſon épouſe, ſuffiſent ſans doute pour des perſonnes qui n'ont pas réſolu de condamner Euripide ſans l'écouter. J'avouë toutefois que ſi Admete eût entierement ignoré le nom de ſa liberatrice, cela eût pû produire une belle ſituation, lorſqu'il auroit reconnu que c'étoit ſa femme. J'ai appris d'une grande Princeſſe dont le goût égale la naiſſance, que c'étoit ſur cette ſuppoſition, [a] que Racine avoit fait le plan d'une Alceſte, réſolu d'adopter toutes les beautés d'Euripide & de les relever même par cette heureuſe ſurpriſe.

2°. Quelle indécence, dit-on encore, qu'un fils ſemble (ou peu s'en faut) prier ſon pere & ſa mere de mourir en ſa place ? quelle horreur de l'entendre les accabler de reproches parce qu'ils n'ont pas voulu ſe livrer à la mort pour lui ?

---

[a] On ſuppoſe la même choſe dans l'Opera d'Alceſte.

que de bassesse enfin, & que de fiel, pour ne rien dire de plus, dans les repliques du pere, qui d'ailleurs impute à son fils des lâchetés dont celui-ci ne se lave point, lâchetés qui gâtent le caractere que lui donne le Poëte ? c'est la 6[e]. Scene de l'Acte 3[e]. dont il s'agit, & voilà l'objection principale dans toute sa force.

Prenons d'abord une régle dont tout homme sensé doit convenir. Si les choses qu'on lit dans cette Scene choquent la raison de quelque siecle qu'elle soit, comme on le fait sonner si haut, une Nation aussi raisonnable & aussi polie, que l'étoient les Grecs, ne les aura pas approuvées. Cela est sans difficulté. Mais si les Grecs n'ont pas trouvé à redire à ces mêmes choses qui sont à notre égard des indécences, des horreurs, il faut convenir qu'elles ne sont point tout-à-fait telles que nous les imaginons ; en un mot que les idées ont changé. Hé, qui peut douter qu'elles n'aïent changé en differens siecles sur des articles de morale encore plus essentiels ? *a* Un François est insulté. Le prétendu bon sens François veut qu'il courre les risques du duel, & qu'il *tuë ou meure* pour mettre à couvert son honneur. C'est peu : car la maxime n'étant pas encore entierement abolie, on ne sent pas assés combien elle paroîtra ridicule dans deux mille ans, & de quel air on l'eût sifflée du tems d'Euripide. Mais il prend fantaisie à un Chevalier du tems passé, de mesurer son épée avec un inconnu qui ne s'y attend pas. Il faut en passer par là. La raison le veut : il y va de l'honneur ; la gloire y fait voler. Je ne parle point des seconds dans les combats singuliers, autre bizarrerie qui fait souper deux amis ensemble pour s'entr'égorger un moment après en épousant une querelle qui ne les regarde pas, & que souvent ils ignorent, prêts à prendre parti pour le premier venu. Je m'en tiens à la bizarrerie de l'usage. Mettons sur notre Theatre ce que nous avons vû à ce sujet, & appellons-y les Atheniens passés, ou même les François à venir dans quelques milliers d'années. Y auroit-il assés de petites maisons à leur gré pour loger ceux qu'on leur peindroit imbus de pareilles idées ? Le parallele est trop frappant pour s'y arrêter. Les mœurs changent donc : on en convient ; mais

a Les principes de la loi naturelle ne s'effacent point des cœurs. Mais les conséquences éloignées s'altérent quelquefois.

mais les idées de vertu changent aussi. L'opinion a donc ses vicissitudes en fait d'éducation & de nature. Il n'y a que la Religion Chrétienne qui soit capable de la fixer. Les Sauvages du Canada, n'ont-ils pas crû que c'étoit piété de tuer leurs peres trop vieux, pour les délivrer des incommodités de la vieillesse? les peres mêmes parmi eux n'ont-ils pas demandé la mort à leurs enfans, comme une marque de tendresse & d'obéissance filiale ? cette réponse bien pesée est donc capable au moins de suspendre notre jugement sur la Scene en question, & de nous remettre dans la voïe de l'examen. Préjugé à part, examinons & pesons tout. Dans cette situation d'esprit, on ne peut dire en premier lieu qu'Admete aille prier ceux à qui il doit la vie de se sacrifier en sa faveur. Il est vrai qu'à entendre Apollon, (Acte I. Scene I.) ce Prince a sondé ses amis & ses proches. Mais il faut interpreter ce terme par le fonds même de la Fable. Apollon déclare (apparemment en présence de Pherés, de sa femme, & d'Alceste,) qu'il a fléchi les Parques en faveur d'Admete à cause de sa piété. Par là, il les sonde tous & leur dit tacitement, qu'Admete n'étant plus libre de se donner pour victime, il en faut une autre; & que l'ordre & la nature exigent que ce soit aux plus proches & aux plus avancés en âge à se livrer, pour conserver un fils qu'ils ne sont plus en état de remplacer. Admete est présent. Il est donc censé les sonder lui-même par son silence, & par la necessité où il se voit d'obéïr à un Dieu, qui lui ordonne de vivre. Le pere & la mere résistent à la volonté marquée du Dieu, (Acte I. Scene II.) ils refusent une mort glorieuse, & Alceste l'accepte. Jusqu'ici il n'y a rien qui choque; & tout ce qu'on peut reprocher au Poëte, c'est de n'avoir pas développé plus au long tout ceci, chose inutile pour les Grecs qui sçavoient l'histoire; mais necessaire pour nous qui l'ignorons. Euripide après tout, nous permet-il de l'ignorer ? comment accorder dans Admete un époux au désespoir de ne pas suivre son épouse, ou de ne pouvoir la sauver par son trépas, avec un fils libre dans le choix de la vie ou de la mort, qui propose de sang froid à ce qu'il a de plus cher de prendre sa place au tombeau ? la contradiction

eſt trop viſible & trop groſſiere, pour l'imputer à Euripide. Secondement Pherés voulant aſſiſter aux funerailles d'Alceſte qu'il a ſacrifiée par ſes refus, ſemble inſulter doublement à la douleur de ſon fils, & offenſer doublement Apollon, crime ſi énorme ſuivant l'idée reçuë alors, que les Grecs auroient trouvé mauvais que le fils n'eût pas marqué ſon indignation. Il eſt vrai qu'il perd le reſpect, & qu'il va preſque juſqu'à l'outrage. Mais outre que ce perſonnage n'eſt pas d'une vertu parfaite, mais ſeulement tel que doivent être les principaux perſonnages d'une Tragédie, ſelon Ariſtote; cela même nous confirme que ſuivant les mœurs du tems, Pherés étoit extrêmement criminel envers les Dieux qui demandoient qu'il mourût, & que par ſon refus il étoit regardé comme un impie & un pere dénaturé. Je ſens bien qu'avec une pareille raiſon Admete François ſeroit inexcuſable; mais ne juſtifie-t'elle pas un peu Admete Theſſalien? Le Chœur au reſte, condamne l'emportement de l'un & de l'autre Prince. Toutefois, il le fait ici, comme ailleurs, non pour blâmer le Poëte, comme s'il eût fait parler ſon Acteur contre le ſens commun; mais pour remplir l'office que lui donne Horace, d'appaiſer les diſſenſions nées d'une juſte colere, *& regat iratos*. En troiſiéme lieu, quant aux repliques du Vieillard, elles ne ſont propres qu'à le rendre mépriſable & odieux, ſuivant l'intention du Poëte, ſans perſuader aux Spectateurs, qui ont été témoins de la tendreſſe d'Admete pour Alceſte & de ſon déſintéreſſement pour la vie, que les reproches qu'on lui fait ſoient fondés. Admete montre aſſés qu'il n'y a pas donné lieu, quoiqu'il appréhende la médiſance à ce ſujet: (Acte IV. Scene III.) Enfin, l'on ne peut s'empêcher d'avouer qui ſi cette Scene nous paroît défectueuſe, elle ne l'eſt pas au point de bleſſer le bon ſens univerſel de tous les ſiecles, puiſqu'elle n'a pas bleſſé celui d'Athenes, quelle qu'en puiſſe être la cauſe; nous fût-elle inconnuë.

Horat. de Art. Poetic. v. 197.

Dans l'impoſſibilité où étoit Admete de mourir, étant ſauvé malgré lui par Apollon, je dis, que non ſeulement ce Dieu vouloit que le pere où la mere s'offriſſent en ſa place; mais encore que telle étoit la loi naturelle, ſuivant l'o-

pinion populaire. Ce qui est si vrai, que Platon dans son *banquet* dit en termes formels, » Il n'y a que les vrais amis » qui donnent leur vie pour la personne aimée. Les fem- » mes mêmes l'ont fait, témoin Alceste fille de Pelias, qui » seule eut le courage de mourir pour son mari, *quoiqu'il » eût son pere & sa mere*, que cette étrangere surpassa tel- » lement en amour, qu'elle fit bien voir qu'ils n'étoient liés » à leur fils que de nom, & qu'ils étoient veritablement » étrangers à son égard. Aussi les Dieux, non moins que » les hommes, trouverent-ils cette action si belle, qu'aïant » accordé à très-peu de Heros le privilege de revivre, ils » lui accorderent cette grace sans délai. « Si Platon contemporain d'Euripide, en jugeoit ainsi, l'on peut bien penser, que telle étoit l'opinion des Spectateurs, & que par conséquent Pherés & sa femme étoient bien coupables à leurs yeux.

3°. Un dernier reproche plus fondé, & qui n'a pas échappé à l'Auguste Princesse dont j'ai parlé, c'est l'entrevûë d'Admete & d'Hercule. Celui-ci sur de frivoles détours de son ami s'aveugle, dit-on, jusqu'à ne pas voir, que c'est Alceste qui vient de mourir, & non une étrangere, comme Admete veut le lui faire entendre. A cela, on ne sçauroit dire autre chose en faveur d'Euripide, sinon qu'Hercule (à la maniere d'alors) devoit croire sur sa parole un ami, qui prenoit à tâche de lui insinuer qu'il n'étoit pas question d'Alceste. On étoit moins délié & moins pénétrant du tems d'Hercule que du nôtre, & l'on croïoit un homme sur sa parole. Après tout, ce défaut produit de si grandes beautés, qu'on sçait gré au Poëte de ses efforts pour le sauver. Les défauts des maîtres de l'art, sont souvent des effets de l'art même.

Buchanan qui a traduit en beaux vers Latins cette Piece, comme une de celles dont le pathétique l'avoit le plus frappé, n'a point rougi de ces défauts, jusqu'à les déguiser ou les supprimer. C'est qu'il entroit dans les idées des Anciens par le commerce fréquent qu'il avoit avec eux. Notre grande facilité à les condamner ne viendroit-elle point de ce qu'on étudie moins ces grands modeles? Pour Quinaut, quoiqu'il ait pris une route toute différente de celle d'Euri-

pide dans son Opera d'Alceste, il n'a pas crû choquer notre siecle, en gardant le caractere du Vieillard Pherés, à qui il fait dire entr'autres choses :

> J'aime mon fils, je l'ai fait Roi,
> Pour prolonger son sort je mourrois sans effroi,
> Si je pouvois offrir des jours dignes d'envie.
> Je n'ai plus qu'un reste de vie :
> Ce n'est rien pour Admete, & c'est beaucoup pour moi.

Cela vaut bien ce trait d'Euripide : *a La lumiere du jour vous est précieuse & douce : pensés-vous qu'elle me le soit moins ?* Je ne dis rien des autres Alcestes Françoises pour ne pas parler des vivans. Que Racine n'a-t'il executé le plan qu'il avoit tracé ! nous verrions avec quel art il eût enchassé dans un cadre fait pour nos mœurs, toutes les merveilles de l'original. Phedre & Iphigenie répondoient du succès d'Alceste. Mais sans regretter ce que nous n'avons pas, jugeons de la copie par le modele. Quel accroissement de noble tristesse depuis l'ouverture jusqu'au dénoument, & cela sans Episode : quelle peinture dans le récit de la Confidente : quelles images, quels traits dans les adieux d'Alceste, qui croit déja voir Caron, & le Dieu des morts l'entraîner dans la région infernale : quelle verité dans la pompe des funerailles & dans les regrets d'Admete : enfin y a-t'il une situation plus vive & mieux menagée que celle de ce Prince & d'Alceste voilée ? certainement la plume dont tant de beautés ont coulé, demande que sans égard aux raisons des Perrauts, on soit assés équitable, pour ne pas traiter de bêtises, des choses qu'on est encore moins à portée de condamner que de justifier *b*.

---

a Χαίρεις ὁρῶν φῶς, πατέρα δ' οὐ χαίρειν δοκεῖς. Acte III. Scene VI.

b La derniere preuve en faveur d'Alceste, c'est le silence d'Aristophane sur ce qui choque les Modernes. Ce Poëte acharné à critiquer Euripide, parle quelquefois d'Alceste. Mais il ne dit pas un mot de ce qui nous semble impertinent, pas même dans ses *Grenouilles*. Preuve évidente que cela n'étoit pas impertinent aux yeux des Atheniens. *V. le troisiéme Volume.*

Fin de la premiere Partie.

LE THEATRE
DES GRECS,
SECONDE PARTIE.
1°. TRAGEDIES
D'ESCHYLE.



AVERTISSEMENT.

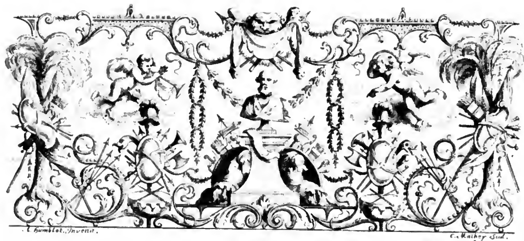
VOici les restes de soixante & dix Tragédies au moins qu'avoit composé Eschyle. Je dis soixante & dix au moins. Car quelques-uns en comptent jusqu'à cent, dont cinq étoient ce qu'on appelloit autrefois des Tragédies satyriques, c'est-à-dire, des Pieces où les Satyres jouoient leurs rôles, & qui tenoient de la Comédie, sans presque rien conserver de la dignité tragique. Cette espece singuliere de spectacle étoit fort libre. [a] L'unique qui nous reste, est le Cyclope d'Euripide. Il suffit pour nous faire moins regretter la perte des autres; & il est étonnant que les premiers genies des Atheniens aïent jugé à propos de dégrader leur cothurne jusqu'à un comique si libre, & si bouffon, uniquement pour s'attirer les suffrages du Peuple. On ajoûtoit une Piece de cette nature aux trois Tragédies qu'on donnoit pour disputer le prix, & ces quatre Pieces s'appelloient une *Tetralogie*. C'est de cette maniere qu'Eschyle combattoit avec ses contemporains. Sophocle depuis opposa Tragédie à Tragédie, comme le remarque Suidas, & il est croïable qu'on en usa ainsi dans la suite. En effet, ce devoit être

[a] Elle restoit seule de ce genre du tems même d'Eustathius, comme il le dit sur le 19. l. de l'Odyssée.

une chose assés bizarre de faire lutter les Oeuvres tragiques quatre à quatre, puisqu'il se pouvoit faire qu'un ou deux Ouvrages d'un Autheur l'emportassent sur un ou deux autres d'un Poëte concurrent, & que les deux Pieces suivantes de l'un fussent inferieures aux deux de l'autre. Mais sans entrer ici dans ces détails que j'ai omis exprès, pour ne présenter aux Lecteurs que le goût des Pieces antiques, il suffira de faire connoître d'abord celui d'Eschyle. Quoique les extraits qu'on en donne soient beaucoup moins étendus que les Analyses des autres Poëtes, pour les raisons qu'on a dites, l'on en trouvera assés pour se faire une idée juste de sa maniere; & l'on conviendra que les Grecs ont eu raison de l'appeller le pere de la Tragedie, non seulement à cause de l'élevation & de la noblesse singuliere qui regne dans ses Oeuvres; mais parce qu'en effet il fut l'inventeur du dialogue, en introduisant sur le Theatre les Interlocuteurs, ce qui étoit inconnu avant lui.

On a rangé les Pieces suivant l'ordre des éditions ordinaires. Mais dans l'ordre historique, voici comment elles devroient être lûës.

PROMETHE'E.
LES SUPPLIANTES.
LES SEPT CHEFS devant Thebes.
AGAMEMNON.
LES COEPHORES.
LES EUMENIDES.
LES PERSES.



TRAGEDIES D'ESCHYLE.

PROMETHÉE LIÉ.


'EST une des trois Tragédies qu'Eſchyle avoit compoſées ſur Promethée, à ſçavoir, ſon vol, ſes liens, & ſa délivrance. Il ne nous reſte que la ſeconde Piece. Le ſujet & toute la ſuite en ſont aſſés bizarres. C'eſt le ſupplice de Promethée, mais un peu différent de celui que les autres Poëtes nous ont repréſenté.

ACTE I.

La Force & la Violence enfans du Styx arrivent avec Vulcain dans un déſert affreux de la Scythie Europeanne [a]. Elles marquent d'abord le lieu de la Scene & le ſujet de

[a] Scythie Europeanne, grande région Septentrionale d'Europe.

leur arrivée en réïtérant à Vulcain de la part de Jupiter l'ordre d'enchaîner Promethée sur un rocher, pour le punir d'avoir volé le feu céleste, & d'en avoir fait part aux hommes. Vulcain quoique interessé dans ce vol, comme Dieu du feu, ne peut par pitié se déterminer à devenir le ministre du supplice d'un Dieu. Car Promethée est supposé tel. D'un autre côté l'ordre de Jupiter est précis. Ainsi Vulcain, en pleurant, annonce au coupable fils de Thémis l'arrêt de sa condamnation. La Force & la Violence personnage double, dont un seul parle pour deux, pressent Vulcain d'exécuter l'ordre; & il se fait entr'eux un combat de séverité & de pitié, qui seroit du vrai tragique, même pour nous, si la matiere étoit différente, ou si nous en avions la clef.

Le Dieu du feu cede à la suprême puissance de Jupiter, qu'on suppose nouveau Souverain. Il déploïe ses chaînes déja préparées, & il attache l'infortuné Promethée, criminel seulement pour avoir trop aimé les hommes. Il clouë les fers au rocher, tandis que les Divinités spectatrices l'animent à ne rien négliger, dans la crainte que le coupable n'échappe à la vengeance des Dieux. La maniere dont cela s'execute est monstrueuse. Car on perce avec de gros cloux de diamant la poitrine même de la victime; & tout le détail du supplice est si marqué que le spectacle en devoit faire horreur. Les trois Acteurs se retirent enfin, Vulcain en soupirant, & les deux fiéres Divinités en accablant Promethée d'une amére raillerie sur sa prétenduë faute. Toute cette Scene est remplie de traits qui peignent Jupiter comme un usurpateur. Car on y dit entr'autres choses que nul Dieu n'est libre, & que tout est Esclave de Jupiter unique Souverain.

Le malheureux Dieu qui jusques-là n'avoit rien dit, appelle l'Æther, les vents, les fontaines & la mer, la terre & le soleil à témoin de l'injustice que les Dieux font à un Dieu. Il compte déja les milliers d'années qu'il passera sur son rocher. Il semble en ignorer le terme, & il impute ce traitement à la tyrannie du nouveau Maître de l'Univers. Mais il rappelle tout à coup ses esprits, & son art de lire dans l'avenir. Puis fortifié par cette pensée, il cede pour

un tems à l'invincible néceſſité. C'eſt ainſi qu'il appelle le Deſtin.

Au milieu de ces plaintes, il entend comme des oiſeaux voltiger autour de ſon rocher. Ce ſont des Nymphes filles de l'Ocean & de Thetis. Elles ſont portées ſur les aîles des vents, & viennent marquer à Promethée leur douleur ſur l'état où l'a réduit Jupiter. Car elles ont entendu, diſent-elles, les grands coups de marteau qui retentiſſoient au fonds de leurs Grottes. Tout l'entretien ſe paſſe en murmures ſur le nouveau gouvernement des Cieux. On y dit, que Jupiter a tout bouleverſé dans la Cour céleſte, qu'il eſt inflexible, cruel, jaloux, & Tyran. Promethée goûte la douceur d'une vengeance anticipée, en diſant qu'on détrhônera Jupiter; que ce Dieu voudra le conſulter pour ſçavoir la conſpiration; mais qu'il ne gagnera rien. Il parle en emporté. Le Chœur qui n'eſt autre que la troupe des Divinités marines, dont on vient de parler, s'exprime d'une maniere plus moderée; mais qui tend au même but. Cependant la curioſité engage ces Déeſſes à demander la veritable cauſe d'un ſi étrange ſupplice. Promethée en fait le récit détaillé, & acheve par là de mettre au fait le Spectateur.

Il remonte à la ſédition des Dieux contre Saturne, à la révolte des Titans contre Jupiter, & au dénoument de cette intrigue qui fut le banniſſement de Saturne & la défaite des Titans. » Car enfin, dit-il, c'eſt par mes conſeils que Jupiter » regne, & pour prix d'une Couronne, il me traite comme » vous le voïés. « Promethée allegue ici le prétexte de ce traitement. » Jupiter, ajoûte-t'il, maître de l'Univers par la » chûte de Saturne, & par la défaite des Titans gagna la » faveur des Dieux par des dons politiques, ſans avoir » égard aux mortels qu'il vouloit abolir pour reproduire un » monde tout nouveau. La Cour céleſte y conſentoit, & » j'étois le ſeul d'avis contraire. Seul j'eus la hardieſſe de » ſauver la race humaine; & ma compaſſion pour elle n'a » pû m'attirer la pitié de ce barbare qui me perſécute. Voi» là mon crime & mes malheurs. « Le Chœur s'attendrit à ce diſcours; & Promethée continuë. » J'ai empêché les » hommes de voir clair dans leur deſtinée. « Comment,

dit le Chœur? » C'est, répond le Dieu, en logeant chés » eux les esperances aveugles. « Rare & considérable présent, replique la Nymphe! Promethée finit le détail des présens qu'il a faits aux hommes par celui du feu. Il invite le Chœur de Nymphes à descendre sur la terre pour être témoin de toutes ses aventures. Car jusqu'à présent ces Déesses ont été en l'air dans des machines. Ainsi le Chœur commence ici à être sédentaire sur le Theatre.

ACTE II.

L'Ocean en qualité d'oncle de Promethée, vient prendre part aux malheurs de son neveu. Il paroît monté sur je ne sçai quel animal aîlé; bizarrerie inexplicable. Il donne à Promethée le salutaire conseil de fléchir devant Jupiter & de ceder à la souveraine Puissance. Il s'offre même en qualité de Médiateur à calmer la colere du Dieu offensé. Mais Promethée fondé sur la connoissance qu'il a du caractere implacable de Jupiter refuse ces offres, dans la crainte que de pareilles soumissions ne soient préjudiciables à l'entremetteur, sans être utiles au malheureux. L'Ocean touché de compassion, non seulement pour Promethée, mais pour Atlas *a* condamné à soutenir le Ciel, & pour Typhon frappé de la foudre & enterré sous le mont Ætna *b*, persiste à vouloir aller demander grace pour eux. » Non, répond » Promethée, songés en Courtisan habile à vous mainte- » nir vous-même. (Car l'Ocean avoit eu part dans le démê- » lé des Dieux) Et laissés à la colere de Jupiter le tems de » se rallentir. «

L'Ocean convaincu à la fin par les raisons de Promethée, se retire comme il étoit venu; & laisse au Chœur le soin de réïterer ses plaintes ordinaires avec le chant & les especes de danses, qui finissent le second Acte. Au reste, ces plaintes roulent sur la dureté de Jupiter, sur le sort de Promethée, & sur la douleur de ceux qui le plaignent.

---

a Montagne d'Afrique, une des plus élevées de la terre.

b Mont de Sicile, célebre par les feux & les pierres qu'il vomit quelquefois.

ACTE III.

» Ce n'eſt point, (dit Promethée, en commençant le » troiſiéme Acte,) non, ce n'eſt point l'orgueil qui me force » à me taire. Mais je ne puis dévorer l'affront que me font » les Dieux. Je paſſe ſous ſilence les biens dont j'ai comblé » cette nouvelle Cour. Elle tient tout de moi ; vous le ſça- » vés. Mais écoutés ce que j'ai fait en faveur des humains. » De brutes qu'ils étoient, j'ai trouvé le ſecret de les rendre » des hommes. Je le répéte, non, pour leur reprocher mes » bienfaits, mais pour vous montrer à quel point j'ai porté » ma tendreſſe pour eux. Aveugles & ſourds, ſemblables à » de vains fantômes ils erroient à l'aventure, ſans ordre & » ſans loix. Ils ignoroient l'art de ſe bâtir des maiſons. Ils » ſe retiroient dans le creux des antres, comme de vils in- » ſectes. Incertains de leur conduite, ils ne diſcernoient ni » tems ni ſaiſons. C'eſt moi qui le premier leur appris à con- » noître le cours des Aſtres, le myſtere des nombres, la liaiſon » des lettres ; qui leur donnai, en un mot, la Mémoire cette » mere des Muſes. Je leur enſeignai à ſoumettre au joug les » animaux au lieu des hommes, & à faire ſervir les courſiers » domptés à leur luxe & à leurs divertiſſemens. Quel autre » que moi leur donna l'intelligence de la Marine ? ils m'en » doivent tous les avantages. Malheureux Autheur d'un ſi » grand nombre d'Arts, je n'ai pas celui de me délivrer des » maux que je ſouffre. »

Promethée interrompu un moment par le Chœur, continuë ſur ce ton le détail des faveurs qu'il a prodiguées aux mortels. A l'en croire, la Médecine avec tous ſes Juleps, le talent d'expliquer les ſonges avec tous leurs pronoſtics, & celui de diſtinguer les préſages avec leurs ſuites, ſont une partie de ſes dons. Il a tiré du ſein de la terre l'airain, le fer, l'argent & l'or. En un mot, il eſt l'Inventeur de tous les Arts. Tout cela fait eſperer au Chœur, qu'un Dieu ſi puiſſant pour autrui, pourra bien le devenir pour lui-même. » Vous vous trompés, répond-t'il, la Deſti- » née l'emporte ſur l'adreſſe. Les Parques ſeules avec les Fu- » ries gouvernent la Deſtinée : & Jupiter même lui eſt ſou-

» mis. Quoi, dit le Chœur, son destin n'est-il pas de re-» gner toujours? « Promethée ne répond à cette question, qu'en disant, qu'il se donnera bien de garde de parler sur ce sujet, & que c'est au prix de son secret qu'il sçaura se tirer des liens qui l'attachent. Les Nymphes effraïées de cette impiété la corrigent, suivant l'office du Chœur, & représentent à Promethée, que sa tendresse pour les hommes ne doit pas lui ôter la crainte du maître des Dieux. Elles avancent une maxime qui suit du systême de la Destinée, c'est de n'oublier jamais que rien n'est plus doux que de prolonger ses jours par l'esperance & la joïe.

ACTE IV.

Io *a* qui doit servir de dénoument à la Piece arrive en Scythie, comme par hazard, sans sçavoir où sa fureur l'a conduite. Elle le demande à Promethée, qu'elle est surprise de trouver en cet état. Puis sans attendre sa réponse, elle se sent tout à coup agitée de ses accès ordinaires de frénésie. Elle croit voir l'Ombre d'Argus qui sort du tombeau pour la poursuivre. » Quai-je fait, dit-elle, ô fils de Saturne, pour » être si cruellement traitée? (c'est à Jupiter qu'elle s'adresse) » quel plaisir goûtés-vous à me voir la victime d'une si af-» freuse manie? consumés-moi par le feu; précipités-moi » dans le sein de la terre; livrés-moi en proïe aux monstres » marins. Ne m'enviés pas l'effet de ces tristes vœux. Mes » erreurs ont trop duré, & j'en ignore le terme! « C'est à peu près ainsi & plus éloquemment encore que s'exprime la dou-*Dacier Poëtiq. d'Arist.* leur d'Io. Personne ne se persuadera avec M[r] Dacier qu'elle paroisse sur le Theatre en forme de Genisse, quoiqu'une Epithete qui a rapport à cela semble l'indiquer obscurément. C'est une imagination trop ridicule pour être fondée. Il suffit que le Spectateur soit prévenu que cette fille s'imaginât être métamorphosée, ou qu'elle portât en effet sur la tête quelque marque de sa prétenduë métamorphose.

a Io est la Déesse Isis, adorée des Egyptiens. Son pere Inachus donna commencement au Roïaume d'Argos. Il regnoit environ 346 ans avant la sortie des enfans d'Israël hors de l'Egypte.

Promethée comme Dieu la reconnoît. Elle en est étonnée. Elle l'interroge sur la durée de ses maux. Il craint de lui répondre de peur de l'affliger. Elle insiste ; elle presse. Mais Promethée veut qu'auparavant elle raconte ses aventures aux Nymphes marines qui sont sœurs d'Inachus pere d'Io ; en faveur de ses tantes elle fait son récit, tel à peu près que le font les Poëtes Grecs & Ovide après eux. Ensuite Promethée lui révele les autres voïages auxquels la jalouse Junon la condamne. C'est une description purement Geographique, & je n'en vois point la beauté par rapport à la Tragédie, si ce n'est que Promethée ménage par là une suspension, en excitant toujours la curiosité sur ce qu'il va dire de plus, & en flattant les Atheniens par le récit de leurs fabuleuses annales. Io effraïée de la prophetie qui lui annonce tant de nouveaux malheurs voudroit se précipiter. » Hé que feriés-vous donc, dit Promethée, si vous étiés » immortelle & malheureuse, comme je suis malheureux & » immortel, moi qui ne peux cesser de souffrir que Jupiter » ne cesse de regner ? « Cette parole qui fait le fonds de la Tragédie, engage Io à souhaiter que son persécuteur soit déthrôné, & à demander comment cela se peut faire. Ce sera par un fils plus puissant que lui, & qui me délivrera de ses mains, répond Promethée. Il refuse d'abord de s'expliquer davantage sur cet article ; puis il montre peu à peu que son liberateur sera un descendant d'Io *a*, le treisiéme de sa race, en un mot Hercule, qui en effet brisa les fers de Promethée malgré Jupiter. Mais il ne le désigne pas tout d'un coup. Il donne le choix à Io d'apprendre ou quel sera ce liberateur, ou le reste des malheurs qu'elle a dans la suite à essuïer. Elle demande à sçavoir l'un & l'autre article, l'un en faveur du Chœur, & l'autre pour elle : de sorte que Promethée se laisse gagner, & continuë le détail des voïages d'Io, suivant le goût dont j'ai parlé. Il fixe enfin l'établissement de cette fille en Egypte *b* avec sa postérité, & pour

a N'est-ce point-là un moïen fabuleux de faire penser qu'Hercule l'Egyptien & Hercule le Grec étoient le même ? car Io ou Isis, dont la postérité regna en Egypte, étoit Argienne.

b Egypte vaste païs, que les Anciens mettoient partie en Asie, partie en Afrique en le divisant par le Nil. On le met aujourd'hui entierement en Afrique. Le Golphe Arabique le sépare de l'Asie.

preuve de la verité de sa prophetie, il lui décrit les païs qu'elle a déja parcourus. Il lui déclare qu'elle aura de Jupiter Epaphus *a*, dont la domination s'étendra aussi loin que le Nil; que les cinquante Danaïdes qui en seront issuës retourneront à Argos; que chacune d'elles tuera son époux excepté la seule Hypermnestre; que de son sang naîtra dans la suite ce liberateur qu'il attend; qu'il a reçû cet Oracle de Thémis. Io interrompt ce discours par un nouvel accès de fureur qui la saisit, & qui ranime cette Scene. Le Chœur déplore le malheur de la future épouse de Jupiter, & fait une morale sur l'inégalité dans les mariages.

ACTE V.

» Cette inégalité, reprend Promethée, sera fatale à Ju-
» piter même. Il lui en coutera le Sceptre. Je suis le seul
» des Dieux qui puisse lui enseigner le moïen de prévenir sa
» ruine & d'écarter l'effet des funestes imprécations de son
» pere déthrôné. Ses foudres ne le garantiront pas. Il se pré-
» pare lui-même un ennemi qu'il ignore, ennemi indomp-
» table, dont les coups seront plus puissans & plus sûrs que
» le feu du Ciel, & que le Trident de Neptune. « Il entend un fils de Jupiter & d'Alcmene.

Le chœur a beau tâcher de lui inspirer de la crainte. Il acheve sa prophetie avec les derniers emportemens de mépris à l'égard de Jupiter; & sur ces entrefaites Mercure arrive en fendant les airs. Il ordonne à Promethée de la part de Jupiter de déclarer quel est cet hymen fatal & ce successeur futur, dont il prédit l'usurpation. » Vous parlés
» en esclave des nouveaux Dieux, répond le Prophete :
» pensés-vous que la nouvelle Cour soit bien affermie? N'ai-
» je pas vû deux Rois déthrônés? (l'un est Ophion, l'autre
» Saturne,) allés, je ne vous dévoilerai pas mon secret. «

Sur ce que Mercure lui représente que c'est cette même opiniâtreté qui lui a attiré ses malheurs, » moi, répond-t'il, je

a Epaphus fils de Jupiter & d'Io regna en Egypte. Il bâtit Memphis.

» je ne changerois pas mon infortune avec votre lâche com-
» plaisance. « Il se fait-là un dialogue très-court & très-vif, qui donne toujours sujet à Promethée de mettre en plein jour sa fermeté inébranlable. Il veut haïr Jupiter & les Dieux ; il ne craint ni la foudre ni la chûte de la terre : il aime mieux souffrir toujours, que supplier un moment. Enfin, sa vengeance lui est si chere & si douce, qu'il veut l'assouvir à quelque prix que ce puisse être, & qu'il est déterminé à ne point parler, que Jupiter ne lui ait fait satisfaction.

Mercure après lui avoir déclaré qu'il va être précipité dans les débris du rocher, & qu'il ne reverra le jour, que pour livrer ses entrailles renaissantes en proïe à des Vautours, le prie de suivre son conseil & de ceder, tandis qu'il en est tems encore. Le Chœur se joint à Mercure. Mais Promethée aigri au dernier point, n'en devient que plus féroce ; de maniere que le Messager des Dieux avertit les Nymphes de s'écarter pour éviter la foudre. Les Nymphes refusent d'abandonner un malheureux. On entend aussi-tôt un bruit épouventable dans les airs. (C'est Promethée lui-même qui l'annonce.) Le tonnerre gronde, la terre tremble, les éclairs brillent, les vents déchaînés mugissent ; les monceaux de poussiere s'élevent, l'air & la mer sont confondus. » Vous
» voïés, continuë-t'il en implorant sa mere Thémis, vous
» voïés quels injustes tourmens l'on me fait souffrir. « A l'instant il disparoît, c'est-à-dire, qu'il est englouti dans le sein de la terre, ou enlevé dans un tourbillon, comme le prétend M[r] Dacier.

Je n'ai rien à dire sur cette Piece, si ce n'est qu'on y reconnoît encore plus que dans les suivantes du même Autheur, la rudesse antique de la Tragédie naissante, avec beaucoup d'élevation & de grandeur. Je serois tenté de croire que le sujet qui nous paroît monstrueux, pour m'exprimer comme M[r] Dacier, est une allégorie sur les Rois, & peut-être sur Xerxès ou Darius, chose extrêmement ragoûtante pour une République, peut-être aussi sur les conquêtes des Heraclides. Mais j'aime mieux avouer que je ne vois pas assés de fondement pour appliquer cette Enigme à quelque fait particulier, que de prétendre embellir cette Piece par

des interprétations allégoriques qu'on ne recevroit peut-être pas, toutes vrai-semblables qu'elles me paroissent. Il est vrai toutefois, que le déchaînement de Promethée contre la Roïauté devoit seul interesser les Atheniens, & qu'Eschyle avoit en vûë de leur plaire par cet endroit. Du reste, il est assés difficile de comprendre quel plaisir pouvoit leur faire tout ce systême fabuleux, à le prendre à la lettre, si l'on n'avouë qu'il faut entrer dans les idées & les mœurs de l'antiquité.



LES SEPT CHEFS

AU SIEGE DE THEBES.

OEDIPE dont on a vû l'hiſtoire dans la premiere Partie de cet Ouvrage, eut de Jocaſte deux fils Polynice & Eteocle, avec deux filles, Antigone & Iſmene. Il reconnut, ainſi qu'on l'a vû dans Sophocle, l'abîme où le Deſtin l'avoit plongé. Il s'en punit, en ſe crevant les yeux & en laiſſant ſon Roïaume à ſes deux fils. Eſchyle ſuppoſe que ces ingrats ne païerent ce bienfait que par une étroite priſon, où ils renfermerent leur pere. Il leur prédit par forme d'imprécation qu'ils s'entre-détruiroient par le fer. Polynice & Eteocle pour ſe mettre à couvert de cette menace, convinrent de ne jamais ſe trouver enſemble à Thebes, & de porter la Couronne chacun une année tour à tour. Polynice commença, & au bout de l'an révolu il ceda fidelement le Sceptre à ſon frere. Mais Eteocle aïant goûté les douceurs du Thrône, fut moins ſcrupuleux, & refuſa de le rendre ſuivant la convention. Le frere offenſé ſe retire chés Adraſte Roi d'Argolide, épouſe ſa fille, à condition qu'Adraſte épouſera ſes interêts, leve une armée d'Argiens, vient aſſieger Thebes, & joint ſon frere. Le ſuccès du combat fut l'accompliſſement de la prophetie d'Oedipe. Les deux freres s'entre-égorgerent : & voilà proprement le ſujet de la Tragédie d'Eſchyle. C'eſt une Thebaïde. Mais le titre que lui donne Eſchyle eſt plus convenable à ſon deſſein, parce que la Piece roule ſur les ſept Guerriers qui attaquerent les ſept Portes de Thebes. On y verra le plus ancien ſiége dont il ſoit fait mention dans l'hiſtoire Grecque. Eſchyle avoit traité auparavant trois ſujets, qui précedent celui-ci dans l'hiſtoire de Thebes, à ſçavoir, Laïus, le Sphinx & l'Oedipe. Le ſept Chefs ſont la ſeule des quatre Tragédies qui ſoit venuë juſqu'à nous.

ACTE I.

Eteocle paroît d'abord en Roi dont la Ville capitale va être assiegée, & qui se dispose à pourvoir à tout. Il est environné de son peuple, d'hommes, de femmes, d'enfans. Il exhorte les uns à bien défendre la ville, & les autres à faire des sacrifices. Il leur annonce en même tems l'arrivée d'une armée nombreuse, dont il a pris soin de pressentir les desseins par ses espions. Un d'eux vient à l'instant lui donner avis qu'il a reconnu l'armée des Argiens. » a Témoin, » dit-il, de ce que je viens vous raconter, j'ai vû leurs sept » Chefs immoler un Taureau sur un bouclier, tremper leurs » mains dans le sang, & faire d'horribles sermens par le » Dieu Mars, par Bellone & par l'Epouvente alterée de » carnage, ou qu'ils détruiront de fonds en comble la ville » de Cadmus, ou qu'ils périront sous ses murs. Déja même, » en versant des larmes, ils ont mis sur le char d'Adraste les » gages qu'ils destinent à leurs proches, pour leur rappeller » un triste souvenir. « C'est que le Devin Amphiaraüs, l'un des sept Chefs, avoit prédit que le seul Adraste retourneroit à Argos. Ainsi les autres le chargerent des présens qu'ils envoïoient à leurs familles, suivant l'usage, comme ne devant plus les revoir. » La pitié, continuë l'espion, » est bannie de leur bouche & de leur cœur. Leur courage » s'enflamme comme celui des Lions à l'approche du com» bat. «

---

a Ce morceau est cité dans le Traité du Sublime de Longin. » Eschyle, dit» il, a quelquefois aussi des hardiesses & » des imaginations tout-à-fait nobles & » heroïques, comme on le peut voir dans » la Tragédie intitulée, *Les sept devant* » *Thebes*, où un Courier venant appor» ter à Eteocle la nouvelle de ces sept » Chefs, qui avoient tous impitoïable» ment juré, pour ainsi dire, leur pro» pre mort, s'explique ainsi. «

Sur un boucller noir sept Chefs impitoïables
Epouvantent les Dieux de sermens effroïables:
Près d'un Taureau mourant qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le sang jurent de se venger.
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone. *Longin, Traité du Sublime c. 13. traduct. de Despr.*

Il ajoûte, qu'il les a quittés lorsqu'ils tiroient au sort les portes que chacun d'eux attaqueroit : & il invite Eteocle à leur opposer des Chefs d'élite. » Car enfin l'armée ennemie » s'apprête, elle approche, elle se hâte, & les champs sont » couverts de l'écume des chevaux. Pilote experimenté, pre- » nés le timon, & songés à nous défendre avant que le souf- » fle de Mars fonde sur nous. Saisissés le moment avant que » ces flots armés qui frémissent déja, viennent nous inon- » der par un affreux déluge. «

Eteocle a recours aux Dieux en deux mots, & d'une maniere très-pathétique à la façon d'Eschyle. » O Jupiter ! » ô Terre ! ô tutélaires Divinités ! ô redoutable Imprécation » de mon pere, n'exterminés pas en ce jour par la main des » Argiens une ville Grecque, une ville dont les foïers vous » sont consacrés, &c. « Il part ensuite pour aller donner ses ordres.

Le Chœur composé de filles Thebaines, & retiré dans l'endroit le plus élevé de la ville, proche d'un Temple, (lieu de la Scene) fait éclatter ses fraïeurs d'une maniere très-vive, tantôt par des peintures parlantes de l'horreur des combats, tantôt par des prieres touchantes aux Dieux. On les voit embrasser leurs statuës, & se mettre des voiles & des couronnes sur la tête, pour supplier Mars, Jupiter, Pallas, Neptune, Venus, & toutes les autres Divinités, avec une sorte d'éloquence qui n'appartient qu'à Eschyle.

ACTE II.

Eteocle de retour s'apperçoit que les cris de ces filles ont jetté l'effroi dans la ville. Il les reprend en termes fort aigres & qui assurément ne feroient pas de notre goût. Il dit que les femmes sont insupportables, soit qu'elles commandent, tant elles sont impérieuses & hautaines, soit qu'elles soient abattuës de crainte, tant leur fraïeur est contagieuse & prompte à se communiquer. Enfin, il menace de mort quiconque de ses sujets refusera de lui obéir.

Le Chœur de filles justifie ses plaintes & ses supplications

Durant ce Dialogue, elles croïent entendre l'ennnemi qui s'approche, le cliquetis des armes, & les hennissemens des chevaux. Le Roi tâche en vain de les rassurer. Elles redoublent leurs cris & leurs prieres. Enfin, elles consentent à se tenir plus tranquilles, & à chanter à la maniere des Chœurs une hymne en l'honneur des Dieux, tandis qu'Eteocle se retire pour choisir six Chefs avec lui.

L'hymne du Chœur divisée en Strophes & Antistrophes peut passer pour une Ode admirable sur les malheurs que la guerre entraîne après soi. Elle est pleine de sentimens & de traits, qui peignent au naturel le sac d'une ville en proïe aux ennemis. Ce ne sont qu'images de Soldats furieux, de filles enlevées, d'enfans expirans dans le sein de leurs meres : & tout cela est tellement grossi par l'épouvente & le jeu du Chœur, qu'on croit voir l'ennemi non plus aux portes, mais dans la ville même.

ACTE III.

L'Espion revient avec Eteocle, & lui fait le plan du siége qu'il vient de reconnoître. Cette Scene est fort longue, & n'a pû être interessante que pour les Atheniens qui connoissoient Thebes, & les Chefs dont on va parler. L'Espion nomme d'abord Tydée, comme le premier qui se charge de l'attaque d'une des portes. Il fait son caractere, & il décrit son bouclier qui a dans le champ une Lune sur un Ciel parsemé d'Etoiles, symbole dont Eteocle tire un augure favorable. Il oppose Menalippe à ce Guerrier. Le Chœur seconde ce choix par des vœux ; & c'est ainsi que se passe toute la Scene qui donne le nom à la Piece. Car à mesure que l'Espion nomme un Guerrier ennemi, destiné à l'attaque d'une porte avec les descriptions symboliques dont j'ai parlé, le Roi commande un Chef Thebain avec la même attention d'avilir la devise & les armes de l'assiégeant ; puis le Chœur reprend par des souhaits : & ainsi tout de suite jusqu'au septiéme Chef, qu'on déclare être Polynice. C'est par cette surprise qu'Eteocle reconnoît que c'est à lui de s'opposer à son frere. Il a un pressentiment de ce

qui doit arriver. » O courroux, ô haine des Dieux! s'écrie-» t'il; ô déplorable race d'Oedipe! helas, les imprécations » de mon pere s'accompliſſent. Mais les pleurs & les plain-» tes ſont indignes de moi. Il s'agit d'écarter un mal plus » preſſant. Polynice verra où doit aboutir la deviſe dont il » fait tant le vain. « Le corps de cette deviſe eſt la Juſtice qui conduit un homme armé, avec ces mots pour ame, *je rétablirai cet homme ſur le Thrône de ſon pere.* Eteocle faiſant alluſion à ce ſymbole dit : » Non, la Juſtice ne l'a » jamais honoré d'un ſeul de ſes regards. Elle ne ſervira » pas une injuſte uſurpation. Hé, ſeroit-elle équitable, » ſi elle prenoit le parti d'un furieux? plein d'aſſurance, » j'irai moi-même à la rencontre de Polynice, & je le com-» battrai. Quel autre eſt plus capable de le terraſſer? Roi » contre Roi, frere contre frere, ennemi contre ennemi, » je ſçaurai ſeul lui faire tête. Qu'on m'apporte mes ar-» mes, &c. «

Le Chœur ſaiſi d'horreur à cette réſolution, tâche en vain de l'en détourner. Le Roi le quitte après un dialogue fort beau; & il part déterminé à mettre le ſceau & le comble aux imprécations d'Oedipe, tandis que le Chœur termine cet Acte par le chant ordinaire qui exprime ſes craintes ſur le ſort des deux Rois & l'hiſtoire de leur funeſte race.

ACTE IV.

Un homme, (c'eſt apparemment le même Eſpion qui a joué dans le cours de la Piece,) vient annoncer aux filles Thebaines que la ville eſt en ſûreté; qu'aux attaques de ſix portes les Thebains ſont vainqueurs, mais qu'Apollon s'eſt ſaiſi de la ſeptiéme pour punir les crimes de la race de Laïus; qu'en un mot les deux Rois ſe ſont mutuellement donné la mort. » Ils ont, dit-il, remis au ſort des armes la poſſeſſion » de cette terre; & ſuivant les vœux de leur pere, ils n'au-» ront l'un & l'autre que celle du tombeau, en délivrant » Thebes de leurs fureurs. «

Cette nouvelle imprévûë met le Chœur dans l'embarras de ceder ou à la joïe de ſe voir ſauvé du ſiége, ou à la triſ-

tesse d'avoir perdu ses Maîtres : il ne balance plus ; il pleure deux freres, qu'une cruelle jalousie a rendus rivaux & a portés aux derniers excès de la rage & du désespoir. Il commence le deuil par des chants lugubres, & par des paroles conformes à ces chants. Il paroît aussi-tôt une foule de Citoïens qui apportent les cadavres des deux Rois.

Antigone & Ismene leurs sœurs viennent mêler leurs cris lamentables à ceux des filles Thebaines. Celles-ci se séparent en deux demi-Chœurs, & chantent ou parlent tour à tour en prenant part à la douleur des deux Princesses. » Ah, » disent-elles, le deuil est répandu par toute la ville. Ces » murs, ces tours semblent témoigner leur douleur, & tou- » te cette région pleure ses Rois. Ils laissent à leurs heri- » tiers ces riches possessions, sources de leurs discordes, & » dont ils n'ont recueilli pour fruit que la mort.... Mal- » heureuse entre toutes les femmes la mere qui devenuë l'é- » pouse de son fils a donné le jour à deux freres pour s'en- » tre-égorger !... Leur haine est éteinte dans leur sang qui » se reconnoît, se mêle, & se confond sur la terre. L'arbi- » tre de leur querelle fut le fer. Cruel Mars, c'est ainsi » que tu leur partages l'herédité d'un pere dont tu accom- » plis l'imprécation.... O Palais rempli d'horreurs ! les Fu- » ries ont enfin élevé leur effraïante voix pour chanter la » ruine d'une race évanoüie comme un songe. Le trophée de » la Vengeance étoit placé devant la porte où combattoient » les deux freres ; & le noir Genie qui les animoit ne s'est » rallenti qu'après les avoir terrassés. « Antigone & Ismene finissent ce deuil par une espece de *Duo* très-agréable, mais peu aisé à rendre en notre langue. C'est une antithese perpetuelle qui roule sur le trépas donné & reçû, & sur la mutuelle fureur de Polynice & d'Etecole.

ACTE V.

Ce dernier Acte, si c'en est un, comme il y a apparence, vû l'intervalle des chants, est aussi court que le troisiéme est long. Mais comme le Théatre est toujours rempli par le Chœur, cette inégalité d'Actes frappe beaucoup moins

moins dans les Grecs, qu'il ne feroit dans nos Pieces dénuées de Chœurs.

Un Herault interrompt le chant pour publier un Decret du Senat Thebain, qui décerne la sépulture à Eteocle, comme aïant combattu pour la Patrie contre des ennemis acharnés à la renverser. Ce même Decret ordonne que le corps de Polynice soit livré en proïe aux oiseaux, pour avoir attiré sur sa Patrie une armée étrangere. Cela est exprimé d'une maniere énergique, qui montre d'un côté jusqu'où les Anciens portoient la superstition à l'égard des honneurs funebres; que le comble de leurs vœux étoit d'être inhumés dans leur terre natale, & que le dernier deshonneur consistoit à être privé du tombeau; de l'autre, elle fait voir quelle idée l'on avoit de la Patrie dans les Etats Grecs, puisque la plus juste cause, l'usurpation même d'un thrône n'authorisoit pas un Roi déthrôné à rentrer à main armée dans son Roïaume.

Antigone offensée d'un arrêt si flétrissant, proteste que si l'on refuse à son frere un devoir si sacré, elle sçaura le lui rendre elle-même. La dispute s'échauffe entre cette Princesse & le Herault: mais le Chœur la termine enfin. Il prend le parti d'Antigone, & se partage en deux troupes, dont l'une va faire les funerailles d'Eteocle, & l'autre celles de Polynice. Ce dénoument est du même goût que celui de la Tragédie de Sophocle sur Ajax. Il semble dans l'une & dans l'autre Piece que le dernier acte soit postiche, & que la Piece soit finie à la mort des principaux Acteurs; ces sortes de disputes sur la sépulture d'un cadavre nous paroissent traîner. Mais outre la raison tirée du respect religieux des Grecs par rapport aux funerailles, il y en a une autre qui justifie Eschyle & Sophocle; c'est qu'une Tragédie n'est pas finie, que le vice ne soit puni, & la vertu récompensée. Du moins la necessité de le faire sauve la duplicité d'action & n'en fait qu'une réelle de deux apparentes. Or c'est ce qui arrive dans ce Poëme, par le moïen du Decret du Conseil Thebain. Il est vrai, que les deux freres morts & la ville une fois délivrée, l'imprécation d'Oedipe, qui fait le fonds du sujet, est accomplie, qu'en con-

ſequence tout paroît terminé. Mais Eteocle quoique coupable d'avoir combattu contre un frere à qui il diſputoit injuſtement le Sceptre, merite pourtant d'être plaint des Citoïens qu'il a défendus; au lieu que Polynice doit leur être en horreur pour avoir armé les Argiens contr'eux. Il falloit donc une récompenſe & une punition au moins décernée. Et c'eſt ce qu'a ménagé Eſchyle à l'imitation d'Homere, qui a crû que les funerailles de Patrocle ne feroient point un hors d'œuvre dans l'Iliade. Que ces raiſons ſoient fortes ou foibles, il eſt conſtant que cette Piece eſt remplie de beaux traits, de mouvemens Guerriers, de ſuſpenſions admirables, d'un grand interêt, & d'un ſpectacle étonnant. Malgré ſa ſimplicité extrême, elle atteint le but de la Tragédie qui eſt d'émouvoir & d'éffraïer, de ſorte qu'Ariſtophane *a* a eu raiſon d'introduire Eſchyle ſe glorifiant de ce Poëme.

---

a Voïés les Grenoüilles, troiſiéme Partie.



LES PERSES[a].

XERXE's fils de Darius & petit-fils d'Hystaspe aïant attaqué les Grecs par terre & par mer, fut vaincu à Salamine, à Platée, & à Mycale. Ce fut Themistocle qui enhardit les Atheniens à la bataille de Salamine : fondé, disoit-il, sur un Oracle qui portoit que les Atheniens devoient se faire des murs de bois. Il leur fit construire des vaisseaux en plus grand nombre. Ils n'en avoient toutefois que trois cens contre une flotte de douze cens & plus. Eschyle se trouva, comme on sçait, à la journée de Salamine. Mais il ne donna sa Tragédie sur ce sujet que huit ans après, sous l'Archonte Ménon. Il est remarquable qu'un sujet si récent fût mis sur le Theatre, & qu'il y eût même paru avant Eschyle de la façon de Phrynicus, qui sans doute ne l'avoit traité qu'ainsi que j'ai dit au second Discours préliminaire, c'est-à-dire, en récit avec le Chœur. Mais le sujet étoit si interessant pour les Atheniens, que cet interêt a dû l'emporter sur la délicatesse qui fait qu'on goûte moins les sujets récens que les anciens, sans compter que la distance des lieux & la différence des mœurs pouvoient rendre les Perses aux yeux des Spectateurs Atheniens, ce que Bajazet & les Turcs, (sujet contemporain pour nous) ont été aux nôtres; puisque selon la solide reflexion de Racine, l'éloignement des lieux équivaut à la distance des tems, & que l'un & l'autre concilie également la vénération suivant le proverbe, *major è longinquo reverentia.* Toutefois les Grecs ont manié si rarement ces sortes de sujets, qu'il est aisé de voir que leur idée sur cet article étoit à peu près la même que la nôtre, avec cette différence que notre délicatesse va plus loin, & qu'ils prenoient plus volontiers & plus souvent des sujets anciens tirés de leurs païs que nous ne le faisons à l'égard du nôtre.

Preface de Bajazet.

a La Perse, Roïaume ancien de l'Asie, étoit plus célebre que jamais au tems dont parle Eschyle.

ACTE I.

Eſchyle établit la Scene devant un Temple, près du tombeau de Darius à Suze. Des Vieillards choiſis par Xerxès pour gouverner le Roïaume de Perſe *a* en ſon abſence font le Chœur, & l'ouverture du Poëme. On les voit aſſemblés en Conſeil, comme s'ils avoient à déliberer ſur quelque affaire d'Etat. C'en eſt une en effet bien conſidérable, qui les réunit. Inquiets ſur le ſort du Roi Xerxès & de ſon armée, qu'il a menée lui-même en Grece, ils commencent à tirer de fâcheux préſages de ce qu'ils n'en reçoivent aucune nouvelle. Celui qui prend la parole pour les autres, jette ainſi en peu de mots les fondemens de ce qu'on verra arriver dans la ſuite. Il donne au Spectateur une idée de cette grande expedition, & du projet de Xerxès; mais il le fait ſi naturellement qu'il ne paroît pas que le Poëte ait travaillé pour le Spectateur; & voilà l'art ſuprême d'Eſchyle & des Anciens. » Helas, dit ce Vieillard, toute la force de » l'Aſie a ſuivi ſon Roi. Ceux de Suze, d'Ecbatane, & de » Ciſſie ont composé une double armée de terre & de mer. « Par ce tour, il entre dans le détail de cette entrepriſe, des Chefs qui la conduiſent, des chars, des vaiſſeaux, des troupes, & des villes innombrables qui ſe ſont épuiſées d'hommes pour porter la guerre aux Grecs; détail qui ne devoit pas ſans doute déplaire aux Vainqueurs. » C'eſt, ajoûte-» t'il, la fleur de toute la jeuneſſe Perſienne & de toute l'A-» ſie, dont nous attendons depuis ſi long-tems le retour. » Les épouſes & les proches de ces Guerriers comptent les » jours & les momens. Ce cruel retardement les fait trem-» bler. « Telle eſt la ſituation de ces Vieillards. Leur inquietude leur fait ſuivre en eſprit la route de Xerxès. Il a dû paſſer l'Helleſpont *b* & enchaîner la mer. On entend

---

a Voïés l'éloge des Perſes d'alors, par Socrate dans l'*Alcibiade I.* de Platon, leur nobleſſe, leur puiſſance, leurs richeſſes, la majeſté de leurs Rois, l'éducation de leurs enfans, &c.

b Helleſpont, Détroit qui ſépare la Thrace, partie de l'Europe, d'avec la Troade, Province de l'Aſie mineure. Il tire ſon nom de Hellé fille d'Athamas, qui y périt en le paſſant pour s'enfuir avec Phryxus ſon frere & la Toiſon d'or.

par ces chaînes le Pont qu'il fit sur ce détroit. L'Acteur se rassure en considérant la valeur de son Souverain. » Plus » terrible dans ses regards qu'un fier Dragon, il traîne après » lui une flotte innombrable & une armée prodigieuse. » Monté sur un char Syrien, il mene Mars, le Mars des » Perses, armé de traits contre un peuple qui se défend » avec la pique & le javelot. Qui pourroit résister à ce » torrent impétueux de Guerriers? quels remparts peu- » vent tenir contre ces flots armés plus redoutables que ceux » de la mer? après tout, quel mortel (continuë-t'il en se » replongeant dans ses inquietudes) quel mortel peut évi- » ter les pieges de la fortune? l'inconstante engage les hom- » mes d'un air riant, & ne leur permet plus de se débarrasser » de ses filets. Le Destin est une ancienne Divinité. Il a mis » dans le cœur des Perses, ce Genie de Guerre qui les por- » te à faire leurs délices des sieges, & du renversement des » Etats. «

Le Chœur continuë apparemment en chant ce qu'il a commencé en récit. Il attribuë aux Perses sinon l'invention, du moins le goût de la Marine. Il redouble enfin ses craintes en faisant reflexion, que leurs voisins peuvent aisément s'appercevoir que Suze & les autres villes de Perse sont vuides de Guerriers & remplies de femmes épouventées.

L'Acteur, qui a parlé d'abord seul, reprend la parole & demande aux autres, quel parti il est à propos de prendre dans la cruelle incertitude où ils se trouvent du sort de l'armée Persienne. Surquoi la Reine arrive & commence le second Acte. On voit par le premier, qui n'est qu'un monologue à l'exception de ce qui est chanté, une ébauche des Tragédies qui précedoient celles d'Eschyle. Chacun de leurs Actes n'étoit que ce que nous voïons ici; & l'on ne peut trop s'étonner qu'Eschyle ait inventé tout l'art du Theatre, en s'avisant le premier d'y insérer le dialogue.

ACTE II.

La Reine par les respects que lui rendent les Vieillards est d'abord connuë des Spectateurs pour l'épouse de Darius

& la mere de Xerxès, femme d'un Dieu des Perſans & mere d'un autre, comme s'exprime le Poëte. Elle ſe nomme Atoſſa. Des ſçavans ont crû que c'étoit Eſther de l'Ecriture : d'autres conjecturent que c'eſt Vaſti femme d'Aſſuerus. Atoſſa vient demander conſeil au Chœur ſur un ſonge qui l'a tourmentée toute la nuit, outre pluſieurs autres qu'elle a eus depuis le départ de l'armée. Elle a crû voir deux femmes différentes d'habit & de beauté, l'üne vêtuë à la Perſienne, l'autre à la Dorique. Elles paroiſſoient ſœurs : mais la premiere avoit en partage la Perſe. La Grece étoit celui de la ſeconde. Elles avoient pris querelle. » Mon fils, continuë la Reine, pour prévenir les ſui» tes de ce démêlé, les attache à un même char. L'une por» te ſes liens avec joïe : l'autre indocile & incapable de » ſouffrir le joug, s'agite, fait mille efforts, & vient à bout » de briſer le char. Xerxès tombe renverſé. Darius étoit » préſent & pénétré d'une tendre compaſſion pour ſon fils. » Xerxès le voit, & de douleur il déchire ſes vêtemens. « Voici le ſonge. Mais ce qui l'a ſuivi n'eſt guéres moins effraïant.

Atoſſa dit qu'en faiſant une libation aux Dieux préſervateurs pour être garantie des maux qu'elle apprehendoit, une aigle eſt venuë ſe réfugier à l'autel du Soleil; qu'à l'inſtant un autre oiſeau bien moins fort a fondu ſur l'aigle & l'a ſaiſie dans ſes ſerres; qu'enfin l'aigle tremblante s'eſt laiſſée déchirer ſans ſe défendre. L'application n'étoit pas difficile. Auſſi Atoſſa la fait-elle à la Grece par rapport à Xerxès; ou du moins elle en craint l'effet. Le Vieillard qui parle au nom des autres, ne veut ni l'intimider ni la raſſurer. Mais il lui conſeille d'implorer les Dieux, & de prier ſon époux Darius, dont elle a vû l'ombre pendant la nuit, de rendre favorables les préſages qu'il lui a envoïés des enfers. Il falloit que les Perſes fuſſent biens différens des François, puiſque ce Vieillard en parlant, regarde ſa réponſe comme une déciſion émanée de tout le Conſeil, dont apparemment il liſoit les ſentimens juſques dans leur ſilence. La Reine ſuivant le train ordinaire du cœur humain qui cherche à ſe délivrer de ſes inquiétudes, prend cette

décision comme un point fixe où elle doit s'arrêter pour être tranquille. Toutefois ses fraïeurs la rappellent à l'armée des Grecs. Elle s'informe de leurs forces qu'elle ignoroit, chose peu étonnante dans un tems & en des lieux où les femmes loin de se mêler du gouvernement de l'Etat, mettoient toute leur gloire à être ignorantes. Elle interroge donc les Vieillards avec quelque sorte de curiosité sur la Grece, sur ses thrésors, sur sa maniere de combattre, & sur son gouvernement, articles qu'elle devoit ignorer suivant l'usage, mais dont l'ignorance ne seroit pas aujourd'hui recevable sur le Theatre. Tant il est vrai qu'il ne faut pas perdre un moment de vûë les mœurs des peuples, quand il est question de Tragédies anciennes. Le Chœur satisfait aux questions d'Atossa de maniere à l'inquieter de plus en plus : & dans cet intervalle, qui n'est pas long, un Courrier arrive. C'est le terme de la suspension que le Poëte a menagée.

Ce Courrier, cet Envoïé, ce Messager, (car de quel nom appeller ceux qui faisoient alors l'office de donner aux Rois, aux Républiques, ou au Theatre des nouvelles qui changeoient le cours des affaires ?) quelqu'il soit, il vient annoncer la perte entiere de la bataille, d'un air qui répand la terreur. Son récit vif & court sert de dénoument aux présages des Vieillards & au songe de la Reine. Les Vieillards se désesperent & regrettent les années qu'ils ont passées jusqu'à ce triste jour. La maniere dont le récit interrompu du Courrier se mêle aux gémissemens du Chœur est inexprimable. C'est la nature elle-même. En effet dans l'usage ordinaire, il est assés peu naturel qu'un homme fasse de suite une longue narration d'un malheur domestique, sans qu'on l'interrompe par des cris, des réflexions, des questions : & cependant c'est ce qu'on voit arriver la plûpart du tems sur le Theatre par la necessité d'être court, & de frapper les Spectateurs. Mais Eschyle atteint ici l'un & l'autre but en suivant les mouvemens naturels, & en imitant parfaitement ce qui se passe tous les jours. Son récit augmente & croît à proportion des gémissemens de ceux qui l'écoutent. Ces gémissemens d'ailleurs sont si vifs

& si beaux que c'est faire tort à Eschyle de les laisser passer, & plus encore de les exprimer, tant il est difficile d'attrapper ce naïf précieux qui regne dans toute l'antiquité Grecque : ce sont les images les plus fortes que la douleur emploïe, des images de vaisseaux brisés, de corps flottans, d'épouses abandonnées, de veuves, d'orphelins, &c. choses qui nous paroîtroient admirables, si nous étions dans la même situation que les Spectateurs Grecs.

Atossa accablée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre a gardé un profond silence. Elle le rompt enfin, pour interroger l'Envoïé sur le sort des Princes. Elle n'ose nommer son fils, par une crainte délicate d'apprendre plus qu'elle ne veut sçavoir. On lui répond que Xerxès vit, parole consolante pour une mere effraïée. Ensuite on lui fait en peu de mots le dénombrement des principaux Seigneurs qui ont perdu la vie. Cela sent un peu les détails d'Homere au sujet des blessés & des morts; mais le récit est plus court. Aussi le Courrier, ajoûte-t'il, qu'il n'a encore montré que la moindre partie des malheurs de l'Etat.

La Reine un peu revenuë de sa premiere surprise, demande comment il s'est pû faire que les Atheniens avec si peu de forces, soient demeurés vainqueurs. On lui répond que la fatalité l'a emporté sur le nombre; que les vaincus avoient 1207 vaisseaux, & les vainqueurs seulement 300 : qu'on doit juger par-là que quelque Dieu ennemi a fait pencher la balance aux dépens de l'armée Persienne. Il y a ensuite une louange bien fine pour Athenes, parce qu'elle sort d'une bouche ennemie. » Oui, les Dieux (dit la » Reine) veillent à la défense de la ville consacrée à Mi» nerve. Athenes (reprend l'Envoïé) est une ville impre» nable, ses Citoyens sont ses remparts. « Puis il poursuit sa narration que je traduis presque entiere, pour faire voir quel étoit le Genie de la guerre dans les anciens tems.

» Ce n'est point Xerxès qui a engagé l'action. Une Di» vinité contraire se servit d'un déserteur de l'armée d'A» thenes, pour faire entendre au Roi, que s'il attendoit la » nuit, la flotte Athenienne ne manqueroit pas de se dis» perser, & de se sauver à la faveur des ténébres. Xerxès

sans

» sans se défier de ce conseil artificieux, partage sa flotte » en trois escadres, pour occuper toutes les issuës. Il fait » même investir l'Isle de Salamine, afin d'envelopper les » Grecs de toutes parts. « Ceci est mis dans la bouche de Xerxès en forme de harangue. » Il ignoroit alors, (ajou- » te le Narrateur) le sort que les Dieux lui préparoient. » Cependant la nuit s'avance, & les Grecs ne songent point » à fuir. Le jour reparoît : ils font retentir les rivages de » cris d'allegresse. La fraïeur commence à s'emparer des » Perses qui se voïent frustrés de leur espoir. Les Grecs au » bruit des trompettes, appuïés sur leurs rames font blan- » chir les flots d'écume, & déploïent toute leur flotte. L'aî- » le droite prend le large ; le reste suit, & bien-tôt l'on en- » tend ces cris du fonds de leurs vaisseaux. Braves Grecs, » volés au combat, sauvés votre patrie, vos enfans, vos » femmes, les Temples de vos Dieux, & les monumens de » vos Ancêtres : il s'agit du salut commun. Nos cris ré- » pondent à leurs cris. Il n'étoit plus question de délai. Les » vaisseaux se mêlent & se choquent de leur prouë armée » d'airain. Un navire Grec commença le combat, il brisa » les mâts & les voiles d'un bâtiment Phénicien. D'abord » toute la flotte Persane soutint le choc des ennemis. Mais » dès que nos nombreux vaisseaux se furent rapprochés & » mis à l'étroit, ils furent hors d'état de se secourir. Ils » s'entre-heurtent, & font voler les éclats de rames, tan- » dis que les Grecs frappent de tous côtés. Bien-tôt ce ne » fut plus qu'un débris universel, de maniere qu'on ne pou- » voit discerner la mer toute couverte de tristes dépoüilles » & de cadavres entassés. Les rivages mêmes en regor- » geoient. Tout fuïoit sans ordre du côté des Perses, & les » Grecs les poursuivant comme de timides poissons se ser- » voient des rames brisées & des restes du naufrage pour » les massacrer. Les cris & les heurlemens se portoient au » loin sur les ondes, jusqu'à ce qu'enfin la nuit termina le » combat. « L'Envoïé ajoûte, que dix jours ne lui suffi- roient pas pour raconter en détail les malheurs de cette fatale journée ; qu'il suffit de sçavoir que jamais en un jour il ne périt une si prodigieuse multitude de Guerriers.

Atossa soupire sur cette perte. » Ce n'en est pas encore » la moitié, répond le Courrier. Il est une Isle vis-à-vis » celle de Salamine (elle se nommoit Psyttalée) où Xerxès » avoit débarqué avec la fleur de la noblesse & toute sa » Cour, à dessein de surprendre les Grecs, s'ils venoient à » s'y réfugier. Ceux-ci devenus vainqueurs y font une des- » cente le jour même, enveloppent ce corps d'armée & le » mettent en pieces. Xerxès monté sur un char voïoit tout » ce carnage d'une hauteur peu éloignée. Il déchire ses vê- » temens, il jette des cris de douleur, il donne le signal » de la fuite, & fuit lui-même en désordre. «

La Reine interrompt encore ici la narration en s'adressant au cruel Genie qui a ôté la raison aux malheureux Perses, depuis la bataille de Marathon. Elle veut sçavoir ce que sont devenus les débris de l'armée. On lui fait entendre que presque toute la flotte a péri; que de l'armée de terre, très-peu de Guerriers ont eû le bonheur de revenir dans leur patrie, après de longues erreurs & des dangers innombrables; que les uns sont morts de soif, d'autres de misere, &c. Atossa reconnoît la verité du songe qu'elle a eû. Elle sort pour faire des libations à la Terre & aux morts. Mais en partant, elle ordonne au Chœur de consoler son fils Xerxès, s'il revient avant elle.

Le Chœur se remet devant les yeux la douleur de toute la Perse, & commence un chant lugubre assés singulier. Les couplets qui sont de même mesure & de même nombre de vers, suivant la maniere des Chœurs, finissent en certains endroits par des cris & des expressions de douleur qui se répondent mutuellement Strophe à Strophe comme par échos. Il finit par déplorer le sort d'un Roïaume où désormais l'authorité Roïale avilie par ce désastre, ne sera plus relevée par ces adorations si cheres aux Perses & si méprisées des Grecs.

Cet Acte est fort plein. Aussi fait-il le fonds principal de la Piece, comme le troisiéme Acte à l'égard de la Tragédie précedente. En quoi l'on peut voir, même dans ces abregés, le goût ancien de la Tragédie naissante. Chés Eschyle il y a toûjours quelque Acte pareil où les autres aboutissent

comme à leur centre. Une chose très-digne de remarque en celui-ci, ainsi que dans tout le Poëme, c'est que tout va toujours en croissant jusqu'au comble. Par exemple, l'Envoïé qui fait la narration de la bataille navalle, la fait avec tant d'art, & tellement par parties, qu'il réserve toujours quelque chose à la surprise & à la curiosité. Et c'est ce qui arrive non seulement dans chaque Scene & dans chaque Acte, mais encore de Scene en Scene, & d'Acte en Acte.

ACTE III.

Atossa qui étoit allée chercher des libations, revient avec tous les préparatifs d'un sacrifice pour les Dieux infernaux. Elle commence par cette moralité. » Chers amis, ceux qui » sont dans le malheur craignent tout, & ceux au contrai» re que la fortune favorise, s'imaginent qu'elle le fera » toujours. « La Reine montre en effet qu'elle est dans la situation des malheureux. Elle a quitté la pompe Roïale; elle est venuë sans char, sans suite, sans éclat jusqu'au lieu où elle va faire son sacrifice, tandis que le Chœur chantera des airs conformes au deuil public. Elle exhorte les Vieillards à évoquer l'Ombre de Darius, pour l'interroger sur les calamités publiques. Le Chœur chante, & la Reine fait ses libations de lait, de miel, d'eau pure, de vin & d'huile, avec des fleurs. Cette cérémonie a un air tout-à-fait magique & theatral. Les invocations du Chœur sont énergiques, toutes à la louange de Darius, remplies d'idées lugubres, & composées de Strophes qui se correspondent, comme dans le chant qui a précedé. C'est-là, selon les apparences, tout le troisiéme Acte, qui consiste comme on voit, beaucoup plus en spectacle & en action qu'en paroles.

ACTE IV.

L'Ombre de Darius sort tout à coup de son tombeau. Il reparoît avec cette antique majesté pleine de douceur, qui le rendoit si cher & si respectable à ses peuples. Il s'adresse d'abord aux Satrapes : » Fideles enfans de Sujets

» fideles, chers & anciens compagnons de ma jeunesse, » qu'elle infortune afflige l'Etat? la terre mugit & s'ouvre. » Je ne sçai quelle horreur me saisit à la vûë de mon épou- » se auprès de mon tombeau. J'ai pourtant reçû ses offran- » des propitiatoires. Mais vous-même occupés à faire des » lamentations funebres sur mes Cendres, pourquoi for- » cés-vous mon Ombre de paroître malgré la difficulté de » sortir des enfers? car vous sçavés que les Dieux soûter- » rains sont aussi avides à recevoir, qu'avares à rendre leur » proïe. Toutefois, graces à mon crédit auprès d'eux, je me » rends à vos désirs sans délai. Parlés donc : quel malheur » accable ce Roïaume? « Les Satrapes tremblans à la vûë de ce Maître si redoutable, tout mort qu'il est, n'osent lui parler. Il les encourage à mettre bas leur ancien respect, qu'ils portoient au suprême degré selon l'usage Persien. Ils se taisent. Ils craignent de lui réveler de si grands maux. Tant la verité déplaît aux Rois! Darius a recours à son épouse. » O vous répond-t'elle, qu'un Destin favorable » éleva jadis au dessus des plus heureux mortels, comment » avés-vous pû jouir d'un bonheur si durable? Vous avés » égalé les Dieux. Que votre sort est digne d'envie! vous » êtes descendu dans le tombeau pour ne pas voir le com- » ble des malheurs. Je vous dirai tout en deux mots, Sei- » gneur. La Perse est renversée. Comment, reprend l'Om- » bre? Est-ce maladie populaire, est-ce guerre civile? « Atossa toujours interrogée & toujours interrompuë lui en dit assés pour lui faire entendre tout ce qui s'est passé. » Ah, » reprend Darius, les Oracles ont peu tardé à s'accomplir. » C'est à mon fils que Jupiter en avoit reservé le funeste ac- » complissement. En vain avois-je conjuré ce Dieu d'en » remettre l'effet à un tems plus reculé. Quand un mortel » court au-devant de son malheur, Jupiter l'aide à s'y pré- » cipiter... C'est pour avoir fait un pont sur le sacré Dé- » troit d'Hellé *a*. C'est pour avoir voulu mettre la mer en » esclavage, & vaincre Neptune, que mon fils a été puni. » Quelle fureur! quelle manie! ô que je crains que nos

a L'Hellespont.

» immenses thrésors ne deviennent le butin du ravisseur! «

» C'est aux discours pernicieux des Courtisans, dit la » Reine, qu'on doit imputer l'infortune de Xerxès. Ils di» soient que par la guerre vous aviés acquis de grandes ri» chesses pour vos fils; que cependant Xerxès content d'en » jouir au lieu de les augmenter au même prix, ne songeoit » qu'à de frivoles amusemens. Memorable effet de leurs » reproches, répond Darius: ils ont dépouillé l'Etat d'hom» mes & de forces. « Il parcourt ensuite fort adroitement tous les Rois qui l'ont précedé, dont il est le huitiéme. Il attribuë les maux présens à la jeunesse & à la témerité de son fils. Pour l'ancienne prosperité de la Perse, il en fait honneur à sa propre sagesse.

Le Chœur lui demande conseil sur la situation des affaires. » Ne levés plus d'armée, dit-il, contre la Grece; en » eussiés-vous une supérieure à celle qu'on y a conduite, » la Terre même s'arme en faveur des Grecs. « (C'est que plusieurs des Perses fuyards avoient péri faute de vivres.) » Mais quoi, disent les Satrapes, si nous formions encore » une armée leste & choisie? Ah, répond Darius, celle mê» me que vous avés encore en Grece ne reviendra pas. Très» peu repasseront le Détroit. L'Oracle s'accomplira tout » entier. Jugés-en par le passé. Vainement Xerxès a-t'il » laissé une armée d'élite en Béotie. (Xerxès y laissa Mar» donius qui périt à la bataille de Platée.) Elle y souffrira » les maux dûs à la témerité & aux projets malheureux. » Les Simulacres des Dieux profanés, les Autels renversés, » les Temples détruits de fonds en comble crient vengean» ce. Les Perses sont coupables. Ils en portent la peine. » Ils la porteront encore; & leurs maux loin de s'épuiser ne » feront que s'accroître Oui, les champs de Platée ver» ront tomber sous le fer Dorique un si grand nombre de » morts que les monceaux de cadavres publieront aux yeux » des mortels jusqu'à la troisiéme génération, qu'il sied mal » à l'homme de s'enorgueillir. L'orgueil est une semence » qui à force de croître porte des épics d'infortune, & n'an» nonce qu'une déplorable moisson. A la vûë de ces châti» mens, souvenés-vous d'Athenes & de la Grece. Que le

» Roi ſe garde déſormais, dédaignant le deſtin dont il jouit » & jaloux du ſort d'autrui, de prodiguer ſes thréſors en » de ruineuſes guerres. Jupiter qui hait les projets orgueil-» leux, eſt toujours prêt à les renverſer. O Vieillards, qui » conduiſés la jeuneſſe de mon fils, que vos ſages conſeils » lui apprennent à ne plus irriter le Ciel par une audaçe » effrénée. Pour vous, ô Reine, prenés des ornemens Roïaux » pour Xerxès. La douleur lui a fait déchirer ſes vêtemens. » Allés à ſa rencontre pour le conſoler. Dans le déſeſpoir » qui l'agite, je ſçai qu'il ne pourra écouter que vous. Adieu, » je me retire dans la nuit infernale. Vieillards, jouiſſés » de la vie & des plaiſirs malgré vos malheurs, & ſon-» gés que toutes les richeſſes du monde ſont inutiles aux » morts. «

Darius diſparoît. Atoſſa va exécuter ſes volontés : & le Chœur qui reſte encore pénétré de vénération pour Darius, releve le bonheur de ſon regne au préjudice de Xerxès, dont il taxe indirectement la trop grande jeuneſſe & l'imprudence. » O Dieux, s'écrient-t'ils, que nos beaux » jours ſe ſont bien-tôt évanouis ! heureux jours de notre ad-» miniſtration où un Prince mûr, capable de ſuffire à tout, » irréprochable, invincible, égal aux Dieux, donnoit des » loix à cette terre ! tout nous réüſſiſſoit en guerre & en » paix, au-dedans & au-dehors. Les armées triomphantes » étoient ramenées ſans peine dans le ſein du Roïaume. » Que de villes n'a-t'il pas priſes, même ſans ſortir de ſon » Palais ! « On en fait le dénombrement que j'omets, comme j'ai fait à l'égard de la ſuite des Rois de Perſe, & des lieux où ſe réfugiérent les débris de l'armée Perſane après la journée de Salamine, pour ne pas charger de Diſſertations un Ouvrage où il n'eſt queſtion que de goût.

On voit que cet Acte eſt un chef-d'œuvre. C'eſt un éloge de Darius, & en même-tems une ſatyre de Xerxès, un ragoût merveilleux pour de fiers vainqueurs qui ſe voïoient ſi finement loués par leurs ennemis même, & un grand trait de politique d'Eſchyle, qui par la peinture vive des funeſtes ſuites de l'orgueil, détourne indirectement les Atheniens de continuer la guerre contre les Perſes. Ceux-ci

offroient en effet, de réparer tout le dégât qu'ils avoient causé dans la Grece, & ils paroissoient souhaiter la paix après tant d'échecs coup sur coup. Les Atheniens même penchoient de ce côté. Mais Themistocle seul les détermina à continuer la guerre, ainsi que nous l'avons remarqué dans le troisiéme Discours, premiere Partie.

ACTE V.

Xerxès arrive avec un appareil & une suite qui conviennent à un Roi désesperé. Aussi tout cet Acte n'est-il que l'expression de son désespoir. » Ai-je pû, malheureux, s'écrie-t'il » d'abord, éprouver une si cruelle destinée, & ne la pas pré-» voir ! barbare fortune que tu frappes violemment mon » Royaume ! que ferai-je infortuné Roi ? tout mon corps » frissonne à la vûë de mes Citoïens orphelins. Que Jupi-» ter ne m'a-t'il caché dans la nuit éternelle avec ceux qui » sont morts au combat ! « Le Chœur entre dans les lamentations de son Roi, & ne lui dissimule pas qu'il a peuplé les enfers de la noblesse Persienne. Xerxès lui-même s'impute tous ces maux ; & le Chœur s'unit à lui pour lamenter dans les formes à la maniere des Perses. Cela se fait avec quelque sorte de régle, ici & dans tout le cours du Poëme. Car les Vieillards interrogent Xerxès sur le sort des principaux Guerriers, (liste nombreuse & interessante pour les Spectateurs d'alors) & comme le Roi n'a rien que de triste à leur apprendre, ils ne lui répondent à leur tour que par de vifs éclats de douleur. Le Roi montre son Carquois vuide, unique reste de tout ce qu'il avoit porté à cette guerre. Il s'étonne de conserver encore une lueur de raison. Les gémissemens & les cris redoublent. Lui-même il leur donne le ton à la lettre. Voilà précisément le deuil que Quint-Curce nous peint à la mort de Sisigambis. Enfin les Vieillards après avoir déchiré leurs vêtemens, arraché leurs cheveux, & battu leur poitrine, se retirent avec Xerxès, & le conduisent au Palais.

Cette Piece a constamment de grandes beautés. Le trouble y croît d'un bout à l'autre. Les traits en sont bien mar-

qués, les Scenes nettes, bien liées, bien dénouées. Tout y marche d'une maniere si aisée & si naturelle, qu'il semble qu'on assiste non pas à une Piece de Théatre, mais à un Conseil de Satrapes, qu'on accable coup sur coup d'affreuses nouvelles. Eschyle à transmis à ce Poëme le Genie qui l'animoit lorsqu'il étoit lui-même témoin de la déroute de Xerxès. L'artifice, comme on voit, en est très-simple. Mais il seroit difficile, si l'on avoit à traiter de nos jours un sujet pareil, de s'y prendre d'une maniere plus noble pour ouvrir le Théatre, pour ménager le lieu, le tems, l'entrée, la sortie, & l'interêt des personnages. J'ose dire même qu'en ceci il y auroit infiniment à profiter dans Eschyle: & peut-être gagnerai-je beaucoup par les ébauches que j'en donne, puisque selon les apparences ceux qui ont du goût pour le Théatre seront bien-aises d'étudier par eux-mêmes dans un des plus grands originaux de la belle antiquité, des situations admirables, dont ils auront vû des naissances dans les esquisses que je me suis hazardé d'en donner. Ceux mêmes qui n'estiment que médiocrement les Anciens, voudront au moins profiter de ce qui en paroît beau du consentement de tous les hommes. Si l'on s'obstine à reprocher à Eschyle la proximité du tems d'une double bataille où lui-même avoit été Acteur, on aura lieu de lui faire grace en réflechissant sur l'interêt considérable qui regne dans une Tragédie, où il remplit les Spectateurs d'une maligne compassion pour Xerxès qu'ils avoient vaincu, & avec qui ils étoient encore en guerre. Tout tendoit au bien public dans Athenes, jusqu'aux Spectacles.



AGAMEMNON,

AGAMEMNON.

AGAMEMNON Roi d'Argos & de Mycenes avoit promis à Clytemnestre que dès qu'il auroit pris la ville de Troye, il l'en avertiroit par un signal. C'étoit une torche ardente qu'il devoit placer sur une hauteur pour avertir les lieux voisins de faire la même chose de suite jusqu'à ce que la lumiere pût être apperçuë d'Argos. Il le fit, & arriva lui-même bien-tôt après avec sa captive Cassandre qu'il amenoit de Troye. Mais Clytemnestre qui n'avoit tant d'envie de revoir son époux que pour s'en défaire, le tua avec le secours d'Egisthe qu'elle aimoit. Cette Piece fut jouée pour la premiere fois sous l'Archonte Philoclés, la 2[e] année de la 28[e] Olympiade.

» L'Agamemnon, dit le P. Rapin, est presque inintelli- » gible. « Il est vrai que cette Tragédie n'est pas aisée à entendre : car outre qu'elle a été plusieurs fois confonduë avec les Coëphores qui la suivent, & imprimée peu correctement, même après les soins d'un grand nombre de Sçavans; outre qu'elle n'est pas encore exempte de fautes dans l'état où Stanlei nous l'a donnée, il y a tant de metaphores, de figures, & de tours extraordinaires qu'on ne sçauroit se vanter de les avoir tous démêlés. C'est ce qui faisoit dire au fameux Saumaise, qui n'avoit pas toutefois Eschyle aussi châtié que nous l'avons, » Qui peut assurer » qu'Eschyle soit plus intelligible à ceux qui sçavent le Grec, » que les Evangiles & les Epîtres des Apôtres? le seul Aga- » memnon de ce Poëte passe en obscurité tout ce qu'il y a de » Livres sacrés avec ses tours Hebreux & Syriaques, & son » attirail de tout ce qu'il y a de plus raffiné dans le Grec. « *Cl. Salm. de Hellenisticâ. Ep. dedic.*

ACTE I.

C'est l'homme chargé d'épier le moment où le flambeau s'allumera, qui commence le Poëme. Il est perché sur une

plate-forme du Palais, & prie les Dieux de finir ce pénible soin que lui a confié Clytemnestre. Il dit, qu'il n'a de commerce qu'avec les Astres : mais qu'il en doit observer un qui pourra être fatal à Agamemnon. Par ce soupçon, il indique les mauvais desseins de Clytemnestre. Tandis qu'il se plaint de son emploi qui ne lui donne lieu que de songer à charmer son ennui, soit en chantant, soit en déplorant la mauvaise administration du Roïaume, il voit luire tout à coup le signal tant attendu, & il se dispose à en avertir la Reine qui est couchée. Ainsi le tems & le lieu de la Scene sont fixés. L'un est le matin, & l'autre l'entrée du Palais à Argos. Il fait entendre avant que de se retirer, qu'il sçaura prendre le parti de son Roi. Mais il n'en dit pas davantage, sans doute pour ne pas prévenir les évenemens. Le Chœur formé par des Vieillards du Conseil d'Etat, survient sans être annoncé; mais apparemment sur l'ordre de Clytemnestre. Ces ministres ignorent le signal dont la Reine est convenuë avec Agamemnon, & la nouvelle de la prise de Troye. Ils s'entretiennent d'abord sur le siége de cette ville qu'ils n'approuvoient pas, & dont ils avoient tâché de détourner le Roi. » Voilà, dit leur Chef, la dixiéme » année que Menelas & Agamemnon sont partis avec leur » mille vaisseaux semblables à des Vautours qui aïant per- » du leurs petits voltigent autour de leur nid, & cherchent » à punir les ravisseurs. Mais qui sçait quel sera le succès » de tant de combats ? Les choses, ajoûte-t'il, suivent la » Destinée qui les regle : & l'on a beau sacrifier, beau pleu- » rer aux autels des Eumenides, l'on ne peut appaiser leur » colere. « Pour eux, comme leur âge les a retenus malgré eux enfermés dans le sein de leurs foyers, ils interrogent Clytemnestre, quoique éloignée, sur l'évenement extraordinaire qui fait qu'on les appelle au Palais. En effet, il faut conclure en lisant cette Scene, que Clytemnestre les a appellés, qu'elle paroît dans un lointain, & qu'elle fait des sacrifices à tous les Dieux. » Les autels, dit le Vieillard, » sont parfumés de libations; les lampes brillent de feux. « Il prie la Reine de lui en dire le motif & de fixer son incertitude, puisque jusqu'à présent les présages sur la guerre

de Troye ont été tantôt malheureux, tantôt favorables.

La Reine occupée sans doute de son sacrifice ne répond point; & cette interrogation ne paroît qu'une façon de parler, qui signifie seulement que le Chœur vient pour l'interroger sur ce point, quand elle sera en loisir & en lieu pour l'entendre.

Les Vieillards qui se disoient incapables de combattre, se trouvent assés de force pour chanter une très-longue hymne sur l'entreprise d'Agamemnon. Ils le font à la maniere des Chœurs, durant que Clytemnestre est occupée aux céremonies sacrées. C'est une espece de *Nénie* prophetique, qu'ils chantent avec ce refrain qui revient après un certain nombre de vers. » Chantés, chantés des vers lugubres: mais » puisse le présage en être heureux! « L'on peut bien défier tout plume Françoise de rendre ce morceau, tant il est figuré & entortillé! On y représente Agamemnon & Menelas sous la figure de deux Aigles ou de deux oiseaux de proïe, qui expriment leur différent caractere. Les deux Aigles déchirent une Lapine pleine, qu'elles ont prises après l'avoir fatiguée à la course. C'est que les deux Chefs de l'armée Grecque avoient imprudemment chassé dans un bois consacré à Diane. Diane offensée, continuë le Chœur, se fit entendre par la bouche de Calchas, qui annonça des malheurs à la Maison d'Agamemnon, après avoir prédit la prise de Troye. Ces malheurs obscurément énoncés sont une espece d'Enigme qui laisse entrevoir l'issuë de la Tragédie. C'est un Oracle de Calchas que les Vieillards répetent sans en démêler encore le sens. Cet Oracle est suivi d'un autre, qui demandoit le sang d'Iphigenie pour appaiser Diane, & pour obtenir d'elle des vents favorables à la flotte retenuë en Aulide. Le sacrifice qui s'ensuivit est peint avec les traits hardis & souvent outrés d'Eschyle. Le Chœur fait parler Agamemnon, qui balance en pere, & qui se détermine en Roi. On y voit Iphigenie étenduë comme une victime innocente sur l'autel, & l'émotion que causoient dans l'armée, sa beauté, sa jeunesse, & ses regards touchans. » Je n'ai point vû le reste & je le tais, dit le Chœur. « Mais il revient au premier Oracle de Calchas, qu'il ne sçauroit

ni ne veut pénétrer. » Car helas, continuë-t'il, vouloir » entrer dans un triste avenir qu'on ne peut éviter, c'est » vouloir souffrir avant le tems. « Il se contente donc d'écarter ces fâcheux présages par des souhaits. Toute cette doctrine Grecque sur la fatalité naissoit de l'ignorance & sur tout de la foiblesse du cœur humain, qui recule autant qu'il est possible, le souvenir des maux qu'il craint. C'est ce que dit Pyrrhus à Oreste dans l'Andromaque de Racine,

Andromaq. Acte I. Scene II.

Seigneur, tant de prudence entraîne trop de soin:
Je ne sçai point prévoir les malheurs de si loin.

ACTE II.

Les Ministres d'Argos voïant Clytemnestre qui s'approche la saluent respectueusement, & lui demandent sur quel heureux espoir elle fait des sacrifices. » Troye est prise, » répond Clytemnestre. « Etonnés, comme on peut penser, d'une nouvelle si peu attenduë, & ignorant d'ailleurs le signal dont Agamemnon étoit convenu, ils font quelque difficulté de croire la Reine. Elle leur raconte la maniere dont elle l'a sçû; que c'est par le moïen d'une suite de fanaux allumés d'intervalle en intervalle depuis le mont Ida jusqu'à la portée de Mycenes. Elle s'imagine entendre les cris des ennemis mourans, & voir la joïe des vainqueurs, qui pillent les richesses de Troye. Elle souhaite enfin, que l'armée ne mette point d'obstacle à son heureux retour par quelque impieté semblable à celle qui avoit retardé si longtems son voïage à la ville de Priam. » Autrement, ajoûte-t'elle, la vengeance poursuivroit les vainqueurs, quand » ils n'auroient pas à craindre les maux ordinaires du ha» zard. «

Le Chœur pour remercier les Dieux de cette conquête, seconde le sacrifice de Clytemnestre en chantant une hymne qui contraste avec la précedente. Elle commence ainsi. » O Souverain des Dieux! ô nuit favorable, tu as étendu » tes voiles sur les murs de Troye, comme un réseau qui » a enveloppé tous ses Citoïens dans la servitude. « L'Ode

roule sur la punition que les Dieux réservent tôt ou tard à un crime aussi énorme que l'étoit celui de Paris. L'enlevement d'Helene en est le principal tableau. » Helene, dit » le Chœur, laissant aux Grecs en sa place une guerre cruel- » le, & toutes les horreurs qu'elle entraîne, a porté pour » dot à Troye une perte inévitable. Elle s'est évadée secre- » tement du Palais de son époux. Quel forfait! quelle au- » dace! vainement les Devins en la rappellant ont fait en- » tendre ces lugubres cris, ô Palais abandonné! ô Maître » de ces lieux! ô Lit nuptial! helas, il ne restoit d'elle » qu'une vaine peinture pour réveiller le courroux d'un époux » qui l'adore, & qu'elle a quitté pour passer les mers. Elle » a emporté toutes ses graces avec elle, &c. « Le reste est rempli d'images pareilles.

Malgré ces félicitations du Chœur au sujet de la nouvelle qu'il vient d'apprendre, il craint qu'elle ne soit pas assés fondée, & que toute la ville ne soit en mouvement pour un faux bruit.

ACTE III.

Sur cela Clytemnestre qui n'est point sortie du Théatre justifie le signal quelle a reçû, en monttant au Chœur un Herault qui arrive couronné de branches d'Olivier. Cet homme commence par saluer sa terre natale, suivant l'usage des anciens Voïageurs à leur retour, & à invoquer les Dieux du païs pour se les rendre propices. Il s'adresse ensuite au Palais d'Agamemnon: » Palais respectable, asile » chéri, Dieux exposés à l'Orient, si jamais vous reçûtes » notre Roi avec joïe, recevés-le de même en ce jour après » une si longue absence. Agamemnon revient comme un » Astre brillant pour dissiper vos ténebres. Recevés-le com- » me le destructeur de la superbe Troye. Ses Autels & ses » Temples ne subsistent plus. Les moissons de ses champs ont » péri. L'aîné des Atrides revient en Heros, plus digne » d'être honoré qu'aucun autre mortel. Paris est puni, &c.

Clytemnestre interrompt ici le Herault, & elle a avec lui un entretien entre-coupé fort artificieux. Car elle fait entendre qu'elle a beaucoup souffert durant l'absence de

son époux, jusqu'à souhaiter la mort. A qui? cela a un double sens, vû le dessein où elle est de tuer son mari, pour couronner son amant. Le Herault qui croit qu'en effet elle a été fort affligée, la console par le récit de ce que l'armée a elle-même souffert pendant un siége de dix années. » Quels » autres que les Dieux, s'écrie-t'il, sont inaccessibles aux » revers! ah, si je vous racontois nos travaux, nos veilles, » nos incommodités sur la mer! quel jour avons nous passé » sans gémir! « Il passe de là aux fatigues essuïées sur terre. » Mais que sert, ajoûte-t'il, de s'en affliger? les maux » sont finis, tant pour les morts, que pour ceux qui res- » tent de l'armée Grecque. Il faut oublier nos malheurs. » La victoire dont nous jouissons l'emporte sur nos per- » tes. «

La Reine n'en veut pas entendre davantage. Elle va, dit-elle, se disposer promptement à recevoir son époux, dont elle apprendra le détail de sa conquête. Elle lui renvoïe le Herault pour lui déclarer l'empressement où elle est de le revoir: elle ajoûte avec quelque affectation, qu'il la retrouvera fidele; & ce qui est singulier, elle le dit en sept ou huit vers afin qu'il n'en doute pas. Le Herault répond, qu'il sied bien à une femme réguliere de se glorifier ainsi, & le Chœur ajoûte, que la Reine a raison. Belle matiere aux railleurs de l'antiquité, qui refusent de se prêter à la simplicité de ses mœurs.

Après que Clytemnestre est sortie, les Vieillards continuent la Scene avec le Herault. Ils l'interrogent sur le sort de Menelas. Ce Prince, répond l'Officier, a disparu avec son vaisseau dans une tempête, sans qu'on sçache ce qu'il est devenu, si même il vit ou non. Il fait ce récit avec quelque peine, pour ne pas profaner un si beau jour par de tristes nouvelles. Aussi, les a-t'il épargnées à la Reine; mais enfin, il décrit en peu de mots au Chœur la tempête qui a surpris & maltraité la flotte des Grecs à son retour. Il conclut, en se flattant de l'espoir que les vaisseaux dispersés reviendront, sur tout celui de Menelas. C'est par ce souhait qu'il finit, & qu'il donne lieu au Chœur de recommencer ses chants.

Ce ſont d'abord des réflexions ſur *a* Helene, dont le nom ſeul indique les maux qu'elle a cauſés, à ſçavoir la perte des vaiſſeaux, des Guerriers, & de Troye. » Elle eſt allée » à Troye pour y porter une alliance fatale. « Le Chœur jouë encore ici ſur un mot qui ſignifie alliance *b* & malheur. » Elle a vengé, continuë-t'il, le mépris de l'hoſpi- » talité violée, ſur ceux même qui ont célebré ce funeſte » hymen par des chants d'allégreſſe. La ville antique de » Priam a païé bien cher cette joïe; & ſes chants ſe ſont » changés en cris lamentables. « Le reſte ſignifie que Paris Prince ſi aimable dans ſon enfance, mais devenu fier & témeraire a enlevé Helene ſous des auſpices ſi horribles, qu'une Furie a ſerré les nœuds de cet adultere mariage; que le Crime a engéndré une poſterité qui lui réſſemble, l'Audace, le Remords, & le Déſeſpoir; que l'Equité en détournant les yeux, fuit avec horreur les lambris dorés des méchans, pour chercher un aſile dans la chaſte demeure des hommes juſtes, fût-ce une chaumiere. Tout cet Intermede eſt de la même force; mais auſſi peu ſuſceptible d'expreſſion étrangere que les précedens. C'eſt le ſort des Chœurs d'Eſchyle.

ACTE IV.

Agamemnon paroît ſur un char comme un Triomphateur de retour dans ſa patrie. Il eſt ſuivi de Caſſandre ſa Captive, aſſiſe ſur un autre char. Le Miniſtre d'Etat qui porte la parole pour tout le Chœur, lui fait une eſpece de Harangue, dont voici le ſens. Il ne ſçait comment s'exprimer pour ne rien dire qui peche contre la bienſéance. Les flatteurs, dit-il, accommodent leur air à la joïe ou à la triſteſſe du Prince ſans éprouver aucun de ces ſentimens. Mais un Prince éclairé ne ſe laiſſe pas ſurprendre à ces dehors ſimulés. Il avouë enſuite, qu'il a blâmé d'abord l'armement & l'entrepriſe d'Agamemnon. Mais enfin, il eſt ſenſible à un ſi heureux ſuccès, & il remet l'authorité entre les mains de ſon Roi, qui connoîtra bien-tôt par lui-même

a Ελένας, ἕλανδρος, ἑλέπολις. *b* κῆδος.

ceux qui se sont bien ou mal comportés en son absence.

Pour Agamemnon, il saluë les Dieux du païs, qui ont favorisé son retour & renversé Troye. » Ces Dieux arbi- » tres intégres, sans écouter la voix des mortels, ont mis » dans une urne ensanglantée des billets de mort pour Ilion, » & notre espoir dans une autre: Ilion fume encore. Sa » cendre exhale des tourbillons nébuleux, reste unique de » ses anciennes richesses. « Après ce court début, le Roi s'adresse aux Vieillards. Il les remercie de la part qu'ils prennent à sa victoire. » Il est rare, dit-il, de voir sans ja- » lousie un ami heureux. L'envie se saisit des cœurs, & ce » monstre appesantit le double fardeau de l'envieux, à sça- » voir le bonheur d'autrui & ses propres malheurs. J'en » parle par experience. Je lis dans les manieres de ceux qui » m'approchent comme dans un miroir. Je n'y ai rien vû » souvent qu'une ombre d'amitié. Le seul Ulysse qui s'est » embarqué malgré lui étoit mon veritable support. Je lui » rends cette justice, soit qu'il voïe encore le jour, soit qu'il » ne soit plus. « Il ajoûte, qu'après qu'on aura célebré des jeux en mémoire de sa conquête, il travaillera à ce qui concerne le gouvernement de l'Etat, à connoître les désordres, & a y remédier. Il veut enfin, se retirer dans son Palais. Mais Clytemnestre vient aussi-tôt à sa rencontre.

Elle lui tient un assés long discours. Après s'être excusée sur ce qu'elle lui va dire, elle met bas cette honte, qui s'évanouit, dit-elle, tous les jours. Elle ne fait donc point de difficulté de raconter ce qu'elle a souffert durant l'absence de son époux. Solitude, bruits fâcheux, nouvelles affligeantes, allarmes continuelles, tout, si on l'en croit, a concouru à l'accabler. Elle a même attenté plus d'une fois sur sa vie, que des secours cruels lui ont conservée. Elle apprend au Roi, que son fils Oreste est absent: qu'elle s'est vûë obligée de le confier à des mains étrangeres dans la crainte d'une révolution qui l'auroit fait périr, si Agamemnon eût eu le malheur de mourir à Troye. » Car il » est naturel à la malignité humaine d'écraser ceux qui com- » mencent à paroître abattus. « A l'entendre ses yeux toujours fermés au sommeil & ouverts aux larmes ont perdu

tout

tout leur éclat. Dans les momens même où elle sembloit s'endormir, mille songes effraïans venoient la troubler : un rien réveilloit ses sens assoupis. Mais enfin, elle oublie tous ses maux à la vûë de son époux vainqueur : ce retour imprévû lui fait ressentir un plaisir plus vif que celui d'un fils unique à son pere, que la vûë de la terre aux Nautonniers après la tempête, que celle d'une eau pure à un voïager alteré. » Allons, cher époux, descendés de ce char. » Mais non : ne profanés point vos pas sacrés, ces pas du » Destructeur d'Ilion. Ça qu'on apporte les tapis les plus » précieux. Il sied bien que la pourpre soit foulée aux pieds » d'un Roi triomphant, qui rentre dans ses Etats. Je vais » tout préparer pour le recevoir comme il convient. «

Ce discours apprêté & qui tient lieu des transports de joïe, si naturels aux femmes qui revoïent leurs maris, marque bien le caractere dangereux de Clytemnestre prête à tuer son époux, & l'art infini d'Eschyle à faire parler ses personnages conformément à leurs passions même cachées. Il est clair que Clytemnestre sur le point de commettre une action si noire n'a point dû parler comme les autres femmes. Aussi Agamemnon, quoiqu'il ignore cette horrible conspiration, s'apperçoit-il de ces manieres étudiées. Il lui fait même sentir en passant que son discours a été *long & convenable à une si longue absence.* » Non, répond-t'il, il » n'est pas question de tant de préparatifs. Ne me traités » point en étranger ni en femme, & encore moins en Dieu. » Point de ces tapis de prix sur mon passage. Un mortel » doit craindre de les fouler. Cet honneur est réservé aux » Dieux. Ma renommée d'ailleurs n'a pas besoin de ces distinctions frivoles pour publier ma victoire. « On voit par là le contraste d'une femme détestable, ou plûtôt d'une Furie avec un Roi pieux & populaire. Cela prépare le Spectateur à concevoir de la compassion pour l'un, & de l'horreur pour l'autre : artifice qui regne depuis le commencement, sans qu'on ait encore aucun fondement légitime de deviner l'attentat que Clytemnestre médite. C'est que l'évenement est préparé, puisque tout y conduit, & non pas prévenu, puisque le secret n'est pas dévoilé.

Clytemnestre comme pour relever davantage sa victime presse tellement Agamemnon d'accepter les honneurs qu'elle veut lui rendre, qu'il se voit contraint de ceder à l'importunité. Après ce petit combat de politesse affectée, où la Reine dit, qu'il est beau même aux vainqueurs de se laisser vaincre, le Roi se laisse ôter sa chaussure de voïageur, & en prend une de pourpre, toutefois avec quelque sorte de crainte que quelque Dieu jaloux ne l'apperçoive. Il témoigne en descendant de son char qu'il a honte de fouler aux pieds des richesses si précieuses. Il exhorte la Reine à bien recevoir & à traiter avec douceur Cassandre sa captive. » Car les Dieux, dit-il, jettent des regards favorables sur ceux qui sçavent adoucir leur empire; & nul » mortel ne souffre volontiers l'esclavage. » Il rehausse le merite de cette Princesse malheureuse qui étoit fille de Priam, & qui lui a été donnée comme ce qu'il y avoit de plus distingué dans les dépouilles des Troyens. Il passe donc dans son Palais sur la pourpre avec la répugnance qu'il a marquée; & la Reine lui dit avec son affectation ordinaire que la mer est inépuisable de pourpre; que loin de regretter une chose si peu considérable, elle auroit voüé beaucoup plus aux Dieux pour le retour d'un époux si cher; qu'elle le regarde comme l'arbre dont l'ombre bienfaisante garantit sa maison entiere de l'injure des saisons. » Grand Jupiter, » s'écrie-t'elle en finissant, accomplissés mes vœux, & ce » que vous vous êtes chargé d'accomplir. « Cruelle priere, que le crédule Agamemnon croit faite pour lui.

Le Chœur qui occupe seul le Théatre réflechissant sur le retour du Roi & sur cette entrevuë, s'étonne de voir que les prédictions de Calchas dont il a parlé au premier Acte lui reviennent toujours à l'esprit malgré qu'il en ait. » C'est, » dit-il, un Oracle qui n'est ni commandé ni acheté à prix » d'argent. Il ne peut sortir de notre mémoire, bien diffé» rent en cela des songes fâcheux qui s'évanouissent avec » le sommeil. Je revois Agamemnon, & toutefois je ne sçai » quelle Furie prélude des airs lugubres. C'est un pressen» timent secret qui bannit de mon cœur la douce joïe. Le » cœur agité ne prédit que trop juste les tristes évenemens.

» Fasse le Ciel que mes craintes soient vaines : la santé la » plus florissante a son terme, & souvent la maladie se glis- » se sans être apperçuë. La fortune la plus solidement éta- » blie va se briser à un écueil caché. Il est des remedes aux » calamités ordinaires. Un vaisseau évite le naufrage aux » dépens de ses richesses qu'il jette dans la mer... Mais quel » Enchanteur peut rendre la vie à ceux dont on fait cou- » ler le sang ? . . Le Destin m'empêche d'en voir davantage, » & mon cœur a pensé prévenir ma langue. « Voilà sans doute des soupçons bien marqués de ce qui doit arriver: mais ce ne sont que des pressentimens trop peu fondés pour en avertir le Roi, & assés pour disposer le Spectateur.

ACTE V.

Clytemnestre après avoir conduit son époux revient sur ses pas & invite Cassandre à sortir de son char en l'assurant qu'on adoucira sa captivité. » La maison, dit-elle, où » vous allés entrer est depuis long-tems florissante & con- » nuë. Il n'y a que les hommes nouveaux & enrichis con- » tre toute esperance qui soient des maîtres cruels & in- » supportables. « Cassandre pénétrée de douleur, & lisant d'ailleurs dans l'avenir l'attentat de la Reine garde un silence obstiné, qui impatiente tellement Clytemnestre, qu'elle se retire après l'avoir traitée assés cavalierement.

Elle partie, Cassandre pousse de grands cris vers Apollon, chose qui surprend le Chœur. Car pourquoi, dit-il, invoquer ce Dieu dans les malheurs ? c'est comme Prophetesse qu'elle s'adressoit à lui. On sçait que Cassandre l'étoit. » O Apollon, où m'avés-vous conduite, s'écrie-t'elle ? dans » une maison souillée de crimes, & dans une affreuse bou- » cherie. « Cassandre, comme on voit, entre tout à coup dans un de ses accès prophetiques. Ce morceau a été regardé comme un chef-d'œuvre par les anciens; mais je ne sçai trop comment en donner une idée juste. Ce sont des exclamations vives, toujours interrompuës par le Chœur, des Enigmes qui se dévoilent peu à peu, des images inimitables. C'est Eschyle tout entier. Elle repasse tous les

meurtres commis dans ce funeste Palais, à commencer par celui du fils de Thyeste. » Je vois des enfans éplorés que » l'on coupe en morceaux, & que l'on sert à la table de » leur pere... Dieux, quel nouvel attentat dans ce Palais! » malheureuse, est-ce là le traitement que vous réservés à » votre époux, après l'avoir lavé de vos mains? le forfait » se prépare. Le coup va être frappé. Des mains barbares » sont dans l'impatience de l'achever... Ciel qu'apperçois- » je? est-ce un réseau tiré des enfers? non : c'est un voile » qui couvre le lit nuptial, voile complice du meurtre d'un » époux. « (C'est que Clytemnestre en couvrit Agamemnon sortant du bain avant que de le frapper.) » Qu'une Fu- » rie insatiable la poursuive avec des heurlemens jusqu'à la » mort! De quelle Furie parlés-vous, dit le Chœur? pour- » quoi ces heurlemens? je frémis; mon sang se glace de » frayeur. «

Cassandre continuë. » Ecartés le Taureau de la Génisse. » Il est enveloppé dans les lacs; on le frappe; il tombe dans » un bassin rempli d'eau. « C'est la mort d'Agamemnon qu'elle indique avec la sienne propre. Car elle ajoûte ensuite. » Déplorable destinée! je pleure aussi la mienne. » Dieux, pourquoi m'avés-vous conduite ici pour la trou- » ver?.. Vieillards, vous me comparés à Philomele qui par » de tristes accens pleure sans cesse Itys. Helas, changée » en oiseau elle a reçû des Dieux une vie douce & tran- » quille : & moi, je me vois réservée aux plus funestes » coups.... O hymen, hymen de Paris, fatal à ma maison! » ô Ondes du Scamandre, j'errois sur vos bords, & me » voilà bien-tôt sur les rives du Cocyte & de l'Achéron.... » O travaux de ma patrie renversée! ô sacrifices redoublés » de mon pere où avés-vous abouti? Troye est ensevelie, » & je meurs. «

Cassandre, quoique toujours interrompuë par le Chœur qui n'entend qu'une partie de ses prédictions, les prononce avec une action qui demandoit sans doute un excellent Acteur. Car c'étoient des hommes qui joüoient les rôles des femmes : & comme les Grecs étoient bons Comédiens, il ne faut pas s'étonner de l'effet que produisit cette Scene

sur les Spectateurs. Elle reprend enfin ses esprits & dit au Chœur qu'elle va parler sans énigme; que la troupe des Furies n'abandonnera jamais ce Palais; que Comus le Dieu des festins n'y paroît qu'ensanglanté & inséparable des Divinités infernales: (allusion au festin d'Atrée & de Thyeste, & à celui que Clytemnestre fait à Agamemnon;) que déja les Déesses de l'enfer à la porte du Palais, chantent l'hymne funebre. Le Chœur s'étonne qu'une Princesse étrangere sçache si bien l'histoire d'une autre Cour, & en parle la langue. Cassandre lui dit qu'elle tient cette science d'Apollon qui l'aimoit; mais qu'après avoir été instruite, elle a trompé l'amour de ce Dieu, qu'aussi ses prédictions sur Troye n'ont été cruës de personne. C'est ce que dit Virgile de Cassandre. *Non unquam credita Teucris.* Elle retombe tout à coup dans un accès de fureur. » Voïés-vous, » dit-elle, ces enfans assis à cette porte semblables à des » fantômes nocturnes? ils ont été mis à mort dans ce Palais. » ils portent entre leurs mains leurs propres chairs, & leurs » entrailles, mets horribles que dévora leur pere. C'est pour » en tirer vengeance qu'un Lion caché & oisif en veut à » la vie de mon Maître. Car tel est le nom que ma fortu» ne me contraint de lui donner. Oui, ce Chef de tant de » vaisseaux, ce fier Conquerant d'Ilion ignore la trame se» crette d'un monstre exécrable qui va de sang froid lui » plonger le poignard dans le sein. De quel nom l'appelle» rai-je? est-ce une femme qui ose un pareil attentat? une » épouse qui tuë son époux? non, c'est une Charybde, une » Scylla, une Euménide. De quel œil cependant & avec » quelle joïe concertée elle a reçû son époux! elle a paru » se réjouir de son retour. La vûë seule de sa victime cau» soit son allégresse. On ne m'en croira pas non plus qu'à » Troye. Mais l'évenement va justifier mes paroles. «

Æneid. l. 2. v. 247.

Les Vieillards effraïés feignent de ne pas comprendre une prédiction si claire. Et comme elle mérite d'être répétée plus d'une fois, Cassandre leur répond nettemenr. Je vous annonce que vous verrés la mort d'Agamemnon. Quel sera donc l'assassin, dit le Chœur? Cassandre replique qu'on a dû comprendre son discours. Elle recommence pour la troisiéme

fois d'être agitée de son Démon prophetique. Scene très-animée & fort interessante. Car à mesure que l'attentat de Clytemnestre s'avance derriere le Théatre, Cassandre le montre, pour ainsi parler, aux yeux des Spectateurs à travers les voiles de la divination & dans le feu des mouvemens Pythoniques. » O Apollon, s'écrie-t'elle encore, quel- » le chaleur s'empare de mes sens! une Lionne de concert » avec le Loup attente à ma vie. Je lui sers de prétexte » pour faire mourir son époux, & je serai sa victime à mon » tour. «

Cassandre voïant sa mort concluë jette ses couronnes & son sceptre, symboles des Prophetes. Elle rend à Phœbus tous ses dons. Il lui semble que ce Dieu la dépouille de sa robe, & qu'il venge l'amour dédaigné. » Mais, dit-elle, je » serai vengée à mon tour. Un fils viendra un jour laver » la honte de la mort d'un pere & de la mienne dans le sang » de sa mere. « (Elle parle d'Oreste, qui tua depuis Clytemnestre.) » Pourquoi donc me plaindre de mon sort? j'ai vû » périr Ilion. Je vois périr ceux qui l'ont détruit. Man- » querois-je de courage pour aller au-devant du trépas. J'y » vole... «

Le Chœur admire sa fermeté & veut la retenir. Sur le point d'entrer dans le Palais elle hesite. » Cette maison, » dit-elle, respire le carnage. « Toutefois elle prend son parti. » Adieu, ô étrangers, j'ai assés vécu. « Elle les quitte enfin après leur avoir laissé des dons pour servir de gages qui puissent rappeller dans leur esprit la verité de ses prédictions, & après avoir fait au Soleil une priere pathetique pour le prier de venger son trépas.

Les Vieillards incrédules ne peuvent encore s'imaginer que ce qu'ils viennent d'entendre puisse arriver. Mais ils en sont bien-tôt persuadés par eux-mêmes. Ils entendent les cris pitoïables d'Agamemnon qu'on massacre derriere le Théatre. Il se plaint qu'on ait la cruauté de redoubler les coups. Le Chœur effraïé, dont il y a ici deux Interlocuteurs, se partage sur le parti qu'il doit prendre. Bien-tôt il se détermine à entrer de force dans le Palais. Mais Clytemnestre vient tout à coup à sa rencontre avec l'air

assûré & féroce d'une femme qui a médité son crime de longue main, & qui l'a exécuté de sang froid. C'est la Cleopatre de Corneille. Loin de rougir d'avoüer sa trahison, elle se vante d'avoir tué son époux, & raconte tranquillement la maniere dont ce forfait s'est accompli, jusqu'à paroître encore teinte du sang qu'elle vient de verser. Les portes du Palais s'ouvrent & l'on voit dans l'enfoncement le cadavre d'Agamemnon. Elle veut qu'à cette vûë le peuple se réjouisse du crime qu'elle a commis; & elle s'embarrasse peu de ceux qui le blâmeront. Enfin, dit-elle, » Agamemnon à bû la coupe qu'il avoit lui-même remplie » de maux & d'horreurs . . . Oui, cette main a tué mon » époux : c'est la justice qui l'a conduite. « Le Chœur la regarde comme une emportée, digne au moins d'être chassée de la patrie. Mais elle lui reproche elle-même de n'avoir pas chassé son mari après qu'il a sacrifié Iphigenie. Voilà le prétexte sur lequel Clytemnestre fonde son attentat, & d'ailleurs Egisthe est son appui. C'est ce qui l'anime à braver le peuple, & à triompher avec la derniere hauteur du meurtre d'Agamemnon & de celui de Cassandre qu'elle vient d'immoler, sous prétexte qu'elle étoit sa rivale.

Voïés Rodogune.

Ce qui suit est très-éloquent, & exprime admirablement & les regrets du Chœur qui parle avec beaucoup de dignité à une Reine exécrable, & l'orgueil de cette Reine qui soutient que son époux a bien mérité son sort. » O terre, » s'écrie un des Vieillards, que ne m'avés-vous englouti » avant que d'avoir vû mon Roi, ce Roi si riche & si puis» sant réduit à un vil tombeau!.. Mais qui l'inhumera? » qui le pleurera? le ferés-vous, cruelle, vous qui l'avés » égorgé? Ce soin, répond Clytemnestre, ne vous regar» de pas. Nous l'avons immolé : nous l'inhumerons; & si » l'on ne lui rend pas le tribut ordinaire, du moins sa fille » Iphigenie viendra à sa rencontre l'embrasser tendrement » au bord du fleuve des douleurs. « On voit qu'elle ajoûte la plus amere dérision au crime le plus noir, comme le Chœur le lui reproche.

Enfin Egisthe paroit à son tour, & se glorifie de la mê-

me façon. Il prétend avoir vengé son pere Thyeste qui avoit fait une imprécation contre les Pelopides, parce que Atrée lui avoit fait manger ses propres enfans. Le Chœur lui parle avec la même fermeté qu'à Clytemnestre, le menace de la colere de tout le peuple, lui reproche sa lâcheté de s'être servi des mains d'une femme pour tuer son époux, & il prédit à l'Usurpateur qu'Oreste punira l'amante & l'amant. Ces discours séditieux, mais sans effet, marquent en même-tems & la liberté des peuples de ce siecle, & le pouvoir des Rois ou des Tyrans qui s'en moquoient. Egisthe en Tyran timide en paroît piqué : mais il n'y répond que par de vaines rodomontades. Les Vieillards crient, appellent au secours les Citoïens, & font mine de se soulever. Clytemnestre tranquille dans son crime, exhorte son époux à mépriser les bruits impuissans; & tous se retirent.

Cette Tragédie fut couronnée, & méritoit de l'être alors. Les passions y sont portées au plus haut point, soit dans la Scene de Cassandre, soit dans la suite. Les premiers Actes paroissent languir & interesser moins. Mais ils conduisent au but, servent de préparatifs à ce qui suit, & ménagent des suspensions qui doivent avoir plus sûrement leur effet. Le crime n'y est puni que par la révolte & les prédictions du Chœur : mais cela suffit pour ceux qui sçavent la suite. La vengeance d'Oreste sur Egisthe & Clytemnestre, ses fureurs & son rétablissement sur le Thrône de son pere, sont deux autres Tragédies qui suivent celle-ci. On a vû la premiere sous le nom de *Coëphores* dans la premiere Partie de cet Ouvrage. Nous parlerons de la seconde quand nous aurons dit quelque chose de l'Agamemnon de Seneque.

I. Tom. p. 199.



AGAMEMNON

AGAMEMNON
DE SENEQUE.
ACTE PREMIER.

L'Ombre de Thyeste sortie des enfers, fait le prologue ou l'ouverture du Théatre. Il ne fait autre chose qu'annoncer très-distinctement ce qui doit arriver, je veux dire, le meurtre d'Agamemnon : & par-là, il ôte tout le plaisir de la surprise ; en quoi l'on voit combien l'art du Poëte Latin est inférieur à celui d'Eschyle. Il est vrai que Thyeste dit des vers magnifiques, qu'il marque adroitement le lieu de la Scene, qu'il repasse les crimes de sa maison en faisant frémir les Spectateurs, & qu'il finit enfin par ce beau vers :

Phœbum moramur. Redde jam mundo diem.

» Ma présence arrête le Soleil. Je me retire : Apollon rends » la lumiere au monde. « Mais cela ne couvre pas le défaut d'avoir prévenu tout le plaisir du Spectateur, qu'Eschyle avoit menagé & préparé avec tant de soin.

Le Chœur des Argiennes arrive après que Thyeste est rentré dans les enfers. Ce Chœur fait une belle morale sur les dangers & les soucis dont les Rois sont environnés, & sur le bonheur inestimable de la vie privée.

Metui cupiunt, metuique timent.

» Les Rois souhaitent d'être craints, & ils craignent de » l'être. « C'est un tissu de pensées brillantes & vraïes. Mais à quoi cela vient-il ? voilà pourtant un Acte. Il est bon d'observer que les Chœurs de ce Poëte ne ressemblent à ceux des Grecs, que par la mesure des vers différente de celle des récits, & qu'il ne les a point divisés en Strophes, comme eux, pour être chantés par deux troupes. Ainsi il a pris

tous les inconveniens des Chœurs sans en avoir connu les avantages : ou plûtôt il s'embarrasse peu des avantages & des inconveniens ; & ses Chœurs sont presque toujours des Intermedes détachés.

ACTE II.

Clytemnestre sur le bruit du retour de son époux vient elle-même s'exhorter à mettre le comble à son infidelité & à ses crimes, à faire expirer un reste de remords, à tuer Agamemnon.

Per scelera semper sceleribus tutum est iter.

» Les forfaits se fraïent toujours un chemin assuré aux for» faits. « Rien de plus théatral que tout ce commencement. Elle se propose de surpasser toutes les noirceurs des femmes en fureur. » Mais non : fuïons, dit-elle, avec mon » amant. Ah, reprend-t'elle aussi-tôt, ta sœur *a* l'a fait : » un plus grand crime est digne toi. «

Soror ista fecit ; te decet majus nefas.

La Nourrice de Clytemnestre, suivant l'usage des Grecs, demande la cause de ce trouble à sa Maîtresse ; qui lui répond, qu'agitée par le crime & le remords, elle ne veut plus d'autres guides que ses passions. La Confidente l'exhorte à cacher au moins son adultere ; & il se fait ici un conflict de sentimens, qui a sa beauté. C'est la façon de Seneque. La Reine outrée du souvenir de sa fille immolée en Aulide dit :

Cruore ventos emimus, bellum nece.

» C'est au prix de mon sang & de la mort de ma fille que nous » avons acheté les vens & la guerre. « Comme elle cherche des prétextes pour tuer son époux, elle lui impute encore l'amour de Briseide & celui de Cassandre qu'il ramene de Troye : » Perçons ce perfide, s'écrie-t'elle ; mou-

a Helene.

» rons, s'il le faut, pourvû qu'il meure ; la mort est douce » quand notre ennemi périt avec nous. «

Mors misera non est commori cum quo velis.

C'est la même pensée dans Hercule au mont Oeta, Acte II.

Felix jacet quicunque quos odit premit.

La Confidente détourne la Reine de ce forfait par la crainte, par l'horreur du crime, par les plus fortes raisons qu'elle peut imaginer : puis elle laisse la place à Egisthe qui paroît.

Celui-ci après quelques remords vrais ou affectés, dit à Clytemnestre qu'il s'en va tuer le Roi, au nom de son épouse. Elle paroît effraïée toute déterminée qu'elle a paru d'abord. Le repentir agit sur son cœur, les paroles de sa Confidente lui reviennent à l'esprit; elle est résoluë de recevoir Agamemnon. Egisthe la ranime à son tour, ce qui fait un contraste agréable avec la Scene précedente. Il entrelasse sa harangue de Sentences : car les Sentences ne coutent rien à Seneque. En voici une remarquable au sujet des Rois.

Id esse regni maximum pignus putant
Si quicquid aliis non licet, solis licet.

» Ils regardent comme un droit attaché au Sceptre, le pri- » vilege de faire comme permis, ce qui est un crime pour » autrui. « Clytemnestre livrée aux remords ne sçauroit se laisser vaincre. Egisthe insiste & la menace de se tuer luimême, si elle l'abandonne : elle se rend tout à coup. Elle consent au moins de conférer encore sur le parti qu'ils doivent prendre ensemble. Ainsi le projet demeure encore indécis.

Le Chœur sans se lier le moins du monde à cet Acte, chante les loüanges des Dieux, au sujet du retour d'Agamemnon vainqueur. Cela n'est pas assurément en sa place. Au reste, l'art de Seneque est par tout à peu près le même; & qui a vû une de ses Pieces, peut se vanter de les sçavoir toutes, du moins pour ce qui concerne la conduite du Théatre. C'est une déliberation, une dispute de con-

fidence, un changement par l'arrivée d'un nouvel Acteur; & le tout se dénouë presque toujours de la même façon; sans compter que le style se ressemble par tout, quel que soit le personnage qui parle, homme ou femme, heros ou subalterne. Quant à la force des pensées & des tours, tout n'est pas de la même main. On n'y remarque seulement que le même goût de Théatre qui dominoit alors.

ACTE III.

Eurybate Herault d'Agamemnon après avoir adoré les Dieux de la patrie, comme dans Eschyle, déclare à Clytemnestre que son époux revient vainqueur de Troye. Seneque a crû corriger Eschyle, en excitant la curiosité de cette Reine sur le sort de Menelas, d'Helene, & de l'armée. Mais il s'est trompé. Clytemnestre dans Eschyle contente en apparence de sçavoir que son époux vit, remet la connoissance du reste à son retour, & veut, dit-elle, l'apprendre de lui-même. Eschyle en cela a raison. Le reste est un hors d'œuvre qui ne doit être dit qu'au Chœur au plus & en peu de mots, comme dans Eschyle. Le seul retour d'Agamemnon est ce qui interesse ici. Cependant Eurybate s'étend sur le naufrage de la flotte, & fait un récit uniquement pour donner carriere à son imagination; récit superflu & qui fait languir la Scene, bien différent de celui du Poëte Grec où le Herault pour ne pas affliger la Reine, comme il le marque quand elle est partie, se contente de lui dire en general, que la flotte a extrêmement souffert; & cela afin de la consoler de ce qu'elle assure avoir souffert elle-même durant l'absence d'Agamemnon. Seneque n'a pas voulu sentir toute la finesse de ces bienséances. Son Eurybate ne sçauroit finir. Ses vers sont pompeux, mais sans goût. Décrit-t'il une tempête, c'est du style de Lucain. Le sage Virgile formé sur le bon goût des Grecs en avoit bien mieux profité, soit pour mettre les choses en leur place, soit pour peindre juste ses objets, soit pour finir à propos.

La Reine après avoir écouté une narration très-fatigante à force d'être belle, (car on ne peut ennuïer plus spirituel-

lement) conclut à remercier les Dieux par des sacrifices. Elle se retire pour cela à la vûë de Cassandre suivie de Troyennes captives qui viennent là, l'on ne sçait comment ni pourquoi.

Ce Chœur de Troyennes, à qui l'autre Chœur cede la place en cet Acte, chose que n'ont jamais pratiquée les Grecs, releve le bonheur de ceux qui sont morts. Elles ont vû leur patrie en proïe aux flammes, & les voilà captives. » Qu'il est déplorable, s'écrient-elles, de ne sçavoir pas » mourir ! «

O quàm miserum est nescire mori !

Comme elles pleurent aussi sur la maison de Priam, Cassandre leur dit de pleurer sur leur propre destinée ; que pour elle sa douleur est de nature à ne pouvoir se partager, qu'elle sçaura bien suffire à ses maux. Elle se dépouille de ses ornemens prophetiques, & dit de fort belles choses pour défier les Dieux de porter plus loin ses malheurs. C'est Seneque qui a appris à tous les Théatres à dire des injures aux Dieux. Elle entre dans ses fureurs de Prophetesse pour prédire la mort d'Agamemnon. Mais ce morceau n'approche pas de celui d'Eschyle. Dans celui-ci Cassandre est la Sibylle de Virgile, & dans l'autre c'est celle de Lucain.

ACTE IV.

Agamemnon en arrivant trouve Cassandre pâmée. Il la rappelle à la vie. » Ouvrés les yeux, dit-il, voici le port & » la fin de vos infortunes ; goûtés la joïe de ce jour heureux. » Ma patrie, répond-t'elle, a vû finir les siens : tout est fini » pour moi. « Il se fait entr'eux un dialogue coupé dans ce goût. Il a de la grace ; mais il est déplacé. Agamemnon a des interêts trop grands à démêler avec Egisthe & Clytemnestre, pour l'amuser ici avec Cassandre. Aussi Eschyle ne l'a-t'il pas fait. La Scene du reste est fort courte & fait tout l'Acte avec le Chœur des Argiennes qui revient prendre sa place. Il s'étend sur l'éloge d'Argos & sur les travaux d'Hercule. A quel sujet ?

ACTE V.

Caſſandre reparoît pour venir dire nettement qu'Agamemnon eſt aſſis à un feſtin où il perdra bien-tôt le jour par les mains d'Egiſthe & de Clytemneſtre. Elle fait plus. L'attentat ſe commet; & elle le raconte ſans le voir. Ce récit eſt vif : mais Caſſandre triomphe trop de voir Troye ainſi vengée. Elle eſt plus modeſte, & n'eſt point cruë quoiqu'elle puiſſe dire, chés Eſchyle.

Electre ſort effraïée avec le petit Oreſte qu'elle ſauve de la mort, pour ſe réſerver en lui un vengeur. Strophius, comme ſi on lui avoit donné le mot, vient ſur le champ avec ſon fils Pylade. Electre lui confie ſon frere; & il le reçoit en diſant cette Sentence.

Poſcunt fidem ſecunda, at adverſa exigunt.

» La proſpérité veut de la fidelité dans les amis; l'adverſi- » té l'exige. « Puis il amene Oreſte dans ſon char, ſans qu'Electre ſonge à le ſuivre, ni lui à la ſauver.

Clytemneſtre teinte du ſang de ſon époux, & voïant Caſſandre avec Electre à l'autel voiſin entre en fureur contre celle-ci, & lui redemande Oreſte. » Rendés-moi mon » fils, dit-elle; & vous, rendés-moi mon pere, répond Elec- » tre. « Elle va au-devant de ſa barbare mere & s'offre à recevoir le coup de la mort. Egiſthe ſe joint à Clytemneſtre pour réprimer les reproches d'Electre. Cette Princeſſe ſur la menace qu'il lui fait de l'eſclavage, s'écrie : » Donnés- » moi la mort. Je vous la donnerois, replique Egiſthe, ſi » vous ne la demandiés pas. « Voilà le goût de Seneque; c'eſt-à-dire, de ſon ſiecle. Il ſeroit beau, s'il n'étoit porté trop loin. Mais il veut par tout de l'antitheſe, & s'éloigne toujours de la nature. La Piece finit par l'ordre que donne la Reine d'empriſonner Electre, & de faire mourir Caſſandre.

Cette Piece au jugement des Critiques, n'eſt que du ſecond ordre de celles qu'on attribuë à Seneque : c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas du Philoſophe, mais du Poëte.

LES EUMENIDES.

TRAGEDIE D'ESCHYLE.

LA Piece qui porte ce nom est si bizarre, que je crois devoir en dire peu de chose. J'en dirai toutefois assés pour en laisser une idée juste, & pour ne paroître pas vouloir déguiser Eschyle en ne le montrant qu'en beau.

Le sujet des Eumenides est la suite des *Coëphores*. Oreste après avoir tué sa mere est obsedé par des Furies qui ne le quittent plus. Apollon pour l'en délivrer lui conseille d'aller à Athenes implorer le secours de Minerve. Ce Dieu s'y transporte lui-même. Oreste est soumis au jugement des Aréopagites, & sauvé par Minerve. Voilà en gros le sujet. On verra par le détail que cette Tragédie nous montre l'origine & la pratique d'une loi de l'Aréopage en faveur des coupables. Ce Tribunal reçut son nom du Dieu Mars *a*, qui y fut jugé le premier, dit Pausanias *b*. Oreste le fut long-tems après sous Démophon Roi d'Athenes, comme on l'apprend par les marbres d'Arondel, & non auparavant sous Pandion, comme l'a prétendu le Scholiaste d'Aristophane sur les *Guespes*.

a Ἄρης.
b *In Atticis.*

ACTE I.

L'unité de lieu n'est pas gardée dans cette Piece : car d'abord la Scene est à Delphes, & ensuite à Athenes. Mais ce n'est pas là ce qui choque le plus, comme on le reconnoîtra bien-tôt. Oreste donc est supposé à Delphes dans le Temple d'Apollon. Une vieille Pythonisse ouvre le Théatre par l'invocation de tous les Dieux fatidiques, début un peu lent ; mais qui peint bien les céremonies des ces sortes de Prophetesses. Elle s'assit sur son Trépié comme prête à prononcer des Oracles aux Grecs assemblés ; spectacle plus frappant que les vers. Dans l'enfoncement du Théatre, & apparemment dans le vestibule du Temple, elle apperçoit Oreste environné de Furies endormies par Apollon. Elle en fait une peinture horrible. Il falloit en effet que leur

figure fût extrémement hideuse, puisqu'on rapporte que dès que ces Furies vinrent à se réveiller & à paroître tumultuairement sur le Théatre, où elles faisoient l'office du Chœur, quelques femmes enceintes furent blessées de surprise, & que des enfans en moururent d'effroi. Le Chœur étoit alors au nombre de cinquante Acteurs. On le réduisit depuis cet accident à quinze par une loi expresse, & depuis à douze.

La Propheteсse expose donc le sujet fort naturellement. Elle montre de loin Oreste (qu'on ne voit point encore,) en forme de Suppliant la tête ceinte d'une large bande de laine blanche, tenant une branche d'olivier d'une main, & de l'autre une épée encore sanglante. Elle en laisse le soin à Apollon qui paroît avec Oreste.

Ce Dieu l'assure qu'il ne l'abandonnera pas, & qu'il sçaura le tirer des mains des Furies. Il lui ordonne de profiter de l'intervalle qu'elles lui laissent, pour se réfugier à Athenes où ce Dieu achevera de le délivrer de leur mains. Car enfin, ajoûte-t'il, c'est moi qui vous ai porté à tuer Clytemnestre. Oreste après une courte priere à Phœbus se retire; & Apollon prie Mercure de conduire heureusement ce fugitif qu'il a pris sous sa protection.

A peine Apollon & Oreste ont disparu qu'on voit sortir de terre l'Ombre de Clytemnestre; tant cette Tragédie est féconde en spectacles. Elle appelle à haute voix les Furies pour les réveiller. Apparemment elles sont étenduës sur le Théatre. L'Ombre se plaint d'être negligée parmi la foule des morts, sans vengeance, sans ressource contre un fils qui a tué sa mere, tandis qu'elle paie bien cher la mort qu'elle a procurée à son époux. Elle leur montre les blessures qu'elle a reçûës d'Oreste, & leur reproche leur nonchalance à la venger. Etoit-ce là le prix de tant de sacrifices qu'elle leur a faits? » Quoi, dit-elle, vous dormés! & » votre captif semblable à un Faon s'est échappé de vos » mains. «

L'on auroit peine à deviner ce qui va suivre, & pour le dire sans aucun déguisement, le Chœur entier, où la principale Furie ne répond que par des ronflemens redoublés,

que

que l'Autheur a marqués très-exactement, tantôt plus, tantôt moins forts, & suivant différens tons. Cela feroit croire que les instrumens exprimoient *a* ceci, comme ils exprimoient apparemment les plaintes & les pleurs à diverses reprises dans certains autres Chœurs, par exemple dans la Tragédie *des Perses*. Toutefois à quelque assaisonnement qu'on mette ces ronflemens de Furies, on convient aisément qu'ils n'en valent pas mieux, au moins pour notre siecle, où l'on a cependant vû les ris mis en rime & en musique dans un Opera *b*. Il faut encore ajoûter qu'après quelques importunités de l'Ombre de Clytemnestre, la Furie principale rêve & s'écrie en rêvant, comme si elle poursuivoit une bête à la chasse. Enfin elle se réveille, & réveille ses Compagnes fort étonnées à leur réveil de voir que leur proïe leur est échappée. Elles s'en prennent à Apollon, & sont fort scandalisées qu'un jeune Dieu ait duppé de vieilles Divinités.

ACTE II.

Apollon survient d'un air courroucé, & leur ordonne de sortir de son Temple, sous peine d'être percées de ses traits, & d'être blessées jusqu'à rendre par leurs blessures tout le sang humain dont elles se repaissent. Il les renvoïe dans les lieux de la Grece où se commettent les crimes énormes, le meurtre, la vengeance qui fait arracher les yeux, & la fureur qui fait qu'on lapide les hommes, qu'on les empale, qu'on leur coupe les extrêmités du corps, & qu'on les rend Eunuques. » Voilà, dit-il, vos régals ordinaires. » C'est l'antre d'un Lion sanguinaire qui doit être votre » retraite, & non ce Temple des Oracles. « Cependant sur le reproche que lui font les Eumenides d'être le fauteur d'un fils meurtrier de sa mere, il se disculpe autant qu'il peut en

a On peut penser la même chose des croassemens de Grenouilles, & du ramage des oiseaux dans Aristophane. Voïés la troisiéme Partie.

b Oh, qu'il est beau, ho, ho, ho!
Qu'il est joli, hi, hi, hi! *&c.*

Fêtes de l'Amour & de Bacchus. *Acte II. Scene II.*

deux mots, & il les renvoïe au jugement de Minerve. Elles le quittent déterminées à poursuivre Oreste, & le laissent résolu de le défendre.

ACTE III.

Tout à coup le lieu de la Scene change, & Delphes devient Athenes. On voit Oreste prosterné aux pieds de la statuë de Minerve à laquelle il fait une priere courte & touchante. Les Eumenides qui en qualité de Déesses parcourent la terre d'un bout à l'autre en un instant, se trouvent à ses côtés, & reconnoissent leur captif à l'odeur du sang maternel qu'il a versé. Elles lui déclarent qu'elles boiront long-tems du sien, sans lui donner la consolation de mourir, & qu'elles le livreront enfin à Pluton ce Dieu redoutable aux parricides & aux impies. Oreste a beau s'écrier qu'il a été purifié dans le Temple de Delphes par le sang des animaux répandu sur lui, & plus encore par le tems qui efface tous les crimes. Il a beau dire, qu'il vient invoquer Minerve, & lui offrir pour appui son bras, son sceptre, & son Roïaume. Les Eumenides lui répétent qu'il leur est dévoué & que ni Minerve ni Apollon ne pourront le dérober à leurs coups. En signe de réjouissance de l'avoir retrouvé, elles se mettent à chanter autour de lui une Ode magique & infernale. Cette espece d'hymne est pleine du feu d'Eschyle, & inspire je ne sçai qu'elle horreur. Plusieurs des couplets finissent par un refrain qui montre que ce chant est un chant de Furies, un chant qui lie les hommes coupables, & qui les fait sécher de fraïeur. Tout ce qu'elles disent tend à faire voir qu'elles sont les vengeresses de la justice, & les bourreaux des criminels.

ACTE IV.

Minerve descend avec majesté dans son Temple. Elle voit Oreste aux pieds de sa statuë, & les Furies qui l'assiégent. » Que prétendés-vous, leur dit-elle, vous qui ne res» semblés ni aux Divinités ni aux hommes ? « Les Furies

font connoître à la Déesse ce qu'elles sont & ce qu'elles veulent; & comme elles la voïent déterminée à ne pas condamner Oreste sans l'entendre, elles consentent à la prendre pour arbitre de leurs prétentions contre luî.

Ce Prince commence son apologie par déclarer qu'il a été purifié avant que de toucher la statuë qu'il tient embrassée. Il raconte ensuite son histoire en peu de mots. Il convient du fait : mais il le justifie sur l'ordre d'Apollon, & remet sa cause entre les mains de Minerve. Par provision elle le prend sous sa sauve-garde, & veut qu'il soit jugé dans les formes par des Atheniens choisis qui jureront de prononcer suivant l'équité. Voilà, selon Eschyle, l'origine des procedures juridiques de l'Aréopage par rapport aux affaires criminelles.

Minerve sort avec Oreste : mais le Chœur fort mécontent d'un commencement de procès qui prend le train de leur enlever leur victime, se plaint amérement de cette prétenduë injustice. » Oui, s'écrient les Eumenides, si cet » assassin nous échappe, toutes les loix sont renversées. L'im» punité rendra les hommes plus prompts à l'imiter; & com» bien de meres auront le sort de Clytemnestre ! .. Qui vou» dra désormais nous invoquer ? quel malheureux s'écriera, » ô Justice, ô Thrône des Furies ... « Tout roule sur cette morale, en Musique, qui remplit l'intervalle de l'Acte.

ACTE V.

Minerve reparoît à la tête des Juges qu'elle a choisis. Elle ordonne au Herault d'emboucher la trompette, & d'imposer silence au peuple, qu'on suppose présent. On voit Apollon qui la suit, & qui entre en cause en faveur de l'accusé. Quoique tout ceci prenne dans l'esprit des Lecteurs un je ne sçai quel air comique, qui les rappelle à la Comédie des Plaideurs, c'est toutefois une action très-sérieuse, ainsi que le plaidoïé d'Horace devant Tullus.

Minerve met la cause sur le Bureau : & la principale Eumenide commence à parler, non en haranguant; mais en interrogeant pied à pied l'accusé sur le fait; il en con-

vient : sur la maniere ; il l'explique : sur l'Autheur de ce dessein ; c'est Apollon.

Oreste interroge à son tour l'Eumenide. » Pourquoi n'a-» vés-vous pas puni Clytemnestre après qu'elle a tué son » époux ? elle ne lui étoit pas liée par le sang, répond la »Furie. «

Les faits ainsi exposés & convenus de part & d'autre, Apollon se leve à son tour ; & pour justifier Oreste, il avouë qu'il lui a commandé de tuer sa mere. Mais il ajoûte, que tous ses Oracles sont les decrets de Jupiter même. » Quoi, » replique le Chœur, Jupiter vous a inspiré d'ordonner le » meurtre d'une mere, pour venger un pere mort ? oui, » dit le Dieu ; car la mort d'un Heros & d'un Roi doit être » considerée avec d'autres yeux que celle d'une indigne » épouse. « Il retrace pour émouvoir le peuple en sa faveur, la maniere horrible dont Clytemnestre a égorgé son époux & son Roi » Roi malheureux d'avoir été épargné à Troye, » qui lui eût procuré une mort moins ignominieuse. « C'est le morceau pathetique de l'Avocat.

La Furie fait une petite objection assés impie à Apollon. » Hé quoi, dit-elle, Jupiter a lié son pere Saturne, » & il condamne une Reine qui a envelopé son mari d'un » voile pour le faire périr ! « Apollon réfute cette objection par l'extrême différence d'un Dieu lié, & d'un Roi mis à mort. On le presse sur le titre de mere, titre si sacré parmi les hommes, qu'il fait regarder comme parricides ceux qui donnent la mort à celles dont ils ont reçû le jour. Il se tire de là par un *distinguo* très-singulier, mais reçû chés les autres Tragiques Grecs qui ont traité le même sujet ; c'est que le pere est veritablement l'autheur de de la vie, & non la mere, qui n'est, dit-il, que simple dépositaire de son fruit. Il prend à témoin Minerve elle-même, issuë sans mere du cerveau de Jupiter. Il finit, en promettant à Minerve, que si elle sauve Oreste, ce Prince & sa posterité seront toujours attachés au peuple d'Athenes par une alliance que rien ne pourra dissoudre. C'est un trait de politique d'Etat, qu'Eschyle avoit ses raisons de placer ici. Il regarde les Argiens sujets d'Oreste. Presque

Voïés l'Oreste d'Euripide.

toutes les Tragédies anciennes sont pleines d'allusions pareilles, dont l'application nous est cachée. Nous serons plus heureux à démêler celles d'Aristophane.

Minerve ordonne qu'on aille aux voix, c'est-à-dire, qu'on mette les petites pierres dans l'urne à la maniere des Aréopagites. Durant cet intervalle où chacun donne ses suffrages pour ou contre, elle prononce la loi qu'elle veut qu'on observe dans les jugemens criminels; car c'est ici l'établissement des Juges de l'Aréopage. » J'entends, dit-elle, que cet » Aréopage, que ce lieu qui tire son nom de Mars, & qui » fut le camp des Amazones quand elles firent la guerre à » Thésée conserve la majesté de la Justice, pour prévenir » les crimes parmi mon Peuple. Plus désormais de nouvel- » les loix : elles souilleroient les miennes, comme l'eau est » souillée par une matiere étrangere. Que mes loix regnent » parmi vous, & tiennent lieu de Monarque. Sans la crain- » te, qui cultiveroit la Justice? maintenés donc ce Tribu- » nal comme le rempart le plus ferme de votre païs, Tri- » bunal que n'ont point d'autres peuples, Tribunal désin- » teressé, prompt à punir le crime, & toujours attentif à » veiller au salut des citoïens. Tel est l'établissement que » je fais pour ma nation chérie. «

Comme les Eumenides sentent que l'air du Bureau n'est pas pour elles, la Furie Coriphée lance quelques traits piquans pour intimider les Juges. Apollon y replique : & l'une & l'autre imitent parfaitement deux parties adverses qui sont dans l'attente de leur jugement. Cependant, Minerve donne son suffrage à Oreste; & la raison qu'elle en apporte, c'est que n'aïant point de mere, elle prend peu d'interêt au meurtre de Clytemnestre, considerée comme mere. Elle donne ordre aussi-tôt de produire les pierres blanches & noires. » O Apollon, s'écrie Oreste, quelle » sera l'issuë de cette cause?..« L'Eumenide en fait de même dans l'incertitude du succès : & Apollon commande que l'on compte exactement les suffrages, parce qu'un seul de plus ou de moins renverse ou rétablit des familles entieres. Ce sont là, comme il est visible, autant de traits pour les gens de Justice du siecle d'Eschyle & de tous les tems. Les

pierres noires & blanches se trouvent en nombre égal. Ainsi Oreste est absous.

Surquoi s'adressant à Minerve: » O Pallas, dit-il, ô Déesse Tutelaire, c'est vous qui me rendés à ma patrie. Oui, » les Grecs diront en me revoïant, c'est par le secours de » Minerve, d'Apollon, & de Jupiter qui prend en main les » interêts d'Agamemnon, qu'Oreste remonte sur le Thrô- » ne de son pere. Mais avant que d'y monter, je voue à » cette terre une alliance éternelle. (Voilà le but de cette » Piece. Eschyle vouloit montrer l'union des Argiens & des » Atheniens.) Je jure qu'aucun Argien n'y portera la guer- » re; & si quelqu'un des miens après mon trépas osoit vio- » ler le serment solemnel que j'en fais, je lui annonce par » avance des malheurs qu'il ne pourra éviter. Je lui ren- » drai les chemins d'Athenes impraticables, & du fonds du » tombeau je sçaurai le faire repentir de son entreprise, » prêt au contraire à devenir favorable à ceux qui hono- » reront Athenes, & qui garderont l'alliance que je viens » de jurer, &c. « Il se retire & laisse les Eumenides exhaler leurs plaintes & leur rage.

Minerve tâche de les adoucir en leur représentant que si Oreste est sauvé, leur honneur est à couvert, & que c'est une affaire de grace, puisqu'après tout les suffrages se sont trouvés égaux. Elle les prie de ne pas s'abandonner à leur courroux, ni accomplir les menaces qu'elles ont faites de désoler Athenes. Elle leur promet enfin un asile, des honneurs, & des autels dans sa ville. Le Chœur encore irrité répéte ses plaintes & ses invectives. Ce sont des Furies qui s'emportent contre leurs Juges. Minerve continuë de les prier avec dignité; & elle mêle adroitement la douceur avec la force, comme Jupiter fit à l'égard de Phœbus, quand ce Dieu au sujet de Phaëton foudroïé voulut refuser sa lumiere au monde,

Ovid. Metam. l. 2. v. 397.

Precibusque minas regaliter addit.

Elle tâche enfin de les engager à recevoir l'hommage & le culte des Atheniens. On leur passe de faire éclatter quelque colere dans les premiers momens; mais il faut que la raison les rappelle à des conseils plus doux.

Cette Scene à la matiere près, est bien conduite quant à la passion. Les Eumenides sont contraintes de ceder à l'éloquente & vive douceur de la Déesse. Elles font leurs conditions. Minerve leur donne parole qu'on leur élevera un Temple : (c'étoit celui qui étoit à Athenes du tems d'Eschyle,) & que nulle famille ne prospérera sans leur aveu. Elles font à leur tour des souhaits propices à la ville d'Athenes. On les reçoit comme Déesses du païs par l'ordre de Minerve ; & cette céremonie s'exécute par une troupe de jeunes filles & de femmes de tout âge, qui conduisent ces Divinités nouvellement adoptées dans le lieu qui leur est destiné.

On sent assés que les traits rudes & un peu grossiers de cette Piece sont fort opposés à notre goût, & au vrai goût du Théatre. Mais il ne faut pas confondre parmi ces traits ce qui regarde uniquement les mœurs & les idées des Grecs. Le ronflement des Furies, & ce spectacle de monstres difformes ne vaut du tout rien. Cependant, comme c'étoient des Divinités respectables pour les Grecs, ils les voïoient avec d'autres yeux que nous. A plus forte raison devoient-ils être moins choqués de voir Apollon plaider pour Oreste, & Minerve jouer le role qu'elle jouë. Tout cela étoit dans leur génie ; & il est necessaire qu'on s'en rapproche autant qu'il est possible, pour ne pas trouver ridicule une Tragédie qui ne l'étoit certainement pas au goût du peuple le plus poli de l'Univers.



LES SUPPLIANTES.

TRAGEDIE D'ESCHYLE.

VOICI encore une des Tragédies les plus simples de la façon d'Eschyle. C'est la derniere de celles qui nous restent de lui. Danaüs regnoit en Egypte avec son frere Egyptus. Celui-ci se rendit l'unique maître, & soumit son frere à ses loix. Egyptus avoit cinquante fils, & Danaüs cinquante filles. Le premier voulut donner pour épouses à ses fils leurs cousines germaines. La proposition effraïa les Danaïdes, de maniere qu'elles s'enfuirent à Argos avec leur pere Danaüs, afin d'éviter un mariage qui leur paroissoit impie. Au reste, Argos étoit en quelque sorte leur terre natale, puisque la Maison de Danaüs étoit issuë d'Io qui étoit Argienne. C'est sur ce fondement qu'elles crurent qu'on les recevroit plus volontiers dans ce païs. Pelasgus fils de Paleсthon étoit alors Roi d'Argos. Il lui parut inhumain de rejetter les prieres de ces illustres Suppliantes, mais dangereux en même-tems de les recevoir. Egyptus pouvoit lui faire la guerre; & Pelasgus en bon Roi content de gouverner son petit Etat, n'aimoit pas à s'attirer des affaires étrangeres. Cette déliberation est tout le fonds de le Tragédie dont on va rendre compte. L'histoire de Danaüs & d'Egyptus paroît ici fort differente de celle que racontent d'autres Poëtes. Selon eux Danaüs après avoir regné neuf ans avec son frere en Egypte fut déthrôné, poursuivi, & contraint de se réfugier à Argos, où il fonda le Roïaume de ce nom. Il ne laissa pas de consentir au mariage de ses cinquante filles avec ses cinquante neveux; mais sous condition secrette, que les Danaïdes armées d'un poignard caché sous leurs robes massacreroient leurs maris la premiere nuit de leurs nôces. Ce projet s'exécuta, disent-ils: & la seule Hypermnestre épargna son mari Lyncée, qui fut depuis successeur de Danaüs au Roïaume d'Argos. Eschyle n'entre point du tout dans ces évenemens. Il se peut faire toutefois qu'ils soient la suite de l'histoire qu'il traite,

&

& à laquelle il se borne dans cette Tragédie. Dans les éditions qui nous en restent les personnages ne paroissent pas exactement cottés. On en met un sur la liste qui ne doit point se trouver dans la Piece. C'est le personnage d'un Vieillard. Il paroît qu'il est inutile, & qu'on lui a donné mal-à-propos une partie du rôle de Danaüs; comme il est aisé de s'en convaincre en lisant la Scene. Le Roi d'Argos est le second Acteur; un Herault envoïé par Egyptus, & le Chœur composé des Danaïdes font les autres rôles. La Scene est sur le rivage de la mer, près de la lice, où l'on faisoit les jeux publics, & où l'on voïoit les statuës des Divinités qui présidoient à ces jeux.

ACTE I.

Eschyle qui prend plaisir à frapper ses Spectateurs dès l'abord par de grands & de magnifiques spectacles, fait voir ici des vaisseaux qui abordent, & les cinquante Danaïdes qui mettent pied à terre avec leur suite, aïant à leur tête leur pere Danaüs. Celle qui parle pour les autres s'adresse à Jupiter pour le prier de leur être propice; & par là elle explique naturellement le sujet de leur fuite & de la Tragédie. C'est leur pere qui est l'autheur du parti qu'elles ont pris, Chef de leur entreprise, & compagnon de leur exil. Ce sont des hymens exécrables aux Dieux qu'elles fuïent; & c'est leur ancienne patrie l'Argolide qui est le terme qu'elles ont si ardemment désiré. » O Ville, ô Contrée, ô Dieux, protecteurs de l'innocence, recevés une » troupe timide qui vous implore, & précipités dans le » fonds des mers les fils d'Egyptus, plûtôt que de permettre des mariages que vous détestés. «

Il faut remarquer que comme elles viennent demander à des étrangers un asile en qualité de Suppliantes, elles portent des symboles conformes à leur situation, à sçavoir des rameaux ornés de bandelettes de laine. Tout ce premier Acte, qui commence par le Chœur ainsi que plusieurs autres Pieces des anciens, ne consiste guéres que dans l'exposition abregée que je viens de dire. Eschyle en fait

quarante vers avec cette vigueur d'expression qu'il est impossible de représenter. Le chant ordinaire qui est ici fort long remplit tout le reste de l'Acte, ce ne sont que des invocations réïterées que font les Danaïdes aux Divinités du païs, & une peinture vive de leurs infortunes. Elles commencent par implorer Io changée en génisse par Junon, puis Epaphus son fils, dont elles tirent leur origine. Elles se comparent à la plaintive Philomele, comparaison favorite d'Eschyle & des autres Tragiques Grecs. Elles reviennent aux louanges des Dieux, particulierement de Jupiter dont elles disent des choses trés-relevées, qui montrent bien que les Grecs avoient souvent des idées fort nobles de la Divinité. » Dieux, Autheurs de notre race, daignés écouter » de justes vœux, & rejetter ceux des impies. Mars lui-» même donne à ceux qui échappent du combat un asile » respecté des Dieux. Tout notre cœur se doit à Jupiter. » Ses vûës sont impénetrables. Sa lumiere luit en tous lieux, » jusques dans les ténebres. Les accidens de la vie n'en sont » pas moins obscurs pour nous : mais quelques ténebreuses » que soient les routes de Jupiter, tout ce qu'il a détermi-» né d'un signe de sa tête s'exécute. Du plus haut des Cieux, » il jette un coup d'œil sur les impies, & il les condamne, » &c. « Enfin, tout ce que disent les Danaïdes exprime vivement & les vœux qu'elles font pour éviter les fils d'Egyptus, & l'horreur qu'elles ont de leur alliance : car elles sont déterminées, si les Dieux & les hommes n'ont pitié d'elles, & ne les protégent contre la violence, à recourir à la mort, & à chercher aux enfers l'asile qu'on leur aura refusé sur la terre.

ACTE II.

Après ces éloquentes invocations, Danaüs dit à ses filles qu'il est tems de songer à la maniere dont elles vont se comporter à l'égard des Argiens. En effet, il apperçoit de loin un nuage de poussiere, & découvre peu à peu que ce sont des gens armés. Bien-tôt il entend le bruit des chars. Nous allons voir, dit-il, tout un peuple qui vient nous interroger ou nous perdre. Il veut donc que ses filles s'asséent

au pied d'un grouppe de Divinités, qu'il reconnoît pour celles qui président aux jeux publics. » Un autel est un » rempart plus ferme que les tours. C'est un bouclier qu'on » ne peut briser. Prenés ces rameaux d'Olivier si chers à » Jupiter : couronnés-les de bandelettes blanches; portés- » les avec un religieux respect, & parlés avec la modestie » qui convient à des étrangeres. Dites toutefois hardi- » ment que votre fuite n'est point criminelle, & que vos » mains ne sont point souillées de sang. Que vos paroles, » que votre air, que vos regards, que tout ressente l'hum- » ble pudeur qui doit briller sur votre front. Gardés-vous » de parler d'abord, ou de faire de longs discours. Rien » n'est plus odieux. Souvenés-vous d'être souples, & de ce- » der. Ettangeres vous venés demander du secours; & il » ne sied pas d'élever la voix dans cette situation. «

Les Danaïdes semblables à de timides Tourterelles à l'aspect du Vautour, comme parle Eschyle, vont à l'instant se placer à l'abri des autels, où elles invoquent derechef les Dieux qn'on y révére, Jupiter, Apollon, Neptune, & Mercure.

ACTE III.

Cependant le nuage s'éclaircit, la petite armée s'approche, & l'on voit paroître Pelasgus environné des principaux Argiens ses sujets. Il demande à cette troupe de jeunes filles quel est leur païs, & ce que signifient ces symboles de Suppliantes. Interrogé à son tour, il se déclare Roi d'Argos, il fait la description de ses Etats, & nomme ses prédecesseurs à peu près comme font les Heros d'Homére, chose qui montre bien les mœurs des Anciens; mais que nous ne sçaurions leur pardonner, soit raison, soit caprice, de leur part ou de la nôtre. Après cette courte narration, il leur demande de son côté un exposé court & fidele de leur état & de leur projet. Elles se donnent pour Argiennes d'origine : & Pelasgus leur fait raconter en détail par de fréquentes interrogations comment leur Génealogie remonte jusqu'à Io, quelle fut l'avanture de cette fille d'Inachus, de quelle maniere elle arriva à Memphis. Elles ajoûtent qu'Io

mit au monde Epaphus, & que Belus fils de celui-ci eut pour fils Danaüs leur pere. De là, elles viennent au sujet veritable de leur voïage d'Egypte à Argos; c'est la crainte d'épouser leurs cousins germains; & elles demandent en grace à Pelasgus de les protéger contre la violence de leurs amans. » Respectés, disent-elles, ces branches dont nous » avons couronné les autels de vos Dieux : respectés Jupi» ter qui prend en main la cause des Supplians. « Toute la suite de ces prieres est fort belle & fort touchante.

Mais Pelasgus se trouve embarrassé. Donnera-t'il un asile à des Princesses malheureuses? il expose son peuple à une guerre certaine contre des Princes redoutables par leurs forces & plus encore par leur amour dédaigné. Rebutera-t'il des supplications sacrées parmi les humains? son cœur ne sçauroit y consentir. Ce seroit de plus se livrer à toute la vengeance des Dieux *a*, dont on le menace en cas de refus. C'étoit un motif bien puissant chés les anciens Païens que tout motif de religion qui rappelloit à l'humanité. Chés eux violer l'hospitalité, rejetter des Supplians qui n'avoient pour armes que leur misere, d'humbles prieres & des branches d'Olivier, c'étoit un crime qui attaquoit la Divinité même. La religion naturelle quoique défigurée par la superstition regnoit parmi eux dans toute sa force, & changeoit en devoirs religieux les devoirs que l'humanité prescrit. Cette déliberation de Pelasgus est le seul pivot sur qui roule cette Tragédie si simple; & quiconque voudra se donner la peine d'y jetter les yeux sans préjugé, conviendra que la situation des Danaïdes poursuivies par des ravisseurs, & celle du Roi d'Argos, à les considérer dans leur siécle, & par rapport aux Spectateurs Atheniens, étoit une situation très-heureuse pour produire les mouvemens du Théatre eû égard à leurs idées & à leurs interêts d'Etat. Cette Scene est très-longue; mais naive, & aussi interessante pour eux, qu'elle l'est peu pour nous. A mesure que les

a » Offenser les Supplians, (dit Pla» ton l. 5. des loix) est le crime le plus » criant de tous ceux qu'on peut com» mettre contre tout étranger ou ci» toïen. Dieu même est leur garant & » leur vengeur. «

Suppliantes pressent le Roi, il se sent agité par deux divers mouvemens, l'un de compassion ou plûtôt de religion pour des personnes infortunées, l'autre de politique pour les interêts de son Roïaume; de sorte que tantôt Roi, tantôt homme, il ne sçait lequel croire de l'homme ou du Roi. Quelquefois il rebutte les Danaïdes, & quelquefois il les rassure, toujours flottant entre la politique & la pitié.

Le parti qu'il prend est d'aller consulter le peuple & de ne rien déterminer sans son aveu. Vainement les Danaïdes portent l'éloquence de leurs pleurs aussi loin qu'elle peut aller; il se contente de les consoler : mais il ne veut rien prendre sur lui. En un mot, il les renvoïe à l'acclamation du peuple, non pourtant sans qu'il en coute à son cœur. Car dans l'incertitude où il les laisse, elles déclarent que si l'on a la dureté de les refuser, elles trouveront pour derniere ressource une asile dans une mort volontaire qui sera odieuse pour les Argiens. Ceci est exprimé très-naïvement à l'antique. Mais comment l'exprimer aujourd'hui? » Sçavés-vous, disent-elles, quel sera notre recours? « Elles laissent deviner le Roi. Puis elles montrent leurs ceintures, dont elles feront, disent-elles, un nouvel ornement à ces Dieux qu'elles ont déja parés de leurs bandelettes : & quel ornement? elles se pendront à ces statuës. C'étoit la maniere alors de se procurer la mort. Cela est susceptible de parodie, & peut paroître ridicule à ceux qui ne veulent pas entrer dans les mœurs de l'antiquité, aussi-bien que la mort de Jocaste & de Phedre qui réellement se pendent chés Sophocle & chés Euripide. Mais pourquoi ridicule? les tems & les païs ont leurs modes; & d'ailleurs, il n'est que maniere d'exprimer les choses. Comment Racine en use-t'il à l'égard de Monime? il suit l'histoire. Il ose à la vûë des François supposer avec Plutarque qu'elle a voulu se servir de son bandeau Roïal, comme d'un funeste nœud pour cesser de vivre.

Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument & témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs,

Au moins en terminant ma vie & mon ſupplice
Ne pouvois-tu me rendre un funeſte ſervice?

Voici la choſe même : ou plûtôt ce n'eſt plus elle. La nobleſſe de l'expreſſion en a ſauvé la peinture en la faiſant. L'expreſſion fait tout; c'eſt par elle qu'on trouve le ſecret de rendre ou trop reſpectables, ou trop mépriſables les anciens, quoique le premier ſoit beaucoup moins aiſé que le ſecond : car le ſublime eſt très-voiſin du ridicule; & ſouvent telle choſe enleve les ſuffrages, par la majeſté de la penſée, ou par la force du ſentiment, qui étant parodiée par la ſubſtitution ou le dérangement de quelques mots, ou même de quelques tons, fera rire ceux dont elle aura tiré des larmes : & n'eſt-ce pas là le veritable art *a* des parodies? l'imitation burleſque eſt d'autant plus piquante, & ſon ſel réjouit d'autant plus, que la choſe imitée a plus de beauté réelle & de vraïe grandeur. C'eſt qu'il en coûte à l'amour propre pour applaudir; & qu'il ſe dédommage de ſes applaudiſſemens par les ris. Cette penſée nous conduiroit trop loin dans l'application qu'on en pourroit faire aux anciens. Reprenons donc le fil des *Suppliantes*.

Pelaſgus dans le nouvel embarras où le jette Danaüs, qui le prie au moins de lui aſſurer des aſiles, ſe détermine à le faire conduire dans la ville avec une eſcorte. » Suivés-moi, dit-il, Vieillard, pere de ces Princeſſes, venés » & portés ces rameaux à tous les autels de la ville. Que » le peuple entier y reconnoiſſe votre arrivée & vos vœux. » Je préviendrai par-là les murmures ſur ma conduite. Car » le peuple eſt toujours prêt à blâmer ſes Souverains. Peut» être la haine que les citoïens prendront contre les amans » des Princeſſes ſe tournera en compaſſion pour elles. On » eſt toujours ſenſible à la pitié pour les malheureux. « Danaüs part, & le Roi raſſure les Danaïdes, en leur promettant de ne rien omettre pour ſatisfaire leurs déſirs.

Cependant, comme elles ſçavent qu'on les pourſuit de la part d'Egyptus & de ſes fils, elles font mille vœux pour

a Ariſtophane le ſçavoit bien, lui qui en a farci ſes Comédies. Voïés la troiſiéme Partie.

écarter l'effet de cette poursuite. Elles se rappellent les erreurs d'Io, ses avantures, & les amours de Jupiter. La tendresse qu'il eut pour Io, ranime leurs prieres & leur esperance. Ce Dieu voudroit-il abandonner des Princesses qui descendent de celle qu'il aima? elles répétent enfin ces éloges de Jupiter dont j'ai déja parlé, à sçavoir qu'il est Autheur & Maître de toutes choses, Souverain par lui-même sans connoître d'autre Souverain, qu'il fait d'une parole tout ce que sa prudence le porte à operer. Ce sont-là de légers traits des loüanges de la Divinité, dont cette Piece est toute remplie : & voilà le troisiéme Intermede.

ACTE IV.

Danaüs de retour apprend à ses filles d'heureuses nouvelles. Le peuple a écouté ses prieres, & par un Décret il prend les Suppliantes sous sa protection. Il raconte comment la chose s'est passée. » Les sentimens des Argiens » n'ont point été partagés, dit-il; l'air a retenti des accla- » mations unanimes qu'ils faisoient en notre faveur. L'on » nous reçoit à Argos comme personnes libres, & nous y » avons droit d'asile. Nous ne serons point conduits en qua- » lité de captifs; & si l'on nous fait la guerre, le peuple veut » qu'on exile comme infame quiconque ne prêtera pas » main-forte à des citoïens qu'il adopte. C'est le Roi lui- » même qui leur a inspiré ces sentimens & dicté cet arrêt. » Il les menaçoit de toute la colere de Jupiter Protecteur des » Supplians. Ces branches, disoit-il, qui sont sur nos murs » & à nos portes, réclameroient contre notre dureté & se- » roient pour nous une source intarissable de malheurs, &c. «

En reconnoissance d'une faveur si signalée, les Danaïdes chantent en Chœur une hymne remplie d'heureux souhaits pour les Argiens leurs bienfacteurs. C'étoit l'usage de faire des vœux pareils, quand on étoit reçû dans une terre étrangere. Nous l'avons vû dans les Eumenides. Ces Déesses en acceptant pour séjour l'Attique, forment de semblables souhaits. Ceux des Danaïdes sont le sujet d'un cantique, qui passeroit pour une magnifique Ode dans le goût de Pindare & des anciens Hebreux, s'il étoit possible de

lui conserver sa noblesse dans une traduction. En voici quelques traits. » Dieux issus de Jupiter, écoutés les vœux que » nous formons pour ce peuple. Que le cruel Mars, qui semblable à un moissonneur désole les nations, ne consume » jamais celle des Argiens par le feu de la guerre, puisque » notre misere à trouvé grace aux yeux des citoïens, & » qu'ils ont respecté les Suppliantes de Jupiter: que jamais » la contagion ne dépeuple Argos, & ne couvre le païs de » cadavres épars: qu'une brillante jeunesse ne soit pas en» levée comme les tendres fleurs: ... Que les autels soient » toujours entourés de Vieillards pour implorer le secours » de Jupiter sur le gouvernement de l'Etat: daigne la Déesse qui préside aux enfantemens être favorable aux fem» mes Argiennes, & procurer à cette contrée des Princes » dignes d'elle. « Le Chœur invoque ensuite Apollon pour la jeunesse, le Pere des Dieux pour la fertilité des terres, les Muses & les Déesses pour l'allegresse publique, &c.

Danaüs interrompt ces chants à la vûë d'un vaisseau qu'il voit fendre les flots. Il en reconnoît le pavillon & les ornemens. Il apperçoit les barques qui le suivent. En un mot, il annonce qu'il voit une flotte ennemie. Il encourage ses filles contre ce terrible contre-tems. Argos s'est déclaré pour elles: que peuvent-elles craindre de leurs ennemis? le contraste de ces filles effraïées, & d'un pere qui tâche de les rassurer, fait tout le jeu de cette Scene. Le pere veut aller chercher main-forte: ses filles ne peuvent consentir à le laisser partir. Les vaisseaux approchent: que feront-elles sans lui contre des impies qui ne respecteront pas l'asile sacré où elles se sont réfugiées. » Soïés tranquilles, reprend » Danaüs. L'ennemi défiant ne pourra ni n'osera si-tôt » mettre pied à terre. Nous aurons le tems de recevoir du » secours. Implorés les Dieux, & laissés-moi voler chés les » Argiens. « Il part à l'instant & les laisse tremblantes. Elles se livrent à leurs fraïeurs: elles se croïent déja perduës. Où fuir? où se cacher? elles voudroient se dissiper & disparoître comme la fumée qui s'éleve dans les nuës. Quoiqu'il arrive, elles périront plûtôt que d'épouser leurs persécuteurs. Elles ne refuseront point d'être la proïe des oiseaux;

oiseaux : le trépas leur paroît plus supportable que cet horrible hymen. A mesure que l'ennemi débarque, elles redoublent leurs cris & leurs prieres.

ACTE V.

Durant ce trouble un Herault vient droit à elles, & sans autre préparatif, il les presse avec menaces, de monter sur le vaisseau. Les Danaïdes jettent des cris pitoïables ; & le Herault s'emporte jusqu'à les menacer de les traîner impitoïablement. Elles ont beau crier à la violence, charger d'imprécations cet injuste ravisseur, attester les Dieux, du sein desquels on les veut arracher. Le Herault impie ne connoît point, dit-il, les Divinités Grecques. » O Jupiter, s'écrient les Danaïdes, vos Autels sont pour nous une retraite aussi foible que les toiles des plus vils insectes. Loin » d'être notre asile, ils sont notre malheur. O Terre, ô Mere commune, retentissés de nos tristes cris. Partés, dit » le Herault, je ne sçai ce que c'est que les Dieux de ce » païs. Ce n'est pas à eux que je dois la vie & la vieillesse » où je suis parvenu. «

Sur ces entrefaites arrive heureusement Pelasgus avec sa Cour & suivi de Danaüs. Témoin de la violence du Herault qui a déja saisi une des Princesses par la chevelure, il est indigné de cette audace. » Que fais-tu, lui dit-il ? de » quel front oses-tu faire cet outrage à cette contrée ? « Le Herault prétend être en droit d'en user ainsi. A l'entendre, il reclame ce qui appartient à ses maîtres. Il ne viole point l'hospitalité. Il se plaint lui-même qu'on la viole à son égard. » Non, dit le Roi, je ne l'exerce point à l'é» gard de ceux qui méprisent les Dieux. Hé bien, lui ré» pond le Herault, parlés ainsi aux fils d'Egyptus. « Et aussitôt il lui déclare la guerre de leur part, s'il refuse de livrer les Danaïdes.

Le Roi accompagné des principaux citoïens prend hautement les Princesses sous sa protection. Il renvoïe le Herault avec dédain ; & lui ordonne de porter cette réponse à ses Maîtres. » Pour vous, dit-il aux Danaïdes, entrés avec » votre suite dans une ville dont les tours vous mettront à

« couvert de vos ravisseurs. » Il leur donne le choix de son Palais, où de quelque autre demeure particuliere où elles seront seules & en sûreté. Les Danaïdes comblées de cette générosité remercient Pelasgus, & le prient de trouver bon qu'elles remettent à Danaüs leur pere le soin de déterminer quelle sera leur retraite. Danaüs après avoir marqué sa reconnoissance au Roi & aux citoïens, qui viennent encore de lui donner des Gardes pour le garantir des pieges de ses ennemis, laisse à ses filles la liberté de choisir ou du Palais que le Roi leur offre, ou de la demeure qui leur est offerte par les citoïens. Mais il les exhorte pardessus toutes choses à ne pas donner la moindre atteinte à une vertu qu'elles ont si heureusement sauvée de la passion de leurs amans à travers tant de dangers. » Ne faisons pas, dit-il, cette ta- » che à notre nom; & ne donnons pas à nos ennemis le plai- » sir malin d'avoir rien à nous reprocher. « Le Chœur répond comme il doit à cet avertissement paternel. Il veut oublier désormais les bords du Nil pour ne plus chanter que l'Argolide. Il se met sous la sauve-garde de la chaste Diane, & il se sent assés fort pour vaincre l'Amour. Mais il ne peut s'empêcher de craindre la guerre qui le menace. Ici le Chœur se sépare en deux demi-Chœurs; c'est-à-dire, qu'une des Danaïdes s'entretient avec la Coriphée sur cette crainte de l'avenir. » Ce que le Destin a déterminé, dit l'une, nous » arrivera. Les Decrets de Jupiter sont inévitables. Mais » puisse l'hymen que nous redoutons être destiné à d'autres » qu'à nous! vous souhaités, répond l'autre, un bien qu'il » n'est peut-être pas possible d'obtenir. Il vaut mieux ne » point pénétrer dans l'abîme des secrets des Dieux. « Elles finissent en conjurant ces mêmes Dieux de les garantir du mariage qu'elles détestent.

Il est vrai-semblable qu'Eschyle a mis cette fin exprès pour laisser entrevoir au Spectateur qu'il ne prétendoit pas choquer l'histoire reçuë, puisqu'en effet les Danaïdes furent contraintes d'épouser les fils d'Egyptus, & qu'elles se déterminerent à les tuer la premiere nuit de leurs nôces.

Fin des Tragédies d'Eschyle.

2°.

LES TRAGEDIES

DE

SOPHOCLE.

Ff ij



AVERTISSEMENT.

A En croire l'Autheur inconnu de la vie de Sophocle, ce Poëte avoit composé cent dix-sept ou même cent trente Tragédies. Il n'y en a eû que sept qui aïent échappé à l'injure des tems. On en a vû trois entierement traduites dans la premiere Partie de ce Livre, à sçavoir *Oedipe Roi*, *Electre*, & *Philoctete*. Les quatre autres dont on va voir des Analyses étenduës, & la traduction presque entiere, sont *Ajax furieux*, *Antigone*, *Oedipe à Colone*, & *les Trachiniennes*. On a joint à l'*Antigone*, celle de *Rotrou*, & aux *Trachiniennes*, l'*Hercule mourant* du même Autheur François, avec l'*Hercule au mont Oeta de Seneque*. Dans l'arrangement de l'Histoire il faudroit lire ainsi les Pieces de Sophocle.

LES TRACHINIENNES.

OEDIPE Roi.

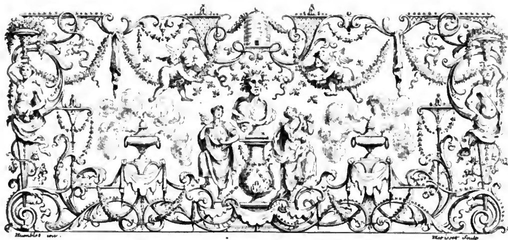
OEDIPE à Colone.

ANTIGONE.

AJAX furieux.

PHILOCTETE.

ELECTRE.



LES TRAGEDIES
DE
SOPHOCLE.

AJAX FURIEUX.



E rends ainsi le titre de la premiere Piece de Sophocle, parce que s'il revenoit au monde, il en useroit comme l'Autheur du *Roland furieux*, & se serviroit de ce terme au lieu de celui de *Porte-fouet*, qu'il emploïe. Loin de conserver à son Heros devenu phrénétique un nom qui choque nos oreilles, il ôteroit la chose même, & ne nous peindroit pas Ajax un fouet à la main occupé à donner les étrivieres à un Bélier qu'il prend pour Ulysse. Mais il faut commencer par faire grace de la chose & du nom à un Poëte qui avoit affaire à des Spectateurs que cette idée ne blessoit pas. Avec cette précaution, j'oserai présenter aux Lecteurs le spectacle d'Ajax, tel que Sophocle le fit voir aux Atheniens, en faisant

toutefois observer que la décence est tellement gardée dans cette Piece, que les effets de la fureur d'Ajax se passent toujours hors de la Scene, & jamais aux yeux du Spectateur.

Ajax & Ulysse après la prise de Troye disputerent entr'eux les armes d'Achille. Cet heritage d'un si grand Heros leur paroissoit un prix dû à leurs exploits, comme si la possession de ces armes eut pû être un témoignage authentique, que l'un ou l'autre étoit digne heritier des qualités & de la valeur d'Achille *a*. Cette dispute devint une affaire d'honneur & d'Etat; mais d'une si grande importance, qu'elle fut portée au Tribunal de toute l'armée Grecque. Ovide a emploïé toute la souplesse & la fécondité de son génie à faire les plaidoïés qu'il met dans la bouche des deux Princes rivaux. Le fait est qu'Ulysse l'emporta sur Ajax, & l'éloquence sur la bravoure, comme dit Ovide.

Ovid. Metam. l. 13. v. 1.

Ibid. v. 382.

Mota manus procerum est : & quid facundia posset
Re patuit : fortisque viri tulit arma disertus.

Ajax ne put dévorer cet affront. Il en conçût un tel dépit qu'il en devint furieux, & comme il avoit résolu de laver sa honte dans le sang de tous les Princes Grecs, il eut un accès de fureur, pendant lequel il massacra des troupeaux, croïant égorger ses juges. Entr'autres animaux il emmena dans sa tente un Bélier qu'il s'imaginoit être Ulysse; & prévenu de cette idée il exerça plus d'une fois sa rage sur son prétendu captif. Revenu à lui-même & confus moins de ses excès, que de voir sa vengeance manquée & tournée en ridicule, il se donna la mort.

Que ce soit là l'histoire ou la fable, c'est du moins l'idée de Sophocle : & c'est à quoi il faut s'en tenir aussi bien que dans les sujets des autres Tragédies anciennes, où nous

---

a Les rangs de valeur étoient en effet reglés dans le fameux siege de Troye. Achille passoit pour le plus brave sans difficulté. Ajax étoit le second. Chacun se pourvoïoit après eux comme il pouvoit. Mais dans la dispute des armes d'Achille, l'éloquent Ulysse l'emporta sur le brave Ajax, & la langue sur le bras, comme le dit Ulysse dans *Philoctete*. Acte I. Scene II. pag. 245. du premier Volume : & Ovide Metam. l. 13. v. 382.

voïons que les Poëtes se donnoient de grandes libertés, fondées sur les différentes traditions touchant leurs Heros. Car comme ces traditions ne s'accordoient pas, ils pouvoient choisir celles qui leur convenoient, ou même altérer des faits assés considérables sans choquer les idées du public.

Je sçai que Mr l'Abbé a d'*Aubignac* a travaillé exprès sur cette Piece avec beaucoup de soin & d'artifice, pour y faire voir tout le jeu des regles du Théatre observées à la rigueur. Il a très-bien montré que le tems, & le lieu y sont resserrés très-finement dans les bornes de la vrai-semblance & du bon sens. Quant à l'action, la chose paroît un peu moins claire. Il a démêlé la maniere adroite dont Sophocle a préparé ses incidens, sa dextérité à lier les Scenes, à faire paroître & disparoître ses Acteurs à propos & naturellement, à les faire connoître d'abord, à diviser judicieusement les Actes, à marquer juste les intervalles, ce qui est bien plus difficile à sentir dans Eschyle. Enfin l'Autheur *de la pratique du Théatre* n'a rien omis pour faire appercevoir dans *Ajax* toutes les beautés qui caractérisent une Tragédie, comme une action représentée. Mais sans emprunter de lui les réflexions qu'il a faites sur la marche de l'œuvre Théatrale en supposant la Piece lûë, je me contenterai de la faire lire ici en insistant sur les endroits les plus remarquables, persuadé que les connoisseurs verront assés par eux-mêmes l'enchaînement des choses, & l'art du Poëte, sans qu'il soit necessaire de s'y arrêter beaucoup. Les réflexions de Mr d'*Aubignac* supposent qu'on a lû la Piece : & je l'expose toute entiere.

ACTE I.

Le spectacle seul annonce d'abord une partie du sujet. On voit un camp le long d'un bocage d'un côté ; & de l'autre le rivage & la flotte des Grecs devant Ilion. Parmi les tentes, on en distingue une plus grande, plus apparente,

a Pratique du Théatre, vers la fin. Voïés ce morceau.

& plus avancée vers les Spectateurs. C'est celle d'Ajax devant laquelle toute l'action doit se passer.

Minerve visible au Spectateur, mais invisible pour Ulysse indique tout cela fort délicatement, & appercevant ce Prince qui a les yeux attachés sur le pavillon d'Ajax pour l'épier : » Apprenés-moi, dit-elle, quel est votre dessein, » & vous apprendrés de moi ce que vous désirés de sça- » voir. « Ulysse raconte à Minerve ce qui s'est passé la nuit; qu'on a trouvé des troupeaux égorgés, & qu'on attribuë ce carnage à Ajax devenu furieux. Comme il n'en a que des indices, il veut s'en assurer par lui-même, & il prie Minerve sa Divinité tutelaire d'aider à cet éclaircissement. La Déesse lui apprend que c'est en effet Ajax qui a tué les troupeaux qu'il a pris dans sa phrénesie pour les principaux Guerriers, & qu'il auroit veritablement assouvi sa vengeance sur eux, à cause de leur jugement sur les armes d'Achille, si elle n'eût eû soin de lui ôter l'usage de la raison, & d'abandonner de vils animaux à la fureur de ce Prince. Mais afin qu'Ulysse voïe de ses yeux des marques sensibles de cette rage, elle appelle Ajax, & promet à Ulysse de le cacher tellement aux yeux de son ennemi, qu'il pourra le voir sans être vû. Ulysse marque ici son caractere aussi timide que prudent. Car pour dire la verité, il paroît un peu lâche, puisque malgré les précautions de sa Déesse tutelaire, il témoigne qu'il voudroit fort se dispenser de voir Ajax. Il est vrai qu'il ajoûte, qu'il le craindroit moins paisible que furieux; mais après tout, il veut être bien assuré d'être invisible, & ce n'est qu'après cette assurance qu'il consent à le voir: encore ajoûte-t'il en demeurant dans la place où le met Pallas, qu'il aimeroit mieux être bien loin. J'avouë que ce trait n'est pas à la louange d'Ulysse ni de Sophocle. Mais le Roi d'Ithaque étoit trop connu pour le déguiser aux Spectateurs, & les idées de prudence & de bravoure étoient alors bien différentes de celles d'aujourd'hui.

Autre faute un peu moins excusable si l'on n'a recours à l'allégorie, & par conséquent au rôle bizarre que les Grecs faisoient jouer à leurs Dieux; c'est que Minerve qui a ôté l'usage de la raison au malheureux Ajax, le trompe

de

de sang froid en feignant de le servir, tandis qu'elle sert son rival. L'on absout, ou l'on condamne Homére pour de pareilles Scenes; & si Homére a fait faute en ceci, Sophocle n'en est pas exempt. L'idée des Anciens sur les Divinités favorables ou contraires, leur faisoit recevoir sans peine tout ce jeu Poëtique de leurs Divinités : & sur ce pied-là, on absoudra ou l'on condamnera, si l'on veut, leur siécle avec plus de justice que leurs Poëtes, qui se conformoient au goût dominant. Plus on avancera dans cette lecture, plus on conviendra que la fable des Anciens étoit fort différente de leur religion, & souvent allégorique.

Minerve appelle Ajax pour la seconde fois; & lui reproche son peu d'attention à la voix de sa Patronne. Ajax sort enfin de sa tente, & promet à Minerve un trophée des dépouilles qu'il croit avoir remportées sur ses ennemis. Cette Scene est artificieuse: car Ulysse sans être vû apprend ainsi de la bouche de son ennemi tout ce qu'il veut sçavoir. Tout l'agrément de l'allégorie y est complet pour ceux qui l'aiment *a*. En effet, Minerve n'étant autre chose que la raison, comme cette raison dont l'homme fait tant le vain, jusqu'à ne consulter qu'elle, méne les uns à leur but, & séduit les autres; ainsi Minerve sert-elle Ulysse au préjudice d'Ajax qu'elle fait tomber dans le piége. Je sçai que l'allégorie ne doit pas être la seule clef de l'antiquité, & que le Tasse avec les autres Poëtes qui l'ont suivi jusqu'au siécle passé, ont donné trop tête baissée dans un labyrinthe d'allégories où ils se sont quelquefois perdus; mais quand l'allégorie a naturellement lieu dans la Fable dont elle est après tout l'origine, puisque les Païens n'ont fait que diviniser tout ce qu'ils voïoient, il est naturel aussi de la sentir & d'entrer dans les idées sensibles que le Poëte veut nous présenter, sans vouloir trouver du mystere dans tout le reste, où l'allégorie ne s'offre pas sensiblement. *Voïés Plutarque.*

a L'allégorie a certainement lieu. Je prie le Lecteur de ne pas juger avec précipitation. En lisant la suite de cet Ouvrage, il verra quand & jusqu'où on doit admettre l'allégorie dans les Fables; & en jugeant sur les faits que je ne veux qu'exposer, il critiquera les deux excès dont parle Plutarque, au Traité de la maniere de lire les Poëtes.

La Déesse par des demandes fines tire d'Ajax l'aveu de tous ses desseins contre les Grecs, & sa mauvaise volonté contre Ulysse en particulier. Car il se vante d'avoir tué les principaux Rois sur tout les Atrides. A l'égard du Roi d'Ithaque il le retient enfermé, dit-il, pour le faire languir par de longs supplices, & expirer sous les coups. Minerve feint de demander grace pour lui; mais Ajax prêt d'obéïr à tout autre ordre, ne peut avoir cette complaisance pour Pallas, & il rentre dans sa tente pour continuer sa vengeance.

» Hé bien Ulysse, dit la Déesse, vous voïés quel est le » pouvoir des Dieux. Y avoit-il un homme plus sensé & » un grand Heros que ce Prince? « Elle fait entendre que c'est par son pouvoir qu'il est privé de l'usage de la raison pour favoriser Ulysse & le dérober à la mort. » Ah, ré- » pond celui-ci, je lui rends justice, & quoique mon enne- » mi, je le plains dans son malheur. Son exemple me fait » faire un retour sur moi-même. A sa vûë je sens toute ma » foiblesse : foibles mortels, helas! nous ne sommes que » des Ombres & des Fantômes. Apprenés donc de-là, re- » prend Minerve, à respecter les Dieux, & à ne pas tirer » vanité de vos avantages sur autrui. Songés qu'un jour » suffit pour élever un mortel où pour le confondre. La » modestie charme les Dieux, & la fierté les offense. « Voilà en deux mots la moralité que Sophocle à eû en vûë dans cette Piece. Ajax étoit fier, ambitieux, intraitable. Ces vices le précipitent dans un abîme de malheurs.

Ici survient le Chœur qui n'a point encore paru. Il est composé de Salaminiens Soldats d'Ajax. Il est naturel que ce soient eux qui viennent sçavoir ce que fait leur Souverain, & cela sur le bruit de l'aventure qu'on lui impute dans l'armée. Ils font entendre tout d'abord le sujet qui les amene, leur crainte pour Ajax, & leur haine pour Ulysse, qui affecte d'appuïer sourdement les soupçons qu'on a conçûs d'Ajax. Cette Scene est un éloge que font des Soldats de leur Général. Elle brille de Sentences magnifiques. On y lit entr'autres choses : » Que la médisance maligne qui » s'attache aux Grands trouve tous les esprits disposés à l'au-

» thoriser : que toutefois les foibles ont besoin des Prin- » ces : mais que telle est l'ingratitude des hommes, qu'ils » ne peuvent souffrir ceux même à qui ils doivent tout. » Indifférens, disent-ils, ils vous déchirent en votre ab- » sence; & si vous paroissiés, un de vos regards les feroit » sécher de fraïeur. «

Ils se demandent entr'eux quelle peut être la cause de cette rage d'Ajax. Ils concluent que ce doit être une fureur dont les Dieux l'ont frappé. C'étoit l'opinion populaire dont on a déja vû des exemples à l'égard de Phedre, parce qu'on rapportoit tout à des causes supérieures. » Enfin, ajoûtent-ils, nous ne sçaurions croire les bruits » odieux qu'Ulysse répand. Ce sont des effets de sa mali- » gnité. Paroissés Ajax : pourquoi vous tenir caché ? pour- » quoi donner un sujet de triomphe à vos ennemis ? «

ACTE II.

Tecmesse captive & épouse d'Ajax excitée par les cris des Salaminiens sort de la tente de son époux. Elle paroît toute éplorée, & leur dit en termes fort pathétiques la cause de sa douleur. Ajax loin de sa patrie est tombé dans le plus étrange des maux. Les Salaminiens la prient de leur dire ce qui s'est passé la nuit derniere. » Helas, dit-elle, com- » ment raconter une chose si horrible ? vous verrés par vous- » même les restes de cette sanglante expédition. « Elle fait ensuite une peinture courte & vive de la rage de son époux; desorte que les Soldats effraïés par ce récit se croïent perdus. Les Atrides & les Grecs convaincus qu'Ajax a voulu les faire périr épargneroient-ils des malheureux sans Chef ? ils déliberent s'ils ne prendront point la fuite. Tecmesse les arrête : » Ajax, dit-elle, est revenu de sa fureur. Mais » (ajoûte-t'elle en soupirant) le mal n'en est que plus vio- » lent. Furieux, il me déchiroit par l'aspect du triste état » où il étoit réduit : tranquille, mais plongé dans la plus » sombre mélancolie, accablé de honte & de confusion, » il me désespere. Il ignoroit son malheur, & il le con- » noît. « Après ce peu de mots, on l'engage à continuer son récit.

Cette suite est si naturelle, si passionnée & si noble que je crois n'en devoir rien retrancher. Tecmesse parle ainsi.
» Connoissés tous nos maux, & les déplorés puisqu'ils re-
» tombent sur vous. La nuit couvroit la terre de ses voi-
» les; Ajax s'arme d'un glaive, & se met en devoir de sor-
» tir de sa tente. Je m'efforce de le retenir. Que faites-
» vous, Prince ? pourquoi vous charger sans ordre & sans
» besoin de veiller pour le salut des Grecs ? a-t'on reçû des
» ordres secrets ? a-t'on entendu le bruit de la trompette ?
» songés que toute l'armée est ensevelie dans le sommeil.
» Il me fait sa réponse ordinaire, *a* que le silence est l'ap-
» panage & l'ornement des femmes. Je cesse de le presser.
» Il m'échappe : & je ne puis rien dire de ce qui s'est passé
» alors. Mais à son retour je le vois emmener & troupeaux
» & chiens. Il exerce sa fureur sur ces vils animaux; il
» égorge les uns, massacre les autres, & fait sentir à quel-
» ques-uns la peine des esclaves *b*. Sorti derechef de sa ten-
» te, il s'arrête avec je ne sçai quel Génie invisible, tou-
» jours frémissant de rage contre les Atrides & contre le
» Roi d'Ithaque; il se glorifie avec dérision d'avoir enfin
» vengé l'injustice qu'il avoit reçûë. Il rentre dans sa ten-
» te encore furieux. Mais enfin long-tems après, il revient
» comme d'un songe. Rendu à lui-même, & voïant sa ten-
» te remplie de sang & de carnage, il se frappe la tête; il
» jette des cris; il se laisse tomber au milieu de ces cada-
» vres; il s'arrache impitoïablement les cheveux; puis il
» demeure comme hébêté. Bien-tôt il reprend ses sens; il
» tonne; il m'interroge, il veut sçavoir tout ce qui lui est
» arrivé, & me fait des imprécations horribles, si je ne lui
» raconte fidelement toute la suite de ses malheurs. Je lui
» en fais un trop fidele récit. Mais aussi-tôt il s'exhale en
» lamentations telles que jamais je n'en entendis sortir de
» sa bouche. Car il jugeoit auparavant, que la plainte étoit

---

a Un Allemand étant allé voir Madame Dacier comme une personne extraordinaire, la pria, suivant l'usage des étrangers, de lui donner une Sentence & son nom; elle écrivit sur les Tablettes de l'Allemand cette Sentence de Sophocle.... γύναιξι κόσμον ἡ σιγὴ φέρει. *Le silence est l'appanage & l'ornement des femmes.*

b *Les étrivières.*

» la ressource des ames foibles. Ses douleurs étoient tranquilles. Il les renfermoit dans son sein, & semblable à » un taureau sur le point de mugir, il dévoroit jusqu'à ses » gémissemens. Mais aujourd'hui ce Heros accablé du poids » de ses maux atroces, languit sans nourriture, couché au » milieu des animaux qu'il a sacrifiés à sa rage : & il paroît méditer quelque chose de funeste. Voilà ce que ses » cris & ses plaintes présagent. Je ne suis sortie, chers amis, » que pour implorer votre secours : entrés, venés le consoler. Les malheureux sont sensibles aux conseils de l'amitié. «

Après ce discours on entend les cris d'Ajax. Il appelle quelqu'un. » Malheureuse que je suis, s'écrie Tecmesse : ah, » mon fils Eurisacès, il t'appelle. « Ce sentiment de mere est très-naïf. Elle craint pour son fils, un pere qui ne se connoît plus lui-même. Ajax dit, » c'est Teucer que j'appelle. » Fera-t'il toujours des courses sur l'ennemi, tandis que son » frere périt. « Tecmesse ouvre la tente. On voit Ajax. Il reconnoît ses fideles Salaminiens, & après leur avoir fait voir les tristes vestiges de ses malheurs, il frémit à la pensée qu'il va devenir la fable de ses ennemis.

En tout ce qu'il dit, il paroît encore un reste d'émotion ; & c'est l'image d'une mer qui gronde après la tempête. Le Chœur se sert, pour le consoler, des raisons ordinaires ; tandis que ce Prince toujours occupé de sa vengeance si cruellement trompée, tantôt souhaite de voir Ulysse & les Grecs pour les immoler & mourir après eux, tantôt invoque les Divinités infernales de la maniere la plus éloquente : c'est l'éloquence du désespoir. Ce sont ces fréquentes exclamations, (même aux choses inanimées) ces sentimens dictés par la nature & variés par la douleur, ces retours sur soi-même si familiers aux Anciens, & tout le langage de la terreur & de la pitié, qui produisoient dans le spectacle de si grands mouvemens. La perte d'une gloire si tristement flétrie est ce qui afflige le plus Ajax. Il compare ce qu'il est avec ce qu'il a été ; comparaison désespérante. » Objet d'horreur & de mépris pour les Grecs » que fera-t'il ? retournera-t'il en sa patrie ? mais de quel

» œil Telamon reverroit-il un fils privé honteusement des » armes d'Achille ? ira-t'il seul se jetter dans les murs de » Troye pour périr sous les coups des Troyens ? Ce seroit » une chose trop agréable aux Atrides. « Il conclut à laver sa honte dans son sang, & à se donner la mort.

Tecmesse pour le détourner de ce dessein lui tient un discours si tendre, qu'il est difficile de n'en être pas émû. Ce ne sont pas de ces sentimens délicats & recherchés qu'on a mis depuis à la mode sur le Théatre. Ce sont les expressions vives de l'amitié conjugale. Elle lui met devant les yeux une épouse & un fils que sa mort réduit à l'esclavage & expose aux plus cruels affronts; un pere & une mere qui dans leur extrême vieillesse n'ont d'autre consolation que celle de demander aux Dieux, & d'esperer le retour fortuné d'Ajax. Elle revient à ce qui la touche. » Helas, » Phrygienne de naissance, esclave d'Ajax, aujourd'hui vo- » tre épouse, je vous ai consacré toute ma tendresse. Il ne » me reste que vous : vous m'avés privée de tout, vous » avés désolé ma maison paternelle, & fait mourir ma me- » re. La Parque m'a enlevé mon pere : l'un & l'autre est » aux enfers. Quel autre après vous me tiendra lieu de pa- » trie & de tout ce que vous m'avés ôté ? je n'ai de ressour- » ce qu'en vous. Vivés du moins pour moi, &c. «

Ajax demande à voir son fils. On le lui présente : il l'embrasse ; autre Scene infiniment touchante. Il semble qu'on voit Hector qui embrasse Astyanax pour la derniere fois. » Approchés, dit-il à l'esclave qui mene son fils, » approchés : cet enfant ne sera point effraïé à la vûë de ce » spectacle sanglant, s'il a puisé dans mon sang le courage » d'un pere. Du moins faut-il l'accoutumer à lui ressem- » bler. Cher enfant, puisses-tu avoir une meilleure fortu- » ne que ton pere, & l'imiter dans le reste. « Virgile a dit depuis d'après Sophocle, en faisant parler Enée à Iule.

Virg. Æneid. l. 12. v. 435.

Disce puer, virtutem ex me verumque laborem,
Fortunam ex aliis.

Ajax continuë : » Tu as l'avantage au moins de ne pas » sentir mes maux. Heureux âge où l'on vit insensible : c'est

» la veritable vie. Mais enfin cet état ne durera pas. Sorti » de l'enfance, c'est à toi de montrer à nos ennemis de quel » pere tu as reçû le jour. « Ajax se retourne vers les Salaminiens : il leur recommande ce cher fils; & il leur défend de proposer ses armes en prix aux Princes Grecs, comme on a fait celles d'Achille. » C'est à toi, dit-il, cher Eurysacès, d'heriter de ce bouclier formidable dont tu portes le nom. Qu'on mette le reste de mes armes dans mon tombeau. Vous, Tecmesse, remenés cet enfant, & malgré la compassion si naturelle à votre sexe, gardés-vous de jetter des cris dans un camp. Retirés promptement cet enfant. « C'est qu'il se sent lui-même attendri. De-là vient qu'il rappelle sa fermeté, & qu'il prononce ces dernieres paroles d'un air féroce, qui fait craindre une prompte exécution de ses noirs projets. » Ah! s'écrie Tecmesse, » de quels traits vous me percés! au nom de ce fils unique & des Dieux ne nous perdés pas. Ignorés-vous, répond l'inexorable Ajax, que je ne dois plus rien aux » Dieux. » Réponse qui marque bien qu'il a pris son parti.

εὐρύσακες, large bouclier.

Tandis qu'il effraïe Tecmesse par son inflexibilité, le Chœur déplore le malheur de ce Prince, & se plaint de l'injustice des Atrides. Mais Ajax qui commence à appréhender que ses Salaminiens ne s'opposent au dessein qu'il a formé de se donner la mort, feint d'être touché des larmes de son épouse, & d'avoir changé de pensée. Il dit à ses Soldats qu'il va se laver dans une fontaine pure en guise de lustration pour expier le carnage de la nuit; puis cacher pour jamais dans le sein de la terre la malheureuse épée, triste heritage qu'il a reçû d'Hector, & devenuë odieuse pour lui depuis qu'elle a servi ses fureurs. Il reviendra, dit-il, faire satisfaction aux Atrides pour rentrer en grace avec eux. Il allégue à ce sujet la celebre Sentence de Bias réprouvée par Ciceron, à sçavoir qu'il faut haïr comme si l'on devoit aimer un jour, & être ami comme si l'on devoit devenir ennemi. Le Chœur séduit par cette apparence de retour finit l'Acte par des chants de joïe tandis qu'Ajax se retire.

ACTE III.

Un Officier annonce que Teucer frere d'Ajax attendu depuis long-tems, comme on l'a insinué dans le cours de la Piece, est enfin arrivé : mais qu'il a été sur le point d'être tué par les Soldats Grecs ; que cependant l'émeute a été assoupie par les Chefs. Cet homme demande à voir Ajax. On le dit absent. » Ah, que je crains, s'écrie-t'il, d'être » venu trop tard. « Teucer avoit défendu de laisser sortir son frere jusqu'à son retour. Les Salaminiens veulent en vain rassurer ce député. Il raconte le sujet de ses craintes. C'est une prédiction de Calchas. Ajax n'étoit pas fort dévot aux Dieux, & ce fut le principe de son malheur. Il avoit dit à Telamon son pere qui l'exhortoit à combattre vaillamment sous les auspices des Dieux, qu'une victoire obtenuë par le secours d'une Divinité lui paroissoit une victoire de lâche : & un jour s'adressant à Minerve : » Déesse, lui dit-il, prête ton secours aux autres Grecs. Ils en ont » besoin. Pour moi, je ne crains point les ennemis. « C'est l'origine de la colere de Minerve ; & sur cela Calchas avoit marqué à Teucer le jour que cette Déesse destinoit à sa vengeance sur Ajax. » Qu'il ne sorte point ce jour-là, avoit-» il dit, & il est sauvé. « L'Envoïé de Teucer ajoûte : » Si » Calchas à dit vrai, puisqu'Ajax est sorti, c'est fait de sa » vie. «

On appelle Tecmesse, que cette effraïante nouvelle rejette dans le trouble, dont à peine elle venoit d'être délivrée. Elle envoïe promptement les Salaminiens, les uns chercher Teucer, & les autres retrouver Ajax. Elle sent trop tard que son époux a voulu se dérober à ses larmes & la tromper. Elle court elle-même sans tenir de route certaine ; & la Scene demeure libre pour Ajax, qui rentre par un autre côté. Voilà un coup de maître dans Sophocle pour écarter le Chœur avec toute la vraisemblance possible. Aussi ce trait a-t'il été extrêmement loué par l'Abbé d'Aubignac [a]. Le

[a] Pratique du Théatre.

ACTE IV.

Le retour d'Ajax eſt la belle Scene par excellence. Tout ce que le déſeſpoir de ſang froid à de plus horrible s'y trouve peint, & de quelles couleurs! » L'inſtrument de ma mort » eſt préparé, dit Ajax en entrant. « Il a en effet enfoncé la garde de ſon épée dans la terre pour ſe précipiter ſur la pointe. Il continuë : » Que me reſte-t'il à faire, ſinon d'in» voquer les Dieux? « Il commence par Jupiter. Il le prie de faire enſorte que Teucer le trouve baigné dans ſon ſang, afin de ravir ſon corps à la vengeance cruelle des Grecs, qui le donneroient en proïe aux Vautours. Choſe remarquable pour juſtifier le dernier Acte, ainſi que nous le dirons. Il implore enſuite Mercure pour obtenir une mort prompte & ſemblable à un doux ſommeil. Il adreſſe ſes vœux aux Furies : & que leur demande-t'il? de venger ſa mort ſur les Atrides. » Déeſſes, portés ſur eux des coups terribles, » & comme ils me voïent mourir par mes mains, puiſſent» ils expirer par celles de ce qu'ils ont de plus cher *a*. Al» lés, Eumenides, volés, frappés, n'épargnés aucun des » Grecs : faites périr toute l'armée. Et toi, Soleil, quand » du haut de ton char tu verras ma terre natale, arrête tes » courſiers, & annonce ma mort à un pere accablé d'an» nées, & à mon infortunée mere. Helas, quand elle l'ap» prendra, de quels cris fera-t'elle retenrir toute la ville! » mais il n'eſt point ici queſtion de pleurs : mourons. O » Mort, daigne jetter ſur moi des regards favorables. Nous » habiterons enſemble chés les Dieux infernaux. O Lu» miere du jour, ô Soleil, je vous vois pour la derniere » fois. Salamine, Palais de mes peres, Athenes, chers amis, » fleuves, fontaines, prairies, qui m'avés vû naître, rece» vés les adieux d'Ajax. Je réſerve aux Manes le reſte... « Et il ſe tuë : il y a apparence que c'eſt dans un coin du Théatre. Les Modernes font moins de façon, quand ils

a Les imprécations des mourans paſſoient pour être autant d'Oracles qu'on redoutoit. Celles d'Ajax s'accomplirent en partie. Agamemnon fut tué par ſa femme; toute la flotte fut diſperſée; & très-peu de Grecs retournerent dans leur patrie.

font paroître un Heros qui se tuë. Cela se fait assés cavalierement. Racine & les Anciens y regardoient de plus près, parce que la nature le demande. Il ne s'agit pas de trouver une belle situation aux dépens du bon sens. Il faut imiter la nature. Une partie du Chœur rentre aussi-tôt en cherchant toujours Ajax. L'autre partie revient de l'autre côté avec aussi peu de succès, & Tecmesse après eux. Mais celle-ci plus interessée & plus clair-voïante a trouvé le corps de son mari, & l'apprend au Chœur. Tout cela est plein de la plus vive tendresse. Car Tecmesse se rappelle tous ses malheurs qu'elle a trop prévûs. Teucer inutilement cherché survient dans ce trouble, sans rien sçavoir de ce qui s'est passé. On le lui déclare sans détour. Quel trait pour un frere, plus ami encore que frere ! il veut voir le corps d'Ajax, que Tecmesse a couvert de ses habits, & il fait les plaintes les plus tendres. » Quel spectacle ! quel triste voïage ! » il est accouru pour prévenir ce malheur ; & le Destin ne » lui a pas permis d'arriver à tems. De quel front reverra- » t'il un pere & une mere dont il n'a pû sauver le fils qui étoit » son frere ? quels bruits d'ailleurs ne répandra-t'on point à » son désavantage ? on imputera à lâcheté un délai qui n'é- » toit que l'effet de son malheur. Quelle ressource trouve- » ra-t'il chés les Troyens ses ennemis ? auroit - on deviné » qu'Hector même après sa mort dût être le bourreau d'A- » jax. Quel sort pour ces deux Heros ! Leurs présens mu- » tuels leur sont devenus funestes. Hector attaché au bau- » drier qu'il a reçû d'Ajax est traîné par des coursiers fou- » gueux. Ajax à son tour périt par le glaive qu'Hector lui » a donné. Les Furies & l'Enfer ont sans doute fabriqué » ces dons cruels. « Il finit par une Sentence. » Je ne crois » pas, dit-il, que ceci ni tout le reste soit l'effet du hazard. » C'est l'ouvrage des Dieux qui le permettent : suive une » autre opinion qui voudra ; celle - ci est de mon goût. « Voilà bien le génie Grec, de coudre une Sentence aux plus beaux morceaux. Cela n'est pas pour nous plaire aujourd'hui.

Il paroît qu'Ajax mort, la Piece doit être finie. Elle ne l'est pas toutefois encore, & ne doit pas l'être, à considérer

l'idée que les anciens avoient de la sépulture. La mort n'étoit pas pour eux le dernier des maux. Etre privé du tombeau, étoit alors une infamie plus insupportable que la mort même. Voilà le fondement de ce qu'on va voir, chose défectueuse selon nous, & dans laquelle pourtant Sophocle a fait consister la principale force de sa Tragédie.

Menelas sur le bruit de la mort d'Ajax vient de la part des Princes Grecs défendre à Teucer de l'ensevelir : défense cruelle, qui forme une contestation entre la Vengeance d'une part, & la Pitié de l'autre. Menelas & Teucer alléguent des raisons si fortes que cela se tourne en affaire d'Etat : politique bien étrange pour nos mœurs : & voilà le chaos immense, & l'obstacle invincible qui nous empêche de nous rapprocher des anciens tems, pour juger sainement de ces sortes d'ouvrages. C'étoit en effet d'un interêt politique, & d'un crime d'Etat que Menelas coloroit la haine que les Grecs portoient à Ajax. » Il est juste, » disoit-il, que tout mort qu'il est, il subisse la peine de l'attentat qu'il a médité, quoiqu'une Divinité en ait empê» ché l'exécution. Et que deviendroit une armée ou un » Roïaume, si l'impunité avoit lieu ? que seroit-ce si tout » ce qui plaît devenoit permis ? « Teucer indigné de cet air impérieux de Menelas, lui demande à son tour surquoi il fonde l'empire qu'il affecte. » Ajax n'étoit-il pas Roi comme » lui ? suivit-il jamais ses drapeaux en qualité de sujet ? « La contestation s'échauffe de part & d'autre ; & Menelas se retire pour faire exécuter par la force l'ordre que Teucer a rejetté.

Cependant Teucer de son côté place le fils d'Ajax aux pieds de son pere mort avec des cheveux coupés pour les répandre sur le corps. Tecmesse assiste à cette cérémonie funebre : & ce spectacle si singulier pour nous, devoit être fort tendre pour les Grecs. Car Teucer obligé de s'écarter un peu pour chercher un lieu propre à inhumer Ajax, le laisse, pour ainsi dire, en dépôt à un enfant & à une épouse éplorée, afin de toucher de compassion quiconque voudroit l'enlever. » Périsse (dit-il en partant) celui qui » oseroit le faire. Qu'il ait avec toute sa postérité le sort

» de cette chevelure que je coupe. « C'est la sienne ou celle de l'enfant ; coutume Païenne dont nous avons déja parlé. Le Chœur à l'ordinaire témoigne ses regrets, & commence le deuil ou la céremonie funebre.

ACTE V.

Agamemnon suit immédiatement Teucer : & il s'éleve encore ici une nouvelle querelle sur le corps d'Ajax. Il faut convenir que les Heros Grecs se traitent un peu à la Grecque, c'est-à-dire, assés incivilement. Mais telle étoit la maniere d'une Nation d'ailleurs si polie. Les Romains même avoient pris cela des Grecs, comme on le voit par les injures atroces dont Ciceron accable Verrés & Pison. Les injures chés Sophocle sont pourtant un peu moins cruës que celles de Ciceron & d'Homére. Mais, à ne rien dissimuler, les deux Guerriers se reprochent jusqu'aux taches de leur naissance ; & quelqu'éloquens que puissent être ces reproches, je crois qu'il n'est point d'assaisonnement François qui puisse les rendre potables. Il suffit donc d'en avertir de bonne foi le lecteur sans lui donner la peine de les lire ici. Le Chœur ne peut venir à bout de calmer ces Princes. Mais Ulysse arrive à propos pour arrêter les suites d'une si dangereuse contestation.

Il représente à Agamemnon que sa haine a assés duré ; qu'il est indigne d'un Heros de poursuivre un ennemi après le trépas. » Moi-même, ajoûte-t'il, je ne l'ai haï que quand » je l'ai pû faire sans crime. Ajax étoit mon ennemi : mais » il n'en fut pas moins un Heros ; & sa valeur me frappe » plus que le titre d'ennemi. « C'est la pensée que Racine a si heureusement transportée dans la bouche de Pyrrhus au sujet du fils d'Andromaque :

Racine, Andromaq. Act. I. Sc. II.

Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévere,
Mais que ma cruauté survive à ma colere :
Que malgré la pitié dont je me sens saisir,
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !
Non, Seigneur. Que les Grecs cherchent quelqu'autre proïe ;

Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troye.
De mes inimitiés le cours est achevé :
L'Epire sauvera ce que Troye a sauvé.

C'est la même pensée pour le fonds & la même noblesse de sentiment dans Sophocle & dans Racine. Mais nous avons l'expression de l'un, & l'on ne sçauroit rendre l'expression de l'autre. Or tout ou presque tout dépend de là ; & l'on ne peut ici que présenter aux connoisseurs des traits ébauchés qui suffisent pour leur faire juger du reste.

Cette générosité d'Ulysse qu'Ajax avoit le plus offensé, désarme un peu Agamemnon, & console d'autant plus Teucer, qu'Ulysse même pour le combler de la plus douce joïe dans la plus triste situation, s'offre généreusement à l'aider dans la céremonie funebre. Mais Teucer n'accepte pas ses offres. Il se contente du secours des Salaminiens. Il leur donne ses ordres ; & la Piece finit avec l'action.

Au reste, si l'on s'étonne de voir près de deux Actes rouler sur une dispute au sujet d'une sépulture ; on sera bien plus surpris de trouver une Tragédie entiere sur ce même sujet, ou toutefois ce que la pitié a de plus tendre éclatte au souverain degré. C'est la Tragédie d'Antigone : elle demande ou les mêmes précautions, ou la même indulgence.

ELECTRE & OEDIPE Roi, sont dans la premiere Partie de cet Ouvrage, Vol. 1.





ANTIGONE,

TRAGEDIE DE SOPHOCLE.

ANTIGONE eſt un ſujet tellement lié avec la Thébaïde, que l'un ne peut être intelligible ſans l'autre. Eteocle & Polynice fils d'Oedipe, étoient convenus de partager le Sceptre, de maniere que chacun d'eux regneroit alternativement une année. Eteocle premier poſſeſſeur aïant goûté les appas de la Couronne ne ſe trouva pas d'humeur à garder le Traité. Il ſe maintint ſur le Thrône; & Polynice à la tête d'une armée d'Argiens vint fondre ſur Thebes. Après un combat aſſés long, les deux freres convinrent de vuider leur différent ſeul à ſeul, & s'entre-tuérent. Creon leur oncle prit en main le Gouvernement. Mais le premier eſſai qu'il fit du pouvoir ſuprême, fut de porter une défenſe expreſſe de donner la ſépulture à Polynice, qu'il déclara digne de cet effroïable opprobre, pour avoir porté la guerre dans ſa patrie. Quiconque oſeroit tenter de lui rendre les derniers devoirs, devoit être enterré tout vivant.

Antigone ſœur de Polynice crut devoir plus écouter la pitié que la crainte, & contrevint à la loi. Elle en fut la victime. Ce dernier trait eſt la matiere de l'*Antigone* de Sophocle. Nous en verrons quelques morceaux dans celle de Rotrou qui l'a traduite en partie du Grec. Voici les Perſonnages. Antigone, & ſa ſœur Iſmene: un Chœur de Vieillards Thebains: Creon Roi de Thebes: un Garde: Hémon fils de Créon: Tiréſias Devin: un Officier: un Eſclave: Euridice femme de Creon. La Scene eſt à Thebes dans le Veſtibule du Palais; & le tems où commence l'action eſt la nuit finiſſante. Ces deux points ſont exactement marqués dès la premiere Scene, ſuivant la pratique de Sophocle.

ACTE I.

Pour expoſer le ſujet naturellement, Antigone attire ſa

sœur Ismene dans le Vestibule du Palais, comme pour lui communiquer un secret qu'elle ne veut confier qu'à une sœur. C'est une finesse d'art qui fait sentir à quel point Sophocle avoit medité sur la vrai-semblance Théatrale. Antigone commence. » Chere Ismene, est-il encore quelques » maux destinés à la Maison d'Oedipe, que Jupiter n'ait » pas répandus sur nos têtes? Non sans doute : le crime, » la douleur, & l'ignominie ont concouru à former nos » communs malheurs. Sçavés-vous l'Edit cruel que vient, » dit-on, de porter le nouveau Roi? « Ismene répond : » Nos deux freres se sont donné mutuellement la mort. L'ar» mée des Argiens vient d'être défaite : voilà tout ce que » je sçais. Hé bien, dit Antigone, je sçai plus; & c'est pour » vous faire unique dépositaire de mon secret que je vous » améne hors du Palais. « Elle apprend à sa sœur que Créon a donné un ordre de faire une pompe funebre pour Etocle : mais qu'à l'égard de Polynice, il a défendu aux Thebains de l'inhumer & de le pleurer sous peine de mort : qu'il va même paroître pour réïtérer publiquement ce barbare Edit, & qu'elle entrevoit ses noirs projets. Car elle ajoûte ces paroles que je tire de Rotrou, en demandant quelque indulgence pour le vieux style du maître de Corneille.

Antigone de Rotrou. Act. III. Sc. V.

L'Ordonnance avec soit porte sa fin expresse.
C'est à nous qu'elle parle, à nous qu'elle s'adresse.
La racine arrachée, & les arbres détruits,
Le cruel veut encore exterminer les fruits.
Or il est tems, ma sœur, de montrer qui nous sommes,
Et qui peut plus sur nous ou des Dieux, ou des hommes.

Voilà au moins le sens & le tour de Sophocle. Peut-être sera-t'on bien aise de voir une partie de la Scene, qui est, ou peu s'en faut, une traduction du Grec.

ISMENE. Dieux, que proposés-vous? & que pouvons-nous faire,
Qui ne soit inutile au repos de mon frere?
ANTIG. Acquittons-nous au moins selon notre pouvoir.

ISMEN. Mais, ma fœur, l'impuiffance excufe le devoir.
ANTIG. Quoi, vous vous défendés d'un fi pieux ouvrage!
ISMEN. L'efperance me manque, & non pas le courage...

Rotrou pouffe trop cette penfée, qu'il fait dégénérer en jeux de mots. Reprenons le fil de Sophocle.

ANTIG. Mais Polynice eft votre frere & le mien.

ISMEN. Mais Creon notre Roi a porté une défenfe précife.

ANTIG. Hé, eft-il le maître de m'écarter d'un frere?

ISMEN. Songés ma fœur, qu'Oedipe notre malheureux pere, après s'être privé de la lumiere a terminé fa courfe dans la trifteffe & l'ignominie. Sa mere, fon époufe, double titre de maux, a fini elle-même fa deftinée par un lien fatal. Nos deux freres victimes l'un de l'autre, ont péri en un même jour. Reftes déplorables de ce fang infortuné, fongés combien nous péririons plus miférablement, fi nous offenfons notre Tyran.

Ibid. Nous ne pouvons rien
Un peu d'abaiffement aujourd'hui nous fied bien,
Ce n'eft pas qu'en effet notre foin fe refufe.
Le fang convie affés; mais la foibleffe excufe;
Et déja mon devoir s'en feroit acquité,
S'il ne falloit ceder à la neceffité.

ANTIG. Allés je ne vous preffe plus, & vos lâches fraïeurs me rendroient votre fecours inutile. Prudente à votre gré, cedés au tems. Il fuffira de moi pour rendre ce devoir. Il me fera beau de mourir après l'avoir rendu. Pieufe envers un frere, & victime de ma piété, je partagerai fon tombeau. Déshonorés les Dieux & les morts, puifqu'il vous plaît ainfi. Affurée d'être éternellement avec eux, j'aime mieux leur plaire qu'aux Tyrans.

Ibid. ISMEN. Ah, que vous me caufés une fraïeur extrême!
ANTIG. Ne m'épouvantés pas, & tremblés fur vous-même.
ISMEN. Soïés fecrette au moins, comme je vous promets

Que

Que par moi ce dessein ne se sçaura jamais.

ANTIG. Si rien est à cacher, cachés votre foiblesse,
Je fais gloire pour moi que ma vertu paroisse.

ISMEN. Comme dans les dangers vous vous précipités!

ANTIG. Avec autant d'ardeur que vous les évités.

ISMEN. Je vous l'ai dit cent fois, cette œuvre sera vaine.

ANTIG. Bien, mon pouvoir cessant fera cesser ma peine.

ISMEN. Mais ce n'est pas assés d'entreprendre ardemment:
L'honneur de l'entreprise est en l'évenement.

ANTIG. Vos raisons, comme vous, sont de si peu de force
Que loin de m'arrêter, cet obstacle m'amorce.
Laissés indifférent mon bon ou mauvais sort;
Voïés, si je péris, mon naufrage du port.
Pour moi je tiens plus chere & plus digne d'envie
Une honorable mort qu'une honteuse vie:
Et de mes ans enfin voir terminer le cours
Ne sera qu'arriver où je vais tous les jours.

ISMEN. Allés donc: & le Ciel pour vous & pour mon frere
Conduise ce dessein mieux que je ne l'espere!
Mais vos soins, si mon cœur ne m'abuse aujourd'hui,
Préparent un cercueil plus pour vous que pour lui.

Quoique ces vers soient un peu surannés, leur tour est naturel, & exprime assés celui du Poëte Grec, dont toutefois les pensées plus fidelement renduës plairoient peut-être davantage. Cette Scene est dans le goût de celle qu'on a vûë entre Electre & Chrysothemis *a*, dont le contraste est précisément le même que celui d'Antigone & d'Ismene.

Le Chœur (ce sont des Anciens du païs qui s'assemblent par ordre de Creon,) benit en entrant l'heureux jour, où Thebes sauvée a triomphé des Argiens: il repasse les évenemens funestes dont il vient d'être témoin, & célebre la victoire des Thebains. Un Traducteur Latin *b* a fait de ce

a *Electre de Sophocle. I. vol. Acte III. Scene unique, pag. 160.*
b George Rataller.

morceau une très-belle Ode Larine, où la comparaison de Thebes avec un Dragon, & de l'armée ennemie avec une Aigle est vivemenr exprimée, aussi-bien que la protection visible de Jupiter en faveur des Thebains, le meurtre des deux freres, & la victoire complette remportée sur l'armée ennemie. Cette Ode finit par un mot qui marque encore, que c'est le temps de la nuit. » Allons remplir tous » les Temples de nos chants nocturnes. « Sur cela arrive Creon qui a ordonné aux Vieillards de s'assembler.

Creon leur tient un discours, où après avoir loué leur fidelité pour leurs Rois, & allégué une Sentence citée depuis par Demosthene, à sçavoir, qu'*un Roi n'est bien connu que quand il regne*, il étale un grand zéle pour la patrie; & afin de commencer d'en donner une preuve, il publie la défense qu'il a faite d'enterrer Polynice, comme ennemi de Thebes; & il décerne au contraire de grands honneurs à Eteocle, pour avoir vaillammenr défendu l'Erat. Il égale le supplice à l'honneur, & prétend que la peine soit aussi affreuse que la récompense est belle & honorable.

Les Vieillards sans considérer les suites & les projets politiques de Creon, se rendent aveuglément aux volontés du Roi; flatterie que Sophocle a mise exprès, pour faire sentir aux Atheniens le bonheur de leur indépendance. Cette loi ainsi publiée & non contredite, passe dans tout le cours de la Piece pour une loi de l'Etat entier. Creon laisse toutefois entrevoir, quoique le Chœur lui réponde de l'obéissance des Thebains, qu'il craint de trouver quelque réfractaire à la loi. Rotrou a encore imité cette Scene; & même il a encheri sur Sophocle : car il suppose une déliberation où l'on voit deux Courtisans, dont l'un souscrit à la loi & l'authorise, tandis que l'autre ose la blâmer en ces termes.

Rotrou. Antig. Act. IV. Sc. I.

C'est trop, Cleodamas, exagerer son crime, (*de Polynice*)
Que sa prétention fût juste ou légitime,
Encor ce traitement paroît-il inhumain;
Il fut homme, il fut noble, il fut Prince & Thebain.
Je veux qu'il soit coupable, il laisse en son offense

Une matiere au Roi d'exercer sa clemence.
D'un regne commençant la premiere action
Fait dessus les esprits beaucoup d'impression,
Et la douceur y trace une secrette voïe
Par où le joug passant se reçoit avec joïe.
La rigueur au contraire en ces évenemens
Jette au pouvoir des Rois de mauvais fondemens.
A peine il s'établit, qu'on souhaite qu'il cesse,
Et tout joug nous déplaît, quand d'abord il nous blesse.
Sire, outre ces raisons, que votre piété
Lie aujourd'hui les mains à votre authorité.
Donnés à votre regne un favorable augure,
Accordés la Justice avecque la Nature;
Regnés sur les esprits, premier que sur les corps;
Faites honneur aux Dieux, en faisant grace aux morts.

Ce morceau autrefois brillant, & maintenant passé à cause du caprice des modes dans l'expression, fait du moins connoître le goût, & la maniere de penser d'un Poëte qu'on ne lit presque plus. Revenons à Sophocle.

Un Garde vient tout effraïé & fait une suspension qui marque combien Creon étoit déja craint dans Thebes, & qu'apparemment les Rois y étoient ponctuellement obéïs. Tout son récit est plein de naïveté. Il dit : » Qu'il tremble de prononcer ce qu'il va dire, & que dans le chemin » il se disoit souvent à lui-même, où vas-tu misérable? tu » cours à une perte assurée. Mais si tu demeures, on te desservira auprès de Creon, & tu n'en seras que plus à plaindre. Tristes réflexions, ajoûte-t'il, qui rendent toujours » le chemin long, quelque court qu'il puisse être. « Ce sont-là de ces morceaux antiques dont la naïve délicatesse ne paroissoit pas aux Grecs indigne de la Tragédie. Hé, pourquoi le seroient-ils? seroit-ce parce que parmi les Latins, Terence a été le premier à les faire entrer dans ses Comédies; & que Seneque n'a point eû le goût de les enchasser dans le Tragique?

Le Garde pressé de parler, & rassuré par le Roi qui lui

promet de le renvoïer sans danger, déclare enfin qu'on a rendu quelques honneurs au corps de Polynice, c'est-à-dire, qu'on a répandu du sable à l'entour, & qu'on l'a arrosé de libations mortuaires. Il proteste qu'aucun des Gardes ne s'en est apperçu, & qu'on n'a trouvé nul vestige qui pût faire connoître l'autheur, de sorte qu'ils ont pris d'abord cela pour un prodige; que cependant ils s'accusoient les uns les autres jusqu'à en venir presque aux mains : » Que tous du » reste étoient prêts de s'exposer à manier le fer brûlant, » & à soutenir l'épeuve du feu en marchant à travers les » flammes pour montrer leur innocence. « Ce sont les termes de Sophocle; qu'enfin un d'eux les avoit déterminés par son authorité à tirer au sort pour décider qui iroit porter cette nouvelle au Roi.

Le Chœur ajoûte qu'il penche à croire que c'est-là un ouvrage des Dieux. Mais Creon en Roi irrité le reprend aigrément de cette pensée. » Quoi, les Dieux honoreroient » eux-mêmes du tombeau, un perfide qui venoit la torche » à la main embraser leurs Temples & braver leurs loix ! « Il attribuë donc cet attentat à quelques mutins, qui à prix d'argent auront acheté des Ministres de leur rebelle pitié pour contrevenir à la loi. Il soupçonne les Gardes, & il jure de les perdre tous s'ils ne trouvent le coupable. Le Garde se retire heureux d'en être quitte, & jurant de son côté de ne revenir plus.

L'Intermede du Chœur est une morale sur l'adresse extrême de l'homme, qui tourne ou au bien, ou au mal le génie inventif qu'il a reçû des Dieux, mais qui ne sçait point l'art de se dérober à la mort. Cette morale tombe sur le prétendu coupable, qui a eû l'adresse de rendre les derniers devoirs à Polynice, malgré l'attention des Gardes, sans pouvoir toutefois éviter le supplice qui l'attend. En effet, le Chœur voit aussi-tôt arriver Antigone qu'on a surprise auprès du cadavre.

ACTE II.

Le même Garde qui a paru dans le premier Acte revient malgré ses sermens, dont il se croit dégagé par la foi

publique, & il améne lui-même Antigone, pour se justifier aux yeux du Roi. La Princesse sans redouter le pouvoir du Tyran, convient de tout ce que dit le Garde, qui l'a trouvée inhumant Polynice. Elle ose même en faire gloire. Rotrou rend bien la pensée de Sophocle en deux vers.

CREON. Vous faisiés donc vertu de transgresser mes loix. *Rotrou. Antig. Act. IV. Sc. III.*
ANTIG. Oui, pour servir les Dieux qui sont plus que les Rois.

» Ce n'est point Jupiter, dit-elle, ni la Justice qui ont dic- » té votre arrêt : & je n'ai pas crû qu'une loi humaine eût » assés de force, pour engager les hommes à violer les di- » vines loix, ces loix qui sans être écrites sont immuables, » & d'une origine si reculée qu'on l'ignore. « Le reste de son discours sur la piété fraternelle, & sur le mépris de la mort est de la même force. Ce qui étonne, c'est que le Chœur, dont le devoir, comme dit Horace, est de relever la vertu, n'ose approuver la fermeté d'Antigone, sans doute de peur de déplaire à Creon. Ce Roi enflammé de courroux, jure qu'il la fera mourir elle & sa sœur, qu'il soupçonne d'avoir part au crime. Il ne peut sur tout pardonner à Antigone cet air de grandeur & de fierté noble qui lui fait braver la tyrannie. A entendre Creon elle est la seule qui trouve son action belle & honorable. Mais elle répond, en montrant les Vieillards, que c'est la crainte seule qui enchaîne leur langue, & qui leur fait cacher leurs vrais sentimens.

Sur ces entrefaites, Ismene éplorée vient prendre part au malheur de sa sœur. Creon lui demande avec hauteur si elle s'avouë coupable comme Antigone. » Oui, répond » Ismene, je me déclare complice ; l'action est trop belle » pour la désavouer. « Cette Scene est un beau combat de générosité. Ismene oublie ses fraïeurs pour se feindre criminelle, & s'exposer à la mort. Antigone de son côté ne veut pas lui ceder la gloire du crime & du supplice. » Vous » ne l'avés pas même voulu, dit-elle. Ah, répond l'autre, » je ne rougis point de votre malheur, & je veux m'asso- » cier à vos dangers. «

ANTIG. Les Dieux sçavent qui de nous a fait le crime,

& je ne reconnois point pour amis ceux qui n'aiment que de paroles.

ISMEN. Ah, ma sœur, ne me faites pas l'affront de m'empêcher de mourir avec vous; souffrés que j'appaise du moins par mon sang les Manes d'un frere négligé.

ANTIG. Non; laissés-moi le crime & le châtiment.

ISMEN. Hé, que deviendrai-je sans vous?

ANTIG. Demandés-le à Creon, puisque vous avés la foibl ſſe de dépendre de lui.

ISMEN. Ah, ma sœur, vous m'accablés.

ANTIG. Je vous plains; mais votre lâcheté mérite bien cette peine.

ISMEN. Hé, que puis-je faire de plus, que de m'offrir à mourir avec vous?

ANTIG. Vivés : je ne vous envie point ce bonheur.

ISMEN. Malheureuse, je vivrois, & vous mourés!

ANTIG. C'est le partage que nous avons choisi l'une & l'autre, vous la vie, moi la mort.

ISMEN. Je vous l'avois prédit.

ANTIG. Votre prudence doit plaire en cette Cour; & ma fermeté cherche aux enfers des approbateurs.

ISMEN. Le crime nous est commun.

ANTIG. Non, encore une fois, vivés. Pour moi depuis long-tems j'ai consacré ma vie à la gloire d'honorer ce que j'ai de plus cher.

Cette générosité mutuelle va dans Antigone jusqu'à la fierté; dans Ismene, c'est compassion, c'est tendresse pour sa sœur, qu'elle ne peut se résoudre d'abandonner. » Quoi, » dit-elle au Tyran, ferés-vous mourir l'épouse destinée à » votre fils. « C'est qu'en effet Hémon aimoit Antigone. Creon sacrifie ce tendre interêt à sa politique & à sa fureur; & voilà le seul bien que regrette Antigone. Il lui échappe un soupir vers Hémon, ou plûtôt elle le plaint d'avoir un pere si dénaturé. Le Tyran outré, paroît déterminé à faire mourir Antigone, & fait garder à vûë l'une & l'autre sœur. Rotrou a presenté le même combat d'amitié entr'elles, & de plus il en fait naître un autre tout semblable entre Antigone, & la femme de Polynice : car il

ſuppoſe que ce Prince avoit emmené avec lui ſon épouſe dans l'eſpérance de s'emparer de Thebes, & d'y regner.

Les Vieillards tirent de tout ceci une moralité générale ſur les miſéres attachées à la condition humaine, & particulierement ſur les infortunes qui accablent la Maiſon d'Oedipe. Il y a entr'autres une belle Strophe ſur le ſuprême pouvoir de Jupiter que rien ne peut arrêter, pas même l'éternité; & ſur ſes lumieres qui s'étendent à l'avenir comme au paſſé. Dans une autre, on voit l'application d'un mot dit par un Sage; à ſçavoir, que le mal même ſe revêt de l'apparence du bien aux yeux de celui que le Deſtin pouſſe à ſa perte : c'eſt du prétendu crime d'Antigone que le Chœur veut parler.

ACTE III.

Hémon, la douleur peinte ſur le viſage, vient trouver le Roi ſon pere, au ſujet de la triſte nouvelle qu'il a appriſe : il lui parle d'abord avec tout le reſpect poſſible, & toute la moderation d'un fils, juſqu'à paroître négliger les interêts de l'amant. Car il proteſte qu'il eſt prêt de redreſſer ſes inclinations ſur celles d'un pere, s'il juge ſes vûës plus droites, & qu'il n'eſt point d'amour ſi cher qu'il ne lui ſacrifie. C'eſt ici que Creon l'arrête en lui répondant, qu'il ne peut faire mieux que de ſoumettre ſes plus tendres ſentimens aux volontés paternelles : & pour lui faire goûter une maxime ſi dure, il exagere le crime d'Antigone comme une déſobéiſſance pernicieuſe à un Etat, & il releve la neceſſité où ſe trouve un Roi de donner des exemples de ſévérité qui contiennent le peuple dans le devoir.

Mais dans toutes ſes maximes ſi belles en apparence, il paroît que l'homme parle plus que le Roi. Il ne peut dévorer l'affront d'avoir été bravé par une jeune Princeſſe. La Scene de Diego & de Rodrigue dans le Cid a beaucoup de rapport à celle-ci. Diego dit, comme Creon :

Nous n'avons qu'un honneur : il eſt tant de maîtreſſes, &c.

Rotrou termine le diſcours de Creon par une Sentence

qui n'eſt pas tout-à-fair celle de Sophocle; mais qui en ſuit naturellemenr.

Sur les deſſeins des Rois, comme ſur ceux des Dieux,
De fideles ſujets doivent fermer les yeux,
Et ſoumettant leur ſens au pouvoir des Couronnes,
Quelles que ſoient les loix, croire qu'elles ſont bonnes.

Le Chœur approuve le diſcours de Creon. C'eſt encore une flarrerie. Auſſi appuira-t'il quoique rimidement la réponſe d'Hémon, donr voici la ſubſtance. » Mon pere, » la prudence eſt un don des Dieux & le plus grand ſans » doure, qu'ils aïenr départi aux hommes. Il ne m'apparrienr pas de contredire les déciſions d'un pere, & il ſe » trouvera aſſés de Courtiſans pour les approuver en ſa pré-» ſence. Mais il eſt du devoir d'un fils de vous déclarer les » ſenrimens intimes du peuple. Le reſpect les déguiſe, & la » flatrerie ſeule eſt le langage qu'on oſe parler à votre Cour. » Tourefois j'entends les bruits ſecrets, & je ne puis vous » celer que tout Thebes pleure Antigone, comme digne » d'un tout autre ſort que celui où elle ſe voit condamnée. » Quoi, diſent les Thebains, une Princeſſe qui a porté » la piéré juſqu'à expoſer ſa vie pour procurer à un frere » le ſeul bien qu'il pût attendre des mortels, ne mériroit-» elle pas plûtôt une Couronne qu'un ſupplice? ô mon pe-» re? rien ne m'eſt plus cher que vorre conſervation & celle » de l'Etat; & qu'y a-t'il de plus déſirable pour des fils que » la gloire d'un pere, & pour un pere que celle de ſes fils? » au nom de cet amour mutuel, daignés ne pas donner » dans le préjugé trop ordinaire, qu'un Roi ſoit à couvert » de l'erreur. « Cette morale eſt pouſſée aſſés loin à la maniere des Grecs. Il finit en priant ſon pere de laiſſer fléchir ſon cœur & de donner lieu à de plus doux ſenrimens. Tout ce diſcours eſt noblement traduit dans Rotrou. En voici quelques vers:

Jamais la Verité, cette fille timide,
Pour entrer chés les Rois ne trouve qui la guide:

Au

Au lieu que le Mensonge a mille Partisans,
Et vous est présenté par tous vos Courtisans.

Le Roi irrité de voir un fils assés hardi pour reprendre son pere & son Roi, le traite en esclave plûtôt qu'en sujet & en fils. La contestation se ranime par plusieurs vers serrés & dialogués d'une façon digne de Sophocle, & que je donnerois de la maniere de Rotrou, si elle n'étoit un peu trop passée. La modération du fils se tourne en fermeté, & le courroux du pere en fureur. Celui-ci ordonne qu'on améne Antigone pour la faire expirer aux yeux d'Hémon. Hémon se retire, tout hors de lui-même, après ces beaux vers que j'emprunte du Poëte François, imitateur de Sophocle:

Ce ne sera jamais au moins en ma présence
Que l'on accomplira cette injuste Sentence;
Faites à vos flatteurs authoriser vos loix,
Et voïés votre fils pour la derniere fois.

Creon pour ôter à son fils toute occasion de remuer, veut hâter sa vengeance. Il excepte Ismene du supplice : mais il condamne Antigone à être enfermée toute vive dans une Grotte, avec un morceau de pain, pour empêcher, dit-il, que la peine de sa mort ne retombe sur Thebes. Telle étoit la superstition Païenne, qui trouvoit le secret de se venger sans crime. Car c'étoit une impieté de faire mourir quelqu'un par la faim; & pour sauver le reproche que son Ombre auroit pû faire à sa terre natale de l'avoir englouti pour se dispenser de le nourrir, on donnoit une légere nourriture à ceux qu'on enfermoit vivans dans le sein de la terre. Creon termine la Scene par une dérision très-impie. » Antigone, dit-il, obtiendra de Pluton, le seul des Dieux » qu'elle honore, le privilege de ne pas mourir : ou bien, » elle apprendra combien il lui sert de peu d'honorer les » Divinités infernales. «

Pour contraster à ces mouvemens de Théatre, les deux Scenes suivantes sont pleines de tendresse. Les Vieillards font d'abord leurs réflexions sur la force de l'amour, au

sujet de celui d'Hémon. Ils commencent ainsi. » Amour, » Dieu invincible, tu renverses les plus brillantes fortu- » nes, quoique tu ne résides que sur les joues d'une fragile » beauté. Ton empire s'étend sur les mers, dans les bois, » sur les mortels & sur les Dieux. Nul d'eux ne peut évi- » ter tes traits. Mais ils portent la fureur dans les cœurs. » Tu précipites même les justes dans le crime : & c'est toi » qui viens d'exciter une nouvelle tempête dans la maison » d'Oedipe. « Le Chœur ne sçauroit toutefois refuser des larmes au destin d'Antigone, dont le lit nuptial va être, dit-il, un tombeau.

Antigone fait avec le Chœur la seconde Scene. Ce sont ses dernieres plaintes qu'elle vient faire à la maniere des Anciens, & que les Latins appelloient *novissima verba*. On en a vû de pareilles dans l'Iphigenie en Aulide *a*. Rien de plus touchant que ces morceaux chés tous les Poëtes de la Grece, où ces plaintes étoient essentiellement en usage.

ANTIG. Citoïens de Thebes, jettés les yeux sur une Princesse déplorable qui suit la derniere route où aboutissent les mortels, & qui voit le Soleil pour ne le plus revoir. La nuit éternelle qui entraîne tout, me conduit toute vive aux bords de l'Achéron. C'est-là l'hymen qui m'est préparé. Car, helas, son flambeau ne s'est point allumé pour moi, & les Temples n'ont point retenti du chant nuptial.

Elle se compare à Niobe qui fut changée en rocher de Marbre. Le Chœur la louë, plus qu'il ne la console : & c'est sur cela qu'elle atteste ainsi le peuple. » O Thebes, » ô Citoïens, ô sources de Dircé, & vous forêts voisines, » soïés témoins de la loi barbare qui me précipite, dirai-je, » dans une prison, ou dans un tombeau, parmi les morts » ou les vivans, ou plûtôt hors du commerce des uns & des » autres, sans être pleurée par ceux qui me sont le plus » chers. «

Sur une parole du Chœur qui lui rappelle le souvenir d'Oedipe dont les malheurs retombent sur elle, Antigone

---

a *Iphigenie en Aulide. Acte V. premiere Partie de ce Livre.*

s'écrie encore. » Quelle plaïe aigrissés-vous, cruels, en me » remettant sous les yeux le Destin des Labdacides. O Fu» ries spectatrices de l'hymen de ma mere! ô affreux Hy» men! de quel sang suis-je issuë, & à quel sort étois-je » reservée! frere malheureux devenu époux sous d'horri» bles auspices, c'est vous, qui tout mort que vous êtes, » m'entraînés toute vivante au tombeau. «

Voilà une légere idée des derniers adieux d'Antigone assés semblables, comme on peut le conjecturer, aux pleurs que versa la fille de Jephté *a*, quand elle alla sur les montagnes pleurer sa virginité avant que d'être sacrifiée, soit que ce sacrifice fût réel ou mysterieux. Il ne faut donc pas faire un crime à Sophocle, comme s'il démentoit en ceci le caractere de fermeté qu'il a donné à Antigone. Car courir à la mort sans avoir la moindre impression de sensibilité, c'est plûtôt brutalité qu'héroïsme. On voit souvent des miserables qui se rient du supplice, non qu'ils surmontent l'horreur naturelle de la mort; mais parce qu'en effet leur esprit très-borné, & leur cœur enyvré du crime les ont rendus incapables de sentir ou d'appercevoir le prix de la vie, sur tout dans la chaleur d'un combat. Mais s'exposer de sang froid à mourir, & sentir toutefois le prix de son sacrifice, voilà l'heroïsme. Les plaintes que fait Antigone après cet effort, sont les derniers soupirs de la nature, qui loin d'étouffer la générosité lui donnent au contraire un nouveau relief.

Creon finit ce Spectacle si touchant par un trait inoüi de tyrannie. Il trouve mauvais que la Princesse prolonge plus long-tems ses plaintes, & il donne ordre qu'on la conduise à l'antre, en protestant que ni lui ni les Thebains, ne seront souillés par ce nouveau genre de mort.

» O Sépulchre, s'écrie Antigone, ô Caverne, ô Lit nup» tial, tu seras donc ma demeure éternelle. Je vais retrou» ver les miens aux enfers. Proserpine les a presque tous » enlevés. *b De ce sang déplorable je mourrai la derniere*

---

a *Au Livre des Juges, chap.* 11. *v.* 34. *& suivans.*
b *Phedre de Racine. Act. I. Scene III.*

» *& la plus miserable.* « C'est mot pour mot le sens de Sophocle qui a passé dans ce vers de Racine, sans que peut-être Racine s'en soit apperçu, tant la pensée est naturelle, & tant il avoit l'esprit nourri des sucs de Sophocle & d'Euripide! Antigone continuë. » Obligée de périr à la fleur » de l'âge, je me console dans l'espoir que ma présence se- » ra précieuse à Oedipe, à Jocaste, & sur tout à mon frere. » Chers morts, c'est à ces mains que vous devés les hon- » neurs funebres que vous avés reçûs. Et toi, Polynice, tu » sçais que mon trépas est le prix de ma tendresse pour toi. » Mais enfin mon cœur est satisfait, & mon crime m'est glo- » rieux. Les cœurs généreux me rendront cette justice. Si » j'eusse été mere, & qu'il m'eût fallu rendre les derniers » devoirs à un époux au prix de ma vie, je n'aurois pas » bravé une loi publique. » C'est que la tendresse pour ses enfans auroit dû l'emporter sur les honneurs dûs à un époux mort. Aussi apporte-t'elle pour raison de cette différence entre un mari & un frere, qu'elle auroit pû trouver un autre mari; mais qu'Oedipe & Jocaste étant morts, elle n'a plus d'autre frere à esperer. J'ai appréhendé que ce sentiment tout épuré qu'il est ne parût risible en notre langue, & contraire à la veritable idée de Sophocle; car ce Poëte prétend rendre Antigone plus aimable en la rendant innocente, & en la lavant du soupçon, d'avoir voulu couvrir du voile de la piété, un attentat sur les loix. » C'est donc » pour un devoir si juste, continuë-t'elle, que Creon me » condamne à périr abandonnée de ceux même qui me de- » vroient du moins le tribut de leurs larmes. Grands Dieux, » quelle de vos loix ai-je donc violée? mais pourquoi tour- » ner mes regards vers les Dieux? quel secours puis-je en » attendre? c'est ma piété même qui m'attire le supplice » destiné aux impies. Que dis-je? si ma mort est un arrêt » du Ciel, j'y souscris; si j'ai peché, je pardonne, & je me » soumets à la peine. Mais si la loi est injuste, puissent ceux » qui l'ont portée éprouver tous les maux dont ils m'acca- » blent aujourd'hui! «

Creon presse les Gardes, & cette Scene se tourne insensiblement en Intermede. Car Antigone part en protestant

contre l'injuſtice, & en reprochant aux Thebains leur dureté à la vûë d'une Princeſſe ſi indignement traitée. Les Vieillards ne répondent qu'en alléguant quelques exemples de pareilles infortunes, tel que celui de Danaé & d'Orphée, qui périrent malheureuſement, quoique iſſus d'un ſang illuſtre, tant le Deſtin eſt inſurmontable: c'eſt par la crainte du Tyran, qu'ils rejettent ſur le deſtin une mort qu'ils ſçavent être l'effet de la tyrannie. Mais il falloit bien peindre au naturel les Cours des Rois, pour frapper les Atheniens par le retour délicat qu'ils faiſoient ſur leur liberté.

ACTE IV.

Tiréſias arrive conduit par un domeſtique, & la Scene eſt exactement telle que l'a renduë le vieux Poëte que j'ai déja cité. J'en mettrai ici le commencement ſans appréhender que la naïveté de ſes expreſſions ne dégrade la ſimplicité du Dialogue Grec.

TIRES. La lumiere d'un ſeul ſert à deux que nous ſommes :
C'eſt aux hommes auſſi de conduire les hommes.
CREON. Que nous apprendrés-vous, bon Vieillard, qui ſans yeux
Liſés ſi clairement dans les ſecrets des Dieux ?
TIRES. Un avis qui regarde, & vous & votre empire :
Mais peſés mûrement ce que je vais vous dire.
CREON. J'ai toujours obéï, vous toujours ordonné.
TIRES. C'eſt l'unique ſecret qui vous a couronné.
CREON. Auſſi vous conſulte-je en tout ce qui me touche
Aſſuré que les Dieux parlent par votre bouche.
TIRES. Sur tout pour votre bien croïés-moi déſormais :
Car le beſoin en preſſe, ou ne preſſa jamais.
CREON. O Dieux, quelle fraïeur m'excite ce langage !
TIRES. Bien moindre que ne doit ce funeſte préſage.

Ici Tiréſias raconte ce qui eſt arrivé, à ſçavoir un combat ſanglant d'oiſeaux, le peu de ſuccès des ſacrifices, & choſes pareilles de funeſte augure. Il conclut que Thebes

est menacée de nouveaux malheurs à cause de l'opiniâtreté & de la barbarie de Creon envers Antigone & Polynice.

Creon s'enflamme de colere, & taxe nettement le Devin d'avoir rendu sa voix vénale. Tiresias de son côté se venge de cette insulte par un oracle terrible.. » Sçachés, » dit-il, à Creon qu'avant le tour du Soleil la mort d'un de » vos fils vengera Polynice & Antigone, l'une cruellement » enfermée dans un tombeau, & l'autre injustement privé » de l'honneur du sépulcre. Triste effet de votre violence » & d'une impiété que les Dieux détestent : déja les Furies » vengeresses des devoirs violés, sont prêtes à vous tour- » menter, & à vous précipiter dans les mêmes maux. Ju- » gés à présent si c'est l'interêt qui me délie la langue. Je » prévois plus encore. Votre Cour retentira bien-tôt de cris » & de heurlemens. Vous verrés s'élever contre vous tou- » tes les Villes ou les Cendres des morts auront été violées. » Voilà le traits inévitables que mon indignation vous lan- » ce. Allons, enfant, conduis-moi hors de ce Palais. «

Il se retire : le Chœur est effraïé de ses menaces, & Creon encore plus. Mais il lui paroît dur d'être contraint à se relâcher. Il demande conseil : la crainte l'emportant alors sur la flatterie, on lui conseille de ne pas balancer, de délivrer pomptement Antigone, & d'inhumer Polynice. Il se rend quoiqu'avec peine : il donne même ses ordres, & se retire pour les faire exécuter.

L'Intermede du Chœur consiste dans une hymne à Bacchus Dieu tutelaire de Thebes pour l'appaiser, & l'engager à écarter les maux prédits par Tiresias.

ACTE V.

Un Officier du Palais commence le dénoument par la maniere effraïante dont il annonce au Chœur que la brillante fortune de Creon s'est éclipsée. Il s'explique à mesure que les Vieillards l'interrogent, & il dit enfin, sans détour, qu'Hémon s'est tué sur le corps d'Antigone, qui avoit fini son destin. L'Oracle ne s'est trouvé que trop veritable. C'est la réflexion du Chœur : mais l'effet de cet-

Oracle n'eſt - il point un peu trop prompt ? Tireſias peut il avoir le mérite d'une prédiction qui s'accompliſſoit ou du moins qui devoit s'accomplir preſque dans le tems qu'il la prononçoit ? Creon de ſon côté a-t'il été prudent de n'avoir pas prévû ce malheur, ni donné des Gardes à ſon fils, comme il en avoit donné aux deux Princeſſes ? quoiqu'il en ſoit, Euridice femme de Creon conſternée des bruits qu'elle a entendus en ſortant pour aller au Temple, veut ſçavoir des Thebains ce qui en eſt.

L'Officier commence ſon récit en diſant à la Reine, qu'il ne flattera point ſes douleurs, & qu'il va l'accabler. Puis il raconte comment Creon preſſé d'un repentir tardif s'occupoit à rendre les derniers devoirs aux triſtes reſtes du corps de Polynice, & ſe hâtoit enſuite d'aller vers la Grotte, qu'on avoit ouverte pour en retirer Antigone, lorſqu'il a entendu une voix dont les cris devenus plus ſenſibles à meſure qu'il approchoit, lui ont fait reconnoître ſon fils. » Ah, s'eſt-il écrié, c'eſt mon fils que j'entends. » Courés, volés, entrés dans la Grotte : raſſurés-moi ſur » ce funeſte doute. Nous pénétrons dans l'antre. Mais quel » affreux ſpectacle au fonds de tombeau ! nous voïons Antigone attachée à un nœud fatal qu'elle avoit formé de » ſes voiles. Hémon la tenoit embraſſée, & pouſſoit des » cris lamentables ſur la mort de ſon amante, ſur la barba» rie de ſon pere, & ſur un ſi cruel hymenée. Le Roi ar» rive, le voit, & lui crie : Malheureux, que vas-tu faire ? » quel eſt ton deſſein ? qu'elle fatalité t'entraîne à ta perte ? » ſors mon fils, ſors de ce tombeau : c'eſt ton pere qui t'en » conjure. Mais Hémon lui jettant un regard terrible dé» daigne ſes prieres ; pour toute réponſe, il tire ſon épée, » & s'avance, Le Roi fuit ; Hémon tourne tout ſon cour» roux ſur lui-même, ſe perce, & embraſſant Antigone il » rend entre ſes bras un torrent de ſang avec la vie. Ainſi » l'amant & l'amante ont-ils été réunis ſous les auſpices de » Pluton ; exemple terrible des ſuites funeſtes que traîne » après ſoi l'injuſte courroux des Rois. «

Aprés ce récit Euridice mere d'Hémon s'en va ſans rien répondre. C'eſt une adreſſe de l'avoir fait ainſi diſparoître

par une Scene muette. Une douleur plus éloquente dans une mere l'auroit été moins, & n'eût pas assés préparé l'évenement qu'on verra. Le Chœur & l'Officier soupçonnent d'abord quelque chose du dessein de la Reine. Ils craignent pour ses jours ; puis ils se rassurent : enfin ils se déterminent à la suivre, sans lui donner presque le tems de se renfermer. Mais les Vieillards rencontrent Creon, dont la vûë & le désespoir les arrêtent. Ce malheureux pere tient le cadavre de son fils, & s'écrie en paroissant. » Insensé qu'ai-» je fait ? impitoïable sévérité où m'as-tu réduit ? ô The-» bains, vous voïés mon fils égorgé. Arrêt barbare ! ô mon » fils, c'est moi qui t'ai sacrifié avec ton épouse. « Il reconnoît qu'il s'est repenti trop tard ; repentir inutile, qui le déchire. Il fait encore quelques plaintes semblables, lorsqu'un esclave l'interrompt pour lui donner un autre sujet de larmes.

CREON. Hé, que puis-je voir de plus affreux ?

L'ESCLAVE. La mort de la Reine. Elle vient de se percer.

CREON. O Pluton, ô Enfers, quel charme goûtés-vous à tourmenter un malheureux ? Que dis-tu ? que viens-tu m'apprendre ? ah ! viens-tu accabler un mort ? je le suis. Parle : que m'annonces-tu ? quoi ? qu'Euridice s'est immolée ?

L'ESCL. Vous pouvés la voir de vos yeux. La Voici : (*Il la montre dans le fonds du Théatre.*)

CREON. Ah, falloit-il me réserver cet horrible spectacle ? quel sort m'attend encore ? je tiens le corps d'un fils, & je vois celui de sa mere ! ô mon fils ! ô chere épouse !

L'ESCL. C'est vers cet autel qu'elle vient de se frapper, après avoir pleuré son premier époux Megarée, & le triste hymen de son fils Hémon. Pour vous, elle vous accable d'imprécations comme un parricide.

CREON. Tout mon sang se glace. Amis, que ne me percés-vous ? (*Il n'a point d'épée : les Grecs n'en portoient pas chés eux.*) quel déluge de maux a fondu sur moi !

L'ESCL. A en croire la Reine, vous êtes seul la source de tous ces maux.

CREON. Comment a-t'elle péri?

L'ESCL. Par le poignard, qu'elle a plongé dans son sein dès qu'elle a sçû la mort de son fils.

CREON. Ah barbare, j'en suis la cause unique. C'est moi chere Euridice; oui, c'est moi qui t'ai immolée. Je me ferai justice. Allons, amis, exterminés-moi, conduisés-moi à la mort. Je ne suis plus qu'une Ombre & qu'un Fantôme.

Ensuite de quelques autres sentimens qui expriment son désespoir, il se retire: & le Chœur finit par une Sentence, à sçavoir que la modération & le respect rendu aux Dieux sont les principaux appuis de la félicité des Rois, & qu'un repentir tardif, fruit des grands crimes, est le dernier supplice dont le Ciel punit leur orgueil. C'est en effet le but de cette Tragédie. Creon enyvré du pouvoir suprême qu'il avoit repris pour la seconde fois après la mort des deux fils d'Oedipe, en abuse dès les premiers jours jusqu'à manquer de respect aux Divinités infernales, & d'humanité pour ses proches. Le châtiment qu'il en reçoit l'instruit & le rend sage: mais inutilement & trop tard.

L'on ne sçauroit nier que cette piece ne soit tout-à-fait bien conduite, & que malgré sa grande simplicité, la terreur & la pitié n'y soient portées à leur comble. Les incidens naissent les uns des autres, & tout marche au but sans paroître gêné. Il peut y avoir seulement quelque défaut dans la trop grande séverité de Créon, qui reçoit les derniers adieux de son fils sans songer à le faire arrêter. Il faut toutefois considerer que Creon est tellement enflammé de colere qu'il est assés naturel, qu'en cet état il ne soupçonne pas son fils, de porter l'amour jusqu'au désespoir. D'ailleurs ce vieux politique semblable à l'Acomat de Racine dans Bajazet, connoît peu & sent peu l'amour. Il pouvoit donc dire à peu près comme Acomat après l'évenement:

Ah, de tant de conseils, évenement sinistre!
Prince aveugle, ou plûtôt trop aveugle Ministre,
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains
Chargé d'ans & d'honneurs confié tes desseins,

Et laissé d'un Visir la fortune flottante ;
Suivre de ces amans la conduite imprudente.

Après tout, cette faute de Creon, si l'on veut que c'en soit une, produit un dénoument magnifique, en nous faisant voir d'un côté Hémon expirant près d'Antigone, & de l'autre une mere qui ne peut survivre un moment à son fils; sans parler de la situation où ces rudes châtimens du Ciel redoublés coup sur coup mettent l'infortuné Creon, qui malgré son crime devient un objet de compassion, quand on le voit puni comme époux, comme pere, & comme Roi.

Il ne seroit pas juste de passer sous silence l'Antigone de Rotrou, dont on a déja vû quelques morceaux. Il n'a pas fait, comme les Italiens, de simples traductions des Pieces anciennes qu'il a touchées. Mais il les a tournées à sa façon en ne perdant rien des Scenes essentielles. Le malheur est que de son tems on ignoroit l'art des regles, ou ce qui est la même chose, les délicatesses de la vrai-semblance. En maniant ce sujet par exemple, il appréhenda de manquer de matiere. Dans cette crainte, au lieu de commencer son action au point où la commence Sophocle, c'est-à-dire après la Thebaïde, ou la mort mutuelle d'Etocle & de Polynice, il crut devoir fondre deux Tragédies ensemble, ce qui peche contre l'unité de sujet.

Il n'a pas moins peché contre l'unité de lieu & de tems, chose où l'on ne prenoit pas garde de si près au siécle passé : mais cela même lui a donné lieu d'étaler de très-belles Scenes. Sa premiere Partie ou sa Thebaïde s'étend depuis le commencement jusqu'à la troisiéme Scene de l'Acte III. Nous en parlerons dans son lieu au sujet des Tragédies d'Euripide, de Seneque, & de Racine sur le même fonds. Disons seulement un mot de la seconde Partie dont il s'agit ici. C'est proprement l'Antigone d'après Sophocle. Mais tout ce que Sophocle met en récit par la necessité du lieu, Rotrou le met en spectacle. Ainsi toute la narration Grecque sur la mort d'Antigone, d'Hémon & d'Euridice se tourne en action chés le Poëte François. Mais

auſſi il faut paſſer d'un plein ſaut du Palais dans le Rocher. Alors on y voit agir Hémon & le Roi ſon pere; ce qui fait des Scenes plus animées, plus vives & plus brillantes. L'amour, la rage, & le déſeſpoir tout y parle éloquemment & avec beaucoup de dignité. Chaque Acteur y ſoutient ſon caractere excepté Iſmene qui finit très-mal la Piece par ces deux vers.

Lâche ne puis-je donc faire un dernier effort !
Mourrai-je mille fois par la peur d'une mort ?

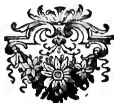
Rotrou après Sophocle n'avoit repréſenté Iſmene que prudente & généreuſe : généreuſe ſur tout, puiſqu'elle avoit voulu partager le crime & le ſupplice de ſa ſœur. Pourquoi la dégrader tout-à-coup par un ſeul trait à la fin de la Tragédie ? qu'avoit affaire ici cette Princeſſe ? Sophocle s'eſt bien gardé de l'y introduire. Creon l'avoit fait arrêter, & l'avoit dérobée à la rigueur de la loi : cela ſuffiſoit. En ceci, & dans les autres imitations de Rotrou, l'on ne ſçauroit trop s'étonner que ce Poëte qui conſtamment étoit un grand génie, & qui connoiſſoit les Anciens juſqu'à les entendre & les rendre à la lettre, n'ait pas voulu faire attention au plus eſſentiel, je veux dire, au bon ſens exquis de ces mêmes Anciens qui portoient l'amour de la vrai-ſemblance au point de lui ſacrifier tout ce que leur génie auroit pû leur dicter de beau hors de ſa place.

Rotrou redoutoit ſur tout, comme on le fait encore de nos jours, cette extrême ſimplicité qui ſe contentoit de peu de matiere. En faut-il donc davantage pour le tragique, que pour l'épique, qui en demande peu, ſuivant l'excellente remarque de Deſpreaux *a* ? la raiſon eſt égale de part & d'autre ; c'eſt que la vrai-ſemblance eſt alors mieux gardée ; que l'eſprit du Spectateur eſt moins partagé ; que les ſentimens tendent plus directement & de ſuite au même but ; que les paſſions ſont conduites d'un plus grand air ſans interruption ; & qu'enfin tout ce qu'on peut ajoûter au-delà, loin d'embellir l'action ne fait que la charger

a *Préface du Lutrin.*

& la confondre. En effet, que de dire l'Antigone de Rotrou, & à proportion de toutes les Pieces Episodiques, sinon que c'est une grande & vaste histoire de plusieurs faits, qui passent successivement sous les yeux, sans qu'aucun d'eux y fasse une impression durable, à cause de leur multiplicité & de leur peu de liaison ? à la verité c'est un choix de belles Scenes : mais ces Scenes avec toute leur beauté ne forment point un tout qui soit beau ou touchant, à force d'être trop l'un & l'autre, s'il est permis de parler ainsi. La Tragédie de Sophocle toute simple qu'elle est, laissa une profonde impression dans les cœurs sur le Théatre d'Athenes. Elle fut représentée trente-deux fois *a* ; & l'estime qu'on en fit valut à son Autheur la Préfecture de Samos.

a Aristophane le Grammairien.



OEDIPE A COLONE

TRAGEDIE DE SOPHOCLE.

SI l'on en croit Ciceron & Valere Maxime, Sophocle composa cette Piece âgé de près de cent ans : & toutefois elle suffiroit seule pour lui donner le premier rang parmi les Poëtes Tragiques. L'on n'en jugera pas tout-à-fait, comme eux, de nos jours, à moins que l'on n'entre dans les interêts des Atheniens à qui ce Poëme devoit être infiniment agréable, parce que le Poëte établit chés-eux le tombeau d'Oedipe, monument glorieux & politique *a*, qui rendoit les Atheniens formidables aux Thebains. Nous ne répéterons point ce que nous avons dit à ce sujet, ni le trait du Senat d'Athenes à l'occasion de cette Piece *b*.

Oedipe à Colone, est la suite du premier Oedipe qu'on a vû *c*. Ce Roi aveugle, exilé de son païs & contraint d'errer de contrée en contrée, alla par hazard vers Athenes, & s'arrêta à un lieu nommé Colone, près du Temple des Eumenides. Là, il se ressouvint d'un Oracle que lui avoit donné Apollon, à sçavoir qu'il y mourroit, & que son tombeau seroit un présage de victoire pour le peuple d'Athenes sur tous ses ennemis, particulierement sur les Thebains s'ils osoient l'attaquer. Sophocle fit cet Ouvrage non seulement en faveur d'Athenes : mais encore à cause du lieu de sa naissance. Car il étoit de Colone. Les Personnages qui jouent sont, Oedipe, Antigone, & Ismene,

a Long-tems après la composition de cet Ouvrage, j'ai lû les sçavantes Remarques de M[r] l'Abbé Sallier sur l'Oedipe à Colone (Tom. VI. des Mem. de Litterature, pag. 385.) Je me trouve flatté de m'être rencontré avec lui dans la créance que cette Piece est du genre de celles qui étoient allégoriques & dont les Spectateurs voïoient les rapports aux affaires du tems. Mais j'avouë que l'incertitude de la datte de cette Piece & l'impossibilité d'expliquer & de lier les allusions à quelque évenement précis de la guerre du Peloponnese m'ont empêché d'entreprendre cette explication, comme j'ose le faire au sujet d'Aristophane. (Voïés la Dissert. de M[r] l'Abbé Sallier.)

b *Voïés le troisiéme Discours, premiere Partie.*

c *Premiere Partie, pag.* 1.

ses Filles, Polynice l'un de ses fils, Creon son beau-frere, Thesée Roi d'Athenes, un Envoïé, & un Chœur de Vieillards Atheniens. La Scene est fixée à l'entrée du Temple des *Vénérables Déesses*, pour parler comme l'antiquité, c'est-à-dire, des Furies.

ACTE I.

On voit un Temple, un bois sacré, des maisons, & un Vieillard aveugle, conduit par une jeune fille. C'est Oedipe qui arrive appuïé sur le bras de sa fille Antigone. Il se fait connoître, en demandant le lieu où ils arrivent, quel sera le terme de son exil, & qui daignera enfin recevoir un Roi malheureux, rebuté de tous les hommes, qui demande peu, & que la fortune a trop instruit à se contenter de peu. Fatigué du chemin, il presse sa fille de le placer dans un endroit profane ou sacré, où il puisse attendre en repos de quelle maniere on recevra un exilé.

Antigone regarde de toutes parts. Elle voit une ville environnée de tours qu'elle reconnoît pour être Athenes. A l'égard du lieu où ils se sont arrêtés, il lui est inconnu: mais il lui paroît sacré. Le laurier, l'olivier, la vigne le lui font conjecturer. Elle fait asseoir son pere sur un siége de pierre. Puis comme elle s'avance pour reconnoître quels sont les habitans, un homme vient à sa rencontre; & dit à Oedipe qu'avant tout, il faut qu'il s'écarte du bocage où il est assis, parce que c'est un bois sacré; qu'il n'est permis à aucun profane d'en approcher; & qu'il est occupé par les filles de la nuit, les vénérables Eumenides. Oedipe en conçoit un heureux augure, & il se met sous la protection de ces noires Divinités.

Le passant effraïé, n'ose ni chasser de lui-même un inconnu d'un lieu sacré, ni taire ce qu'il a vû. Il croit devoir en avertir les habitans. Cependant Oedipe tire de lui la connoissance de cette contrée. Elle est toute consacrée à Promethée & à Neptune qui fit sortir un coursier de la terre, frappée de son trident; & c'est pour cela qu'on la nomme *Colone l'Equestre*. Un des boulevards d'Athenes est l'endroit où est Oedipe. On l'appelle la voïe d'airain.

Telle est la description de la Scene, qui n'a plus rien d'interessant pour nous. On apprend encore à Oedipe qu'Athenes est gouvernée par le Roi Thesée. On sera surpris qu'un Roi tel qu'Oedipe semble ignorer si un Etat assés voisin du sien étoit Républicain ou Monarchique. Mais il paroît qu'Oedipe fait cette question par une espece de feinte pour ne pas se faire connoitre & pour être instruit plus à fonds. Il prie quelqu'un des passans, (car on en suppose plusieurs, dont un seul parle pour tous) d'aller avertir Thesée pour le prier de se transporter vers lui, en l'assurant qu'il n'aura pas lieu de s'en repentir. » Hé quel service, » demande le Passant, peut rendre à un Roi un homme ac- » cablé de misere, & privé de l'usage des yeux? « Oedipe assure qu'il révelera des secrets essentiels au bien de l'Etat. Le Passant étonné de la fermeté du Vieillard, qu'il commence à regarder comme un illustre malheureux, court avertir les habitans de Colone pour sçavoir d'eux, si l'on doit l'écarter ou non d'un lieu si vénéré.

Quand il est parti, Oedipe s'adresse aux Eumenides, & les prie de lui être favorables, de le recevoir, & de souscrire à l'Oracle d'Apollon. Ce Dieu lui a prédit que leur Temple seroit le terme de ses malheurs, & que sa présence y deviendroit un présage funeste pour ceux qui l'avoient chassé, heureux au contraire pour ceux qui le recevroient. Il juge que les Eumenides l'ont elles-mêmes conduit invisiblement; puisque le hazard lui a offert leur Temple pour retraite après un si pénible voïage. » Déesses, ajoûte-t'il, » accomplissés l'Oracle, & si les maux horribles qui ont » fondu sur moi vous paroissent encore trop peu pour Oe- » dipe, daignés lui faire goûter le doux repos d'une mort » tant desirée : & vous, ô Athenes, ô Ville si justement » honorée, prenés quelque pitié de l'Ombre d'un Roi mal- » heureux qui n'est plus. «

Antigone interrompt son pere pour lui dire qu'elle voit une troupe d'Anciens du païs qui arrivent. Le pere & la fille se cachent dans l'épaisseur du bois pour entendre leurs discours. Ceux-ci sans le connoître, le cherchent avec empressement, comme un profane, un exilé, un coupable que

sa mauvaise fortune a contraint de souiller par sa présence un lieu respectable aux regards même des humains. Ils jettent les yeux de toute parts avec inquiétude. Oedipe reparoît : & les Vieillards touchés de pitié à la vûë d'un homme qu'ils jugent ne pas mériter ces malheurs, lui crient de s'écarter. Ils refusent même de l'entendre jusqu'à ce qu'il soit sorti du lieu saint. Tout ce détail superstitieux où j'entre d'après Sophocle, fait un jeu de Théatre, & montre combien les Furies étoient respectées parmi le peuple Athenien. » Il faut obéir, dit Antigone à son pere. Etranger, » vous devés honorer ou craindre, ce qu'on honore ou » craint en ces lieux. « Les Grecs étoient en effet convenus de respecter les Divinités & les loix des païs où ils voïageoient. Oedipe est donc contraint de ceder. Il consent à quitter son asile ; mais il appréhende quelque affront. On le rassure ; & il passe d'un autre côté pour s'asseoir encore sur un pierre avec le secours d'Antigone.

Tout cela est écrit avec la derniere naïveté ; & apparemment il étoit joué de même. Si nous n'y trouvons pas assés de noblesse, c'est que nos mœurs ont changé. La noblesse des sentimens n'est pas autre aujourd'hui que du tems de Sophocle. Il n'en est pas de même de celle des manieres. Il faut donc croire que la dignité dans les manieres est une chose arbitraire & dépendante des tems, au lieu que celle des sentimens est toujours la même.

Les Vieillards interrogent Oedipe sur sa patrie & sur ses malheurs. Mais il a honte de se faire connoître. » Hé, » qu'avés-vous à redouter, lui dit sa fille ; n'êtes-vous pas » arrivé au comble de l'infortune ? « Il consent donc à satisfaire la curiosité empressée du Chœur : mais il le fait, comme Phedre, peu à peu & avec beaucoup de confusion. *Tu connois ce fils de l'Amazone*, dit Phedre à sa Confidente : & Oedipe dit. » Vous connoissés le fils de Laïus ? « Le Chœur jette un cri d'effroi, & lui demande s'il est veritablement cet Oedipe si fameux par ses malheurs. Il prie les Vieillards de ne pas frémir en l'entendant lui-même. Mais il ne peut les rassurer ; & cette horreur qu'il excite par son nom seul, met le comble à sa misere. » Je suis donc

le

» le plus malheureux des humains. Hé bien, ma fille, que » ferons-nous? « Il a en effet un juste sujet d'embarras. Car le Chœur semble rétracter les assurances qu'il leur a données, dans la crainte de participer à leurs maux, comme si ces maux étoient contagieux & capables de causer le renversement des Etats où Oedipe aborde.

Antigone prend aussi-tôt la parole. » Atheniens, qui » respectés l'hospitalité, puisque la voix même de mon pe- » re, moins coupable que malheureux, vous fait fremir » d'horreur, du moins ne vous montrés pas insensibles à la » mienne. Helas! c'est pour lui seul que j'emploïe des prie- » res. Ne rebutés pas une Princesse *a* qui lit dans vos re- » gards, (satisfaction interdite à mon pere) & qui pour lui » fait parler votre sang; oui, le sang des Grecs. Nous n'a- » vons de ressource qu'en vous; & vous nous tenés lieu » des Dieux. Ne nous refusés pas une faveur que je vous » demande par tout ce que vous avés de plus cher. « Le Chœur se sent touché; mais la religion l'emporte sur la pitié.



Oedipe parle à son tour, & montre aux Coloniates que sous l'apparence d'une piété mal entenduë, ils s'exposent à commettre un crime. » Quelle tache pour les Atheniens, » si renommés par leur tendresse pour les étrangers mal- » heureux, s'ils rejettoient un Roi affligé par des forfaits » involontaires! oui, dit-il, c'est sans le sçavoir, que je suis » devenu criminel; & ceux qui m'ont si indignement exilé » n'ont pas ignoré la noirceur de leur attentat. Au nom des » Dieux, n'abusés pas, pour m'outrager, de la foi publi- » que, sur laquelle j'ai compté en quittant cet asile sacré. » Sous le vain prétexte d'honorer les Dieux, n'allés pas les » déshonorer en effet, & songés qu'ils jettent des regards » désinteressés sur les justes & sur les impies, sans que l'im- » piété ait encore pû échapper au supplice qui lui est dû. « Il ajoûte enfin, qu'il ne leur demande que quelques mo-

a Mr l'Abbé Sallier donne un autre sens à ce passage, par une légere correction. *Ecoutés au moins ce que vous demande pour lui sa fille, elle que la colere du Ciel ne semble pas vouloir perdre.* Voïés le Tom. V. de l'Académie des Inscriptions, pag. 81.

mens jusqu'à ce qu'il ait parlé à Thesée; qu'il est venu vers Athenes purifié & comme consacré par les Dieux, pour apporter à cette contrée des avantages sans nombre; qu'enfin il sçaura bien récompenser la faveur qu'ils lui feront de ne pas violer en sa personne les loix de l'hospitalité. Le Chœur satisfait de ces raisons se contente que le Roi entre en connoissance de cette grande affaire; grande assurément pour les Atheniens, mais très-petite pour nous; & voilà, pour le dire encore ce qui nous rend cette Piece (outre bien d'autres anciennes) assés peu interessante, quoiqu'elle le soit veritablement beaucoup.

Tandis qu'Oedipe s'entretient avec le Chœur, Antigone apperçoit une femme montée sur un coursier & couverte d'un parasol à la Thessalienne, qui accourt vers Colone. A mesure qu'elle approche, Antigone croit reconnoître sa sœur Ismene. C'est elle en effet qui descend, & qui embrasse avec empressement son pere & sa sœur : reconnoissance d'autant plus vive & plus tendre, qu'Ismene a eû beaucoup de peine à retrouver leurs traces. Elle s'est dérobée secrettement du Palais avec un fidele Ecuïer qui l'a conduite, pour suivre la fortune d'un pere malheureux. Il fait sentir lui-même la différence de ses filles & de ses fils. » Ceux-ci l'ont abandonné, & semblables aux Egyp- » tiens chés qui les hommes font les ouvrages des femmes, » tandis que celles-ci traitent les affaires, ils se tiennent » cachés dans leur Palais, & laissent à leurs sœurs le soin » de souffrir la faim, la soif, la chaleur, & le froid avec » un pere exilé. «

Oedipe demande quels troubles & quelles divisions agitent sa Maison. Car il pressent qu'Ismene vient lui apporter de tristes nouvelles. Cette Princesse sans entrer dans le détail de ce qu'il lui en a couté pour retrouver enfin son pere, lui raconte ce qui s'est passé depuis qu'il est exilé : elle dit, qu'Eteocle & Polynice ont d'abord balancé s'ils ne feroient pas mieux de ceder le Thrône à Creon leur oncle, que de s'exposer à attirer sur Thebes des malheurs attachés à un sang incestueux; que depuis ce tems la passion de regner a tellement dévoré leurs cœurs, qu'ils ont conçû l'un

pour l'autre une haine qui ne peut s'éteindre que dans leur sang ; qu'Eteocle a banni son frere aîné Polynice, & l'a forcé de se réfugier à Argos, d'où l'on dit qu'il reviendra appuïé d'une nouvelle alliance livrer Thebes en proïe aux Argiens. » Ce ne sont point de simples bruits, ajoûte-t-el-» le, ce sont des faits atroces, & j'ignore quel terme les » Dieux ont prescrit à nos malheurs. Quoi, reprend Oe-» dipe, vous espetés que les Dieux devenus propices ter-» minent jamais nos maux ! oui, répond Ismene, & je me » fonde sur leurs Oracles.

OEDIPE. Quels oracles?

ISMENE. Les voici. Que vos peuples coupables de votre exil vous rechercheront un jour vivant ou mort.

Elle apprend même à son pere, que Creon doit venir bien-tôt à ce dessein, déterminé à le conserver & à le retenir, non dans le païs Thebain, mais sur la frontiere, sçachant bien que le tombeau d'Oedipe dans une terre étrangere seroit funeste aux Thebains ; que des Députés revenus de Delphes ont publié cet Oracle ; & que ses deux freres Eteocle & Polynice en sont instruits. » Les perfi-» des, dit Oedipe, ils le sçavent, & l'ardeur de regner » étouffe en eux le regret d'un pere ! « Il réitére ici les terribles imprécations qu'il a lancées contre l'un & l'autre. » Comment les barbares n'ont-ils pas rougi de l'exiler ! mais » cet exil, diront-ils, étoit volontaire. Frivole excuse. De-» voient-ils écouter les premiers mouvemens du désespoir de » leur pere. Le tems commençoit à soulager ses douleurs ; » & c'est alors que les Thebains ont exécuté cet arrêt in-» humain. Des fils dénaturés n'ont pas eû honte d'y souf-» crire. Ils ont préferé l'éclat d'une Couronne aux interêts » d'un pere. Par eux il s'est vû réduit aux dernieres extrê-» mités de l'ignominie & de l'indigence, trop heureux d'a-» voir eû une ressource dans la générosité de ses filles. Que » Creon vienne donc, dit-il, ou quelqu'autre d'entr'eux. » Ils ne gagneront rien sur mon esprit irrité. J'en atteste » les Oracles. O Atheniens, donnés-moi un asile, & vous » acquerrés en moi un Liberateur d'Athenes & le plus re-» doutable ennemi de Thebes. «

Ce discours & les Oracles rendent Oedipe plus respectable aux yeux des Coloniates. Ils se sentent portés à lui vouloir du bien, & commencent par lui conseiller de faire les expiations nécessaires aux Eumenides dont il vient de profaner le Temple. Ces expiations consistent à faire des libations d'eau tirée de trois sources, à couronner des coupes sacrées de laine récemment enlevée de la toison d'une jeune brebis, à répandre de l'eau pure & non du vin, à verser entiérement & d'un seul jet la derniere libation, le tout en tournant le visage vers le Soleil : enfin, il faudra offrir trois fois neuf branches d'olivier, (nombre mysterieux) en prononçant une priere aux Eumenides ; après quoi la personne chargée de cette céremonie se retirera en arriere. Oedipe que son état rend incapable d'un sacrifice pareil en charge ses filles. Ismene prend sur elle ce soin-là, & confie à sa sœur Antigone la garde de son pere.

Le Chœur curieux de sçavoir le détail des avantures d'Oedipe le prie de les raconter ; mais timidement. Il craint de rouvrir des plaïes mal fermées. En effet Oedipe s'en défend, & n'avouë son inceste qu'en frémissant. C'est un crime qu'il a commis sans le sçavoir, ou plûtôt que Thebes seule a commis, puisque c'est cette ville qui l'a placé sur le Thrône & dans le lit de sa mere. Le meurtre de Laïus n'est pas plus volontaire que l'inceste : enfin ce n'est que par des mots entre-coupés & pleins de la plus naïve confusion, qu'Oedipe se laisse arracher plûtôt qu'il ne raconte ces deux horribles avantures : ce qui doit faire un effet qu'on ne peut exprimer en notre langue, & suivant nos manieres.

ACTE II.

Thesée arrive enfin à Colone. Il fait à Oedipe un discours tel à peu près que celui de Didon à Enée. C'est un Roi qui sçait compatir aux malheurs d'un Roi. Il lui offre tout son pouvoir pour appui, & ses Etats pour retraite. « » Contraint d'errer lui-même, exposé à mille dangers, il a » trop appris, dit-il, par ses propres maux à devenir sen- » sible aux infortunes d'autrui. Il s'est fait une loi d'être le

» protecteur des étrangers & des malheureux, persuadé que » selon le cours des choses humaines, il peut devenir mal- » heureux à son tour, & que rien n'est moins assuré que » ce que nous prépare le jour qui doit suivre. « C'est la pensée de Didon.

Non ignara mali miseris succurrere disco. *Virg. Æneid. l. 1. v. 630.*

Oedipe comblé de joïe & pénétré de reconnoissance à cet accueil si obligeant, y répond par un remerciment sensé, & demande enfin pour toute grace un tombeau. » C'est » pour être le rempart d'Athenes que j'apporte ici mes Cen- » dres. Mais on ne connoîtra le prix de mon bienfait qu'a- » près mon trépas. « Thesée reprend avec politesse : » Quoi » vous songés à un tombeau, & vous negligés le soin de vos » jours ! vous contentés - vous d'un si léger service de ma » part ? « Oedipe avertit Thesée qu'il lui en coutera des combats, & que Thebes le redemandera. » Mais si elle vous » redemande, dit le Roi d'Athenes ; il ne vous convient » pas de vivre en exilé. « Oedipe replique que cette ingratte » patrie l'a banni, lorsqu'il ne songeoit plus à la quitter ; « & comme il voit le Roi d'Athenes étonné de sa fermeté dans la situation où il est, » Ah Thesée, lui dit-il, vous voïés » un Roi accablé sous le fardeau de mille maux. «

THESE'E. Parlés-vous de vos anciens malheurs, dont...

OEDIPE. Non ; ceux - là font l'entretien de toute la Grece.

THESE'E. Quoi donc, & quels maux plus funestes sont tombés sur vous ?

OEDIPE. La douleur de me voir chassé par mes propres enfans, comme un parricide.

THESE'E. Mais ils songent à vous rappeller.

OEDIPE. Un Oracle les y contraint.

THESE'E. Qui craignent-ils ?

OEDIPE. Vous. Athenes leur sera funeste. (*Thesée en effet ôta le Sceptre à Creon. Et il y a de plus quelque allusion aux affaires du Peloponnese.*)

THESE'E. Hé, qui causeroit cette révolution ?

OEDIPE. Cher Thesée, les Dieux seuls sont exempts

des viciſſitudes. Tout vieillit, tout meurt. Le Tems d'une main toute-puiſſante confond & renverſe tout. La terre perd inſenſiblement ſa fécondité. L'âge enleve aux corps leur force & leur vigueur. La fidelité même expire; & de ſes cendres naît la perfidie. Le même eſprit n'unit pas toujours les amis & les alliés. Ce qui avoit plû devient déſagréable & reprend enſuite ſa premiere grace. Tout change. Thebes & Athenes ſont aujourd'hui alliées & tranquilles. Mais un jour viendra, & les années en ſe ſuccedant l'ameneront enfin, jour fatal où la Diſcorde briſant les nœuds de cette heureuſe union, fera d un ſujet léger la matiere d une guerre cruelle. Alors, certes alors, ou Jupiter & Apollon ne ſont pas Dieux, ou comptés que mes froides Cendres ſeront arroſées du ſang Thebain. Mais ne tirons pas le voile, & reſpectons les divins ſecrets. Je reviens à ma demande : conſervés ſeulement la foi donnée, & ſi les Dieux ſont fideles, apprenés qu'Athenes ne ſe repentira pas d'avoir procuré un aſile à un étranger tel qu'Oedipe.

Le Chœur aſſure que ce Prince a tenu les mêmes diſcours en arrivant; & Theſée répond. » Qui pourroit dé» daigner une pareille alliance? cet autel conſacré à l'hoſ» pitalité, & ſi cher à notre culte ne le permettroit pas. Les » Vénérables Déeſſes ont elles-mêmes donné un aſile à Oe» dipe qui les imploroit. Il rend d'ailleurs à mes Etats & » à moi un ſervice trop ſignalé pour le refuſer de la main » d'un Heros tel que lui. Je lui décerne donc le droit d'a» ſile dans mon Roïaume. Choiſiſſés, Oedipe, ou de fixer » ici votre demeure, & je charge ces habitans d'être vos » défenſeurs, ou de me ſuivre dans mon Palais *a*. Je vous » laiſſe le choix, & c'eſt ainſi que Theſée tâche de recon» noître & de mériter vos faveurs. «

Oedipe témoigne ſa reconnoiſſance, & préfere de demeurer à Colone, parce que c'eſt-là que l'Oracle a réglé qu'il ſe vengera des Thebains. Il ne veut pas même, ſelon

---

a Ainſi Pelaſgus laiſſa-t'il le choix aux Danaïdes, ou de ſon Palais ou d'une autre demeure. On l'a vû dans les Suppliantes d'Eſchyle, pag. 216. de ce Volume.

l'usage, lier par des sermens Thésée, qui de son côté lui dit en grand Roi, qu'en effet sa parole est plus sacrée que les sermens les plus authentiques : que du reste Oedipe n'a rien à redouter de Creon ; que personne n'osera tenter un enlevement ; qu'il le laisse entre les mains de sujets fideles ; & que le seul nom de Thesée, quoiqu'absent, sera une garde assés sûre pour lui.

Les Coloniates, qui sont le Chœur, consolent Oedipe de son exil, par les éloges du nouveau païs qu'on lui donne pour patrie. C'est le Panégyrique de l'Attique. On en releve la fertilité, la beauté, & les richesses. L'on n'oublie pas l'olivier dû à Minerve & garant de la protection de cette Divinité, non plus que les chevaux dont l'Attique est redevable à Neptune, aussi-bien que de la Marine, qu'elle possede par préférence aux autres Nations de la Grece. Cette peinture flatteuse pour les Atheniens fait le second Intermede.

ACTE III.

Antigone voit venir de loin un troupe nombreuse, & bien-tôt elle distingue Creon. » C'est à présent, dit-elle, » ô Attique, qu'il faut mettre en œuvre cette valeur si cé» lebrée. « Les Coloniates rassurent la Princesse ; & Creon commence son discours, en protestant qu'il ne vient point faire de violence ni d'injustice ; qu'il redemande Oedipe au nom de tous les Thebains : qu'en son particulier il se sent touché de voir un grand Roi contraint d'errer, accompagné d'une jeune Princesse, qui oublie son rang, pour mandier en quelque façon dequoi soutenir une vie languissante pour elle & pour son pere. » Malheureux, ajoûte-t'il, » que ne puis-je cacher cette tache faite à notre nom ! mais » elle est trop publique pour ne pas mériter qu'on nous la » reproche. Je vous conjure donc au nom des Dieux, cher » Oedipe, d'oublier le passé, de revenir à Thebes, & de » dérober notre opprobre aux regards de la Grece. Con» tent de rendre graces à l'humanité de cette ville qui vous » a ouvert son sein : suivés-nous, & souffrés que la ten-

» dresse pour votre patrie, l'emporte sur la reconnoissance » pour Athenes. «

On voit par ce discours & par ce que nous avons déja dit, qu'Oedipe & que tout exilé, fût-il Roi, étoit réduit à peu près à l'état de Bélizaire, ou que du moins il en couroit les risques, sur tout Oedipe qui étoit chargé de l'exécration des hommes & des Dieux. On voit de plus que cette harangue de Creon n'est qu'un artifice politique. Aussi Oedipe y répond-t'il en cette sorte.

» Téméraire & artificieux Prince, quel piege oses-tu » me tendre encore? prétend-t'on me rappeller pour me » surprendre & me livrer à de nouvelles infortunes? ac- » cablé sous le faix de mes maux, & abandonné à mon » désespoir, je demandai l'exil. Pourquoi me refusâtes- » vous alors, ce que je demandois comme une faveur? » pourquoi attendîtes-vous que ma douleur calmée eût » fait place dans mon cœur à l'amour de la patrie, pour » m'en chasser avec opprobre, sans que le sang qui nous lie » pût amollir votre dureté? à présent que vous me voïés » sous la protection d'un Etat florissant, vous emploïés de » trompeuses carresses pour me séduire & m'arracher de son » sein; tant les bienfaits vous coutent peu, quand on n'est » pas disposé à les recevoir! c'est offrir à un homme riche » des secours qu'on lui a refusés dans l'indigence, & dont » il est en état de se passer. Que penser d'un tel service? » telle est l'offre que vous m'osés faire. Vous venés m'en- » lever non pour me rendre mon Thrône, mais pour me » releguer sur la frontiere de Thebes. C'est que vous crai- » gnés Athenes & l'effet de mon séjour dans cette contrée. » Non, non, je ne vous écoute plus. Mon mauvais Dé- » mon vous poursuivra toujours; & mes fils ingrats n'au- » ront du païs Thébain que le champ de leur combat & de » leur mort. Vous semble-je assés instruit des destinées de » Thebes? Jupiter & Apollon sont mes garans. Portés ail- » leurs vos séduisantes paroles. Leur fiel caché rejaillira sur » vous; & vous n'aurés pas l'avantage de me fléchir. Allés, » laissés-moi vivre dans ce fortuné climat. Mon sort tout » malheureux qu'il est, me paroît encore trop beau, puis- » qu'il fait des jaloux. «

Creon

Creon s'aigrit de ce refus : Oedipe répond ; on se pique. L'on en vient aux menaces, & des menaces à la violence. C'est Creon qui la fait, & qui découvrant enfin ses mauvais desseins, déclare qu'il a déja surpris & enlevé Ismene, & qu'il va ravir encore Antigone à Oedipe. » Je » vous atteste tous (dit - il à eux & au Chœur) que vous » vous souviendrés de m'avoir offensé si vous tombés en » mon pouvoir. « Oedipe justement effraïé de ce qu'il vient d'entendre, implore du secours & proteste contre la violence. Les Vieillards reprennent Creon de son injustice : ils le menacent de la colere de Thesée : mais en vain. Il éleve la voix, comme se sentant le plus fort à cause du parti qu'il traîne à sa suite. Vainement lui représente - t'on combien son procedé est déraisonnable. Il prétend être en droit de réclamer des Princesses de son sang. Antigone a beau jetter des cris. Malgré les foibles efforts du Chœur, elle se voit entraîner. Cette Scene devoit être d'un jeu très-vif à en juger par les paroles. Creon devenu furieux par les obstacles quoique peu considerables, vû le petit nombre des Coloniates, menace d'enlever Oedipe lui-même. Celui-ci n'a de ressource que dans sa fermeté & dans les imprécations dont il accable son barbare beau-frere ; & Antigone disparoît, sans qu'on lui permette d'embrasser son pere.

Ensuite de cette violence Thesée se montre à l'improviste. Il n'étoit pas éloigné ; & comme il faisoit un sacrifice à Neptune, les Coloniates étoient allés promptement l'interrompre & l'avertir de voler au secours d'Oedipe. A peine est-il instruit de l'acte d'hostilité des Thébains, qu'il ordonne à un de ses Officiers de rassembler à la hâte quelque Cavalerie & quelque infanterie pour fermer les issuës, & pour couper le chemin aux ravisseurs. Il se tourne vers Creon, & lui dit, que s'il écoutoit comme lui les transports de son courroux, il le traiteroit en ennemi : mais qu'il se contente de le retenir en ôtage jusqu'à ce qu'on ait ramené les deux Princesses. Il ajoûte avec beaucoup de dignité : » L'action que vous venés de faire est offensante » pour moi, & peu digne de votre rang, & de votre patrie.

» Quoi, entrer dans une ville policée de sages loix, & en
» violer l'équité, par la violence & par le rapt ! avés-vous
» donc pensé que l'Attique fût un Etat rempli d'esclaves
» ou de lâches ? m'avés-vous regardé moi-même comme un
» Roi peu respectable ? ce n'est point à Thebes que vous
» avés puisé de si pernicieuses maximes. Les Thébains sont
» trop amateurs de la justice, & quand ils sçauront que
» Creon est venu dans l'Attique bouleverser les loix, pro-
» faner les sacrés asiles, & enlever des Supplians déja trop
» malheureux, ils n'auront garde d'approuver un semblable
» attentat, &c. «

Creon répond d'un ton moderé, qu'il n'a pas eû de l'Attique l'idée qu'on lui impute ; mais qu'il n'a pas crû que cet Etat voulût retenir des personnes de son sang malgré lui, ni donner retraite à un inceſtueux & un parricide. Oedipe outré de ces noms s'en justifie, comme il a déja fait, & montre qu'il ne les a pas merités. Il confond ensuite Creon sur ce qu'il ose lui reprocher la tache d'une épouse qui étoit sœur de Creon même. » C'est à mon insçû & au
» sien, dit-il, qu'elle a donné des fils à son fils. Le seul sou-
» venir m'en fait frémir d'horreur ! & c'est de sang froid que
» vous avés l'audace de m'accabler d'un reproche, dont
» la honte retombe sur elle & sur vous. « Le Chœur prend hautement le parti d'Oedipe ; & Thesée termine la querelle en ordonnant à Creon, (car il lui parle en Juge) de venir lui remettre entre les mains les Princesses, & en promettant à Oedipe qu'il sçaura bien les lui rendre & le venger.

Après son départ, comme le Chœur est peuple, il représente en effet l'inquiette politique d'un peuple qui saisit la moindre apparence pour semer des bruits de guerre, & s'en faire un sujet d'entretien. Il attend avec impatience le succès du combat qu'il imagine entre le parti Thebain & les troupes de Thesée. Il s'en fait une peinture agréable qui l'occupe & qui l'amuse. Il croit déja voir les Soldats aux mains, & les Atheniens victorieux qui enlevent la proïe des ravisseurs. Il voudroit être changé en oiseau pour être témoin de cette action, & il invoque les Dieux

pour l'heureux succès de cette entreprise qui réussit en effet, comme il l'a prévû; ce qui méne au quatriéme Acte.

ACTE IV.

Veritablement Thesée raméne Antigone & Ismene. La joïe d'un pere & de ses filles qui se retrouvent inopinément éclatte dans toute sa naïveté. Il les embrasse & leur demande un récit court de leur avanture : » Car il sied, dit-» il, à votre fortune & à votre jeunesse de parler en peu de » mots. « La briéveté & la force du discours sont assés souvent loüées dans cette Piece, & dans les autres Tragédies Grecques. Cela n'est pas suprenant. Les Grecs étoient par nature & par art d'excellens harangueurs, & tous se piquoient de sçavoir manier la parole. Il y a même ici une bienséance singuliere, c'est qu'Oedipe s'excuse à Thesée de ce qu'il s'étend peu sur les remercimens, & de ce que sa reconnoissance n'a éclatté qu'après sa tendresse. Cette tendresse même lui tient lieu d'excuse. Il prie Thesée de souffrir qu'un profane, qu'un coupable embrasse un Roi si juste & si généreux. Thesée répond à ce discours & à cette civilité par des politesses mutuelles. Mais il le fait avec cette justesse & ce bon sens de paroles dont les Grecs se piquoient singulierement. Il avertit en même tems Oedipe d'un nouvel incident qui quoique leger en apparence merite de n'être pas négligé. C'est qu'on est venu dire qu'un étranger s'étoit retiré à l'autel de Neptune, & demandoit à voir Oedipe en sûreté.

Antigone & sa sœur devinent que c'est leur frere Polynice, & elles le disent à leur pere qui refuse d'abord de le voir. Mais ces Princesses se joignent à Thesée, pour l'engager à se montrer plus traitable, & à souffrir du moins la vûë & le discours d'un fils qui ne vient pas l'insulter comme Creon; mais qui prend l'air & les manieres d'un suppliant. Oedipe se rend à l'importunité, quoique bien déterminé à garder son ressentiment. Surquoi le Chœur fait une longue réflexion morale au sujet des passions humaines & des maux dont elles traversent la vie : d'où il re-

tombe sur les miseres de la vieillesse, & des âges différens qui y conduisent. C'est une petite Ode aussi Païenne que certaines autres Françoises sur le même sujet. On y donne la préférence à ceux qui ne naissent pas, ou qui finissent leur carriere peu après leur naissance. Ce petit intervalle est adroitement menagé pour donner le tems à Polynice d'arriver.

Ce fils ingrat les larmes aux yeux, approche en tremblant de son pere, dont l'air morne & courroucé ne lui présage pas une réception favorable. Il s'adresse donc d'abord à ses sœurs. » Que ferai-je, dit-il, cheres sœurs? pleu» rerai-je d'abord mes malheurs ou ceux d'un pere & les » vôtres? « Il est touché du triste état où il retrouve son pere & son Roi, qu'il voit dans un deuil conforme à ses infortunes, avec deux Princesses ses filles que la misere a renduës méconnoissables, même aux yeux d'un frere. Il se plaint d'avoir appris trop tard la situation où il les trouve. Il va même jusqu'à se la reprocher & à en demander un généreux pardon, sans pouvoir se pardonner à lui-même. » Vous vous taisés, ô mon pere! parlés, ne désesperés » pas un tendre fils. Ne remporterai-je pour tout fruit de » mon voïage qu'un silence glacé, & que le courroux d'un » pere, qui ne daigne pas m'en dire le sujet. O vous qui » êtes ses filles cheries, efforcés-vous d'amollir son cœur, » & faites qu'il ne renvoïe pas avec dédain & sans répon» se un fils qui est venu sous les auspices de Neptune, pour » fléchir son indignation. «

La sœur aînée conseille à son frere de commencer par dire le sujet de son voïage, parce qu'en effet tout discours, soit qu'il excite la pitié ou quelqu'autre sentiment, force à la fin de répondre, ne fût-ce que par l'importunité. C'est la raison quelle apporte; & Polynice goûte cet avis.

» Hé bien, je parlerai, dit-il: & d'abord j'implore le Dieu » dont l'autel m'a servi d'asile. C'est sous ses auspices & sur » la parole de Thesée que j'ose me faire entendre en ces » lieux sans rien craindre. Daignent les Dieux toucher le » cœur de mon pere, & le rendre favorable aux choses que » je vais lui déclarer. Sçachés, ô mon pere, que je vis exilé

» de ma patrie; & la cause de mon exil c'est d'avoir voulu » regner comme aîné. Eteocle ne l'a emporté ni par le droit » de la naissance, ni par la valeur, ni par les vertus. Ses » intrigues seules ont gagné les Thebains. Je ne puis donc » me cacher à moi-même que vos imprécations me sont fu» nestes; & les Ministres des Dieux ne me laissent pas lieu » d'en douter. Arrivé dans l'Argolide, & appuïé de l'al» liance d'Adraste, dont la fille est mon épouse, j'ai entraî» né dans mes interêts tous les Chefs de cette contrée. Ils » ont juré avec moi de périr à Thebes, ou d'en chasser l'U» surpateur. « Polynice nomme ici les sept Chefs & les fait connoître. » C'est au nom de ces Heros, ajoûte-t'il, que je » viens vous redemander votre tendresse, & vous conjurer » de réserver votre colere pour un frere perfide qui m'a ban» ni de ma patrie. Si nous en croïons l'Oracle, la victoi» re est au parti que vous daignerés favoriser. Je redouble » donc mes prieres, & je vous supplie par les fleuves de » Thebes, & par les Dieux de notre sang de calmer votre » courroux & de me rendre votre bienveillance paternel» le. Exilés l'un & l'autre, & contraints de mandier des » secours étrangers nous courons la même fortune, tandis » qu'un traître, qui s'est couronné de ses mains, jouit du » fruit de son usurpation & insulte à nos communs mal» heurs. Daignés le vouloir, & je triomphe. Mais je ne » triomphe que pour vous; je vous rétablis sur le Thrône, » je rentre dans ma patrie, j'en bannis le Tyran, & je me » couvre d'une gloire immortelle, au lieu que sans vous je » n'ai plus d'espoir de salut. «

Le Chœur sans se laisser prévenir en faveur de Polynice, attend la réponse d'Oedipe pour y souscrire. La voici: il s'adresse d'abord au Chœur sans regarder Polynice.

» Qu'il rende grace à Thesée. Si le Roi ne l'eût exigé, » le perfide n'auroit jamais entendu ma voix. En faveur » de Thesée j'ai sacrifié mes répugnances. Mais le discours » qu'il remportera de moi ne sera pas tel qu'il a osé l'espe» rer. Miserable, quand tu occupois ce Thrône qu'Eteo» cle t'a ravi, n'as-tu pas toi-même exilé ton pere? ne l'as» tu pas réduit à cet état dont la vûë t'arrache à présent des

» pleurs interessés. Car c'est un retour secret qui te les fait » verser, bien moins sur moi que sur tes propres maux. Va, » je ne pleure point sur les miens, je sçai les supporter. Je » vis ; mais c'est pour détester un parricide tel que toi ; toi, » dis-je, qui m'as dethrôné ; toi, qui m'as mis dans la si- » tuation où tu me plains ; toi, qui m'as contraint de dé- » pendre d'autrui pour traîner une vie infortunée, trop » heureux d'avoir mis au monde des filles, ou plûtôt des » heroïnes, que leur humanité & leur courage ont renduës » seules ma ressource & mon appui. Mais il n'a pas tenu à » toi, que je ne fusse abandonné & réduit à moi seul. Al- » lés, barbares freres, vous n'êtes plus mes fils : & toi, traî- » tre, apprends que si les Dieux ne t'ont pas encore frap- » pé, le supplice n'est pas loin. Tes alliés vont à Thebes. » Ne te flatte pas de t'emparer de cet Etat. Couple ingrat, » vous périrés à la peine, baignés dans votre sang. Telles » sont les imprécations *a* dont je vous ai chargés, & dont » je vous accable encore aujourd'hui. Oui, Furies, j'implo- » re votre bras vengeur pour apprendre à des fils dénaturés » quel est le prix de l'humanité foulée aux pieds à l'égard » d'un pere malheureux, dont les filles seules ont respe- » cté la misére. Ce seront elles qui en récompense de leur » piété monteront sur ce Thrône si avidement recherché. » La Déesse de la Justice toujours assise auprès de Jupiter » leur est garant de mes prédictions. Va, fils exécrable ; » & couvert des malédictions d'un pere, pars, & porte de » ce pas aux enfers les foudroïantes paroles que je lance » sur toi. Puisses-tu voir bien-tôt l'issuë funeste de la guer- » re que tu vas porter dans le sein de ta patrie ! puisses-tu » ne revoir jamais Argos ! puissiés-vous l'un & l'autre tom- » ber entre-lassés & entre-égorgés de vos mains ! puisse le » noir Tartare être votre partage ! voilà le comble de mes

a Platon parle en deux occasions de cette imprécation d'Oedipe contre ses enfans. Au Dialogue 2. d'Alcibiade, il compare à l'imprudent Oedipe ceux qui ignorent ce qu'il leur convient de demander aux Dieux. Au liv. 11. des Loix, il dit, que puisque les imprécations des peres contre leurs enfans sont exaucées, comme il paroît par Oedipe, Amyntor, Thesée, & plusieurs autres, à plus forte raison leurs vœux favorables seront écoutés.

» derniers vœux. Terribles Eumenides, & vous Mars, qui » avés empoisonné leurs cœurs de haines mutuelles, hâtés » l'effet de mes désirs. Pars encore une fois; fui, dis-je, » & dépositaire de ma derniere volonté, apprends aux The- » bains & à tes fideles alliés quel est l'heritage qu'Oedipe » outragé laisse par testament à des fils barbares.

POLYNICE. Voïage fatal! trop malheureux alliés! sous quels auspices courons-nous à Thebes! non, je ne puis leur révelet cet horrible mystere; & il m'est encore moins permis de reculer. Mourons avec mon funeste secret. O mes sœurs, témoins de ces affreuses imprécations de mon pere, au nom des Dieux, si votre retour à Thebes est aussi certain que mes malheurs, ne me privés pas du moins des honneurs funebres. Par ce pieux devoir acquerés la double gloire de vous montter aussi généreuses sœurs, que vous avés paru filles remplies de tendresse & de piété pour un pere.

ANTIGONE. Ah, Polynice, daignés m'écouter.

POLYN. Que voulés-vous de moi?

ANTIG. Ramenés votre armée dans l'Argolide, & n'allés pas perdre votre patrie, & vous-même avec elle.

POLYN. Je ne le puis. Hé, comment rassemblerois-je mes alliés, si je leur donnois le moindre signe de frayeur?

ANTIG. Et quel fruit retirerés-vous de votre implacable haine? que vous servira d'avoir renversé votre patrie?

POLYN. Il me seroit trop honteux de reculer & de devenir la fable d'un frere à qui je dois commander.

ANTIG. Mais songés aux Oracles que vous venés d'entendre. Tous leurs traits tombent sur vous. Ils vous condamnent vous & votte frere à la mort.

POLYN. J'en sens tout le poids: mais il est trop dur de ceder.

ANTIG. Ah, mon frere, & qui suivra vos drapeaux avec de pareilles prédictions?

POLYN. Je sçaurai taire ce qu'il faudra: l'art d'un Général est de publier les heureux présages, & de cacher les mauvais.

ANTIG. Vous êtes donc déterminé à courir à votre perte?

POLYN. Le sort en est jetté : ne m'en parlés plus. Je vole avec fureur à cette expédition, toute funeste que je la vois. Je cours braver les imprécations paternelles, ou accomplir ma noire destinée. Daignent les Dieux vous être propices, si vous rendés à un frere mort des devoirs qu'il ne peut attendre de vous durant sa vie. Ne me retenés plus l'une & l'autre. Adieu, cheres sœurs. C'est pour la derniere fois que vous me voïés.

ANTIG. Ah, malheureuse que je suis!

POLYN. Arrêtés vos pleurs. Je le veux.

ANTIG. Hé, quelle sœur seroit assés barbare pour ne pas pleurer un frere qui court de sang froid à la mort?

POLYN. Hé bien, s'il le faut, je sçaurai mourir.

ANTIG. Non, cruel, il n'en sera pas ainsi, vous prêterés l'oreille à mes conseils.

POLYN. Ne me conseillés pas une lâcheté.

ANTIG. Helas, nous serons donc privées de vous!

POLYN. Notre étoile fortunée ou malheureuse ne dépend pas de nous. Les Dieux sont les maîtres de nos destinées. Je les conjure de rendre les vôtres aussi heureuses que vous le mérités toutes deux *a*.

Il s'arrache enfin de leurs bras après ces derniers mots; & il faut remarquer que Thesée par bienséance n'a pas assisté à cette entrevûë du fils & du pere, ni à cette derniere Scene, durant laquelle le frere & les sœurs s'étoient un peu séparés d'Oedipe qui n'est pas censé les entendre. Polynice parti, les Coloniates entendent un bruit de tonnerre. Ils craignent que ce ne soit un présage de quelque malheur qu'Oedipe leur attire. Mais Oedipe en homme inspiré regarde ce bruit comme un augure de sa mort prochaine, de sorte qu'il presse ses filles & le Chœur d'avertir promptement Thesée. Le tonnerre continuë, & ses coups redoublés d'une

a Plus on examinera cette Scene, plus on la trouvera charmante & remplie de la pure nature. Le sort des belles choses est d'être peu frappantes au premier aspect, de frapper davantage au second, & de paroître toujours plus belles, plus on les examine.

d'une maniere plus frappante répandent une crainte religieuse dans le cœur des Vieillards *a*.

ACTE V.

Thesée est appellé. Il arrive, & demande si c'est Oedipe, ou l'orage subit qui cause la consternation où il voit toute l'assemblée. Oedipe prend la parole, & annonce avec un air prophetique que les Dieux l'appellent par la voix des foudres & des vents. Pour accomplir la foi qu'il a donnée à Thesée & à la ville d'Athenes d'être toujours leur défenseur : il va, dit-il, marcher sans guide, tout aveugle qu'il est, vers le lieu où il doit expirer. Thesée seul aura le secret de son tombeau, qu'il ne révelera que quand il sera proche de sa fin, & seulement à son successeur, pour être transmis avec les mêmes précautions à tous les Rois d'Athenes à venir. C'est à cette condition que le tombeau d'Oedipe deviendra le plus solide boulevart des Atheniens. « Mais je sens, continuë ce Prince, que les Dieux & les Destins me pressent d'arriver au lieu marqué. Partons, & mettons bas toute crainte. Suivés-moi, mes filles; car je vous servirai de guide, comme vous avés été le mien jusqu'à ce jour... Qu'on me laisse... Qu'on ne m'approche pas... Seul je trouverai l'endroit où la terre doit m'ouvrir son sein... C'est par-là: suivés-moi. Mercure & la Déesse des enfers sont mes conducteurs... O lumiere du jour qui m'es désormais devenuë invisible, je te quitte pour aller aux enfers. Cher Thesée, & vous généreux Atheniens, puissiés-vous être toujours heureux, & dans votre prospérité vous rappeller quelquefois le souvenir d'Oedipe. »

a « Sophocle (dit Longin, Traité du Sublime, traduct. de Boileau) n'est pas moins excellent à peindre les choses, comme on le peut voir dans la description qu'il nous a laissée d'Oedipe mourant & s'ensevelissant lui-même au milieu d'une tempeste prodigieuse; & dans cet autre endroit où il dépeint l'apparition d'Achille sur son tombeau (Tragédie perduë) dans le moment que les Grecs alloient lever l'ancre. Je doute neanmoins pour cette apparition que jamais personne en ait fait une description plus vive que Simonide. »

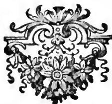
Il part ; & le Chœur en deux courtes Strophes fait des vœux au Ciel pour le prier de procurer à ce merveilleux étranger un passage doux & tranquille dans le séjour des morts. On va voir qu'il s'est passé trop de choses pour avoir pû vrai-semblablement arriver dans un si court intervalle : & l'on ne peut justifier le défaut de cette précipitation que par le chant qui a pû rendre l'Ode plus longue, & par l'enchantement du Spectateur qui déja étonné d'un prodige si peu prévû, en attend l'issuë avec impatience.

Cette issuë est la mort singuliere d'Oedipe : l'Acteur qui vient la raconter dit, qu'Oedipe est arrivé sans conducteur près d'un précipice, dans un chemin partagé en diverses routes, où Thesée & Pirithoüs s'étoient juré une fidelité éternelle ; qu'il s'est assis sur un siege de pierre ; qu'il a mis bas ses vêtemens de deuil ; qu'il a ordonné à ses filles de lui apporter de l'eau puisée dans une source voisine ; qu'après s'être purifié, il s'est revêtu d'une robe telle qu'on en donnoit aux morts ; qu'incontinent la terre a tremblé ; que les Princesses éplorées & se frappant la poitrine n'abandonnoient point ce Prince, qui leur a dit en les embrassant : » Mes filles, vous n'avés plus de pere. J'acheve de mourir » en ce jour, heureux de vous épargner désormais des soins » qui ont dû vous couter, mais que votre tendresse pour » moi a sçû vous adoucir. J'ai porté ma reconnoissance pa» ternelle aussi loin qu'elle a pû s'étendre... Mais je vous » quitte enfin pour toujours. «

On ajoûte qu'à ces mots tous les assistans fondant en larmes ont jetté de grands cris, qui ont été suivis d'un profond silence ; qu'alors on a entendu une voix du Ciel. » Oe» dipe, qu'attendés-vous ? « Qu'aussi-tôt il appelle Thesée, & lui recommande les deux Princesses, qu'il embrasse derechef en leur ordonnnant de s'écarter pour n'être pas Spectatrices d'une mort, dont Thesée seul devoit être le témoin par l'ordre des Dieux ; que l'assemblée congédiée aïant levé les yeux quelques momens après, n'a plus vû Oedipe, mais seulement Thesée qui se couvroit le visage, comme si ses regards eussent été éblouis d'un spectacle céleste : que pour Oedipe on ignore quel a été le genre de

ſa mort; mais que ſans doute la terre s'eſt doucement entr'ouverte pour le recevoir ſans violence & ſans douleur.

Antigone & Iſmene reviennent ſur la Scene, & paroiſſent inconſolables de la perte qu'elles ont faite d'un pere ſi tendrement aimé. Elles veulent retourner ſur leurs pas pour chercher ſon corps ou ſon tombeau. Mais c'eſt un devoir qui leur eſt interdit. Le Chœur entreprend de les conſoler. Rien ne les touche que le ſouvenir d'Oedipe. Theſée vient; & par ſa préſence & ſes bons offices, il adoucit un peu leur douleur. La ſeule grace qu'elles demandent ſur le refus néceſſaire qu'on leur fait de les mener au tombeau de leur pere, c'eſt que du moins on les conduiſe à Thebes, pour prévenir la guerre cruelle de leurs freres, & pour empêcher, s'il eſt poſſible, qu'ils ne ſe donnent mutuellement la mort. Theſée leur promet tout en faveur d'Oedipe : & le ſpectacle ceſſe.



LES TRACHINIENNES

TRAGEDIE DE SOPHOCLE.

RIEN n'eſt plus célebre dans la Fable ancienne qu'Hercule & ſes douze travaux. Ce Héros étoit fils de Jupiter & d'Alcmene, que ce Dieu ſéduiſit ſous la forme d'Amphitryon Prince Thebain époux de cette Princeſſe. Junon conçut tant de dépit de cette infidelité de ſon mari qu'elle s'en vengea cruellement ſur Hercule. Elle le ſoumit à Euryſthée Roi de Mycenes, qui lui faiſant des commandemens impoſſibles à exécuter pour tout autre qu'Hercule, donna lieu à ſes grands exploits ſi vantés dans l'Antiquité. Il n'eſt pas ici queſtion de ſéparer l'Hiſtoire de la Fable, ni de diſtinguer les différens Hercules, dont les belles actions ont toutes été attribuées à l'Hercule de Grece. Il ſuffit pour la Tragédie préſente de ſuivre les idées reçûës des Grecs.

L'expoſition de cette Piece dont le ſujet eſt la mort d'Hercule, développera peu à peu les principaux faits de ce Héros, & ſeulement ceux qui ſeront néceſſaires pour l'intelligence de l'action du Théatre. Le reſte ſeroit un attirail d'érudition auſſi inutile, qu'aiſé à compiler; il détourneroit la principale attention qui ſera mieux emploïée à la ſubſtance de cette Tragédie.

La Scene eſt ſuppoſée à Trachine *a* ville de la Theſſalie; & comme le Chœur eſt une aſſemblée de filles du païs, la Piece en a tiré ſon nom. Les autres Perſonnages ſont Déjanire fille d'Oeneus Roi d'Etolie femme d'Hercule, un Vieillard, un Envoïé, Lichas Ecuïer d'Hercule, & Hercule lui-même.

ACTE I.

Déjanire ſeule ouvre la Scene en ſe rappellant ſes mal-

a Trachine ou Trachin, ville de la Phthiotide dans la Theſſalie, au pied du mont Oeta. Elle fut depuis appellée Heraclée, à cauſe d'Hercule qui ſe brûla ſur le mont Oeta. Voïés la Carte.

heurs, dont la source est l'amour inquiet qu'elle sent pour son époux. C'est une femme jalouse telle qu'Ovide nous la peint dans ses Heroïdes, où tout le sujet de Sophocle est élegamment exprimé dans une simple lettre de cette Princesse à son mari. Fille d'un grand Roi, (c'étoit Oeneus) elle a eû, dit-elle, pour amant un fleuve, Dieu à la verité; mais terrible par les diverses formes qu'il prenoit, tantôt bœuf, tantôt serpent, tantôt homme, mais homme tel que les Peintres représentent les Dieux fleuves, c'est-à-dire, avec des cornes, & une large barbe inondée d'eaux qui sortoient à gros bouillons de sa bouche. Un amant de l'espece du fleuve Acheloüs *a* déplaisoit à Déjanire; & elle préféroit la mort à un pareil époux. Heureusement pour elle un rival puissant vint la délivrer des poursuites du fleuve. Ce fut Hercule qui le vainquit, & lui enleva une de ses cornes, comme on le lit dans les Métamorphoses. *Ovid. Heroid. epist. 9.* *Ovid. Metam. l. 9.*

Il faut dévorer toutes ces mystérieuses Fables si l'on veut entendre l'Antiquité. La verité qu'elles cachent dédommageoit les anciens : mais cette verité importe peu à la Tragédie de Sophocle, puisque la Fable en fait au contraire l'ornement & l'ame. Déjanire devint donc la femme de son Liberateur. Mais elle se plaint de n'en être pas plus heureuse. Autres tems, autres soucis, & toujours causés par l'amour. Car Hercule est un Héros qui parcourt toutes les contrées, qui vole de victoire en victoire, & qui a la terre entiere pour patrie. Déjanire & ses enfans sont ceux qu'il voit le moins. Il s'expose à mille dangers, & ne leur laisse de lui que mille allarmes. Ovide a eû en vûë cet endroit de Sophocle dans ces vers qui le rendent parfaitement.

Non honor est, sed onus; species læsura ferentem.
Si qua voles aptè nubere, nube pari.
Vir mihi semper abest, & conjuge notior hospes:
Monstraque, terribiles persequiturque feras.

Ovid. Heroid. epist. 9.

a Acheloüs, fleuve dont la source est dans le Pinde, & qui sépare l'Acarnanie de l'Etolie.

Ipsa domo vacuâ votis operata pudicis
Torqueor, infesto ne vir ab hoste cadat.
Inter serpentes, aprosque avidosque leones
Jactor, & esuros terna per ora canes.

» Un hymen inégal est pour une femme beaucoup moins » un honneur qu'un fardeau, dont l'éclat ne diminuë pas le » poids. Hercule toujours absent est pour moi plus étran- » ger que mari. Occupé sans cesse à poursuivre des mons- » tres furieux, il me laisse en proïe à des fraïeurs dont sa » vie est l'unique objet. Je crois toujours me trouver avec » lui au milieu des serpens, des sangliers, & des Cerberes. « Enfin Déjanire fait connoître qu'elle se trouve releguée loin de sa patrie à Trachine avec ses fils.

C'est que le grand Alcide invité à manger chés son beau-pere Oeneus, avoit tué d'un léger coup, en badinant, & sans le vouloir, un jeune enfant parent d'Oeneus; on ne lui imputa point cet accident, qui n'étoit que l'effet du malheur. Mais Hercule crut devoir observer la loi des Grecs à la rigueur, & s'exiler volontairement avec sa famille pour une année. Il choisit donc Trachine pour le lieu de son exil, & il conduisit Déjanire avec ses enfans qu'il confia à Ceyx Roi de Trachine. C'est sur cet exil qu'elle soupire. Il lui devient d'autant plus dur, qu'elle ne sçait depuis plus d'une année ce qu'est devenu Hercule. Un écrit qu'il lui a laissé en partant augmente encore son inquiétude.

Sur cela il paroit une de ses femmes, qui pour soulager sa douleur se hazarde à lui donner un conseil, à sçavoir d'envoïer Hyllus fils aîné d'Hercule chercher les traces de son pere, pour recueillir au moins quelques nouvelles de sa destinée. Hyllus arrive à propos; & sa mere lui aïant fait part du conseil qu'elle vient de recevoir, le jeune Prince lui dit qu'il a appris, mais seulement par de nouveaux bruits, qu'Alcide son pere a été long-tems esclave d'Omphale Reine de Lydie; qu'ensuite il s'est tiré de ce honteux esclavage; & qu'il a projetté de porter la guerre dans l'Eubée contre Euryrus. » Mais sçavés-vous, mon fils, reprend Déjanire, » quels Oracles votre pere m'a laissés en partant touchant

» cette expédition? les voici. Il y périra, où enfin rendu » à lui-même il jouïra désormais d'un sort plus tranquille » & plus doux. Vous voïés quelle est la situation de ce Heros » dont dépendent nos destinées. Car enfin c'est fait de nous » s'il n'est plus; & tant qu'il vivra nous sommes trop for- » tunés. Balancerés-vous donc à lui porter du secours? » J'y vole, répond Hyllus, & croïés que si j'avois eû la » moindre lumiere de cet Oracle paternel, on me verroit » depuis long-tems courir sur ses pas. Mais enfin quoique » le bonheur qui accompagne ses armes doive me rassu- » rer, & calmer votre inquiétude, je pars; & comptés que » je mettrai tous mes soins à m'instruire de tout ce qui tou- » che une si chere tête. Partés, mon fils, dit la mere: ne » rougissons pas de suivre un projet utile quoique tardif. » Adieu. «

Une troupe de filles du païs se présente à l'instant au Vestibule de la maison de Ceyx où se passe la Scene. Elles cherchent Déjanire, & inquiettes sur le destin d'Hercule, elles prient le Soleil d'apprendre à cette épouse affligée le sort de son époux. Ces filles, comme on a dit, forment le Chœur qui sera désormais témoin de toute l'action. Celle qui prend la parole pour les autres touchée de voir Déjanire privée depuis long-tems du sommeil, & livrée à ses craintes mortelles, entreprend de la consoler. Ces consolations ne sont que des lieux communs qu'on trouve répandus chés tous les Anciens, sur l'instabilité de la fortune sur le mêlange des biens & des maux, & sur les charmes de l'espérance. Mais tout cela est tourné d'une maniere inexprimable.

Sensible à la tendresse de ces jeunes filles, Déjanire répond, qu'elles ignorent encore les chagrins inévitables que traîne après soi l'hymenée, chagrins dont leur âge les a mis à couvert jusqu'ici : mais qu'enfin elles sçauront un jour par leur propre expérience en quelles peines doivent jetter une tendre épouse l'absence d'un époux chéri, l'inquiétude sur des enfans qu'on aime, & mille autres soucis. Ce sentiment est tout semblable à celui que Racine tout rempli de son Sophocle a mis dans la bouche d'Andromaque, quand elle dit à Helene.

... Il me reste un fils, vous sçaurés quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour :
Mais vous ne sçaurés pas, au moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son interêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvoient nous flatter
C'est le seul qui nous reste, & qu'on veut nous l'ôter.

Déjanire se détermine à réveler à ses confidentes, un souci qui la tourmente particulierement. L'écrit que lui a laissé Hercule à son départ en est le sujet. Veritablement c'est le détail de ses dernieres volontés, & un testament dans les formes. » Jadis il partoit, dit-elle, comme un Heros qui » court à la victoire. Mais ici il parle en époux expirant. » Il regle mon heritage : il divise ses Etats à ses fils : & il » détermine un terme au-delà duquel nous ne devons plus » compter sur ses jours. « Ce terme est de quinze mois, & Déjanire se voit au dernier jour. De plus l'Oracle dont elle a parlé à son fils & qu'elle répete au Chœur, est un Oracle donné à Hercule par des Colombes de la forêt de Dodone. » Voilà ce qui ne me permet pas d'abandonner mes yeux » au sommeil, dans la crainte continuelle où je suis d'être » assés infortunée pour survivre à ce Heros. « Ce sont-là certes des sentimens heroïques & rares.

Le sujet s'étant ainsi dévoilé insensiblement par des mouvemens inquiets, le Chœur voit venir un homme couronné de branches d'arbre ; heureux présage. En effet, c'est un Citoïen qui aïant rencontré Lichas Officier d'Hercule, l'a prévenu pour annoncer à Déjanire, que son époux revient comblé de gloire, & chargé de dépouilles remportées sur ses ennemis. » Vous le reverrés bien-tôt lui-même couron- » né de lauriers à la tête d'une armée victorieuse. » Déjanire demande, qui empêche donc Lichas de venir lui-même lui apporter cette nouvelle. On lui répond, que le peuple curieux de sçavoir en détail un si grand succès, l'arrête malgré lui. Déjanire se livre à une joïe d'autant plus vive & moins aisée à exprimer, que sa tristesse avoit été plus profonde. Elle invite le Chœur à prendre part à son allégresse ; & cela sert de matiere à un court Intermede qui n'est

n'est qu'un chant de triomphe en l'honneur de Diane, d'Apollon, & de Bacchus.

ACTE II.

Lichas arrivé acheve en détail à la Reine le récit qu'un autre avoit ébauché en deux mots : Hercule a saccagé la ville d'Oechalie *a*, tué Eurytus, & emmené un grand nombre de captifs & de captives, qu'il envoïe devant lui à son épouse. On les voit en effet dans le fonds du Théatre avec une jeune Princesse à leur tête.

Le sujet de cette guerre, dit Lichas, étoit une juste vengeance qu'Hercule vouloit tirer d'Eurytus Roi d'Oechalie, qui avoit violé à son égard les loix de l'hospitalité, jusqu'à l'offenser par des paroles piquantes, & le bannir de son Palais dans la débauche d'un festin : ce qui avoit été cause que ce Heros irrité rencontrant malheureusement un certain Iphitus sur le haut d'un rocher l'en avoit précipité dans la colere, sans lui donner le tems de se reconnoître & de se défendre. Il est étonnant que Sophocle ait imputé cette lâcheté à son Heros, même dans un récit infidele. Du moins Lichas ajoûte, que ce fut la seule qui échappa à Hercule ; & que Jupiter, qui lui auroit pardonné d'attaquer un ennemi à force ouverte, l'avoit puni de ce mouvement de colere en le rendant esclave d'Omphale Reine de Lydie *b* durant un an entier : qu'enfin Alcide arrivé au Promontoire de *c* Cénée, s'y occupe à faire des sacrifices à Jupiter pour le remercier de sa victoire : & que bien-tôt, quitte de ce devoir envers les Dieux, il reviendra vers son épouse, qu'il prie de recevoir par avance les fruits de ses conquêtes. Tel est le récit de Lichas, récit qu'on verra dans la suite être peu fidele.

Déjanire malgré la joïe que lui donne un succès si inef-

---

a Oechalie, ville ancienne de la Thessalie. Eurythus en étoit Roi.

b Lydie, contrée de l'Asie mineure, aussi-bien que la Phrygie. Les Grecs méprisoient les Lydiens & les Phrygiens.

c Cénée, Promontoire de l'Isle d'Eubée, à present Cap de Litar, vis-à-vis le Détroit de Mallie. De là, Jupiter Cénéen, Temple érigé par Hercule.

peré, sent une fraïeur secrette qu'elle ne peut démêler, & qui répand l'amertume dans son cœur à la vûë des captives que le sort a remises entre ses mains, loin de leur patrie désolée. » O Jupiter, s'écrie-t'elle, écartés ce triste présage, » & ne livrés pas mes enfans à l'infortune où je vois ces » captives déplorables. « Une d'entr'elles sur tout lui semble le plus à plaindre. Sa jeunesse, sa beauté, & sa douleur modeste touchent le cœur de la Reine. Elle s'interesse au sort de cette aimable captive, & lui demande à plusieurs reprises qui elle est. Mais celle-ci s'obstine à garder un pro-
1. Vol. p. 195. fond silence. Ainsi en use Cassandre à l'égard de Clytemnestre dans l'Agamemnon d'Eschyle. Si l'on veut lire avec quelque fruit les Anciens, on n'a qu'à les comparer les uns aux autres; on trouvera la clef de leurs mœurs, & l'esprit de leurs siécles. Lichas interrogé à son tour feint d'ignorer ce qu'on lui demande. Ainsi Déjanire prend le parti de la faire entrer dans le Palais avec sa suite pour y prendre un peu de repos.

Comme la Reine se met en devoir de se retirer aussi après avoir renvoïé Lichas, un homme survient, & la prie de s'arrêter un moment pour entendre un secret qui est de la derniere conséquence pour elle. Tous s'écartent, horsmis le Chœur, que cet homme veut bien admettre dans la confidence. » Sçachés, dit-il, Princesse, que Lichas vous trom- » pe, ou qu'il nous a trompés avant vous. Je lui ai oui dire » en présence de plusieurs témoins : Qu'Hercule n'a fait » cette expédition contre Eurytus qu'en faveur de sa chere » captive. Oui, l'amour, & non le prétendu esclavage chés » Omphale, ni cette feinte mort d'Iphitus précipité : l'a- » mour, dis-je, est l'unique autheur de sa bravoure & de » ses triomphes. Hercule a désespéré d'obtenir cette Prin- » cesse de son pere Eurytus; & il a pris le parti de lui sus- » citer une guerre cruelle sur un prétexte léger. Il s'est ven- » gé des refus du Roi par sa mort & par le ravage de ses » Etats. Vous voïés que sa captive prévient son retour : » ce n'est pas sans dessein. Ne croïés pas qu'il la traite en » captive. L'amour devenu le tyran de son cœur ne le per- » mettroit pas. Voilà, Madame, ce que j'ai entendu de

» Lichas, aussi-bien que plusieurs autres Citoïens, qui sont » en état de le confondre. C'est un avis douloureux pour » vous; j'en gémis : mais il n'est que trop fondé; & je me » suis crû obligé de vous en faire part. « La Reine frappée comme d'un coup de foudre, s'écrie : » Malheureuse, où » suis-je, & que dois-je faire? quel serpent ai-je reçû dans » mon sein? « Outrée de la perfidie de Lichas, elle demande conseil au Chœur, qui est d'avis, qu'elle presse Lichas de parler. Comme elle s'en retourne pour le surprendre : il revient de lui-même à sa rencontre, prêt à se mettre en voïage pour aller retrouver Hercule. » Madame, que » voulés-vous, dit-il, que je dise à votre époux en votre » nom? «

La Reine profite de cette conjoncture pour sonder ce Courrier avec toute la subtilité d'une femme, & toute la dignité d'une grande Princesse. Elle ménage adroitement ses interrogations, & ne veut d'abord, ce semble, que se faire répéter ce que Lichas lui a déja dit d'Hercule, chose assés interessante pour se la faire redire. Mais tout-à-coup elle retombe sur la jeune captive, & demande encore une fois qui elle est. Lichas répond comme auparavant, qu'il l'ignore. Déjanire alors l'intimide. » A qui, dit-elle, » pensés-vous parler? «

LICHAS. Hé, Madame, d'où vient une pareille demande?

DEJANIRE. Réponds-moi.

LICHAS. C'est à Déjanire. C'est ma Souveraine que je vois.

DEJAN. Voilà ce je que je voulois sçavoir. Tu conviens que je suis ta Souveraine.

LICHAS. Sans doute.

DEJAN. Et de quel supplice crois-tu qu'on doive punir un esclave infidele?

LICHAS. Comment infidele? quel piége veut-on me dresser?

DEJAN. C'est toi, misérable, qui me tends des piéges.

LICHAS. Madame, souffrés que je me retire, tant je comprends peu ce discours.

DEJAN. Non, je ne te relache pas que tu ne m'aïes répondu.

LICHAS. Sur quoi?

DEJAN. Cette captive que tu m'as amenée t'est-elle connuë ou non?

LICHAS. Je vous ai répondu ce que j'en sçavois. Que voulés-vous de plus?

Déjanire lui nomme Iole, & lui insinuë qu'elle est instruite d'ailleurs. Lichas nie tout & se defend du même air dont je viens de donner un essai. La Reine en lui découvrant peu à peu ce qu'il a dit dans la ville, le presse vainement. L'Officier soutient son rôle, & veut se retirer. Mais incontinent Déjanire use d'un artifice très-séduisant *a*. Elle feint d'être peu sensible aux amours d'Hercule. Elle se pique de connoître le génie des hommes, & de se mettre au-dessus des foiblesses & des jalousies de son sexe. A l'en croire, » elle a foulé aux pieds une vaine délicatesse, » & elle sçait quelle indulgence une femme doit à son époux. » Hercule, dit-elle, l'a accoûtumée depuis long-tems à de- » venir traitable sur cet article. La compassion d'ailleurs » qu'elle s'est sentie pour Iole montre assés, à l'entendre, » combien peu elle est jalouse d'une rivale.« Par cette pernicieuse adresse, & par ce désintéressement affecté Déjanire délivre Lichas de ses fraïeurs. Puis lui monstrant combien le mensonge est odieux, chés les Grands sur tout, où l'on peut aisément le confondre, elle le détermine à tout confesser : ce qu'il fait, en disant que ce n'est point par l'ordre d'Hercule qu'il a celé cette galanterie, puisqu'Hercule lui-même n'en fait pas mystere : mais par zele pour la Reine qu'il craignoit d'affliger. » Car enfin, continuë-t'il, » ce Heros dont la valeur n'a rien trouvé d'insurmontable » est devenu l'esclave de l'Amour. » C'est ce qu'Ovide a rendu ainsi,

---

a Racine a donné à sa Roxane tout le génie, & toute la jalouse souplesse de Déjanire. Mais il l'a renduë beaucoup plus coupable. Toutefois on ne prétend pas dans cet exposé, approuver le Poëte Grec plus que le François, quoique Déjanire soit beaucoup plus excusable que Roxane.

Quem nunquam Juno seriesque immensa laborum
Fregerit, huic Iolen imposuisse jugum. *Heroïd. ep. 9.*

La Reine n'en veut pas sçavoir davantage : mais dissimulant toujours malgré sa jalouse fureur, elle promet de bien traiter sa captive, & ordonne à Lichas de rentrer pour attendre le présent qu'elle destine à son époux en revanche de celui qu'elle en vient de recevoir. Elle rentre elle-même.

Les filles du Chœur finissent l'Acte par des réflexions sur le pouvoir de l'Amour. Des Dieux qu'il a domptés, elles passent aux mortels, & décrivent le combat d'Hercule & du fleuve Acheloüs, au sujet de Déjanire. C'est une peinture vive & naturellement attachée au sujet.

ACTE III.

Tandis que Lichas prêt à partir entretient les captives, Déjanire sort pour confier au Chœur ses douleurs cruelles. » Ah, s'écrie-t'elle, semblable à un Pilote abusé, qui reçoit » dans son vaisseau un fardeau capable de le faire périr, j'ai » reçû entre mes bras ma rivale!.. Les charmes naissent » de ses yeux & s'écartent des miens. « Voilà ce qui la désespere. Mais elle aime Hercule, tout infidele, tout inconstant qu'il est; & pour fixer son cœur, elle a employé un secret qu'elle croit immanquable. Pour l'entendre, il faut se ressouvenir de l'avanture du Centaure Nessus. Hercule emmenoit Déjanire à Trachine, il s'agissoit de passer un fleuve. Nessus s'occupoit à transporter les passans, & Hercule lui confia son épouse. Mais comme le Centaure se mettoit en devoir de l'enlever, le fils d'Alcmene le perça de ses fléches trempées dans le sang empêsté de l'hydre de Lerne qu'il avoit tuée autrefois. Nessus prêt d'expirer dit à Déjanire que si elle vouloit désormais ne plus craindre de rivale, elle devoit prendre de son sang, qui seroit pour Hercule un philtre capable de le rappeller. Déjanire curieuse & jalouse le crut. Elle emporta de ce sang, comme Sophocle & Ovide le racontent. Elle dit donc qu'elle s'est

souvenuë heureusement de ce philtre, & qu'elle en a teint une robe qu'elle envoïe à Hercule. Cependant il lui prend un scrupule sur l'effet incertain de cette dangereuse épreuve qu'elle n'a pas encore faite. Le Chœur même augmente sagement cette fraïeur née du pressentiment. Mais la passion empêche Déjanite d'y reflêchir davantage, sur tont à la vûë de Lichas, qui vient recevoir d'elle ses derniers ordres. Elle étouffe alors ses craintes, franchit le pas, & demande le secret au Chœur sur cette espece de magie.

Ce scrupule étouffé dès sa naissance, est très habilement ménagé par Sophocle, & on le sentira bien-tôt. La Reine donne donc à Lichas la robe destinée à Hercule avec ordre de l'engager à s'en servir au plûtôt, pour paroître plus décemment aux sacrifices. Car tel est le vœu qu'elle a formé au sujet du retour d'Hercule. Lichas prend la boëte toute cachettée du sceau de la Reine, lui promet de s'acquitter fidelement de son devoir, & s'en va. Ovide exprime élegamment en deux mots l'innocence de Déjanire & de Lichas.

Ovid. Met. l. 9. v. 155.

Ignaroque Lichæ quid tradat nescia luctus
Ipsa suos tradit.

» Lichas ignore ce qu'il reçoit. Elle ignore elle-même ce » qu'elle donne à Lichas, & ne sçait pas que ce dépôt de» viendra la matiere de son deuil. «

Cependant le Chœur fait des vœux en faveur d'Hercule, & conçoit d'heureuses espérances sur son retour.

ACTE IV.

Déjanire ainsi qu'on l'a observé, étoit dans la situation où la malice du cœur humain luttant avec la droiture qui lui est naturelle, balance entre le plaisir de se satisfaire & la crainte de faire mal : situation où d'ordinaire la passion l'emporte sur le devoir. Car dans le doute, quand le cœur entre en negociation, il est déja plusqu'à demi vaincu. Aussi Déjanire a-t'elle suivi son penchant, sans se donner le loisir d'examiner si elle faisoit bien ou mal. La maniere

même dont elle consultoit le Chœur sur ses doutes n'étoit qu'une adresse de sa passion, qui cherchoit un appui plûtôt qu'un conseil. Le remords en est le fruit. Renduë à elle-même après le départ de Lichas, elle revient faire part à ses Confidentes de la fraïeur qu'elle ressent, & cherche à se rassurer s'il est possible. Car Sophocle nous la peint vertueuse quoique jalouse. En effet sa jalousie n'est pas celle d'une Medée qui veuille perdre une rivale & son époux. Elle ne veut que ramener le cœur de l'un, & le détacher de l'autre.

Elle se rappelle donc l'operation magique qu'elle a faite, & quelques prodiges qui l'ont accompagnée. Nessus lui avoit dit de garder son sang dans un lieu ténebreux, d'en faire en secret & dans les ténebres l'usage qu'elle souhaiteroit, & d'empêcher sur tout que le voile teint de ce sang ne vît le jour avant que d'être porté. Elle a pratiqué à la lettre toutes ces choses. Mais le flocon de laine dont elle s'est servie en guise déponge pour insinuer son philtre dans la robe s'est consumé de lui-même étant exposé au jour. Cette merveille effraïe Déjanire, & elle commence, mais trop tard, à se défier des présens du Centaure. » Quelle » raison en effet un amant offensé & mourant auroit-il eûë » de lui vouloir du bien ? sans doute c'étoit pour se venger de » son ennemi qu'il l'a flattée d'une feinte confidence. « La Reine se rappelle de plus, que les fléches dont le Centaure a été blessé étoient empoisonnées du venin de l'hydre. Elle ne doute plus qu'Hercule ne soit la victime de ce prétendu philtre. Elle est résoluë, si la chose arrive, de se donner la mort, & de cacher sa honte dans le tombeau.

Ce repentir d'un cœur vertueux, mais séduit, est bien dans la nature; & je ne pense pas qu'on puisse l'exprimer plus heureusement que l'a fait Sophocle. Le Chœur tâche en vain de rassurer la Reine, & de l'engager du moins à mieux esperer d'un stratagême qu'elle a crû innocent. Déjanire sent redoubler ses inquiétudes; & son fils Hyllus qui revient à l'improviste ne les confirme que trop par ce discours. » Ah, ma mere, puissiés-vous, ou n'être pas ma » mere, ou cesser de vivre, ou plûtôt être moins criminelle!

» vous avés tué aujourd'hui mon pere & votre époux. «

Déjanire épouvantée l'interroge, & reçoit à chaque réponse un nouveau coup de poignard. Hyllus vient d'être témoin du cruel état où la robe fatale a mis Hercule. Ce Heros étoit à Cénée où il élevoit un Temple en l'honneur de Jupiter, & traçoit le dessein du bois sacré. C'est-là que son fils Hyllus l'a vû, & que Lichas est venu le trouver avec la cassette qu'il apportoit. Il y a ici une faute assés difficile à justifier. C'est la même que dans les *Captifs de Plaute*. En effet, l'intervalle de Cénée à Trachine est un Détroit trop considérable pour le passer dans un aussi court espace de tems que Sophocle le suppose pour le voïage & le retour d'Hyllus & de Lichas. Comment Hyllus a-t'il pû en quelques heures aller trouver son pere, le voir occupé à des desseins d'Architecture pour ériger un Temple, assister à un sacrifice où se trouve encore Lichas au retour de Trachine, être en un mot témoin de tout ce qui s'est passé, & revenir avec son pere pendant la durée de deux Actes. Cela paroît forcé, sur tout dans une Tragédie Grecque, où l'action n'est jamais interrompuë. Mais Sophocle si scrupuleux d'abord sur toutes les vrai-semblances, comptoit sans doute sur l'éloignement de ces lieux par rapport à Athenes, où le grand nombre des Spectateurs n'y regardoit pas de si près, & se prêtoit à la vrai-semblance Geographique, quand elle ne lui paroissoit que médiocrement blessée. Ainsi & plus encore le font aujourd'hui les Spectateurs, quoique mieux instruits, en voïant plusieurs Tragédies où les circonstances des lieux sont souvent beaucoup moins ménagées.

Reprenons le fil du récit d'Hyllus. » Alcide en considération » de son épouse s'est revêtu de la robe qu'elle avoit envoïée. » Il a paru dans cet ornement à un pompeux sacrifice. Mais » à peine le feu avoit-il commencé d'embraser le bucher où » étoient les victimes, que le venin dont la robe étoit in» fectée a fait sentir son funeste effet. Une sueur violente » est sortie de tout le corps d'Hercule. La fatale robe s'est » attachée à sa chair sans pouvoir en être enlevée qu'avec » la chair même. Le poison se glissant dans les veines a

pénétré

» pénétré jusqu'à la moëlle des os. Hercule appelle Lichas ; » lui demande de quelle main il a reçû cet horrible pré-» sent : & sur sa réponse que c'est de Déjanire, saisi de cour-» roux, & pressé par l'excès de la douleur, il prend le mal-» heureux Lichas, & le jette si rudement sur un rocher, » que son corps en est brisé. « (C'est pour rendre ceci croïable que Sophocle a cité le trait d'Iphitus.) » Tout le peu-» ple est frappé de terreur, & nul n'ose approcher d'Her-» cule furieux. Il se roule par terre : puis il se leve tout-à-» coup, & pousse des cris effroïables qui font retentir tous » les rivages. Enfin, ajoûte Hyllus, Hercule en portant çà » & là ses regards que la violence du mal rendoit affreux, » m'apperçoit dans la foule où je fondois en larmes. Il m'ap-» pelle : Approchés, ô mon fils ; ne fuïés pas un pere dé-» plorable : dussiés-vous expirer avec moi, approchés ; & » s'il vous reste quelque pitié pour un pere qui vous aime, » tirés-moi au plûtôt de cette terre étrangere, afin que je » termine ma destinée dans un lieu où je puisse me déro-» ber aux yeux des mortels. A ces mots, nous l'embarquons » sur le vaisseau. Nous l'emmenons avec peine sur ces bords, » & bien-tôt vous le verrés ou mourant, ou mort. « (C'est au Chœur que ce discours s'adresse ; puis Hyllus se tourne vers la Reine sa mere) » Madame, tel est l'effet de vos noirs » projets & de votre attentat. Que ne m'est-il permis de » lancer sur vous les imprécations que méritent les parri-» cides. Mais je le puis, Madame ; & vos forfaits me ren-» dent tout permis. C'est bien la moindre vengeance qu'un » fils puisse tirer d'une mere qui a la noirceur de faire pé-» rir son pere, & le plus grand des Heros. «

Voïés Ovid. Metam. l. 9.

Déjanire se retire sans pouvoir proférer une seule parole. Le Chœur veut l'arrêter. » Madame, pourquoi vous » retirer ainsi sans rien répondre ? ignorés-vous que le si-» lence est l'aveu du crime ? « Hyllus reprend. » Laissés la » s'écarter. Puisse-t'elle fuir bien loin de mes regards qui » l'ont confonduë. Lui siéroit-il de se couvrir du titre de » mere, elle qui l'a si indignement démenti ? qu'elle fuïe » donc, qu'elle jouisse de son crime ; & puisse le sort qu'el-» le a préparé à mon pere retomber tout entier sur sa tête ! «

Ce silence de Déjanire est dans le même goût que celui d'Eurydice dans l'*Antigone* : & l'on verra dans peu qu'il vaut mieux que ce vers affecté d'Ovide si souvent répété dans une lettre :

Voïés Antigone, ci-dessus, pag. 263.

Impia, quid cessas Deïanira mori ?

Ovid. Heroid. epist. 9.

» Impie Déjanire, que tardes-tu à te donner la mort. « On ne s'exhorte point à mourir, quand le dessein en est bien pris. Beaucoup moins le fait-on avec tant d'art. Le silence est plus éloquent & plus vif.

Le Chœur ensuite de ce qu'on vient d'entendre d'Hyllus, qui s'est retiré, se rappelle l'Oracle ancien, à sçavoir qu'Hercule après douze travaux devoit jouir d'un repos que rien ne pourroit troubler. On en voit l'accomplissement. Le Chœur retombe sur l'article de Déjanire, dont il plaint sa jalouse crédulité suivie d'un si triste retour. Il attribuë enfin tous ces maux à Venus.

ACTE V.

Aussi-tôt ces filles effraïées entendent dans le fonds du Palais un grand bruit qui présage quelque chose de funeste. L'on voit en effet la vieille Confidente de Déjanire, qui vient toute en pleurs annoncer la mort de sa maîtresse. » Sa » mort est arroce, dit-elle, & vous en conviendrés. A pei- » ne étoit-elle rentrée, qu'à l'aspect de son fils Hyllus, qui » retournoit vers son pere, elle détourne ses pas pour l'é- » viter, & seule au pied des autels elle déplore sa vidui- » té. Trouvoit-elle sous ses mains quelqu'une des choses » nécessaires à son usage, ses yeux se remplissoient de pleurs. » Errante çà & là dans le Palais, à la vûë de ses Officiers, » elle versoit des torrens de larmes : elle imputoit aux » Dieux le renversement de sa maison. Après ces premiers » transports je la vois entrer brusquement dans l'apparte- » ment de son époux. Cachée dans l'obscurité, je l'obser- » ve en silence. Elle pare le lit d'Hercule, le baigne de ses » larmes, & s'y étant assise : ô Couche nuptiale, dit-elle, » tu me reçois pour la derniere fois. A ces mots, elle dé-

» couvre son sein. Je vole vers son fils : mais helas, à mon » retour, je trouve qu'elle s'est frappée d'un poignard. Cette vûë attendrit Hyllus. Il pleure une mere que ses reproches ont porté à cet excès de désespoir. Car il avoit » appris, mais trop tard, la funeste erreur où le Centaure » avoit fait tomber Déjanire. L'infortuné Hyllus livré à son » repentir, s'approche d'une mere expirante. Il l'embrasse, » il l'arrose de ses pleurs, désesperé de lui avoir imputé un » crime, & de se voir privé d'une mere & d'un pere par » une épouse & par un fils. Voilà la triste destinée de cette » Maison malheureuse. Qu'on compte après cela sur le bonheur d'un seul jour. Trop avides du lendemain nous ne » songeons pas que l'heure présente est peut-être la derniere pour nous. «

La mort d'Alceste a chés Euripide a beaucoup de rapport à celle-ci; & est il évident que Virgile a imité ces morceaux des Poëtes Grecs, quand il nous peint Didon mourante.

Incubuitque Thoro, dixitque novissima verba. *Virg. Æneid. l. 4. v. 650.*

» Elle s'assit sur sa couche nuptiale, & dit les dernieres paroles. «

Les filles de Trachine à la vûë de ce double malheur d'Hercule & de Déjanire ne sçavent où porter leurs regrets, tant elles sont accablées de tristesse. Elles voudroient être transportées dans un autre climat; & elles redoutent la présence d'Hercule furieux, qu'on apporte sur la Scene entouré d'une nombreuse Cour de gens éplorés.

Le sommeil où il paroît plongé tient l'assemblée en suspens. Son fils Hyllus qui le croit mort, jette des cris lamentables. Mais un Vieillard l'avertit qu'Hercule n'est qu'assoupi par l'excès du mal, & qu'il seroit dangereux de le réveiller. Il se réveille en effet, & s'écrie : » O Jupiter, » en quelle région arrivai-je? dans quelles mains suis-je » tombé? Ah, je me sens dévoré; & mes cruelles douleurs » reprennent toute leur violence. » Et après quelques in-

a *Euripide, Alceste, premiere Partie, vol. 2. pag. 91.*

terruptions. » O Promontoire de Cénée, où j'ai élevé tant » d'autels! ô Dieux, étoit-ce là le prix que vous réserviés » à ma piété? «

Il donne ensuite les marques les plus vives & les plus naturelles d'une douleur insurmontable. La Scene d'Hippolyte *a* chés Euripide est dans ce goût. Hercule se plaint qu'on réveille ses maux en voulant les soulager. Il ne peut souffrir qu'on le touche. Il sent de plus terribles accès. » Où » êtes-vous, s'écrie-t'il, brigands, dont j'ai purgé les bords » de la mer & les forêts? le trépas en est la récompense, & » pour surcroît de désespoir, je ne vois personne qui s'arme pour couper la trame de mes malheureux jours, per» sonne qui le fer & la flamme en main vienne briser les » liens d'une vie intolerable. « Le Vieillard, le Chœur & Hyllus se désesperent de ne pouvoir lui apporter quelque soulagement. Mais Hercule rentrant dans un nouvel accès conjure son fils de lui percer le sein. C'est le seul bien qu'il puisse attendre de lui. Il implore, il mandie la mort; mais inutilement. Enfin, il dit ce beau morceau rapporté dans les Tusculanes & traduit de la main de Ciceron, ou selon d'autres, de celle du Poëte Attilius. » O entreprise inouie » d'une femme! ô Déjanire, faut-il que je sois ta victime! » non, jamais l'implacable Junon, ni le barbare Eurysthée » ne m'ont été si funestes que la fille d'Oeneus. C'est elle » qui m'a enveloppé de cette fatale robe, comme d'un filet » tissu par les mains des Furies; voile affreux, poison hor» rible! il s'attache à mon corps, il me dévore les entrail» les, il pénétre jusques dans mes veines: mon noir sang » bouillonne & se consume: mon corps brûlé par un feu » invisible n'est plus qu'un fantôme. Quoi! ce que n'ont pû » ni les armes, ni les Geans, ni le Centaure, ni la Grece, » ni le reste de l'Univers que j'ai délivré de cent monstres, » une femme seule, l'a tenté, l'a exécuté, & c'est par ses » mains que j'expire! ô mon fils remplissés toute l'étenduë » de ce tendre nom. Qu'une vaine pitié pour une mere par» ricide ne l'emporte pas. Allés, traînés cette Furie, livrés

Cicer. l. 2. des Tusculanes.

a *Euripide, Hippolyte, premiere Partie, vol. 1. pag. 377.*

» la moi, & soïés le spectateur de son supplice. Je veux » éprouver en ce moment qui vous préférés d'elle ou de » moi. Allés, dis-je, osés m'obéïr, aïés pitié d'un pere di- » gne d'être pleuré. Miserable, je verse des larmes; moi, » que personne n'entendit jamais pousser un gémissement » dans l'horreur des plus affreux revers! ah, je rougis de ma » foiblesse. Approche, mon fils, sois témoin de l'excès de » mes maux. Voici mes entrailles. Peuple, regardés ce corps » si cruellement déchiré. Ah, quelles convulsions! quelles » flammes! quel renouvellement de supplices! Jupiter, pré- » cipite-moi aux enfers : lance tes foudres pour m'écraser. » Mes plaïes se rouvrent : je suis dévoré; quel tourment! » ô Forces de mon bras jadis si vantées qu'êtes-vous deve- » nuës? ô Mains, est-ce vous qui avés étouffé le Lion de » Némée *a*? oui, voici ce bras qui a coupé les têtes renais- » sante de l'Hydre, ce bras qui a dompté les Centaure, ce » bras dont les coups ont abattu le Sanglier d'Erimanthe *b*, » ce bras dont les efforts ont tiré Cerbere des enfers, ce » bras qui a mis en pieces le Dragon dépositaire des fruits » d'or, ce bras enfin, qui s'est signalé par des exploits in- » nombrables, & que nul mortel n'a pû désarmer. Le re- » connoissés-vous? en quel triste état le voïés-vous réduit! » brisé, déchiré, attenué par un poison secret, il languit, il » n'est plus reconnoissable. Fils de Jupiter & d'Alcmene, » (quels noms!) je deviens la victime d'une perfide épou- » se. Mais quand je serois anéanti, je sçaurai en tirer ven- » geance. Qu'elle vienne donc & qu'elle apprenne à l'Uni- » vers, qu'Hercule tout mort qu'il paroît est encore le fleau » des impies. «

Il faut que ce morceau ait bien été du goût de l'Antiquité, puisqu'Ovide a crû ne pouvoir faire mieux que de l'imiter dans ses Metamorphoses. Il le rehausse en y ajoûtant cete belle pensée: *Ovid. Metam. l. 9. v. 176.*

Defessa jubendo est
Sæva Jovis conjux; ego sum indefessus agendo.

a Némée, forêt de l'Argolide.
b Erimanthe, montagne & forêt d'Arcadie.

» La cruelle Junon est plus lasse de commander & d'exi-» ger des exploits, que moi d'obéir & d'en faire. « Il seroit bien à souhaiter qu'Ovide plûtôt que Seneque nous eût laissé les Tragédies Grecques remaniées à sa façon, comme il l'avoit fait à l'égard de quelques-unes, qui n'ont pû passer jusqu'à nous & qui nous font regretter les chefs-d'œuvres du génie Tragique dont on voit des vestiges dans ses Metamorphoses.

Hyllus détrompé sur l'article de sa mere, cherche à désabuser Hercule: ce qui fait un grand jeu de Théatre. Car Hercule croit son fils touché d'une indigne pitié pour Déjanire, & il refuse long-tems de l'entendre. Enfin l'on vient à bout de lui apprendre l'innocence & la jalousie de Déjanire, sa mort, & l'avanture du Centaure. A ce nom, il ouvre les yeux. Il se ressouvient d'un Oracle, & le déclare à son fils: c'est que Jupiter lui avoit prédit qu'un mort lui ôteroit la vie. Ce mort est le Centaure. Il rapproche de cet Oracle antique un Oracle plus récent dont on a parlé, à sçavoir qu'Hercule jouiroit désormais d'un long repos. Toutes ces circonstances ne lui laissent plus lieu de douter que sa fin ne soit prochaine. Ainsi il prie son fils de lui obéir en un point qu'il ne lui déclarera qu'après qu'il sera assuré de son obéissance.

Le reste de cette Scene est toujours dans le goût du Théatre. Car il se fait une suspension merveilleuse. Le pere tire le serment de son fils, & lui dit son secret & sa derniere volonté. Il s'agit de le porter sur le mont Oeta, de le placer sur un bucher, & d'y mettre le feu de ses mains, & cela sous peine d'imprécations éternelles. Ce dernier article fait fremir Hyllus. » Ah, que m'ordonnés-vous? » que je devienne le bourreau de mon pere! « Hercule exige au moins qu'il fasse tout le reste; & Hyllus s'accorde à tout horsmis à ce dernier office. Mais le pere non content de ce trait d'obéissance en demande encore un autre de lui. C'est d'épouser Iole: autre sujet de répugnance de la part du fils. » Quoi? épouser celle qui m'a ravi un pere & une me-» re! non, il faudroit être agité des Furies pour commet-» tre un pareil forfait. Je préfere la mort à cet hymen. «

Je le veux, dit Hercule; & il le menace de tout son courroux s'il n'obéit. Hyllus résiste autant que le peut souffrir la soumission d'un fils. Mais sur l'assurance que tel est l'ordre des Dieux, il se rend en disant, qu'il ne sçauroit être coupable envers les Dieux, en obéissant à un pere.

Hercule satisfait, veut prévenir de nouveaux accès de fureur, & il ordonne qu'on l'enleve au plûtôt pour le placer sur un bucher. Il s'anime lui-même à étouffer les cris de la nature. » Ame endurcie aux travaux, cœur de bron» ze, retiens tes soupirs, & ne déshonore pas Hercule. « Son fils désolé aide à le transporter, prêt à lui rendre malgré lui, le triste office que son pere a exigé.

Telle est à peu près la derniere Scene. Mais sa beauté & son feu ne sçauroient paroître dans une simple analyse; & comme elle n'a rien qui choque nos mœurs, je puis sans rien craindre, la mettre ici dans son entier. On en jugera mieux de ce qu'on perd par l'impossibilité où nous mettent nos mœurs, (sans compter le reste) de traduire entierement les Pieces des Anciens. Il n'est question que de joindre la Scene qu'on va lire au morceau que Ciceron a traduit, & que dit Hercule dans sa fureur.

Le Chœur touché de ses tourmens, s'écrie aussi-tôt. » Ah, malheureuse Grece, quel sera ton deuil si tu perds ce » Heros! «

HYLLUS *à son pere.* Si vous permettés de répondre un mot, je vous conjure, malgré l'état où vous êtes, de me prêter l'oreille jusqu'à la fin. Je ne demande rien que de juste. Rendés-vous pour un moment: calmés votre courroux, ou vous ignorerés éternellement quel est l'objet de votre douleur, & quel peut être celui de votre joïe.

HERCULE. Parle, & finis. La douleur m'empêche d'être à moi & de pénétrer dans des obscurités.

HYLL. Je n'ai qu'un mot à vous dire sur ma mere & votre épouse. Son sort & son innocence.

HERC. Miserable, oses-tu me parler d'une mere parricide?

HYLL. Le secret que j'ai à vous réveler me force de rompre le silence. Elle n'étoit point coupable.

HERC. Elle n'étoit point coupable !

HYLL. Vous en conviendrés vous-même.

HERC. Parle donc ; mais crains par une fausse pitié de te rendre indigne d'un pere tel que moi.

HYLL. Elle n'est plus. Un coup mortel...

HERC. Quelle main l'a punie ?

HYLL. Elle s'est donné la mort.

HERC. La perfide ! c'étoit pour se dérober à ma juste fureur. Que ne puis-je...

HYLL. Vous parlerés autrement quand votre courroux sera calmé.

HERC. Poursui. Voïons le reste de cette étrange avanture.

HYLL. Son crime est une erreur. Ses vûës étoient droites.

HERC. Droites ! & elle a tué ton pere !

HYLL. C'est un philtre, non un poison qu'elle a crû vous préparer. Jalouse d'Iole, elle prétendoit regagner votre cœur.

HERC. Est-il dans ces lieux un Magicien assés...

HYLL. C'est du Centaure Nessus qu'elle a reçû ce philtre.

HERC. De Nessus ! ah, je suis perdu ! j'ouvre les yeux : je vois tous mes maux. Partés, mon fils, & puisque vous allés perdre un pere, appellés tous ceux de ma Maison, sur tout l'infortunée Alcmene que Jupiter me donna vainement pour mere. Allés, je dois leur déclarer les Oracles sur mon sort.

HYLL. Helas, Alcmene n'est point en ces lieux. Elle est à Tyrinthe [a] avec quelques-uns de vos enfans ; les autres sont à Thebes. Je suis seul, mais disposé à vous obéïr. Commandés.

HERC. Ecoute donc les Oracles, mon fils, & montre de qui tu as reçû le jour. Jadis Jupiter mon pere me prédit

[a] Tirynthe, ville voisine d'Argos, aussi nommée du fleuve *Tirynths*. C'étoit la patrie d'Hercule, surnommé toutefois le Thebain, parce qu'Amphitryon étoit de Thebes.

prédit que nul homme vivant ne termineroit ma destinée; mais que ce seroit un habitant des enfers. Mes destins sont accomplis : C'est le Centaure mort qui m'ôte le jour. Rapprochés de cet ancien Oracle un autre plus récent. J'entrois dans la forêt sacrée de Dodone. Un chêne prophetique m'assigna cette journée de mon retour, comme le commencement d'un doux repos. Insensé, j'entendois une heureuse vie, & je devois entendre le trépas, qui est le terme de tous les maux. Entrés donc dans mes desseins, ô mon fils : n'attendés pas que mes fureurs me reprennent. Remplissés la plus sainte de toutes les loix. Obéissés à un pere.

HYLL. Ciel! où doit aboutir ce discours!... Mais je ne sonde point vos projets. Ordonnés, j'obéïs.

HERC. Donnés-moi cette main pour gage de votre foi.

HYLL. Hé, d'où vient cette inquiétude, mon pere? doutés-vous de mon obéissance?

HERC. Approchés, vous dis-je. Commençés par-là d'obéïr.

HYLL. Vous le voulés, voici ma main.

HERC. Jurés par Jupiter mon pere.

HYLL. Et que jurerai-je d'accomplir?

HERC. Ce que je vous dirai après.

HYLL. Je le ferai : j'en atteste Jupiter, témoin & garant des sermens.

HERC. Liés-vous par des peines, si vous manqués d'obéïr.

HYLL. Helas, puis-je y manquer? mais soit; je me lie par les peines les plus atroces.

HERC. Vous connoissés le sommet du mont Oeta consacré à votre aïeul Jupiter.

HYLL. Je le connois. Combien n'y ai-je pas fait de sacrifices?

HERC. Il m'en faut un autre. Le voici : transportés-moi, vous & vos amis, sur la croupe de ce mont. Faites un bucher de chênes & d'oliviers sauvages. Osés m'y placer; & d'un courage affermi, le flambeau à la main, mettés-y vous-même le feu. Point de larmes, point de gémis-

ſemens, pas même un ſoupir. C'eſt à cette marque que te reconnoîtrai pour mon fils. Sinon, du fonds des enfers je ſerai ta Furie & ton bourreau.

HYLL. Ah, mon pere, qu'avés-vous dit, & que m'ordonnés-vous !

HERC. Ce qu'il faut exécuter. Si ton cœur balance, je te renonce pour mon fils.

HYLL. Helas, encore une fois, que me commandés-vous ! faut-il pour être votre fils, que je ſois parricide ?

HERC. Parricide ? non ; mais mon liberateur.

HYLL. Votre liberateur, en vous jettant au milieu des flammes !

HERC. Si ce triſte office te fais tant d'horreur, va, je veux bien t'en diſpenſer. Fais au moins le reſte.

HYLL. Oui, ces bras vous porteront.

HERC. Et tu conſtruiras le bucher ?

HYLL. J'y conſens encore : tout me ſera doux, pourvû que je ne ſois pas votre bourreau.

HERC. Couronne, je t'en conjure, tes ſervices ſi tendres & ſi conſidérables par ce léger devoir que j'exige.

HYLL. Fallût-il tenter plus, que ne ferois-je pas pour un pere ?

HERC. Hé bien, écoute. Tu connois la fille d'Eurytus ?

HYLL. Iole ?

HERC. Elle-même. Si tu reſpectes les ſermens faits à un pere, ſi tu conſerves la tendreſſe d'un fils, écoute, je te l'ordonne, garde toi de déſobéïr ; il faut....

HYLL. Quoi ?

HERC. *a* L'épouſer. Nul autre que toi n'eſt digne de

---

a Le R. P. Porée m'a fait appercevoir que dans ce trait, Racine s'eſt rencontré avec Sophocle, ou l'a imité exprés en compoſant ſon Mithridate. En effet, Mithridate prêt d'expirer donne Monime à Xipharès, comme Hercule mourant donne Iole à Hyllus.

Mais vous me tenés lieu d'Empire, de Couronne.
Vous ſeule me reſtés. Souffrés que je vous donne,
Madame, & tous ces vœux que j'exigeois de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous. *Mithr. Sc. dern.*

l'amante d'Hercule. Ne replique pas : obéïs ; ta condescendance pour mes premieres volontés exige de toi ce dernier effort.

HYLL. Ah, Ciel... Mais votre situation retient ma juste douleur. Hé, quel cœur ne se révolteroit pas à cette étrange proposition ?

HERC. Tu n'obéïras donc pas ?

HYLL. Quoi ? épouser celle qui m'a ravi une mere ? celle qui vous réduit à l'état où je vous vois ? la source unique de tous nos maux ? ah ! il n'y a qu'un furieux qui puisse s'y résoudre. J'aime mieux mourir.

HERC. Je le vois trop : tu perds le respect à un pere mourant. Hé bien, sois assuré que ta désobéissance sera suivie des plus horribles maledictions.

HYLL. Helas, & qui m'assurera que ce n'est point le trouble qui vous dicte ces ordres cruels ?

HERC. C'est ton indocilité seule qui réveille mes fureurs.

HYLL. Malheureux, dans quelle irrésolution me vois-je en ce moment ?

HERC. C'est la situation des fils parjures.

HYLL. Ah, mon pere, je n'ai point appris de vous à être impie.

Il est vrai que la situation est bien différente, puisque Xipharès étoit amant de Monime & rival de son pere, ce qui ne se trouve pas dans Hyllus Mais Racine a ajusté (comme on dit) la Piece au Théatre, & sa Tragédie au goût François. Du reste, de part & d'autre Iole & Monime sont la cause, l'une de la mort d'Hercule, l'autre de celle de Mithridate. Monime dit elle-même,

> Helas, & plût aux Dieux qu'à son sort inhumain
> Moi-même j'eusse pû ne point prêter la main,
> Et que simple témoin du malheur qui l'accable
> Je le pusse pleurer sans en être coupable.

Plus on y regardera de près, plus on trouvera que les *Trachiniennes* ont pû être le germe de la Tragédie de Mithridate ; & si mon Ouvrage mérite une suite, j'entrerai plus profondément dans les imitations de Racine, pour faire voir comment il s'est nourri de l'esprit de l'Antiquité tragique, dans les Pieces même, où l'on soupçonneroit le moins quelque imitation. Cette comparaison ne sçauroit être qu'à l'avantage de Racine & du Théatre ancien.

HERC. Eſt-ce donc l'être que m'obéïr?

HYLL. Ce que vous me preſcrivés eſt-il juſte?

HERC. Très-juſte; j'en atteſte les Dieux.

HYLL. Hé bien, j'obéirai. Vous atteſtés les Dieux, & vous commandés. Me puniroient-ils d'avoir obéï à un pere?

HERC. Tu parles en fils digne d'Hercule. C'eſt la derniere grace que j'avois à te demander : tu me l'accordes; je meurs content. Prévenons de nouveaux accès. Viens me placer ſur le bucher. Approchés tous, enlevés-moi; je ne ſonge plus qu'au terme de mes maux.

HYLL. Allons, nulle loi ne me défend ce triſte & cruel office, puiſqu'un pere le veut, & m'y contraint.

HERC. Cœur endurci aux travaux, fais toi un rempart d'airain, n'attends pas les tranſports du mal, & ſuſpens tes cris. Rends moi agréable le ſort le plus affreux. *a* Ça, levés-moi, chers amis. Prenés pour l'infortuné Hercule des ſentimens que n'ont pas les Dieux. Je ſuis leur ſang, ils me voïent ſouffrir des tourmens horribles, & ils m'abandonnent. Nul mortel ne prévoit ſon ſort. Le mien eſt déplorable pour moi & honteux pour eux : mais plus inſupportable encore pour celui qui en eſt la victime. (*On l'enleve.*)

LE CHOEUR. Iole, que faites-vous? ne ſortés pas de ce Palais. Témoin du deſtin de ce Heros, vous avés vû en peu d'heures un renverſement de fortune dont Jupiter ſeul eſt l'autheur.

Il y a certainement beaucoup de feu & d'ame dans toute cette Piece : mais ce qui la rend plus intereſſante, c'eſt l'art incomparable avec lequel Sophocle a ſçû ménager ce feu qui croît d'Acte en Acte avec les évenemens juſqu'à la derniere Scene qui en jette les derniers & les plus beaux éclats.

Voilà ce qui a ſervi de matiere à pluſieurs brillans morceaux d'Ovide, à une Tragédie Latine de Seneque, & à une autre Françoiſe de Rotrou. Mais tous, & même Ovide, ont dégénéré de la premiere ſimplicité. C'eſt que l'eſprit humain veut toujours enchérir & qu'il ne ſe contente pas du parfait, quand il y eſt arrivé.

a Je mets ceci dans la bouche d'Hercule, quoique les éditions ordinaires le mettent dans celle d'Hyllus. C'eſt une mépriſe à ce qu'il paroît.

HERCULE AU MONT OETA.

TRAGEDIE DE SENEQUE.

L'UN des Seneques, ou plûtôt celui qui a pris leur nom, & qui n'entendoit pas mieux le Théatre, en traitant le même sujet que nous venons de voir, n'a pas suivi tout-à-fait la même conduite, non plus que dans toutes celles qu'il a remaniées d'après les Tragiques Grecs. Beaucoup moins encore a-t'il suivi leur inimitable & noble simplicité.

Les Acteurs de Seneque sont Hercule, Déjanire, Alcmene, Hyllus, Iole, une Confidente, un Chœur de femmes d'Ætolie, un autre d'Oechaliennes, Philoctete & Lichas, Personnages dont quelques-uns ne sont amenés que pour orner la Scene & l'action.

ACTE I.

Hercule se montre d'abord sans dire où, ni comment, ni pourquoi. Mais ce n'est pas Hercule : c'est le Capitan des *Visionnaires a*. C'est pis encore. On en va juger. » Pere des Dieux, (dit l'Alcide Latin,) tu peux à présent regner en sûreté. Ce bras t'a procuré la paix. Il n'est plus besoin de lancer la foudre sur la terre. Rois perfides, Tyrans cruels, j'ai exterminé tout ce qui méritoit le tonnerre; & toutefois on me refuse le Ciel! mon obéissance m'a montré tel que je suis, digne fils de Jupiter. Junon même cette implacable marâtre m'a reconnu pour ton fils. Que tardes-tu donc à me récompenser? craint-on qu'Atlas ne succombe sous le faix en portant Hercule avec le Ciel? pourquoi différer le prix qui m'est dû? la Mort & l'Enfer m'ont rendu à toi. « Il entre ici dans le détail de ses travaux, non pas comme l'Hercule de Sophocle; mais toujours en rodomont. Puis il poursuit de cette for-

a De Saint Sorlin Desmarets.

te : » Je ne vous demande point, ô mon pere, que vous » m'apprenies le chemin du Ciel. Je sçaurai le trouver. » Craignés-vous que la terre ne reproduise des monstres ? » Qu'elle se hâte donc de les enfanter tandis qu'elle joüit » d'Hercule ! « A l'entendre nul autre ne pourra marcher sur ses traces ; le Soleil n'a pû suivre ses courses, la nature s'est trouvée à bout, & la terre a manqué à ses pas. Il a forcé la nuit éternelle, & il est ressorti du chaos d'où nul mortel ne revient. Il a soutenu toute la fureur des mers, & l'Ocean n'a pû briser les vaisseaux où il s'est trouvé. Enfin il ne lui reste plus rien à faire sur la terre, parce qu'elle n'oseroit produire de nouveaux monstres. Le plaisant est qu'il fait réflexion que par haine pour lui Junon a transferé les monstres au Ciel. Devineroit-on comment ? c'est qu'il y a dans le Ciel des signes & des constellations qu'il a plû aux hommes d'appeller, le Lion, le Serpent, &c. Ensuite par une autre réflexion encore plus extravagante, il dit, que ce sont ses travaux qui l'ont précedé au Ciel, & qu'il y voit ses exploits écrits : mais que Junon a voulu sans doute lui rendre formidable le séjour céleste en le remplissant de ces monstres. Quelle puérilité ! ce n'est pas tout. Junon a beau faire, si elle lui refuse une place dans les Cieux, il va renverser & refondre toute la terre, joindre l'Espagne à la Sicile, chasser bien loin la mer, fraïer de nouvelles routes aux fleuves, & bouleverser tout. » Jupi» ter, ajoûte-t'il, confiés les Dieux à ma garde, vous pou» vés vous reposer sur moi de la région céleste quand j'y serai. » Zone glaciale, ou torride, il n'importe, croïés que les Dieux » seront en sûreté d'un pole à l'autre. « Il se compare enfin à d'autres hommes divinisés, comme Apollon, Bacchus, & Persée. » Qu'ont-ils fait après tout pour mériter les hon» neurs divins ? l'un a tué le serpent Python. Mais combien » de Pythons dans la seule Hydre de Lerne ! l'autre a con» quis les Indes. Qu'est-ce en comparaison du monde sub» jugué ! un autre a coupé la tête de Meduse. Ce n'étoit » qu'un monstre unique. « Après ce beau début, il envoïe Lichas à Déjanire, & ordonne à d'autres de conduire des victimes au Temple de Cénée. On commence à entrevoir

ici qu'Hercule n'est donc pas encore à Trachine : ce qui se confirme par la suite. Il y a donc une duplicité de lieu. Car Déjanire qui paroîtra bien-tôt est supposée à Thrachine, comme chés Sophocle.

Ce n'est pas ainsi, comme on a pû le voir, que le sage Sophocle a exposé son sujet, il nous a fait, non des déclamations, mais des peintures. Il a introduit Déjanire qui se plaint de l'absence de son mari, & qui tremble pour ses jours, ensuite Hyllus qu'elle envoïe pour chercher les traces d'un pere absent; puis viennent les heureuses nouvelles qui annoncent la victoire d'Hercule. De ce début si simple & si naturel naissent peu à peu les merveilles que le Poëte a étalées dans la suite. C'est qu'il songeoit, comme depuis le prescrivit Horace, » à tirer la lumiere du sein des Ombres, » & non pas à répandre des nuages de fumée après de vains » éclats. «

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat. — *Horace art. Poët. v. 143.*

En écoutant au contraire dans Sêneque Hercule qui ouvre la Scene, l'on peut bien dire encore après Horace. » Où » aboutira ce prometteur ampoullé ? «

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu? — *Ibid. v. 138.*

Mais avant que d'aller plus loin, on sera peut-être curieux de voir le Scene Latine d'Hercule adoucie en François de la façon de Rotrou dans son Hercule mourant. On y reconnoîtra de plus en plus que c'est après tout Seneque, qui a (pour ainsi dire,) monté le Tragique François au ton qu'il a pris depuis dans son plus beau siécle.

Puissant moteur des Dieux, ferme appui de la terre,
Seul Etre souverain, seul Maître du tonnerre,
Goûte enfin, Roi des Cieux, le doux fruit de mes faits,
Qui par tout l'Univers ont établi la paix.
J'ai d'entre les Sujets la trahison bannie,
J'ai des Rois arrogans puni la tyrannie,
Et rendu ton renom si puissant & si beau

Que la foudre en tes mains n'eſt plus qu'un vain fardeau;
Des objets de ton bras, le mien eſt l'homicide,
Et tu n'as rien à faire après les faits d'Alcide.
Tu n'as plus à tonner : & le Ciel toutefois
M'eſt encore interdit après tous ces exploits !

Ces vers tout magnifiques qu'ils ſont ne laiſſent pas d'être un vrai Gaſconiſme. Cependant Rotrou y a bien abbaiſſé le ton, & plus encore dans ce qui ſuit.

Parois-je encore un fils indigne de mon pere ?
Junon n'a-t'elle pas aſſouvi ſa colere ?
N'a-t'elle pas aſſés par ſon averſion
Fait paroître ma force & mon extraction ?
N'ai-je pas ſous mes loix aſſervi les deux Poles ?
Et celui dont le Ciel charge tant les épaules,
Et ſur qui ce fardeau repoſe pour jamais,
Ne me peut-il porter avec ce rude faix ?
Ainſi que mes exploits rends ma gloire parfaite :
La Parque t'a remis le ſoin de ma défaite,
Et de quelques efforts qu'elle attaque mes jours
L'impuiſſante qu'elle eſt n'en peut borner le cours.
L'air, la terre, la mer, les infernales rives
Laiſſent enfin ma vie & mes forces oiſives,
Et voïant ſans effet leurs monſtres abbattus
Ces foibles ennemis n'en reproduiſent plus.
Pere de la clarté, grand Aſtre, Ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma courſe vagabonde ?
Sur quels bords a-t'on vû tes raïons étalés,
Où ces bras triomphans ne ſe ſoient ſignalés ?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carriere,
Plus loin qu'où tes raïons ont porté la lumiere.
J'ai forcé des païs que le jour ne voit pas,
Et j'ai vû la nature au-delà de mes pas.
Neptune & les Tritons ont vû d'un œil timide

Promener

Promener mes vaisseaux sur leur Campagne humide.
L'air tremble comme l'onde, au seul bruit de mon nom,
Et n'ose plus servir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes !
Je donne au immortels la peur que j'ôte aux hommes.
Ces monstres dont ma main a délivré cent lieux
Profitent de leur mort, & s'emparent des Cieux.
Le Soleil voit par eux ses maisons occupées :
Sans en être chassés, ils les ont usurpées.
Ces vaincus qui m'ont fait si célebre aux neveux
Ont au Ciel devant moi la place que j'y veux.
Junon dont le courroux ne peut encor s'éteindre
En a peuplé le Ciel pour me le faire craindre.
Mais qu'il en soit rempli de l'un à l'autre bout,
Leurs efforts seront vains ; ce bras forcera tout.

Rotrou, comme il est visible, a passé bien des rodomontades pareilles à celles qu'il a mises. S'il eût voulu, par exemple, exprimer la menace que fait Hercule de tout bouleverser, il auroit pû lui mettre dans la bouche ce que dit l'Artabaze des Visionnaires [a] dans le vrai goût de Seneque.

Quoi donc, je suis oisif ; & je serois si lâche
Que mon bras pût avoir tant soit peu de relâche ?
O Dieux faites sortir d'un antre ténebreux
Quelque horrible géant ou quelque monstre affreux.
S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere,
Je vais faire du monde un vaste Cimetiere.

C'est en effet ce que dit Hercule à la lettre.

La seconde Scene de la Tragédie Latine n'est pas beaucoup plus sensée que la premiere. Mais du moins on y voit ce qu'il eût fallu d'abord faire entendre, à sçavoir qu'Hercule revient à Trachine chargé des dépouilles de l'Oecha-

[a] Personnage des Visionnaires.

lie, & suivi d'une troupe de captives, parmi lesquelles on voit Iole fille du Roi vaincu.

Iole & les captives plaignent leur destinée. Mais d'une maniere très-peu capable de tirer les larmes des Spectateurs. Elles pleurent par Sentences & par Antitheses. Il y en a d'assés belles, comme celles-ci.

Nunquam est ille miser cui facile est mori.
Felices sequeris, mors, miseros fugis.

» L'on ne doit pas nommer malheureux quiconque a la li-» berté de mourir... O mort tu ne poursuis que les heu-» reux, tu fuis les misérables! «

Le triomphe d'Alcide est rehaussé par les malheurs qu'il a causés. On le peint impénétrable au fer & plus dur que l'acier. Les armes se brisent sur son corps, & quelles armes! on entre dans le détail de celles des Scythes, des Sarmates, des Parthes. » Son poids seul a renversé l'Oechalie. «

Muros Oechaliæ corpore propulit.

» Ce qu'il projette de dompter est déja dompté. Ses pro-» jets sont autant d'exploits. «

Vincere quod parat
Jam victum est.

» Ses regards seuls ont plus fait que la mort. «

Pro fato potuit vultus iniquior.

» Enfin les captives trouvent un grand avantage dans leur » infortune, c'est qu'elle est extrême. Il ne leur reste plus » rien à appréhender, elles ont vû Hercule en courroux. «

Commoda cladibus
Magnis magna patent. Nil superest mali:
Iratum misera vidimus Herculem.

Conclusion:

* Mais comme il n'est peine d'ame si forte
Qu'il ne s'en faille à la fin consoler,

* *La Fontaine.*

Le Chœur console Iole, & se console aussi par la grandeur même de leurs maux qui ne peuvent plus croître désormais. Dans cette idée toutes les captives s'en vont vers Déjanire.

ACTE II.

La vieille Confidente de Déjanire vient annoncer les dépits cruels de cette Princesse à la vûë d'Iole sa rivale. Mais qui a dit à Déjanire qu'Iole étoit sa rivale? rien ne marque qu'elle en ait été instruite. Sophocle y fait bien plus de façons : il ne développe ce mystere que peu à peu. La curiosité de Déjanire commence, & le zéle indiscret d'un Courtisan acheve ce triste éclaircissement. Seneque suppose tout cela fait. Au moins devoit-il en avertir. Mais comment la Confidente prépare-t'elle les esprits à voir une épouse en fureur? c'est par des expressions presqu'aussi gigantesques que celles de la Scene d'Hercule. Elle compare Déjanire à une Tigresse & à une Ménade. Elle à raison. La peinture qu'elle en fait dit encore plus. » Toute la dou» leur de la Reine passe sur son front, il n'en reste presque » plus dans son cœur. Furieuse elle court çà & là. A peine » le Palais entier suffit-il à ses courses. « Rotrou qui a traduit exactement cette piece, rend litteralement les pensées de cette Scene.

> Elle court sans dessein, & sa course rapide
> Cent fois a fait trembler tout le Palais d'Alcide:
> Elle renverse tout, rompt tout, & sous ses pas
> La maison est étroite, & ne lui suffit pas.
> Sa pâleur fait juger du mal qui la possede;
> La rougeur tôt après à la pâleur succede.
> Elle verse des pleurs, & dans le même instant
> Du feu sort de ses yeux qui les séche en sortant.

Quelles idées! en voici de bien plus fortes. Déjanire se montre. Mais ce n'est plus cette Princesse vertueusement jalouse, s'il est permis de parler ainsi, & telle que Sopho-

cle l'a représentée. C'est une Furie » qui veut égaler sa » vengeance au travaux d'Hercule & devenir pour lui pire » que Junon même. « Chés le Poëte Grec elle ne veut que rappeller le cœur de son époux; ici elle ne songe d'abord qu'à s'en venger cruellement. Que Seneque lui donne un autre caractere de jalousie que Sophocle; qu'elle soit même furieuse; passons, si l'on veut, cette faute, qui renverse toute la Piece. L'on sçait jusqu'où va la fureur d'une femme,

Virg. Æneid. l. 5. v. 6.

Notumque furens quid fœmina possit.

Mais que Déjanire s'exprime en Energumene, voilà ce qui semble intolérable. Qui peut l'entendre, quand » elle » s'anime à faire sortir de son sein plus de monstres qu'Al» cide n'en a terrassé? « quand elle dit, » que son cœur en » effet contient tous ces monstres, « & lorsqu'elle s'arrête à étaler fort au long des pensées brillantes qui sont plus le langage de l'esprit que du cœur? il est vrai qu'il y en a de belles : par exemple celle-ci.

LA CONFIDENTE. Vous mourrés.

DEJANIRE. Je mourrai, mais femme d'Hercule, & avant qu'il se soit déshonoré par un indigne amour... Ou qu'il périsse ou qu'il m'immole : qu'il joigne son épouse aux monstres qu'il a domptés; qu'il mette ma défaite au nombre de ses triomphes. Du moins en mourant j'embrasserai le lit d'Alcide.

De même, quand la Confidente pour la consoler lui dit qu'Alcide n'a aimé dans Iole qu'une conquête difficile; & qu'il cessera de l'aimer depuis sa victoire sur Eurytus. » Non, » répond Déjanire, il aime jusqu'aux malheurs d'Iole. « Enfin, Déjanire déterminée à mourir après avoir immolé son époux & sa rivale, dit ce beau vers

Felix jacet quicunque quos odit premit.

Que Rotrou son fidelle traducteur a rendu ainsi.

Et qui tuë en mourant doit mourir satisfait.

Il y a plusieurs autres pensées de cette espece : mais elles sont gâtées d'ordinaire par les autres vers où elles se trouvent

comme noïées. Ce sont de vraïes pierreries qui sont confonduës parmi un grand nombre de faux diamans. Que la fureur de Déjanire paroît froide au milieu de tant de feux : en effet, tout ce grand courroux qui ne menaçoit que de fer & de flammes, n'aboutit qu'à tenter le secours de la magie pour faire un philtre. Elle ordonne à sa Confidente de répandre du sang de Nessus sur une robe qu'elle veut envoïer à son infidele. Cependant elle prie l'Amour de seconder ses desseins. L'opération se fait en un instant : & Lichas qui se présente à propos sans être appellé, & sans dire un mot, est chargé de porter la robe à Hercule.

Le Chœur différent de celui du premier Acte, & composé de filles Etoliennes attachées à Déjanire, fait l'Intermede sur cette parole de la Reine, *Pleurés mes malheurs.* Elles se disposent à obéïr. Mais leur Ode loin d'être plaintive n'est qu'un tissu de morale sçavante & raffinée sur ce texte, » il est rare qu'on soit fidele aux malheureux. « Le commentaire est fort long, & roule sur le contraste du malheur des têtes couronnées, & du bonheur des simples particuliers. Cela ne vient guéres au sujet. On seroit dédommagé, si du moins on y reconnoissoit un peu de ces traits charmans que Virgile a répandus sur le même sujet à l'occasion des amateurs de la Campagne & de la vie privée.

O fortunatos nimiùm ; sua bona norint,
Agricolas !

» Trop heureux ceux qui jouissent des charmes de la cam-
» pagne, s'ils sçavent connoître leur bonheur !

ACTE III.

Déjanire vient frémir par machine, s'il est permis de parler ainsi, pour exprimer ce qui est en effet. La cause de ses frémissemens, c'est qu'à peine l'opération magique a été faite, & la robe envoïée, que le reste du sang dont on s'est servi pour teindre la robe étant exposé au jour s'est liquéfié & enflammé. Pour peindre cela, il a fallu que Seneque ait eû recours à la Geographie, & cherché des monts où les

neiges se fondent, & des côtes maritimes où l'eau brisée se change en écume. » Tandis que j'admire ce prodige » (continuë Déjanire) la cause de ma surprise disparoit. » La terre même bouillonne comme les flots, & tout ce que » le venin touche est ébranlé. « Ce n'est pas-là du Sophocle; ou plûtôt c'est le Poëte Grec sophistiqué en Latin. Voici le même assaisonnement de la façon de Rotrou.

Une obscure fumée au milieu de la porte
M'a fait baisser la vûë, & j'ai vû sur le seuil,
(O Prodige, ô Spectacle, épouventable à l'œil.)
Sous deux gouttes de sang par hazard répanduës
Du bois se consumer, & des pierres fonduës,
L'air en étoit obscur, la terre en écumoit;
Le fer en étoit chaud, & le bois en fumoit.

Si la traduction est niaise, c'est qu'il falloit bien qu'elle fût conforme au Texte.

Hyllus revient tout-à-coup du Promontoire de Cénée, où il a vû Hercule revêtu de la robe fatale & faisant des sacrifices à Jupiter. Il débute ainsi. » Partés, ma mere, » fuïés cherchés un asile au-delà des Terres, de l'Ocean, » des Astres, & des Enfers : fuïés en un mot, au-delà des » travaux d'Alcide... Allés aux Temples de Junon; ils vous » seront ouverts : tous les autres vous sont fermés. « C'est que Junon étoit l'ennemie d'Hercule. Il faut qu'Hyllus y ait long-tems songé pour exprimer son courroux d'une façon si singuliere. Rotrou l'a fait parler un peu plus sensément en ces termes.

Allés, courés, fuïés : Hé quoi, Madame? ô Dieux!
Après cet accident vous êtes dans ces lieux!
Helas, si quelque route en ce danger extrême
Va plus loin que la terre, & que l'Erebe même
Et dont Hercule encor n'ait aucun souvenir,
Courés; c'est le chemin que vous devés tenir.

Il dit enfin que le poison de Nessus fait mourir son pere;

mais d'où sçait-il qu'on a fait l'opération magique? Déjanire se désespere à cette nouvelle : puis Hyllus fait dans les formes le récit de tout le détail. Ce récit entier est si peu sensé, qu'il suffira d'en donner un léger crayon, pour faire juger du reste. » Hercule au milieu de sa priere à » Jupiter laisse échapper tout-à-coup un gémissement in» volontaire. Ce gémissement, parce qu'il est d'Hercule, » retentit comme un cri horrible, comme le mugissement » d'un taureau frappé, comme un bruit de tonnerre, qui » menace l'Univers. Ce gémissement frappe les Astres & la » mer. Les Cyclades mêmes, & les côtes plus éloignées en » deviennent les échos. On voit pleurer Hercule. On croit » que c'est un nouvel accès de fureur. Tout fuit, tout trem» ble. Mais ce Heros, jettant çà & là des regards en» flammés, cherche le seul Lichas. Ce malheureux embras» se les autels. La fraïeur qui le glace, laisse à peine lieu » à son supplice. Alcide lui prend la main. Voilà donc, » dit-il, le bras qui passera pour m'avoir abbattu. Lichas » fait périr Hercule : & pour surcroît de honte, Hercule » va faire périr Lichas. Je souille mes grands destins, & » la mort de ce miserable sera le dernier de mes travaux. » Incontinent Lichas est jetté en l'air, & il arrose les nuées » de son sang. Tel un trait lancé par un Gete ou par un » Cydonien *a* s'éleve dans les airs, horsmis qu'il s'éleve » moins haut, &c. « Le reste est à peu près de même tournure, c'est-à-dire, entre-mêlé de faux sublime, & d'assés beaux vers. Rotrou tout fidele qu'il s'est montré à Seneque, n'a osé traduire la plûpart de ces pensées.

Après ce récit le même tintement d'antitheses forme la réponse de Déjanire. A la lire sérieusement & à tête reposée, on seroit tenté de croire qu'elle n'a pas le sens commun, tant elle cherche à dire des choses spirituelles, & qui roulent toujours sur la pointe d'une éguille. Car l'enthousiasme des Tragiques de ce siécle a cela : il croit, il enchérir toujours sur le même ton, semblable à ces Piéces de Musique frelattée qui sur la même note se multiplient

a Cydon, ville de Crete.

à l'infini. Au reste, toute la tirade de Déjanire ne veut signifier autre chose, sinon qu'elle est au désespoir, & qu'elle veut se donner la mort. Elle se taît chés Sophocle & s'en va. C'est un trait de maître, qu'un génie corrompu par le faux goût n'étoit pas capable de sentir. Mais le prétendu sublime qu'on a voulu substituer à ce silence éloquent le vaut-il ?

Cette tirade est suivie, comme à l'ordinaire, d'un cliquetis de vers & de demi vers entre Déjanire & sa Confidente. Ce n'est pas la méthode qui est blâmable; car elle est bonne & usitée au Théatre. Quand elle est naturelle, rien n'est plus vif, ni plus capable d'augmenter l'impression déja faite dans les cœurs. Mais aussi rien de plus insupportable, quand l'art s'y trouve tout pur sans la nature & sans autre feu que celui d'un déclamateur, qui n'est qu'un feu emprunté. Les plus ingénieuses pensées sont alors dégoûtantes & fades. Un exemple suffira.

La Confidente blâme Déjanire de ce qu'elle ne s'est pas justifiée auprès d'Hyllus, puisque l'effet du philtre est l'effet de l'erreur, & non pas du crime. Oui, chés Sophocle; mais non chés Seneque. Supposons toutefois que la femme d'Hercule soit innocente, comme le Poëte Latin le suppose assés gratuitement, après ce qu'elle a fait au second Acte. Voici dans ce cas une partie des plus supportables de la conversation entre la Reine & la Confidente.

NUTRIX. *Nocens videri qui cupit, mortem cupit*
DEJAN. *Mors innocentes sola deceptos facit.*
NUTRIX. *Titana fugies?* DEJAN. *Ipse me Titan fugit.*
NUTRIX. *Vitam relinques misera?* DEJAN. *At Alciden sequar.*
NUTRIX. *Superest, & auras ille cœlestes trahit.*
DEJAN. *Vinci Hercules cum potuit, hinc cœpit mori. &c.*

LA CONFIDENTE. Souhaiter la mort, c'est vouloir paroître coupable.

DEJANIRE. La mort seule justifie les crimes de surprise.

LA CONFID. Vous fuirés la lumiere du jour ?

DEJANIRE.

DEJANIRE. C'est-elle qui me déteste & me fuit.

LA CONFI. Vous quitterés la vie ?

DEJANIRE. Ce sera pour suivre Alcide.

LA CONFI. Il vit. Il regne encore.

DEJANIRE. Etre vaincu, c'est pour Hercule commencer de mourir.

Peut-être pourroit-on faire grace à ce morceau, s'il étoit seul : mais il est poussé trop loin, & environné de faux brillans qui le dégradent. La Confidente porte le zéle jusqu'à vouloir persuader à sa maîtresse qu'Alcide ne mourra point du venin de l'Hydre mêlé à celui de Nessus, parce que ce Heros a tué l'Hydre & le Centaure, sans que leur venin lui ait été nuisible. Ces remontrances étant inutiles, elle a recours aux larmes & aux prieres. Mais Déjanire a pris son parti. Elle ne veut être justifiée qu'aux enfers. Elle demande à grands cris les supplices de Sisyphe, d'Ixion, de Tantale, & des Danaïdes. Elle parcourt le grand nombre des épouses cruelles, pour engager les Dieux à l'associer à leurs peines, & à lui fermer pour jamais l'entrée des champs Elysiens. Un retour sur son innocence la console un moment. » Grand Alcide, dit-elle, mon cœur fut in» nocent, ma main seule est coupable. «

Invicte conjux, innocens animus mihi
Scelesta manus est.

Elle est prête de différer sa mort, & de l'attendre de la main d'Hercule, si cela peut le satisfaire. Elle souhaite qu'il brise son corps, comme il a fait celui de Lichas, & qu'il la jette jusques dans des villes écartées, jusqu'à un monde qui lui soit inconnu. Voilà une pensée burlesque qui gâte ce morceau, où il y a de belles choses. Rotrou a imité en partie cette impertinence; & il a laissé le reste, qui valoit mieux.

Que de cette montagne à tant d'autres fatale
Ce corps précipité jusqu'aux Enfers dévale ! *Rotr. Herc. mour. Act. III. Sc. IV.*
Que mon sang sur ce mont fasse mille ruisseaux,
Qu'à ces pierres mon corps laisse autant de morceaux,

Qu'en un endroit du roc ma main reste penduë,
Et ma peau déchirée en d'autres étenduë !
Une mort est trop douce, il faut la prolonger,
Et mourir d'un seul coup, c'est trop peu le venger.

Quoique ces vers, comme beaucoup d'autres, sentent le Poëme de la Pucelle, il est bon de les présenter aux Lecteurs, pour rendre plus sensibles les divers changemens de la Poësie, & l'Histoire du goût que nous parcourons dans cet Ouvrage.

Hyllus que Seneque suppose témoin du désespoir de sa mere, n'a encore rien dit jusqu'ici. C'étoit long-tems se taire en pareille conjoncture. Mais enfin le voilà désabusé. Il veut donc engager Déjanire à épargner ses jours. Mais celle-ci le presse au contraire de les avancer, & de la tuer de sa main. » Qui t'arrête, mon fils? ce crime se» ra un effet de ta piété... Tu balances, & je t'ai enlevé » Hercule... Si les forfaits te sont inconnus, apprends d'u» ne mere à les commettre, &c. « Après quelques autres traits qui reviennent à ceux-ci, Déjanire devient furieuse. Elle croit voir Mégére qui la poursuit avec une torche ardente, les Enfers qui s'ouvrent, le Palais qui s'écroule, tout l'Univers qui s'arme contr'elle. Ce sont de belles images: mais tout ce fracas que fait publiquement une femme échevelée, est justement le moïen qui l'empêche de se donner la mort. Déjanire fait moins de bruit chés Seneque, & c'est pour cela qu'elle exécute son dessein sans opposition. Ici elle avertit toute la terre de son projet, & personne ne s'y oppose. Cela n'est pas naturel.

Il est vrai qu'Hyllus délibere s'il n'ira pas sauver sa mere. Mais il lui prend un scrupule, une crainte d'être coupable en cela même envers son pere mourant. A la verité, il étouffe bien-tôt cette vaine crainte par une réflexion plus sensée, & il court après Déjanire. Mais il n'est plus tems. Il n'a déliberé, ce semble, que pour lui donner le loisir de se frapper. Car il falloit que Déjanire mourût, comme chés Sophocle. Les Tragiques Grecs, en suivant la nature & le bon sens qu'ils préferoient à une Scene bril-

lante, ne tomboient pas dans ces sortes d'inconveniens où » un Poëte imitateur se voit réduit comme à l'étroit, ain- » si que le dit Horace, lorsqu'il a commencé à suivre un mo- » dele dont il ne lui est pas permis de s'écarter. «

Nec desilies imitator in arctum
Unde pedem referre pudor vetet, aut operis lex.

Hor. de art. Poët. v. 134.

L'Intermede que fait le Chœur ne vient à rien du tout. En voici la matiere. » Hercule meurt, tant est vrai l'Ora- » cle d'Orphée, que rien n'est éternel ici bas. « Cet Oracle qui n'a rien de rare assurément, donne lieu aux Etoliennes de raconter toute l'histoire d'Orphée. Etoit-ce là sa place ? on ne pardonneroit pas cette faute à un Poëte novice.

ACTE IV.

On améne Hercule qui fait d'abord connoître combien il est furieux. Ce qu'il a dit de folies dans son bon sens, n'est rien au prix de ce qu'il exhale dans sa fureur. Ce qui est étonnant, c'est qu'un aussi bel esprit que Rotrou ait respecté le nom vrai ou supposé de Seneque, jusqu'à traduire tout cela presque mot pour mot.

Fais d'un rapide cours, Prince de là lumiere,
A tes chevaux ardens rebrousser leur carriere,
Qu'une ombre générale obscurcisse les airs
Et ne fais point de jour alors que je le perds.

Rotr. Herc. mour. Act. III. Sc. II.

Converte, Titan clare, anhelantes equos,
Emitte noctem. Pereat hic mundo dies
Quo moriar...

Alcide meurt, sans qu'en cette aventure
Le cahos de retour confonde la nature!
La terre en cet effort est ferme sous mes pas;
Les Astres font leur cours, le Ciel ne se rompt pas!
Juge combien ma mort ébranle ta Couronne

C'est à Jupiter en personne que ce discours s'adresse.

Préviens avec honneur ce honteux accident :
Romps ce qu'on t'ôteroit ; perds tout en me perdant.

Nunc pater cæcum cahos
Reddi decebat. Hinc & hinc compagibus
Ruptis uterque debuit frangi polus.
Quid parcis astris ? Herculem amittis, pater !

Le beau de l'affaire, c'est que cet enthousiasme va toujours en croissant, & à quel excès ! j'en ai peut-être déja trop cité. Le Chœur y entre aussi comme par contagion, de maniere que c'est une vraïe conversation d'insensés où de Furies. Mais de même que dans une horrible tempête on voit briller des éclairs, ainsi entrevoit-on dans cette Scene d'éclatantes idées, comme quand Alcide se plaint de n'avoir pas été la victime des monstres qu'il a domptés, & d'être réservé à mourir par les mains d'une femme ; » est-» il possible, ajoûte-t'il, que j'aïe perdu tant de fois une » belle mort ? «

Perdidi mortem, hei mihi,
Toties honestam !

Le magnifique endroit de Sophocle traduit par Ciceron ou Attilius est en partie bien imité. En voici une ébauche de Rotrou tirée du Poëte Latin.

Ibid. Est-ce donc là ce bras dont les faits sont si rares,
Ce Vainqueur de Tyrans, cet effroi des barbares,
Ce fléau de révolte, & de rébellions
Ce meurtrier des serpens, ce dompteur de lions ? &c.

Ce bel endroit est toutefois défiguré par de faux brillans dont il y en a un remarquable. Hercule ne sçachant quelle est la cause du mal qui le dévore dit, en se déchirant les entrailles : » Que le mal à trouvé un asile au-delà. » O mal semblable à Hercule ! « C'est pour faire entendre que ce mal est invincible comme lui. La pensée qui suit seroit belle, si elle ne dégénéroit pas en impiété.

D'un regard de pitié daigne percer la nuë, *Ibid.*
Et ſur ton fils mourant arrête un peu la vûë.
Vois, Jupin, que je meurs; mais vois de quelle mort;
Et donne du ſecours ou des pleurs à mon ſort.
J'ai toujours dû ma vie à ma ſeule défenſe,
Et je n'ai point encore imploré ta puiſſance.
Quand les têtes de l'Hydre ont fait entre mes bras
Cent replis tortueux, je ne te priois pas.
Quand j'ai dans les Enfers affronté la mort même,
Je n'ai point réclamé ta puiſſance ſuprême;
J'ai de monſtres divers purgé chaque élement,
Sans jetter vers le Ciel un regard ſeulement.
Mon bras fut mon recours, & jamais le tonnerre
N'a, quand j'ai combattu, grondé contre la terre:
Je n'ai rien imploré de ton affection,
Et je commence helas, cette lâche action!
Aux prieres enfin ce feu me fait réſoudre,
Et pour toute faveur j'implore un coup de foudre.

Le Latin eſt plus ſerré & plus énergique.

Tot feras vici horridas,
Reges, Tyrannos; non tamen vultus meos
In aſtra torſi. Semper hæc nobis manus
Votum ſpopondit.

Cette derniere penſée eſt ſublime. » Mon bras ma tenu lieu » de vœux. «

Nulla propter me ſacro
Micuere cœlo fulmina. Hic aliquid dies
Optare juſſit. Primus audierit preces
Idemque ſummus. Unicum fulmen peto.

Certes ſi les Sçavans qui ſur la ſimple critique du ſtyle, ôtent cette Piece à l'Autheur de Medée, n'avoient égard qu'à ce morceau & à quelques autres, ils devroient la lui

rendre ſans balancer. Il paroît que Racine a imité le tour dont je viens de parler, dans la ſeconde Scene de l'Acte IV. de Phedre, où Theſée parle ainſi au Dieu de la mer en le priant de le venger d'Hippolyte.

Et toi Neptune, & toi, ſi jadis mon courage
D'infâmes aſſaſſins nettoïa ton rivage,
Souviens-toi que pour prix de mes efforts heureux
Tu promis d'exaûcer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une priſon cruelle,
Je n'ai point imploré ta puiſſance immortelle.
Avare du ſecours que j'attends de tes ſoins
Mes vœux t'ont réſervé pour de plus grands beſoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux pere:
J'abandonne ce traître à toute ta colere.
Etouffe dans ſon ſang ſes déſirs effrontés:
Theſée à tes fureurs connoîtra tes bontés.

Ce parallele fait voir combien une main habile & délicate ſçait emploïer d'art dans une heureuſe imitation. C'eſt-là non ſeulement tirer des pierreries du fumier d'Ennius,

Ennî de ſtercore gemmas,

Mais encore ſçavoir les tailler & les embellir, ce que Rotrou n'a fait qu'imparfaitement.

Hercule après avoir prié Jupiter de le foudroïer, s'adreſſe à Junon. » Que demandés-vous de plus, fiere Déeſ-» ſe? vous voïés Alcide ſuppliant. « Il implore les Peuples, les Villes, & l'Univers entier, pour obtenir la mort, comme une récompenſe dûë à ſes travaux. Cela eſt moins ampoullé que le reſte. Rotrou dit noblement:

Pour prix de tant d'exploits je ne veux que la mort.

Alcmene ſurvient avec Philoctete, d'où & comment, on ne le dit pas. Ce qui a donné lieu à Seneque d'introduire Alcmene, c'eſt que Sophocle fait dire à Hercule prêt à accomplir ſa deſtinée, qu'on lui faſſe venir ſa mere & toute

sa Maison. Mais Hyllus le rappelle de son égarement, & lui fait souvenir qu'Alcmene & tous ses freres sont ailleurs.

Hercule chés Seneque raconte en peu de mots ses tourmens : & Alcmene en est au désespoir. Pour Philoctete, c'est un personnage muet : de sorte que toute cette Scene n'est qu'une continuation des plaintes d'Alcide. Il y dit entr'autres choses extraordinaires : » Qu'il faut le jetter dans » la mer, afin d'éteindre le feu qui le dévore. Car les fleu- » ves ne suffiroient pas. Ils seroient desséchés. « Et même il craint que l'Océan ne puisse suffire à étouffer ces flammes. Rotrou ajoûte à cela qu'Alcide plongé dans le Penée * *a fait bouillir les ondes, que ce feu véhement convertiroit en soi le liquide élement.* Et il avoit dit plus haut :

> O cruelle douleur ! ô tourment ! ô martyre !
> Cé lieu brûle déja de l'air que je respire :
> La place autour de moi fume de toutes parts,
> Et ces humides fleurs séchent à mes regards.

Le feu de Seneque est encore plus actif & plus contagieux, que celui qui brûle Hercule. On le sent par ces vers de Rotrou, & par quelques-uns du grand Corneille.

Autre idée bizarre. Hercule dit, que » quand il seroit » attaché au mont Caucase pour être la proïe des vau- » tours, quand plusieurs montagnes, (que nomme le Poëte) » se réuniroient pour l'écraser comme les Tirans, quand le » monde entier tomberoit embrasé sur lui, rien ne seroit » capable de tirer un soupir de son sein, parce qu'il ne » craint rien de tout ce qu'il peut voir & repousser. « On peut défier toutes les imaginations du monde, de rien imaginer de plus fort. Il n'est pas surprenant qu'après quelques autres idées pareilles Hercule se pâme.

Alcmene dans cet intervalle fait des vœux ardens pour sa guérison ; & Hyllus paroît. Il s'écrie que Déjanire est morte ; non pas si simplement que je le dis, ce qui auroit

* Penée, fleuve de Thessalie, dont la source est au Pinde, & qui coule entre les monts Ossa & Olympe, & arrose la vallée de Tempé.

suffi : mais avec les ornemens ordinaires, qui coutent si peu au Poëte Latin. Hyllus auroit dû au moins ajoûter, qu'il a fait tout son possible pour empêcher sa mere de se percer, puisqu'il avoit volé sur ses pas. Mais non; il semble qu'il n'ait couru que pour être le témoin de sa morr. Rotrou s'est bien apperçu de cette faute de Seneque, & il l'a évitée habilement. Alcmene qui apparemment n'a pas entendu les paroles d'Hyllus, le prie de ne pas réveiller Hercule. Mais il n'est plus tems. Ce Heros reprend ses esprits, & se croit transporté au Ciel. C'est un effet de sa fureur tranquillisée, qui est très-bien ménagé. Rotrou l'a senti & en a profité.

Herc. mour. Act. IV. Sc. II.

Quel favorable sort a fini mes désastres,
Et ma fait obtenir un rang parmi les Astres ?
O divin changement ! ô miracles divers !
Mon pere à ma venuë accourt les bras ouverts. &c.

Mais ce spectacle céleste s'évanouit avec sa rêverie. Hercule se retrouve à Trachine, & reconnoît Hyllus qui lui annonce la mort de Déjanire, & la justifie. Dès qu'Hercule apprend que c'est le sang du Centaure Nessus qui cause ses tourmens, il reprend sa tranquillité, & semblable à un malade revenu d'un long délire, (chés Sophocle ce n'est qu'un sommeil) il dit :

Ibid.

Mes travaux ont leur fin.
Ce que vous m'apprenés explique mon destin.

C'est qu'il se ressouvient de l'Oracle dont nous avons parlé dans la Tragédie de Sophocle.

Ibid.

Appui des Dieux & des humains,
Victorieux Alcide,
Un qui sera mort de tes mains
Sera ton homicide.

Il fait donc les aprêts de sa mort & donne ses ordres. Il veut qu'on éleve un bucher au mont Oeta. Il ordonne à

à Philoctete d'y mettre le feu & à Hyllus d'épouser Iole. Hyllus ne s'en défend pas. C'est que la belle Scene de Sophocle a paru trop simple au Poëte Latin. Enfin Alcide console Alcmene, en lui remettant devant les yeux la gloire qu'elle a eüë d'avoir mis au monde un Hercule. Soit qu'il soit fils de Jupiter ou non, il pense mériter tout au moins qu'on le croïe fils de ce Dieu, & faire honneur à Jupiter même quand il ne le seroit pas. Il n'est pas necessaire de faire des réflexions sur cette impertinence. Si le fleuve Acheloüs son rival s'étoit trouvé-là, il auroit pû lui répondre, comme il fait chés Ovide:

Jupiter aut falsus pater est, aut crimine verus:
Matris adulterio patrem petis. — *Ovid. Metam. l. 9. v. 24.*

» Jupiter n'est pas véritablement votre pere, ou il ne l'est » que par un crime. Vous achetés un tel pere au prix de » l'honneur d'une mere. «

Tous les Acteurs partent; & le Chœur prie le Soleil d'annoncer aux quatre parties du Monde le trépas d'Alcide, afin que toutes les Nations pleurent leur liberateur. Il prédit encore l'apotheose de ce nouveau demi Dieu, & en lui demandant quel lieu du Ciel il voudra bien habiter, l'on souhaite qu'il soit placé loin du Lion & de l'Ecrevisse, de peur que ses regards ne troublent le cours des Astres, & n'épouvantent le Soleil; flatterie qui surprendroit, si un long usage ne l'eût mise à la mode, par rapport aux Empereurs, dans la bouche de Virgile le plus sensé des Poëtes, d'Horace, d'Ovide & sur tout de Lucain qui enchérit encore sur la pensée de notre Chœur. Il dit nettement à Neron, que quelque endroit du Ciel qu'il veuille occuper, les Dieux se feront un honneur de lui ceder le pas, & que toute la nature lui laissera la liberté du choix. Il prie seulement ce Prince de ne pas choisir l'un des deux Poles, de peur de priver Rome de ses regards serains; mais de se placer justement au milieu de la voute céleste, qui sans cela courroit risque d'être surchargée d'un tel faix.

Pharsal. l. 1. v. 50.

Tibi nomine ab omni
Cedetur; jurisque tui natura relinquet
Quis Deus esse velis, ubi regnum ponere mundi.
Sed neque in Arctoo sedem tibi legeris orbe,
Nec polus adversi calidus quà vergitur austri,
Unde tuam videas obliquo sidere Romam.
Ætheris immensi partem si presseris unam,
Sentiet axis onus. Librati pondera cœli
Orbe tene medio.

Le Chœur des Etoliennes finit son Intermede en priant Jupiter de ne permettre plus qu'il naisse aucun monstre sur la terre, puisqu'il n'y a plus d'Alcide, ou bien de lui donner un successeur. Vaine priere! Lucrece fait voir ingénieusement combien l'héroïsme de ces prétendus grands hommes étoit inutile à la terre. » On se trompe, dit-il, » si l'on donne un grand prix dans son estime aux exploits » d'Hercule. Quel mal pourroient nous faire après tout & » le Lion de Nemée, & le Sanglier d'Arcadie? « Il parcourt ainsi les autres expéditions d'Hercule, qu'il ramasse en très-peu de vers. » Si tous ces monstres revivoient, » reprend-t'il, en quoi seroient-ils si nuisibles? la Terre en » reproduit tous les jours sur les montagnes & dans les » forêts. Il ne tient qu'à nous de les éviter. Mais si nous » n'exterminons de notre cœur des monstres beaucoup plus » dangereux, à quels périls ne sommes nous pas exposés? «

Lucret. de rerum nat. l. 5. v. 24.

Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus
Ille Leonis obesset, & horrens Arcadius sus...
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
Nil, ut opinor: ita ad satiatem terra ferarum
Nunc etiam scatit...
At nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis, &c.

Revenons à Seneque. On entend un bruit de tonnerre qui annonce la mort d'Hercule.

ACTE V.

Philoctete vient la raconter, & une Confidente se présente pour l'entendre. Cela n'est guere Théatral. Il ne s'agit pas de satisfaire la curiosité d'une suivante. Il faut qu'un récit de cette importance se fasse à une personne interessée dans l'action. Il eut mieux valu encore imiter les Grecs, & adresser la parole au Chœur qui représente le peuple. Ce sont-là de ces fautes que les plus simples sentent sans les connoître ou les définir, parce qu'en effet le récit fait alors moins d'impression sur eux. Aussi ce sont celles qu'on doit éviter avec le plus d'attention, & sur lesquelles le Poëte devroit consulter sa Servante, comme faisoit Malherbe.

La narration de Philoctete est aussi monstrueuse que le reste. C'est tout dire. A force de vouloir rendre Hercule grand, le Poëte en fait un Géant qui dégénére en Nain. C'est l'effet de toute pensée outrée & folle. Elle devient puérile à force d'être *surhumaine*, s'il est permis d'user de ce terme. Rotrou a donné tête baissée dans le même défaut. Je dis tête baissée; car il a copié son modele, & ne s'en est écarté que dans quelques endroits dont le ridicule lui a paru trop original. La Scene commence ainsi dans Seneque.

NUTRIX. *Effare casus, juvenis, Herculeos, precor,*
Vultuque quonam tulerit Alcides necem.
PHILOCT. *Quo nemo vitam.* NUTR. *Latus adeòne ultimos*
Invasit ignes? PHILOC. *Esse jam flammas nihil*
Ostendit ille, &c.

Et dans Rotrou.

LUSCINDE. Toi qui sçais de quel œil il vit borner ses jours *Herc. mour. Act. V. Sc. I.*
Fais moi de ce trépas le tragique discours.
Quelle fut sa vertu?
PHILOCT. La mort lui parut telle
Que la vie à nos yeux ne fut jamais si belle.
LUSCINDE. Dieux! & quel lui parut ce brasier dévorant?
PHILOCT. Ce que te paroîtroit un brasier odorant. &c.

Le Poëte Latin dit plus : car il veut qu'Alcide ait vaincu le feu, & qu'il ait mis cet élément au nombre de ses trophées. Mais c'est bien autre chose quand on vient au détail. Toute la forêt d'Oeta est renversée. On s'arrête à peindre quel étoit chaque arbre, comment chacun tombe sous les coups, comment sur tout un chêne résiste à la hache, parce qu'il est fatidique, comment,

La même.

> Les arbres dépouillés de leurs feuillages verds
> Se virent bien plus nuds qu'au milieu des Hyvers.

Et comment,

> Le plus petit oiseau ne peut où se percher,
> Et toute la forêt ne devient qu'un bucher.

Saint Amand ne fit pas pis quand il mit les poissons aux fenêtres * dans le passage des Israëlites par la mer rouge.

* Despr.

On fait donc de toute cette forêt un bucher trop étroit pour Hercule. Il y monte, mais de quel air : » Il semble » monter au Ciel, non sur un bucher. «

Vultus petentis astra, non ignes, erant.

» Il brise de son poids toutes ces énormes poutres. «

Omnes fregit impositus trabes.

Il donne ses fléches à Philoctete, & le prie de mettre le feu au bucher, sur lequel il étend la peau du Lion de Nemée avec sa massuë. Cette massuë est la seule arme qu'il ne donne pas à son ami, parce qu'elle lui seroit inutile. Nul autre qu'Alcide ne pourroit s'en servir ni même la porter. Alcmene qui assurément est de trop ici au jugement du sage Sophocle y fait l'échevelée. Il faut que son fils la harangue pour la consoler, & l'empêcher

Herc. mour. Act. V. Sc. I.

> D'ôter à cette mort la qualité de belle.

Mais après ce dernier devoir envers une mere, le Heros prend un air de Vainqueur. Jamais Guerrier ne fut plus fier sur un char de triomphe, qu'il affecte de le paroître

sur un bucher. Il communique même à sa mere & à l'assemblée la sécurité & la noblesse de son courage. Les larmes cessent de couler, on croit voir Jupiter lui-même. Il leve au Ciel des yeux serains, & il fait une priere qui est le dernier trait de son éloge funébre. Car à l'entendre, Jupiter ne peut se dispenser de le faire Dieu. Tant d'exploits l'y forceroient malgré qu'il en eût, particulierement le dernier, qui est une victoire éclatante sur le plus terrible des élemens, sur le feu. A l'instant Alcide anime Philoctete à approcher sa torche. Il hâte même sa lenteur. Cet ami obéit en tremblant & en détournant ses regards. » Le bucher s'embrase : mais on diroit que les flammes » respectent le Heros. Il faut qu'il aille les chercher, & le » feu gémit en l'approchant. «

Tantùm ingemiscit ignis ad durum jecur.

On ne sçauroit nier, quoiqu'en disent quelques Critiques, que cette Piece ne soit de la même main que le *Thyeste*, où le feu gémit de la même façon sans aucune différence

Stridet in verubus jecur :
Nec facilè dicam, corpora an flamma magis
Gemuere. Piceus ignis in fumos abit,
Et ipse fumus tristis, ac nebulâ gravis
Non rectus exit, &c.

Seneque Thyestes, Act. IV.

Ce trait même est porté plus loin que dans l'*Hercule au mont Oeta* : car » outre que le bassin où Atrée a mis les » membres épars du fils de Thyeste gémit; outre que le feu » se plaint; la fumée même est attristée, & ne s'éleve point » directement. « Il ne seroit peut-être pas fort difficile aprés plusieurs comparaisons pareilles de faire voir que les dix Tragédies attribuées à Seneque sont veritablement de la même main. Mais cette critique nous méneroit trop loin, & seroit d'ailleurs inutile pour notre but. Il suffit donc d'observer que le reste de la narration de Philoctete est dans ce goût, qui est veritablement plus outré que dans Medée, Hippolyte, Oedipe, & la Troade, qu'on ne fait pas difficulté

d'attribuer à Seneque le Philosophe ou à son parent.

Hercule tout brûlant dédaigne de se tourner, si ce n'est pour ranimer le courage de sa mere & des Spectateurs. » A » peine peut-on s'imaginer qu'il est dévoré par les flammes. » Il ne précipite point sa mort, il goûte les tourmens, & » s'en rassasie à traits lents. Il plonge le visage dans la flam» me, & cela sans fermer les yeux. «

Alcmene vient interrompre ou plûtôt achever ce récit par ses pleurs. Elle tient en main une Urne où sont les Cendres de son fils. Cet objet lui réveille de nouvelles idées, encore plus monstrueuses que celles qu'on a vûës. On peut en juger par ce commencement. » O Dieux, redoutés la » mort à la vûë de cette Urne : voilà Hercule entier, tout » grand qu'il étoit. « Cette Scene est fort longue & très-peu touchante, quoique destinée au deuil. C'est que le précepte d'Horace n'y est pas rempli, » si vous avés dessein de me » tirer des larmes, il faut que vous pleuriés d'abord vous» même. «

Hor. art. Poët.

Si vis me flere, dolendum est

Primùm ipsi tibi.

A la verité Alcmene prétend pleurer, ou plûtôt le Poëte veut qu'elle pleure. Mais ses larmes loin de ressembler aux pleurs de l'aurore sont, pour ainsi dire, de l'ambre distillé. On a vû assés de ces sortes de pensées alambiquées. Le reste deviendroit ennuïeux comme la Piece même. Pour la finir, Hercule Deïfié paroît dans les airs. Il défend qu'on profane désormais sa destinée par d'indignes larmes. Alcmene en peut à peine croire ses yeux. Enfin elle & le Chœur concluent à respecter l'apotheose. On s'est étendu sur cette Piece, parce qu'il a paru important de faire bien connoître le génie du siécle où les Seneques, & leurs échos dominoient. Par ce contraste des Latins & des Grecs on sent mieux le fort & le foible du siécle des uns & de celui des autres : l'on voit de plus ce que notre Théatre a emprunté de tous les deux.

HERCULE MOURANT.

TRAGEDIE DE ROTROU.

L'On peut dire de cette Piece qu'elle est par rapport à celle de Seneque une seconde édition revûë, corrigee, & augmentée. Rotrou qui aimoit & entendoit les Grecs a eû ici le malheur de se laisser séduire par la pompe apparente de Seneque, & de le préférer à Sophocle, dans le choix d'un modele. C'est qu'il ne distinguoit pas, non plus que le grand Corneille, anciens & anciens, ni ce qu'il y a de marqué au coin du goût universel dans ceux des anciens que la posterité a consacrés.

ACTE I.

On a vû comment il ouvre la Scene. C'est en introduisant Hercule qui se louë à outrance comme dans le Poëte qu'il lui a plû de traduire. Pour l'unité de lieu, il n'en faut pas chercher une bien exacte dans Rotrou. Cependant il suppose Hercule à Trachine; & une bonne partie de l'action se passe dans le Palais.

Déjanire soupçonnant les amours de son époux & d'Iole vient s'en éclaircir avec lui. Il a beau vouloir cacher ce qui est : elle est trop éclairée pour être duppe. Elle s'en tient à ses soupçons, & médite sa vengeance avec autant de jalousie, mais beaucoup moins de fureur que dans le Poëte Latin. C'est que le Poëte François a jugé à propos de couper les longues Scenes de Seneque, pour les semer par morceaux dans sa Tragédie dont il enfle les Actes par ce moïen. Je prie le Lecteur de bien peser tous ces termes. C'est l'unique artifice de beaucoup de Poëtes. La question est de sçavoir si cela est dans la nature, qui seule est la regle de toute composition.

Déjanire écartée, on voit reparoître Hercule avec son Iole, qui travaille en tapisserie, dans un autre appartement

que celui de la précédente. Celle-ci est une Scene de galanterie qui ne donne pas grande idée d'Hercule, & qui fait beaucoup attendre d'Iole. Mais le Spectateur est trompé dans l'un & l'autre cas. En effet, cet Hercule livré à un amour qui le déshonore, & qu'il eût mieux valu mettre en récit qu'en spectacle, redevient dans la suite le veritable Alcide; au lieu que cette Iole si sage & si généreuse, qui reproche à Hercule d'avoir sacrifié l'Oechalie à une indigne passion, ne jouë pas dans la suite un grand rôle. Ce n'est qu'un personnage subalterne & sans action introduit seulement pour authoriser la jalousie de Déjanire. Aussi Sophocle & même Seneque ne le montrent-ils qu'autant qu'il faut pour produire cet effet.

La Reine survient & surprend Mars avec Venus, comme elle dit elle-même. Hercule ne peut s'en défendre: son amour est découvert. Il a donc recours à de méchantes excuses, qui achevent de le confondre, & il jouë un aussi mauvais personnage en présence de sa femme que devant sa maîtresse. Alcide ainsi maltraité d'une & d'autre part, insulte à la douleur de Déjanire, & menace Iole de faire mourir Arcas jeune Prince qu'elle aime, & qui lui étoit destiné avant ses malheurs. Voilà le premier acte, où il est aisé de discerner l'allongement que Rotrou a fait à Seneque, pour ajuster sa Piece à la Françoise.

ACTE II.

Luscinde Confidente de Déjanire commence le second Acte ainsi que dans le Latin, c'est-à-dire en préparant le Spectateur à voir cette Princesse dans toute sa fureur. En effet, Déjanire paroît telle qu'on l'a annoncée, & que l'a peinte Seneque, avec toutes les horreurs de la plus jalouse rage, qui n'aboutit portant qu'à teindre une robe du sang de Nessus : traduction très-litterale de la Scene Latine avec tous ses défauts. Cependant le grand fracas de Déjanire sembloit menacer de quelque chose de plus que d'un simple philtre. C'est à en faire un, qu'aboutit son désespoir affecté : encore est-ce par hazard qu'elle s'en souvient

souvient, après avoir refusé de prêter l'oreille à un Magicien. Elle s'étoit défiée des charmes.

> Hé quel charme assés fort
> Pourroit sur son esprit faire un utile effort ?

Elle avoit même dit beaucoup plus. Comment donc se ravise-t'elle tout-à-coup de recourir à un philtre qu'elle avoit dédaigné, qu'elle n'avoit pas éprouvé, & d'en attendre un heureux succès ?

Iole vient se présenter à elle assés mal-à-propos. Aussi lui demande-t'elle la mort pour éviter les poursuites d'Hercule.

> Vous-même portés lui ce cœur qu'il me demande.

Déjanire croit que ce discours n'est qu'un voile artificieux pour cacher l'infidelité d'Alcide & son intelligence avec Iole. C'est pourquoi elle maltraite sa captive, & ne lui épargne pas même les termes, d'*infame*, d'*impudente*, & d'*effrontée* : injures à la mode dans le siécle passé, & que la politesse du nôtre a bannies en substituant celles de *barbare*, *cruelle*, *perfide*, *lâche*, &c. Que diroit donc Homére, s'il revenoit dans les divers tems de notre langue [a] ?

Iole ainsi persécutée de toutes parts se désespere. Elle craint plus pour Arcas, que pour elle-même. La mort lui couteroit peu. Arcas paroît aussi-tôt à la fenêtre de sa prison où Hercule l'a relegué ; & il dit à Iole,

> Quelle heureuse nouvelle
> Recevrai-je aujourd'hui d'une bouche si belle ?
> Que vient-elle annoncer au malheureux Arcas.
>
> IOLE. La mort.
>
> ARCAS. Et qui sera l'autheur de mon trépas.
>
> IOLE. Moi-même.

Iole explique cette Enigme, & apprend à son amant qu'Hercule veut les perdre, ou les séparer pour toujours. Mais en

[a] Sans avoir recours à l'authorité des Anciens, & au bon sens, les modes diverses de notre langue ne nous montrent que trop, qu'en tout siécle les injures ne signifioient que ce que les nôtres signifient. Il ne faut donc pas faire aux Anciens leur procès sur cet article.

même-tems elle lui jure une fidelité si constante que tous deux beniront, dit-elle, leur mort & leur bourreau.

ACTE III.

Dans cet Acte au lieu de la prison d'Arcas on voit un Temple où Hercule fait un sacrifice avec Philoctete, pour rendre graces à Jupiter de la conquête de l'Oechalie & d'Iole. Toute sa suite se met à genoux; & le Heros fait à son pere une priere très-noble pour le bonheur & le repos de l'Univers. Elle finit ainsi.

Qu'une éternelle paix regne entre les mortels!
Qu'on ne verse du sang que dessus les autels!
Que la mer soit sans flots; que jamais vent n'excite
Contre l'art des Nochers le courroux d'Amphitrite;
Et que la foudre enfin demeure après mes faits
Dans les mains de mon pere un inutile faix!

Alcide dans cette pompe sacrée est revêtu d'un ornement extraordinaire; & c'est sur ce vêtement que Déjanire a répandu le venin du Centaure. L'effet en est si prompt qu'Hercule se levant tout-à-coup s'écrie:

Mais quelle prompte flamme en mes veines s'allume?
Quelle soudaine ardeur jusqu'aux os me consume?
Quel poison communique à ce linge fatal
La vertu qui me brûle? O tourment sans égal!
Ouvre, Enfer, à mes cris tes cavernes profondes,
Prête contre ce feu le secours de tes ondes.
Souffre Alcide là bas, non pas comme autrefois
Pour désarmer la Parque, & ruïner ses loix,
Mais Alcide souffrant d'insupportables peines
Et qui porte déja les Enfers dans ses veines.

Lichas interrogé de qui il a reçû ce voile, répond que c'est de la Reine. Sur quoi Hercule prend sa massuë, & poursuivant ce malheureux domestique, il l'assomme derriere le Théatre.

Voilà le commencement des fureurs d'Alcide dont tout le reste de la Piece est composé. Seneque a fourni assés à Rotrou pour en parsemer trois Actes entiers.

Hercule revient & fait une Scene veritablement belle par la noblesse que lui a donnée le Poëte en corrigeant l'enflure du Latin dont il a seulement conservé le fonds. Elle finit par la vengeance qu'Alcide veut tirer de son épouse. Mais tandis qu'il va la chercher, elle paroît d'un autre côté pour faire part de ses fraïeurs à sa Confidente au sujet du prodige qu'elle vient de voir & dont nous avons parlé. C'est qu'elle s'est apperçûë que le sang du Centaure exposé au jour devenoit un feu dévorant. Agis un des Confidens d'Hercule la rencontre, & lui tient le même discours qu'Hyllus à sa mere chés Seneque. Il lui conseille une prompte fuite, & lui apprend l'accident d'Hercule, comme nous l'avons vû dans le Poëte Latin, horsmis qu'Agis tient toujours la place d'Hyllus. Car Rotrou a voulu éviter l'embarras de mettre un fils en compromis avec sa mere dans une pareille situation. Déjanire quoi qu'innocente est déchirée de remords, & veut se tuer. Elle se trouble, & croit que tout l'Univers s'arme pour son trépas.

> Ah, je découvre enfin l'appareil de ma perte ;
> D'affreuses légions la Campagne est couverte :
> Le juste bras du Ciel sur ma tête descend,
> Les Enfers vont s'ouvrir, & la Terre se fend.

Toute cette Scene est pleine de feu & de vers bien frappés.

ACTE IV.

Hercule n'a pû trouver Déjanire pour s'en venger. Cela étoit pourtant aisé. Mais il falloit que cette Princesse se frappât elle-même, & qu'Hercule privé de sa vengeance achevât d'exhaler sur le Théatre les sentimens que lui prête Seneque. Rotrou n'a rien gâté à ces traits : il les a même adoucis. Mais Philoctete qui l'accompagne toujours est un personnage aussi inutile qu'Agis. Ils ne font le rôle que de Spectateurs & de Confidens. Le Heros dans cette Sce-

ne, dont on a déja vû des morceaux, se rappelle ses exploits, sa force passée, & ses douleurs présentes. Ce ne sont qu'exclamations pompeuses & que gémissemens enflammés, dont le génie de Sophocle est le premier autheur.

Le Poëte François introduit Alcmene ainsi que Seneque. Cette Princesse également oisive dans l'un & dans l'autre, n'est là que pour augmenter par sa présence les cris de son fils Hercule, & pour lui fournir de nouvelles pensées, en l'interrompant. Les transports & l'évanouissement d'Alcide sont emploïés de la même maniere que dans la Tragédie Latine. Il ne se retire que pour se plonger une seconde fois dans le fleuve : & cependant Agis raconte à Alcmene la mort de Déjanire, qui s'est tuée. C'est avec habileté que Rotrou a écarté son Heros durant ce récit : car dès qu'il l'entendra, il sera éclairci de sa destinée.

Il revient sans avoir pû trouver de soulagement dans les eaux du Pénée, ni rencontrer Déjanire. Il croit qu'elle s'est dérobée à sa fureur en se cachant dans quelque asile inconnu. Le Spectateur se prête sans y penser à tous ces prétextes; & il faut avouer que l'enchantement de l'action tragique sert souvent à sauver ces sortes de défauts introduits dans le Théatre François. C'est ici qu'on apprend à Alcide que Déjanire a terminé son sort, qu'elle a peché non par fureur, mais par pure imprudence, & qu'enfin le voile dont il s'est revêtu étoit empoisonné du sang du Centaure. Ce seul mot ouvre les yeux d'Hercule qui se souvient de l'Oracle, comme dans Sophocle & Seneque; de maniere que le cinquiéme Acte n'est plus que la mort & l'apothéose du Heros. Il n'y a qu'une seule différence de Rotrou avec Seneque. Le François a senti combien le dernier Acte Latin étoit vuide & dénué d'action. Pour animer davantage le sien, il fait dire à Hercule en finissant le quatriéme Acte,

> Toi fidele témoin des conquêtes d'Acide,
> Gloire de la valeur & du sang Péantide.

C'est Philoctete à qu'il il donne ses fléches:

> Reçois ce dernier gage, & te sers à ton tour

De ces traits teints du sang qui me prive du jour.
Mais, & ressouviens-toi d'accomplir ma priere,
Fais sur le sein d'Arcas leur épreuve premiere.
Il possede le cœur d'une jeune beauté,
Dont trop indignement le mien fut rebuté.
Que ta main de ces traits sur ma tombe l'immole,
Et qu'il y rende l'ame aux yeux même d'Iole.

La vengeance qu'il veut tirer d'Arcas est une pierre d'attente pour remplir le vuide des Scenes suivantes. Mais on verra que c'est un fondement fragile d'un mauvais édifice. Et d'abord cette vengeance n'est-elle pas indigne du grand Alcide prêt à devenir un Dieu? n'étoit-ce pas assés que dans un premier emportement d'amour dédaigné il eût menacé Iole de ce sacrifice? mais s'il eût dû en venir à l'effet, falloit-il attendre si tard, & remettre à un autre le soin de venger après sa mort un vain amour dont il n'étoit plus question. C'est un dernier trait fort peu heroïque.

ACTE V.

Philoctete se met en frais, comme chés Seneque, pour raconter pompeusement la mort d'Hercule à une suivante. Ce Heros sur son bucher a, dit-il, réïteré l'arrêt qu'il avoit prononcé contre Arcas.

Alcmene arrive avec une Urne qu'elle tire d'un tombeau, & dit,

En ce vase chétif tout Hercule est enclos;
Je puis en une main enfermer ce Heros:
Ceci fut la terreur de la Terre & de l'Onde,
Et je porte celui qui soutint tout le Monde.

Mais au lieu de s'abandonner à des lamentations quintessenciées qui ne finissent point chés Seneque, elle prend ici des sentimens de vengeance, & veut que Philoctete accomplisse à l'égard d'Arcas les dernieres volontés d'Hercule. Philoctete sent si bien l'indignité de cette vengeance qu'il a beaucoup de peine à obéïr. Il s'en défend tant qu'il lui

eſt poſſible ; il juſtifie Arcas, il a pitié d'Iole. Mais Alcmene eſt inéxorable ; & Philoctete conſent malgré lui à faire l'office de bourreau. On lie Arcas au tombeau d'Hercule, vers le fonds du Théatre. Mais Iole ſe met au-devant des traits de Philoctete, & demande grace pour ſon amant, ou la mort pour elle. Philoctete eſt touché. Mais il ſe voit contraint de ſervir les fureurs d'Alcmene que ce délai aigrit de plus en plus. Il ſe met donc en devoir de percer Arcas : & Iole ſe jettant ſur lui s'écrie,

> Traître, j'attens le coup que ſa main lui prépare :
> En ce ſein innocent pouſſe ton trait vainqueur ;
> Tu frapperas Arcas, puiſqu'il eſt dans mon cœur.

Elle demande ſi elle eſt abordée à un climat barbare, où l'on vive de ſang & de carnage. Qu'étoit-il beſoin qu'Alcide cherchât aux Enfers ce qu'il trouvoit chés-lui ?

> Quel monſtre plus ſanglant, quel plus cruel Cerbere
> Que ſes propres parens avoit-il à défaire ?
> Que voit-on en ces lieux que des objets d'horreur,
> Et qu'y reſpire-t'on que meurtre & que fureur ?

Elle a raiſon ; & l'on ne conçoit pas trop comment Alcmene eſt aſſés cruelle pour s'obſtiner à répandre un ſang innocent ſur le tombeau de ſon fils. Iole quoiqu'inutile dans le reſte de la Piece fait-là un beau rôle. Mais c'eſt aux dépens d'Alcmene & d'Hercule. La jeune captive ne pouvant ni fléchir ſes Juges, ni ſauver Arcas, tire de ſa robe un poignard & menace de s'en frapper, ſi l'on perce Arcas. On la déſarme ; & déja la victime étoit prête à tomber, lorſqu'un bruit de tonnerre arrête le bras de Philoctete. Le Ciel s'ouvre : on voit Hercule ſur un nuage. Il donne la vie & Iole à Arcas. Il défend qu'on pleure Alcide devenu Dieu, & il ordonne qu'on lui dreſſe des autels. Cette machine ne vaut pas mieux que dans Seneque ; & l'Epiſode d'Arcas la rend plus défectueuſe. C'eſt dans un ſens contraire à celui d'Horace : *Dignus vindice nodus.* *Hor. de art. Poët.*

Fin des Tragédies de Sophocle.

3°.

LES

TRAGEDIES

D'EURIPIDE.

AVERTISSEMENT.

Poët. ch. 13. » EURIPIDE, dit Ariſtote, quoique d'ailleurs peu exact & peu châtié dans la conduite & la diſpoſition de ſes Sujets, paroît pourtant le plus tragique de tous les Poëtes. « Voilà en peu de maux le caractere de ce Poëte, & cela ſuffit pour ſe rappeller ce que nous avons dit dans les diſcours préliminaires. L'air négligé d'Euripide a une ſorte de grace, qui peut balancer la régularité de Sophocle. Sans y regarder de fort près, on trouvera dans le premier, certains défauts que le ſecond évitoit avec ſoin. Mais on ne peut s'empêcher de les pardonner, en faveur du ſentiment de pitié & de terreur dont l'ame ſe ſent agitée. C'eſt qu'Euripide donnoit beaucoup plus à la nature qu'à l'art, & ſuivoit plus, en compoſant, les mouvemens de ſon cœur que ceux de ſon eſprit. Auſſi eſt-il bien difficile à repréſenter dans une traduction ſupportable. Pour peu qu'on manque d'attrapper cette langueur élégante qui fait l'ame de ſon ſtyle, on court riſque de devenir plattement languiſſant. C'eſt ainſi que Racine traduit dans une langue étrangere, rougiroit de ſe voir ſi différent de lui-même, & refuſeroit de ſe reconnoître. On rend aiſément des penſées vives, un ſtyle ſerré, nerveux, & plein de feu; mais non des graces tendres & négligées, un ſtyle diffus & ſoutenu par la ſeule naïveté. Euripide écrivoit

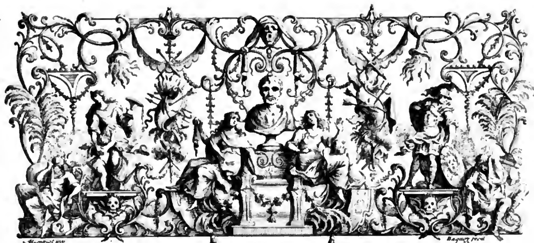
écrivoit suivant la situation où se trouvoit son esprit. Or il étoit naturellement mélancholique, Philosophe, & ennemi de la joïe. Son humeur moins vive que douce, son cœur sensible, & son caractere un peu chagrin & porté à la plainte, ont passé jusques dans ses écrits. Il n'avoit pas en effet de grands sujets de joïe, & l'on prétend qu'il en trouva quelques-uns de mécontentement dans deux femmes *a* qu'il épousa l'une après l'autre. L'on dit encore, *b* que dans un voïage qu'il fit il perdit une épouse chérie, deux fils, & une fille, qui avoient mangé des champignons mauvais ou mal apprêtés; & qu'il fit à ce sujet une Epigramme dont voici le sens. » O Soleil qui parcours l'immensité des Cieux, vis-tu jamais une » si funeste calamité! quoi, une mere, ses deux » fils, & sa fille, enlevés du même coup à mes » yeux! « Dans ce style simple, pathétique, affectueux, & plaintif, il est aisé de le reconnoître. Il se peint toujours lui-même. On a pû le voir dans les quatre Pieces entierement traduites, & on le verra de même dans les quatorze suivantes, qui sont exposées encore plus au long que celles de Sophocle. Il n'a fallu traduire que ce qui pouvoit & devoit être raisonnablement traduit, & je me flatte que le Lecteur ne perdra rien du reste; qu'il retrouvera tout Euripide; & qu'il me sçaura gré d'une méthode tantôt directe, tantôt indirecte, sans laquelle j'ose avancer qu'il eût été impossible de présenter aux François le Théatre des Grecs.

a Manuel Moschop.
b Athen. Deipnos. l. 2.

Si l'on vouloit lire les Pieces dans l'ordre naturel des Sujets plus ou moins anciens, voilà le rang où il faudroit les placer.

ION.
LES BACCHANTES.
MEDE'E.
HIPPOLYTE.
ALCESTE.
HERCULE FURIEUX.
LES PHENICIENNES.
LES SUPPLIANTES.
IPHIGENIE en Aulide.
RHESUS.
LES TROYENNES.
HECUBE.
LES HERACLIDES.
ELECTRE.
ORESTE.
ANDROMAQUE.
IPHIGENIE en Tauride.
HELENE.

Euripide avoit composé 75 Tragédies; on ne parle point ici du Cyclope pour les raisons qu'on a dites ailleurs.



LES TRAGEDIES D'EURIPIDE.

HECUBE.



APRE'S la prise de Troye, les Grecs se retirerent dans la Chersonese Thracienne *a* où régnoit Polymestor. Ils y avoient conduit Hecube avec les principales Dames Troyennes, qu'ils avoient partagées entre eux en qualité de captives. Là comme ils rendoient de nouveaux honneurs funebres à Achille, dont le corps étoit inhumé dans les champs Phrygiens, l'Ombre de ce Heros s'apparut à eux sur le tombeau vuide qu'on lui avoit dressé, & déclara à l'armée Grecque, que si elle vouloit sortir heureusement de la Chersonese, il falloit lui donner Polyxene fille d'Hecube & de Priam, comme un

a Chersonese Thracienne, presqu'Isle de la Thrace qu'environnent l'Hellespont, la mer Egée, & le Golphe du Melas.

prix qui lui étoit dû, & qu'il s'étoit réservé. Cette jeune Princesse lui avoit été promise dans une tréve par le Roi Priam; & comme il étoit sur le point de tenir sa promesse, Paris & Deiphobus avoient tué Achille. Les Grecs déterminés à satisfaire les Manes de ce Vainqueur de Troye, lui sacrifierent Polyxene malgré les cris d'une mere au désespoir, & d'autant plus malheureuse que Polymestor de son côté par une perfidie inouie avoit fait mourir Polydore fils d'Hecube. Priam avant les derniers malheurs de Troye avoit confié au Roi Thracien cet enfant avec de nombreux thrésors pour servir un jour de ressource à sa patrie & à sa maison désolée. Ilion étant devenuë la proïe des Grecs, Polymestor oublia son allié, & l'avarice l'emportant sur la fidelité, il se défit du petit Prince pour joüir impunément des thrésors.

Virg. Æneid. l. 3. v. 41.

Hunc Polydorum auri quondam cum pondere magno
Infelix Priamus furtim mandârat alendum
Threïcio Regi, cum jam diffideret armis
Dardaniæ, cingique urbem obsidione videret.
Ille ut opes fractæ Teucrûm & fortuna recessit,
Res Agamemnonias victriciaque arma secutus
Fas omne abrumpit, Polydorum obtruncat, & auro
Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis
Auri sacra fames?

Le double malheur d'Hecube devenuë captive & privée d'enfans, joint à la vengeance qu'elle tire de Polymestor, fait l'intrigue & le dénoument de cette Tragédie, dont les Personnages sont, l'Ombre de Polydore, Hecube, un Chœur de Troyennes captives, Polyxene, Ulysse, Talthibius, une femme d'Hecube, Agamemnon, & Polymestor.

ACTE I.

L'Ombre de Polydore sort de terre, & arrive à l'entrée de la maison d'Hecube lieu de la Scene. Cette Ombre fait ce qu'Aristote appelle le prologue. Il est bon de se rappel-

ler une fois pour toutes qu'Euripide y fait moins de façons que Sophocle. Celui-ci trouve toujours le secret de faire entendre son sujet sans parler aux Spectateurs. Mais Euripide n'a pas connu ou voulu suivre cette finesse de l'art. Il a crû qu'il concilieroit plus aisément l'attention d'une nombreuse assemblée, & que ses sujets seroient mieux entendus, plus nets, & moins embarrassés, s'il les exposoit nuëment & sans voiles. Il l'a presque toujours fait par le moïen de ses prologues; chose sur laquelle certains Commentateurs l'ont extrêmement loué comme d'une rare invention; louange fade d'un vrai défaut. La netteté de l'exposition peut s'accorder avec la vrai-semblance sans qu'il soit necessaire de dire, *Je suis Polydore & vous verrés ceci & cela*, quoiqu'il soit vrai de dire aussi avec Despreaux, du personnage qui parle le premier,

> J'aimerois encor mieux qu'il déclinât son nom,
> Et dit, je suis Oreste, ou bien Agamemnon,
> Que d'aller par un tas de confuses merveilles
> Sans rien dire à l'esprit étourdir les oreilles.
> Le sujet n'est jamais assés tôt expliqué.

Despr. art Poët. ch. 3.

C'est donc ici Polydore, ou plûtôt son Ombre, qui expose le sujet avec un très-grand détail. Il raconte la maniere dont Priam le confia à Polymestor avec des thrésors de réserve en cas de malheur pour Troye. Il développe la perfidie & l'avarice du Roi de Thrace qui l'a tué & fait jetter dans la mer depuis trois jours qu'Hecube est arrivée dans la Chersonese. Il n'oublie pas de parler du sacrifice de Polyxene qu'exige l'Ombre d'Achille. En un mot, il met l'action Théatrale au point où elle doit commencer en déclarant ce qui la précéde. Mais ce qui est moins supportable, c'est qu'il prévient les Spectateurs sur les principaux évenemens qu'ils verront. Il voit enfin paroître Hecube, & il se retire en s'écriant : » Ah, mere infortunée, » qui avés passé du Thrône à la captivité, quelle je vous vois » aujourd'hui, & quelle je vous vis autrefois! un Dieu en- » nemi égale vos malheurs à votre félicité passée. «

Hecube non plus Reine, mais prisonniere de guerre, & courbée sous le poids des années & de son infortune se fait conduire par des femmes au Palais de Polymestor. » O Lu- » miere! ô Nuit, (s'écrie-t'elle) quels songes m'ont agi- » tée! « Elle parle de ceux qu'elle a eûs la nuit derniere au sujet de son fils Polydore & de sa fille Polyxene. Elle raconte le dernier aux Troyennes qui l'accompagnent. Elle a vû une biche qu'un loup furieux arrachoit de ses genoux. Elle a vû le Spectre d'Achille qui demandoit en présent une Troyenne. » Dieux écartés de ma fille ce triste présage. «

Une des femmes du Chœur, captive comme les autres, ne confirme que trop la verité de ce songe. Elle apprend qu'en effet sur la demande d'Achille les Grecs assemblés ont déliberé; qu'Agamemnon qui avoit eû en partage Cassandre vouloit refuser la demande inhumaine d'Achille; que les fils de Thésée convenoient qu'il falloit du sang; mais celui de Cassandre & non de Polyxene; qu'enfin le troisiéme avis étoit de satisfaire l'Ombre d'Achille sans restriction; que jusques-là toute l'assemblée avoit été partagée: mais qu'Ulysse par une adroite insinuation avoit fait pencher la balance pour les derniers, & qu'il alloit venir chercher Polyxene pour la conduire à l'autel. Le Chœur conseille à Hecube d'implorer Agamemnon & les Dieux. C'est le seul parti qui lui reste à prendre.

La déplorable Reine fait éclatter ici une douleur difficile à représenter. Elle est mere; c'est l'unique bien que lui ait laissé la fortune, & l'on veut lui enlever ce seul bien que les Dieux avoient épargné. Hors d'elle-même, elle court çà & là. Elle appelle sa fille à grands cris. Polyxene entend ces cris, & sort de son appartement, qu'on suppose voisin. Hecube a de la peine à s'exprimer. C'est une mere désesperée; sorte de peinture où excelle Euripide. Enfin, la triste verité lui échappe. » Les Grecs, ma fille, » ont résolu ta mort. « Polyxene à cette nouvelle ne plaint que sa mere, & compte pour rien de mourir. Cette Scene est courte & vivement touchée.

ACTE II.

Ulyſſe arrive. Le ſujet de ſa venuë a été aſſés annoncé ; ce qui rend la Scene très-intereſſante. Il ſuppoſe qu'Hecube eſt déja inſtruite de ce qu'on exige d'elle. Il l'exhorte ſimplement à ceder à ſon infortune. Après un premier éclat de douleur, tel qu'on peut ſe l'imaginer dans une mere, c'eſt-à-dire très-naturel, (c'eſt le caractere d'Euripide) Hecube demande à Ulyſſe un moment d'entretien. » Vous ſou- » vient-il, dit - elle, du tems où vous fûtes ſurpris à Troye » ſous le déguiſement d'un Eſpion. Helene vous reconnut » & me le dit. Vos pleurs me toucherent. Je vous dérobai » à une mort certaine, & que vous méritiés. « Ulyſſe convient de tout cela : adreſſe bien grande dans le Poëte, qui nous peint le génie d'Ulyſſe tel qu'il nous eſt connu. Orateur habile, il ſembloit d'abord entrer dans les raiſons de ſon adverſaire. Mais ce n'étoit que pour faire enſuite valoir les ſiennes avec plus de force. Hecube conclut : » Quoi, » vous convenés de ce que je viens de dire. N'êtes - vous » donc pas le plus ingrat de tous les mortels, vous qui con- » damnés ma fille à la mort? pourquoi faut-il enſanglanter » les tombeaux de ceux qui ne ſont plus? s'il faut du ſang, » c'eſt Helene & non ma fille qu'on doit immoler. Helene » n'a-t'elle pas perdu Achille ?... Ecoutés, ajoûte-t'elle, ce » que j'exige de vous. Je vous ai vû à mes pieds en qualité » de Suppliant. Vous me voïés Suppliante à mon tour. Je » tombe à vos genoux, & je demande pour toute recon- » noiſſance la grace que je vous accordai la premiere. He- » las, ne me raviſſés point ma fille. N'a-t'on pas aſſés ré- » pandu de ſang? c'eſt mon unique thréſor : avec elle j'ou- » blie mes peines : elle me tient lieu de Troye, de Scep- » tre, d'appui, de tout ce que j'ai perdu. Sied - t'il à des » Vainqueurs d'abuſer de la victoire? Non, non, les heu- » reux ne doivent pas ſe flatter d'un bonheur durable. Je » fus heureuſe, & qui ſuis-je aujourd'hui? un ſeul jour m'a » ravi toute ma félicité. Cher Prince, reſpectés ma vieil- » leſſe. Aïés pitié d'une mere. Allés, allés aux Grecs, & » repréſentés leur combien il leur ſeroit honteux d'égorger

» dans l'asile des autels, des femmes que leur fureur même » a épargnées dans l'horreur des combats. Vos loix sur cet » asile sacré ne sont-elles pas égales pour les captifs aussi-» bien que pour les personnes libres? daignés parler: & vo-» tre rang fera plus encore que votre éloquence. «

Les Troyennes sont justement touchées de cette harangue: mais Ulysse est bien moins sensible. » O Hecube, ré-» pond-t'il, prêtés l'oreille à ma voix; que votre courroux » n'empoisonne pas d'innocentes paroles. Je suis prêt, n'en » doutés point, de vous sauver vous-même, comme vous » me sauvâtes. Je fais gloire de le publier. Mais je ne dés-» avourai pas non plus ce que j'ai dit au Conseil assemblé. » Un des plus grands Heros de l'armée demande Polyxe-» ne; il faut la lui donner. C'est l'opprobre des Etats, de » souffrir que le brave & le lâche soient confondus par un » partage égal. Achille, j'en conviens, nous a paru méri-» ter une distinction; il est mort en Heros pour la patrie. » Quelle honte seroit-ce d'avoir vaincu par lui, & de l'ou-» blier après le trépas? qu'arriveroit-il, dites-moi, s'il s'a-» gissoit d'assembler de nouveau la Grece pour une secon-» de expédition? que diroit-on, si l'on voïoit les morts dés-» honorés? ne préféreroit-on pas le soin de ses jours aux » dangers inévitables de la guerre? pour moi content de » peu tandis que je vis, je n'ai d'autre ambition que celle » de voir mon tombeau honoré. « (Grande raison chés les Grecs; aussi respectoit-on extrêmement les dernieres volontés des mourans ou de ceux qu'on croïoit voir dans les apparitions.) » Si vous vous plaignés d'un devoir si funes-» te pour vous, songés que nous avons parmi nous des fem-» mes & des vieillards aussi à plaindre que vous-mêmes. » Hé, combien d'époux de nos Grecques sont ensevelis » dans la poussiere de Troye! supportés courageusement » cette infortune. Pour nous, si nous faisons mal d'ho-» norer la bravoure après le trépas, nous consentons » qu'on blâme nos lumieres. Aussi-bien les Troyens igno-» rent-ils l'idée qu'on doit avoir des amis fideles, & des » illustres morts. L'estime que nous en faisons est ce qui » rend la Grece florissante; & c'est le défaut de ce discer-

nement

» nement qui vous accable de peines conformes à vos ju- » gemens peu équitables. «

Hecube se voïant rebutée, se tourne vers Polyxene qui est présente. » O, ma fille, vous le voïés, on rejette mes » vœux. C'est à vous d'essaïer si vous aurés plus de pou- » voir qu'une mere. Emploïés pour votre vie ce que la dou- » leur a de plus tendre. Prosternée aux pieds de ce Prince » inéxorable, tâchés d'exciter dans son cœur quelque mou- » vement de pitié. Saisissés son foible. Il est pere. «

Polyxene jette un regard modeste, mais assuré, sur Ulysse, & lui parle ainsi. » Je le vois Ulysse, vous cachés vo- » tre main, vous détournés le visage. « (C'étoit pour empêcher qu'on ne lui touchât la main & le menton, coutume des Supplians.) » Vous redoutés mes prieres; ne craignés » rien : *a* Vous n'entendrés de moi ni vœux, ni soupirs : je » vous suis. On veut que je meure, & je brûle de mourir. » Non, je ne flétrirai point ma gloire par une lâche crain- » te de la mort. Hé, pourquoi chérirois-je la vie? fille de » Roi, destinée à des Rois dans l'esperance d'un hymen » aussi doux qu'illustre, Reine au milieu d'une Cour de » Troyennes, semblable enfin aux Déesses, hors l'immortali- » té, je me vois aujourd'hui esclave. Ce nom seul me fait » aimer le trépas. Réduite d'ailleurs à devenir peut-être le » prix d'un maître cruel qui daignera m'acheter, verrois-je » la sœur d'un Hector réservée aux derniers emplois des » plus vils esclaves. « Le Poëte fait le détail de ces emplois, cuire le pain, balaïer, faire de la toile; détail qui en nous faisant regarder en pitié les siécles passés, ne doit pourtant pas nous faire soupçonner le Poëte d'avoir dit une impertinence à ses Spectateurs. Polyxene continuë : » Jugée di- » gne d'avoir des Rois pour époux, je deviendrois l'épou- » se d'un miserable acheté à prix d'argent. Non, non, je » mourrai libre, & j'emporterai ma gloire aux Enfers. Al- » lons, Ulysse, conduisés-moi, immolés-moi, je ne vois plus » d'autre bonheur ici bas pour Polyxene! Et vous, Mada- » me, n'emploïés ni paroles, ni efforts pour rompre ce des-

---

a Grec : *Vous n'entendrés point mon Jupiter Suppliant*, façon de parler Grecque.

» sein. Laissés-moi mourir plûtôt que de m'exposer à des ou-
» trages indignes de mon rang. Un cœur qui n'est pas fait
» aux calamités peut bien les supporter ; mais il lui en cou-
» te trop pour s'y faire, & la mort lui est plus avantageuse
» qu'une vie qu'il traîneroit dans le déshonneur. «

Le Chœur admire la noblesse des sentimens que fait éclatter Polyxene. » Helas, répond Hecube, que de dou-
» leur va suivre de si nobles sentimens ! « Puis se tournant vers Ulysse. » Prince, si vous voulés faire un don agréable
» au fils de Pélée, sans vous couvrir d'opprobre, c'est moi
» & non ma fille qu'il faut immoler. Menés Hecube à son
» tombeau. Percés mon sein de mille coups. C'est moi qui
» ai donné le jour à Paris, à celui qui a fait mourir
» Achille. «

ULYSSE. C'est Polyxene & non pas vous que demandent ses Manes.

HECUBE. Hé bien, joignés-moi à ma fille. Ce seront deux victimes pour une.

ULYSSE. C'est déja trop de Polyxene, sans y joindre Hecube. Que ne pouvons-nous épargner l'une & l'autre !

HECUBE. Non, vous dis-je, il le faut. Vous serés forcé de nous réunir.

ULYSSE. Hé, qui m'y forcera ? Je ne connois point de maître en ces lieux.

HECUBE. Ce sera moi. Plus attachée à Polyxene que le lierre à l'arbre, je ne la quitte point.

ULYSSE. Madame, prenés des conseils plus salutaires.

HECUBE. Je n'écoute plus rien. Je ne livrerai point ma fille.

ULYSSE. Et moi, je ne puis la laisser dans vos bras.

POLYXENE. Ecoutés-moi l'une & l'autre. Ulysse n'aigrissés point une mere désesperée. Vous, ô ma mere, cedés à des Vainqueurs. Epargnés-vous l'affront de me voir traîner avec violence. (le Grec dit plus.) Permettés que votre fille vous embrasse pour la derniere fois, & que pour la derniere fois elle vous appelle du doux nom de mere ; ô ma mere, je m'en vais au tombeau.

HECUBE. Et je vivrai pour l'esclavage !

POLYXENE. Je ne verrai point cet hymen si justement attendu!

HECUBE. O fille malheureuse! ô plus malheureuse mere!

POLYXENE. Je vais donc être séparée de vous, & reléguée dans les Enfers.

HECUBE. Que ferai-je, helas, pour terminer cette cruelle vie?

POLYXENE. Fille de Roi, je vais mourir esclave!

HECUBE. Et moi après avoir vû périr ma nombreuse postérité *a*!

POLYXENE. Que dirai-je en votre nom à votre fils Hector & à Priam votre époux?

HECUBE. Dites-leur que je suis arrivée au comble des maux.

Polyxene & Hecube continuent ainsi un moment l'expression de leur douleur telle que la dicte la nature. La premiere fait les derniers adieux à sa mere, à Cassandre sa sœur, & à son frere Polydore l'un & l'autre absens. A l'égard de Polydore, Hecube par un pressentiment naturel dit qu'elle ignore s'il vit encore; & Polyxene la rassure. Il ne faut pas être surpris qu'Hecube quoiqu'arrivée depuis trois jours dans la Chersonnese de Thrace ignore le sort de Polydore. Le Roi Polymestor est supposé absent & à l'extrêmité de son Roïaume, comme nous le verrons dans la suite. Ainsi Hecube croit avec apparence que son fils est avec lui. Enfin, Polyxene dit à Ulysse. » Enlevés-» moi & me voilés la tête (comme aux victimes) car je » sens que les pleurs d'une mere m'attendrissent, & que » ma vûë la consume de douleur. O lumiere, je puis du » moins prononcer ce nom: car je ne jouis plus de la cho-» se, si non dans l'intervalle où je me trouve entre le glai-» ve & le tombeau d'Achille: adieu. « Hecube sent qu'elle se pâme. Elle appelle sa fille, lui tend les bras, fait d'inutiles efforts, & tombe évanouie entre les mains des femmes, tandis qu'Ulysse emmene Polyxene. Si l'on trouve

a Grec, *cinquante enfans.*

de la cruauté dans ces sacrifices, il faut se placer du moins dans la situation où étoient les Grecs à qui la superstition & la politique les rendoient comme necessaires. Sans cela on ne peut justifier le personnage d'Ulysse.

Le Chœur chante les Strophes ordinaires pour exprimer ses regrets. Elles roulent sur la triste servitude que les Dames Troyennes envisagent avec plus d'horreur depuis l'enlevement de Polyxene. Ces Strophes sont des plaintes très-éloquentes excitées par un retour que la nature fait faire aux malheureux sur eux-mêmes à la vûë des malheurs d'autrui. Hecube reste toujours livrée à sa douleur & couchée par terre.

ACTE III.

Talthybius Officier d'Agamemnon vient la trouver de la part de ce Roi. Il demande au Chœur où elle peut être, & on la lui montre dans l'état où sa profonde douleur l'a réduite, presque sans mouvement, & enveloppée dans ses voiles. Frappé à la vûë d'un spectacle si touchant il s'écrie : » O Jupiter, que penser des Dieux ! s'interessent-ils » en effet aux mortels ? est-on mal fondé à croire que satisfaits d'être heureux ils abandonnent le reste au hazard ? » quoi, c'est-là cette Reine des riches Phrygiens ! cette » épouse de l'heureux Priam ! & son Roïaume est renversé ! & je la vois elle-même reduite à l'esclavage, accablée » d'ennuis & d'années, privée d'enfans, & couchée dans la » poussiere ! « Sentimens impies : le systême de la fatalité répandu dans le peuple faisoit souffrir ces discours populaire, comme l'effet d'un premier mouvement que le cœur désavouoit.

On exhorte Hecube à se lever. Elle ne se réveille de son accablement que pour demander, qui vient encore insulter à sa douleur. Talthybius lui dit qu'il est envoïé vers elle par Agamemnon. » Ah, dit Hecube, vient-on me chercher pour m'immoler ? allons : me voici prête : conduisés-moi. Non, répond le Herault, c'est pour rendre les » derniers devoirs à votre fille déja immolée. « Cette

affreuse nouvelle replonge Hecube dans l'abîme de la tristesse. » Commenr avés-vous pû l'immoler, cruels que vous » êtes ! « Elle veut pourtant sçavoir un détail si triste pour une mere. Je ne sçai si cela nous paroîtroit aujourd'hui naturel, quelque temperament qu'y ait apporté le Poëte. Car Hecube craint sur tout qu'on n'ait immolé sa fille beaucoup moins aux Manes d'Achille, qu'à la politique & à la haine des Grecs. Talthybius fait donc son récit à la maniere d'Enée,

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem, &c. *Æneid. l. 2, v. 3.*

» Vous exigés de moi un renouvellement de douleur. Ce » funeste spectacle m'a couté assés de larmes. Faut-il en verser encore ? toute l'armée étoit assemblée autour du tom» beau d'Achille, où se devoit faire le sacrifice. * Le fils » de ce Heros prend la main de Polyxene, & la fait mon» ter sur le tombeau. J'étois proche, aussi-bien qu'une trou« pe de jeunes Grecs choisis pour tenir la victime. Le fils » d'Achille prend la coupe d'or, & fair des libations aux » Manes de son pere. Il me fait signe d'imposer à l'assem» blée un religieux silence. J'obéïs; tout se taît. Alors il » s'écrie, ô fils de Pelée, ô mon pere, recevés ces sacrées » libations qui évoquent les Ombres. Venés vous rassasier » du pur sang de cette innocente victime que nous vous » livrons toute l'armée & moi. Mais soïés-nous favorable. » Dérachés nos vaisseaux du port, & donnés-nous un heu» reux retour dans nos patries. Il dit, & toute l'armée s'u» nit à ses vœux. Il tire aussi-tôt le couteau sacré, & il » ordonne à ceux qui environnoient la victime de la saisir. » Arrêtés, dit-elle, ô Grecs. Vous qui avés ravagé ma » terre natale, sçachés que je meurs volontairement. Qu'on » ne m'approche pas. Je vais me livrer au coup fatal. Lais» sés-moi mourir libre au nom des Dieux. Reine je rou» girois de paroître aux Enfers en qualité d'esclave. L'as» semblée s'émeut: Agamemnon lui-même commande qu'on » cesse de retenir Polyxene. Elle l'entend, & se voïant li» bre, elle déchire ses vêtemens, découvre son sein, flé» chit le genou, & tient ce discours capable d'attendrir

* Neoptoleme.

» des rochers. Jeune Prince, voici mon sein & ma tête. » Choisis : frappe : me voilà prête. Le fils d'Achille tout » éperdu & sans trop sçavoir ce qu'il veut ou ne veut pas, » détourne les yeux : il balance. Il frappe incontinent. Des » ruisseaux de sang coulent.

La Fontaine, filles de Minée.

Elle tombe, & tombant range ses vêtemens,
Dernier trait de pudeur en ces derniers momens.

Ces deux vers de la Fontaine qui expriment la mort de Thisbé, sont la plus fidele traduction du passage d'Euripide. Talthybius ajoûte, que l'assemblée remplie d'admiration & de pitié pour Polyxene, s'est mise à lui dresser un bucher, & à faire, comme de concert, des présens pour la pompe funebre. Cette nouvelle semble dissiper l'horreur dont Hecube étoit saisie en apprenant la mort de sa fille. Elle prononce même une petite tirade de morale sur la noblesse des sentimens qui se conserve toujours même dans l'adversité. » Est-ce à l'éducation ; est-ce à la naissance ; dit-» elle, qu'on doit ces sentimens ? &c. « Puis elle s'apperçoit qu'elle moralise un peu hors de propos. Elle a raison : mais les Grecs étoient fous de sentences & de morale. Ils en vouloient par tout. » Allés, dit Hecube à Talthybius, » & dites aux Grecs qu'ils écartent de la victime la foule » du peuple. « Elle ordonne aussi à une de ses femmes d'aller puiser de l'eau sur les bords de la mer pour laver le corps de Polyxene ; & comme les derniers devoirs étoient infiniment précieux chés les Anciens, elle songe comment elle pourra les rendre à sa fille avec quelque décence, & d'où elle pourra tirer le reste des dons funeraires qu'on devoit mettre dans les tombeaux, suivant l'usage *a*. Elle se résout à prier les Dames Troyennes ses compagnes de captivité, de lui donner le peu de bijoux, d'or, & d'habits qu'elles auront pû dérober à la rapacité des Vainqueurs. Cela lui donne lieu de jetter un soupir sur son opulence passée qu'elle compare avec sa disette présente : tandis qu'elle est en humeur de morale, elle conclut que les honneurs

a Voiés Iphigenie en Aulide & Alceste, premiere Partie, Tom. I. & II.

& les richesses ne sont que vanité pure, & que celui-là seul est heureux qui donne le moins de prise aux revers. Le Chœur continuë la morale en trois Strophes.

ACTE IV.

La femme qu'Hecube avoit envoïée à la mer pour y puiser de l'eau revient annoncer de nouveaux malheurs. Hecube sort de son appartement; & cette femme qui apporte un cadavre voilé l'appelle la plus infortunée des humains. Hecube croit qu'on lui envoïe le corps de Polyxene; & cette erreur cause une suspension qui interesse. On la détrompe. » Seroit-ce donc Cassandre, dit-elle? non, » dit la suivante; « & aussi-tôt elle découvre le corps. Il se trouve que c'est celui de Polydore qu'Hecube reconnoît. Sa douleur n'a plus de bornes. C'est une fureur veritable. Aussi la mesure des vers change-t'elle; & il y a apparence que le reste de cette Scene étoit en partie chanté ou du moins accompagné d'instrumens pour animer les Acteurs, comme on le voit dans plusieurs autres endroits des Tragédies Grecques, où les Scenes extrêmement passionnées sont parsemées de Strophes, ainsi que les Intermedes des Actes.

La Suivante dit, qu'elle a trouvé le corps de Polydore sur le bord de la mer qui l'avoit rejetté de son sein. Hecube se souvient alors du songe qu'elle a eû la nuit précedente. Elle ne doute plus que Polymestor n'ait fait périr son fils pour s'emparer des thrésors de Troye. Le Chœur interessé dans toute cette Scene, voit paroître Agamemnon, & se taît.

Ce Roi vient prier Hecube d'ensevelir au plûtôt Polyxene, & il s'étonne de son délai. C'étoit le devoir d'une mere ou du plus proche parent. Agamemnon en se détournant apperçoit le cadavre. Il reconnoît à l'habillement que c'est un Troyen qu'on a tué. Hecube à part balance si elle se jettera aux pieds d'Agamemnon, pour le supplier de prendre en main ses interêts contre la violence de Polymestor; un reste de fierté de Reine, & la crainte d'un

refus la font balancer. L'humanité du Roi, la soif de la vengeance, & l'interêt d'un fils si cruellement massacré l'emportent. Elle tombe aux genoux du Roi de Mycenes. » Que » demandés-vous, dit-il ? la liberté ? elle vous est accordée. « Il pouvoit la lui donner comme chef de l'armée Grecque. » Non, répond Hecube : la captivité me sera douce, dût- » elle durer autant que ma vie, pourvû que je sois vengée. » Vous voïés ce cadavre. C'est mon fils. « Elle lui raconte l'histoire de Polydore & la trahison de Polymestor. L'unique faveur qu'elle demande, c'est qu'on lui aide à se venger de ce Roi perfide qui a violé les droits les plus sacrés de l'hospitalité & de l'amitié pour satisfaire son avarice. Agamemnon paroit balancer. » Vous reculés, dit-elle, ah » Reine infortunée, j'aurai perdu mes vœux & ma vengean- » ce ! « Il y a encore ici une de ces sentences si cheres aux Grecs & si soigneusement remarquées par les Commentateurs. » Hé, pourquoi cultiver tant les autres arts, & ne » pas emploïer tous ses soins à trouver l'art d'obtenir tout » par la persuasion ? « Il est vrai qu'à cette sentence près, qui ne seroit pas de notre goût, Hecube emploïe tout ce que la nature peut suggérer de plus passionné pour toucher son Vainqueur. C'est une captive autrefois Reine qui le supplie ; c'est une mere dont on a égorgé impunément les enfans ; c'est contre un traître qu'elle implore la justice d'un ennemi généreux. Les hommes, les Dieux, & le corps qu'elle lui montre la demandent pour elle. Troye encore fumante se présente à son souvenir ; comme dans l'Andromaque de Racine qui a saisi ces images & imité ce morceau,

Racine, Andromaq. Act. III. Sc. VI.

Seigneur, voïés l'état où vous me réduisés ;
J'ai vû mon pere mort, & nos murs embrasés.
J'ai vû trancher les jours de ma famille entiere,
Et mon époux sanglant traîné sur la poussiere ;
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! &c.

La Scene entiere de Racine est précisément la même que

que celle d'Euripide. Même embarras, même situation d'Hercule & d'Andromaque; même ardeur dans chacune de fléchir, l'une Agamemnon, l'autre Pyrrhus. Enfin pour dernier effort Hecube dompte sa plus vive répugnance, & remontre à Agamemnon que Cassandre est sa captive, & son épouse. C'est par ce tendre nom qui coute si cher à la fille & à la mere, qu'Hecube tâche de l'ébranler. Elle voudroit que tout dans elle prît la parole, ses mains, sa démarche, ses cheveux blancs, & que par autant de voix éloquentes, tout exprimât la vivacité de sa douleur.

Agamemnon l'écoute en silence & d'un air rêveur. Emû d'une compassion noble, il ne peut lui refuser son secours contre Polymestor. Mais une crainte politique l'inquiette. Il voudroit ne paroître pas immoler ce Prince à l'amour de Cassandre. Qu'en diroit la Grece assemblée? Polymestor est son allié: Polydore est censé ennemi. Les sentimens d'une mere ne passent point dans les cœurs d'une armée: & les intérêts de l'une sont bien différens de ceux de l'autre. En un mot, il ne veut point s'attirer l'indignation des Grecs. » Helas, s'écrie Hecube, personne n'est donc libre, si les » Rois ne le sont pas! l'homme est donc esclave des richesses » ses où de l'éclat! de vains égards pour une multitude in- » sensée ou pour de chimeriques loix étouffent donc l'hu- » manité & les mœurs! hé bien, ajoûte-t'elle, si vous ne » craignés que les bruits de la Grece, je vous délivre de » cette crainte. Je ne vous prie plus de servir ma vengean- » ce. Soïés-en seulement le dépositaire: gardés mon secret: » & si durant l'effort que je médite il arrive quelque émeu- » te, arrêtés-en le cours, sans paroître agir en ma faveur. » Du reste, laissés - moi le soin de me venger. Hé, com- » ment vous vengerés-vous, dit Agamemnon? par des fem- » mes, répond-elle. Faites seulement que celle-ci (c'est » une d'entr'elles) puisse traverser le camp en sûreté. « Elle lui donne ordre aussi-tôt d'aller de sa part prier Polymestor de venir la trouver pour un interêt commun. A l'égard de la céremonie funebre, elle la différe après sa vengeance.

Agamemnon entre dans ses desseins, & se retire en terminant l'acte, qui est suivi de l'Intermede chanté par le Chœur. Il roule sur le saccagement de Troye & sur l'esclavage des Troyennes. Il y a des Strophes admirables : mais elles perdroient à être séparées.

ACTE V.

Polymestor ancien ami de Priam & d'Hecube prend ici ce personnage, parce qu'il croit son crime enseveli dans les flots avec Polydore. Il saluë Hecube, plaint son sort, s'excuse sur son délai à la voir depuis trois jours qu'elle est arrivée dans ses Etats. Mais des affaires d'Etat le retenoient dans le fonds de la Thrace ; & il se rendoit vers elle, lorsqu'il a rencontré la personne qui venoit le chercher de la part d'Hecube. Cette Princesse feint d'ignorer sa perfidie. » Je rougis, dit-elle, de lever les yeux sur vous » étant ce que je suis, après ce que j'ai été. « Elle joint à cette honte naturelle une raison qui doit paroître bien étrange pour notre siécle. C'est qu'il n'est pas permis à une femme de regarder un homme en face. » Que voulés-vous de » moi, dit le Roi ? « Hecube lui fait entendre qu'elle a un secret important à lui confier aussi-bien qu'à ses enfans. Polymestor fait écarter sa suite, & jure qu'il est disposé à tout faire en faveur des amis malheureux. Hecube commence par lui demander si Polydore vit. » Oui, répond le parjure, & du moins vous n'êtes pas malheureuse en ce » point. «

HECUBE. Se souvient-il toujours d'une mere ?

POLYMESTOR. Il vouloit venir secrettement vers vous.

HECUBE. Et les thrésors qu'on vous avoit confiés ?

POLYMESTOR. Ils sont en sûreté dans mon Palais.

HECUBE. Continués d'en être fidele dépositaire.

C'est ainsi que cet entretien est conduit. Polymestor curieux de sçavoir le secret dont on l'a flatté veut écarter ses enfans. » Non, dit Hecube, il faut qu'ils soient présens. « Elle parle de nouveaux thrésors cachés, dit-elle, sous un

marbre noir dans les débris du Temple de Minerve à Troye, & dont il faut que les enfans de Polymeſtor ſoient inſtruits en cas que leur pere vînt à mourir. Elle parle de plus de quelque argent qu'elle a ſauvé dans ſa fuite, & qu'elle feint de vouloir lui confier. Sur cet appas ſéduiſant, il entre dans l'appartement où les Troïennes l'attendent, & la Reine en l'introduiſant lui dit ces paroles ambiguës. » Entrés, faites ce qui convient; puis vous re- » tournerés avec vos enfans au lieu où vous avés laiſſé » mon fils. «

Le Chœur témoin de ce piége tendu au Roi Thracien, en attend l'iſſuë, qui ne tarde gueres. Car peu après qu'il eſt entré l'on entend des cris. » Ah, l'on me perce les » yeux ! « En effet, toutes les femmes ſe jettent ſur lui avec des fuſeaux ou des éguilles, & l'aveuglent, tandis qu'Hecube tuë les deux enfans de ſon perfide allié. Ce mouvement qui ne ſe voit point eſt exprimé très-vivement & en fort peu de mots en partie par le Chœur, & en partie par des voix qu'on entend avec le bruit. Hecube ſort : à l'inſtant le Palais s'ouvre : on voit les corps des enfans de Polymeſtor étendus ; & lui-même devenu furieux court çà & là, ſans tenir de route aſſurée. Il pourſuit en vain les femmes qui l'ont aſſaſſiné. Il appelle à ſon ſecours les Grecs, les Atrides, & toute l'armée. Ce ſont-là de ces ſituations que nos vers Alexandrins ne peuvent exprimer. Le changement de verſification que les Grecs ſe permettoient, rendent ces ſortes de jeux naturels, vifs, & incapables d'aucune traduction ſupportable.

Agamemnon accourt aux cris de Polymeſtor. Il feint d'être étonné de ce bruit comme s'il en ignoroit la cauſe. Polymeſtor qu'il trouve dans le même état où l'on a vû Oedipe dans Sophocle, lui dit : » Vous voïés l'état où je » ſuis. C'eſt Hecube & ſes Compagnes qui m'ont traité ain- » ſi. « Agamemnon continuant de feindre, appelle Hecube qui ſe préſente fiérement & qui jouit de ſa vengeance. Polymeſtor veut ſe jetter ſur elle ; choſe qui nous choqueroit extrêmement, quoiqu'exprimée d'une maniere tragique. Agamemnon en grand Roi dont l'authorité s'étend

sur ses alliés mêmes, arrête sa fureur : il se fait l'arbitre d'un différent si extraordinaire. Il veut entendre les raisons de part & d'autre, & les peser en Juge souverain. Polymestor y consent, & parle le premier. » Il s'agit de Po-» lydore le dernier gage de l'hymen d'Hecube. Priam qui » commençoit à craindre pour Troye me le confia, & je con-» viens que je l'ai fait mourir. Mais jugés de mes raisons. » Sa mort étoit un coup d'Etat pour les Grecs & pour moi. » J'appréhendai, je l'avouë, que cet enfant ne recueillît » un jour les débris de Troïe; qu'il ne tirât de ses cendres » ce Roïaume dangereux; que les Grecs irrités ne fissent » une seconde expedition fatale à la Thrace; & qu'ils ne » revinssent envelopper mes Etats dans les ruines d'une » seconde Troye que j'aurois ressuscitée. Hecube a sçû la » mort de son fils. Elle m'a conduit dans le piége, sous » prétexte de m'indiquer je ne sçai quels thrésors imagi-» naires. Elle m'attire seul avec mes enfans dans le fonds » de ce Palais. A peine étois-je assis que je me vois envi-» ronné de femmes qui feignant d'admirer l'éclat de mes » vêtemens, & mon javelot, me désarment & me dépoüil-» lent. Les autres prennent mes enfans, les caressent, & » se les donnent de main en main pour les écarter loin de » moi. Tout-à-coup, les inhumaines passant des caresses à » la fureur font briller des poignards cachés sous leurs ro-» bes ; & immolent mes enfans à mes yeux. Celles qui m'a-» musoient me saisissent les pieds & les mains, & m'arrê-» tent par les cheveux, malgré mes efforts pour secourir mes » fils. Contraint de ceder au nombre, je deviens moi-mê-» me l'objet de leur barbarie. Elles me percent les yeux à » coups d'éguilles, & s'enfuïent incontinent. Livré à moi-» même & à mon désespoir, je les poursuis à mon tour, » je brise, je renverse tout ce qui s'oppose à moi. Mais en » vain. Voilà ce que votre interêt & le meurtre de votre » ennemi m'attire de honte & d'horreurs. « Il finit en maudissant les femmes à peu près comme a Sganarelle. » Oui, » dit-il, je rassemble aujourd'hui sur ce sexe toutes les ma-

a *Moliere, école des maris, Scene derniere.*

» léditions faites & à faire. La mer ni la terre n'ont rien » produit de si détestable, &c.» Le merveilleux est que le Chœur qui est composé de femmes, releve sérieusement cette derniere boutade d'un furieux en disant, » qu'il a tort » d'en croire sa fureur contre toutes les femmes, & qu'il » en est de vertueuses, s'il y en a grand nombre de mau- » vaises.» C'est Euripide qui parle, Poëte, (comme on l'a remarqué, & comme on le verra de plus en plus) aussi peu galant dans ses Poësies que Racine son imitateur éternel affectoit de l'être.

Hecube commence son plaidoïé par une sentence sur l'éloquence. Elle trouve horrible que les hommes s'en fassent un art pour servir l'injustice. Puis se tournant vers Polymestor : » De quel front, dit-elle, osés-vous dire que » c'est en faveur d'Agamemnon & des Grecs que vous avés » tué mon fils ? Non, non, des barbares *a* ne peuvent lier » de veritable societé avec les Grecs. Mais quelle faveur » esperiés-vous d'eux ? les nœuds du sang où le désir de leur » alliance vous ont peut-être porté à ce crime. La crainte » de leur vengeance vous a peut-être allarmé. Qui croïés- » vous persuader par de pareils prétextes ? avoués-le, c'est » votre avarice qui m'a ravi mon fils. Si c'est l'interêt d'A- » gamemnon qui a guidé vos coups, falloit-il attendre si » tard ? pourquoi ne lui avés-vous pas sacrifié Polydore, » ou pourquoi ne l'avés-vous pas livré aux Grecs, tandis » que Troye subsistoit, que Priam vivoit encore, & que la » lance d'Hector étoit encore formidable ? deviés-vous at- » tendre que mes Etats fussent renversés & Troye réduite en » cendres, pour immoler un enfant qui étoit entre vos mains » sur la foi de l'hospitalité ? Levons tous les voiles dont vous » tâchés de couvrir la noirceur de cet attentat. Vous étiés » ami des Grecs, dites vous : je le veux : cet or que vous » avoués n'être pas à vous, il falloit donc le distribuer à » des Guerriers épuisés, & éloignés de leur patrie. Mais » loin de leur en faire part, vous le gardés en secret dans

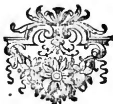
a Ce trait fait sans doute allusion à quelque infidelité des barbares alliés avec les Grecs durant la guerre du Peloponnese.

» votre Palais. Quelle gloire eût-ce été pour vous de me » rendre mon fils conservé par les soins de l'amitié, & de » me le rendre dans un tems qui distingue les vrais amis » par une fidelité indépendante de la fortune ! quel appui » n'eussiés-vous pas trouvé dans Polydore, si devenu heu» reux par vos soins il vous eût vû à son tour dans l'ad» versité ! il auroit été pour vous une ressource, un thré» sor plus solide que ceux qui vous ont ébloui. Malheu» reux, où en êtes-vous réduit ? vous ne gagnés point Aga» memnon, vous perdés les thrésors usurpés, vos enfans, » & la lumiere du jour. Pour vous, Agamemnon, j'ose le » déclarer, si vous soutenés Polymestor, vous serés l'appui » d'un coupable qui a violé la foi publique, & foulé aux » pieds les loix les plus sacrées ; vous passerés pour le défen» seur des attentats & des forfaits. Je me tais pour ne pa» roître pas faire la loi à mes maîtres. «

Après une réflexion du Chœur sur la force de la verité qui seule fait le nerf de l'éloquence, Agamemnon parle en Juge & prononce avec beaucoup de dignité, mais en peu de mots, contre Polymestor dont il a découvert l'artifice. Ainsi la vengeance d'Hecube est authorisée & le crime puni. Polymestor confondu lance des imprécations contre Hecube & Agamemnon, imprécations qui doivent avoir leur effet. A l'une, il prédit qu'elle sera changée en chienne furieuse, & précipitée dans la mer, ce que la Fable justifie : à l'autre, que Cassandre sera égorgée par Clytemnestre, & que lui-même ne sera pas épargné par sa barbare épouse. L'évenement le montra dans la suite. La superstition des Anciens leur faisoit regarder avec frayeur & comme des présages terribles ces sortes de maledictions sorties de la bouche des malheureux. C'est pourquoi Agamemnon, quoi qu'il paroisse les mépriser, fait enlever Polymestor, & le condamne à être relegué dans une Isle déserte. Cependant le vent favorable souffle, la flotte se dispose à sortir du port, & la Piece finit.

Erasme l'a traduite en vers Latins comme une des plus belles ; & Lodovico Dolcè l'a mise en vers Italiens, jusqu'à imiter la mesure des grands & des petits vers. Com-

me ils n'y ont rien changé du tout, nous n'en dirons pas davantage. L'édition Italienne a été faite à Venise en 1566. Il est inutile encore d'observer la duplicité d'action, qui est visible, & les endroits qui choquent évidemment nos mœurs. Le Tragique singulier de ce Poëme efface tout cela dans l'esprit de ceux qui ne sont pas prévenus contre les Anciens; mais je doute qu'il pût se soutenir dans une traduction suivie & entiere.



ORESTE.

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

LE sujet est indiqué dans le prologue qu'on va développer. Le lieu de la Scene est à Argos dans le Vestibule du Palais d'Agamemnon. Les Personnages qui jouent sont Electre, un Envoïé, Oreste, Apollon, Helene, un Chœur de femmes Grecques, un Phrygien, Tyndare, Pylade, Hermione, Menelas.

ACTE I.

Electre paroît aux pieds d'un canapé sur lequel son frere Oreste est couché & endormi. Elle repasse l'enchaînement des maux qui accablent successivement la Maison des Pélopides. Elle remonte jusqu'à leur origine, & fait le dénombrement de ces illustres malheureux depuis Tantale qui en est le Chef, jusqu'à Oreste. Tantale est aux Enfers condamné à rouler éternellement une masse énorme de la racine d'un mont jusqu'au sommet. Pelops mis en morceaux & servi aux Dieux eut l'épaule dévorée par Cerés. Atrée & Thyeste ses enfans firent reculer d'horreur le Soleil, par l'effet de leurs divisions. Pour Agamemnon & Menelas fils d'Atrée ils semblent avoir herité des malheurs de leur pere. L'hymen a perdu l'un & l'autre. Le premier devient époux & victime de Clytemnestre, qui l'égorge. Le second a le malheur de se voir uni à Helene, cette Furie commune de Troye & de la Grece. Oreste fils d'Agamemnon, tuë sa mere pour venger son pere, & pour obéir à Apollon. » Moi-même, continuë Electre, je fus complice » de ce crime, ainsi que Pylade. Cet attentat est la cause » unique qui réduit Oreste au triste état où l'on le voit. Attaché sur un lit de douleurs il meurt de honte & de re- » mords. Il refuse toute sorte de nourriture. Les Furies le laissent

» laissent à peine respirer. Revenu à lui-même, il se baigne » de pleurs; & cela depuis six jours que le crime est com- » mis. « Ainsi l'action Théatrale se passe le septiéme jour depuis la mort de Clytemnestre. Pour surcroît de maux, c'est en ce jour même que les Argiens doivent juger Oreste & Electre pour les condamner à être lapidés ou massacrés comme parricides. L'unique esperance d'Electre consiste en Menelas récemment revenu de l'expédition de Troye, & qu'on attend ce même jour à Argos. » Menelas » a, dit-elle, envoïé devant lui Helene, mais secrettement » & de nuit, pour n'être pas vûë des Grecs qui sans doute » l'auroient punie des maux qu'elle a causés à la Grece. « Helene est donc dans Argos avec Hermione sa fille, & elles pleurent Clytemnestre. Voilà ce qui précede l'action. Euripide en ce prologue n'a pas tout-à-fait prévenu les évenemens, comme dans sa Tragédie d'Hecube. Il a mis seulement les Spectateurs au point où ils doivent être; & par-là cette premiere Scene est excusable, & peut même passer pour belle.

Helene fait la seconde. Comme elle ne fait qu'arriver de Troye, elle est censée ignorer le détail des malheurs d'Agamemnon & de sa famille. C'est pourquoi elle commence par demander à Electre, comment elle & son frere ont osé porter leurs mains parricides sur une mere. Elle adoucit pourtant ce crime en le rejettant sur Apollon qui l'avoit ordonné : & voilà pourquoi elle se croit authorisée à parler à sa niece malgré une sorte d'excommunication qu'elle & son frere avoient encouruë, comme on l'a expliqué au sujet des *Eumenides* d'Eschyle. Helene pleure dans Clytemnestre une sœur qui lui étoit chere. » Que voulés- » vous, dit Electre, que je vous réponde? vous voïés assés » l'état déplorable de la Maison d'Agamemnon. Moi qui » passe les nuits & les jours auprès de ce cher mort: (car Ore- » ste est-il censé vivre, vû l'accablement où le jettent ses » maux?) je ne puis les lui reprocher. Heureuse Helene, » heureux Menelas, vous venés chés des infortunés! « Helene les plaint, mais d'un air artificieux. Puis elle demande à Electre une grace qui n'est qu'un piége. C'est de porter

les libations & les cheveux qu'elle lui présente, (ce sont les siens) sur le tombeau de Clytemnestre. Electre la prie de l'en dispenser, & s'excuse sur ce qu'elle est occupée auprès d'Oreste qu'elle ne peut abandonner un moment. Elle exhorte sa tante à porter elle-même ses dons, & piquée de la commission qu'on veut lui donner pour Clytemnestre qui la haïssoit, elle pique elle-même couvertement Helene, sur ce qu'elle n'ose se montrer aux Argiens. C'est un tour de femmes qu'elles se jouent l'une à l'autre. Car Helene n'ignoroit pas la part qu'Electre avoit euë au meurtre de Clytemnestre. C'étoit donc l'offenser que de lui proposer d'aller offrir des libations au tombeau d'une mere ennemie. Ce court dialogue quoique naturel, paroît un peu sortir du caractere de la Tragédie.

Helene se résout à charger Hermione sa fille des libations qu'elle a préparées pour sa sœur. Elle l'appelle & l'en charge en effet; tandis qu'Electre dit à part, que la beauté est un don pernicieux pour celles qui en usent mal. » Voïés » cette Princesse. Ses cheveux coupés ne la défigurent » point. L'âge n'a point flétri ses graces, ni changé son » cœur. Malheureuse Helene, c'est toi qui m'as perduë » aussi-bien qu'Oreste & toute la Grece! « (ou bien d'une autre maniere, car le sens est équivoque.) » Voïés le ca- » ractere d'Helene! avec quelle affectation elle a coupé l'ex- » trêmité de sa chevelure, en prenant garde de nuire à sa » beauté. L'âge l'a-t'il renduë moins vaine? &c. «

Sur cela on voit arriver le Chœur. C'est une troupe de jeunes Argiennes qui viennent consoler Electre. Elle craint que leur arrivée tumultueuse ne réveille Oreste. Elle leur dit donc avec empressement, mais avec douceur, de se bien garder de faire du bruit en marchant ou en parlant. Ces filles se disent la même chose les unes aux autres, ainsi qu'il arrive dans un appartement de malade. Car cela est tellement répété & joué en diverses façons que le jeu de Théatre en devient tout-à-fait naïf. Le Chœur s'informe à voix basse de la santé d'Oreste. Il plaint le frere & la sœur. Celle-ci entre dans la conversation, & impose de tems en tems silence, tant son inquiétude est délicate. Oreste s'a-

gite une fois sur son lit. La Princesse accuse le Chœur de l'avoir réveillé. Il se rendort : on continuë de s'entretenir & de pousser des soupirs. En un mot, c'est la nature elle-même, telle qu'Euripide aimoit à la représenter sur le Théatre, & telle que la vouloient les Atheniens.

Le Chœur commence à craindre qu'Oreste ne soit expiré, tant son sommeil est long & paisible. Electre approche, & il se réveille. » Précieux sommeil, s'écrie-t'il, ô » toi qui suspens mes douleurs, que ta douceur est venuë » à propos saisir mes sens ! doux oubli des maux, que tu es » désirable aux malheureux ! où suis-je ? & comment ai-je » été transporté en ce lieu ? ma phrénésie m'en a fait per-» dre le souvenir.

ELECTRE. Cher Oreste, que votre repos m'a causé de joïe ! souffrés que je range ces vêtemens, & que j'éleve votre tête.

Il accepte ce secours. Il prie même sa sœur de lui essuïer les lévres encore toutes remplies d'écume, & d'écarter les cheveux qui lui ombragent les paupieres. Il fait paroître toutes les inquiétudes des malades, & sa sœur se prête à tout cela à peu près comme la Confidente de Phedre *a* à l'égard de sa maîtresse. Cette autre Scene dont on peut se souvenir est de même caractere que celle-ci. Electre profite des momens lucides où elle voit son frere pour lui apprendre le retour prochain de Menelas qu'elle attend, fondée sur le retour d'Helene. Sur quoi Oreste qui s'est levé dit, » Menelas seroit plus heureux s'il revenoit sans » elle. S'il ramene son épouse, il revient chargé d'un grand » fardeau. » Ceci sort un peu de la dignité Tragique, aussi-bien que plusieurs autres sentences contre le sexe. Mais Euripide ne manque aucune occasion d'en entrelasser de pareilles.

Un moment après Oreste se trouble & retombe dans ses égaremens d'esprit. » Ah, mon frere, s'écrie Electre, vos » yeux s'enflamment ! quelle soudaine fureur vous saisit » après un intervalle si court ? «

a *Hippolyte d'Euripide, Tom. I. Acte I. Scene VI. pag. 318.*

ORESTE. *a* O ma mere, n'armés plus contre moi ces filles de l'Enfer avec leurs redoutables serpens. Ah, ce sont elles ! je les vois frémir autour de moi.

a » Au reste (dit Longin ch. 13. de » son Traité du Sublime, traduct. de » Despreaux.) Vous devés sçavoir que » les images dans la Rhetorique ont tout » un autre usage que parmi les Poëtes. » En effet, le but qu'on s'y propose dans » la Poësie, c'est l'étonnement & la sur- » prise ; au lieu que dans la Prose, c'est de » bien peindre les choses, & de les fai- » re voir clairement. Il y a pourtant cela » de commun, qu'on tend à émouvoir » en l'une & en l'autre rencontre. « Longin à ce propos cite tout de suite ce morceau d'Oreste.

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'Enfer, ces spectres odieux.
Ils viennent. Je les vois. Mon supplice s'apprête :
Quels horribles serpens leur sifflent sur la tête !

Racine fait dire à Oreste dans son Andromaque :

Hé bien, filles d'Enfer, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui sont ces serpens qui sifflent sur vos têtes ?

Longin cite encore cet autre vers d'Oreste dans Euripide :

Où fuirai-je ? elle vient. Je la vois. Je suis mort.

Puis il continuë ainsi. » Le Poëte en » cet endroit ne voïoit pas les Furies : » cependant il en fait une image si naïve, » qu'il les fait presque voir aux Auditeurs : » & veritablement je ne sçaurois pas bien » dire, si Euripide est aussi heureux à ex- » primer les autres passions ; mais pour » ce qui regarde l'amour & la fureur, » c'est à quoi il s'est étudié particuliere- » ment ; & il y a fort bien réussi. Et mê- » me en d'autres rencontres, il ne man- » que pas quelquefois de hardiesse à pein- » dre les choses. Car bien que son es- » prit de lui-même ne soit pas porté au » grand, il corrige son naturel, & le » force d'être tragique & relevé, prin- » cipalement dans les grands sujets, de » sorte qu'on lui peut appliquer ces vers » du Poëte. «

A l'aspect du péril au combat il s'anime,
Et le poil hérissé, les yeux étincelans,
De sa queuë il se bat les côtés & les flancs.

» Comme on le peut remarquer en cet » endroit où le Soleil parle ainsi à Phaë- » ton en lui mettant entre les mains les » rênes de ses chevaux. « Cette Tragédie est perduë. Mais ce morceau traduit par Boileau doit avoir sa place dans le Théâtre des Grecs.

Prens garde qu'une ardeur trop funeste à ta vie
Ne t'emporte au-dessus de l'aride Libye.
Là jamais d'aucune eau le sillon arrosé
Ne rafraîchit mon char dans sa course embrasé.

ELECTRE. Arrêtés, malheureux; reftés tranquille. Vous ne voïés rien de ce que vous croïés voir.

ORESTE. O Apollon, ces monftres, ces Gorgones, ces Prêtreffes infernales en veulent à ma vie.

ELECTRE. * Je ne vous quitte point : & j'empêcherai du moins l'effet de ces cruelles agitations.

* *Elle fe faifit de fon frere.*

ORESTE. *a* Ah, Furie, laiffe-moi en repos. Veux-tu m'entraîner au Tartare?

ELECTRE. O Dieux, quelle fera ma reffource, contre le Démon qui l'agite!

ORESTE. Qu'on m'apporte mon arc & mes fléches, dons précieux d'Apollon : que j'écarte ces fieres Eumenides, qui ne me laiffent pas refpirer.

ELECTRE. Penfés-vous qu'une main mortelle puiffe bleffer des Divinités?

ORESTE. Oui, je vais les bleffer, fi elles ne fe retirent... Entendés-vous le bruit des traits qui fendent l'air... Les voïés-vous? allés, noires Déeffes : pourquoi balancés-vous? fuïés, volés, & n'accufés qu'Apollon... Ah, la force

---

» Et dans ces vers fuivans. «

Auffi-tôt devant toi s'offriront fept étoiles.
Dreffe par-là ta courfe, & fuis le droit chemin.
Phaëton à ces mots prend les rênes en main;
De fes chevaux aîlés il bat les flancs agiles.
Les Courfiers du Soleil à fa voix font dociles.
Ils vont : le char s'éloigne, & plus prompt qu'un éclair
Pénétre en un moment les vaftes champs de l'air.
Le Pere cependant plein d'un trouble funefte
Le voit rouler de loin fur la plaine célefte;
Lui montre encor fa route, & du plus haut des Cieux
Le fuit, autant qu'il peut, de la voix & des yeux.
Va par-là, lui dit-il : reviens : détourne : arrête.

» Ne diriés-vous pas que l'ame du Poëte monte fur le char de Phaëton, qu'elle partage tous fes périls, & qu'elle vole dans l'air avec les chevaux, &c.

a Toi qui dans les Enfers me veux précipiter,
Déeffe, ceffe enfin de me perfécuter.

m'abandonne. Je ne respire plus. Où vais-je? comment me suis-je écarté de ce lit? Sorti de l'orage je revois enfin le calme...

Electre, vous pleurés! vous vous voilés le visage! que je souffre de vous voir associée à mes maux! Chere sœur, quel fardeau pour vous qu'Oreste furieux! Ah, prenés moins de part à mes peines, & me laissés consumer de douleur. Je suis l'autheur du crime, vous n'en fûtes que le témoin. Que dis-je? c'est Apollon que je dois accuser. Seul il m'a déterminé à ce forfait par ses trompeuses paroles, & il m'abandonne en effet. Ah, si j'avois consulté l'Ombre de mon pere, il m'auroit détourné, sans doute, d'un attentat infructueux pour lui & si funeste pour moi. Découvrés votre visage, Electre; essuïés vos larmes. Quels que soient nos malheurs, adoucissés les miens, comme je fais les vôtres. Ces services mutuels siéent bien à l'amitié, Mais, non: retirés-vous; ne languissés plus sans nourriture. Goûtés du moins quelques momens de sommeil après tant de pénibles veilles. Votre vie m'est précieuse: Hé, que ferois-je sans vous? si la maladie devient le fruit de votre tendresse, je suis perdu. Vous êtes mon seul appui, tandis que tout m'abandonne & me fuit.

ELECTRE. Non, mon frere: n'en parlés plus. Je veux vivre & mourir avec vous. Que deviens-je à mon tour, si je vous perds? seule, sans parens, sans amis, & privée de vous pourrois-je vivre encore? je consentirai toutefois à vous obéïr; & je me retire pour un moment, si vous l'ordonnés. Mais de grace demeurés sur ce lit. Reprenés vos sens. Ecartés des idées funebres, & soulagés les maux de l'esprit, comme l'on fait ceux du corps. Les premiers sont les vraïes maladies des humains. (*Elle se retire.*)

La nature elle-même ne pourroit, je pense, s'exprimer avec plus de tendresse. Le Chœur termine l'Acte par des Strophes conformes à ce qui se passe sous ses yeux. Il prie les Furies d'épargner un malheureux Prince, & il le plaint avec cette élevation Pindarique qui fait le caractere inexprimable des Chœurs Grecs. Enfin il voit arriver Menelas avec sa suite, & il le félicite sur son retour.

ACTE II.

Menelas trouve ce retour infortuné, & à juste titre. Il entre dans un Palais où son frere Agamemnon a été massacré par sa femme. Nouvelle affreuse, qu'il a apprise en chemin de Glaucus l'Oracle des gens de mer. Il a sçû aussi d'un Pescheur le sort de Clytemnestre. Il demande à voir Oreste : il l'a laissé si jeune qu'il ne pourroit, dit-il, le reconnoître.

Oreste se leve, & prosterné aux pieds de Menelas, il se déclare cet Oreste, ce coupable qui ose pourtant implorer la protection d'un oncle, & l'esperer. Menelas étonné croit voir une Ombre, tant ce jeune Prince est défiguré par sa douleur & ses calamités. Il les raconte en dialogue entre-coupé. Il peint sur tout l'abandon général où il se trouve, sans appui, sans ressource du côté même d'Apollon qui l'a forcé de devenir parricide, son excommunication, (s'il est permis d'user de ce terme,) la haine des Argiens déterminés à le faire périr comme un criminel, l'assemblée qui doit se tenir le jour même pour le condamner, la politique & la vengeance des ennemis de son pere qui le poursuivent : enfin la précaution des citoïens qui environnent le Palais pour l'empêcher d'échapper au supplice. » Vous êtes (ajoute-t'il,) mon seul azile. Comblé » de prospérités, faites-en quelque part à d'infortunés amis. » Portés une partie de leurs peines, & devenés pere pour » ceux qui vous tiennent lieu d'enfans. C'est ici, c'est dans » l'adversité que la vraïe amitié doit éclatter.

Le Chœur avertit que Tyndare vient en habits de deüil. Tyndare est le pere de Clytemnestre. Oreste tremble à son approche par un repentir né de la reconnoissance. » Je lui » dois tout, s'écrie-t'il. Quel soin n'a-t'il pas pris de mon » enfance ! quelle tendresse pour moi de sa part & de celle » de Leda ! malheureux, quel en a été le retour ! où me » cacher ? comment oserai-je soutenir ses regards ! « Tyndare approche. Il revient du tombeau de sa fille. Après les premieres civilités entre Menelas & lui, il apperçoit Oreste. » Ce parricide, dit-il, ce serpent lance sur moi des

» regards empestés. Quoi, Menelas, vous osés parler à un » coupable séparé du reste des hommes! « Il fait ensuite une harangue dans les formes pour accuser Oreste. Elle sent un peu son Vieillard. L'imitation chés les Grecs étoit toujours parfaite. Notre goût a changé à cet égard.

Tyndare ne prétend point excuser le crime de sa fille Clytemnestre. Au contraire, il le déteste. Mais étoit-ce à Oreste de le venger? » Il devoit recourir aux loix; c'est-à-» dire exiler sa mere, & la déférer aux Juges. Mais il a » vengé un attentat par un attentat plus atroce. Suppo-» sons, ajoûte-t'il, qu'une femme tuë son mari, & qu'un » fils tuë sa mere. Le petit-fils tuera donc son pere par le » même droit de vengeance. Quand finiront de pareils for-» faits? c'est pour cela que nos ancêtres condamnoient à » l'exil celui qui commettoit un meurtre involontaire. Au-» trement la souillure du sang se seroit toujours perpetuée » dans les vengeurs du sang répandu. « Tyndare après ce raisonnement passe au pathétique en adressant la parole à Oreste. » Hé, de quel œil as-tu vû une mere supplian-» te découvrir ce sein qui t'avoit allaité? j'en pleure, & j'en » frémis, moi qui n'ai point vû cet horrible forfait. « Il parle en pere, & c'est par cet interêt secret qu'il veut livrer son petit-fils au supplice, & qu'il déclare à Menelas que s'il s'y oppose, il va rompre pour toujours avec lui.

Le discours d'Oreste est également énergique & modeste. La confusion lui fait d'abord baisser les yeux. Il craint de répondre à Tyndare & de rappeller des idées tristes à un pere déja trop malheureux. Il respecte ses cheveux blancs. Il n'ose appeller Clytemnestre du nom de mere. Il lui donne le titre de fille de Tyndare. Mais enfin il se sauve par le raisonnement, qu'on a vû dans les *Eumenides* d'Eschyle *a*. Le pere est proprement l'autheur de la naissance : non la mere; ainsi Oreste a crû devoir attenter sur l'une pour venger l'autre. Il avouë toutefois qu'il a commis un crime. Mais il veut que ce soit un crime inévitable, un crime necessaire,

a *Voïés les Eumenides, pag. 211. vers le milieu.*

necessaire, un crime commandé par la piété aussi-bien que par Apollon. » Vous voulés qu'on me lapide, continuë-t'il; » ce sera donc pour avoir rendu un service important à » toute la Grece. Que seroit-ce, dites-moi, si les femmes » en venoient à ce point de perfidie que d'égorger leurs » maris, dans l'espoir de l'impunité fondée sur leurs en- » fans, dont elles exciteroient la pitié en découvrant leur » sein? à l'abri de cet asile elles compteroient pour rien de » se baigner dans le sang de leurs époux. Mon prétendu » crime leur ôte pour toujours cette ressource. A qui d'ail- » leurs ai-je donné la mort? à une épouse infidele qui ou- » bliant son devoir, au lieu de se percer elle-même, a fait » son mari victime de son adultere... Si ma mere a pour » elle des Furies qui la vengent: de quelles Furies n'aurois- » je pas été assailli de la part d'un pere dont j'aurois trahi » les interêts? « Enfin Oreste allégue l'ordre précis d'Apollon. » C'est lui, dit-il, que vous devés citer & condamner » au supplice. Il est seul coupable. Un Dieu ne suffit-il pas » pour me mettre à couvert? & qui désormais évitera la » mort, si un pareil garant ne m'en délivre pas? « Le Chœur qui glisse toujours son mot à l'ordinaire pour exprimer l'impression des discours sur l'assemblée, convient que ce sont les femmes qui rendent les hommes malheureux. Mais Tyndare loin de se rendre aux raisons d'Oreste en est encore plus aigri, & part avec sa suite déterminé à animer la ville & les Juges contre Oreste & sa sœur.

Menelas veut l'arrêter, & paroît ébranlé; ou plûtôt il feint de l'être. Car dans le fonds il veut perdre Oreste, pour envahir ses Etats & sa Couronne. Mais il s'y prend d'une maniere couverte & artificieuse. Oreste qui tremble de voir cette unique appui lui manquer, reprend la parole. » Faites pour moi, lui dit-il, ce que mon pere a fait » pour vous. Il s'est livré pour votre querelle à la guerre » de Troye. Il s'est exposé durant dix années. Ce ne sont » pas dix années que je vous demande. C'est un seul jour, » & quelques démarches en faveur du fils de votre bien- » facteur & de votre frere. « C'est le sens de son discours qu'il finit en se jettant aux pieds de Menelas. » Croïés,

» dit-il, que les Manes de mon pere, qui fut votre frere, » ont entendu mes cris du fonds des Enfers, & que son » Ombre vole autour de vous pour se joindre à mes humbles supplications. «

Le Chœur s'unit à lui; & Menelas répond enfin; mais en Prince rusé & politique. » Je respecte vos douleurs, & » je veux vous servir. Tel est le devoir du sang. Je le veux, » fallut-il combattre & mourir. Mais le puis-je? c'est ce que » je demande aux Dieux. Je sors d'une pénible guerre. » Mon armée est épuisée : à peine me reste-t'il quelques » amis sur qui je puisse compter. Hé, comment hazarder » la violence contre une ville telle qu'Argos? j'espere au » moins réussir à vous sauver par des voïes plus douces. Il » ne seroit pas de la prudence d'entreprendre une conquête impossible. La colere d'un peuple séditieux est plus difficile à éteindre qu'un violent embrasemenr. Si on lui » cede prudemment on peut la rallentir. Alors on saisit » le moment pour regagner la multitude. Car une multitude aveugle passe aisément de la fureur à la pitié; & le » Prince politique sçait mettre en œuvre l'une & l'autre. Je » vais donc retrouver Tyndare & le peuple pour tâcher de » les adoucir. C'est un vaisseau qu'il faut gouverner sagement... Je n'ai point encore emploïé les prieres auprès » des Argiens. Mais la prudence veut que je cede au tems. «

Oreste à travers ces excuses tirées, pénétre le but de cet oncle inhumain, qui l'abandonne dans un besoin si pressant. Il lui jette un regard d'indignation, le laisse partir, & ne lui répond que par la plus amére dérision de sa foiblesse, qui ne lui permet de combattre que pour des femmes, & de son infidelité qui étouffe dans son cœur tous les sentimens de noblesse & d'humanité. Désespéré d'un si terrible contre-tems, Oreste est bien-tôt consolé par l'arrivée d'un homme bien différent de Menelas. C'est Pylade, qui survient inopinément.

Cette Scene est un dialogue coupé où chacun des interlocuteurs dit son vers ou son demi vers. Pylade étonné de ce qu'il vient d'apprendre & de voir, de l'émotion du peuple & de l'arrêt de mort qu'on va prononcer contre son

ami a précipité ses pas pour le sauver. Il apprend encore de lui-même le retour & la trahison de Menelas. Il conseille la fuite à Oreste. Mais le moïen de fuir ? le Palais est environné de Gardes & d'Espions. Pylade de son côté se trouve dans la même situation qu'Oreste. Il vient d'être banni par son pere Srrophius, pour avoir été complice du meurtre de Clytemnestre. Oreste gémit d'avoir rendu un ami malheureux ; & ce sentiment lui fait oublier ses propres malheurs. » Les miens ne m'étonnent point, dit » Pylade ; Menelas n'est pas un modele pour moi. «

L'inquiétude de l'amitié éclatte dans Oreste. Il semble ne plus craindre pour lui ; mais pour son ami. Celui-ci le rassure, & lui conseille après avoir tour balancé, de prendre en main sa cause, & d'oser la défendre lui-même dans l'assemblée du Peuple. Pylade prend sur lui de l'accompagner, de le sourenir, & de le garantir de tout danger. » Hé, quand ferois-je éclatrer mon amitié, dit-il, si ce » n'est dans une si délicate conjonćture ? « Oreste voudroit en avertir Electre. Son ami l'en détourne, de peur de la voir baignée de larmes, & livrée à ses inquietudes, rompre un dessein qui lui paroît l'unique à prendre dans cette situation. Ils partent donc ensemble & vont d'abord au tombeau d'Agamemnon en évirant celui de Clytemnestre. J'oubliois de dire qu'Oreste n'a accepré qu'avec peine les offres généreuses de Pylade ; mais qu'il a éré contrainr de ceder & de se rendre dans ce combat si tendre d'amitié mutuelle.

Le Chœur pour remplir l'intervalle après cet Acte, repasse les malheurs de la maison des Atrides, & l'horreur du crime d'Oreste devenu le bourreau de sa mere. Cela se fait exprès pour entretenir la crainte où sont les Spectateurs de voir Oreste condamné.

ACTE III.

Electre que l'inquiétude & la tendresse fraternelle ont empêché de prendre un long sommeil, revient chercher Oreste. On lui apprend qu'il est allé avec Pylade paroître

devant l'Aſſemblée. Quel nouveau ſujet de fraïeur pour elle ! un homme vient tout-à-coup & ſans lui donner le tems de réflechir ſur l'abſence d'Oreſte & ſur l'incertitude du ſuccès, il lui dit bruſquement en pleurant, que l'arrêt vient d'être prononcé contr'elle & ſon frere ; que tous deux ſont condamnés à la mort ; & qu'ils n'ont plus de reſſource ni d'eſpoir de ſalut.

Cet homme qui avoit été attaché à Agamemnon raconte en détail le jugement. Voici à peu près ſon diſcours que j'abrége ſeulement en quelques endroits ſans rien changer au tour. » J'entrois dans la ville pour m'informer de l'état » d'Oreſte & du vôtre. Car la reconnoiſſance m'attachoit » au Roi Agamemnon. Je vois le peuple courir & s'aſſem- » bler au lieu du jugement. « (Il entend une éminence où Danaüs coupable envers Egyptus ſon frere, dont il avoit fait tuer les fils par ſes filles, fut jugé par les Argiens & condamné à perdre la vie *a*.) » J'interroge, continuë-t'il, » un des Citoïens, d'où vient cette Aſſemblée ? quelque » bruit de guerre a-t'il allarmé Argos ? Regardés, me ré- » pond-il. Voilà celui qu'on va condamner à pétir. Je leve » les yeux ; je vois (& quel ſpectacle pour moi !) Oreſte & » Pylade, l'un preſque conſumé de langueur, & l'autre com- » me un frere qui conduiſoit ſon frere. *b* L'aſſemblée ſe » forme. Le Herault dit à haute voix, doit-on condamner » ou abſoudre le parricide Oreſte ? parlés, décidés. Tal- » thybius ſe leve le premier. Cet homme jadis dévoué à » Agamemnon, & attaché maintenant au parti des plus » puiſſans Magiſtrats, fait un diſcours captieux, où il mé- » nage adroitement les deux partis. Il veut épargner la » mémoire de votre pere : mais il inſinuë au ſujet d'Oreſte » des raiſons ambiguës qui font éclatter la joïe des parti- » ſans d'Egiſthe. Tel eſt le caractere de ces ſortes d'eſprits

a Cette Fable eſt bien différente de celle d'Eſchyle qui ſuppoſe que Danaüs & ſes filles trouverent un aſile à Argos. (Voyés les Suppliantes d'Eſchyle, p. 216.) Mais les traditions de l'Hiſtoire fabuleuſe étoient très-oppoſées, & les Poëtes choiſiſſoient à leur gré.

b Toute cette narration eſt certainement une allégorie aux délibetations & aux jugemens populaires de la République d'Athenes. Mais il faudroit un Oedipe pour en faire l'application aux tems & aux faits.

» souples & plians, toujours prêts à se ranger du côté de » la Fortune. Le Roi Diomede parle ensuite. Il veut vous » dérober à la mort, & il conclut à un simple exil. Les voix » se partagent. Les uns le louent : d'autres le blâment. On » en étoit-là, lorsqu'un Citoïen témeraire, séditieux, mais » éloquent & capable d'entraîner tout un peuple se leve à » son tour. Quel fleau pour un Etat que de pareils génies ! » il demande qu'on lapide le frere & la sœur. Tyndare par- » le, & prononce contre vous. Un autre enfin paroît. C'é- » toit un homme d'un air simple, mais plein de droiture & » de courage, irréprochable & bon Citoïen, de ceux qui » font le salut d'un Etat, & qui uniquement attentifs à leurs » affaires ne se mêlent point de troubler une ville par de » dangereuses intrigues. Il conclut à donner une Cou- » ronne a Oreste, comme au vengeur d'un pere, pour avoir » puni une mere impie, dont l'exemple pernicieux (si l'on » prononçoit en sa faveur) empêcheroit désormais les époux » d'abandonner leurs familles pour servir la patrie. Les vrais » Citoïens lui ont applaudi, & il n'a plus paru d'Orateurs. » Mais Oreste s'est approché. Habitans d'Argos, s'écrie-t'il, » c'est pour venger mon pere & votre Roi que j'ai tué Cly- » temnestre. « Il redit ici ce qu'il avoit déja insinué à Me- nelas sur les suites horribles de l'impunité pour les fem- mes qui attentent sur leurs maris.

L'Acteur qui fait le récit continuë ainsi. » Oreste quoi » qu'applaudi n'a pû rien persuader au peuple en sa faveur. » L'Orateur séditieux a fait pencher la balance & l'a em- » porté. A peine le Prince a-t'il pû obtenir d'éviter l'infa- » mie du supplice. Il a donné parole que sa main & la vô- » tre executeroient aujoud'hui l'arrêt prononcé. Pylade & » & ses amis le ramenent en pleurant; & vous verrés bien- » tôt ce triste spectacle. «

Electre baisse les yeux, puis s'abandonne aux larmes & aux plaintes qui tiennent lieu d'Intermede. Elle pleure sur la triste destinée de sa Maison, qu'elle voit périr de fonds en comble. Tous les malheurs présens & passés reviennent à son esprit, & elle les peint avec les traits que fournit la plus vive douleur.

Il est bon de remarquer qu'Euripide dans la peinture qu'il fait de l'Assemblée Argienne fait allusion à l'Aréopage d'Athenes, & aux Orateurs de son tems qu'il drappe en passant. Sur tout il paroît en vouloir à un certain Cleophon de Thrace, dont parle aussi Aristophane dans ses *Grenouilles*. Au moins c'est le sentiment du Scholiaste, que Cleophon est peint sous le nom de l'Orateur séditieux. Comme les Grecs étoient grands harangueurs, il n'est pas surprenant qu'Euripide affecte quelquefois de donner dans ses Harangues un air de ridicule à l'éloquence de quelques Orateurs Atheniens : cela péche pourtant contre la majesté de la Tragédie. C'est comme la critique qu'il fait d'Eschyle dans une Scene de son Electre *a*.

ACTE IV.

Oreste revient. Electre pleure. Elle croit le voir pour la derniere fois. Le frere veut arrêter les larmes de sa sœur. » Ne me déchirés point, dit-il, par l'excès de votre dou- » leur. C'est bien assés de la mort que les Argiens nous » donnent aujourd'hui. « La tristesse du Prince est profonde, mais heroïque, comme il convient. Celle de la Princesse est plus tendre & plus vive. Cela est dans les mœurs. » Quoi, » dit-elle, nous mourons & vous m'interdisés les pleurs ! « Elle prie Oreste de la frapper de son glaive. » J'ai trop du » sang d'une mere, répond-il, sans me souiller encore de » celui d'une sœur. Hé bien, dit-elle, votre épée me ren- » dra du moins ce triste office ; souffrés seulement que je vous » embrasse. « Oreste s'attendrit un moment malgré lui. Il soupire : & Electre raffermie ne demande plus que de mourir, s'il est possible, du même coup, & d'être placée dans le même tombeau que son frere *b*.

Celui-ci après avoir fait observer que le traître Menelas n'a pas même paru à l'assemblée, reprend toute sa fermeté. » Mourons, dit-il, d'une maniere digne d'Agamem-

---

a *Electre d'Eschyle*, *premiere Partie*, *Tom. I. pag.* 203.

b Oreste & sa sœur sont ici dans la situation de Pétus & d'Arria. Voïés T. I. p. 395.

» non. Je vais donner un essai de mon courage aux Ar-» giens. Suivés mon exemple, ma sœur. Vous, Pylade, » soïés témoin de ce spectacle : ensevelissés nos corps, & » portés-les au tombeau de mon pere. Adieu, je vole au » trépas. « Il veut aller chercher une épée.

PYLADE. Arrêtés un moment. Je dois aupatavant me plaindre de vous. Avés-vous crû que je pusse vous survivre ?

ORESTE. Que serviroit qu'un ami mourût avec moi ?

PYLADE. Hé, pourroit-il vivre sans vous?

ORESTE. Vous n'êtes point parricide comme moi.

PYLADE. Non ; mais avec vous. Complice du crime, je dois en partager la peine.

ORESTE. Rendés-vous à un pere, & vivés. Vous avés un Sceptre ; je suis privé du mien. Vous avés la Maison d'un pere à soutenir, & d'immenses richesses qui vous attendent. L'hymen d'Electre vous manque. Je vous l'avois destinée en faveur de l'amitié. Jouissés d'un hymen plus heureux. Il n'est plus d'alliance à esperer entre nous. Adieu, tendre ami : joui seul des prospérités qui ne sont plus pour Electre ni pour moi.

PYLADE. Puissent la terre & l'air me manquer, si pour sauver mes jours je vous abandonne lâchement. Je contribuai au crime ; j'en fus l'autheur. Il faut que je meure avec vous & avec Electre, que je regarde en épouse. Et que dirois-je à mon retour en Phocide ? ami de l'un & de l'autre, j'aurois cessé de l'être en les voïant malheureux ! non, ma gloire m'est trop chere. Mais puisque nous sommes déterminés à mourir, vengeons-nous auparavant de Menelas.

Voilà, comme on voit, un combat d'amitié entre Oreste & Pylade, tel à peu près que celui qu'on a pû lire dans l'Iphigenie en Tauride *a*. Ce qui suit paroît d'abord contraire aux bonnes mœurs. Car Pylade ouvre l'avis d'une vengeance qui révolte. Il conseille à Oreste de tuer Helene ; & Oreste prend ce parti. La maniere même dont ils concertent leur conspiration semble lâche. Toutefois ce

a *Iphigenie en Tauride, Tom. II. Acte III. Scene III. pag. 32.*

qui les justifie un peu, c'est qu'Helene est accompagnée d'une nombreuse suite; & ces Princes ne veulent pas manquer leur victime. A l'égard de la honte attachée au meurtre d'une femme, Pylade s'en lave comme Enée dans Virgile, qui disoit à Didon en lui racontant ses avantures, que » bien qu'il lui parût peu glorieux de tremper ses mains » dans le sang d'une femme, on lui auroit sçû gré toute- » fois d'avoir tué Helene. «

Æneid. l. 2. v. 583.

Namque etsi nullum memorabile nomen
Fœmineâ in pœnâ est, nec habet victoriâ laudem;
Extinxisse nefas tamen, & sumpsisse merentes
Laudabor pœnas.

Pylade sur le même principe présente son dessein à Oreste, comme un dessein d'autant plus beau, qu'Helene est » l'objet de l'execration publique tant des Troyens que des » Grecs. «

Ibid.

Troja & patria communis Erynnis.

Elle dévore même des yeux le Sceptre d'Oreste, & Menelas en jouiroit! quelle honte! mais l'interêt de la Grece l'emporte sur cette considération d'un interêt particulier. Il faut délivrer la patrie d'un monstre, la venger, & contenter les Manes de ceux qui sont morts au siége de Troye. » Tous les Grecs nous beniront, (continuë Pyla- » de) & changeront les noms odieux de patricides en des » titres honorables de vengeurs de l'Etat. «

Voilà les raisons de ce Prince; raisons si fortes pour lui, qu'il se reserve l'honneur de porter le premier coup. » Si » notre victime échappe, ajoûte-t'il, brûlons ce Palais, & » mourons ensévelis sous ses cendres. Si l'un ou l'autre de » nos projets réussit, nous avons l'avantage ou de mourir » généreusement, ou peut-être de nous sauver avec gloire. «

Le Chœur entre dans cette conspiration par la haine qu'il porte à Helene. » Ah, s'écrie Oreste, rien n'est com- » parable à un veritable & constant ami, pas même les thré- » sors & les Sceptres. Victime de mes premiers malheurs, vous

en

» en avés partagé les périls. Est-il question d'une seconde » vengeance, & de ma vie? Je vous revois à mes côtés. » Mais cessons de faire souffrir un ami par des éloges oné» reux. « Il s'anime ensuite à poursuivre une vengeance digne, dit-il, d'Agamemnon & d'un fils qui n'a point dégénéré.

Electre après avoir écouté l'un & l'autre Prince, ouvre un troisiéme avis : c'est de joindre la fille à la mere, ou plûtôt de garder en ôtage Hermione, qui doit revenir bientôt du tombeau de Clytemnestre, afin que si Menelas à la vûë d'Helene égorgée entreprend de se venger, on puisse lui opposer sa fille Hermione prête à subir la même peine, & composer avec lui l'épée à la main. Oreste charmé de cette ouverture, jette un soupir sur le destin d'Electre dont le courage lui paroît mériter un meilleur sort que celui qui l'attend. » Cher Pylade, ajoûte-t'il, quelle épouse vous » perdés! « Tout ceci prépare merveilleusement bien le dénoument, comme on en jugera par la suite.

A force de s'encourager mutuellement les deux Princes & la Princesse commencent à reprendre leurs esprits, & à entrevoir quelque raïon d'esperance. Ils se distribuent, pour ainsi dire, leurs postes, comme dans une conjuration. Electre doit attendre le retour d'Hermione à la porte du Palais, & donner le signal de l'entreprise en cas d'allarme. Oreste & Pylade se disposent à entrer dans le Palais pour executer le projet quand il en sera tems; & tous finissent cette Scene par une invocation vive & majestueuse de l'Ombre d'Agamemnon. La voici.

ORESTE. O mon pere, qui habités la région de l'éternelle nuit, c'est Oreste votre fils qui vous appelle. Venés à notre secours. C'est pour vous que je me vois réduit aux derniers malheurs. C'est pour vous avoir vengé que votre frere me trahit. Je veux l'en punir en immolant sa perfide épouse. Favorisés ce juste projet.

ELECTRE. O mon pere, si vous entendés du fonds du tombeau vos chers enfans prêts à mourir pour vous, hâtés-vous de les secourir.

PYLADE. Ne rebutés pas mes vœux, ô Agamemnon,

vous que le sang unissoit à mon pere; sauvés vos enfans.

ORESTE. J'ai tué une mere.

PYLADE. J'ai éguisé le fer.

ELECTRE. J'ai fait tomber la victime dans le piége.

ORESTE. Ce fut pour vous venger, ô mon pere.

ELECTRE. Ce fut pour ne vous pas trahir.

PYLADE. Augustes Manes, écoutés donc ces plaintes, & sauvés votre sang.

ORESTE. Je vous fais une libation de mes larmes.

ELECTRE. Et moi de mes soupirs.

PYLADE. Cessés. Il est tems d'agir. Si les vœux des mortels percent la terre pour aller jusqu'aux morts, Agamemnon nous entend. Et vous, ô Jupiter, Autheur de ma race, vengeur de l'équité, répandés vos faveurs sur elle, sur lui, & sur moi. Trois amis combattent pour la même cause : vous leur devés un égal succès, le salut ou la mort.

Ils rentrent aussi-tôt dans le Palais. Pour Electre elle reste à son poste avec le Chœur, qu'elle place en différens endroits pour observer ceux qui entrent ou qui sortent, & s'il n'y a personne de suspect aux environs. Ce sont des préparatifs de conjurés qui font un jeu de Théatre à la maniere des Grecs, mais rempli de beautés. L'inquiétude attachée au sexe, sur tout au moment d'une grande entreprise, qui n'est rien moins qu'une révolution d'Etat, y éclatte dans tout son naturel. Electre partage donc les Dames de sa petite Cour, & les poste à toutes les avenuës. Une d'elles voit arriver un homme de son côté. Electre se croit perduë. On la rassure. Ce n'est qu'une terreur panique. Elle envoïe dans un autre endroit voir si tout est tranquille. On revient, & on lui dit que rien ne paroît. Alors Electre approche de la porte du Palais, & exhorte les deux Princes à frapper Helene. « Ils n'entendent point, reprend-» elle; que je suis malheureuse! ses charmes auroient-ils » émoussé leurs poignards! «

Electre retourne à chaque poste. Elle craint qu'il ne vienne quelque Argien pour secourir Helene. Tout paroît suspect, tout effraïe en pareil cas. » C'est à présent, dit-» elle, qu'il faut tout de bon jetter les yeux de tous côtés. «

La Fontaine fait dire presque la même chose à l'Alouette dans sa Fable 82[e] *a*.

> Rien ne nous presse encore de changer de retraite,
> Mais c'est demain qu'il faut tout de bon écouter.

Sur ces entrefaites on entend les cris d'Helene. Le Chœur fait des vœux pour Oreste. Helene crie encore; & Electre anime les Princes à frapper, à peu près comme dans la Tragédie de Sophocle qui porte le nom d'Electre *b*. Les Argiennes entendent du bruit d'un côté. C'est Hermione qui revient à propos. La sœur d'Oreste ordonne à ses amies de rassurer leur air, pour ne donner nul soupçon à Hermione. Celle-ci toute effraïée dit, qu'elle vient d'entendre des cris & du bruit dans le Palais. » Ah, répond l'autre » Princesse, ce sont des cris conformes à notre deuil. « Elle lui raconte aussi-tôt l'arrêt que l'Etat vient de porter, & l'amuse par une fausse confidence en lui faisant accroire, qu'Oreste supplie Helene de s'interesser pour délivrer le frere & la sœur du trépas. Hermione duppe de ce détour promet de s'y emploïer elle-même. Elle entre. On la saisit suivant le complot concerté. Electre engage alors le le Chœur à faire du bruit pour empêcher qu'on n'entende ce qui se passe dans le Palais. Puis elle y entre à son tour pour voir l'issuë de la conspiration.

A l'instant un Phrygien esclave d'Helene sort tout effaré. Il vient, dit-il, d'éviter la mort, & ne sçachant où se cacher, il jette de grands cris. Revenu un peu à lui-même, on lui fait raconter le détail de l'entreprise; comment Oreste & Pylade se sont d'abord approchés d'Helene sous le masque de supplians; & comment les esclaves Phrygiens se sont tout-à-coup rassemblés dans la crainte de quelque trahison, ou du moins, ne sçachant que penser. Il dit, qu'en ce moment il tenoit un éventail à la maniere Troyenne pour donner de l'air à la Reine; (luxe Phrygien tant remarqué par les Poëtes,) qu'elle étoit occupée à rouler un

---

a *L'Alouette & ses petits, avec le maître du champ.*
b *Electre de Sophocle, Tom. I. Acte V. Scene II. pag. 188.*

fuseau dans ses doigts, & à filer des voiles de pourpre qu'elle destinoit à l'Ombre de Clytemnestre; qu'Oreste l'a priée de passer à l'autel antique de Pelops pour l'écouter; que tandis qu'elle s'y transportoit sans soupçonner rien de sa destinée, Pylade écartoit sous divers prétextes cette nombreuse suite d'esclaves de Phrygie, jusqu'à les renfermer en différens appartemens; qu'arrivés à l'autel les deux Princes Grecs ont fait briller leurs poignards qu'ils avoient cachés sous leurs robes, en disant à Helene; » Vous mourrés, & c'est votre infidele époux qui vous perd, en trahissant le fils de son frere. » Elle crie, (ajoûte l'esclave) » elle veut fuir. Oreste l'arrête par la chevelure, & lui faisant pancher la tête sur l'épaule, il étoit sur le point de » frapper. Les esclaves brisent leurs prisons, accourent en » foule, & s'arment de tout ce que le hazard leur offre. » Mais Pylade s'avance fiérement semblable à Hector ou au » guerrier Ajax, tel que je l'ai vû dans le Palais de Priam. » Il a bien paru que nous cedons aux Grecs en valeur. « Il décrit ici en peu de mots le combat, où plusieurs des esclaves ont été blessés ou tués. Hermione, continuë-t'il, est entrée alors, & s'est jettée dans les bras de sa mere. Les deux Princes l'en ont arrachée, & comme ils retournoient à Helene pour l'immoler, cette Reine fille de Jupiter & de Leda a disparu tout-à-coup. Voilà tout ce que l'esclave a vû; & l'Acte finit, à moins qu'on n'aime mieux commencer le cinquiéme Acte à la Scene du Phrygien dont on vient de parler; ce qui paroîtroit plus naturel.

ACTE V.

Oreste sort l'épée à la main. Il craint que l'Eunuque par ses cris n'ameute le peuple. Celui-ci tout tremblant demande la vie. Le Prince la lui accorde, à condition de jurer qu'on a eû raison d'attenter sur les jours d'Helene. L'esclave convient de tout pour sauver les siens; & Oreste le renvoïe au Palais. Cette Scene donne un peu dans le Comique. Ce sont des traits de satyre contre les Phrygiens pour flatter les Grecs, & quelques-uns contre les Philoso-

phes du tems. Par exemple, Oreste dit à l'Eunuque. » Tu » es esclave & tu crains la mort, qui te délivreroit de tes » maux ! Sentiment Stoïcien. L'Eunuque répond, » la vie » est si douce, même pour les esclaves ! «

Le Prince rentre, & la seconde Scene n'est qu'un jeu du Chœur, qui tourne & retourne à l'ordinaire sur le Théâtre, apparemment pour empêcher l'entreprise d'éclatter au dehors. Mais on voit bien-tôt de la fumée s'élever de l'intérieur du Palais. C'est le feu préparé pour l'incendie. Le Chœur apperçoit Menelas qui a été instruit en partie de ce qui s'est passé. Il s'annonce, il veut pénétrer. Mais Oreste se montre sur un balcon, & refuse de lui permettre l'entrée. Il tient le glaive levé sur Hermione, & déja l'on voit briller des flammes. Le Prince en un mot menace Menelas d'égorger Hermione à ses yeux, & de mettre en feu le Palais, si Menelas lui-même, loin d'oser prendre des voïes de violence, n'obtient sur le champ du peuple qu'il révoque l'arrêt de mort. L'embarras croît de plus en plus. Menelas interdit entre la crainte & la rage, n'ose ni accorder, ni refuser ce qu'on demande *a*. Oreste presse, & sur le délai de Menelas, qui appelle du secours, il ordonne à Electre & à Pylade de commencer l'embrasement.

Il faut enfin qu'Apollon tombe incontinent du Ciel pour dénouer cette intrigue. Il dit, qu'il a dérobé Helene à la vengeance d'Oreste. Il la fait voir à Menelas dans la gloire. Il arrête le bras d'Oreste, & lui commande d'épouser Hermione, qu'il étoit sur le point d'immoler. Pour le purifier de sa souillure, Apollon lui impose l'exil d'un an suivant la coutume des Grecs. Il veut qu'ensuite il aille

---

a Aristote, (Poët. ch. 16.) condamne les mœurs de Menelas dans cette Piece d'Euripide ; Mr Dacier explique ceci en disant, qu'en effet Menelas se dément, & ne tient pas ce qu'il avoit paru promettre, puisqu'il abandonne son neveu par crainte & par politique, après avoir pris son parti par humanité & par raison. J'ai peine à croire que ce soit-là ce qu'a voulu dire Aristote, qui dit simplement : *On peche contre la bonté des mœurs quand elles ne sont pas necessaires : telles sont les mœurs de Menelas dans l'Oreste d'Euripide.* Il est plus croiable qu'Aristote blâme Euripide d'avoir fait Menelas trop mauvais oncle. Car il l'est depuis le commencement jusqu'à la fin ; & il ne paroît pas qu'il se démente.

à Athenes subir le jugement de l'Aréopage, ainsi qu'Es-
T. II. p. 207. chyle l'a décrit dans ses *Eumenides*. Enfin, il se charge de gouverner lui-même l'Etat d'Argos, où Oreste reviendra régner en Roi paisible & glorieux. Electre est donnée en mariage à Pylade, & tout finit non seulement par des actions de graces aux Dieux, mais encore par une réconciliation sincere entre les Princes.

Ce dénoument & cet Acte ne sont pas comme il est visible, ce qu'il y a de plus beau dans cette Tragédie, où l'on trouve d'ailleurs quelques traits trop populaires, pour ne pas dire comiques, au moins selon notre maniere de penser. Elle fut pourtant couronnée, comme les dernieres paroles du Chœur le font voir ; & si l'on a égard à l'artifice qui y régne pour le jeu & la conduite des passions, elle méritoit bien cet honneur.



LES PHŒNICIENNES
TRAGEDIE D'EURIPIDE.

C'EST ici la Thébaïde dans les formes, quoique le titre ne l'annonce pas. Celle de Seneque & de Racine n'en sont que l'ombre, tant celle d'Euripide est remplie de carnage & de sentimens.

Le prologue, ainsi que celui d'Oreste, expose une partie du sujet, ou plûtôt met le spectateur au fait de tout ce qui a précédé l'action du Théatre. C'est Jocaste Reine de Thebes qui le fait. Les autres personnages de la piéce sont un vieux Ecuïer, Antigone fille de Jocaste, un Chœur composé de filles de Phœnicie *a*, Polynice avec Eteocle, tous deux freres & enfans de Jocaste, Creon frere de la Reine, Menecée fils de Creon, Tiresias Devin, deux Envoïés, Oedipe fils & mari de Jocaste.

ACTE PREMIER.

Cette Reine va raconter ses malheurs au Soleil, suivant l'usage Grec qu'on a observé dans l'Electre de Sophocle, *T. I. Ac. I.* & ailleurs. Elle fixe l'Epoque de ses infortunes à Cadmus fils *S. III. p. 129.* d'Agenor autheur de la race de Laïus. Cadmus en effet vint au païs Thebain ; & d'Harmonio fille de Venus il eut Polydore pour fils. Laïus petit-fils de Polydore épousa Jocaste sœur de Creon. C'est de ce mariage infortuné que sortirent tous les malheurs qui ont fait la matiere de plusieurs Tragédies anciennes.

Quoiqu'on ait déja pû voir cette histoire dans *les sept Chefs* *T. II. p. 169.* *devant Thebes*, Tragédie d'Eschyle, & dans l'un & l'autre *T. I. p. 3.* *Oedipe* de Sophocle, je ne ferai point difficulté de suivre le *& T. II. p. 269.*

a Phœnicie Region maritime de Syrie.

fil de ce prologue, & de répéter les principaux traits qui pourroient avoir échappé aux lecteurs; l'on y verra avec quelle diversité les mêmes sujets sont exposés & conduits par différens Poëtes.

Laïus ennuïé d'un mariage long-tems sterile, pria Apollon de lui accorder un fils. Le Dieu lui répond qu'il doit bien se garder de vouloir se procurer un successeur; que le fils qu'il auroit deviendroit son assassin; & que toute sa posterité rempliroit sa maison de sang & de deuil. Laïus oublia l'Oracle, eut un fils, & s'en repentit. Il lui fit percer les talons, & le donna à des bergers pour l'exposer sur le mont Citheron. D'autres bergers prirent l'enfant qu'on nomma depuis Oedipe, à cause de ses pieds percés, & ils le porterent à Mérope femme de Polybe Roi de Corinthe. Cette Princesse qui n'avoit point d'enfans le fit passer pour celui du Roi. Mais Oedipe étant sorti de l'enfance soupçonna la supposition. Pour s'assurer de la vérité, il alla à Delphes consulter Apollon sur sa naissance. Laïus y alloit de son côté pour fixer son inquietude, & sçavoir du Dieu si ce fils vivoit encore ou non. Le pere & le fils se rencontrent dans un détour de chemin en Phocide. Oedipe étoit à pied, & le Roi dans un char. L'Ecuïer traita rudement de paroles Oedipe, qui fut même blessé par les chevaux. Le Prince outré de cet affront entre en fureur. Il tue Laïus. Quelque tems après le Sphinx désola les Thébains. Creon promit le Sceptre & Jocaste en mariage à quiconque viendroit à bout de confondre le monstre, & d'en délivrer la ville en devinant l'Enigme qu'il proposoit. Oedipe arrive par hazard; il la devine: il sauve Thebes. Le voilà Roi des Thebains & mari de sa mere sans le sçavoir. Elle en a deux fils, Eteocle & Polynice, & deux filles, à sçavoir Ismene & Antigone, la premiere ainsi nommée par le pere, & la seconde par la mere, suivant l'usage. Car c'en étoit un assés singulier chés les Grecs; & comme Euripide l'indique deux fois dans ce prologue, j'ai crû devoir l'observer en passant. Oedipe reconnut enfin qu'il avoit épousé sa mere, & dans l'horreur qu'il conçût de ce crime involontaire, il s'arracha les yeux. Ses enfans devenus capables de se connoitre l'enfermerent dans son Palais pour cacher autant

qu'ils

qu'ils pourroient la honte de leur naissance. Euripide suppose donc Oedipe à Thebes, ce que n'a pas fait Sophocle, qui le suppose banni. Ce pere infortuné chargea ses deux fils d'imprécations, & leur prédit qu'ils s'entre-tueroient. Pour prevenir les querelles, ils convinrent de se séparer, & de regner alternativement chacun leur année. Mais Eteocle flatté par l'éclat d'une Couronne ne voulut plus la quitter, & chassa Polynice. Celui-ci eut recours aux Argiens, dont Adraste son beau pere étoit Roi. » Il revient avec lui à The-» bes (dit Jocaste) pour redemander le Sceptre à la pointe de » l'épée. « C'est ici que commence le spectacle. Les troupes d'Argos environnent la ville. Mais Jocaste a obtenu des deux freres une treve, durant laquelle Polynice doit entrer à Thebes pour convenir de quelque accommodement avec Eteocle. Elle vient d'en recevoir l'avis par un député. » Daignés » donc, dit-elle, ô Jupiter, daignés sauver notre déplorable » maison, & réconcilier mes fils. Pere des hommes, pouvés-» vous souffrir que les malheureux le soient toujours. «

Tel est le prologue de Jocaste, qui se retire après avoir mis les spectateurs au fait de l'action. On peut remarquer par les differens tours d'une même histoire les changemens que se permettoient les Poëtes Grecs en traitant leurs sujets. Ces changemens étoient souvent considérables, mais jamais assés pour choquer la créance publique. Il est pourtant vrai que dans Sophocle Jocaste meurt de sa main après avoir appris qu'elle a épousé son propre fils, au lieu qu'ici elle survit à ses malheurs. Les traditions fabuleuses varioient.

La scene suivante est une imitation très heureuse d'Homere. Antigone fille de Jocaste a obtenu de la Reine la permission de quitter ses femmes, & de monter avec un Vieillard son conducteur sur une balustrade du Palais, afin d'observer l'armée Argienne. Il y a ici une bienséance remarquable, c'est que le Vieillard examine de tous côtés s'il n'y a personne des Citoïens qui puisse les voir. Les Grecs eussent été choqués de voir une jeune Princesse paroître seule dans un endroit écarté. Du reste tous les agrémens que répand Homere sur la description du camp des Grecs au siege de Troye se retrouvent chés Euripide, qui semble même avoir encheri

sur son modele, d'autant plus heureusement, qu'Homere récite, & que le Poëte Tragique fait agir ses personnages.

v. 149. Au livre 3. de l'Iliade, on lit que Priam aïant fait asseoir Helene auprès de lui sur une Tour d'où l on découvroit toute l'armée Grecque, l'interrogeoit en détail sur tous les Chefs qu'il voïoit, & qu'Helene lui disoit; celui-ci est Ulysse, celui-là Ajax, cet autre Agamemnon, en faisant le caractere de chacun: tour très fin pour faire connoître le caractere des Acteurs, & si bien imaginé dans la nature, qu'il a même trouvé grace chés les plus severes Censeurs du plus grand des Poëtes. Euripide en use précisement de même pour faire voir en quelque sorte au spectateur toute l'armée des assiégeans au camp de Thebes. Ces deux Poëtes qui vouloient peindre à leur siecle les choses au naturel, nous instruisent bien par-là du génie des deux plus anciens sieges dont l'histoire fasse mention.

Antigone aidée de la main du Vieillard, monte sur l'endroit le plus élevé du Palais, mais toujours en vûë aux spectateurs. » Nous voilà, dit le Vieillard, arrivés à propos. L'armée Argienne s'ébranle, & se partage en cohortes. « La jeune Princesse effraïée d'abord de voir toute la campagne couverte d'armes, apprehende tout pour Thebes. On la rassure; & la curiosité succedant à la crainte, elle fait différentes questions, comme Priam dans l'Iliade. Le Vieillard, ainsi qu'Helene, y satisfait; & comme il connoît tous les Chefs, il les nomme. » Ici c'est Hippomedon, là Tydée: sur cette » éminence, c'est Parthenopée; proche d'un fleuve, c'est un » autre Chef » On les peint tous. Mais il n'est pas nécessaire de nous y arrêter, parce qu'ils n'agissent pas sur le Théatre. Antigone demande où est son frere Polynice. On le lui montre fort éloigné proche d'Adraste son allié. Elle l'entrevoit & s'écrie: » que ne puis-je semblable à un nuage leger par» courir l'espace des airs qui nous sépare, & embrasser ce » cher frere exilé, & depuis si long-tems malheureux! « Elle admire son port & l'éclat de ses armes. » A l'abri de la » foi publique, vous le verrés bientôt voler en ces lieux, pour » remplir vos souhaits, dit le Vieillard. «

Le reste continuë de la même façon; & le vieux Ecuïer

voïant arriver des femmes que l'allarme attire au Palais, prie Antigone de se retirer dans son appartement. » Car, dit-il, » les femmes sont naturellement médisantes, & le moindre » sujet est pour elles une source féconde d'entretiens. Elles » augmentent le mal; & c'est un plaisir exquis pour elles de » s'entrédetruire. « Voilà Euripide.

Le Chœur fait la troisiéme Scene ou l'Intermede. Ce Chœur est une troupe de jeunes filles de Phœnicie: elles racontent le malheur où elles se trouvent au moment d'un siege dans une ville étrangere, d'où elles étoient sur le point de sortir pour aller à Delphes. Euripide n'a pas voulu composer son Chœur de Thebaines, que leur devoir auroit indispensablement attachées à favoriser la cause d'Eteocle, toute injuste qu'elle est. C'est pour cela qu'il introduit des étrangeres, mais alliées aux Thebains. Les descendans d'Agenor s'étoient rendus maîtres de la ville de Tyr. Depuis cette conquête les Tyriens envoïerent à Thebes une élite de leurs filles pour être renvoïées comme Prêtresses d'Apollon à Delphes. C'étoit un tribut passé en coutume religieuse. Ces Tyriennes ou Phœniciennes donnent le nom à la piece. L'intermede qu'elles chantent ici expose ce qu'elles sont, & le sujet de leurs fraïeurs à la vûë des armes. Elles craignent pour Thebes à cause de leur patrie. Ce sont interêts communs de part & d'autre, vû l'alliance & les nœuds du sang qui lioient les Thebains & les Phœniciens.

ACTE II.

Polynice paroît l'épée à la main, parce que malgré la treve il craint quelque surprise de la part d'un frere capable de tout oser. Cependant dès qu'il apperçoit des Autels, (c'étoient des aziles,) il remet son épée dans le fourreau pour ne pas effraïer les Phœniciennes. Elles se font connoître à lui, & se prosternent à ses pieds, suivant la loi, comme captives soumises à toute la maison d'Agenor. Elles appellent aussitôt la Reine, qui vient promptement recevoir son fils.

Après les premiers embrassemens pleins de la plus vive tendresse, telle que devoit être celle d'une mere qui revoïoit

enfin un fils malheureux qu'elle avoit si long-tems pleuré, jusqu'à se couper les cheveux & se revêtir de vêtemens noirs en signe de deuil, elle lui remet devant les yeux la douleur d'un pere emprisonné & livré à son désespoir. Elle lui reproche tendrement l'alliance qu'il a contractée en épousant une femme étrangere, à sçavoir une des filles d'Adraste. » Je n'ai » point, dit-elle, allumé le flambeau de l'hymen pour vous, » suivant l'usage des heureuses meres. Le fleuve Ismenus ne » vous a point donné le bain nuptial, & Thebes n'a point re- » tenti de cris de joïe en faveur de votre épouse. Puissent s'é- » vanouir les présages dont nous menacent ces maux ! quelle » qu'en soit la cause, ou le fer, ou la discorde, ou votre pere, » ou le destin, ces malheurs retombent tous sur moi. «

Polynice répond qu'il est venu avec défiance dans Thebes. Mais que l'amour de la patrie l'a emporté dans son cœur. Il se justifie par-là d'avoir traversé la ville l'épée à la main. Ses craintes étoient trop fondées pour ne pas les écouter. Mais enfin la treve & la foi de Jocaste l'ont rassuré. La vûë du Palais & des lieux où il a passé des jours si chers à son souvenir, lui arrache des larmes de tendresse. Mais ce qui le désespere c'est de voir une mere en deuil, & dont il cause malgré lui les disgraces. Toute cette entrevûë est extrêmement tendre.

Mais Jocaste pour tomber insensiblement sur l'article de la réconciliation des deux freres qu'elle veut négocier, met Polynice en voïe de raconter ses avantures. Ceci est un dialogue serré vers à vers. Polynice y décrit d'une maniere très pathetique l'accablement où se trouve un malheureux Prince exilé de sa patrie & sans appui. Il a éprouvé la misere jusqu'à se voir dans la derniere indigence. Il dit précisément, » que » la noblesse ne nourrit point, & que la patrie est le plus » doux de tous les biens, puisqu'un exilé ne trouve plus de » ressource ni d'amis. « Il raconte ensuite comment le hazard lui gagna l'amitié d'Adraste Roi d'Argos.

Ce Roi avoit reçû un Oracle d'Apollon qui lui ordonnoit de donner ses filles en mariage à un sanglier & à un lion qui se presenteroient les premiers à sa vûë. Polynice, & Tydée, autre exilé, vinrent implorer son secours. Il interpreta l'Oracle en leur faveur, leur fit épouser ses deux filles, & leur

jura de les rétablir dans leur patrie par la force des armes. Ici Polynice fait reflexion qu'il conduit des troupes contre sa patrie. Il en soupire. » Oui, dit-il, j'atteste les Dieux que c'est » malgré moi que je combats contre ce que j'ai de plus cher » au monde. Mais c'est à vous, ô ma mere, qu'est reservée la » gloire de terminer nos maux, de réconcilier deux freres » ennemis, & de rappeller la paix si désirable pour vous, pour » moi, & pour l'Etat. «

C'est un Roi déthroné qui parle avec beaucoup de moderation & de grandeur. Mais il finit par un sentiment singulier & qui marque bien l'excès de misere auquel son exil l'avoit reduit dans des tems bien différens du nôtre, où toutefois l'on a vû des têtes couronnées éprouver, malgré l'humanité de leurs bienfacteurs, les tristes effets d'une affreuse disette. » L'opulence, dit ce Prince, est ce qu'il y a de plus re» veré parmi les hommes. Un Roi indigent n'est plus rien. » Voilà ce qui m'attire à Thebes à la tête d'une armée. « Le Chœur avertit Jocaste qu'Eteocle va paroître.

Ce Prince dont le caractere bouillant & impétueux contraste merveilleusement bien avec la noble & la douce fierté de Polynice, parle en ces termes en arrivant. » Me voici, » Madame. C'est en votre faveur que je viens. Que veut-on » de moi ? « Il fait valoir l'effort où il s'est reduit de consentir à cette entrevuë avec son frere.

» Attendés, répond la Reine. Trop de précipitation nuit » dans des conjonctures si délicates. La prudence veut plus » de lenteur & de sang froid pour réussir. Eteocle, adoucissés » ces regards féroces ; étouffés ce courroux prêt d'éclatter. » Ce n'est point une Meduse que vous voïés. C'est votre fre» re, helas, qui vient vers vous. Polynice, tournés les yeux » à votre tour sur votre frere. Cette vûë vous disposera à lui » parler & à l'entendre avec plus de tranquillité. Je n'ai plus » qu'un conseil à vous donner. Songés que dans une entrevuë » deux amis irrités doivent ne penser qu'au sujet qui les ras» semble, & oublier tout le passé. Polynice, c'est à vous de » parler, puisque vous venés vous plaindre à la tête d'une ar» mée & demander, dites-vous, justice d'une injure. Puisse » enfin quelque Dieu se faire l'arbitre, le juge, & le pacifica» teur de cette querelle ! «

POLYNICE. La verité parle simplement & sans art. Elle n'use point de détours artificieux. C'est dans elle même qu'elle trouve sa force. L'injustice au contraire qui sent sa foiblesse, cherche à s'appuïer d'un art sophistiqué. J'ai voulu, je l'avoue, pourvoir aux interêts communs de l'Etat, de mon frere, & de moi. Il falloit prévenir l'effet des imprécations de mon pere. Fugitif volontaire, j'ai cédé le Sceptre à Eteocle pour une année; mais à condition de regner à mon tour. Je n'ai prétendu, ni souffrir le traitement que je souffre, ni revenir en ennemi porter le fer dans le sein de ma patrie. Eteocle a souscrit à ce partage. Il en a pris les Dieux à témoin; & toutefois au mépris de ses sermens il regne encore, & il occupe la place que je devrois occuper. Qu'il me rende le Sceptre, & me voici prêt à congedier l'armée, & à ceder à mon tour ce même Thrône qu'on m'aura rendu. A ce prix je vous délivre de toute crainte, je respecte les murs de Thebes, & je ne tente plus un coupable assaut. Mais si une demande si juste m'est refusée, je suis déterminé à me faire justice, & à tenter le sort des armes. J'atteste les Dieux témoins de la droiture de mon cœur, & de l'équité de ma cause, qu'on m'a privé injustement de ma patrie.

Le Chœur approuve un discours si mesuré & si raisonnable.

ETEOCLE. Si ce qui semble honnête aux uns le paroissoit aux autres, il n'y auroit plus de dissensions parmi les humains. Mais rien ici bas ne frappe nos esprits de la même maniere. On convient des noms en fait d'honneur, & de tout, nullement de la réalité. Je ne déguiserai point ici mes sentimens, Madame; j'escaladerois le Ciel, & je descendrois aux entrailles de la terre, si à ce prix je pouvois conquerir la plus brillante des Couronnes. Le Thrône est un bien si cher à mes yeux, que je ne puis le ceder à autrui. Quelle lacheté seroit-ce de devenir sujet, quand on s'est vû Roi! mais quelle honte de ceder ce Thrône à un perfide, qui ose venir les armes à la main désoler sa patrie! quel opprobre pour Thebes & pour moi, si la crainte des lances Argiennes me forçoit de descendre du Thrône pour y placer un vainqueur. Non, Madame, ce n'étoit point à main armée qu'il devoit chercher à entrer

en négociation avec moi. La raison aussi puissante qu'une armée eût suffi. Qu'il habite dans cette terre, j'y consens. Mais qu'aiant donné la loi je me rabbaisse à la recevoir de lui, qu'il ne l'espere pas. * Emploiés donc le fer & la flamme. Couvrés ces plaines de chars ; je ne cederai point ma Couronne. Equité tant qu'on voudra, je la respecte en toutes choses ; mais si l'on peut jamais être injuste, il est beau de l'être pour regner *a*.

* *A Polynice.*

JOCASTE. Les maux seuls ne sont pas l'appanage de la vieillesse mon fils. L'experience qui l'accompagne l'en dédommage, & la conduit plus sûrement que l'impétuosité de la jeunesse. Par quelle fatalité l'Ambition, cette divinité dangereuse, a-t'elle emporté tous vos vœux ? en combien de maisons & d'Etats n'est-elle pas entrée ! helas elle n'en est sortie qu'en emportant toute leur felicité. C'est elle qui vous transporte, mon fils. Hé ne seroit-il pas plus honorable pour vous d'aimer cette égalité précieuse qui lie entr'eux les amis, les guerriers, & les Etats ? C'est une loi sacrée parmi les mortels.

Jocaste s'étend ici un peu trop sur le prix de l'égalité, à qui elle attribue les poids, les mesures, l'ordre du jour qui succede à la nuit : d'où elle conclut qu'Eteocle doit ceder le Sceptre à son frere. Ce sont six ou sept vers qu'on a marqués, ainsi que bien d'autres, comme dignes d'être retenus. Mais ce raisonnement ne sçauroit entrer dans nos idées, & n'étoit bon que pour les Grecs, gens amateurs de sentences, & d'exemples palpables.

Ce qui suit a plus de dignité. Jocaste appelle le Thrône une injustice heureuse. *b* » Qu'y trouve-t'on ? plus de travail & de prosperité qu'ailleurs. Mais qu'est-ce que cette opu-

---

a » Si violer la justice & le droict
» Il est licite à l'homme en quelque endroict,
» C'est pour regner qu'il se le doit permettre.
Trad. d'Amyot dans Plut. tr. de la man. de lire les Poëtes.

b Euripide parle ici en Republicain Democratique. Cependant il semble épouser d'autres sentimens ailleurs, & Platon son Contemporain le blâme d'avoir trop loué les Monarques & la Monarchie.

» lence ? la médiocrité suffit à qui sçait borner ses désirs. Les » richesses n'appartiennent veritablement qu'aux Dieux. Les » hommes n'en sont que les dépositaires & les œconomes. » Aussi les Dieux sçavent-ils les reprendre, quand il leur » plaît. Jugés-en par l'instabilité de la fortune. Si je vous de- » mande, mon fils, lequel est plus estimable à vos yeux, ou » le Thrône, ou le salut de l'Etat, oserés-vous répondre que » c'est le Thrône ? mais si Polynice est vainqueur, si Argos » l'emporte sur Thebes, vous verrés cette même Thebes dé- » solée ; vous verrés les Thebaines captives arrachées des bras » de leurs meres par un ennemi farouche. Ah qu'alors les » Thebains païeront cherement ce suprême pouvoir qui a » tant de charmes pour vous ! Voilà, Eteocle, ce que j'avois » à vous dire.

» Pour vous, Polynice, je vous dirai avec la même fran- » chise, qu'Adraste a été imprudent de vous offrir son funeste » secours, & qu'imprudemment vous l'avés accepté pour » détruire votre patrie. Car helas, si vous prenés Thebes, » (Dieux écartés ce présage,) comment érigerés-vous des » trophées ? comment offrirés-vous des sacrifices ? de quelle » inscription marquerés-vous les dépouilles sur le bord du » fleuve qui vous vit naitre ? *Polynice*, dirés-vous, *consacre » aux Dieux ces armes enlevées à sa patrie qu'il a reduite en » cendres.* a Ah, mon fils, puissiés-vous n'être jamais souillé » d'une pareille gloire ! si au contraire vous êtes vaincu, de » quel front retournerés-vous à Argos en laissant nos champs » couverts de ses citoïens morts pour votre défense ? Adraste » n'entendra-t'il pas ces murmures du peuple ? quelle fatale » alliance a-t'on contractée avec Polynice ? son hymen nous » coute nos vies. Croïés-moi, mon fils, vous courrés à un » double écueil. Vous perdés l'appui des Argiens, & vous ne » gagnés pas le sceptre Thebain. Mettés, mes fils, mettés » l'un & l'autre un frein à votre ambition. Hé quels maux » ne doit-on pas attendre de deux rivaux furieux qui tendent » au même but ! «

Le

a Virgile a imité ces anciennes inscriptions. *Æneas hæc de Danaïs victoribus Arma. Æneid. l. 3. v. 288.*

Le Chœur redouble ses vœux pour la paix en deux mots. Ce n'est donc pas Eteocle qui interrompt Jocaste, comme l'a prétendu Barnez. Ce Commentateur, à qui on a l'obligation de la belle édition d'Euripide faite à Londres l'an 1694 où il a rassemblé à peu près tous les Commentaires sur Euripide, sans compter ses notes & ses corrections particulieres, quelquefois assés heureuses, releve ici, comme ailleurs, les scholiastes & les critiques avec trop de hauteur, pour n'avoir pas tout-à-fait approuvé le discours de Jocaste, qu'ils disent être trop foible. Ces critiques peuvent avoir tort, sans que Barnez ait raison de les accuser d'ignorance. Ils ont tort, sans doute, puisque dans la situation où se trouvoit Jocaste, il seroit difficile d'imaginer rien de plus sensé ni de mieux tourné dans sa simplicité, que son raisonnement sur les vrais interêts d'Eteocle & de Polynice. Mais la raison dont se sert Barnez pour les relever n'est pas supportable. Si le discours de la Reine paroît foible, dit-il, c'est qu'on n'a pas voulu voir qu'il n'est point achevé, & qu'Eteocle l'interrompt lorsqu'elle étoit sur le point de continuer. Il n'y a pas l'ombre d'interruption dans le texte : c'est le Chœur qui parle après la Reine. Et c'est à Eteocle à reprendre la parole ensuite. De plus Jocaste avoit dit à ce Prince ce qui lui convenoit, avant que de parler à son autre fils. Eteocle réprend donc ainsi après le Chœur.

ETEOCLE. Madame, il n'est plus question de contester. Un temps précieux se perd ; & tous vos efforts sont inutiles. Je le redis ; nul autre accord entre nous que celui dont j'ai parlé. Je suis possesseur du Thrône. Je prétends l'être toujours. Epargnés-moi de nouveaux conseils ; & vous, Polynice, sortés de ces murs, ou vous y trouverés la mort.

POLYNICE. Par quelle main, je vous prie ? & qui seroit cet invulnerable qui oseroit me frapper sans craindre un pareil destin ?

ETEOC. Moi. Tremblés à l'aspect de ce bras.

POLYN. Moi trembler ! la prosperité répand dans certains cœurs trop d'amour de la vie pour les rendre redoutables.

ETEOC. J'entens. C'est parce que vous me comptés

pour peu dans un combat, que vous venés à moi à la tête d'une nombreuse armée.

POLYN. La prudence éclairée l'emporte sur l'aveugle impetuosité.

ETEOC. Rendés grace à la foi publique. Sans elle Polynice m'auroit insulté pour la derniere fois.

POLYN. Pour la derniere fois je redemande le Sceptre qui m'est dû.

ETEOC. Il est à moi. Je sçaurai le garder.

POLYN. Est-il à vous sans partage?

ETEOC. Ne m'importunés plus: retirés-vous.

POLYN. Sacrés Autels de la maison paternelle...

ETEOC. Que vous vous préparés à renverser.

POLYN. Daignés prêter l'oreille à mes cris.

ETEOC. Ecouteront-ils un citoïen armé contr'eux?

POLYN. O Dieux protecteurs de Thebes!

ETEOC. Ils vous detestent.

POLYN. On me chasse de ma terre natale.

ETEOC. Et vous venés la désoler.

POLYN. C'est votre injustice qui m'y contraint. O Dieux...

ETEOC. Allés invoquer les Dieux à Mycenes.

POLYN. Vous ne les craignés donc plus.

ETEOC. Je ne suis pas du moins l'ennemi déclaré de ma patrie.

POLYN. Et vous m'exclués de mon heritage?

ETEOC. Je ferai plus, si vous m'y forcés. (*Il le menace de le tuer.*)

POLYN. O mon pere, vous entendés l'outrage qu'on me fait.

ETEOC. Il entend aussi le bruit de vos armes.

POLYN. Et vous, ô ma mere...

ETEOC. Ne profanés point ce nom. Il vous est interdit.

POLYN. O Thebes...

ETEOC. Allés implorer Argos.

POLYN. N'en doutés point. J'y cours. O ma mere, ma reconnoissance pour vous est sans bornes.

ETEOC. Partés.

POLYN. Je pars. a Mais souffrés auparavant que j'aïe la consolation de revoir un pere.

ETEOC. Non.

POLYN. Que j'embrasse au moins mes sœurs.

ETEOC. Vous ne les verrés plus.

POLYN. O mes sœurs...

ETEOC. Hé n'êtes-vous pas leur plus cruel ennemi ?

POLYN. Madame, puissiés-vous être toujours heureuse ! Adieu.

JOCASTE. Heureuse ! & je suis au comble du malheur, mon cher fils.

POLYN. Je ne suis plus votre fils.

JOCAS. A quelle nouvelle infortune suis-je donc réservée ?

POLYN. L'affront dont il me couvre me rend indigne de ce nom.

JOCAS. C'est moi seule qui suis outragée.

POLYN. *à Eteocle,* Quel sera votre poste ?

ETEOC. Pourquoi ?

POLYN. Vous m'y verrés.

ETEOC. C'est l'objet de mes désirs.

JOCAS. Malheureuse mere ! & que prétendés-vous, mes fils ?

ETEOC. L'effet le fera voir.

JOCAS. Voulés-vous accomplir les imprécations de votre pere ?

POLYN. Perisse la maison entiere !

ETEOC. Oui, lorsque mon épée cessera de se baigner dans le sang.

---

a Nous sommes redevables de ce Vers à M. Barnez, qui l'a rétabli d'abord par conjecture, puis sur l'authorité d'un manuscrit. *Dolcè* l'avoit apparemment vû avant lui, puisqu'il l'a traduit ainsi,

Non posso
Non obedirti à questa volta : bene
Ti vo pregar che mi conceda, ch'io
Vegga mio padre.

POLYNICE. O païs natal, je te prends à temoin, ainsi que les Dieux, qu'on m'ôte le nom de fils de Roi, & qu'on m'exile comme un esclave. Si ce bras te renverse, imputele, non à moi, mais à l'unique autheur de tes maux. Mon entreprise est aussi involontaire, que mon exil est injuste. Et vous, Apollon, Palais, Amis, Autels, recevés mes adieux. C'est peut-être pour ne plus vous revoir que je vous quitte. Mais non : les Déesses de l'Esperance ne sont pas endormies pour moi. Je me flatte avec leur secours & celui des Dieux, de ravir le Sceptre à l'usurparteur, dût-ce être au prix de tout son sang.

ETEOCLE. Partés, encore une fois.

Les deux freres se séparent en effet avec l'air & les regards qu'on peut imaginer après l'entretien qu'on vient de lire. Jocaste s'en va accablée de douleur ; & le Chœur reste pour l'intermede, où il décrit, pour ainsi parler, la naissance de Thebes ; chose qu'on pourroit nommer froide, si l'on ne faisoit reflexion qu'elle entre naturellement dans le sujet, par contraste aux funerailles de cette ville, qu'on affecte de faire craindre dans tout le cours de la piece.

ACTE III.

Eteocle en revenant se tourne vers quelqu'un de ses Officiers pour l'envoïer chercher Creon; & ce Prince paroît tout à propos. Ils se cherchoient mutuellement. Il s'agit de déliberer sur la maniere de soutenir le siege.

Creon apprend au jeune Roi qu'un transfuge est entré dans Thebes, & qu'il donne avis que le dessein des Argiens est d'investir & d'attaquer en même tems la ville de tous côtés. Eteocle par un mouvement naturel, qui marque son caractere impetueux, veut combattre hors des murs, & se promet de mettre tout à feu & à sang. Creon en Prince experimenté arrête ces mouvemens de jeunesse, & lui fait entendre que l'armée Argienne étant innombrable & composée de braves soldats, il faut se donner de garde de hazarder une action décisive, qui ne laisseroit plus de ressource en cas de défaite. Le Roi propose un combat nocturne, ce que nous

appellons une *Camisade*. Creon rejette encore ce parti comme dangereux & inutile. Eteocle imagine de fondre sur les Argiens avec toute sa cavalerie. Ce projet est encore combattu. » Quel parti faut-il donc prendre ? irai-je rendre la » ville, répond l'impatient Prince ? Non, dit Creon ; mais » les ennemis ont sept Chefs qui doivent attaquer en même» tems les sept portes de Thebes. Soutenés l'assaut, & ren» fermé dans vos murs, opposés aux assiegans, sept autres » guerriers également remplis de prudence & de valeur : » l'un sans l'autre n'est pas assés. « Voilà les sept Chefs d'Eschyle.

Mais si l'on y regarde de près, il paroît qu'Euripide donne ici un trait de satyre assés fin à son prédecesseur. » Je vais, » dit Eteocle, choisir & poster les sept Guerriers. Ce seroit » perdre un tems précieux que de les nommer tous, tandis » que l'ennemi est aux portes. » C'est qu'Eschyle emploïe une grande Scene à la destination des sept héros qu'il oppose à ceux des ennemis, dont un Officier dit encore les noms, & fait le caractere, sans oublier leurs symboles, qu'il décrit assés longuement.

En recompense, les dernieres paroles d'Eteocle prêt d'aller combattre sont moins vives dans Euripide que dans Eschyle. Le premier lui fait faire un espece de testament en cas de mort. Eteocle laisse la couronne à Creon, qu'il charge de Jocaste sa mere & de ses sœurs. A l'égard d'Oedipe, le Prince dit froidement que son pere s'est attiré lui-même ses malheurs, & qu'il n'est pas à plaindre, puisqu'il ne tient pas à lui que ses fils ne perissent par ses imprécations. Ce sentiment est assés cavalier pour un fils, quoiqu'on veuille le rendre odieux. Il se souvient encore qu'il n'a pas demandé d'Oracle à Tiresias suivant l'usage. Il charge Creon de le consulter ; ce qu'il n'ose faire lui-même ; parce qu'il s'est moqué, dit-il, des Oracles de ce Devin, & qu'il l'a irrité par ses mépris. Pourquoi donc Eteocle a-t'il recours à des Oracles dont il se moque ? cela semble un peu tiré : mais c'est qu'en effet Tiresias avoit menacé de la colere des Dieux ces fils ingrats envers un pere malheureux. Ainsi ce mot d'Eteocle, outre qu'il peint de plus en plus son caractere, prépare l'arrivée

de Tiresias pour produire un grand évenement. Enfin au souvenir de Polynice, Eteocle pour dernier trait de haine implacable défend de donner la sépulture à son frere; jusqu'à condamner à mort quiconque osera contrevenir à cette défense. Arrêt terrible qui sert de préparatif à un autre Episode.

Tandis que le Roi demande ses armes & part, le Chœur déplore les horreurs de la guerre, & les fatales suites de la discorde fraternelle. Il repasse de plus tous les crimes de la maison d'Oedipe. Cependant Menecée fils de Creon étoit allé par son ordre chercher le Devin Tiresias. Il le conduit par la main comme un vieillard privé de l'usage des yeux. Euripide le peint courbé sous le poids des ans d'une maniere qui nous paroîtroit trop populaire dans une Scene Tragique. Tiresias avoit été absent. Il n'étoit revenu que le jour précédent de la ville d'Athenes qu'il venoit de rendre victorieuse d'un ennemi. C'est pourquoi Creon lui raconte en peu de mots le sujet de la guerre qui menace Thebes, & lui demande un Oracle. Le Prophete consent à l'accorder, non à cause d'Eteocle, mais en faveur de Creon. Il commence donc à s'expliquer avec toute la gravité que lui inspire le caractere dont il est revêtu, & la veneration où il est dans toute la Grece.

Le sens de son discours, c'est que les Dieux ont voulu donner aux Grecs un exemple capable de les effraïer dans la personne d'Oedipe; que ses enfans ont voulu l'ensevelir dans l'oubli, en cachant ce malheureux Prince aux yeux du monde, comme si l'on pouvoit tromper les Dieux : double faute contre le Ciel & contre un pere. » Que n'ai-je point tenté, » que n'ai-je point dit, ajoute-t'il, pour les faire rentrer dans » le devoir! loin d'être écouté d'eux, je me suis attiré leur » haine. Mais la mort les poursuit. Ils vont s'entr'égorger. » Ils mouront environnés de mourans; & cette journée cou- » tera bien des larmes au païs Thebain. Et toi, infortunée » Thebes, je te voi sur le penchant de ta ruine, si quelqu'un » ne suit mes conseils. Telle étoit ta destinée. Pour être heu- » reuse, tu devois n'avoir, ni pour citoïen, ni pour Roi, au- » cun des fils d'Oedipe, race livrée aux malédictions, & dont

» le sort étoit de te détruire. Puisque tu n'as pû éviter cet-» te infortune, du moins il te reste encore une ressource. » Mais gardons le silence. Il seroit peu sûr pour moi de pro-» poser un remede si douloureux. Je me retire : adieu. Qu'ai-» je à perdre si je suis enveloppé dans le malheur général » des Thebains ! «

Creon l'arrête avec beaucoup d'impatience de sçavoir ce qu'on veut lui cacher. Le Devin persiste à se taire. Mais feignant à la fin d'être vaincu par l'importunité de Creon, il consent de déclarer le secret, à condition qu'on écarte Menecée. Creon sûr de la foi de son fils, le refuse : & Tiresias laisse échapper l'affreux mystere. » Si vous voulés » sauver Thebes, il faut immoler votre fils Menecée. « Le pere effraïé comme on peut penser, se le fait redire encore. » Non, s'écrie-t'il ensuite, je ne veux rien entendre de » ce que j'ai entendu. « Il voudroit n'avoir point exigé d'oracle. Mais il n'est plus temps. L'arrêt est prononcé. Il a donc recours aux prieres ; foible ressource contre un Prophete, qui après avoir une fois parlé, menace Creon, s'il n'obéït, de publier cette Sentence des Dieux. Creon veut du moins sçavoir sur quel fondement les Dieux demandent son fils. On a la condescendance de le satisfaire sur ce point. Pour cela Tiresias remonte jusqu'à l'histoire de Cadmus. Ce fils d'Agenor arrivé dans le païs Thebain, envoïa ses Compagnons puiser de l'eau à la fontaine Dircé. Un Dragon furieux qui la gardoit les dévora. Cadmus tua le Dragon, & par le conseil de Pallas, il en sema les dents sur un champ, qui produisit aussi-tôt une armée de combattans. Ils tournerent incontinent leurs armes les uns contre les autres, & s'entre-tuerent à l'exception de cinq. Ceux-ci aiderent Cadmus à bâtir Thebes.

Comme cette fable est la matiere des Chœurs, & entre en ornement dans le corps de la Tragédie, il a été necessaire de se la rappeller en peu de mots. On peut la lire plus détaillée dans le 3e. Livre des Metamorphoses. Comme le Dragon étoit sous la protection de Mars, » ce Dieu, dit » Tiresias, à voulu venger sa mort dans le sang d'un Prince » issu des dents du Dragon. « Or Menecée étoit le dernier

de cette race; il n'étoit point marié. En un mot, c'étoit la victime que demandoit le Dieu Mars; & il falloit que son sang teignît la caverne même du Dragon. Ce raisonnement étoit sans replique dans la superstition ancienne. Aussi Creon n'a-t'il rien à repliquer, tant la victime est nettement désignée. Tiresias le laisse donc dans le triste embarras ou d'immoler son fils, ou de voir périr Thebes, & il se retire.

Creon à peine revenu de son accablement, fait éclatter tous les sentimens d'un pere au désespoir. Il ne peut se résoudre à livrer son fils. Il se dispose à mourir plûtôt lui-même; & pour prévenir le bruit que va faire cet Oracle, il ordonne à Menecée de fuir promptement loin de Thebes. Menecée paroît y consentir, & il ne demande que le tems d'aller faire les derniers adieux à Jocaste. Il semble que Creon est bien crédule de s'en rapporter à son fils sur cette fuite; & que d'ailleurs c'est un moïen assés difficile, puisque la ville est environnée d'ennemis. Quoiqu'il en soit, à peine Creon s'est-il écarté, que Menecée déclare au Chœur, que c'est pour tromper la douleur d'un pere, qu'il a feint de se rendre à ses ordres. » Heureuse feinte, dit-il. Creon ôtoit à » Thebes son unique ressource, & me livroit à l'infamie. Il » faut pardonner à un pere: mais serois-je excusable de tra- » hir mon païs? sçachés donc que je pars pour être votre » Liberateur. Je vais me sacrifier pour les Thebains. « Il continuë l'expression de ces nobles sentimens, & part déterminé à se précipiter du haut des murs vers l'antre du Dragon, après s'être frappé, afin de l'arroser de son sang. » Sa » vie est, dit-il, l'unique bien qu'il puisse donner à sa patrie. » Peut-il lui faire un don plus salutaire & plus précieux? » heureuse la République où les Citoïens concourent de tout » leur pouvoir au salut de la patrie! «

C'est-là une espece d'Episode ou d'action subordonnée à l'action Théatrale; ces Episodes sont rares chés les Grecs. Ils les croïoient contraires à l'effet de la principale action; & veritablement, quoiqu'on fasse, ils détournent l'attention du Spectateur; ils la partagent du moins; & ils ôtent à la Tragédie les charmes de cette belle simplicité, qui sçait si bien plaire par elle-même. Après tout celui d'Euripide quoiqu'un

quoiqu'un peu tiré, justifieroit ceux de nos jours, si on ne les poussoit pas plus loin qu'il ne l'a fait, & si l'on ne les faisoit rouler presque toujours sur l'amour.

Ce sacrifice de Menecée rappelle au Chœur l'idée du Sphinx, qui s'étoit si souvent rassasié de sang humain, & le service qu'Oedipe rendit à l'Etat en le délivrant de ce monstre. La générosité de Menecée, qui dans un âge si tendre court volontairement à la mort pour le salut de ses Citoïens, fait encore une partie de l'Intermede. On conviendra que c'est une adresse dans le Poëte d'avoir donné assés de présence d'esprit & de courage à ce jeune Prince pour feindre en présence de son pere, & pour voler ensuite au trépas sans autre témoin que le Chœur. Mais ce Chœur même paroîtra peut-être un inconvénient. Car étoit-il naturel qu'il le laissât ainsi voler au trépas, du moins sans en avertir Creon? oui, sans doute, puisque le Chœur n'étoit composé que d'étrangeres, qui par leur alliance avec Thebes & par leur propre situation prenoient plus d'interêt au bien public, qu'au bien particulier de Creon. Dans la Tragédie dépouillée de Chœurs, comme elle l'est aujourd'hui, il auroit fallu recourir au monologue ou à quelque Confident, qui auroit été plus embarrassant & plus froid. Est-il naturel d'ailleurs, qu'une grande & illustre action se passe sans témoins? on ne dira pas que les Spectateurs le soient. Ils sont comptés pour rien : & ce seroit mal entendre le Théatre, que de le prétendre. On ne le dit point, & on le suppose toutefois dans la pratique. Comment excuser cela?

ACTE IV.

Un Officier vient avec empressement trouver Jocaste, pour lui raconter l'état des affaires. Elle sort du Palais. La curiosité d'une mere & d'une Reine sur le sort de ses enfans & de l'Etat fait ici un bel effet. On lui dit que l'un & l'autre Prince est plein de vie & que les Thebains sont vainqueurs. Cela est très-bien menagé pour suspendre l'attention. » C'est, dit l'Envoïé, la mort de Menecée qui a pro» curé à Thebes ce favorable succès. En effet après ce sa-

» crifice Etéocle poste les sept Chefs de cohortes. Il distri-
» buë les Corps de Cavalerie pour soutenir ceux d'Infan-
» terie. Incontinent les ennemis s'avancent sur le bords du
» fossé. Le bruit des trompettes se fait entendre des deux
» parts. Pathenopée, Amphiaraüs, Hippomedon, Polyni-
» ce, Tydée, Capanée, Adraste, les sept Chefs de l'armée
» ennemie sont chargés chacun de l'attaque d'une des por-
» tes. « L'Officier après les avoir ainsi nommés de suite, selon le rang de leurs attaques, décrit les devises de chacun d'eux d'une maniere un peu différente de celle d'Eschyle *a*. J'ai crû devoir abreger dans l'un & l'autre Poëte un récit peu interessant pour nous. Il suffit d'en donner quelque idée, & d'observer en passant que la Scene d'Euripide paroît être plus adroitement menagée en récit que celle d'Eschyle ne l'est en action, quoiqu'elle ait ses beautés en ce qu'il fait agir Etéocle, qui dispose ses postes aux yeux du Spectateur.

» D'abord, continuë l'Officier, on emploïe l'arc, la fron-
» de, & les pierres détachées des murs. Les assiegés avoient
» l'avantage, lorsque Tydée & Polynice se mettent à crier
» qu'il faut donner un assaut général. Le combat s'échauffe.
» Les Soldats tombent de part & d'autre. « L'Officier fait ici un détail d'actions très-vives à la façon d'Homere. C'est un siege à l'antique. Voici un exemple. » Capanée appli-
» que une échelle, & jure que la foudre même ne l'empê-
» chera pas de prendre la ville d'assaut. Il monte à travers
» une grêle de pierres, dont il se garantit en se couvrant de
» son bouclier. Il atteignoit déja aux creneaux. Jupiter le
» frappe tout-à-coup du feu du Ciel, & la terre s'ébranle
» d'une maniere effroïable. Ce guerrier est déchiré en mor-
» ceaux. Ses cheveux voltigent en l'air : son sang coule à
» terre; les pieds, les mains tournoïent çà & là; & l'on voit
» son cadavre enflammé tomber en forme de tourbillon.
» C'est un autre Ixion sur la rouë. Adraste qui voit que
» Jupiter lui est contraire fait sortir les assiegeans du fossé,
» &c. «

---

a *Voïés les sept Chefs devant Thebes, Tom. II. Acte III. pag. 166.*

L'envoïé ajoûte, que les assiegés encouragés par ce prodige font brusquement une sortie avec de la Cavalerie. « Ils » fondent sur les assiegeans ; ils brisent leurs chars ; ils cou- » vrent la campagne de morts, & délivrent Thebes. « Dans ce récit qui est long, on dépeint bien l'activité d'Eteocle, qui se trouve par tout, & qui porte à propos du secours où sa présence est necessaire. On représente encore avec feu les chars fracassés, & les monceaux de morts.

Jocaste en l'écoutant, goûte une joïe digne de son double caractere. Elle est mere & Reine. l'Etat est sauvé & ses fils respirent. Elle ne plaint que Creon à qui il en a couté un sang bien cher pour le salut de Thebes. Mais comme elle veut sçavoir la suite des évenemens, & la derniere résolution d'Eteocle & de Polynice, l'Officier lui dit, » Ma- » dame n'en demandés pas plus ; jusqu'à présent tout a été » heureux pour vous. « Ce mot ambigu pique de plus en plus la curiosité de Jocaste. Elle presse l'Envoïé de parler. » Que voulés-vous davantage, répond-il ? les Princes vos » enfans vivent. «

JOCASTE. Je veux sçavoir en un mot, si l'issuë est aussi heureuse que le combat.

L'OFFICIER. Laissés-moi partir, Madame. Eteocle est sans Ecuïer.

Il a beau feindre & se défendre de parler : Jocaste l'y contraint. Il avouë que les deux Princes sont convenus d'un combat singulier. » Eteocle du haut des murs a fait » faire silence, & a parlé en ces termes. Braves Guerriers, » qui êtes venus en ces lieux, & vous, Thebains, écoutés- » moi. Ne prodigués plus vos vies en faveur de Polynice ni » d'Eteocle. Il n'est plus question de vous exposer à des pé- » rils dont je vous tiens quittes. Je veux combattre seul avec » mon frere. S'il meurt de ma main je régnerai sans rival ; » & si je suis vaincu, je lui cede le thrône. Argiens, au » lieu de périr en ce lieu, retournés dans votre patrie ; & » vous, Thebains, c'est assés du sang que vous avés versé » pour moi. Polynice accourt & souscrit à cet accord. L'u- » ne & l'autre armée y applaudit. On fait une tréve, & au » milieu des deux camps, tous les Chefs font serment de

» s'en tenir à des conditions si justes. a Les deux Princes vont » aussi-tôt se revêtir d'armes d'airain. Les Thebains environnoient Eteocle pour l'armer, & les Argiens faisoient » le même à l'égard de Polynice. Les deux freres ont paru » en présence l'un de l'autre, sous leur armure brillante, » & ils n'ont point pâli. Ils brûlent d'ardeur de combattre. » Les Guerriers les exhortent de part & d'autre à soutenir » leur gloire. O Polynice, disent les uns, l'honneur des Argiens est entre vos mains. C'est à vous d'élever à Jupiter une statuë pour monument de votre gloire. Allés, disent les Thebains, allés, brave Eteocle: songés que vous » combattés pour la patrie, que vous êtes Vainqueur, & » que vous regnés. Tels sont les discours qu'on emploïe pour » les animer au combat. Les Prêtres sont occupés à interroger les entrailles des victimes, l'extrémité des flammes » & les autres indices, dont ils tirent des présages pour la » victoire ou la défaite des combattans. Pour vous, Madame, si vous avés quelque ressource dans votre prudence, & dans l'art des enchantemens, allés détournés les » Princes d'un si horrible combat. Prête à perdre deux fils » en un jour ne négligés rien: le péril est certain pour eux; » & la victoire ne sçauroit être que funeste & douloureuse » pour vous. «

Jocaste sans répondre à l'Officier qui n'a peut-être que trop differé à lui dire une chose si essentielle, fait appeller Antigone. Cette Princesse vient toute effraïée. Jocaste lui apprend que ses deux freres sont sur le point de s'entr'égorger. » Allons, dit-elle, nous jetter à leurs pieds. « Antigone avant que de sçavoir nettement de quoi il s'agissoit, faisoit quelque difficulté de paroître à la vûë de deux camps. Telle étoit la pudeur & la bienséance de ces tems-là, dont les Poëtes Grecs nous donnent de fréquens exemples. Mais dès que la Princesse apprend qu'il n'y a pas un moment à perdre, & que tout est désespéré si elle ne vole vers ses freres, elle est la premiere à presser la Reine sa mere de mar-

a On diroit que c'est Menelas & Paris qui se disposent au combat: toute cette description est imitée du troisiéme Livre d'Homere.

chet sans délai. Jocaste la presse à son tour de la suivre à grands pas. » Pour peu que vous tardiés, c'en est fait; nous » sommes perduës, & vous me verrés expirer sur vos freres » morts. «

Les Phœniciennes redoublent la fraïeur & la curiosité du Spectateur par des exclamarions de crainte & de rristesse qui expriment les senrimens de l'assemblée. » Malheureuse » mere! enfans déplorables! qui des deux se baignera dans » le sang de son frere? qui des deux dois-je pleurer? « ces exclamations accompagnées de beaucoup d'autres sont encore beaucoup plus vives que norte maniere ne peut les représenter.

ACTE V.

Creon déplore la mort de son fils, dont il a recueilli les tristes restes, qu'il fait apporter à Jocaste pour les ensévelir. Il cherche cette Princesse. Mais le Chœur lui apprend le combat singulier d'Eteocle & de Polynice; & le départ de Jocaste & d'Antigone qui sont allés se jetter au milieu d'eux.

Un Officier entre aussi-tôt avec la tristesse peinte dans tout son maintien. Son air seul annonce la morr mutuelle des deux Princes. Creon & le Chœur sonr à peine revenus de l'éronnemenr où les jette cetre nouvelle, qu'on ajoûte encore, que Jocaste ne vit plus. L'Officier reprend le récit où il l'a quitté dans l'Acte précedent. » Vous sçavés, dit-il, la » victoire que nous avons remporrée sous les murs. La pro» ximité ne permet pas d'ignorer ce qui s'y passe. «

L'on peut donc demander, pourquoi Creon a-t'il ignoré le combat des deux freres? car il est supposé n'en rien sçavoir quoiqu'il vienne de l'antre du Dragon, d'où il a enlevé le cadavre de son fils. Cela a bien l'air d'une faute, qu'Euripide aura faite pour en évirer une autre, à sçavoir celle de répérer l'histoire du siege à Creon qui ne l'avoit pas entenduë, ou celle d'omettre la narration de la suite. Si les Anciens péchent, ce n'est qu'à force de précautions, pour faire entrer & sortir à propos leurs Acteurs; chose dont on ne s'embarrasse presque plus aujourd'hui. Pour ju-

ſtifier Euripide, on peut ſuppoſer Creon tellement occupé de la mort de ſon fils, qu'après avoir vû de ſes yeux la victoire des Thebains, il n'a pas pris garde à la ſuite, qui étoit le duel d'Eteocle & de Polynice.

L'Envoïé continuë : » Après que les deux Princes ſe ſont » revêtus de leur armure, ils ſe ſont avancés entre les deux » armées prêts à combattre à coups de lances. Alors Poly- » nice en ſe tournant vers Argos, Déeſſe des Argiens, vé- » nérable Junon, a-t'il dit; (car je ſuis à préſent ſous votre » ſauve-garde. Mon hymen avec la fille d'Adraſte & ma re- » traite dans ſon Palais qui me tient lieu d'aſile m'en ſont ga- » rans.) Faites que j'immole mon frere, & que je rougiſſe de » ſon ſang mes mains victorieuſes. Helas, je le ſçai trop, c'eſt » une victoire impie & honteuſe, mais neceſſaire, que j'oſe » vous demander. Ces mots ont arraché des larmes aux » Soldats. Ils s'entre-regardoient en plaignant la cruelle » neceſſité où étoit réduit Polynice, de mourir ou de tuer. » Pour Eteocle, il ſe tourne vers le Temple de la guerrie- » re Pallas. Fille de Jupiter, faites que de ce bras je porte » ma lance dans le ſein d'un frere qui vient renverſer ma pa- » trie & la ſienne. Incontinent on voit briller le flambeau, » ſignal du barbare combat. «

Ce ſignal de guerre avoit précedé l'uſage des trompettes. Euripide ne laiſſe pas de joindre ces deux ſignaux dans le ſiege de Thebes. Un Prêtre couronné de laurier précedoit l'armée avec une torche allumée à la main. Les ennemis l'épargnoient preſque toujours dans la chaleur de la bataille. De là eſt venuë l'ancienne façon proverbiale d'exprimer une défaite complette. *Le porte-flambeau même n'a pas été épargné.* De là vient encore avec aſſés de vrai-ſemblance l'uſage de repréſenter la Diſcorde avec des torches ardentes.

» Les deux Athletes, dit l'Officier, courent l'un vers » l'autre, & ſemblables à deux ſangliers qui éguiſent leurs » défenſes, ils écument de rage, & s'attaquent en même- » tems. « On repréſente très-naïvement leur double combat. Le premier s'eſt fait à la lance. » Ils ſe couvroient de leurs » vaſtes boucliers, & tâchoient de ſaiſir tour à tour l'endroit

» que découvriroit l'un ou l'autre pour le frapper à coup » sûr. « L'Officier dit que les Spectateurs attentifs étoient plus en sueur que les combattans mêmes. » Eteocle se heur- » te le pied, sort de son bouclier, & reçoit un coup qui » excite un cri de joïe parmi les Argiens. Polynice à son » tour se découvre & se sent blessé. Sujet de triomphe pour » les Thebains. Mais ce coup rompt la pointe de la lance. » Eteocle recule, & ramassant une pierre, il la jette, & si » heureusement qu'il brise la lance de Polynice. Le com- » bat devient égal. Ils tirent leurs épées; ils s'approchent; » Ils frappent avec grand bruit sur leurs boucliers. Mais » Eteocle a recours à une ruse Thessalienne. « Les Scholiastes peignent les Thessaliens, comme on a fait depuis tous les Grecs. » Il écarte le pied gauche, avance le droit, » & se courbant presque à terre, il enfonce son épée dans » les entrailles de son frere. Ce Prince tombe & nage dans » son sang. Eteocle se croit vainqueur. Il jette son épée, » & s'approche imprudemment pour dépouiller son enne- » mi. Polynice alors ramassant ses forces, plonge tout-à- » coup son épée dans le sein d'Eteocle. L'un & l'autre éten- » dus par terre mordent la poussiere, & sont également » vainqueurs ou vaincus. «

Creon reconnoît en soupirant l'effet des imprécations d'Oedipe. » Ces deux Princes étoient tombés, (continuë » l'Officier) lorsque leur mere accourt & arrive avec sa fil- « le. A la vûë de ses fils baignés dans leur sang, ô secours » trop lent, s'écrie-t'elle! puis elle se prosterne près d'eux, » & les pleure tour à tour. O mes chers freres, dit Anti- » gone, abandonnés-vous ainsi une mere & une sœur? Eteo- » cle qui ne respiroit plus qu'à peine, leve les yeux, recon- » noît la Reine, lui présente une main ensanglantée, & lui » témoigne ses regrets par ses larmes. Son frere de son cô- » té à l'aspect de la Reine & de la Princesse, c'est fait, dit- » il, Madame, je meurs. Mon unique regret, c'est l'état où » je laisse une mere, une sœur, & même mon perfide fre- » re. Car, helas, cet ennemi m'est encore cher. Je vous » demande pour derniere faveur de ne pas me refuser un » tombeau dans ma patrie, & d'appaiser Thebes irritée.

» L'honneur du tombeau dans le païs Thebain me tiendra » lieu du Thrône que j'ai perdu. O ma mere, fermés mes » yeux de vos mains. Il porte lui-même la main de Jocaste » sur ses yeux. Adieu, dit-il d'une voix expirante, les té- » nebres de la mort m'environnent. Incontinent l'un & » l'autre expire. Jocaste témoin de ces horreurs, tire l'épée » qui étoit dans le corps d'Eteocle, se la plonge dans le sein, » & tombe entre ses deux fils qu'elle tient embrassés. « L'Officier finit ce long récit par la contestation qui vient de s'élever entre les Argiens & les Thebains au sujet du vainqueur. Des paroles ils en viennent aux armes, & les Argiens sont mis en fuite avec perte de six cens hommes.

Aussi-tôt on apporte vers le fonds du Theatre les corps de Jocaste, d'Eteocle & de Polynice. C'est le Chœur qui en avertit. Antigone revient échevelée & sans voiles. La vûë de ces cadavres, qu'elle a fait enlever, la jette dans le désespoir. Sa doulenr n'éclatte que par des exclamations entre-coupées de sanglots, & sa situation parle plus que sa langue. Elle appelle tout jusqu'aux êtres inanimés pour prendre part à ses larmes. Puis jettant les yeux sur des morts si chers, » sur qui d'abord, dit-elle, répandrai-je les cheveux » que je m'arrache. Sera-ce sur une mere, ou sur les bles- » sures cruelles de mes freres? Sortés Oedipe, sortés de » vos ténebres. «

Oedipe sort. » Pourquoi, dit-il, ma fille, me rappeller » à la lumiere qui n'est plus pour moi? d'où vient me con- » traindre de sortir de mon tombeau, moi qui ne suis qu'un » fantôme, ou qu'un cadavre animé? Vous n'avés plus de » fils ni d'épouse, répond Antigone. Je le dis avec douleur, » & non pour aigrir vos maux. C'est votre Génie funeste » qui a fondu sur eux, pour les animer à leur perte mu- » tuelle. « Oedipe gémit, soupire, & pleure. » Que seroit- » ce donc, reprend la Princesse, si vous pouviés voir leurs » cadavres étendus par terre, vous en mourriés de déses- » poir. « Elle lui raconte en deux mots, mais éloquemment la maniere dont ils ont peri; & le Chœur souhaite qu'au moins un jour si horrible pour la Maison d'Oedipe soit le dernier

dernier de ses jours malheureux. Mais Creon qui arrive lui prépare de nouveaux malheurs.

En effet, il se déclare Roi de Thebes suivant les dernieres volontés d'Eteocle. Il veut que son fils Hémon épouse Antigone, & qu'Oedipe aille en exil. » Tirésias, dit-il, as» sure que jamais sans cela Thebes ne jouira d'une paix » durable : & c'est à regret que je souscris à son oracle. » O Destin, s'écrie Odipe : fut-il jamais un mortel né sous » de plus effroïables auspices ! « Il repasse tous ses malheurs, l'oracle donné avant sa naissance, la maniere dont on l'exposa sur le mont Citheron, le cruel service qu'on lui rendit en sauvant ses jours, le meurtre de son pere, son hymen avec sa mere, son aveuglement, sa prison, la mort de Jocaste & de ses fils : & tout cela terminé par un exil pire pour lui que la mort. » D'où tirera-t'il le secours necessai» re pour traîner une vie languissante ? qui le conduira ? » qui prendra soin de ses jours ? Jocaste l'eût fait. Elle n'est » plus. « Il reproche à Creon sa dureté : mais loin de s'abbaisser à d'indignes prieres, il déclare qu'il ne fléchira point le genou devant un Tyran, & qu'il soutiendra jusqu'à la mort la majesté d'un Roi.

Le nouveau Roi porte plus loin la rigueur & la séverité tyrannique sous prétexte d'exacte équité. Il ordonne qu'on jette le cadavre de Polynice hors du païs Thebain sans sépulture, parce qu'il étoit venu porter le fer & le feu dans sa patrie. Il défend même de l'inhumer sous peine de mort.

Antigone outrée de ces derniers coups du Destin, qui lui semblent plus cruels que tout ce qui a précedé, oublie un moment des morts cheris, pour pleurer un pere plus à plaindre qu'eux. » Ah, mon pere, s'écrie-t'elle, vous êtes un » modele accompli du malheur. Les autres le partagent. » Vous en portés seul tout le poids. » Puis se tournant vers Creon, elle lui demande de quel droit il refuse la sépulture à Polynice. Il s'éleve entr'elle & Creon une contestation très-vive. Dût Thebes entiere s'y opposer, elle fait serment d'ensevelir son frere. » Hé bien, dit le Roi, inhumés-vous » donc vous-même avec lui. « Elle prie, elle menace ; mais

inutilement. Creon est infléxible. Il allégue l'ordre d'Eteocle & des Dieux.

Pour comprendre jusqu'où alloit la passion des anciens, s'il est permis de parler ainsi, pour les honneurs du tombeau dans la patrie, & la piété d'Antigone, il ne faut que lire ce qu'elle dit dans cette Scene pour obtenir du Tyran ce qu'elle souhaite.

ANTIGONE. De quel front portés-vous des loix contre un mort?

CREON. C'est Eteocle qui a prononcé l'arrêt. C'est à moi de l'executer.

ANTIG. L'arrêt est injuste. C'est une injustice d'y avoir égard.

CREON. Quoi? n'est-il pas juste de maintenir les loix?

ANTIG. Non, quand elles sont Tyranniques.

CREON. Est-ce une Tyrannie de punir Polynice?

ANTIG. Oui.

CREON. Il étoit l'ennemi de la patrie.

ANTIG. Le hazard des évenemens l'a entraîné. La mort en est le fruit.

CREON. Et le refus du tombeau en sera la peine.

ANTIG. Il poursuivoit ses droits.

CREON. Il en sera puni. Je l'ordonne, je le veux.

ANTIG. Et moi je veux l'ensevelir, dût s'y opposer tout l'Etat.

CREON. Enséveliffés-vous donc avec lui.

ANTIG. Ce prix de ma tendresse me sera glorieux.

CREON. Gardes, qu'on la saisisse, & qu'on la mene au Palais.

ANTIG. Vous avés beau faire; je ne quitte point ce cher mort.

CREON. Je pardonne à votre sexe. Sçachés donc que cet arrêt est un décret des Dieux.

ANTIG. C'est un décret des Dieux de ne pas insulter les morts.

CREON. L'ordre est de ne pas l'environner, même d'un peu de poussiere.

ANTIG. Hé, Seigneur, je vous demande cette grace.

par cette Jocaste que vous voïés, votre sœur & ma mere.

CREON. Vains efforts! le dessein est pris.

ANTIG. Laissés-moi seulement le laver d'eau pure.

CREON. C'est un point défendu.

ANTIG. Que j'enveloppe du moins ses blessures.

CREON. Nul honneur à un perfide.

ANTIG. O mon cher frere, j'aurai du moins la satisfaction de vous embrasser.

CREON. Non; ne troublés pas d'un deuil hors de saison l'hymen dont je vous honore.

ANTIG. Dont tu m'honores, Tyran! Me crois-tu assés lâche pour épouser ton fils?

CREON. L'interêt & la necessité t'y réduiront.

ANTIG. La nuit que tu choisiras verra donc renaître une Danaïde.

CREON. Quelle audace, ô Ciel!

ANTIG. J'en atteste le fer, dont je fais vœu de frapper cet époux.

CREON. Hé, pourquoi dédaigner cet hymen, ingratte?

ANTIG. Pour accompagner un pere dans l'exil.

CREON. Vaine fierté qui dégénere en fureur!

ANTIG. Pour mourir avec lui, si ce n'est assés de l'exil.

CREON. Hé bien, partés. Je délivre mon fils d'une Furie. (*Il se retire.*)

OEDIPE. J'admire & je sens votre tendresse, ma fille; mais...

ANTIG. Quoi, j'épouserois le fils d'un Tyran, & j'abandonnerois le meilleur des peres?

OEDIP. Vivés heureuse; je sçaurai seul supporter mes malheurs.

ANTIG. Et qui prendra soin de vos jours?

OEDIP. Je n'attends que la mort, en quelque lieu que le Destin daigne me l'offrir.

ANTIG. Le dirai-je, mon pere? je ne reconnois plus cet Oedipe qui a confondu le Sphinx.

OEDIP. Aussi n'est-il plus; le jour qui le rendit heureux causa tous ses malheurs.

ANTIG. Et sa fille pourroit les voir sans s'y associer!

OEDIP. Quelle opprobre pour une Princeſſe d'accompagner un pere aveugle & banni !

ANTIG. Une Princeſſe fiere peut avoir ces ſentimens. Ce ne ſont pas ceux d'une fille à l'égard d'un pere.

OEDIP. Hé bien, conduiſés-moi à votre mere. Diſons-lui les derniers adieux.

ANTIG. La voici. Touchés pour la derniere fois une ſi chere main.

OEDIP. O Mere, ô épouſe infortunée !

ANTIG. Tous les maux ſe ſont raſſemblés ſur elle. La Mort y a mis le comble.

OEDIP. Où ſont mes fils ?

ANTIG. Les voici étendus l'un auprès de l'autre.

OEDIP. Conduiſés ma main tremblante ſur leurs viſages.

ANTIG. Satisfaites votre tendreſſe, pour des fils qui ne ſont plus.

OEDIP. O reſtes trop chéris ! enfans malheureux du plus malheureux pere qui fut jamais !

ANTIG. Adieu, cher Polynice. Sois témoin de ma tendreſſe & de mon ſacrifice pour toi.

OEDIP. L'Oracle d'Apollon s'accomplit, ma fille.

ANTIG. Quoi ? avés-vous encore d'autres maux à m'annoncer ?

OEDIP. Je mourrai exilé à Athenes.

ANTIG. A Athenes ! & oſera-t'elle recevoir Oedipe ?

OEDIP. La demeure ſacrée de Neptune, Colone me recevra. Ce ſera mon aſile & mon tombeau. Partons, généreuſe Antigone, puiſque vous voulés être compagne de mon exil : & conduiſés mes pas mal aſſurés.

Le reſte eſt décrit avec cette naïveté Grecque qui nous choqueroit. Oedipe demande ſon bâton : Antigone le lui donne, & marque l'endroit où il doit poſer chaque pas, pour ne point broncher. L'un & l'autre après quelques retours ſur leur félicité paſſée & ſur leur fortune préſente, qui augmentent la compaſſion des Spectateurs, ſe retirent pour aller en exil, & finiſſent la Tragédie.

Elle eſt fort chargée d'évenemens ; mais qui tendent tous

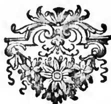
au même but. C'eſt proprement l'aſſemblage des infortunes d'Oedipe & de ſa Maiſon. Le Poëte a voulu les réünir pour donner plus de jeu aux grands ſentimens de piété & de terreur qu'il prétendoit exciter. Le dernier Acte paroîtroit en partie poſtiche, comme celui d'Ajax chés Sophocle, ſi l'on ne faiſoit la réfléxion que j'ai ſi ſouvent inſinuée, à ſçavoir que n'être pas inhumé, c'étoit chés les Anciens un ſupplice plus redouté que le trépas. Ainſi la mort n'étoit pas pour leurs Heros de Théatre un dénoument ſuffiſant. Il y falloit joindre les honneurs ou la privation du tombeau pour achever l'action. Et voilà ſans difficulté la clef des dénoumens anciens, tant du Poëme épique comme dans Homere, où il s'agit des funerailles d'Hector, & de Patrocle, que de la Tragédie, comme Ajax, les Phœniciennes, & pluſieurs autres, dont les dénoumens bleſſeront toujours, tant qu'on s'obſtinera à ne pas entrer dans les principes reçûs de l'antiquité.

Je ne dis rien des autres défauts que le Lecteur peut trouver où diſculper ſuivant ſon goût plus ou moins raffiné pour ou contre les manieres anciennes. La piece a été expoſée aſſés fidelement & aſſés au long pour donner lieu de les remarquer. Quant aux mœurs, il y a par rapport à nous des choſes bien difficiles à goûter. A la verité Eteocle eſt coupable par ſon injuſtice & ſon ambition, & Polynice quoique d'ailleurs ſi aimable n'eſt pas tout-à-fait innocent, pour avoir porté les armes contre ſa patrie. L'injuſtice évidente de ſon frere qui l'y contraint ne l'excuſe pas; & voilà veritablement une de ces ſituations fines & délicates ſi propres à intereſſer le Théatre. D'ailleurs ces deux freres, n'euſſent-ils fait autre choſe que de cacher Oedipe dans les ténebres du Palais, ſont en cela même coupables, parceque le reſpect pour un pere doit l'emporter ſur toute autre conſidération, & même ſur celle de s'épargner une grande confuſion, choſe unique qu'ils appréhendoient.

Mais que dire d'Oedipe, de Jocaſte, & d'Antigone, qui ne ſont coupables que de crimes involontaires, & qui ſont réellement malheureux? que dire de Creon, qui pour juſtifier ſon extrême rigueur & ſa haine politique, ſe ſert

du prétexte d'un oracle de Tirefias, & des dernieres volontés d'un ufurpateur, fi ce n'eft qu'il faut monter fon efprit à ces mœurs fi étranges pour nous, & qu'ordinairement on n'en eft pas capable, à caufe de l'éloignement des tems & des idées? Car comme dans les affaires de plaifir & de goût, la premiere impreffion eft vive & fe tourne d'abord en préjugé, il eft naturel qu'on fe révolte & qu'on s'obftine contre des idées qui paroiffent fingulieres, & dont la fingularité fait évanouir le charme qu'elles ont produit autrefois dans d'autres efprits. Au refte cette Piece fut couronnée fur le Théatre d'Athenes.

Pour connoître de plus en plus la différence du goût Grec & de celui des autres fiécles, il ne faut pas omettre ici la Thebaïde de Seneque, quoique plus qu'à demi tronquée, ni celle de Racine bien qu'elle foit une de fes plus foibles Tragédies, ni même celle de Dolcè quoique traduite du Grec, & une partie de celle de Rotrou dont on a déja vû l'autre.



LA THEBAÏDE
TRAGEDIE DE SENEQUE.

CETTE piece est venuë jusqu'à nous si mutilée, & la route que Seneque a prise est si différente de celle d'Euripide, que je ne puis en dire que peu de chose. Si du moins cette route étoit naturelle, on pourroit par le moïen des conjectures, comme avec le fil d'Ariadne, en découvrir les détours. Mais on sçait que ce n'est pas la maniere de Seneque d'être naturel. Il va où son feu l'emporte de gauche à droite, & du blanc au noir. On a des restes précieux des statuës antiques, des trones par exemple, & par leur situation un sculpteur habile devine avec vrai-semblance quel Héros ou quel Dieu représentoit la statuë entiere, & dans quelle attitude. Mais il est difficile de hazarder quelque chose de semblable à l'égard de la Thebaïde de Seneque. D'ailleurs ce qui nous en reste est d'un enthousiasme si extravagant, pour appeller la chose par son nom, que ce seroit une peine inutile d'y chercher de la suite. On me pardonnera de traiter ainsi Seque après ce qu'on en a déja vû. Mais la Thebaïde est bien autre chose. Tout l'emportement de Lucain, lors même qu'il est le plus énergumène, n'est qu'un badinage au prix de Seneque. Toutefois il y a du vrai sublime. Ce sont des traits qui échappent par hazard à un esprit très beau d'ailleurs, mais d'un goût dépravé, & d'une imagination emportée.

ACTE PREMIER.

Ce qui nous reste du premier Acte est une Scene unique d'Oedipe & d'Antigone *a*. C'est plus de 300. vers. Mais il n'y

a Il est démontré, je crois, par l'étenduë des autres Tragédies latines, qu'il ne manque en cet Acte que quelques vers, & l'Ode du Chœur.

en a que sept ou huit qui aillent au fait, c'est-à-dire qui indiquent le sujet de la Tragédie. Oedipe aveuglé paroît avec sa fille, on ne sçait d'abord pourquoi; si ce n'est qu'on découvre peu à peu qu'il veut s'exiler lui-même de son Palais, & s'abandonner à son désespoir. On se persuade par sa situation & par l'excès de sa douleur, qu'il n'y a pas long-tems qu'il s'est reconnu comme époux de sa mere. Autrement ses emportemens seroient tout-à-fait inexcusables. Une douleur sur laquelle le tems a passé s'exprime avec plus de noblesse & de tranquilité. Cependant il doit y avoir au moins trois ou quatre ans qu'il s'est reconnu. Oedipe ne veut pas moins que se donner la mort, à quelque prix que ce puisse être : il en cherche tous les moïens, & d'une maniere si folle, qu'après avoir inutilement demandé à sa fidelle Antigone, ou un précipice, ou le fer, ou le poison, il croit devoir recourir à ses propres mains. Il les apostrophe pour les exhorter à le bien servir. Mais l'embarras est de décider par où il commencera à se déchirer. » Car, dit-il, je suis criminel tout entier?

Totus nocens sum; quà voles mortem exige
Effringe corpus, &c.

» ça, mon bras, commencés par où il vous plaira. Brisés » mon corps, arrachés mon cœur, déchirés mes entrailles. « Il continuë l'énumeration, & il couclut à s'en tenir à la tête parce que ses mains en ont déja tiré les yeux. Cela n'est-il pas bien touchant? ô simplicité Grecque, qu'êtes-vous devenuë sous la plume de ce bel esprit latin!

Enfin Oedipe déclare tous les crimes & toutes les horreurs dont le souvenir & le sentiment l'obligent à sortir de la vie; & il finit comme en passant par le malheur unique qui fait toutefois le sujet de la piece, je veux dire, par la dissension cruelle de ses deux fils qui se disputent le Thrône. Il dit que l'un refuse de le céder, & que l'autre vient le redemander à main armée. Antigone en prend occasion de presser Oedipe de vivre pour pacifier l'Etat & réconcilier ses fils. On ne sçait s'il l'accorde ou s'il le refuse. Car l'Acte est tronqué en cet endroit. Nous verrons pourtant ce Prince reparoître.

Ce

Ce qui se présente d'abord à l'esprit après la lecture d'Euripide, c'est que le Poëte latin a voulu imiter la Scene d'Oedipe dans le Poëte Grec. Mais il est visible qu'il l'a gâtée, & que d'une excellente chose il en a fait une très mauvaise, par la place où il l'a mise, & par l'assaisonnement qu'il lui a donné. Euripide fait sortir Oedipe de sa prison pour être témoin des terribles châtimens dont le Ciel vient de punir ses fils, & pour y voir mettre le comble par son propre bannissement. C'est alors qu'Oedipe peut & doit faire parler ses douleurs, comme il le fait avec majesté. Mais le Poëte latin ouvrant la Scene par les fureurs de ce Prince, ne lui donne aucun nouveau sujet de s'emporter, si ce n'est à la fin la dissension de ses fils, dont le pere avoit été déja témoin, & peut être autheur par ses imprécations. Après tout on ne peut pas extravaguer en plus beaux vers que le fait Oedipe.

ACTE II.

Il ne s'est conservé que 40. vers du second Acte. On voit seulement un Officier qui annonce à Oedipe que Polynice vient assiéger Thebes à la tête des Argiens, & il le prie d'écarter la tempête. » Moi, répond le Prince, je serois homme à em- » pêcher le crime & à retenir des mains prêtes à se baigner » dans le sang le plus cher ! non, non, mes fils ne sont point » dégénerés. Je les reconnois à ces traits. «

Me nunc sequuntur, laudo & agnosco lubens.

Il fait plus. Il les exhorte à se montrer dignes d'un tel pere.

Exhortor, aliquid ut patre hoc dignum gerant.

Cette figure est poussée fort loin à la façon de Seneque ; car le pere anime en effet ses fils à s'entrégorger, comme s'ils étoient présens.

Agite, o propago clara, generosam indolem
Probate factis, &c.
Frater in fratrem ruat, &c.

Voilà un caractere de déséspéré assés singulier. Il pourroit être beau dans cette conjoncture, s'il n'étoit outré.

ACTE III.

Jocaste vient déclamer au troisiéme Acte, comme Oedipe l'a fait au premier. C'est-là le triomphe de Seneque. Tous ses grands personnages sont déclamateurs. La Reine ne sçait pour qui son cœur doit se déclarer : sera-ce pour Polynice ou pour Eteocle? l'un & l'autre est son fils. L'un redemande un bien qui lui est dû; mais il le demande en assiégeant sa patrie. L'autre ne lui est pas moins cher que son frere. Elle penche cependant pour ce dernier, dont le parti est le plus juste & le plus malheureux; & elle dit comme Sabine, femme d'Horace, dans la Tragédie de Corneille,

Horace Act. I. Sc. I.

> Je serai du parti qu'affligera le sort.
> *Quò causa melior sorsque deterior trahit*
> *Inclinat animus semper infirmo favens.*

Corneille a eû en effet devant les yeux cette déliberation de Jocaste en faisant celle de Sabine; & le merveilleux est que Seneque ait formé un Corneille, comme Euripide un Racine.

Un Officier vient interrompre la Reine, pour lui dire que les deux armées sont sur le point d'en venir aux mains, si elle ne se presse de travailler à la réconciliation de ses fils. Jocaste répond qu'elle ira. Mais loin de se presser elle demeure encore pour dire d'assés beaux vers que Seneque n'a pas voulu perdre. Antigone la prie derechef de ne pas différer. Alors Jocaste se souvenant qu'on l'a déja pressée de partir, & qu'il n'y a pas un moment à perdre, souhaite d'être enlevée par le vent ou par quelque Griffon pour arriver plûtôt au Camp. Elle court en effet comme une écervelée. Au moins l'Officier le dit très nettement,

> *Vadit furenti similis, aut etiam furit.*

Il fait même cinq ou six comparaisons impertinentes, pour

mieux faire comprendre sa pensée; il y a ensuite sept ou huit vers absolument inintelligibles, & qui apparemment sont déplacés, & mis ici par hazard. Car le même Officier en disant que Jocaste part comme une Bacchante, ajoute tout de suite, (& malheureusement cela paroît une suite,) » que Jocaste est arrivée au milieu des deux armées; qu'elle » les a séparées à l'instant; que les deux freres prêts à fondre » l'un sur l'autre, tiennent leurs javelots suspendus; qu'on » parle de paix; « & choses pareilles qu'on ne voit pas qu'il puisse sçavoir si vîte, à moins qu'en effet Jocaste n'ait été enlevée subitement dans les airs, comme elle le souhaitoit, & que l'Officier ne soit guindé sur une haute tour pour voir tout ce qu'il raconre. Après tout quelque suivi que tout ceci paroisse par la liaison des vers, il l'est si peu par le sens, qu'il seroit injuste de vouloir rien décider sur un piéce si évidemment mutilée, & dont on n'a que peu de fragmens.

ACTE IV.

L'Acte quatriéme, qui est ici le dernier, parce que le reste manque, n'est pas plus entier que les précédens, ni beaucoup plus intelligible, quoique tout semble se suivre dans la versification.

Jocaste y paroît comme étant au milieu de ses deux fils. Au moins elle parle à l'un & à l'autre comme si elle les voïoit. Mais il n'y en a qu'un qui répond. C'est Polynice. Elle luidit d'embrasser son frere. Il le refuse. « Ne vous fiés-vous pas, » dit-elle, à ma foi? « Non, répond Polynice. » Ce compliment est un peu dur, quoi qu'entortillé dans une pensée prétenduë spirituelle.

Timeo: nihil jam jura naturæ valent.
Post ista fratrum exempla, ne matri quidem,
Fides habenda est.

» Je crains, & ma crainte est trop fondée. La nature perd » ici ses droits. Après un exemple de deux freres si cruelle- » lement ennemis, que peut une mere, & doit-on s'y fier? «

La Reine l'exhorte en vain à se désarmer, & cela en détaillant toutes les piéces de son armure. Polynice tient bon. Jocaste se tourne du côté d'Eteocle pour obtenir de lui la même chose. Mais d'abord inutilement. Elle fait ensuite une harangue aussi différente de celle d'Euripide que toute cette Scene, c'est-à-dire fort ampoullée, & nullement touchante. Polynice y répond. Eteocle, comme j'ai dit, ne parle point, & ce long silence est assés surprenant. Pour Polynice il déclare qu'il veut regner, quelque prix qu'il en coute, & il ne conserve que cela du caractere que lui avoit donné Euripide Mais pour mettre entierement le lecteur au fait de cette piéce, voici le sens & la conduite de tout ce qui nous reste de ce quatriéme Acte, qui est assûrément le plus supportable & le plus soutenu par la beauté des vers & de quelques pensées.

JOCASTE. Tournés sur moi le fer & le feu. Que l'une & l'autre armée fonde sur Jocaste. Ennemi ou citoïen, tout doit frapper ce sein qui donna des freres à son époux. Déchirés & dispersés mon corps. Je suis la mere de Polynice & d'Eteocle. Allons, obéïssés l'un & l'autre. Présentés-moi ensemble vos mains tandis qu'elles sont innocentes. Une funeste erreur vous fit coupables malgré-vous. Jusqu'ici c'est un crime de la Fortune. Vous en voïés aujourd'hui l'horreur. Il vous est libre de l'adopter ou de le rejetter. Si la piété trouve encore place dans votre cœur, accordés-moi la paix. Si le crime vous plaît; un plus grand le suivra. Je viens m'y opposer. Ou la paix, ou une prompte guerre... Mais qui des deux me faut-il prier? qui embrasser le premier? tous les deux partagent ma tendresse. L'un étoit absent; & si leur ancien accord avoit lieu, l'autre le seroit bien-tôt. Ce n'est donc que par la guerre qu'une mere les verra réunis! approchés, Polynice, les travaux de l'exil que vous avés soufferts vous rendent plus précieux à une mere. Approchés; mais remettés dans le fourreau cette épée cruelle; fixés à terre ce javelot qui brule de s'échapper de vos mains. Ce bouclier s'oppose à vos embrassemens; quittés-le. Otés ce casque, & montrés-vous à une mere. Pourquoi détourner les yeux? pourquoi observer l'air & la main d'Eteocle? je serai votre

bouclier, & ses coups ne feront couler votre sang qu'après le mien. D'où vient cet embarras ? vous défiés-vous de la foi d'une mere ?

POLYNICE. Je crains tout, je l'avouë. La nature perd ici ses droits. Après l'exemple de deux freres si cruellement ennemis, doit-on se fier même à une mere ?

JOCASTE. Hé-bien, reprenés votre épée, votre casque, & vos armes, tandis que votre frere mettra bas les siennes. Eteocle, vous êtes la premiere cause de la guerre : c'est à vous de vous désarmer le premier.

Tu pone ferrum, causa qui es ferri prior.

Si la fureur du combat vous possede, je ne demande qu'un court intervalle, qu'un moment pour embrasser un fils de retour d'un long exil. Souffrés que je l'embrasse pour la premiere ou la derniere fois. Soïés du moins désarmés quand je demande la paix. Vous vous redoutés l'un l'autre ; & je crains tous les deux, mais pour vous seuls. Polynice, pourquoi refusés-vous de poser ce fer ? jouissés de la treve. Vous en êtes le maître. Le combat après lequel vous soupirés l'un & l'autre rend la victime honteuse, & la défaite honorable. Vous craignés d'être surpris par un frere ! ah quand il s'agit de surprise & de crime, soïés-en plûtôt la victime que l'autheur. Mais ne craignés rien. Une mere peut être garant pour l'un & l'autre. L'emporterai-je enfin, ou dois-je porter envie à l'aveuglement de votre pere ? suis-je venuë pour vous détourner d'un attentat, ou pour le voir de plus près ?

Eteocle a déposé ses armes. Hé-bien, Polynice, c'est donc à vous que je dois adresser mes prieres, ou plûtôt mes pleurs. a Je vous revois, helas, après tant de vœux ! vous êtes donc attaché à un Roi étranger ! tant de mers, tant de perils ont été témoins de votre fuite ! une mere n'a ni présidé à votre hymenée, ni orné le Palais, ni paré les torches de bandelettes ! le pere de votre Epouse, au lieu de Thrésors, de terres, & d'Etats ne vous a donné que la guerre pour dot. Gendre

a Il est vraisemblable que Polynice leve du moins la visiere de son casque. Le texte le fait entendre.

d'un ennemi, éloigné de votre patrie, réfugié dans un Etat étranger, privé du vôtre, exilé sans crime, il ne vous manquoit de la destinée d'Oedipe, qu'un hymen criminel; & vous en avés serré les nœuds. O mon fils, que je revois après un si longtems, ô fils, la crainte & l'esperance éternelle d'une mere tendre, vous que j'ai si souvent demandé aux Dieux de revoir, quoi que ce retour dût m'être aussi funeste que cher! quand cesserai-je, disois-je, de trembler pour lui? vous le craindrés lui-même, m'ont répondu les Dieux, quand vous le verrés. Il est trop vrai. Point de Polynice sans la guerre; & point de guerre sans Polynice. Votre retour me coute bien cher. Mais il m'est doux même à ce prix. Ecartés du moins ce fer de votre patrie, tandis qu'il n'est pas encore coupable. Il l'est déja trop de s'en être approché. Tout mon sang se glace, quand je vois deux fils sur le bord d'un précipice, & sur le point d'oser un attentat. Et quel attentat ai-je pensé voir! un plus affreux sans doute que celui que n'avoit pû prévoir votre malheureux pere. Je ne crains plus votre forfait: je ne le vois point accompli; mais je me crois malheureuse d'avoir pû seulement le voir.

Mon cher fils, par ce sein qui vous mit au monde après tant de douleurs, par la pieté de vos sœurs, par le visage d'un pere innocent, qu'il a lui-même si tristement défiguré, éloignés de votre patrie la flamme dont vous la menacés; & détournés ces funestes drapeaux. Votre retraite même n'empêchera pas qu'une partie du crime ne soit déja commise. Thebes a vû les champs couverts d'ennemis; elle a vû ses prairies foulées par les fougueux coursiers; elle a vû les guerriers voler sur leurs chars; elle a vû les torches allumées pour réduire nos maisons en cendres; & ce qui étoit encore inoui même à Thebes, elle a vû deux freres prêts à s'entredétruire par le fer. Toute l'armée Thebaine, tout le peuple, vos deux sœurs, & même une mere, ont été témoins de ces horreurs. Car pour Oedipe, c'est à lui qu'il est redevable de s'en être épargné la vûë. Rappellés-vous, à ce nom, qu'au jugement de votre pere l'erreur même mérite d'être punie. Gardés-vous donc, je vous conjure de renverser votre patrie. Ne détruisés pas un Thrône où vous voulés monter. Considerés

quelle eſt votre fureur. Vous prétendés regner en ce Roïaume, & vous l'aneantiſſés ! vous voulés qu'il ſoit à vous, & il faut qu'il ceſſe d'être, pour être à vous ! votre conduite nuit à votre cauſe. Quoi ! vous bouleverſés tout en ennemi, vous brulés ou briſés les moiſſons, vous mettés tout en fuite, & vous rendés ces champs impraticables ! ah Thebes n'eſt donc point à vous. L'on ne détruit point ainſi ſon bien. Vous regardés comme étranger un païs où vous portés le fer & le feu. Laiſſés ſubſiſter l'Etat, & demandés alors qui de vous deux doit en être le Roi.

Mais pourrés-vous ſoutenir la vûë de Thebes réduite en cendres ! quoi, ces tours d'Amphion, ces murs que formerent, non les penibles efforts des machines, mais les accords de la lyre & de la voix, qui rendirent les pierres mêmes dociles, vous aurés la dureté de les renverſer ? d'en enlever les dépouilles ? de faire autant de captifs des égaux d'Oedipe ? de tirer les femmes des bras de leurs maris ? de les charger de chaînes ? de conduire au milieu des priſonniers de guerre l'elite des filles Thebaines, pour les preſenter comme eſclaves aux jeunes Epouſes d'Argos ? & moi-même, qui ſuis votre mere, les mains honteuſement liées, je ſerai le prix du Triomphe d'un frere ſur un frere ? quoi, vous aurés l'audace d'introduire l'ennemi dans une ville ſi chere, de la mettre à feu & à ſang ; & avec cette férocité, cette dureté, vous n'êtes pas encore Roi ! que feroit donc le Sceptre ! ah croïés-moi, mon fils, mettés bas une ſi barbare ambition, & rendés-vous à la pieté.

POLYNICE. Que je fuïe, moi, que j'erre toujours loin de ma patrie, toujours aſſervi à implorer des ſecours étrangers ! hé ſerois-je autrement traité ſi j'avois été infidelle ou parjure ? je porterai la peine de la trahiſon d'autrui, tandis que ſon auteur en goûtera le fruit ? vous m'ordonnés de fuir. Si j'obéïs, fixés-moi le lieu du retour. Quoi, mon frere habiteroit mon palais, & je me croirois heureux d'être relegué ſous un toict particulier qu'il daigneroit m'offrir ? Car c'eſt le moins que vous puiſſiés m'accorder. Une humble retraite doit au moins me dédommager du Thrône que vous m'ôtés. Reduit à cette ſituation, vil eſclave, & moins époux que

ſujet, j'oſerai ſuivre un beau-pere Roi ? Non, Madame, il eſt trop dur de tomber du Thrône dans l'eſclavage.

JOCASTE. Si vous voulés un Thrône, & ſi votre main ne peut ſe paſſer d'un Sceptre, tout peſant qu'il eſt, l'univers vous en offre mille.

L'Autheur fait ici une énumeration Geographique, qui eſt aſſés puerile en Latin, & qui ſeroit encore plus mauvaiſe en François. Jocaſte continuë ainſi.

Allés conquerir ces Etats. Traînés-y Adraſte avec ſon armée. Qu'il vous mette en poſſeſſion de ces Couronnes. Pour celle de Thebes, perſuadés-vous qu'elle eſt encore à votre pere. L'exil vous eſt plus avantageux qu'un pareil retour. L'exil eſt le crime d'autrui, le retour ſeroit votre crime perſonnel. Vos forces, plus utilement emploïées à d'autres conquêtes, vous livreront des Sceptres que vous n'aurés point ſouillés par un attentat. Votre frere, non-plus votre rival, ſera le premier à combattre pour vous. Allés donc, & faites des entrepriſes qu'un pere & qu'une meré puiſſent ſeconder de leurs vœux. Un Sceptre acquis par le crime eſt pire que l'exil. Réflechiſſés à preſent ſur les maux & les viciſſitudes de la guerre. Vous avés beau attirer avec vous toutes les forces de la Grece, & déploïer vos troupes innombrables; le ſort des armes eſt toujours incertain. L'épée égale, ce ſemble, deux concurrens; mais c'eſt la fortune qui balance les eſperances & les craintes. Le crime eſt aſſûré; le fruit en eſt douteux. Je veux que tous les Dieux favoriſent vos déſirs; vous les banniſſés de Thebes; les citoïens ſont maſſacrés; l'ennemi eſt le maître du païs; vous dépouillés votre frere, vous triomphés. Mais il vous faut briſer vos palmes. Quel triomphe que celui qu'un vainqueur ne peut goûter ſans ſe rendre execrable ! helas ! celui même que vous brulés de vaincre, vous le pleurerés vaincu. Quittés donc, croïés-moi, un ſi funeſte deſſein. Délivrés votre patrie de crainte, & vos proches d'inquietude & de deuil.

POLYNICE. Que mon coupable frere ne ſoit pas puni de ſa perfidie!

JOCASTE. Il le ſera trop, croïés-moi. Il regnera.

POLYNICE. C'eſt la peine que vous lui reſervés?

JOCASTE.

JOCASTE. C'en eſt une, croïés-en votre aïeul & votre pere. Cadmus & toute ſa race vous l'apprendront. Nul d'eux n'a porté la Couronne impunément, quoiqu'ils ne fuſſent pas des parjures. Mettés donc, ſans balancer, Eteocle de ce nombre.

POLYNICE. Je l'y mets: & je trouve ſon ſort trop beau de perir au nombre des Rois.

JOCASTE. Je ne vous mets moi, qu'au rang des exilés: ou bien ſoïés odieux, & regnés à ce prix.

POLYNICE. Soit. Qui craint d'être odieux ne veut pas regner. Le Créateur du monde a réuni ces deux choſes, la haine, & l'empire. Un Roi & un heros doivent dévorer la haine. Et que fait à un monarque l'amour de ſon peuple? il arrête ſon bras & reprime ſon pouvoir. Il en a plus quand on le hait. Qui veut ſe faire aimer peut tenir le Sceptre d'une main indolente. *Mundi conditor Deus, v. 655.*

JOCASTE. *a* Quiconque eſt odieux ne le tient pas longtems. Mais c'eſt aux Rois à donner des régles de politique & de gouvernement. Donnés-en pour les exilés.

Polynice ne répond à cette ſubtilité, qui eſt obſcure, ainſi que bien d'autres endroits, qu'en diſant que pour obtenir le Thrône il ſacrifiera tout, il livrera tout aux flammes, ſa patrie, ſon palais, ſa femme même.

Pro regno velim
Patriam, penates, conjugem flammis dare,
Imperia pretio quolibet conſtant benè,

On n'a point le reſte. Ce qu'on vient de lire peut être pris différemment, ſuivant les différens goûts. J'ai tâché de traduire ſans parodier, maniere de traduction trop ordinaire. J'ai été plus fidelle au ſens qu'aux pointes. L'on pourra trouver des beautés dans ce morceau, & il y en a; mais ce ne ſont pas des beautés dans le goût de la ſimplicité Grecque. Ceux qui ſont frappés du brillant y trouveront de quoi ſe ſatisfaire;

a Malgré les Editions il y a des Manuſcrits qui donnent ce vers à Jocaſte. Dans la bouche de Polynice il ne ſeroit pas intelligible.

mais ceux qui voudront examiner de près la solidité du raisonnement & la conduite de la passion, n'y trouveront pas également leur compte. Afin de contenter les uns & les autres. Je vais rapporter ce que pensent de la *Thebaïde* Latine Juste Lipse & Daniel Heinsius.

a Juste Lipse dans ses observations sur les Tragédies Latines, recherche quels en sont les autheurs. Il prétend en trouver trois ou même quatre. Il donne *Medée* au vrai Seneque du tems de l'Empereur Claude; plusieurs autres pieces, comme l'*Hercule furieux* à un Seneque du tems de Trajan, ou même après. A l'égard de la Thebaïde, voici sa pensée. Il lui donne un troisiéme autheur qu'il ignore, mais qu'il croit digne du siecle d'Auguste. Il veut, mais il n'ose, dit-il, prononcer. Cependant il se croit aussi sûr de la bonté de cette piece pardessus les autres, qu'il est assûré de sa propre vie. » L'œconomie, continuë-t'il, en est différente, sans Chœurs, » & sans interruption. Elle est écrite uniformément, simple- » ment, sans bigarrûre de vers différens, d'une maniere su- » blime, sçavante, grande & véritablement digne du Co- » thurne. Rien de jeune, rien de tiré, rien d'affecté: le » tour & les mots choisis; les saillies des sentences, merveil- » leuses & non attenduës, mais fortes, nerveuses, & si frap- » pantes pour moi, que non seulement elles me reveillent, » mais qu'elles me mettent en quelque sorte hors de moi- » même. Est-il rien de pareil dans les autres? j'ose le dire, » c'est une pierre précieuse que je rapporterois volontiers au » siecle même d'Auguste. Le choix du sujet, & quelques vers » qui paroissent inserés tout exprès me font soupçonner qu'el- » le a été écrite durant la guerre civile. Quoiqu'il en soit, il » la faut distinguer, & ne la pas prostituer davantage aux sif- » flets du vulgaire ignorant. Critiques, rendés-vous, & met- » tés hardiment ce morceau au rang des premiers écrits » Romains. «

b Ecoutons à présent Heinsius. Il donne les dix Tragédies

a *J. Lipsi animadvers. in Tragœd. quæ L. Annæo Senecæ tribuuntur.*

b *Dan. Heinsii in L. & M. Annæi Senecæ ac reliquorum quæ extant Tragœd. animadversiones*, &c.

à cinq Autheurs; à ſçavoir, Hippolyte, les Troyennes, & Medée à Lucius Annæus Seneque le Philoſophe; Hercule furieux, Thyeſte, Oedipe, & Agamemnon à Marcus Annæus Seneque parent de l'autre, & ſurnommé le Tragique; le reſte, c'eſt-à-dire la Thebaïde, Hercule au mont Oeta, & Octavie, à divers déclamateurs inconnus. » La Thebaïde, » dit-il, piece de déclamateur, tout à fait indigne des éloges » que lui donne un ſçavant. « (Il entend Juſte Lipſe.) Heinſius après ce début en veut d'abord au nom de Thebaïde, qu'il trouve fort mal appliqué. C'eſt une pure chicane. Mais quand il deſcend dans le détail de cette piece, il y va plus ſerieuſement. Il dit que c'eſt une Tragédie compoſée des défauts du Poëte Grec, ſans qu'on y retrouve la moindre des beautés qu'on auroit pû en tirer. Il blâme le prologue d'Oedipe comme impertinent, la premiere Scene de Jocaſte comme ridicule, & le reſte comme inſenſé. » Ses petites ſentences, dit-il, étouffent les ſentimens qu'il a voulu ſaiſir. Ses » periodes & quelques ſentences d'ailleurs aſſés heureuſes » s'évanouiſſent à la fin & deviennent des atomes. La dic» tion n'a rien de L. Seneque le Philoſophe, ni des Troïen» nes, de Medée, ou de l'Hippolyte. Ceux qui rapportent la » Thebaïde au ſiecle d'Auguſte ne nous alleguent que leur » authorité. A l'égard de leur diſcernement & de leur goût » on n'a garde de s'y rendre, quand on n'en manque pas tout » à fait. Du reſte, de même qu'Eſchyle & Sophocle ſont par » tout profeſſion de ſe donner pour Pythagoriciens, ainſi » vous voïés ces ſortes de déclamateurs affecter de ſe donner » un vernis de Stoïciſme. Il y en a ici bien des traits. Tel eſt » ce trait bannal dont les Stoïciens ſe ſervent pour relever » avec tant de hauteur l'inebranlable fermeté de leur Sage, » & qu'Antigone exprime ainſi. Oui, mon pere, vous de» vés vous regarder comme non-coupable, & d'autant plus » innocent, que vous l'êtes malgré les Dieux. On en voit de » pareils en quantité chés Seneque le Philoſophe; & voilà ce » qui a fait illuſion au celebre Juſte Lipſe grand amateur des » Stoïciens. &c.

J'ai rapporté ces deux ſentimens ſi oppoſés de deux gens habiles, pour donner un exemple de la contradiction des

jugemens en fait de goût. Mais cette contradiction n'a point éclatté autrefois ni au sujet des écrits des Grecs, ni à l'occasion de ceux du siecle d'Auguste. Il n'y a eû que le style ingenieux & brillant qui a trouvé ses partisans & ses critiques. Ce n'est même que depuis sa naissance, qu'on s'est avisé d'en vouloir au style simple & sensé. On a été plus loin, à mesure qu'on a eu plus ou moins de goût pour la simplicité & le bon sens; on a comparé entr'eux les écrits des Autheurs brillans d'un même siecle, par exemple les Tragédies Latines dont il est ici question; & c'est sur cela seul qu'on a crû devoir, chacun à sa maniere, en distinguer les Autheurs & les tems, d'autant plus qu'en effet ces Tragédies ne sont pas toutes à beaucoup près de la même force, quoique le tour d'esprit & le style en soient à peu près les mêmes. Il s'agit de sçavoir si ce style & ce tour d'esprit qu'elles ont de commun est comparable au tour & au style des Grecs; & voilà ce que je crois insoutenable. Quoique notre Théatre, avec toute la pompe dont Corneille l'a revêtu, doive la hauteur où il l'a élevé à Lucain & à Seneque, quoiqu'il l'emporte de beaucoup, si l'on veut, sur le Théatre des Grecs, il est vrai-semblable que tant qu'il y aura quelque sentiment dans les cœurs pour le naturel, les Tragédies Grecques reclameront toujours leurs droits, & vaudront toujours mieux que toute la broderie de Seneque & de ses imitateurs, qui ne seront pas des Corneilles.

ANTIGONE,
TRAGEDIE DE ROTROU.

ON a vû dans l'Antigone de Sophocle une partie de celle de Rotrou. Depuis la troisiéme Scene du troisiéme Acte, c'est la Tragédie de Sophocle; & le commencement est une légere imitation des Phœniciennes d'Euripide ou plûtôt de la Thebaïde de Seneque. Car Rotrou est encore moins imitateur dans cette premiere Partie que dans la seconde. Racine a eû raison de remarquer que l'ouvrage de Rotrou, quoique fort défectueux par cette duplicité d'action est toutefois rempli de beaux endroits. Il faut en exposer succinctement la conduite.

ACTE I.

On voit d'abord Jocaste à sa toilette. Elle acheve de s'habiller dès la pointe du jour pour courir promptement vers Eteocle, & interrompre le combat des deux armées qui s'est donné quelques heures auparavant à son insçû. Tandis qu'elle se dispose à sortir, Antigone & sa sœur se présentent à la Reine, & lui rapportent la mort de Menecée, qui s'est, disent-elles, sacrifié pour le bien public. C'est l'Episode d'Euripide que Rotrou à mis ici en récit & comme dans un lointain, où il ne fait pas un grand effet. Aussi ce Poëte a-t'il eu besoin de resserrer les évenemens dans le dessein où il étoit d'en accumuler un grand nombre pour renfler son Poëme.

Eteocle vient aussi-tôt détailler le succès du combat également funeste aux uns & aux autres, & quelques particularités sur la mort de Menecée. Creon se trouve-là présent. Il lance contre les Dieux quelques vers impies, & assés peu respectueux pour le Roi, qui les pardonne à la douleur d'un pere privé de son fils. Le Roi ensuite va tenir un Conseil où il améne tous les Seigneurs excepté Hémon qui

demeure seul avec Antigone qu'il aime. Il la revoit pour la premiere fois après un an d'absence. Car il a suivi la fortune de Polynice frere bien aimé d'Antigone. L'entretien roule donc sur ce Prince, dont Antigone se promet de calmer le courroux pour terminer la guerre. Cependant l'amant & l'amante conçoivent de fâcheux présages sur cette paix, & sur les interêts de leur amour. Incontinent un page de la part d'Eteocle appelle au conseil Hémon qui n'étoit resté que pour entretenir un moment Antigone après une si longue absence.

Tous ces objets qui passent sous les yeux du Spectateur presque aussi rapidement que je les rapporte ont le défaut d être extrêmement précipités : mais aussi ont-ils une grace assés singuliere ; c'est que l'exposition du sujet se fait à chaque Scene d'une maniere d'autant plus interessante, que chaque Acteur en paroissant coup sur coup fait connoître quelque chose de nouveau. Ainsi tous les évenemens passés & les interêts présens sont développés beaucoup plus vivement, qu'ils ne le sont d'ordinaire par des confidences, artifice souvent nécessaire & presque toujours froid.

Malgré la rapidité de Rotrou, nous ne sommes encore qu'à la moitié du premier Acte ; & la Scene est ici rompuë. En effet, d'abord on s'est trouvé dans l'appartement de Jocaste, où s'est faite toute l'exposition dont je viens de parler. A présent il faut se transporter au camp des Grecs hors de Thebes dans la tente de Polynice. On y voit ce Prince entre Argie sa femme & le Roi Adraste son beau-pere. Il se reproche à lui-même le sang que son interêt coûte à ses alliés, & il se détermine à proposer le défi d'un combat singulier à son frere. Adraste & Argie en frémissent.

ADRAST. Dieux, que proposés-vous ? quelle horrible avanture !
ARGIE. Hé, Monsieur, écoutés la voix de la nature :
Songés quel est le sang que vous voulés verser.
Sans honte & sans frayeur pouvés-vous y penser ?
POLYN. La chose est résoluë, & la nature même
Souscrit à cet arrêt de ma fureur extrême. &c.

Adraſte inſiſte encore avec beaucoup de force. Il s'offre même à quitter le thrône d'Argos, pour y faire monter ſon gendre. Mais Polynice auroit honte de devoir le Sceptre à l'amour d'une épouſe, & à la tendreſſe d'un beau-pere. C'eſt à ſon épée qu'il veut le devoir : & d'ailleurs, c'eſt moins un Couronne enlevée qui le pique, que la foi violée, & la haine implacable d'un frere. Il embraſſe Argie, & la recommande à Adraſte, auſſi-bien que le ſoin de l'enſévelir s'il vient à périr dans le combat. Puis il ſe dérobe à leurs vœux; & l'Acte finit.

ACTE, II.

En paſſant à l'Acte ſecond le Spectateur ſe trouve ſitué au pied des Tours de Thebes, ou Polynice l'épée à la main après avoir jetté dans la place ſon défi, appelle ſon frere à grands cris en le traitant de lâche, parce qu'il différe trop à paroître. Vainement un des Capitaines Argiens veut arrêter Polynice. Il répond :

Laiſſés juger les Dieux ; ne ſoïés que témoins.

Rotrou, comme il eſt aiſé de le voir, fait le contraire d'Euripide qui dans le contraſte des deux freres donne plus d'orgueil & de haine à Eteocle, & plus de modération & de douceur à Polynice. Ici c'eſt Polynice qui eſt fier, infléxible, inexorable. Eteocle eſt moins odieux. En quoi le Poëte François paroît n'avoir pas réuſſi, non plus que Racine ſon imitateur. Ils font même pis. Car ſelon eux Eteocle eſt aimé du peuple, & regne en quelque façon malgré lui : au moins a-t'il cette excuſe plauſible de ne pas rendre la Couronne : au lieu que Polynice eſt regardé & craint comme un Tyran. Préjugé, qui n'attire ſur lui aucune compaſſion. On le plaint en liſant Euripide, & on le hait dans les deux Tragédies Françoiſes.

Cette différence eſt d'autant plus digne de conſidération, qu'en effet la ſituation où Euripide met ce Prince, le rend plus malheureux que coupable. On lui a ravi le Sceptre, il fait des avances pour le ravoir par la douceur, il n'a re-

cours à la force qu'à la derniere extrémité; on l'outrage, on l'entraîne, pour ainsi dire, au précipice malgré lui; & cependant il porte toute la peine de ses malheurs comme d'un crime, puisqu'il meurt, & qu'il est traité en ennemi & en criminel, même après sa mort. C'est un Heros tel qu'il le faut pour la Tragédie. Mais vous lui ôtés cet avantage. Vous en faites un Tyran, un barbare, un ennemi de son frere & de sa patrie. Les Spectateurs n'ont plus de larmes pour lui. Il mérite son sort. D'ailleurs, quel Heros lui substitués-vous pour prendre le premier rôle? Eteocle, Prince à la verité un peu moins haïssable, mais usurpateur, & par ce seul endroit, plus capable d'irriter & d'aigrir le Spectateur que de le toucher. C'est Seneque qui le premier nous a défiguré Polynice; & les François l'ont malheureusement plus suivi qu'Euripide.

Revenons. Antigone paroît sur les murs de Thebes, & & revoïant Polynice pour la premiere fois depuis son exil, elle lui fait un discours très-touchant pour le dissuader de son funeste dessein.

Polynice, avancés; portés ici la vûë,
Souffrés qu'aprés un an votre sœur vous saluë.
Malheureuse? hé pourquoi ne le puis-je autrement?
Quel Destin entre nous met cet éloignement?
Après un si long-tems la sœur revoit son frere,
Et ne lui peut donner le salut ordinaire:
Un seul embrassement ne nous est pas permis;
Nous parlons séparés comme deux ennemis.
Hé, mon frere, à quoi bon cet appareil de guerre?
A quoi ces pavillons sur votre propre terre?
Contre quel ennemi vous êtes-vous armé?
Ne trembleriés-vous pas, si je l'avois nommé? &c.
Encore à la nature Eteocle défere;
Il se laisse gagner aux plaintes d'une mere:
Il n'a pas dépouillé tous sentimens humains;
Et le fer est tout prêt à tomber de ses mains:
Et vous plus inhumain & plus inaccessible

Conservés

> Conservés contre moi le titre d'invincible,
> Moi dont, &c.

Le reste est de la même force. Mais Polynice à pris son parti. Il ne sçauroit être désarmé par une sœur qu'il aime tendrement, à moins qu'elle ne lui plonge elle-même l'épée dans le sein. Il y consentira; mais il ne consentira jamais à vivre & à ne pas se venger de son frere.

Eteocle à l'instant se montre, & accepte le défi. Confus d'avoir paru trop tard, il brûle de hâter le combat, & il dit:

> Que le champ du combat en soit aussi le prix.

Après cette courte & vive Scene, Jocaste survient & se met entre ses deux fils. Creon en conçoit de l'ombrage, & fait sentir d'un seul mot la cruelle ambition qui lui fait souhaiter que les deux freres s'entre-tuent pour lui laisser le Thrône. Racine a donné le même caractere à Creon. Chés Rotrou, Jocaste fait le même rôle que dans Seneque. Elle ordonne à ses fils de s'embrasser. Ils se regardent mutuellement avec des yeux qui respirent la rage. Polynice brave Jocaste par la défiance qu'il conçoit d'elle. C'est un défaut où Seneque a fait tomber Rotrou, qui du reste a embelli Seneque. Voici entr'autres quatre beaux vers.

> Car quelle est cette guerre & quels sont ses objets?
> Vos parens, vos amis, vos païs, vos sujets.
> C'est ce qu'on peut nommer votre parti contraire:
> De ce funeste hymen nous sommes le doüaire.

C'est que Polynice avoit épousé la fille d'un ennemi de Thebes. Les deux freres s'emportent, & se piquent de paroles aigres & menaçantes. Jocaste pour les calmer propose à Polynice des conquêtes plus dignes de lui que n'est Thebes. Elle lui dit en parlant d'Eteocle.

> Mais quoi, son regne plaît; le vôtre est redouté,
> Il a gagné les cœurs.

POLYN. Et moi moins populaire
Je tiens indifférent d'être craint ou de plaire.
Qui regne aimé des siens en est moins absolu. &c.

La Reine outrée de voir des fils ingrats dédaigner ses prieres & ses larmes, les quitte en leur disant.

Adieu, non plus mes fils, mais odieuses pestes,
Et détestables fruits de meurtres & d'incestes,
Vous ne mourrés pas seuls, & je suivrai vos pas;
Pour vous persécuter même après le trépas.

Hemon & les Capitaines Argiens ne gagent rien sur Polynice, & Creon de son côté anime Eteocle par ce vers,

Vengés-nous, vengés-vous, & vengés vos sujets.

Il est vrai qu'Eteocle malgré la passion qui l'aveugle ne laisse pas d'appercevoir l'interêt secret qui fait parler Creon. Il va même jusqu'à le lui reprocher. Mais c'est un défaut d'avoir donné ce caractere à Creon; & ce défaut a fait tomber Racine qui l'a copié dans un autre encore plus grand, comme on le verra.

Les deux freres se retirent pour choisir un lieu propre au combat, c'est-à-dire, pour ne pas se battre devant le Spectateur. Veritablement la Scene est plus vive proche le lieu même du combat. Mais outre l'inconvenient de l'unité rompuë, c'en est encore un d'être obligé d'apporter de mauvaises raisons pour ne pas exposer au Spectateur ce qu'il ne doit pas voir. Car qui empêchoit les deux concurrens de se battre dans l'endroit même où ils se trouvoient l'épée à la main?

ACTE III.

On se transporte à l'appartement d'Antigone, où l'on entend cette Princesse qui psalmodie, pour ainsi parler, quelques Stances au sujet de Jocaste, qui s'est tuée. Racine a pris ce même tour, & il a encore moins réussi. Car il fait parler Antigone d'amour devant le cadavre de sa mere,

Du moins Rotrou ne fait-il rouler ſes Stances que ſur la fortune à qui il dit des injures Poëtiques.

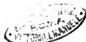
Hemon entre pour apprendre à ſon amante la mort des deux Princes. Ce récit imité d'Euripide en a auſſi les plus beaux traits. Antigone demeure quelque tems comme inſenſible; puis elle fait voir à Hemon le corps de Jocaſte. Enfin arrive Iſmene qui acheve d'accabler ſa ſœur en lui apprenant l'Edit nouveau de Creon qui défend d'inhumer Polynice ſous peine au contrevenant d'être enterré vif. Là commence un nouvel ordre de choſes, je veux dire la Tragédie de Sophocle qui fait la ſeconde partie de celle de Rotrou. Nous en avons rendu compte en ſon lieu.





LA THEBAIDE

OU LES FRERES ENNEMIS.



TRAGEDIE DE RACINE.

On sçait que Racine a demandé grace pour cette Piece qu'il fit étant encore fort jeune. Elle se sent en effet de sa jeunesse; & elle est fort différente des chefs-d'œuvres que sa plume produisit dans la suite. Il s'y est même rendu esclave de Rotrou. On ne laisse pas néanmoins d'y reconnoître Racine à certains endroits qui sont tout-à-fait bien touchés. Comme cette Piece est plus connuë que celle qui lui a servi de fonds & de modele, il suffira d'en donner un court détail pour distinguer ce qui est imité de Seneque & de Rotrou d'avec ce qui ne l'est pas. Sans doute si Racine eût traité la Thebaïde avec autant de lumieres qu'il en avoit acquis, quand il fit Iphigenie & Phedre, il auroit suivi la route d'Euripide. Ses reflexions le menoient à simplifier ses sujets à mesure qu'il avançoit. C'est aussi le grand fruit qu'on retire de l'experience & de la méditation. On sent à la fin que le suprême effort de l'art est d'approcher au plus près de la nature, & que rien n'est si simple qu'elle.

ACTE I.

La premiere Scene est presque la même que celle de Rotrou, excepté que Racine ne met pas Jocaste à sa toilette. Entr'autres beaux vers que la Reine adresse au Soleil en parlant de ses fils, elle dit :

> Tu sçais qu'lls sont sortis d'un sang incestueux,
> Et tu t'étonnerois de les voir vertueux.

Antigone qu'on étoit allé avertir, paroît; & Jocaste se dis-

pose à voler au camp avec elle pour séparer les deux freres. C'est encore Rotrou. Eteocle survient comme chés ce Poëte : & Jocaste tombe presque évanoüie à la vûë du sang dont elle voit des traces sur les vêtemens d'Eteocle.

Est-ce le sang d'un frere, ou n'est-ce point le vôtre?

Le Roi après l'avoir rassurée par le récit qu'il lui fait d'un simple combat de quelques Soldats tant ennemis que Thebains qu'il vient de terminer, veut justifier sa conduite & les raisons d'Etat qui l'engagent à livrer la bataille. Thebes le veut pour Roi & refuse Polynice. Jocaste obtient du moins une tréve & une entrevûë entr'elle & Polynice. Creon en paroissant, dévoile malgré lui son ambition qui le porte à aigrir Eteocle & à presser le combat. Jocaste & Antigone lui font sentir nettement qu'elles s'en apperçoivent. Mais Creon rejette habilement les craintes d'Antigone sur l'amour qu'elle a pour Hemon. C'est le fils & le rival de Creon. Tous ces interêts secrets qui se dévelopent sont ici plus étendus que dans Rotrou, où Creon n'essuïe de reproche sur sa soif de regner qu'un seul mot d'Eteocle. Mais chés Racine, Eteocle seul est la duppe de l'ambitieux Creon, dont tous autres Acteurs pénétrent les desseins interessés. Pourquoi donc dans l'ardeur où ils sont de détourner le combat, n'en donnent-ils aucun ombrage à Eteocle?

ACTE II.

Hemon s'entretient de son amour avec Antigone, tandis que Jocaste est allée au Temple pour consulter l'Oracle. Cette Scene est plus galante que celle du vieux Poëte, & par cela même elle plaît moins. Etoit-il question d'amour dans une crise aussi vive que celle de la révolution d'un Etat? Racine l'a bien senti lui-même; & il avouë dans sa préface que l'amour *jetté sur des personnages subalternes* devient une passion étrangere au sujet, & que d'ailleurs » les tendresses » où les jalousies des amans ne sçauroient trouver que fort » peu de place parmi les incestes, les parricides, & toutes les » horreurs qui composent l'histoire d'Oedipe & de sa mal» heureuse famille. « *Préface des freres ennemis.*

Olympe Confidente de Jocaste apporte la nouvelle de l'Oracle, qui demande en sacrifice le dernier du sang Roïal. Hemon & Antigone doutent si cet Oracle ne les regarde pas. Sur quel fondement? ignoroient-ils qu'ils n'étoient ni l'un, ni l'autre les derniers du sang Roïal? L'Oracle indiquoit assés clairement Menecée dernier fils de Creon. C'est une faute inexcusable.

Polynice dans son entrevûë avec Jocaste & Antigone, montre la même fierté que chés Rotrou. Ce caractere en est pris tout entier; & il est inconcevable que Racine si grand amateur d'Euripide n'ait pas plûtôt peint Polynice avec ses veritables couleurs. Il auroit plû davantage que lorsqu'il dit, même en si beaux vers,

> Est-ce au peuple, Madame, à se donner un Maître?
> Si-tôt qu'il haït un Roi doit-on cesser de l'être?
> Sa haine ou son amour sont-ce les premiers droits,
> Qui font monter au Thrône ou descendre les Rois?
> Que le peuple à son gré nous craigne ou nous chérisse;
> Le sang nous met au Thrône, & non pas son caprice.
> Ce que le sang lui donne il le doit accepter,
> Et s'il n'aime son Prince, il le doit respecter.

Et ceux-ci sur Eteocle,

> C'est un Tyran qu'on aime;
> Qui par cent lâchetés tâche à se maintenir
> Au rang ou par la force il a sçû parvenir,
> Et son orgueil le rend par un effet contraire
> Esclave de son peuple & Tyran de son frere,
> Pour commander tout seul il veut bien obéïr,
> Et se fait mépriser pour me faire haïr, &c.

Antigone dit à son tour tout ce que la nature & Rotrou ont dicté au Poëte de plus tendre. Mais Polynice est sourd & infléxible. Pour le tirer d'embarras un Soldat accourt & l'avertit que la tréve vient d'être rompuë. Il part & se délivre par-là des importunes prieres d'une mere & d'une sœur. Ra-

cine a ménagé avec beaucoup d'adresse cette rupture. C'est une émeute excitée par Creon qui craignoit la réconciliation des deux freres.

ACTE III.

Jocaste envoïe sa Confidente pour voir ce qui se passe, & fait un assés beau monologue, après avoir préparé l'Episode de Menecée qu'on suppose être allé voir où en sont les affaires.

Eteocle revenu avec Creon s'excuse sur la rupture de la tréve. Ce n'étoit, dit-il, à la Reine, qu'un simple démêlé qui insensiblement s'est tourné en bataille. Creon feint de souhaiter la paix. Mais le Roi qui est sa duppe l'anime au contraire à venger son fils sur les ennemis. Incontinent on vient annoncer que Polynice demande une entrevûë avec son frere. Cela n'étoit point préparé; le Roi se rend, quoiqu'avec beaucoup de peine, aux prieres de Jocaste, d'Antigone, & même de Creon, qui l'exhortent à voir Polynice. Mais Creon demeuré seul avec son Confident met bas le masque & développe l'horrible mystere qui lui fait préferer l'entrevûë des deux freres à une guerre ouverte. Il veut regner; mais sans qu'il lui en coûte du sang. La guerre pourroit être funeste à son fils Hemon, dont il vient de perdre le frere. Il connoît les haines enracinées d'Eteocle & de Polynice. Son dessein est que les deux freres s'étouffent dans leurs embrassemens; c'est-à-dire, qu'il n'a ménagé l'entrevûë que pour le combat singulier. Ce trait est bien noir. Mais sa politique est-elle bien juste? l'un ou l'autre Prince peut demeurer vainqueur, & dans ce cas Creon est bien loin de compte. Mais c'est ici un Tyran qui s'aveugle, qui foule aux pieds jusqu'aux remords, & qui fait gloire de paroître scelerat aux yeux de son Confident, pourvû qu'il entrevoïe quelque jour à monter sur le Thrône.

ACTE IV.

Dans l'entretien de Creon avec Eteocle, le premier se déguise aux yeux du second, & lui dit artificieusement au sujet de Polynice.

Mais s'il vous cede enfin la grandeur souveraine,
Vous devés ce me semble, appaiser votre haine.

Le Roi qui n'apperçoit pas le but de cet insinuation, parce que personne n'a la charité de lui dévoiler le mystere, jure une haine éternelle pour Polynice, & peint avec de grands traits l'invincible antipathie qui les sépare. Ils se sont haïs avant que de naître, & peut-être se haïront-ils encore dans le tombeau.

J'aurois même regret qu'il me quittât l'empire...
Je veux qu'il me déteste afin de le haïr, &c.

Ce morceau est digne de l'Autheur de Phedre & d'Andromaque. Creon voïant Eteocle à son point consent de sacrifier, s'il le faut, l'inclination qu'il dit avoir pour la paix.

On annonce Polynice, & il vient en effet accompagné de Jocaste, d'Antigone, & de toute la Cour. Cette Scene n'est autre chose que Seneque ou Rotrou embellis. La Reine pleure, & presse en vain.

Tous deux pour s'attendrir ils ont l'ame trop dure.
Ils ne connoissent plus la voix de la nature.

Elle ajoute quelques reproches en parlant à Polynice.

Et vous que je croïois plus doux & plus soumis, &c.

Elle a grand tort. Car ce n'est pas avec ces traits qu'on nous a peint Polynice dans le cours de ce Poëme. Il garde même parfaitement le caractere de dureté qu'on lui a donné. Car c'est lui qui propose le combat singulier. Eteocle l'accepte. Jocaste fait parler jusqu'à son désespoir. Mais après ces mouvemens qui devoient être réservés pour la fin de la Scene, le Poëte en fait naître de plus foibles qui auroient dû préceder. Par exemple, Jocaste propose à Polynice de conquérir d'autres Sceptres : puis elle se retire comme dans Seneque & Rotrou.

Et moi je vais, cruels, vous apprendre à mourir.
ANTIG. Madame... O Ciel! que vois-je? helas rien ne les touche!

Antigone

Antigone n'en dit pas davantage ; & ses freres lui échappent pour voler au combat. Le Poëte a bien fait de tenir cette Princesse dans le silence. C'étoit assés de trois interlocuteurs pour une Scene où la situation étoit violente. Tout ce que peut faire Antigone est d'envoïer Hémon après ses freres pour les séparer.

ACTE V.

Jocaste s'est tuée. Antigone fait connoître cette mort par ses larmes & ses Stances. Elle balance si elle ne suivra pas sa mere. Mais l'interêt de son amour l'emporte sur la gloire de mourir après une mere.

> Dois-je vivre ? dois-je mourir ?
> Un amant me retient, une mere m'appelle.
> Dans la nuit du tombeau je la vois qui m'attend :
> Ce que veut la raison, l'amour me le défend,
> Et m'en ôte l'envie.
> Que je vois de sujets d'abandonner le jour !
> Mais, helas, qu'on tient à la vie
> Quand on tient si fort à l'amour ?
> . . . .
> Hemon voi le pouvoir que l'amour a sur moi.
> Je ne vivrois pas pour moi-même,
> Et je veux bien vivre pour toi.

C'est un reste comique du vieux goût des Stances qui n'infecta pas long-tems Racine.

Olympe qui court éternellement depuis la Piece commencée jusqu'à la fin, tantôt du Palais au camp, tantôt du camp au Palais, vient dire à Antigone que Polynice est vainqueur. C'est qu'elle n'a vû que la moitié du combat. Racine a pris cet heureux artifice de l'Horace de Corneille, où Julie dit au vieil Horace, qu'elle a vû fuïr son fils. *Horace Act. III. Sc. VI.*

Creon se présente ensuite à Antigone. Elle croit la politique de ce Prince ambitieux bien punie par la victoire de

Polynice. Mais Creon la désabuse en lui apprenant la veritable issuë du combat. Eteocle mourant a tué son frere. Hemon même en tâchant de les séparer est mort victime de sa complaisance pour Antigone qui l'avoit chargé de ne pas abandonner ses freres. Cette mort fait renaître l'esperance dans le cœur de Creon. Il pleure un fils : mais il perd un rival. Il ose même proposer le Thrône & sa main à Antigone. Elle lui répond :

> Je le refuserois de la main des Dieux même,
> Et vous osés, Creon, m'offrir le Diadême !

CREON. Je sçai que ce haut rang n'a rien de glorieux
Qui ne cede à l'honneur de l'offrir à vos yeux.
D'un si noble destin me croïés-vous indigne ?

Peut-on considerer ce discours de sang froid, & ne pas convenir qu'il est plus digne de Tartuffe que d'un pere qui vient de perdre ses deux fils, & qui a bouleversé l'Etat pour regner ? il falloit ne lui donner que l'ambition. L'amour est abominable dans sa bouche. Il continuë pourtant ainsi.

> Mais si l'on peut prétendre à cette illustre gloire
> Si par d'illustres faits on peut la mériter,
> Que faut-il faire enfin, Madame ?

ANTIG. M'imiter.

Ce mot est très-beau. Mais Creon ne devoit pas se rendre ridicule pour faire naître un beau mot. Il l'est bien plus dans la Scene suivante, où il prend ce terme pour une marque certaine qu'Antigone s'est adoucie à son égard. Autheur de tant d'horreurs, du meurtre de deux freres ses Rois, & de deux Princes ses fils, il ne rougit point d'en tirer vanité, parce qu'il gagne un Thrône & une maîtresse. On pardonne le premier sentiment à un Prince furieux qui ne s'est occupé qu'à tout immoler à son ambition. Mais est-il naturel d'imaginer que ce même Prince, en même-tems pere, se réjouisse d'avoir perdu un rival dans un fils, & sur tout qu'il s'aveugle au point de se croire aimé d'une Prin-

ceſſe qui a percé ſa politique, qui la lui a réprochée en face, & qui lui a donné aſſés de marques de mépris pour rebuter tout autre que lui? eſt-il dis-je naturel que malgré tout cela il ſoit aſſés inſenſé pour compter ſur l'amour d'Antigone, ſans autre fondement qu'une ſimple parole, ſi peu obſcure d'ailleurs, qu'elle n'eſt belle, que parce qu'on voit clairement qu'Antigone a pris le parti de ſe tuer pour ſuivre ſa mere & ſon amant?

C'eſt en effet ce qui arrive: & afin qu'il n'en doute pas, Olympe meſſagere univerſelle de la Piece lui vient apprendre qu'Antigone s'eſt frappée d'un poignard en diſant ces mots:

Cher Hemon, c'eſt à toi que je me ſacrifie.

A cette nouvelle Creon ſe ſacrifie preſque lui-même à Antigone, tant il eſt plein de ſon extravagante paſſion, qu'il avoit ſi peu marquée avant le cinquiéme Acte. Le Thrône ne lui eſt plus rien. Il n'a qu'Antigone devant les yeux; il dit au Ciel:

Vous m'ôtés Antigone; ôtés moi tout le reſte.

Il implore la foudre. Apparemment il n'avoit point d'épée, comme chés les Grecs. Enfin l'excès de ſa fureur & de ſon déſeſpoir le fait tomber entre les mains des Gardes.

L'on s'eſt arrêté ſur ces derniers traits pour faire voir que ce n'eſt pas aſſés d'imaginer beaucoup de reſſorts dans une Piece, ſi tous ne jouent enſemble & à propos. C'eſt pour cela que les Grecs, & Racine à leur exemple dans quelques-unes de ſes autres Pieces, ont rendu leurs ouvrages plus ſimples. Une voix ſeule eſt plus touchante & fait plus d'effet que vingt voix, ſur tout ſi une ſeule détonne; & de même une ſeule paſſion bien conduite va plus ſûrement au cœur que pluſieurs autres, quand même elles s'entr'aideroient, & à plus forte raiſon ſi l'une nuiſoit à l'autre, comme l'amour & l'ambition s'entre-nuiſent dans cette Tragédie.

Après ce détail il eſt aiſé de reconnoître ce qui appartient ici à Seneque, à Rotrou, & à Racine. On conclura

qu'il est surprenant que ce dernier Poëte par un amour aveugle pour la premiere de ses Tragédies ait voulu faire croire que quand il la composa, » il dressa à peu près son plan » sur les Phœniciennes d'Euripide; & qu'à l'égard de la » Thebaïde qui est dans Seneque, il étoit un peu de l'opi- » nion de Heinsius, & tenoit comme lui que non seule- » ment ce n'étoit point une Tragédie de Seneque; mais que » c'étoit plûtôt l'ouvrage d'un déclamateur qui ne sçavoit » ce que c'étoit que Tragédie. «

Préface des freres ennemis.

Racine n'est certainement entré dans ces sentimens que quand il a imprimé sa préface, c'est-à-dire long-tems après qu'il eût reconnu que la route des Poëtes Grecs valoit mieux que celle des Latins.

JOCASTE

DE LODOVICO DOLCE'.

CE Poëte, ainsi que les autres, a changé le titre d'Euripide. Car la Thebaïde, l'Antigone, & Jocaste ne sont pour le fonds que les Phœniciennes du Poëte Grec. Dolcè le traduit à son ordinaire. Mais ce qu'on ne doit pas lui pardonner c'est d'avoir changé la seconde Scene qui est si belle. Il n'a osé faire monter Antigone sur une tour, comme elle fait chés Euripide; & par-là il a perdu toute la beauté de la Scene qu'Euripide avoit si soigneusement imitée d'Homere. Ces deux anciens Poëtes étoient d'assés bons guides pour ne pas engager Dolcè à s'écarter ici de leurs traces, lui qui ne fait presque autre chose que les traduire dans tout le reste.

Come la mela [illegible] rosseggia
alta sul ramo più alto
Se ne scordarono i [illegible]?
No.
Non la poterono giungere.
Saffo

MEDÉE

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

JASON oubliant qu'il devoit tout à Medée qui l'avoit délivré d'un peril certain dans la conquête de la toison d'or, & qui avoit tout sacrifié pour le suivre à travers tant de perils & de mers, résolut de l'exiler avec les enfans qu'il avoit eûs d'elle, après avoir épousé à ses yeux Glauca fille du Roi de Corinthe. La vengeance qu'en tire Medée est le sujet de cette Tragédie. L'action est si frappante qu'elle a fait la matiere de plusieurs Tragédies imitées de celle d'Euripide. Ovide en a composé une qui n'est pas venuë jusqu'à nous, & dont Quintilien nous a conservé ce vers si connu,

Servare potui, perdere an possim rogas?
Si j'ai pû le sauver, ne puis-je le détruire?

Ennius avoit traduit en vers Latins la Medée d'Euripide, & l'on en trouve des fragmens dans Ciceron. On dit que Mecenas même avoit traité ce sujet à sa maniere. Mais ce qui nous reste de meilleur en ce genre se réduit à la Medée de Seneque, à celle de Louis Dolcè, à la traduction de Buchanan, à une Tragédie de P. Corneille, sous le nom de Medée, sans compter celle *a* de la Toison d'or, & l'Opera de Thesée. Nous en parlerons au sujet de la Tragédie d'Euripide qui leur a donné lieu.

Il y a neuf personnages, à sçavoir, Medée, Jason, Creon, Roi de Corinthe, Egée Roi d'Athenes, les deux fils de Medée encore enfans, leur Gouverneur, la Confidente de Medée, & un Officier, outre le Chœur composé des femmes Corinthiennes attachées aux interêts de Medée. La Scene

a Elle n'a point de rapport au sujet present, quoique Medée y joue le principal rôle.

est dans le vestibule du palais de Creon. *a* Corneille dit que c'est *une place publique*, & il trouve bien peu de vrai-semblance à y faire parler des Rois. Il a raison quant au dernier article. Mais rien n'oblige à croire que ces sortes de vestibules, où Euripide place si souvent ses Scenes, fussent toujours publics. Il est croïable que c'étoient des portiques séparés des appartemens interieurs, mais élevés, & fort differens en toute maniere de ce qu'on nomme places publiques. Quelquefois ces portiques étoient en vûë des places & des ruës, comme la Tragédie d'Oreste le suppose; mais on n'a point de preuve que cela fût toujours ainsi.

Il est bon de se rappeller en peu de mots l'histoire de Medée si élegamment écrite dans le septiéme livre des Metamorphose d'Ovide. Elle étoit fille d'Aëtas Roi de Colchos *b*, & très versée dans l'art magique, c'est-à-dire très spirituelle. Mais elle usa mal de son art & de ses lumieres : car elle se rendit celebre par ses forfaits. L'amour qu'elle conçût pour Jason fut la source de tous ses crimes. Jason fils d'Æson Roi d'Iolcos avoit été supplanté par son oncle Pelias usurpateur des Etats d'Æson. Le jeune Prince qui avoit été dérobé à la fureur du Tyran revint & redemanda ses Etats. Mais Pelias pour s'en défaire en Politique *c*, l'engagea à tenter l'expedition de la Toison d'or à la tête des Argonautes. Il s'agissoit d'aller à Colchos, & de ravir cette riche Toison gardée par des Taureaux à gueule enflammée, & par un horrible Dragon. Ce fut là que Medée l'aima, & le rendit maître de ce thresor sans danger, mais aux dépens de sa patrie & de son pere Aëtas dont le sort dépendoit de la Toison. L'amante & l'amant prirent la fuite. Aëtas les poursuivit en vain. Jason revint à Iolcos avec son épouse. Elle trouva moïen de le délivrer de l'usurpateur Pelias, en feignant d'avoir un secret pour le rajeunir; & sous ce frivole pretexte elle engagea ses filles même à l'égorger. Medée & Jason contraints de fuir après cet attentat aborderent à Corinthe, où Jason abandon-

a Piere Corneille, examen de Medée.
b Colchos capitale de la Colchide à l'embouchure du Phase.
c Ainsi en usa Eurysthée à l'égard d'Hercule.

na Medée pour se livrer à de nouvelles amours. Ce dernier trait est le sujet de la Tragédie d'Euripide. Il n'est pas ici question de démêler l'histoire de la fable, puisque c'est la fable qui fait le fonds du poëme. On peut seulement observer en passant que Medée, quoique coupable d'avoir trahi son pere, & tué son frere Absyrte, dont elle jetta, dit-on, les membres en chemin pour arrêter la poursuite d'Aëtas, 'est pourtant justifiée du meurtre de ses fils par quelques autheurs qui veulent rendre au moins la chose douteuse. Ælien dit par exemple qu'une autre tradition veut que les fils de Jason aïent été tués, non par Medée, mais par les Corinthiens; & il ajoute, que ce fut à la priere des Corinthiens qu'Euripide tourna autrement son sujet, & rejetta sur Medée un forfait si odieux. Il y a eû même des critiques qui ont voulu sur quelqu'autre authorité incertaine qu'Euripide ait reçû des Corinthiens cinq talens pour en user ainsi. Que cela soit ou non, Euripide dans ce sujet, comme dans les autres, avoit différentes traditions qu'il pouvoit suivre, & celle qu'il a suivie étoit beaucoup plus propre au Théatre qu'aucune autre. *Ælian. var. hist. l. 5. c. 21.*

ACTE PREMIER.

La Scene s'ouvre par la *a* Confidente de Medeé. » *b* Plût aux » Dieux, dit-elle, que le vaisseau des Argonautes n'eût ja-

---

a *Grec.* Nourrice. *Comme dans la Tragédie d'Hippolyte.*

b Phedre nous apprend dans une de ses fables deux choses assés importantes pour les remarquer. 1°. Que cette ouverture de Scene étoit fort estimée de son tems, puisqu'il la cite comme un des plus beaux morceaux, pour tacher de dérider les censeurs de ses fables. 2°. Que ce même morceau étoit critiqué par les délicats, parce que Minos avoit vogué sur la mer Egée long-tems avant qu'Argus eût fabriqué le vaisseau qui porta son nom. Ce vaisseau n'étoit donc pas le premier. Euripide a donc eû tort de le supposer tèl. Que répond à cela Phedre? » Que » voulés-vous donc qu'on vous fasse, » lecteur plus censeur que Caton, si les » fables ni petites ni grandes ne peuvent » vous contenter? croiés-moi, n'allés » point chicaner avec les lettres, de peur » qu'elles n'aïent leur tour à vos dépens. » Ceci regarde ceux qui font profession » de tout dédaigner, & qui veulent s'attirer la reputation d'esprits superieurs » à force de blamer les belles choses, qui » sont aussi éloignées d'eux que le Ciel » l'est de la terre. «

La Fontaine a imité cette fable dans celle qu'il a faite *contre ceux qui ont le goût difficile.* C'est la 23. qui commence par ces vers.

Quand j'aurois en naissant reçû de Calliope, &c.

» mais abordé à Colchos ; que les Pins du mont Pelion n'euf-
» sent point été coupés pour composer ce fatal vaisseau, &
» que la Toison n'eût pas été enlevée ? « elle en apporte la raison ; Medée ne seroit pas criminelle & malheureuse ; criminelle, pour avoir fait mourir Pelias à Iolcos par les mains de ses propres filles, sous prétexte de le rajeunir ; malheureuse, à cause de la perfidie de son époux qui l'a traînée à Corinthe pour l'y sacrifier à de nouvelles amours. » Medée au
» desespoir, (continuë-t'elle,) atteste la foi violée, & les
» Dieux témoins de son hymen. Elle seche de douleur, &
» s'en laisse consumer. Semblable à un marbre, elle ne pa-
» roît avoir de vie que lorsqu'elle pleure son pere, sa patrie,
» & sa maison qu'elle a trahis, pour suivre un étranger, qui
» la trahit & la méprise à son tour. Elle apprend trop tard à
» ses dépens combien il est doux de vivre dans sa terre natale.
» Elle haït même ses enfans, & ne peut plus supporter leur
» vûë. « En un mot la Confidente apprehende quelque funeste effet d'une douleur si profonde. » Elle m'est connuë, dit-elle;
» un cœur aussi fier que le sien ne peut essuïer un outrage,
» sans en venir a de cruelles extrêmités. «

Comme elle apperçoit alors les enfans de Medée qui reviennent avec leur *a* Gouverneur, elle ajoute : » les voici.
» Helas, ils ne songent pas à la douleur où leur mere est plon-
» gée ! heureux âge, qui ignore les cruels chagrins ! « Le Gouverneur lui demande pourquoi elle a laissé Medée seule. Elle répond que la violence de son chagrin l'a contrainte de sortir & de raconter ses plaintes au Ciel & à la terre. Coutume Grecque, qui montre que ce prologue détaché & les autres semblables ne laissent pas d'avoir leur fondement dans les manieres anciennes. Par-là ils devoient moins choquer les Grecs, qu'ils ne nous choquent. Ils se plaignoient au Soleil; on se plaint aux Echos en poësie. Tout cela ne signifie autre chose, sinon qu'on veut exhaler sa douleur en liberté. Et voilà l'unique fondement vrai-semblable des monologues des Grecs, sur tout d'Euripide. Le

---

a Gr. Pedagogue, *comme dans l'Electre de Sophocle, & les Phœniciennes d'Euripide.*

Le Gouverneur dit que Medée ignore encore les nouveaux affronts qu'on lui prépare, & qu'en effet on songe à l'exiler de Corinthe avec ses enfans. La Confidente fait remarquer à ces jeunes Princes que leur pere est prest de les abandonner. Puis elle dit au Gouverneur de les emmener, & sur tout de ne les pas laisser approcher de leur mere, dont la fureur lui paroît pronostiquer quelqu'attentat funeste. Cette Scene entre deux personnes attachées aux interêts de Medée a toute la naïve douceur de celles de Terence.

Au moment que les petits Princes sont prêts d'entrer dans le Palais, on entend les cris de Medée qui est dans son appartement. Elle se dit la plus malheureuse des femmes. Elle fait des imprécations contre ses enfans, son époux, toute sa maison, & contre-elle même. Ces plaintes, & d'autres semblables sont entrecoupées par les réflexions de la Confidente, qui fait promptement retirer les enfans de Medée. Sur quoi elle débite une très belle morale sur les soucis cuisans qui dévorent les têtes couronnées.

Quelques Dames Corinthiennes destinées à composer le Chœur accourent aux cris de Medée pour prendre part à ses chagrins. Medée redouble ses plaintes, & toujours sans paroître. Autre sujet de réflexions & de tendre pitié pour des personnes amies, telles qu'on suppose celles du Chœur. Elles engagent la Confidente à presser Medée de se montrer, afin de la consoler par leurs entretiens. » J'y vole, répond » celle-ci; mais je doute si je pourrai gagner sur elle de pa-» roître. Je vais l'en presser en votre faveur, quoique sem-» blable à une Lionne farouche elle nous effraïe de ses re-» gards, quand nous osons lui parler. Que les hommes ont » été peu sages! ils ont inventé le chant pour animer les » festins. Que ne trouvoient-ils plûtôt l'art de calmer les » dépits cruels & les transports affreux qui produisent si sou-» vent le renversement des maisons. C'est à guerir ces maux » qu'il falloit emploïer l'harmonie. Car à quoi bon cher-» cher dans le chant, l'allegresse que les festins reveillent » assés d'eux-mêmes? « Cette pensée a paru belle à Euripide. Aristophane en a pourtant jugé autrement.

Hugues a Grotius s'est donné la peine de la traduire en vers latins fort délicats, aussi-bien que Buchanan dans sa Medée. Mais ces exemples de finesse Anacréontique qui nous paroissent hors de leur place dans le Tragique, nous montrent seulement combien il est difficile de representer entierement nos Poëtes Grecs, tels qu'ils sont. Plusieurs traits pareils sont des traits perdus pour quiconque ne se transporte pas dans le siecle où ils sont nés.

ACTE II.

Medée avertie par la Confidente consent à se montrer. Elle tient, pour ainsi dire, sa Cour, & commence par s'insinuer adroitement dans le cœur des Dames Corinthiennes, pour les faire entrer dans ses interêts. Elle dit qu'elle veut bien les voir pour ne pas leur donner sujet de se plaindre d'elle; que les Princes pechent souvent en se montrant trop, ou trop peu, & choses semblables. Sa douleur exigeoit pourtant de la solitude. » Car enfin abandonnée de son époux, triste » jouet d'une Cour étrangere, elle n'a plus de ressource que » le tombeau « Elle détaille le malheur des femmes que leur état contraint de prendre un mari, à peu près comme Hippolyte peint celui d'un homme qui prend le parti du mariage. *Hippolyte, Trag. T. I.*

A entendre Medée, » il faut d'abord qu'une femme achette un époux, c'est à-dire un maître, & peut-être un maître » insupportable. Destinée à devenir esclave, elle ignore à » qui sa liberté sera venduë, & elle entre, pour ainsi parler, » dans une nouvelle region. « C'est à peu près sur ce ton qu'elle continuë, en exceptant les Dames à qui elle adresse la parole. Car au moins elles ont une ressource dans leur

---

a *Nil me peccet Judice, siquis*
Proavos multùm sapuisse neget,
Placuit thalamos quibus & festas
Ornare dapes Carmine, lætas
Quod mulceret molliter aures:
At multifidis nemo Camœnis
Decuit stygios sistere luctus,
Unde & mortes, & funesti
Casus totas vertére domos.
Atqui potiùs debuit istis
Musa mederi: namquid cœnâ
Ridente juvat tendere vocem,
Cum res per se sit grata satis
Dulcis mortalibus esca?

patrie pour se consoler d'un mauvais choix. Mais pour Medée, étrangere, inconnuë, sans parens, sans amis, à qui pourra-t'elle confier ses chagrins? tout cela est jetté avec artifice afin de concilier le Chœur. Medée le gagne en effet si bien, que a Corneille n'a pas dû, ce semble, être surpris de voir que cette Princesse fasse le Chœur dépositaire des vengeances qu'elle prépare à un mari perfide, & à un Tyran odieux. On le verra plus particulierement dans la suite. Medée en effet, quoique coupable, est réduite à un tel point d'infortune, & si indignement traitée par son époux & par le Roi de Corinthe, qu'elle enleve tous les suffrages en sa faveur.

Il est vrai que par-là cette piece paroît authoriser, ou plûtôt justifier un peu des crimes, & des crimes execrables. Mais outre que Medée est punie par ses propres forfaits, on avoura que la conduite de Jason la force en quelque maniere à commettre de pareils attentats, & la rend moins odieuse aux spectateurs. C'est un caractere singulier qu'Euripide a produit sur la Scene, & que Quinaut a si bien exprimé d'après lui dans son Opera de Thesée.

Le destin de Medée est d'être criminelle
Mais son cœur étoit fait pour être vertueux.

Thesée Opera Act. II. Sc. I.

Et dans la Scene neuviéme du second Acte,

Dépit mortel, transports jaloux
Je m'abandonne à vous.
Et toi, meurs pour toujours, tendresse trop fatale.
Que le barbare Amour que javois crû si doux
Se change dans mon cœur en Furie infernale!
Dépit mortel, transports jaloux
Je m'abandonne à vous.
Inventons quelque peine affreuse & sans égale:
Préparons avec soin nos plus funestes coups:

a Corneille, Examen de Medée.

Ah ! si l'ingrat que j'aime échappe à mon courroux,
Au moins n'épargnons pas mon heureuse rivale.
Dépit mortel, transports jaloux,
Je m'abandonne à vous.

Le Chœur se livre donc aux interêts de Medée. Sur cela Creon Roi de Corinthe paroît avec cet air fier qu'inspire la Tyrannie. Il vient un peu brutalement annoncer lui-même à Medée qu'il l'exile avec ses enfans. Il ne fait pas même difficulté de lui en dire les raisons. Il redoute sa jalousie contre une rivale, & son art dangereux : car on n'ignoroit pas qu'elle étoit versée dans la magie, science estimée des Grecs, mais suspecte. C'est ainsi qu'il la traite. Aussi Medée se plaint-elle d'un mérite qui lui est si fatal. » Le mérite, dit-» elle, est onereux ; & la science attire des jaloux qui cher-» chent à la rendre odieuse. « Puis, après une morale très fine sur ce point, elle ajoute que l'état de sa fortune ne doit pas la rendre redoutable à un Roi ; que c'est son époux & non le Roi qu'elle accuse d'infidelité ; qu'enfin elle ne demande qu'une retraite dans ses Etats pour y vivre inconnuë. Mais Creon la lui refuse. Il craint encore plus sa tranquillité que ses fureurs. Il s'attendoit à des éclats de la part d'une Princesse outragée, & il ne trouve qu'une femme éplorée qui tombe à ses genoux, & qui emploïe tout ce que la pitié a de plus tendre pour le fléchir. Cela même fait un effet contraire, & devient pour lui un sujet plus considerable de crainte. Un courroux si modeste lui paroît couvrir quelque chose de fatal. Ainsi tout ce que peut obtenir Medée après s'être abbaissée jusqu'aux supplications, c'est un jour unique pour préparer sa fuite : à peine même lui accorde-t'on ce court intervalle. Il semble qu'on voit Didon demander à son perfide Enée, « quelques jours de délai pour donner à sa pas-» sion & à ses fureurs le tems de se rallentir. «

Æneid. l. 4. v. 433.

Tempus inane peto, requiem spatiumque furori, &c.

Cette Scene d'Euripide est pour le moins aussi-bien touchée que celle de Virgile. C'est le même Génie, avec cette

différence dont il faut convenir, à sçavoir, que Creon nous paroîtroit trop dur. Tels étoient après tout les Grecs. Medée lui dit donc, » daignés au moins m'accorder un jour pour » me disposer à un départ si précipité. Laissés-moi pourvoir » à la sûreté de mes enfans malheureux, puisqu'un pere aujourd'hui dédaigne ces tendres soins. Souffrés que la pitié » vous touche. Helas, vous êtes pere ; & pouvés-vous n'être » pas sensible aux maux d'une mere au desespoir ? ce ne sont » point mes malheurs particuliers, ce n'est point mon exil, » qui m'afflige : c'est leur infortune qui me desespere. « Emû d'une priére si touchante, & de tout ce qui a précédé, Creon dit qu'il n'a pas le cœur d'un Tyran. Il accorde un jour à Medée, comme on l'a déja dit, mais à condition qu'elle sera punie de mort, si le lendemain la retrouve à Corinthe. Tout cela augmente encore la compassion des personnages du Chœur.

Creon retiré, Medée dévoile toute sa rage. » Pensés-vous, » dit-elle, que sans l'espoir d'une vengeance éclattante, Medée eût pû s'abbaisser à flatter un Tyran ? j'ai du moins » acheté l'avantage d'avoir vû le traître aveuglé au point de » m'arrêter en ces lieux pour un jour ; précieux jour où je sacrifierai le pere, la fille, & l'époux ! « Elle délibere sur la maniere de les faire périr. Elle craint, non-pas de mourir, mais de manquer sa vengeance, & d'être un objet de risée pour ses ennemis. Elle conclut aux Philtres magiques, ou pour parler plus juste, au poison. » Mais réprend-elle, eux » immolés, quel sera mon azile ? quelle main fidelle se prê» tera à mes malheurs ? je ne vois encore aucune ressource. » Hé-bien, demeurons, & dans l'attente d'une retraite assû» rée, vengeons-nous en secret & sans éclat. Que si le destin » me trahit, & m'oblige de précipiter ma fuite, je fondrai » sur eux le poignard à la main, & dûssai-je perir moi-même, » ils periront. Ma fureur ne connoît plus de bornes. Non, » vénérable Hecate [a], vous que j'ai choisie pour ma Divinité » tutelaire, il ne sera pas dit qu'ils aïent eû le plaisir cruel » de jouir impunément de mes larmes. Je sçaurai à mon

[a] *La Lune, Déesse des Magiciens.*

„ tour changer en un deuil horrible leur hymen & mon exil. „ Allons, Medée, mets en usage tous tes enchantemens. Por- „ te la vengeance jusqu'à la barbarie. C'est à present qu'il faut „ tout oser. Tu vois l'outrage; venge toi. Issuë du Soleil, „ sçavante dans l'art des charmes, femme enfin, & par cela „ seul capable des plus hardis projets, serois-tu la fable & le „ jouet du perfide Jason, & des vils descendans de Si- „ syphe? *a*. "

Elle s'en va; & le Chœur qui lui est dévoué goûte par avance la vengeance de Medée, & la gloire qu'elle va acquerir au sexe en punissant la perfidie d'un époux. Ce même Chœur frappé du crime de Jason justifie tous ceux des femmes en pareil genre à l'égard de leurs époux; morale pernicieuse, & qu'on ne peut pardonner ici qu'aux fureurs que Medée a soufflées dans le cœur de ces femmes, & à l'idée qu'elles avoient de la foi conjugale violée par les maris.

ACTE III.

Æneid. l. 4. C'est ici, comme dans Virgile, une entrevuë d'un époux & d'une femme dédaignée; Scene assés délicate à toucher, & qui n'a pas même paru sans défaut dans ce judicieux Poëte, où Enée joue un assés mauvais rôle, aussi bien que Pyrrhus avec Hermione dans l'Andromaque de Racine. Je ne pense pas qu'Euripide paroisse plus heureux. Cependant une situation pareille étant une source de grandes beautés ne devoit pas être omise par un Poëte qui aimoit le pathetique.

Jason commence. Tout son discours est plus artificieux que solide. A l'en croire Medée doit seule s'imputer son bannissement de Corinthe. Elle auroit pû y vivre heureuse en domptant sa colere. Mais ses emportemens contre un grand Roi ont réduit Jason à n'oser la plaindre, & à la trouver même heureuse d'en être quitte pour l'exil. Il proteste qu'il n'a rien omis pour fléchir Creon, & que tous ses efforts ont été vains, parce que Medée a aigri le Roi par ses fureurs. Jason veut donc au moins adoucir par ses secours la fuite de

a Ancien Roi de Corinthe.

son épouse. Medée outrée d'un pareil discours & des offres qu'on lui fait, interrompt Jason, & ne lui épargne pas les noms les plus odieux. Elle a tout sacrifié pour lui, jusqu'à devenir criminelle pour lui plaire : c'est en faisant mourir le vieux Roi Pelias par les mains de ses filles. Elle a dérobé Jason à mille perils. Par elle il a dompté les Taureaux qui vomissoient des flammes. Par elle il a trompé la vigilance du Dragon qui gardoit la Toison d'or. Quel prix de tant de bienfaits? Jason la répudie, & va épouser une rivale à ses yeux. Elle atteste la foi violée, & tant de marques trompeuses d'un amour feint. » Hé, dis-moi, continuë-telle, chargée de tes mépris où puis-je porter mes pas? sera-ce dans ma » patrie, & dans le palais de mon pere? je les ai trahis pour » toi. Seroit-ce chés les infortunées filles de Pelias? & de » quel œil reverroient-elles la main qui a tué leur pere? » plus d'amis, plus de parens pour moi. Je t'ay tout sacrifié, » cruel, &c. « Ces sentimens sont à peu près les mêmes que ceux d'Hermione à l'égard de Pyrrhus.

Racine Andromaque : Act. IV. S. V.

Je ne t'ay pas aimé, cruel : qu'ai-je donc fait?
J'ai dédaigné pour toi les vœux de tous nos Princes :
Je t'ai cherché moi-même au fonds de tes Provinces;
J'y suis encor malgré tes infidelités. &c.

Medée même est plus emportée: Aussi étoit-elle plus outragée qu'Hermione, qui n'étoit pas mariée avec Pyrrhus chés Racine Les enfans de Medée réduits à une triste indigence par un pere qui consent à leur exil, servent encore à animer ses plaintes trop bien fondées.

Jason replique en Orateur embarrassé, & qui cherche de vains détours pour éluder de bonnes raisons. Il attribuë, non à Medée, mais à Venus son heureuse entreprise de la Toison d'or. C'est l'amour aveugle qui engagea Medée malgré elle à le servir. Mauvaise excuse: aussi glisse-t'il legerement sur ce point; & il se croit assés justifié sur l'article de la reconnoissance, d'autant-plus qu'il a tiré cette Princesse d'un climat barbare pour la transporter en Grece, region polie, sensible au mérite, & qui a sçû connoître tout l'esprit

de Medée. C'eſt une flatterie pour la Grece. On ne ſçait comment la nommer, tant elle eſt hors de place, & peu aſſortie à une pareille Scene. A l'égard de ſon nouvel hymenée, Jaſon s'excuſe d'une maniere qui ne pouvoit être tolerable que pour les Anciens. C'eſt une alliance Roïale & un appui néceſſaire qu'il a cherché pour Medée même & pour ſes enfans. Il étoit exilé comme elle & ſans reſſource : triſte héritage pour une illuſtre poſterité. Ce nouvel hymen lui donne du luſtre, & procure de puiſſans amis à ſes enfans. Jaſon ſemble preſque vouloir que Medée lui ſçache gré d'une perfidie qu'il croit, dit-il, avantageuſe pour elle. Voilà où mene la néceſſité d'entrer dans ces ſortes de ſituations ſi intereſſantes d'ailleurs ſur le Théatre.

Les uſages mis à part, comme choſes très différentes dans les divers tems, on conviendra que dans l'*Andromaque* Pyrrhus apporte de plus méchantes raiſons à Hermione quand il lui dit ſans détour,

Là même.

Je voulus m'obſtiner à vous être fidelle :
Je vous reçûs en Reine, & juſques à ce jour
J'ai crû que mes ſermens me tiendroient lieu d'amour.
Mais cet amour l'emporte, & par un coup funeſte
Andromaque m'arrache un cœur qu'elle déteſte.
L'un par l'autre entraînés - nous courons à l'autel
Nous jurer malgré nous un amour éternel.

Jaſon nie du moins que l'amour ait produit ſon infidelité. Il veut que ce ſoit l'interêt de ſon épouſe, de ſes enfans, & le ſien. Le Chœur lui dit nettement que ſon diſcours eſt captieux, mais que ſa conduite eſt inexcuſable. Il falloit en effet que les raiſons de ce Prince paruſſent au moins ſpecieuſes aux ſpectateurs, puiſque Medée elle-même daigne y repliquer. » Je te confondrai, dit-elle, d'une ſeule parole. Puiſque cet » hymen t'a paru ſi innocent, falloit-il le faire ſans mon aveu ? » non, non, ajoute-t'elle ; ce ne fut pas là ton motif. Tu dé» daignois une femme étrangere, & ſur le retour de l'âge. « Jaſon perſiſte à ſoutenir ſes raiſons, & pour dernier adieu il offre

offre à Medée de l'argent & des gages d'hospitalité pour fixer le lieu de son exil où elle voudra. Ceci donnera beau jeu aux ennemis outrés de l'antiquité Théatrale. Mais c'est une affaire de coutume antique qu'il faut passer au siecle d'Euripide. J'en fais mention pour avertir seulement que je ne prétends point déguiser ni embellir ce Poëte, quoique l'équité demandât que dans une traduction suivie on mît un équivalent moins choquant pour nos mœurs.

Medée toujours fiere & noble dans sa colere refuse tout d'un parjure. Jason prend les Dieux à témoin qu'il n'omet rien en faveur de Medée & de ses enfans. Elle le renvoïe à sa nouvelle épouse, à peu près comme Hermione renvoïe Pyrrhus à Andromaque,

Perfide, je le voi, *Là même.*
Tu comptes les momens que tu perds avec moi ;
Ton cœur impatient de revoir ta Troyenne
Ne souffre qu'à regret qu'une autre t'entretienne.
Tu lui parles du cœur, tu lui parles des yeux.
Je ne te retiens plus ; sauve toi de ces lieux :
Va lui jurer la foi que tu m'avois jurée ;
Va profaner des Dieux la majesté sacrée.
Ces Dieux, ces justes Dieux, n'auront pas oublié
Que les mêmes sermens avec moi t'ont lié.
Porte au pied des Autels ce cœur qui m'abandonne,
Va, cours, mais crains encor d'y trouver Hermione.

L'adieu de Medée est pourtant plus court & moins tendre, comme il devoit l'être. » Va retrouver ta nouvelle épouse. » Je le voi, tu languis en son absence, & je t'arrête trop. » Va, cours à l'autel, & hâte un hymen, qui grace aux » Dieux te coutera plus d'un repentir. «

Les Dames Corinthiennes remontent à la source des malheurs de Medée. C'est l'amour. Elles prient Venus Déesse sage au gré des Chœurs Grecs, d'écarter de leur union conjugale les dépits, les jalousies, les transports causés par un amour aveugle. Elle font ensuite un autre retour sur elles-mêmes au sujet de l'exil de Medée ; & elles relevent le bon-

heur qu'on a de vivre dans sa patrie comparé avec toutes les suites affreuses de l'exil. Medée cependant livrée à sa rêverie n'est point sortie du Théatre.

Egée Roi d'Athenes arrive subitement & sans être annoncé, comme s'il tomboit des nuës. C'est un personnage amené pour tirer Medée d'intrigue. Après les premieres civilités, & un récit mutuel des avantures de cette Princesse & d'Egée, on voit aisement où tend cette Scene. Egée vient de Delphes où il étoit allé demander à Apollon un héritier de son Thrône. Il revient avec un Oracle fort obscur, dont il s'attend de trouver l'interpretation dans les lumieres de Pithée Roi de Trezene. Medée saisit cette occasion d'exposer ses maux à Egée. Elle implore son secours, & un azile dans ses Etats, avec toute la vivacité & toute la tendresse possible, promettant qu'en revanche elle trouvera dans son art un secret infaillible de le mettre au comble de ses vœux en lui procurant des successeurs. Egée entre dans ses interêts; mais il exige de Medée qu'elle aille à Athenes sans qu'il paroisse entr'eux aucun concert: si Creon & Jason découvroient qu'il y eût de l'intelligence, ils auroient droit de la redemander à main armée. Medée promet tout: mais elle veut s'assûrer de ce Prince, & tirer de lui un serment de ne pas l'abandonner; & cela sous pretexte que ce serment mettra Egée à couvert de tout reproche, si les alliés viennent à lui demander raison de sa conduite. Le serment se fait à la maniere des Grecs, ainsi qu'on l'a pû déja voir dans l'Iphigenie en Tauride: & le Chœur touché de la générosité d'Egée, lui souhaite un heureux retour dans ses Etats, & toutes les prosperités qu'il mérite.

Par ce secours inopiné, Medée voit un obstacle de moins à sa vengeance. Elle a un azile assûré. » C'est à present, dit-» elle, ô Déesse de la vengeance, que je puis en sûreté » triompher de mes ennemis. Le chemin de la victoire m'est » ouvert, & l'esperance renaît dans mon cœur. « Sur cet espoir, elle développe au Chœur tout le plan de son intrigue. C'est de rappeller Jason, de recourir à la feinte pour le regagner, & de faire presenter par ses enfans un don funeste à sa rivale. Voilà une partie de sa vengeance. A la seule pensée

du reste qu'elle ne dit pas, elle s'effraïe elle-même. » Je fre» mis, dit-elle, quand je songe à l'attentat horrible qui me » reste à concerter. Car enfin le dessein en est pris, je massa» crerai moi-même mes enfans. » Medée fremit & soupire en disant ceci : ce soupir & ce retour sur elle sont bien exprimés à la Françoise dans l'Opera de Thesée.

Ah faut-il me venger
En perdant ce que j'aime !
Que fais-tu ma fureur ? où vas-tu m'engager ?
Punir ce cœur ingrat, c'est me punir moi-même :
J'en mourrai de douleur : je tremble d'y songer,
Ah faut-il me venger
En perdant ce que j'aime !
Ma rivale triomphe & me voit outrager.
Quoi, laisser son amour sans peine, & sans danger !
Voir le spectacle affreux de son bonheur extrême !
Non, il faut me venger
En perdant ce que j'aime.

Thesée Opera Act. V. Sc. I.

Le Chœur effraïé a beau vouloir arrêter une mere furieuse, & lui representer combien elle est dénaturée de s'armer contre ses propres enfans. Medée replique qu'il n'est plus tems, qu'elle a pris son parti, & que pourvû que Jason soit puni, il lui importe peu à quel prix.

LE CHOEUR. Quoi, vous oserés tuer vos enfans, & vous êtes mere !

MEDE'E. C'est pour frapper Jason par l'endroit sensible.

LE CHOEUR. Et ce coup ne retombera-t'il pas sur vous ?

MEDE'E. Il n'importe. Le sort en est jetté; n'en parlons plus.

Ce mouvement de pitié que Medée apperçoit dans les Dames Corinthiennes, fait qu'elle leur demande encore une fois le secret pour cet attentat. Aussi-tôt elle envoïe une de ses femmes chercher Jason. » Va, dit-elle ; ta foi m'est

» connuë. Amene moi ma victime. confidente & femme ; » tu dois servir doublement mes fureurs. «

Le Chœur persiste à détourner Medée d'un si execrable dessein. Ceci paroît chanté. Il y a deux strophes emploïées en l'honneur d'Athenes, dont voici le sens. » O Athenes, re- » gion cherie des Dieux, séjour de la sagesse, où l'on dit que » les Muses ont fixé la divine Harmonie, où Venus, dit-on, » sur les bords du Céphize répandit un souffle aussi doux que » celui des Zephirs, où enfin Cypris, en couronnant de » fleurs sa belle chevelure, a laissé les tendres Amours & les » Génies qui présidentaux beaux arts... « Le Chœur s'interrompt tout à coup, & se tournant vers Medée, » de quel œil, » dit il, cette Athenes, cette ville si polie verra-t'elle une » mere encore teinte du sang de ses enfans ? « Là il redouble ses priéres pour la fléchir : mais en vain.

ACTE IV.

Jason averti vient trouver Medée. Elle fait tout ce qu'elle a promis dans la Scene precedente, qui pour le dire en passant prévient un peu trop celle-ci : c'est-à dire que Medée fait excuse à Jason de son emportement. Elle avouë qu'à tort elle a blâmé un hymen politique & avantageux pour ses enfans & pour elle-même. Elle va jusqu'à dire quelle auroit dû favoriser cet hymen, & couronner de ses mains la nouvelle épouse. » Paroissés, dit-elle, chers gages de mon hymen, » paroissés sans crainte ; embrassés un pere : étouffons nos » haines anciennes. Mon courroux cesse ; & je me récon- » cilie. Baisés la main paternelle. Helas, enfans malheureux, » le serés-vous long-tems ? Ciel, quel souvenir affreux vais- » je me rappeller ! attendrie & saisie de crainte, je ne puis re- » tenir mes larmes. « Cela est ambigu ; & Jason attribuë cette tendresse à un retour sincere de la part de Medée, tant elle a sçû faire servir la nature même à l'artifice. Il la loue d'avoir enfin ouvert les yeux sur ses véritables interêts. Il assûre ses enfans qu'il les cherit toujours d'un amour de pere ; il les flatte de l'espoir d'être dans la suite Rois de Corinthe ; & il souhaite enfin de les revoir dignes de lui dans un âge

plus avancé. » Mais d'où vient, dit-il à Medée, détour-
» nés-vous vos regards & vous baignés-vous de pleurs? Ah,
» répond-elle, c'est le souvenir de mes fils qui m'arrache ces
» larmes. Je suis mere; & ce souhait paternel qui vient de
» vous échapper en leur faveur a réveillé dans moi une
» crainte secrette qu'il ne s'accomplisse pas.

Medée voïle ainsi la veritable cause de sa douleur, & amene peu à peu Jason au point d'écouter la demande qu'elle lui fait d'empêcher l'exil de ses enfans par l'entremise de la fille du Roi. Jason promet de le tenter, & se flatte d'y réussir par cette voïe. Medée propose enfin, pour gagner tout-à-fait cette Princesse, de lui envoïer par ses enfans un don digne d'elle, une robe très-fine, & une Couronne d'or. » Allés, dit-elle à ses femmes, ne
» différés pas d'apporter les présens que je lui destine. Mille
» fois heureuse cette épouse d'être unie à un époux tel que
» Jason! Elle mérite de posseder le gage précieux que le So-
» leil mon ayeul a laissé à sa posterité. Venés, chers enfans,
» prenés cette robe & cette couronne, & portés un thrésor
» si estimable à cette Roïale épouse. «

Jason veut empêcher Medée de se dépouiller ainsi elle-même pour une Reine qui n'a point besoin de ses présens. Enyvré du fol amour qui le possede il croit, dit-il, que le cœur de Jason lui sera plus précieux que tout l'or du monde. » Ah, repart Medée, les présens touchent les Dieux
» mêmes. L'or agit plus efficacement sur les cœurs que les plus
» beaux discours. Elle est Reine, elle est heureuse, & je fuis.
» Je racheterois l'exil de mes fils au prix non seulement de
» l'or, mais de ma vie. Partés donc, mes enfans, & allés
» trouver ma Souveraine, l'épouse de votre pere: suppliés,
» pressés, obtenés votre grace, & faites qu'elle reçoive de
» ses mains les dons que vous lui portés. C'est un point né-
» cessaire. Allés, remplissés mon attente, & revenés m'an-
» noncer un heureux succès. «

J'ai mis ici tout le détail de cette Scene si interessante, pour laisser voir qu'après tout Jason paroît un peu trop crédule. Il devoit, ce semble, connoître assés Medée pour s'en défier. Mais il est aussi vrai que la passion aveugle les hommes;

& c'est sur ce principe qu'on excuse le peu de défiance de Pyrrhus dans l'Andromaque de Racine.

Après le départ de Jason le Chœur acheve la Scene, & prévoit ce qui va arriver, à sçavoir que les dons de Medée feront périr la Princesse, & la pareront, comme il dit, pour Pluton.

Le Gouverneur des fils de Medée revient avec eux. » Vos » enfans, dit-il, ne sont plus exilés. La Princesse a reçû fa- » vorablement vos dons. « A cette nouvelle Medée ne répond que par des soupirs & des pleurs, dont le Gouverneur, qui en ignore le sujet, s'étonne d'autant plus qu'il attendoit d'elle des marques de joïe. Pour toute réponse, elle le ren- » voïe. Puis s'adressant à ses deux fils, elle leur dit: » Chers » enfans, vous avés donc une retraite assurée dans ce Pa- » lais. Vous y vivrés privés d'une mere. Car, helas, il me » faut chercher des climats étrangers. Je ne goûterai point » le plaisir flatteur que j'attendois d'un âge plus avancé. On » ne me verra point vous choisir des épouses, ni allumer » pour vous le flambeau nuptial. Triste effet de mes em- » portemens contre Creon! c'est donc en vain que je vous » ai porté dans mes flancs: en vain m'en a-t'il couté tant de » soins pour élever votre enfance. J'esperois que vous se- » riés un jour mon appui, & que des mains si cheres me ren- » droient les derniers devoirs. Espoir si doux pour les hu- » mains, qu'êtes-vous devenu pour moi? séparée de mes fils » je vais traîner une vie languissante. Contraints à votre » tour de passer dans une famille étrangere, vous ne verrés » plus une mere tendre. Ah, pourquoi tournés-vous sur » moi vos regards, déplorables enfans? que ces dernieres » caresses, que ce souris me déchirent le cœur! Que ferai- » je, helas, cheres Compagnes? cette vûë m'attendrit & » me désarme. Non, je ne puis souscrire à mon barbare ar- » rêt. Ils me suivront. Quoi, pour punir un ingrat, je me » rendrois moi-même malheureuse! non, encore une fois. » Mais sera-t'il dit que les perfides se riront impunément de » Medée? Ah! je reprens mes fureurs. Osons tout. Lâche » tendresse, as-tu pû m'arracher une indigne pitié? rentrés » mes enfans; je vous suis. S'il est des Dieux témoins & en-

» nemis d'un pareil ſacrifice que m'importe ; je n'en croirai » pas mes mains ſouillées... Que vais-je oſer ? ah ! mon cœur, » ne commettons pas un ſi horrible attentat. Epargnons no- » tre ſang. Ils vivront du moins, & me conſoleront dans ma » fuite. Non, non, par tous les Dieux infernaux, je ne ſouf- » frirai pas que mes plus cruels ennemis puiſſent outrager » leur enfance. Mes fils au point où nous en ſommes ne » peuvent éviter le trépas. Hé bien, puiſque telle eſt leur » deſtinée, ils recevront la mort de celle dont ils reçurent » le jour. C'en eſt fait : leur arrêt eſt prononcé. Auſſi bien, » je le vois, la couronne & la robe fatale auront eû leur » effet. La Princeſſe expire : fuïons, précipitons ma ven- » geance, & appellons mes enfans pour la derniere fois. » Venés, mes fils, embraſſés votre mere. &c.

Ces dernieres tendreſſes & ces embraſſemens mutuels devoient faire une grande impreſſion dans le ſpectacle, Medée entend encore malgré elle les cris de la nature. Elle les étouffe, & renvoïe derechef ſes enfans. » Allés, reti- » rés vous. Je ne puis plus ſoutenir leur vûë. Je ſuccombe » ſous le faix de mes maux. Je ſens toute l'horreur du cri- » me que je vais commettre. Mais la rage a banni la raiſon ; » & juſqu'où le déſeſpoir ne porte-t'il pas les humains ?

Rien ne nous fait ici entrevoir ſi Medée reſte ſur le Théatre. Il y a apparence qu'elle n'en ſort pas, & que livrée à ſa noire triſteſſe elle attend le ſuccès de ſes préſens. Cela paroît par le commencement de l'Acte cinquiéme, & par la tranquillité du Chœur qui en finiſſant le quatriéme Acte ſe contente de porter ſes refléxions ſur les inquiétudes qu'entraîne après ſoi la tendreſſe des meres pour leurs enfans, de comparer l'état du mariage avec le célibat, & de préferer la douceur de ce dernier état aux avantages onéreux du premier. Cette morale eſt fort belle : mais eſt-elle aſſés vive après une ſituation auſſi violente que celle de la Scene précedente ? la verité eſt qu'elle paroît ménagée exprès avec le chant pour adoucir l'impreſſion faite ſur les eſprits, & pour les diſpoſer à de plus grands efforts de paſſion par un paſſage doux & inſenſible. C'eſt ce que Boileau dit en parlant de l'Autheur Tragique.

Despr. Art Poët. ch. 3.

Il faut qu'en cent façons pour plaire il se replie;
Que tantôt il s'éleve, & tantôt s'humilie:
Qu'en nobles sentimens il soit par tout fécond:
Qu'il soit aisé, solide, agréable, profond:
Que de traits surprenans sans cesse il nous réveille;
Qu'il coure dans ses vers de merveille en merveille,
Et que tout ce qu'il dit facile à retenir
De son ouvrage en nous laisse un long souvenir.
Ainsi la Tragédie marche, agit, & s'explique.

Voilà Euripide; & je ne doute pas que ses plus grands ennemis ne lui donnent une partie au moins des talens qu'exige ici Despreaux, & particulierement celui qu'il souhaite aux Poëtes.

Là même, Chant I.

Heureux qui dans ses vers sçait d'une voix légere
Passer du grave au doux, du plaisant au sévere.

Il faut en effet dans la Tragédie ménager les sentimens pour la suspension des esprits, comme dans un tableau les couleurs pour le repos des yeux.

ACTE V.

Medée impatiente de sçavoir l'issuë de ses presens, qui tarde trop à son gré, voit tout-à-coup arriver un Officier de Jason dont les regards effarés montrent assés que tout est en pleurs dans le Palais. Cet Officier par un reste de pitié pour son ancienne Reine, s'écrie dès qu'il l'apperçoit: » Fuïés, malheureuse Princesse: fuïés, qu'attendés-vous? » Glauca & Creon expirent victimes de vos dons cruels. « Medée pour couronner sa joïe se fait raconter en détail cet horrible dénoument. » Ce sera pour moi, dit-elle, un sur- » croît délicieux de plaisir, si j'apprens que leur supplice ait » été affreux. « L'Officier fait sa narration en cette maniere. » Jason avec ses enfans entroit dans l'appartement nup- » tial. Nous commençons à goûter le plaisir d'une heureu- » se réconciliation. Car le bruit s'en étoit répandu à la Cour;

&

» & les Courtisans s'empressoient autour des jeunes Princes. » L'un leur prenoit la main ; l'autre les embrassoit ; moi-» même comblé de joïe je les suivois dans l'appartement des » femmes. La Reine d'un œil serain aborde Jason : mais à » peine a-t'elle apperçu ses fils qu'elle détourne les yeux : » comme si elle eût été saisie d'horreur à cet aspect. Jason » toutefois a sçû la gagner par ce peu de mots : Calmés vo-» tre colere, Princesse : pourquoi détourner vos regards ? » les fils ne sont pas moins à vous que le pere. Daignés re-» cevoir les dons qu'ils vous offrent, & obtenir leur grace » du Roi. Qu'ils éprouvent vos bontés pour Jason. La vûë » des présens offerts adoucit le cœur de la Princesse. Elle » promet tout, & charmée de ces dons, elle attend le départ » des Princes pour se revêtir de la robe. Elle se met la cou-» ronne sur la tête, & consultant le miroir pour arranger ses » cheveux, elle goûte une secrette complaisance à l'aspect de » cette parure. Elle se leve ; elle fait plusieurs tours avec des » regards sur elle-même, & des airs qui marquoient assés la » vaine joïe dont elle se repaissoit. Mais bien-tôt après » (quel affreux spectacle ?) nous l'avons vûë changer de » couleur. Ses genoux se dérobent sous elle. A peine peut-» elle se soutenir un moment. Elle retombe sur son Thrô-» ne. Une de ses femmes la croïant frappée du Dieu Pan ou » de quelqu'autre Divinité ennemie, s'effraïe & appelle du » secours. En effet, on voit l'écume sur ses lévres, ses yeux » éteints & égarés, & tout son corps sans couleur. Elle jette » d'horribles cris : toute la Cour s'émeut, & les femmes cou-» rent çà & là, les unes vers le Roi, les autres à Jason. Le » mal étoit au comble. Elle étoit sans voix : ses yeux se fer-» moient à la lumiere. Incontinent elle soupire, elle se ré-» veille, mais pour lutter avec un double mal. Car la cou-» ronne qui environnoit sa tête jettoit un tourbillon de flam-» mes, & la robe empoisonnée la consumoit. Toute entou-» rée de feux, elle se fuit elle-même, & secouant sa cheve-» lure, elle tâche d'arracher la fatale couronne. Vains ef-» forts : plus elle en fait, plus la flamme redouble. Enfin, » elle tombe méconnoissable à tout autre œil qu'à celui d'un » pere, tant sa beauté étoit défigurée. L'éclat de ses yeux

» & de son teint avoit disparu. Le sang mêlé de feu lui » inondoit le visage. Les chairs mêmes tomboient comme » les gouttes ardentes d'un flambeau. Les os étoient décou-» verts : loin d'oser toucher ce cadavre enflammé, à peine » pouvoit-on en soutenir la vûë. Son déplorable pere qui » ignoroit ce qui alloit lui en coûter, entre enfin, & se » jettant sur le corps de sa fille avec de grands cris, il le » tient serré dans ses bras. Fille infortunée, dit-il, qui des » Dieux t'a si cruellement frappée, pour me précipiter au » tombeau ? oui, je veux t'accompagner aux Enfers. Après » ces premiers transports de douleur, il veut se relever. » Mais, helas, les funestes ornemens de la fille s'attachent » au corps du pere, comme le lierre au laurier. Vainement » il s'efforce de les détacher ; il se sent arrêté. S'il redou-» ble ses efforts, la chair est enlevée. Les forces l'abandon-» nent ; & contraint de ceder au poison il expire entre les » bras de sa fille. Enfin, la fille & le pere sont étendus par » terre ; spectacle capable d'attendrir... même votre cœur. « L'Officier finit en conseillant la fuite à Medée. Il ajoûte une sentence ou refléxion sur l'instabilité des choses humaines. Le Chœur plaint la fille du Roi d'avoir porté la peine dûë à l'infidelité de Jason.

C'est ici que Medée après le départ de l'Officier s'apprête tout de bon à executer sa derniere vengeance dont le projet a tant coûté à son cœur. » Elle se voit, dit-elle, dans » l'impossibilité de dérober ses enfans à la fureur des ven-» geurs de Creon. Il faut donc qu'ils meurent. C'est à » une mere à leur perçer le sein. Ses coups seront plus » doux que ceux d'une main ennemie. « C'est la même pensée & les mêmes vers que ci-dessus. » Hé bien, mon cœur, » arme-toi de barbarie. Pourquoi frémir ? ne differe plus » un crime horrible, mais nécessaire. Main infortunée, » prens le poignard ; prens : va trancher des jours malheu-» reux : cesse de trembler, & oublie que tu vas te baigner » dans mon sang. O mes fils ! souvenir cher & cruel ! faut-» il donc que je sois mere ! mais, non : oublions-le au moins » pour ce jour-ci. La douleur & les larmes auront leur tour. » Ils ne m'en seront pas moins chers : je n'en serai que plus » malheureuse. «

Elle rentre pour accomplir ce projet. Le Chœur épouventé jette des cris, s'adresse au Soleil autheur de la naissance de Medée, & le prie d'arrêter cette mere inhumaine devenuë la Furie de ses enfans. Il s'adresse ensuite à Medée elle-même, & il emploïe les menaces. Mais inutilement : on entend les cris de ses fils, comme ceux des victimes frappées, qui tâchent d'éviter de nouveaux coups. Les Dames Corinthiennes veulent entrer: mais ne elle peuvent forcer les obstacles. Elles ont recours aux larmes & aux cris pour réveiller la pitié dans le cœur de cette nouvelle Ino. C'est le nom qu'elles lui donnent, parce que Ino *a* se jetta dans la mer avec son fils Melicerte. Cette historiette, toute courte qu'elle est, paroît languir dans une Scene aussi vive que celle qui se passe derriere le Théatre.

Sur ces entrefaites Jason arrive pour punir la cruauté de Medée, & plus encore pour soustraire ses fils à la vengeance de la Maison Roïale & des Corinthiens. Il apprend que ses enfans sont massacrés par les mains de leur mere. Furieux il veut briser les portes. Mais Medée s'éleve dans les airs, sur un char que lui avoit donné le Soleil son ayeul. Horace *b* & Seneque *c* disent que ce char étoit traîné par des Dragons aîlés. Euripide ne dit rien de cette circonstance qui est peu importante.

Quoique ce dénouement soit magique aussi-bien que la mort de Glauca & de Creon, il produit une situation bien interessante, je veux dire, les adieux de Jason & de Medée. Elle lui dit d'abord; pour arrêter ses efforts inutiles, le sens à peu près de ces vers de Corneille.

---

a Ino étoit fille de Cadmus & d'Harmonie. Le dépit qu'elle conçût contre Athamas son époux, qui avoit tué son fils Learque, lui inspira, disent les Poëtes, une fureur divine, de sorte qu'elle se précipita dans la mer avec son autre fils Melicerte. Medée ne l'imita qu'en partie.

b *Hac delibutis ulta donis pellicem*
Serpente fugit alite. Hor. Epod. 3.

c *Squamosa gemini colla serpentis jugo*
Summissa prabent. Senec. Med. v. 1021.

P. Corneille, Medée, Scene derniere.

Que sert de t'emporter à ces vaines Furies?
Epargne, cher époux, les efforts que tu perds:
Voi les chemins de l'air qui me sont tous ouverts;
C'est par-là que je fuis, & que je t'abandonne.

» [a] Barbare mere, s'écrie Jason, monstre exécrable aux Dieux » & à l'Univers, comment as-tu osé plonger un poignard » dans le sein de tes propres enfans pour me frapper dans » eux & par eux? comment vois-tu encore la lumiere après » cet attentat? « Ensuite de ces emportemens, il reproche à Medée tous ses crimes, insensé, dit-il, d'avoir traîné avec lui dans la Grece une pareille Furie. Medée répond qu'elle auroit trop dequoi confondre son infidele, quand même Jupiter ne seroit pas témoin de leur conduite réciproque. » Quoi, dit-elle, j'aurois souffert le triomphe & le bonheur » d'un ingrat? non; appelle-moi barbare: charge-moi de » noms encore plus detestés. Il me suffit d'être vengée, & » de joüir de ta peine. « Voilà au moins le tour & le sens de sa réponse.

JASON. Et c'est à vos dépens, cruelle, que vous vous êtes vengée.

MEDE'E. Que m'importe à quel prix, pourvû qu'un perfide ne se rie pas de Medée.

JASON. Chers enfans, quelle mere vous a donné le jour! (*il faut remarquer qu'il voit leurs corps ensanglantés dans le char de leur mere.*)

MEDE'E. Chers enfans, c'est un pere infidele qui vous a perdus.

JASON. Ma main du moins ne s'est pas trempée dans leur sang.

MEDE'E. Elle a fait plus. Elle m'a trahie.

JASON. Ce leger mal devoit-il être si cruellement puni?

---

[a] Un Commentateur (Gaspar. Stiblin) fait la liste de dix injures qu'il a trouvées dans cette Scene. La chose n'étoit pas assés curieuse pour en tenir registre. Au reste, ces injures répondent à celles que le Théatre souffre encore de nos jours sans se dégrader: & l'on ne sçauroit sans injustice en faire un crime à Euripide.

MEDE'E. Perfide, oses-tu nommer leger un pareil outrage ? connois-tu le cœur d'une femme ?

Jason demande du moins les corps de ses fils pour les ensévelir. Medée les lui refuse. Elle va, dit-elle, les cacher dans un Temple de Junon pour enlever ces tristes restes à la fureur de ses ennemis. Elle établira même des fêtes & des expiations solemnelles à Corinthe pour appaiser leurs Manes. Ce sont apparemment ces fêtes & ces expiations qui ont pû faire croire que les Corinthiens avoient égorgé ces enfans sur l'autel où Medée les avoit laissés en fuïant de Corinthe, suivant une autre tradition. Pour elle c'est Athenes qui va la revoir en qualité d'épouse d'Egée. Enfin, elle prédit à Jason qu'après avoir assés vécu pour sentir tout le poids de son infortune, il périra accablé sous les débris du vaisseau des Argonautes : ce qui arriva en effet. Un jour qu'il dormoit à l'abri de ce vaisseau, une poutre détachée lui fracassa la tête.

JASON. Puissent les Eumenides & la Vengeance te réserver le supplice dû aux parricides !

MEDE'E. Hé quel Dieu prêteroit l'oreille aux vœux d'un parjure & d'un impie !

Les adieux du côté de Medée se terminent par cette amere dérision. » Va rendre les derniers devoirs à ta nou- » velle épouse. Tu ne sens pas encore tous tes maux. Le » tems & la vieillesse me vengeront de plus en plus ; « & choses semblables. Il y a encore quelques sentimens très-fins comme ceux-ci.

JASON. O enfans chéris !

MEDE'E. Oui, chéris d'une mere, mais non pas de toi.

JASON. Cruelle ! & c'est vous qui les avés égorgés.

MEDE'E. C'étoit pour ton supplice.

JASON. Helas ne pourrai-je au moins les embrasser !

MEDE'E. Caresses tardives ! Hé ne les as-tu pas bannis ?

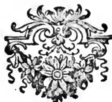
JASON. Au nom des Dieux, accordés-moi cette triste consolation.

MEDE'E. Non : tes efforts sont vains.

Jason en proïe à son désespoir prend les Dieux à témoins d'un refus si barbare. En effet, l'on ne sçauroit trop remar-

quer combien un pareil refus devoit être douloureux à Jason dans l'idée des Anciens, eû égard à leur maniere de penser sur les morts & les funerailles. Nous avons vû l'exemple d'un refus semblable dans les Phéniciennes. C'étoit-là le dernier trait que Medée réservoit à Jason, & le plus haut comble de l'action Tragique. Medée après avoir ainsi fait languir son époux par une lente vengeance, se fait enlever sur son char volant *a*.

a Telle est la Tragédie d'Euripidie fondée sur l'histoire Grecque de son tems, ou plûtôt sur des traditions fabuleuses. Car, au rapport d'Herodote, (*Clio ou l.* I.) les Historiens de Perse rapportoient bien différemment des Grecs l'enlevement de Medée par Jason, & généralement tous les rapts des femmes qui causerent une haine irréconciliable entre les Grecs & les Asiatiques. Le premier enlevement (disent les Perses) fut celui d'Io fille d'Inachus Roi d'Argos par des Marchands Phœniciens, qui la conduisirent en Egypte. Le second est celui d'Europe fille du Roi de Tyr, que des Cretois enleverent, pour rendre la pareille aux Phœniciens. Medée fut la troisiéme enlevée à Colchos par Jason, & vainement redemandée par le Roi son pere, à qui les Grecs alleguérent le rapt d'Io, dont ils n'avoient point reçû de réparation. Au siécle suivant, Paris fils de Priam s'avisa de son côté d'enlever Helene aux Grecs, qui les premiers crurent devoir s'en venger, ce que ne faisoient pas les Asiatiques. De là les haines mutuelles qui mirent l'Europe & l'Asie en combustion dans la suite des siécles.



MEDÉE

TRAGEDIE DE SENEQUE.

ACTE PREMIER.

LE premier Acte consiste en deux Scenes, à sçavoir un monologue de Médée, & un autre du Chœur. Medee explique le sujet en s'adressant aux Dieux vengeurs de la foi conjugale violée par un ingrat époux. P. Corneille a traduit presque mot pour mot cette Scene, & toutes celles de Seneque qui sont un peu interessantes. Voici la premiere de Seneque travaillée par les mains de ce grand homme.

Souverains protecteurs des loix de l'hymenée,
Dieux, garands de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur. &c.

P. Corneille, Medée, Act. I. Sc. VI.

Seneque nomme tous ces Dieux; ce que son habile imitateur ne fait pas.

Et vous troupe sçavante en noires barbaries,
Filles de l'Acheron, pestes, Larves, Furies,
Fieres sœurs, si jamais notre commerce étoit
Sur vous & vos serpens me donna quelque droit,
Sortés de vos cachots avec les mêmes flammes,
Et les mêmes tourmens dont vous gênés les ames.

Seneque dit: » Sortés telles que vous parûtes à mon hy» men. « Cela est plus fort.

Apportés-moi du fond des antres de Mégére
La mort de ma rivale & celle de son pere,
Et si vous ne voulés mal servir mon courroux,

Quelque chose de pis pour mon perfide époux.
Qu'il coure vagabond de Province en Province;
Qu'il fasse lâchement la cour à chaque Prince:
Banni de tous côtés sans bien & sans appui,
Accablé de fraïeur, de misere, d'ennui. &c.

Medée dans le Poëte Latin dit beaucoup plus & en moins de mots sur l'article de Jason. Car en demandant aux Dieux une vengeance plus sensible pour lui, elle l'exprime par ce mot, *qu'il vive.* Il est vrai qu'elle ajoûte dans la suite ce que Corneille lui fait dire. Il auroit peut-être suffit d'ajoûter, *qu'il vive malheureux*, ou plûtôt de ne rien ajoûter du tout pour ne pas affoiblir un trait sublime.

L'on peut juger du reste de la Scene par ce commencement. C'est donc proprement-là le poinr où commence l'action Tragique. Medée offensée se détermine à punir sa rivale que Seneque appelle Creüse, & à sacrifier aussi Creon pere de cette Princesse, pour punir Jason. Le Chœur sans faire connoître qui il est, (car il faut deviner que ce sonr des citoïens de Corinthe) chante une espece d'hymne nuptiale pour les nouveaux époux. Tel est le premier Acte, qui est assurément fort au-dessus du premier d'Euripide.

ACTE II.

Medée sent sa fureur se ranimer par les apprêts de l'hymen de Jason. Elle fait ici une déclamation comme dans l'Acte précedent. Mais son amour se réveille en mêmetems que son courroux: & trouve des raisons pour justifier un ingrat aimé. Veritablement ces raisons ont quelque solidité. Car Seneque suppose ingénieusement que Jason ne peut éviter la mort, s'il refuse la main de Creüse. C'est qu'Acaste fils de Pelias menace de ravager Corinthe, si Creon ne lui livre Jason & Medée. Jason a le bonheur de trouver grace aux yeux de Creon, à condition d'épouser Creüse, de sorte que l'on trouve moïen d'appaiser Acaste & de menager la paix en lui livranr seulement Medée. Medée est donc la seule victime d'Etat qu'on sacrifie dans Seneque,

Seneque. Cet heureux artifice a été imité par Corneille ; & c'est le pivot sur qui roule l'une & l'autre Tragédie, la Latine, & la Françoise. Ainsi dans le second Acte de Seneque Medée pardonne en secret à Jason, & se contente de prendre le parti d'immoler Creüse, parce qu'elle est sa rivale, & Creon parce qu'il manque au devoir de l'hospitalité par politique. La Confidente de Medée exhorte sa maîtresse à cacher du moins sa rage. C'est-là qu'on voit cette belle pensée que Corneille a renduë avec ses défauts.

NERINE. Forcés l'aveuglement dont vous êtes seduite
Pour voir en quel état le Ciel vous a reduite.
Votre paït vous haït, votre époux est sans foi :
Dans un si grand revers que vous reste-t'il ?

P. Corneil. Medée Act. I. Sc. V.

MEDE'E. Moi :
Moi, dis-je, & c'est assés.

NERINE. Quoi, vous seule, Madame !

MEDE'E. Oui, tu vois en moi seule & le fer & la flamme,
Et la terre & la mer, & l'enfer. & les Cieux,
Et le sceptre des Rois, & la foudre des Dieux.

Ce *moi*, qui a paru si sublime à Despreaux, & si mal accompagné du reste, comme d'un allongement languissant, est précisement le même que celui du Poëte latin avec tout ce qui l'accompagne.

NUTRIX. Abiere Colchi, conjugis nulla est fides :
Nihilque superest opibus è tantis tibi.
MEDEA. Medea superest. Hic mare & terras vides,
Ferrum que & ignes, & Deos & fulmina.

Enfin Medée consent à prendre la fuite. Mais elle est resoluë d'ensanglanter ses adieux, & de laisser des marques terribles de sa vengeance.

Creon qui a porté l'arrêt de bannissement contr'elle, vient la presser de quitter ses Etats. Cette Scene est imitée d'Euripide. S'il y a moins de simplicité, en recompense elle brille d'esprit. Corneille n'a fait que la traduire sans omettre aucun des défauts ni aucune des beautés. En voici quelques

traits, premierement pour les défauts. C'est le commencement.

Là même. Act. II. Sc. II.

Quoi, je te vois encore ! avec quelle impudence
Peux tu sans t'effraïer soutenir ma presence ?
Ignores tu l'arrêt de ton bannissement ?
Fais tu si peu de cas de mon commandement ?
Voïés comme elle s'enfle, & d'orgueil & d'audace :
Ses yeux ne sont que feu, ses regards que menace.
Gardes, empêchés-la de s'approcher de moi.

Ce dernier vers sur tout est peu digne de la majesté Roïale.

Arcete famuli tactu & accessu procul.

Euripide n'a point donné cette lâche crainte à Creon. En revanche voici du beau de Seneque & de Corneille, qui n'est pas dans le Poëte Grec. Creon reproche à Medée d'avoir trahi sa patrie; elle répond,

Si j'eusse eû de l'horreur de tant d'énormes fautes
Que devenoient Jason & tous vos Argonautes ?
Sans moi ce vaillant chef que vous m'avés ravi
Eût peri le premier, & tous l'auroient suivi...
Je vous les ai sauvés, je vous les cede tous :
Je n'en veux qu'un pour moi; n'en soïés point jaloux.
Pour de si bons effets laissés moi l'infidelle :
Il est mon crime seul, si je suis criminelle.
Aimer cet inconstant, c'est tout ce que j'ai fait ;
Si vous me punissés, rendés-moi mon forfait.

Il est vrai que ces pensées sont plus brillantes que solides : mais après tout c'est de l'ingenieux, & cette sorte de broderie ne laisse pas quelquefois de relever une Scene Tragique, sur tout quand elle est tissuë par une main de maître telle qu'étoit celle du grand Corneille. J'oserai toutefois le dire, dussai-je encourir la disgrace des adorateurs de ce sublime génie, il paroît qu'il court souvent avec trop d'ardeur

à ce qui s'appelle, *esprit* : ce qui le fait quelquefois donner dans le faux brillant. Combien de Scenes de ce goût ! presque toute la piece d'Horace, où il y a d'ailleurs tant de sublime, joue sur les titres de sœur & d'amante, de frere & d'époux, d'Albe & de Rome. L'esprit de Seneque & de Lucain a formé le tour de celui de P. Corneille, heureux d'avoir trouvé dans ses propres forces assés de ressource pour ne pas se rendre entierement esclave de ceux qu'il vouloit bien regarder comme ses maîtres, & choisir pour ses guides.

Creon accorde enfin à Medée un seul jour, ainsi que chés Euripide. Le Chœur bat la campagne à son ordinaire. Au sujet de la navigation des Argonautes, il parodie ces vers d'Horace,

Olli robur & æs triplex
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commisit pelago ratem. *Hor. Ode 3. l. 1.*

» a Celui-là avoit sans doute un cœur de roche & de bron-
» ze, qui risqua le premier d'essuïer sur un vaisseau fragile
» la violence d'une mer courroucée. «

ACTE III.

L'Acte troisiéme commence par un entretien de Medée avec sa Confidente, comme le précedent ; & cette Scene ne dit rien de nouveau. C'est Medée furieuse dont une Confidente tache d'arrêter les emportemens. L'arrivée de Jason qui survient n'y est pas même préparée. Ces délicatesses n'étoient pas du goût de Seneque. L'entrevuë de Jason & de Medée est pleine de beautés. Il y a même une adresse fort judicieuse, & qu'Euripide n'a point emploïée, ou du moins si bien emploïée. C'est de rendre Jason excusable, en ne le faisant infidelle que pour sauver ses enfans. En effet Acaste menaçoit leurs jours autant que ceux de Jason. Il falloit leur trouver un appui, & il ne s'en presentoit point d'autre, que l'hymen de Creüse qu'on lui offroit. Voilà un prétexte plau-

a Trad. du P. Sanadon. Horace edit. de Paris 1728.

fible pour pallier une infidelité, & pour la faire envifager comme neceffaire. Auffi Corneille a-t'il pris toute cette Scene avec le même reffort. Par ce moïen Jafon y foutient affés bien fon perfonnage; & Medée n'y perd rien de fa dignité: elle dit d'abord comme dans Euripide,

P. Corneille, Medée Act. III. S. III.

Où me renvoïés-vous fi vous me banniffés?
Irai-je fur le Phafe, où j'ai trahi mon pere,
Appaifer de mon fang les manes de mon frere?
Irai-je en Theffalie où le meurtre d'un Roi
Pour victime aujourd'hui ne demande que moi...
Prodigue de mon fang, honte de ma famille,
Auffi cruelle fœur, que déloïale fille
Ces titres glorieux plaifoient à mes amours:
Je les pris fans horreur pour conferver tes jours.

Ces derniers vers ont encore plus de force dans Seneque. » Je n'ai rien emporté dans ma fuite que les membres difper-» fés de mon frere Abfyrte égorgé par mes mains. Je les ai » même prodigués pour toi. Je t'ai livré patrie, pere, frere, » honneur, tout: voilà ma dot. Rends moi ce que je t'ai » donné. «

Nil exul tuli
Nifi fratris artus: hoc quoque impendi tibi.
Tibi patria ceffit, tibi pater, frater, pudor.
Hâc dote nupfi. Redde fugienti fua.

Tels font encore ceux-ci.

JASON. *Objicere crimen quod potes tandem mihi?*
MEDEA. *Quodcunque feci.*

P. Corneille là même.

MEDE'E. Oui je te les reproche, & de plus...
JASON. Quels forfaits?
MEDE E. La trahifon, le meurtre, & tous ceux que j'ai faits.

Et les fuivans,

JASON. *Hinc rex & illinc.*

MEDEA. *Est & his major metus*

Medea.

JASON. Il est aisé de fuir : mais il n'est pas facile
Contre deux Rois aigris de trouver un azile.
Qui leur resistera s'ils viennent à s'unir.

MEDE'E. Qui me resistera si je te veux punir ?

P.Corn. ibid.

Enfin il y a un trait de rage qui vaut son prix. Medée contrainte de subir l'exil redemande au moins ses enfans. Jason ne peut se resoudre à se priver d'un gage si précieux : & Medée dit,

Sic gnatos amat.
Benè est : tenetur ; vulneri patuit locus.
Il aime ses enfans ce courage inflexible :
Son foible est découvert : par eux il est sensible,
Par eux mon bras armé d'une juste rigueur
Va trouver des chemins à lui percer le cœur.

P.Corn. ibid.

Jason parti, Medée fait le projet d'empoisonner par ses enchantemens la robe & le bandeau qu'elle destine à sa rivale en présent. Le Chœur paroît témoin de tout cela, ou tout au moins d'une partie de la Tragédie & du projet de Medée : ce que je remarque exprès pour faire voir que P. Corneille s'est mépris, quand il a dit que Medée ne prend point, à ce qu'il semble, ces resolutions violentes en présence du Chœur. Il est pourtant véritable que l'intermede de cet Acte & les suivans ne roulent que sur la colere & les menaces de cette Princesse, & donnent lieu à de grandes morales, d'ailleurs assés inutiles, pour ne pas dire ennuïeuses, sur la fureur des femmes offensées. La différence est bien sensible entre le Chœur de Seneque & celui d'Euripide. Dans ce dernier le Chœur est composé des amies de Medée ; amies que son adresse & ses malheurs lient de plus en plus à ses interêts. Elle peut donc leur faire part de ses projets. Il n'en est pas ainsi chés Seneque, où le Chœur semble n'avoir nul rapport avec Medée, & n'être qu'un personnage postiche pour

P. Corneil. examen de Medée.

remplir les vuides des entractes. Aussi le Chœur dès le premier Acte, loin de plaindre Medée, celebre par des chants le nouvel hymenée de Jason. Cette différence si marquée resout pleinement les difficultés de Corneille.

ACTE IV.

Le quatriéme Acte est très singulier par l'extravagance qui y regne d'un bout à l'autre, & par la beauté du projet si mal executé. Ce sont deux Scenes, l'une de la Confidente, & l'autre de Méde. Celle-là vient annoncer que sa maîtresse est occupée à des enchantemens magiques. Mais comment l'annonce-t'elle ? par la description de quantité de serpens, d'insectes, & de monstres que Medée fait venir en un instant des deux bouts du monde. Ensuite elle décrit les herbes venimeuses qu'elle emploïe, sans oublier, je pense, un seul de tous les païs où il en croît. Nous avons vû ailleurs ces sortes de descriptions Geographiques. C'étoit le goût du siecle de Seneque. Il a pris ici cette mauvaise fécondité d'un endroit d'Ovide qui fait précisement la même chose au septiéme livre des Metamorphoses. C'est bien de l'erudition perduë.

Postquam evocavit omne serpentûm genus
Congerit in unum frugis infaustæ mala ;
Quæcunque generat invius saxis Erix,
Quæ fert opertis hieme perpetuâ jugis
Sparsus cruore Caucasus Promethei ;
Pharetrâque pugnax Medus, aut Parthus levis ;
Et queis sagittas divites Arabes linunt :
Aut quos sub axe frigido succos legunt
Lucis Suevi nobiles Herciniis.
Quodcumque tellus vere nidifico creat ;
Aut rigida cum jam bruma discussit decus
Nemorum, & nivali cuncta constrinxit gelu.
Quodcumque gramen flore mortifero viret,
Dirusve tortis succus in radicibus

Causas nocendi gignit, attrectat manu.
Æmonius illas contulit pestes Athos;
Has Pindus ingens; illa Pangei jugis
Teneram cruentâ falce deposuit comam:
Has aluit altum gurgitem Tigris premens;
Danubius illas: has per arentes plagas
Tepidis Hydaspes Gemmifer currens aquis
Nomenque terris qui dedit Batis suis
Hesperia pulsans maria languenti vado. &c.

L. An. Seneca. Mede. A. IV.

Sublimis rapitur. Subjectaque Thessala Tempe
Despicit, & Creteis regionibus applicat angues:
Et quas Ossa tulit quas altus Pelion herbas,
Othrysque, Pindusque, & Pindo major Olympus
*Perspicit, & * placitâ partim radice revellit;*
Partim succidit curvamine falcis ahenæ,
Multa quoque Apidani placuerunt gramina campis,
Multa quoque Amphrysi: neque eras immunis, Enipeu:
Nec non Peneæ, nec non Spercheïdes undæ
Contribuere aliquid, juncosaque litora Bæbes.
Carpit & Euboïcâ vivax anthedone gramen
Nondum mutato vulgatum corpore Glauci. &c.

Ovid. Metam. l. 7.

Voilà les herbes cueillies pour rajeunir Æson. Voici la composition des Drogues, & la façon de la magie.

Intereà validum posito medicamen aheno
Fervet & exultat, spumisque tumentibus albet.
Illic Hæmoniâ radices valle resectas,
Seminaque floresque & succos incoquit acres:
Adjicit extremo lapides Oriente petitos,

* Ne pourroit-on pas lire *plantas*?

Et quas Oceani refluum mare lavit Arenas.
Addit & exceptas lunâ pernocte pruinas;
Et ſtrygis infames ipſis cum carnibus alas;
Inque virum ſoliti vultus mutare ferinos
Ambigui proſecta lupi. Nec defuit illic
Squamea Cinyphii tenuis membrana Chelydri,
Vivacis que jecur Cervi; quibus inſuper addit
* *Ora caputque novem Cornicis ſecula paſſæ.* &c.

Ovid. Metam. l. 7.

On doit toutefois paſſer plus aiſément cette erudition fréquente à Ovide, qui écrivoit de deſſein formé un ouvrage dont le but étoit d'inſtruire & de plaire par des deſcriptions exactes & détaillées, qu'à Seneque, qui ne devoit travailler que pour l'amuſement & le plaiſir des ſpectateurs. Le Théatre n'eſt point fait pour les détails hiſtoriques & Geographiques.

Revenons à la Confidente; en ſuivant toujours Ovide pour guide elle repréſente Medée qui exprime le ſang & le venin des ſerpens. Mais cela eſt peint d'une maniere ſi hideuſe, que la peinture fait plus d'horreur que de plaiſir. » Je l'en- » tends, ajoute-t'elle. Ses chants ſont déja trembler tout » l'Univers. «

En effet Medée vient achever ſes charmes ſur le Théatre. C'eſt moins un enchantement magique qu'un hurlement infernal. J'appelle ainſi cette longue tirade de vers ampoullés que Medée hurle plûtôt, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'elle ne les recite. C'eſt la Sybille de la Pharſale, & pis encore, s'il eſt poſſible. Il eſt bien étonnant que Corneille ait dérobé quelque leger lambeau de cette effroïable guipure.

P. Corn. Medée Act. IV. S. I.

Voi comme ces ſerpens à mon commandement
D'Afrique juſqu'ici n'ont tardé qu'un moment,

Et

* Ne liroit-on pas mieux *Ora*?

Et contraints d'obéïr à mes clameurs funestes
Ont sur ce don fatal vomi toutes leurs pestes.
L'amour à tous mes sens ne fut jamais si doux,
Que ce triste appareil à mon esprit jaloux.
Ces herbes ne sont pas d'une vertu commune :
Moi-même en les cueillant je fis pâlir la lune,
Quand les cheveux flottans, le bras, & le pied nû
J'en dépouillai jadis un climat inconnu.

Corneille épargne au moins le détail Geographique de plusieurs climats.

Voi mille autres venins. Cette liqueur épaisse
Mêle du sang de l'Hydre avec celui de Nesse.
Python eut cette langue, & ce plumage noir
Est celui qu'une Harpye en fuïant laissa cheoir.
Par ce tison Althée assouvit sa colere
Trop pitoïable sœur, & trop cruelle mere.
Ce feu tomba du Ciel avecque Phaëton
Cet autre vient des flots du pierreux Phlegeton.
Et celui-ci jadis remplit en nos contrées
Des Taureaux de Vulcain les gorges ensouffrées.
Enfin tu ne vois-là, poudres, racines, eaux,
Dont le pouvoir mortel n'ouvrît mille tombeaux.
Ce present déceptif a bû toute leur force,
Et bien mieux que mon bras vengera mon divorce.

Cet étalage, ou s'il est permis d'user de ce terme, cette *dispensation de Pharmacie* doit-elle faire grand plaisir au spectateur? ce n'est pas qu'il ne faille offrir de grands traits, & des choses même au dessus de toute croïance. Mais il faut un pinceau aussi délicat & aussi sage que celui de Virgile pour tracer des peintures de choses horribles. En voici un exemple sans sortir beaucoup du sujet de Medée.

Elle invoque à grands cris tous les Dieux du Ténare, *Rouss. Cantate Circé.*

(C'est Circé autre Magicienne.)

Les Parques, Nemesis, Cerbere, Phlegeton
Et l'inflexible Hecate, & l'infame Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bucher s'allume,
La foudre dévorante aussi-tôt le consume.
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour :
Les astres de la nuit interrompent leur course ;
Les fleuves étonnés remontent vers leur source,
Et Pluton même tremble en son obscur séjour.
Sa voix redoutable
Trouble les enfers :
Un bruit formidable
Gronde dans les airs :
Un voile effroïable
Couvre l'Univers :
La terre tremblante
Frémit de terreur :
L'onde turbulente
Mugit de fureur ;
La lune sanglante
Recule d'horreur.
Dans le sein de la mort ses noirs enchantemens
Vont troubler le répos des Ombres.
Les Manes effraïés quittent leurs monumens ;
L'air retentit au loin de leurs longs hurlemens,
Et les vents échappés de leurs cavernes sombres
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflemens.
Inutiles efforts ! *&c.*

Æneid. l. 4. v. 450.

Combien plus sagement que Seneque, Virgile lui-même décrit-il les présages funestes de la mort de Didon, présages qui ont l'air lugubre des enchantemens de Medée ! le cœur en est touché, & non pas rebuté. Ces images entretiennent je ne sçai quelle horreur majestueuse & non pas dégoûtante, comme celle qui naît des vers de Seneque & de Corneille. Mais Corneille, c'est-à-dire le plus grand Poëte de nos

jours, a été duppe de l'estime qu'on fait de la Medée Latine, qui est en effet la plus belle des Tragédies qu'on attribuë à L. Seneque.

Pour revenir à Medée elle donne la robe & le bandeau à ses fils, avec ordre de les porter à Creüse. Mais tout cela n'est ni lié ni préparé. Le Chœur parle ici beaucoup moins, & plus sensément au sujet de la fureur de Medée.

ACTE V.

Un Officier vient dire que les dons enchantés ont consumé le Roi & la Princesse, le pere & la fille; & que de plus tout le Palais est embrazé, de sorte qu'on craint une incendie universel de la ville. A quoi le Chœur répond qu'il faut apporter de l'eau pour l'étcindre : mais l'Officier replique aussi-tôt, que l'eau sert d'aliment à ce feu extraordinaire.

CHORUS. Unda flammas opprimat.

NUNT. Alit unda flammas. &c.

Puerilité que j'observe pour faire voir, que ces esprits naturellement guindés tombent quelquefois par terre d'une maniere pitoïable.

Ce qui suit est véritablement beau en plusieurs endroits. Medée loin de fuir, dit que quand même elle seroit partie, elle reviendroit pour jouir de sa vengeance. Cette catastrophe lui tient lieu d'hymenée. *Nuptias specto novas.* Elle s'anime à mettre le comble à ses horreurs par le massacre de ses enfans. Ce qu'elle a fait n'est qu'un prélude.

Prolusit dolor
Per ista noster.

Elle n'ose pourtant s'avouer encore à elle-même ce qu'elle veût oser.

Nescioquid ferox
Decrevit animus intus, & nondum sibi
Audet fateri.

Elle sent les combats de la nature & de la passion.

Corn. Medée Act. V. S. II.

Immolons avec joïe
Ceux qu'à me dire adieu Creüse me renvoïe.
Ils viennent de sa part; ils ne sont plus à moi:
Mais ils sont innocens! aussi l'étoit mon frere.
Ils sont trop criminels d'avoir Jason pour pere.

Scelus est Jason genitor, & majus scelus
Medea mater. Occidant, non sunt mei.
Pereant, mei sunt ... Crimine & culpâ carent.
Sunt innocentes fateor; & frater fuit.

En recompense il y a bien des sentimens outrés, comme celui-ci. » Que n'ai-je, dit Medée, autant d'enfans que » Niobe. J'en ai trop peu pour assouvir ma vengeance. « *Sterilis in pœnas fui.* » Au moins en ai-je assés pour appaiser » les Ombres d'un pere & d'un frere. « Elle croit voir des Furies & l'Ombre d'Absyrte. » Laisse-moi, s'écrie-t'elle, le soin » de te venger. Cette main & ce poignard le feront assés sans » toi. « Elle entend un bruit d'armes: elle monte sur un balcon, & s'exhorte à massacrer ses enfans en public. Ce seroit perdre sa vengeance, que de le faire en secret. Il faut montrer à tout le peuple quel est le bras de Medée.

Non in occulto tibi est
Perdenda virtus. Approba populo manum.

C'est pecher directement contre le précepte d'Horace, qui défend de représenter Medée égorgeant ses fils sur la Scene.

Hor. Art. Poët. v. 185.

Ne pueros coram populo Medea trucidet.

Jason court à la vengeance; & Medée parle ainsi sans le voir. » J'ai retrouvé mon Sceptre, mon frere, mon pere, la » toison, & mon honneur trahi. Dieux favorables! heu- » reux jour! triomphe précieux! (*elle tue un de ses fils.*) » Mon crime est achevé: mais ma vengeance ne l'est pas. « Elle ranime sa main. Mais elle se repent de son crime; puis elle s'en rejouit, & sa joïe s'accroît à la vûë de Jason.

» Il me manquoit, dit-elle, de l'avoir pour ſpectateur. «

Deerat hoc unum mihi
Spectator ipſe. Nil adhuc factum reor.
Quicquid ſine ipſo fecimus ſceleris perit.

» Je n'ai rien fait encore. Helas le crime que je viens d'épar-
» gner à ſes yeux eſt perdu pour moi. «

Voilà un raffinement de rage dont on ne ſçait que dire, tant il eſt extraordinaire. Corneille n'a oſé l'imiter. Mais Seneque le porte encore plus loin. Medée montre d'un côté à ſon époux un de ſes fils déja égorgé, & de l'autre le ſecond prêt à recevoir le coup dont elle le menace. Le poignard eſt levé. Jaſon effraïé demande la mort pour lui, & grace du moins pour le ſeul fils qui lui reſte. Medée excite de plus en plus cette pitié paternelle, pour jouir du plaiſir barbare de tourmenter de plus en plus le cœur d'un pere. « Je te veux frapper par l'endroit ſenſi-
» ble, dit-elle. Ne ſuis-je pas aſſés puni par la mort d'un
» fils, répond Jaſon? Non, réprend Medée. Si j'avois pû
» me contenter d'en ſacrifier un, j'aurois épargné l'un &
» l'autre. Deux fils : c'eſt trop peu pour ma fureur. De ce
» fer je ſonderai encore juſqu'à mes entrailles. «

In matre ſi quod pignus etiamnum latet,
Scrutabor enſe viſcera, & ferro extraham.

Quelles idées ! quels traits ! on les admire en frémiſſant. Jaſon demande que tout au moins elle ſuſpende un peu ſa barbarie. Elle y conſent : mais c'eſt pour prolonger le ſupplice d'un pere. » Jouis, (ſe dit-elle à elle-même,) jouis,
» Medée, d'une lente vengeance. Ne hâte pas ton forfait :
» le jour entier eſt à toi : mets tous les momens à profit. «

Perfruere lento ſcelere; ne propera, dolor:
Meus dies eſt; tempore accepto utimur.

» Barbare, maſſacrés-moi, s'écrie Jaſon. Bon, dit Medée,
« tu demandes grace : la voici. « (*Elle frappe ſon autre fils.*)

» O vengeance, voilà tout ce que j'ai pû t'immoler ! leve » les yeux, perfide Jason ; reconnois ton épouse à ces traits. « Elle s'enfuit aussi-tôt sur son char volant : & Jason termine la piéce par un vers des plus impies qui se fassent. » Va, parcours les espaces célestes, & sers de garant à » toute la terre, que là-haut il n'est point de Dieux. «

Testare nullos esse quà veheris Deos.

Just. Lips. Pensée divine, dit un Critique. Certainement il n'y a rien de moins divin. Telle est une des plus belles Tragédies Latines parmi le peu qui nous en reste du même siécle. Personne ne fait difficulté de l'attribuer à L. Seneque, au vrai Seneque ; c'est-à-dire au Philosophe, ou du moins au Tragique. Quelques-uns même la préférent à celle d'Euripide. C'étoit beaucoup de les comparer l'une & l'autre.





MEDÉE,

TRAGEDIE DE P. CORNEILLE.

ON en a déja rendu compte en partie par l'Analyse qu'on vient de voir. Il ne reste qu'à tracer le plan de Corneille pour discerner d'un coup d'œil ce qu'il a de conforme à celui d'Euripide ou de Seneque, & de different.

ACTE PREMIER.

C'est Pollux qui ouvre la Scene. On suppose que cet Argonaute depuis la conquête de la Toison d'or a été absent de la Grece, & qu'il ignore ce qui s'y passe. Corneille avoue que c'est un personnage protatique introduit seulement pour écouter la narration du sujet. C'est en effet presque tout son rôle. Il n'agit que très peu dans la piéce, ou, pour mieux dire, point du tout. Jason lui raconte donc toutes ses avantures, & la nouvelle alliance qu'il va contracter en répudiant Medée. Ce récit n'est autre que celui d'Euripide avec l'heureuse supposition de Seneque, qui rend Jason plus excusable, en le mettant dans la nécessité, ou de quitter Medée, ou de voir ses enfans en danger d'être accablés par deux puissans Etats, Iolcos, & Colchos, qui veulent se venger, l'un de la Toison enlevée, & l'autre de la mort de Pelias.

Jason pressé par le désir de revoir Creüse qu'il aime, quitte assés brusquement Pollux, parce qu'en effet ils n'ont plus rien à se dire, ni à apprendre au spectateur : & comme il est bon de prévenir les cœurs en faveur de Creüse, on la montre un moment dans une courte Scene ; & elle disparoît à la vûë de Medée. C'est-là proprement que commence la Tragédie. J'ai cité une partie de cette Scene, qui est la prémiere de Seneque. Medée dans un monologue, & ensuite dans un entretien avec sa Confidente Nerine, prend la ré-

solution de perdre Creüse & Creon. Tout cet Acte n'est donc que le prémier du Poëte Latin, dont les morceaux sont récités par divers Acteurs; au lieu que dans la Tragédie Latine c'est un seul monologue de Medée.

ACTE II.

Medée revient déterminée à épargner Jason. Creon la presse de partir, & lui accorde un jour de délai. Tout cela est encore de Seneque. Mais l'Episode d'Egée qu'on va voir est purement de Corneille. a Il blâme Euripide d'avoir introduit ce personnage comme un passant nécessaire seulement à tirer Medée d'intrigue. Il a raison : aussi la Scene d'Egée est-elle assés courte dans Euripide. Mais les deux choses que P. Corneille trouve de plus à redire dans le Poëte Grec ne paroissent pas fondées. La prémiere est qu'Egée étant dans la Cour de Creon ne parle point de le voir. Il en parle équivalemment & assés pour laisser penser que ce Roi d'Athenes a déja vû le Roi de Corinthe en arrivant, & que comme étranger il vient ensuite faire civilité à Medée qu'il sçait être à Corinthe, sans sçavoir encore sa derniere aventure. Ce qui le montre évidemment, c'est un endroit auquel Corneille semble n'avoir pas fait attention. Le voici: Egée proteste à Medée qu'elle sera bien reçûë à Athenes: mais il ajoute qu'il ne croit pas devoir l'emmener lui-même, de peur de donner quelque ombrage à ses hôtes. Ce mot, *hôtes*, indique nettement Creon. Egée l'a donc vû, ou le va voir. Il n'en falloit pas davantage pour le laisser deviner.

Quant au second reproche de Corneille : c'est une pure subtilité. »Bien que le Roi d'Athenes, dit-il, promette à Me- »dée de la recevoir & proteger à Athenes, il lui témoigne »toutefois qu'au sortir de Corinthe il va trouver Pithœus à »Trézéne pour consulter avec lui le sens de l'Oracle qu'on »venoit de lui rendre à Delphes. Ainsi Medée seroit demeu- »rée en assés mauvaise posture dans Athenes en l'attendant; »puisqu'il

a P. Corneille, examen de Medée.

» puisqu'il tarda manifestement quelque tems chés Pithœus, » où il fit l'amour à sa fille Ætra qu'il laissa grosse de Thesée, » & n'en partit point que sa grossesse ne fût constante. «

Je réponds que le dessein d'aller à Trézéne chercher le sens de l'Oracle précéde la promesse faite à Medée. Cette Princesse même approuve ce voïage. Elle se contente d'obtenir un azile chés Egée sans exiger sa présence. Or une absence qui devoit être si courte, (à en juger par le seul projet,) n'auroit pas laissé Medée en mauvaise posture à Athenes. Il est vrai que par l'évenement Egée demeura quelque tems à Trézéne, puisqu'il y accomplit, sans y penser, l'Oracle de Delphes qui lui défendoit en termes obscurs & fort indécens pour un Oracle, le commerce qui donna lieu à la naissance de Thesée. Mais ce défaut ne doit pas être imputé à Euripide. Il prend Egée tel qu'il est dans le moment présent, c'est-à-dire, déterminé à retourner incessamment à Athenes, & flatté de l'esperance que lui donne Medée de faire reussir le désir qui l'avoit conduit à Delphes. Cela suffisoit à Euripide, sans qu'il dût s'embarrasser beaucoup si en effet Egée tarderoit ou non à terminer son voïage, qui fut après tout assés court. Faute ou non, c'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on s'y arrête. Corneille ne s'y est arrêté que pour faire valoir son Episode d'Egée, qu'il ne fait pas jouer beaucoup plus heureusement qu'Euripide. Au contraire il rend ce vieux Roi ridicule en le faisant rival de Jason & amant de Creüse. Puis il le fait emprisonner, autre chose fort étrange : le tout pour donner occasion à Medée de le tirer des fers, afin que cette obligation engage le Roi d'Athenes à donner une retraite à sa bienfactrice, & même à l'épouser. Parlons plus juste, tout cet Episode n'est amené que pour remplir les Actes vuides. Aussi n'a-t'il d'autre effet que de faire languir l'action principale en reculant les Scenes véritablement capables d'interesser le spectateur. Mais la Tragédie de Seneque étoit trop courte. Il falloit l'allonger. Egée est donc ici ce qu'est l'Infante dans le Cid ; un allongement, un personnage plus ennuïeux qu'utile. Il ne m'appartient pas de faire le procès à Corneille. Il faut respecter jusqu'aux défauts des grands hommes. Je ne blame que la fâcheuse nécessité qu'on s'est

imposée d'Episodier presque toutes les Tragédies. On veut faire cinq Actes dont la répresentation puisse occuper deux ou trois heûres. La matiere manque, ou paroît manquer : on en cherche une étrangere qu'on lie, comme on peut, au véritable sujet. On convient bien que cet alliage gâte souvent l'or pur : mais c'est, dit-on, un mal nécessaire. Comment donc ont fait les Grecs pour l'éviter ?

Retournons à Egée. On a supposé qu'il aimoit Creüse. Mais la Princesse, d'accord avec son pere, se détermine à congedier cet amant suranné. Creüse le fait civilement, dit-elle ; mais en effet assés lestement, de façon qu'Egée qui se voit joué projette d'enlever Creüse.

ACTE III.

Les deux premieres Scenes du troisiéme Acte, à sçavoir de Nerine seule, & de Jason avec elle disent peu de chose, & sont faites pour ménager l'entrevuë de Jason & de Medée. C'est la Scene qu'on a déja vûë dans Seneque. L'une & l'autre est belle : mais l'une & l'autre a un défaut considérable. C'est que Medée y passe sans intervalle des reproches amers & de la rage la plus violente à un amour feint dont Jason est la duppe. Si Jason paroit un peu trop credule chés Euripide, où pourtant la feinte de Medée est si artificieusement préparée par un second tête-à-tête, combien plus doit-il le paroître ici, puisque le passage de la violence à la douceur y est si subit. Jason d'ailleurs aïant perdu son ancienne tendresse pour Medée, on ne peut pas dire pour le justifier,

Mol. l'impost. Act. IV. Sc. III.

... L'on est aisément duppé par ce qu'on aime,
Et l'amour propre engage à se tromper soi-même.

La Scene suivante qui finit l'Acte est un entretien de Medée avec sa Confidente, fondé sur une vraïe enfance de Creüse. Corneille n'a pas voulu donner à Medée le dessein d'envoier elle-même des presens à la nouvelle épouse, en reconnoissance de ce qu'elle a obtenu la grace des enfans de Jason. Il a feint que Creüse meurt d'envie d'avoir la robe

de Medée : (envie de jeune femme,) & qu'elle prie Jason de la lui procurer à quelque prix que ce puisse être. Ce trait assûrément n'est pas digne du grand Corneille. C'est pourtant sur cela que roule une partie du dénouement. Ainsi Virgile a-t'il manqué le sien par l'équivoque risible des tables que devoient manger les Troyens, suivant l'Oracle d'une Harpye. L'envie puérile de Creüse, & le désir qu'a son amant de la satisfaire, occupent deux ou trois Scenes un peu comiques, soit dans cet Acte, soit dans les précédens.

ACTE IV.

Medée saisit donc cette occasion pour se venger : & c'est à ce sujet que se fait la Scene des enchantemens dont j'ai parlé ci-dessus. Comme cette Scene, qui fait le quatriéme Acte de la Tragédie Latine étoit trop courte pour remplir le même Acte de la Tragédie Françoise, l'on y fait éclorre l'effet des menaces d'Egée; & l'on vient raconter à Medée comment ce Prince a pensé enlever Creüse. Nerine veut achever son récit, & dire comment la Princesse a été sauvée. Mais Medée l'interrompt par ce vers si bien placé.

> Je devine la fin ; mon traître l'a sauvée.

Jason en effet a volé au secours de son amante avec Pollux, & l'a tirée des mains d'Egée, qui s'est trouvé lui-même enveloppé. Corneille fait observer cette ingenieuse interruption de Medée. C'est un artifice véritablement délicat & dans les mœurs. Medée avoit l'esprit trop agité pour entendre un détail inutile. Elle ordonne à Nerine de faire porter sur le champ la robe empoisonnée à Creüse par les jeunes Princes fils de Jason.

La seconde Scene est un vain combat de complimens entre Creon & Pollux, pour montrer que ce dernier personnage n'a pas été tout-à-fait oisif, puisqu'il a combattu. Il donne même de justes défiances à Creon dans la Scene suivante au sujet du present de Medée.

> J'eus toujours pour suspects les dons des ennemis.

Æneid. l. 2. v. 49. dit-il après Virgile.

Timeo Danaos & dona ferentes.

Creon a de la peine à en prendre ombrage; ce qui est étonnant, après les fraïeurs qu'il a marquées à la vûë de Medée.

Gardes, empêchés-la de s'approcher de moi.

Il consent toutefois à faire un essai de la robe sur une femme condamnée à mort: épreuve inutile; Medée y avoit pourvû. Le poison, comme s'il eût eu l'art de discerner, étoit fait pour nuire à Creon & à Creüse, & pour épargner tout autre qu'eux.

On passe de ces deux Scenes à la prison d'Egée, qui débite des Stances beaucoup moins interessantes que celles de Polieucte ou de Rodrigue. Corneille a tâché en vain de justifier ces changemens de lieu qui sont assés fréquens dans sa Medée. La prétenduë place publique d'Euripide & de Seneque le blessoit trop. Mais ces changemens de place choquent-ils moins? certainement le spectateur a moins de peine à oublier que le lieu où l'on le fixe est trop exposé à la vûë des passans, qu'à faire tant d'allées & de venuës pour suivre les Acteurs sans changer lui-même de lieu.

Medée vient enfin avec sa baguette magique briser la prison; elle fait tomber les fers d'Egée; & celui-ci part sans bruit après avoir offert son Thrône & sa main à sa liberatice.

ACTE V.

Un Officier sort du Palais pour avertir promptement Jason du funeste effet de la robe. Medée d'un coup de baguette l'arrête tout court. Puis aïant sçû la cause de son voïage, elle lui rend par un autre coup la liberté de marcher. Voilà bien de la magie. Euripide n'a-t'il pas mieux fait d'en prodiguer moins?

Medée ensuite se détermine au meurtre de ses deux fils, comme chés Seneque, & s'en va. Puis le vuide de ce dernier Acte est rempli par Creon & Creüse qui paroissent sur

la Scene, dévorés par un feu, (invisible à la vérité, mais insupportable.) Leur situation est plus affreuse que touchante. Creon se frappe à la fin d'un poignard pour laisser le champ libre à Jason. C'est une adresse du Poëte. Il a senti qu'une situation bien tragique languit d'ordinaire quand il y a plus de deux interlocuteurs. C'est pour cela qu'il se sçait gré d'avoir écarté pour quelque tems Jason, qui par politesse remenoit Pollux hors de Corinthe, parce qu'on n'avoit plus affaire de ce dernier Acteur.

Jason reparoît enfin, & sa Scene est frappante par la situation où il se trouve entre un beaupere mort, & une épouse mourante, sans qu'il puisse la soulager. Les adieux mutuels sont bien touchés. Mais Creüse morte, la fureur qui saisit Jason n'est gueres dans la nature. Non content de vouloir livrer Medée aux plus rudes supplices dans une tirade fougueuse, (il étoit question d'agir, & non pas de déclamer,) il va jusqu'à déliberer s'il n'immolera pas ses propres enfans, parce qu'ils ont porté le don fatal, & parce qu'ils sont fils de Medée. C'est à Medée seule qu'il falloit réserver une pareille fureur, comme l'ont fait Euripide & Seneque. Un pere ne s'emporte point jusqu'à tuer ses enfans pour se venger de sa femme. Il est vrai que Jason ne fait que déliberer, & cela dans l'excès de son désespoir. Mais cette pensée fait horreur dans un Prince qu'on voudroit plaindre. De plus il arrive au Palais : il voit Medée sur le balcon, & de-là sur le char volant : il l'accable d'invectives. Elle a tué ses enfans, & se félicite d'avoir prévenu Jason. A cela Jason ne répond rien. Il semble qu'il ait oublié qu'il est pere, pour se souvenir seulement qu'il est amant. Il ne dit pas un mot de ses fils ; il ne songe qu'à Creüse, & dans l'impuissance où il se voit de la venger sur Medée, il la venge sur lui-même, & se tuë.

Je sçai bien que Medée n'est pas la meilleure piéce de P. Corneille. Il a bien senti lui-même que le style en étoit inégal : & même il a remarqué [a] que depuis cette Tragédie

---

[a] P. Corneille, Examen de Medée.

il a acquis assés de force pour ne paroître pas fort au dessous de l'enthousiasme de ceux qu'il a imités ; par exemple dans Pompée : ce qui est très vrai : & la posterité lui rendra toujours cette justice. Il seroit seulement à souhaiter qu'il n'eût pas quelquefois porté l'imitation de Seneque & de Lucain jusqu'à épouser leurs défauts. Après tout, cela ne diminuë en rien la gloire d'un si grand Génie, qui a toujours encheri sur ses Modeles. Aussi n'ai-je rapproché sa Tragédie de celles des Grecs, que parce que c'est une de celles qu'on peut comparer aux anciennes par rapport au sujet. Si l'on avoit égard à tout, le Grand Corneille pourroit soutenir une comparaison plus étenduë à l'avantage de notre siecle & au sien.



MEDÉE

DE LODOVICO DOLCE.

J'EN dirai peu de chose, parce qu'elle est presque la même que celle d'Euripide. C'est précisément le même goût de traduction que son Iphigenie dont nous avons parlé. Dolcé n'a ajoûté à son original que des ornemens peu considérables pour remplir davantage quelques Actes. Il a même gâté un morceau loin de l'embellir. C'est une Scene du premier Acte où Medée est supposée derriere le Théatre dans le Poëte Grec. L'Italien a crû mieux faire en introduisant Medée sur la Scene: & il a perdu une belle suspension qui surprend, pour une déclamation qui languit. Il a encore jugé à propos de faire parler sur le Théatre les petits enfans de Medée, comme il a fait à l'égard du petit Oreste dans Iphigenie, chose inoüie chés les Anciens. Les enfans n'étoient introduits que pour augmenter l'impression de la pitié, & leur bégaïement ne paroissoit pas digne de la majesté du Théatre tragique. Dans Euripide les enfans ne disent que très-peu de vers derriere le Théatre, lorsque Medée les poursuit à coups d'épée.

Toutefois Dolcé, ainsi que les autres Poëtes Italiens imitateurs des Grecs, en a bien rendu le pathetique & même la simplicité sans *concetti*, sans antitheses, sans vaine parure; heureux si au lieu de s'en tenir si exactement à l'œconomie Grecque, il eût osé donner à l'Italie l'exemple de hardiesse que nos Poëtes ont donné à la France, en s'écartant un peu des mœurs Grecques sans sortir de leur goût:

Vestigia Græca *Hor. de art. Poët.*

Ausi deserere.

J'ai vû encore de Dolcé deux autres Tragédies, l'une intitulée *Progné*, l'autre *Thyeste*. Elles sont de la même maniere, c'est-à-dire, modelées sur l'arrangement & le goût des Poëtes Grecs, sans atteindre à leur souveraine beauté.

Le *Thyeste* est une traduction de Seneque. Dolcé y a manqué ce beau mot qui fait un dénoument admirable dans le Poëte Latin. Atrée après le festin qui fit reculer le Soleil présente à Thyeste une coupe. Thyeste demande à voir ses enfans, & son frere lui montrant les restes de ces infortunées victimes qu'il lui a servies dans le repas, dit ces horribles paroles :

ATREUS. Venere; gnatos ecquid agnoscis tuos?

A quoi Thyeste répond :

Agnosco fratrem.

Atrée de M. Crebillon. Ce qu'un de nos Poëtes a traduit heureusement de cette maniere :

ATRE'E. Reconnois-tu ce sang.
THYEST. Je reconnois mon frere.

Dolcé n'a pas senti la vivacité & le sublime de cette pensée, quand il a crû la traduire en s'exprimant ainsi.

ATRE. *Conosci queste teste e queste mani?*
Questi son tuoi figlivoli : hora gli abbraccia.
Che questo è Filisten : questi son gli altri.
THYEST. *Oime, come consenti*
Terra crudel, di sostener ancora
Tanta sceleritade? &c.

Ce Lodovico Dolcé a fait quantité d'autres Pieces toutes tirées des Grecs ou des Latins, ou plûtôt traduites pour la plûpart. C'est un des Heros du Théatre Italien.

HIPPOLYTE. ALCESTE.

Elles sont entierement traduites. Voïés la premiere Partie, vol. 1. pag. 311. & vol. 2. p. 83.

ANDROMAQUE, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

L'On ne sçauroit nommer Andromaque, qu'on ne se rappelle aussi-tôt un des chefs-d'œuvres du Théatre François. Mais pour ne pas attendre ici un parallele entre Euripide & Racine, comme dans Iphigenie & Phedre, il faut se souvenir de ce que dit Racine lui-même dans sa préface au sujet de l'Andromaque d'Euripide. » Quoique » ma Tragédie porte le même nom que la sienne, le sujet » en est pourtant très-différent. Andromaque dans Euripi- » de craint pour la vie de Molossus qui est un fils qu'elle a » eû de Pyrrhus, & qu'Hermione veut faire mourir avec » sa mere. Mais ici il ne s'agit point de Molossus. Andro- » maque ne connoît point d'autre mari qu'Hector, ni d'au- » tre fils qu'Astyanax. J'ai crû en cela me conformer à l'i- » dée que nous avons maintenant de cette Princesse. La » plûpart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque » ne la connoissent gueres que pour la veuve d'Hector, & » pour la mere d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive » aimer un autre mari ni un autre fils; & je doute que les » larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes Spe- » ctateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avoient » coulé pour un autre fils que celui qu'elle avoit d'Hector. «

Voilà des refléxions d'un discernement très-délicat. Les usages anciens sont trop éloignés de nos tems & de nos mœurs pour attendrir des Spectateurs plus sensibles au malheur d'une épouse fidele aux Cendres de son premier époux, qu'à la misere d'une Princesse captive, contrainte d'entrer dans le lit du vainqueur en qualité d'esclave plûtôt que d'épouse. Cela étoit bon pour les Grecs qui avoient sous les yeux de pareils exemples : mais cette situation devient choquante pour nous qui ne les avons pas. Ainsi l'Andromaque Françoise, sans compter bien d'autres considérations,

l'emportera toujours par la noblesse de sa douleur, sur la simplicité de l'Andromaque Greeque. Je ne laisserai pas de la mettre sous les yeux telle qu'elle parut sur le Théatre d'Athenes, mais sans entrer dans aucune comparaison avec celle qui a tiré des larmes de toute la France; puisqu'après tout il n'y a presque de ressemblance entre les deux Andromaques, qu'une peinture très-différente d'une mere malheureuse devenuë malgré elle la rivale d'Hermione.

Ces deux Princesses sont les principales Actrices d'Euripide. Molossus n'est qu'un personnage d'enfant fait pour fomenter la compassion. Menelas, Pelée, Oreste sont subalternes, aussi-bien qu'une Suivante, une Confidente, & un Officier. Thetis enfin est amenée machinalement pour dénouer l'intrigue; & le Chœur composé de femmes Grecques sert à la soutenir. La Scene est à Phthie, ville du domaine de Neoptoleme fils d'Achille.

ACTE PREMIER.

C'est Andromaque elle-même qui ouvre la Scene. On la voit dans un Temple au pied d'un autel dédié à Thetis, proche du Palais de Pyrrhus. De cet asile où elle s'est jettée pour éviter la mort, elle fait entendre l'histoire de ses malheurs. Elle raconte comment elle a vû la ruine de Troye, son Hector traîné par les coursiers d'Achille, & son fils Astyanax précipité d'une tour; comment le sort l'a livrée en qualité d'esclave à Pyrrhus, & l'a forcée de devenir l'épouse du fils de celui qui a détruit Ilion; comment elle est devenuë mere de Molossus, enfant chéri qui lui tient lieu d'Astyanax; comment enfin la jalouse Hermione en épousant ce même Pyrthus s'est déclarée la plus cruelle ennemie & d'elle & de son fils. Pyrrhus est supposé absent. Hermione soutenuë par son pere Menelas profite de l'absence du fils d'Achille pour condamner à la mort sa rivale & Molossus l'objet principal de sa fureur.

La Princesse Lacedemonienne qui n'a point d'enfans ne peut souffrir le fils de l'étrangere ni la veuve d'Hector. Elle l'accuse d'être cause de l'indifférence de Pyrrhus pour elle,

par des enchantemens magiques. Andromaque a dérobé Molossus aux poursuites de ses ennemis ; & réfugiée dans la chapelle de Thetis, elle y attend sa rivale qui cherche à la faire périr. Telle est la situation d'Andromaque, énoncée par le prologue.

Une de ses femmes s'approche avec précaution & marque bien l'excès des maux où cette Princesse est réduite. Car ce n'est que par un effet de fidelité que cette femme ose encore lui parler & lui apprendre en secret les nouvelles trames de Menelas & d'Hermione. Andromaque en l'appellant sa Compagne & non plus son esclave, lui demande avec empressement ce qu'elle vient lui annoncer de nouveau. » Ils ont résolu, dit la Suivante, d'égorger votre fils. Ah, » Ciel, reprend la Princesse, mon fils est découvert : Je suis » perduë ! » La chose est vraïe en effet, & Menelas est sorti du Palais pour aller chercher lui-même sa victime.

Privée de la présence de Pyrrhus qui est allé à Delphes, & de Pelée qui est dans ses Etats de Pharsale, Andromaque prend le parti d'envoïer vers le dernier qui se trouve le moins éloigné, afin de le presser de se rendre au plûtôt à Phthie, pour prévenir cette sanglante intrigue. L'esclave se charge, quoiqu'avec quelque peine, d'une si dangereuse commission. Il y va pour elle de la vie. Mais sa maîtresse la rassure en lui disant, » pour tromper Hermione sur votre départ vous » trouverés des ressources dans le génie de votre sexe. « Trait malin contre les femmes. Il y en a plusieurs de cette nature dans cette Piece. Euripide n'avoit garde de les laisser échapper.

Andromaque seule continuë de déplorer ses infortunes, en comparant ce qu'elle est avec ce qu'elle fut autrefois. Elle change même de langage, & prend le ton Elegiaque qui répond aux Stances de nos Tragiques François, mais avec plus d'avantage ; puisque l'Elegie a pris sa naissance des larmes & des soupirs qu'elle sçait plus heureusement exprimer que nos Stances. Aussi ne sçauroit-on rendre en notre langue toute l'élegance des plaintes d'Andromaque. » Malheureux Paris, s'é- » crie-t'elle, c'est une Furie, non une épouse que tu amenas à » Troye. C'est elle, patrie infortunée, qui te livra en proïe

» aux flammes & au fer du Grec vengeur. C'eſt elle qui a » perdu mon cher Hector ſi cruellement traîné ſur la pouſſie- » re; elle enfin qui me voila la tête comme à une captive » pour me faire paſſer ſur ces triſtes bords. Que de pleurs » ma couté cette cruelle ſéparation de Pergame en cendres, » & d'Hector au tombeau ! Faut-il que je voïe la lumiere du » jour pour être eſclave d'Hermione, barbare rivale qui me » réduit à embraſſer cet autel, & à devenir une ſource de » larmes ! « Ainſi parle Andromaque chés Racine.

Racine, Andromaq. Act. III. Sc. VI.

J'ai vû mon pere mort & nos murs embraſés :
J'ai vû trancher les jours de ma famille entiere,
Et mon époux ſanglant traîné ſur la pouſſiere,
Son fils ſeul avec moi réſervé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! je reſpire, je ſers.

Du moins eſt-ce d'Euripide que Racine a puiſé le génie de la douleur d'Andromaque, à qui il met ſi ſouvent & ſi élegamment, comme Euripide, les noms de Troye & d'Hector à la bouche. Ces noms ont en effet quelque choſe d'enchanteur pour les oreilles un peu poëtiques; & les idées de ces tems fabuleux acquerent toujours de nouveaux charmes pour les eſprits. C'eſt pour exprimer cet enchantement de l'ancien goût, que la Fontaine s'écrie :

Fable 246.

Ilion, ton nom ſeul a des charmes pour moi.
Lieu fecond en ſujets propres à notre emploi,
Ne verrai-je jamais rien de toi, ni la place
De ces murs élevés & détruits par les Dieux,
Ni ces champs où couroient la Fureur & l'Audace;
Ni des tems fabuleux enfin la moindre trace
Qui pût me préſenter l'image de ces lieux !

Deſpreaux ſaiſi du même enthouſiaſme ne s'explique pas moins vivement.

Art. Poët. chant 3.

La fable offre à l'eſprit mille agrémens divers :
Là tous les noms heureux ſemblent nés pour les vers,

Ulysse, Agamemnon, Oreste, Idomenée,
Helene, Menelas, Paris, Hector, Enée.
O le plaisant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Heros va choisir Childebrand!

Il dit bien vrai; & c'est sans doute ce précieux charme des noms fabuleux qui anime le génie du Poëte, & qui répand sur son ouvrage je ne sçai quel vernis, seul capable d'en laisser un doux souvenir dans les esprits des Lecteurs. C'est là un des grands avantages des Tragédies Grecques sur quantité des nôtres.

Je reviens à Andromaque. Un Chœur de femmes Thessaliennes touché de compassion pour elle, vient prendre part à sa douleur; secours de pure tendresse sans effet, & plus propre à augmenter la tristesse Tragique qu'à changer la situation des choses. Ces femmes ne peuvent que plaindre une Princesse étrangere. Aussi, loin d'entreprendre de la consoler, elles lui annoncent au contraire que tout est perdu pour elle; puisqu'une fiere & puissante rivale a résolu sa mort. C'est pourquoi elles l'exhortent à reprendre sa fermeté & à ne plus traîner un reste de vie malheureuse dans un asile qui bien-tôt va lui devenir inutile.

Hermione paroît en ce moment. Orgueilleuse de ses parures & de ses richesses, qu'elle ne doit point, dit-elle, à un époux, mais à un pere; elle se croit en droit de parler avec hauteur à Andromaque, qu'elle traite d'étrangere & de captive. Elle lui reproche une jalousie & une noirceur qui va, dit Hermione, » jusqu'à emploïer des philtres pour » me rendre odieuse à Pyrrhus. Car tel est le génie des fem» mes Asiatiques. Mais je sçaurai vous confondre; & il n'y » aura ni Autel, ni Temple, ni Déesse qui puisse vous sou» straire à la mort que je vous destine : ou du moins si la main » de quelque Dieu ou de quelque mortel vous délivre des » miennes, ce sera pour vous contraindre à mettre bas votre » fierté, & à ramper à mes pieds comme une esclave. » Hermione dit plus encore : elle condamne sa rivale en cas qu'elle échappe à ses coups, au soin humiliant d'arroser & de balaïer le Palais. Ce sont-là de ces choses que je ne dois ni

dissimuler, ni traduire. Hermione reprend ensuite son discours avec plus de dignité. C'est pourtanr roujours le langage de l'envie & de la fureur. Elle fait souvenir Andromaque qu'elle n'est plus à Troye, mais dans la Grece, où il est honteux de voir un homme mari de deux femmes, coutume des barbares, qu'elle impute à sa rivale d'avoir introduite chés les Grecs. Le discours d'Hermione chés Racine est d'une hauteur plus fine & plus palliée. Aussi parle-t'elle à la Françoise.

Andromaque balance si elle répondra à ces outrages au hazard de s'exposer à de pires traitemens. Une juste indignation la détermine. Elle éclatte : » Sur quel appui, dit » cette Princesse, oserois-je troubler votre hymen? Troye » en cendres l'emporte-t'elle sur Sparte, & ne suis-je pas cap- » tive en ces lieux? seroir-ce sur l'avanrage d'une jeunesse » & d'une beauré qui ne sonr plus, sur l'éclat de ma patrie » désolée, ou sur mes alliances, que je fonderois mes préten- » tions? « Cleone parle à peu près de la même façon pour Andromaque dans Racine.

Andromaq. Act. II. Sc. I.

Pensés-vous que des yeux toujours ouverts aux larmes
Se plaisent à troubler le repos de vos charmes,
Et qu'un cœur accablé de tant de déplaisirs
De son persécuteur ait brigué les soupirs?

C'est le même tour, mais ennobli par l'expression. La veuve d'Hector continuë ainsi dans Euripide. » Briguerois- » je le triste avantage de mettre au monde des esclaves d'Her- » mione, fruits malheureux de ma captivité? si vous ne don- » nés poinr de successeurs au Thrône, souffrira-t'on que mes » enfans deviennent Rois? les Grecs oublieronr-ils qu'il fut » un Hector, & que je fus son épouse? croïés-moi, si Pyr- » rhus païe vos soins d'indifférence, prenés-vous-en à vous- » même. Votre fierté est le philtre donr vous vous plaignés. » Détrompés-vous, Madame : c'est la vertu, non la beau- » té, qui fixe le cœur d'un époux. Au moindre sujer de mé- » contentement Pyrrhus vous voit piquée jusqu'au vif van- » ter la gloire de votre Lacedemone, rabbaisser Scyros, re-

» lever vos richesses au-dessus des siennes, & préferer Me-» nelas à Achille. Hé le moïen de lui plaire à ce prix ! le » faste sied mal à une femme, fût-elle épouse d'un mari in-» traitable. «

Andromaque lui demande ensuite si devenuë l'épouse d'un Prince de la Thrace où les Souverains partagent leur lit avec plusieurs femmes, elle porteroit la jalousie & la fureur jusqu'à attenter à leur vie. Elle dit sur cela des choses qui ne conviennent ni à nos mœurs, ni même à la bienséance de nos jours, où l'on veut dans les paroles publiques & dans les dehors de montre une réserve plus scrupuleuse que ne l'exigeoit la vertu des Anciens toute sévere qu'elle étoit pour le fonds : ce qui prouve toujours l'impossibilité de traduire entierement les anciens Tragiques. Andromaque se fait même un merite d'en avoir bien usé envers les maîtresses d'Hector, & (le dirai-je ?) d'avoir allaité des enfans qui n'étoient pas à elle. On ne sçauroit porter plus loin la complaisance, eû égard aux mœurs antiques. Elle reproche enfin à Hermione une mere éperdument jalouse, & dont la fille suit les traces » en paroissant se défier de l'air » même que respire son époux. «

Le Chœur fait ici son office de conciliateur, & veut engager Hermione à contre-balancer ses raisons avec celles de la veuve d'Hector. Mais l'orgueilleuse Lacedemonienne se trouve offensée ; & la conversation dégénere en un démêlé assés piquant de vers à vers. Enfin Andromaque déclare qu'elle ne quittera point son asile : & Hermione la menace de l'y faire brûler, ou de l'en arracher d'une maniere outrageante. Puis elle s'en va. Le Chœur finit l'Acte par des plaintes élegantes sur le Jugement de Paris, cause unique des maux d'Andromaque, de Troye, & de la Grece.

ACTE II.

Menelas fait éclorre le dessein qu'Hermione avoit obscurément annoncé. Il amene Molossus qu'il a découvert, & il le présente à sa mere pour la contraindre par cette lâche ruse à sortir de son asile. En effet, il veut une victime, ou

la mere ou le fils. L'arrêt en est porté. Andromaque soutenuë par un reste de fierté que lui donne sa fortune passée, éclatte en invectives, & confond Menelas, pour s'être prêté à l'indigne artifice de sa jalouse fille. A ses yeux un pareil Heros n'est plus digne de Troye, & Troye méritoit un autre vainqueur. Que gagnera-t'il en sacrifiant une mere ou son fils ? la haine du peuple & le courroux de Pyrrhus. Il il est même peu sûr pour lui d'oser accomplir l'un ou l'autre attentat. Que deviendroit Hermione? Pyrrhus seroit - il assés lâche pour la reprendre après un tel forfait? enfin Andromaque s'offre à la mort, si elle est coupable des crimes que lui impute sa rivale: mais si elle est innocente, sied-il à un Roi d'entrer dans les passions d'une femme & d'épouser sa rage?

Le Chœur trouve cela trop fier dans la bouche d'une Princesse indéfenduë. Menelas outré, justifie sa colere par des raisons politiques; & il s'en tient à l'alternative qu'il a proposée, ou la mere ou le fils. » Cruelle situation, s'écrie » celle-ci, je suis perduë si je balance ou si je me détermine » à un choix. Barbare autheur de mes peines, pourquoi en » voulés-vous à mes jours? ai-je attenté sur ceux de vos en- » fans? ai-je porté le fer & le feu dans vos Etats? aimée » malgré moi de Pyrrhus faut - il que je porte la peine de » son amour? que ne l'en punissés-vous lui-même? est-ce » ma foiblesse qui arme votre bras contre moi? ô Troye, ô » chere Patrie, à quelle extrêmité me vois-je réduite! fal- » loit-il devenir deux fois mere, pour devenir doublement » malheureuse! mais pourquoi déplorer ces maux? n'ai-je » pas vû les tristes restes d'Hector indignement traînés, tout » Ilion en flamme & mon Astyanax précipité *a* des murs » de Pergame? n'ai-je pas été traînée moi-même sur les vais- » seaux des Grecs? & pour tout dire enfin, ne suis-je pas » devenuë l'épouse du meurtrier d'Hector? non, non, la » vie n'a rien qui me soit précieux. Ma fortune passée & » ma destinée présente me la rendent trop odieuse. Il me

restoit

a Vers que Barnez à crû devoir ajoûter pour rendre le sens complet.

» restoit un fils, (unique & tendre espoir) & voilà qu'on me
» l'arrache, qu'on l'immole: c'est moins ma vie qu'ils veu-
» lent que la sienne. Ils craignent sa vengeance, s'il échap-
» pe à leurs coups. « Elle dit le contraire dans Racine, &
beaucoup mieux sans doute par rapport à Astyanax.

Helas, on ne craint point qu'il venge un jour son pere;
On craint qu'il n'essuïât les larmes d'une mere.

Andromaq. Act. I. Sc. IV.

» Mais enfin, répond-elle, je rougirois de ne pas le sauver
» aux dépens de mes jours. C'en est fait, j'abandonne cet
» autel; voici votre victime. Frappés.... O mon fils, c'est
» pour toi que je me sacrifie. Si la pitié te laisse vivre, sou-
» viens-toi d'une mere; & si tu revois un pere, raconte-lui
» en arrosant son visage de pleurs, jusqu'où j'ai porté la ten-
» dresse pour toi. « Chés Racine elle enchérit noblement
sur cette pensée. Mais elle ne parle pas à son fils. Ce dis-
cours auroit été hors de sa place. Il eût fallu plus de ten-
dresse & moins de leçons. C'est à sa Confidente qu'elle par-
le ainsi:

Fais connoître à mon fils les Heros de sa race:
Autant que tu pourras conduis-le sur leur trace.
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclatté,
Plûtôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été.
Parle-lui tous les jours des vertus de son pere,
Et quelquefois aussi parle-lui de sa mere.
Mais qu'il ne songe plus, Cephize, à nous venger:
Nous lui laissons un maître: il le doit ménager.
Qu'il ait de ses ayeux un souvenir modeste;
Il est du sang d'Hector; mais il en est le reste,
Et pour ce reste enfin, j'ai moi-même en un jour
Sacrifié mon sang, ma haine, & mon amour.

Andromaq. Act. IV. Sc. I.

Si elle eût parlé à son fils, elle se seroit contentée de dire
en le baignant de ses larmes:

O Cendres d'un époux! ô Troyens! ô mon Pere!
O mon Fils, que tes jours coûtent cher à ta mere.

La même. Act. III. Sc. VIII.

Vainement le Chœur tâche d'exciter la compassion de Menelas & d'Hermione en faveur de la mere & du fils. Menelas non moins lâchement artificieux que barbare ne rougit pas de confesser son artifice & de manquer à sa parole. Maître de la vie d'Andromaque qui est sortie de son asile, il ne promet rien à Molossus, & il l'abandonne au caprice d'Hermione. Andromaque abusée a beau attester l'Equité, la Bonne-foi, les Dieux; on ne l'écoute plus. Réduite au désespoir elle accable d invectives & d'imprécations les Lacedemoniens; & le titre le plus doux qu'elle leur donne est celui de *perfides*. Etoient-ils du tems du Poëte ceux de la Grece qui méritoient le plus ce titre commun à tous les Grecs? ou plûtôt n'étoient-ils point alors brouillés avec les Atheniens? sans cela Euripide les auroit-il attaqués avec des traits si piquans, lui qui les louë ailleurs? l'on peut voir ce que nous avons dit à ce sujet, premiere Partie, Vol. I. Discours troisiéme, pag. cxviij. Articles VI. VII. & VIII.

Menelas fait conduire la mere & le fils dans le Palais pour les conduire ensuite à la mort; & cet intervalle est rempli par le Chœur, qui après avoir imputé les malheurs domestiques à la pluralité des femmes, & détesté la barbarie de Menelas & d'Hermione, plaint le sort d'Andromaque & de Molossus.

L'une & l'autre reparoissent sur la Scene, apparemment en habits funebres, comme Megare & ses enfans dans l'*Hercule furieux a*. Andromaque du moins a les mains liées. Leurs plaintes entrent dans le corps de l'Intermede; & ce sont de ces exclamations naturelles qu'une mort prochaine mettoit dans la bouche des Anciens. Celles de la mere sont nobles; & celles de l'enfant plus naïves. La mere le fait approcher de son sein pour ne s'en point séparer en mourant. Mais sa tendresse l'emportant enfin sur la fierté, elle engage ce fils si cher à tomber aux genoux de Menelas qui est présent. Celui-ci demeure infléxible comme une rocher. C'est ainsi qu'il se qualifie.

---

a *Derniere Piece de cette seconde Partie, Vol. II.*

ACTE III.

La chose amenée à ce point il se fait une révolution de Théatre par l'arrivée de Pelée, que le Chœur voit s'approcher. C'est un Vieillard plein de fermeté, & époux d'une Déesse, pere d'Achille, ayeul de Pyrrhus, & que tant de titres rendent respectable à Menelas qu'il se voit contraint de ceder, non toutefois sans démêlé. Car cette situation est une de ces Scenes contentieuses où les Tragiques Grecs prenoient plaisir à développer tout l'art d'un dialogue éloquent en faveur des Républicains naturellement libres & disputeurs. Pour tout dire enfin, c'est une de ces Scenes qui malgré cet art n'ont pas le don de nous plaire, parce qu'elles choquent toutes nos manieres, & qu'elles ne conviennent nullement ni au rang, ni à la majesté de nos Souverains d'aujourd'hui. Les deux Grecs en effet ne s'épargnent pas plus les injures que les raisonnemens; préjugé terrible pour nous contre les Anciens. Voici la substance de cet entretien.

Pelée fort surpris de voir Andromaque liée & traînée au supplice avec son fils, se montre à leurs yeux, comme une Divinité qui vient les délivrer de ce danger pressant. La Princesse Troyenne lui raconte en peu de mots le fait, & les motifs d'Hermione. Tout cela est naturel & tendre: car Andromaque en tombant aux genoux de Pelée, ajoûte à la fin ces paroles si belles, (parce qu'elles sont peu recherchées) » ils ont profité de l'absence de mon époux, & de l'abandon » où je me trouve, pour me perdre & pour égorger un en- » fant qui ne leur a fait aucun mal. J'ose donc me jetter à » vos genoux, Seigneur: car, helas, ces liens que vous voïés, » m'empêchent de les embrasser.« C'est la même naïveté que dans ces vers de Virgile,

Ecce trahebatur passis Priameïa virgo Æneid. l. 2. v. 403.
Crinibus à Templo Cassandra, adytisque Minervæ
Ad Cœlum tendens ardentia lumina frustrà,
Lumina; nam teneras arcebant vincula palmas.

» On tiroit avec violence du fonds du temple, & du sanc-

» tuaire de Minerve, la malheureuse Cassandre ; & tandis » qu'on la traînoit, les cheveux épars, elle levoit vainement » au Ciel ses yeux encore pleins d'un feu prophetique : d'in- » dignes liens l'empêchoient d'y lever les mains. «

» Seigneur, continuë Andromaque, sauvés-nous, au » nom des Dieux d'un trépas affreux pour une mere, mais » dont la honte retomberoit sur vous. « Pelée ordonne à l'instant qu'on délie Andromaque. Menelas d'un ton fier défend qu'on le fasse : & voilà où commence la contestation. Le premier demande au second, de quel droit il tranche du Souverain dans une Cour étrangere. Menelas allégue le droit d'allié & d'ami qui rend l'authorité commune ainsi que les biens & les maux. Les repliques piquantes & redoublées amenent les menaces. Le Roi de Sparte déclare qu'il ne relâchera point sa victime ; & le Roi de Thessalie le menace de lui donner du Sceptre sur la tête. Nous avons déja vû quelque part *a* cette menace, qui est bien du style d'Homere.

Enfin, Pelée commence un discours suivi où il reproche à son adversaire, comme une lâcheté insigne, d'avoir souffert qu'un indigne Phrygien vînt lui enlever sa femme dans ses Etats, & d'avoir crû Helene assés sage pour être laissée seule à sa bonne foi. » Et comment Helene eût-elle été chaste » dans une ville, (c'est Sparte) où l'usage authorise les jeu- » nes filles à entrer dans des tournois *b* vêtuës en Amazo- » nes ? « Le Grec peint l'habillement des Lacedemoniennes précisément comme Virgile l'a fait au premier Livre de l'Eneïde, vers 314. où il nous représente Venus qui s'apparoît à son fils Enée dans la Forêt de la nouvelle Carthage :

Virginis os habitumque ferens & virginis arma
Spartanæ : vel qualis equos Threïssa fatigat
Harpalyce, volucremque fugâ prævertitur Hebrum.
Namque humeris de more habilem suspenderat arcum

---

a C'est dans l'Iphigenie en Aulide. Menelas menace un esclave du même traitement, Acte II. Scene I. Vol. I. pag. xvij.

b J'ai exprimé ainsi les jeux de la course & de la lutte : & par le terme (*vêtuës en Amazones*) l'habillement dont il s'agit.

Venatrix, dederatque comam diffundere ventis,
Nuda genu, nodoque sinus collecta fluentes.

Et plus bas, vers 336.

Virginibus Tyriis mos est gestare pharetram
Purpureoque altè suras vincire cothurno.

» a Venus sa mere vint à sa rencontre. On l'auroit prise à son » habit & à son air pour une fille de Lacedemone, ou pour » une Reine des Amazones, (*une Harpalyce ; c'étoit une* » *Reine de Thrace*,) dans le tems qu'elles s'exercent à dompter » des chevaux, & que sur le bord de l'Hebrus, elles s'effor- » cent de devancer à la Course les ondes de ce fleuve. La » Déesse travestie en chasseuse portoit sur l'épaule un joli » carquois. Sa chevelure négligemment éparse étoit le jouet » des vents; & sa robe retroussée par une ceinture lui laissoit » un genou découvert . : . les filles de Tyr, où j'ai pris naiss- » sance, sont vêtuës & chaussées, comme vous voïés que je » le suis. La mode de leur païs est de porter le carquois, & de » chausser le brodequin. «

C'étoit la même mode chés les filles Lacedemoniennes. Une des loix de Licurgue étoit de les élever dans les plus pénibles exercices du corps. Mais le reste de la Grece ne goûtoit point cet usage, comme peu conforme à la bienséance du sexe; & c'est ce que Pelée reproche ici à Menelas. Il fait tout de suite une peinture d'Helene, très peu avantageuse pour elle, mais assés conforme à la vérité. Tous les maux qu'elle a causés aux Troïens & aux Grecs, la perte de tant de héros, les larmes de tant de meres, la mort même d'Achille, & tant d'autres calamités, il les impute au seul Menelas, à un époux assés lâche pour racheter à si haut prix une Furie * qu'il auroit dû laisser à Troye avec execration, en donnant même une recompense à ses ravisseurs, pour n'être pas forcé de la reprendre de leurs mains. Ce sont, à peu de chose près, les propres termes de Pelée.

* *Voïés les mêmes expressions dans* Iphigenie en Aulide, *Ac. II. Sc. II. vol. I. p. xxi.*

a Trad. du P. F. Catrou, nouv. edit. 1729.

Il ne ménage pas plus l'honneur de Menelas en fait de bravoure. Il le représente comme un héros de montre, revenu seul sans blessure, & qui bien loin d'ensanglanter ses armes, les a tenuës soigneusement cachées, & n'a rapporté de Troye que celles qu'il y avoit portées : bien différent, veut-il dire, des héros Grecs qui héritoient des armes de leurs ennemis vaincus, ou qui les échangeoient mutuellement par estime, comme l'avoit fait * Ajax avec Hector. Il ajoute que c'est contre son inclination que Pyrrhus a recherché l'alliance de Menelas. Illui remet devant les yeux le sacrifice d'Iphigenie, qu'il a extorqué d'Agamemnon sans rougir de contraindre un frere à immoler sa propre fille; tant vous apprehendiés, dit-il, de ne pas retrouver une femme intraitable : il lui fait un crime de ne l'avoir pas tuée en la revoïant, & de s'être laissé bassement regagner par d'artificieuses caresses. Enfin il le couvre de confusion au sujet de l'action indigne dans laquelle il vient de le surprendre. Il veut qu'il reprenne Hermione; qu'il en délivre la Thessalie; & il le menace d'un vengeur dans la personne de Molossus fils d'Andromaque.

* Voïés Ajax de Sophocle, vol. II. p. 239.

Après la réflexion du Chœur, qui trouve trop d'emportement dans le courroux de Pelée, Menelas prend la parole à son tour, & rend invectives pour invectives. A l'entendre Pelée est bien peu sage de faire à son allié une querelle serieuse pour une étrangere qu'il auroit dû chasser au-delà du Phase, comme issuë des ennemis des Grecs, & en partie cause de la mort d'Achille. Quelle honte pour le pere de ce héros d'avoir reçû dans ses Etats la veuve d'Hector, & souffert qu'elle lui donnât des petits fils, opprobre que Menelas en ami vouloit laver dans le sang d'Andromaque & de Molossus. Quoi donc, si Hermione demeure privée d'enfans, Pelée mettra-t'il le Sceptre aux mains de l'esclave Troyenne? ne prendroit-il pas lui-même les interêts d'une fille aussi indignement traitée que l'est Hermione, s'il étoit son pere? il se justifie ensuite fort legerement sur l'article de la valeur. C'est le point qu'un François auroit d'abord vuidé sans tant de raisonnement. Autre étoit la méthode des Anciens. A l'égard d'Helene, Menelas rejette tous ses malheurs sur les

Dieux, & par-là il raïe d'un ſeul trait tout ce que peut dire la médiſance à ſon déſavantage. Il prétend même que le ſiege de Troye a procuré un grand bien aux Grecs, en les rendant autant de Héros. Il ſe ſçait bon gré de n'avoir pas attenté ſur les jours d'Helene, & il voudroit que Pelée eût épargné de même ceux de *a* Phocus ſon frere. C'eſt reproche pour reproche.

Ces vérités piquantes de part & d'autre ſont adoucies par le Chœur qui fait ſon office, comme dit Horace, pour concilier les eſprits. Cela n'empêche pas Pelée de répliquer. Il inſiſte encore ſur l'expedition de Troye, dont Menelas tiroit vanité; » grande injuſtice, dit Pelée, d'attribuer au » chef la gloire que les ſoldats ont achetée au prix de leur » ſang. « Ce vers d'Euripide cité par Clytus avec autant d'imprudence que de malignité pour rabbaiſſer Alexandre, couta la vie à ce favori.

Au milieu de ce diſcours Pelée s'avance vers Andromaque, la releve, ordonne à ſon petit fils de la délier, & il la délie lui-même en lançant des traits d'indignation contre Menelas pour avoir ſi cruellement traité une Princeſſe dont le crime unique eſt d'être mere, tandis qu'Hermione ne l'eſt pas. Il parle en maître; il veut que le pere & la fille retournent à Sparte; il leur prépare un ennemi redoutable dans Moloſſus, & il ſe déclare lui-même plus leur ennemi que ne fut Paris.

Menelas prend le parti d'une moderation affectée : une guerre le rappelle, dit-il, dans ſes Etats, & ne lui laiſſe pas le loiſir de terminer un pareil démêlé. Mais il déclare qu'il reviendra furieux, ſi l'on ne fait pas juſtice à Hermione. Quant aux paroles de Pelée, il dédaigne d'y répondre, & il ſe retire. Andromaque rend graces à ſon liberateur. Mais ſemblable à une timide colombe à peine échappée des ſerres du vautour, elle craint encore que Menelas ne l'enleve à Sparte avec ſon fils. Pelée la raſſure par des paroles peu ho-

a *Pauſan in Corinthi.* Telamon & Pelée aïant invité Phocus leur frere aux 5. jeux ordinaires des Grecs, Pelée frappa exprès Phocus d'une pierre qui lui tenoit lieu de diſque. Ce que Pauſanias ajoute fait voir que ce crime étoit douteux, ou du moins qu'il paſſa pour tel. Ainſi c'étoit malignité à Menelas de le reprocher.

norables à Menelas; car il compte moins sur ses propres forces que sur le peu de valeur de son ennemi; & pour remettre entierement Andromaque de sa fraïeur, il la remene dans le Palais. Le Chœur dans l'intermede envie le bonheur des Grands que leurs alliances mettent toujours en état de se soutenir mutuellement dans les plus affreux dangers; & il loue la valeur & la fermeté de Pelée.

ACTE IV.

La Confidente d'Hermione toute effraïée vient avertir le Chœur, que sa maîtresse déchirée par ses remords & livrée au désespoir dans la crainte de Pyrrhus offensé veut se donner la mort, & qu'on a de la peine à la défendre contre elle-même. En effet on entend dans le palais le bruit des domestiques qui lui arrachent le poignard dont elle veut se frapper. A l'instant elle paroît sur le Théatre. Elle arrache sa coëffures; elle déchire ses vêtemens; elle jette des cris qui marquent toute la violence de son repentir & de ses allarmes.

Le Chœur & la Confidente font de vains efforts pour calmer son esprit, & pour dissiper ses inquiétudes. Elle ne cherche que le poignard qu'on lui a ravi. Elle ne songe qu'à se précipiter dans les flammes, ou du haut d'un rocher. Quelquefois elle se représente sa triste situation; elle est abandonnée d'un pere qui vient de partir, livrée, à ce quelle croit, à la vengeance d'Andromaque, & contrainte de ramper aux pieds de l'étrangere. C'est ce qu'a heureusement imité Racine.

Androm. Ac. II. S. I.

* Oreste.

Est-ce-là, dira * t'il, cette fiere Hermione?
Elle me dédaignoit: une autre l'abandonne.
L'ingrate qui mettoit son cœur à si haut prix
Apprend donc à son tour à souffrir des mépris.
Ah, Dieux!

Toutefois, il le faut avouer, quoique Racine se dise redevable à Euripide du caractere d'Hermione, il l'a beaucoup ennobli par l'heureux tour qu'il a sçû donner à son Poëme.

Encore

Encore une fois on ne peut faire aucune comparaison entre deux Andromaques d'un caractere si différent.

» Princesse, reprend la Confidente, je n'approuve pas » plus vos craintes que votre attentat sur la rivale Troyenne. » Pensés-vous en effet que Pyrrhus, (dût-il être gagné par » les larmes de l'Etrangere,) voulût porter son ressentiment » au point que vous l'imaginés? non, non; vous n'êtes pas à » ses yeux une captive tirée des cendres de Troye. Fille d'un » grand Roi, née dans un Etat opulent, suivie d'une riche » dot, votre alliance lui est trop précieuse. Ne croïés pas » non-plus qu'un pere vous ait abandonnée, ni qu'il souffre » que Pyrrhus vous outrage. Remettés-vous, Madame; & » rentrés dans votre appartement. Evités la honte de paroî- » tre en l'état où vous êtes. «

Sur cela le Chœur voit arriver un Etranger qui demande où est le Palais de Pyrrhus, & qui se donne pour Oreste fils d'Agamemnon. Ce Prince en effet aimoit Hermione, & son amour lui faisoit prétexter un voïage vers l'Oracle de Delphes, tandis qu'il venoit à dessein d'enlever son amante dans l'absence de Pyrrhus. Hermione avertie est charmée de retrouver Oreste, & de profiter de sa tendresse pour se mettre à couvert de la vengeance de son époux. Elle se jette aux pieds du fils d'Agamemnon, & lui raconte avec beaucoup d'artifice son attentat & ses craintes. Car sans entreprendre de justifier son crime, elle en rejette tout l'odieux sur les horribles conseils de quelques femmes, qu'elle peint très naïvement comme des Syrenes cruelles, qui par leurs paroles envenimées ont fait glisser dans son sein le poison de la plus amére vengeance *a*. » Que voulés-vous, ajoute-t'elle? » la douceur de se venger, l'absence de Pyrrhus, la présence » de Menelas, mes grandes richesses, & la qualité de Reine & » de rivale d'une étrangere, tout m'applanissoit le chemin du

a » Il semble qu'Hermione dit vrai en une Tragédie d'Euripide, quand elle » parle ainsi,

Entrant chés moi femmes de mauvais nom
Ont ruiné mon los & bon renom.

Plut. tr. du Mar. trad. d'Amyot.

» crime. « Sur quoi elle fait une réflexion peu honorable au fexe. A l'en croire, » tout époux fenfé doit interdire à fon » époufe les vifites même des femmes. Ce font autant de voix » qui donnent de funeftes leçons, les unes par interêts, les » autres par paffion, d'autres pour avoir des compagnes de » leurs déreglemens. « Hermione veut même qu'on emploïe les verroux & les grilles pour fe garentir de ces fyrenes. Que diroit Moliere de ces grilles & de ces verroux? Le Chœur tout compofé de femmes en eft véritablement piqué, & il ne pardonne cet emporrement qu'à un excès de douleur.

Orefte ravi de trouver les chofes au point où il les vouloit, confeffe qu'Hermione eft l'unique objet de fon voïage, & il met à profit les conjonctures pour faire fa déclaration. En un mot il met à prix fon fecours. » Si Hermione veut être libre » & fortir des Etats de Pyrrhus, il faut qu'elle époufe Orefte: » auffi-bien lui fut-elle promife par Pelée. Mais elle devint » la récompenfe d'un guerrier qui avoit combattu à Troye; » & le fils d'Agamemnon eut beau prier le fils d'Achille de » ne pas troubler cet amour: le Prince Theffalien ne répon- » dit que par des outrages. Il reprocha à Orefte d'être la proïe » des Furies, après avoir été le bourreau de fa mere: affront » que cet amant n'a pû dévorer, & que l'amour d'Hermione » a gravé plus profondément dans fon cœur. « Tel eft le fonds du difcours d'Orefte, beaucoup moins rempli d'art que le rôle que lui donne Racine.

Hermione renvoïe fon amant à Pelée fur ce qui concerne l'hymen. C'eft fe rendre: quant aux autres conditions elle le prend au mot, prête à le fuivre dans la crainte du forr qu'elle prévoit. » Ne craignés deformais, répond Orefte, ni Pe- » lée, ni Pyrrhus. « Pour celui-ci, le fils d'Agamemnon déclare qu'il va le chercher à Delphes, & laver fon affront dans le fang de cet orgueilleux rival: projet barbare, auquel Hermione confent par fon filence. On voit affés combien l'Hermione Françoife conduit différemment fon intrigue. C'eft elle plus qu'Orefte qui tue Pyrrhus, & qui le tue malgré elle par les mains d'un amant détefté, à qui elle redemande fes jours après l'avoir contraint à cet attentat. Chés Euripide Orefte & Hermione partent fur le champ pour Delphes, ou

Pyrrhus étoit allé demander raison à Phœbus du meurtre d'Achille ; impieté qui fera le dénoument de la piece.

ACTE V.

Pelée s'apperçoit qu'Hermione s'est échappée secrettement avec Oreste, & il apprend du Chœur tout le détail de la conjuration contre Pyrrhus. Comme il est sur le point d'envoïer vers lui, il voit paroître un député qui vient lui raconter tous les malheurs qu'il apprehendoit : chose visiblement contraire à la vrai-semblance, puisqu'Oreste loin d'avoir eû le tems de faire tout ce que dit l'Envoïé, n'a pas même pû arriver au Temple de Delphes. C'est, je pense, la premiere fois que nous aïons vû Euripide s'oublier à ce point, lui qui, aussi-bien que ses Contemporains, étoit si exact à garder toutes les vrai-semblances du tems & du lieu.

En effet le député, après avoir accablé d'abord Pelée, en lui disant brusquement que les Delphiens & Oreste ont tué Pyrrhus, fait le détail de cette action, qui sans compter le voïage exigeoit au moins quelques heures : narré trop peu conforme à nos manieres pour le traduire litteralement. En voici la substance : « Pyrrhus avoit passé trois jours à Del- » phes. On soupçonnoit qu'il vouloit reconnoître le Temple » pour en enlever les Thrésors. Ce soupçon du peuple étoit » fondé sur ce qu'il entendoit Pyrrhus se plaindre d'Apollon » comme de l'assassin d'Achille. Le Senat s'assemble : on en- » vironne secrettement le Temple de gardes. Cependant » Pyrrhus commençoit le sacrifice, où il prétendoit expier » la faute qu'il avoit commise en demandant raison au Dieu » de la mort de son pere, comme si Apollon en eût été » le coupable autheur. Oreste se glisse dans le Temple, & » par des bruits sourdement semés, il change les soupçons » en évidence. A l'instant les Delphiens armés assiegent » Pyrrhus de toutes parts, & le poursuivent l'épée à la main. » il se dérobe à leurs coups, se saisit des armes suspenduës » aux colonnes, s'avance vers l'Autel, & fait face à tous les » assaillans. «

Ici le Député s'étend sur les efforts plus qu'humains de son

Heros. Pyrrhus quoique blessé évite avec son bouclier une grêle de traits & de pierres. Mais il avoit trop à faire : car on lui lançoit jusqu'à des broches. Voilà, par exemple, ce qu'un François ne sçauroit traduire, non plus que les sauts agiles que faisoit Pyrrhus pour parer tous ces traits. Nous voudrions avec raison qu'on nous dît en deux mots, comme Racine :

Andromaq. Act. V. Sc. III.

> Chacun se disputoit la gloire de l'abbattre.
> Je l'ai vû dans leurs mains quelque tems se débattre,
> Tout sanglant à leurs coups vouloir se dérober :
> Mais enfin à l'autel il est allé tomber.

Euripide non content d'une opiniâtre défense, lui fait faire encore une vigoureuse attaque. Pressé de toutes parts Pyrrhus se jette à corps perdu à travers les Delphiens, & il les fait fuïr comme de timides colombes à l'aspect du vautour. Un grand nombre tombe sous ses coups redoublés : mais une voix divine se fait entendre de l'antre du Temple, & ranime les combattans. Un Delphien commence ; les autres achevent, & tous veulent avoir part à la gloire de frapper Pyrrhus. Ils l'accablent même après le trépas. Enfin, l'on apporte son corps sur le Théatre, & tout cela se fait presque en un clin d'œil.

Ce spectacle acheve de désesperer Pelée. Il embrasse le cadavre de son petit-fils, le baigne de ses pleurs, & par un retour de douleur, il voudroit qu'il eût été enseveli sous les ruines de Troye. Enfin, il exprime sa tristesse pat tout ce que les Tragiques Grecs ont de plus naturel. Le Chœur en augmente l'impression, & tout le Théatre ainsi agité représente un Roi & son peuple en pleurs. C'est le deuil ordinaire des Grecs au sujet des morts.

Cette lugubre céremonie est interrompuë tout-à-coup par l'arrivée d'une Déesse, qui traversant les airs, descend sur le Théatre, & se fait connoître pour Thetis femme de Pelée. Elle console ce Prince par son propre exemple. Toute Déesse qu'elle est, il lui a fallu perdre Achille, & obéïr au Destin. Elle veut donc que Pelée suspende sa douleur,

pour aller inhumer Pyrrhus à Delphes, afin de le venger par cet honneur, & de laisser à la postérité un monument de la violence d'Oreste. Elle ordonne qu'Andromaque aille chés les Molosses épouser Helenus, afin de donner lieu à Molossus, reste unique des Æacides de procurer des successeurs légitimes au Thrône de Molossie. Par-là le sang Grec & Troyen, d'Achille & d'Hector, réuni dans Andromaque & Pyrrhus, se perpétuera dans un puissant Roïaume. Quant à Pelée, l'honneur qu'il a d'être l'époux d'une Déesse lui vaudra la divinité. Pour cela Thetis lui donne ordre de se retirer dans une grotte des Isles fortunées, où il reverra Achille déifié. Elle viendra ensuite le prendre accompagnée de cinquante Nereïdes pour l'enlever comme son époux dans le Palais de Nerée, en lui donnant la qualité de demi-Dieu.

Comme la morale de cette piece roule sur le bonheur des mariages bien assortis, & sur les horreurs qui accompagnent la polygamie, l'on peut dire que c'est autant la punition de Pyrrhus, que l'établissement d'Andromaque chés les Molosses.



LES SUPPLIANTES,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

QUOIQUE cette Tragédie paroiſſe porter le même titre qu'une de celles d'Eſchyle, le ſujet en eſt toutefois très-différent. Les Suppliantes d'Eſchyle ne ſont autre choſe que l'hiſtoire des Danaïdes, ainſi qu'on l'a vû *. Mais les Suppliantes d'Euripide nous rappellent l'hiſtoire des ſept Chefs devant Thebes : du moins en ſont-elles une ſuite toute naturelle. Du reſte la Piece d'Euripide à beaucoup de rapport à celle d'Eſchyle.

* Vol. 2. p. 216.

Les Argiens que Polynice avoit amenés au païs Thebain avoient été battus & contraints de lever le ſiege après un grand échec. Creon devenu Roi de Thebes par la rage des deux freres qui s'entrégorgerent fit jetter les cadavres des Argiens avec défenſe de leur rendre les derniers devoirs, choſe plus précieuſe aux Païens que la vie même. Adraſte Roi d'Argos outré de cet affront, mais trop foible pour le venger, prend le parti d'aller à Eleuſine ville de l'Attique, ſuivi des meres & des épouſes qui avoient perdu leurs maris ou leurs fils au ſiege de Thebes, pour ſupplier Theſée Roi d'Athenes de prendre les armes en leur faveur contre Creon, & de faire inhumer tant d'illuſtres morts dans ſes Etats, puiſqu'on leur refuſoit la ſépulture au païs Thebain. Voilà ce qu'Euripide nomme les *Suppliantes*. Cette troupe de femmes qui accompagnent Adraſte fait le perſonnage du Chœur. Les Acteurs ſont Adraſte, Theſée, Æthra mere de Theſée, Evadné femme de Capanée, l'un des ſept Capitaines mort au ſiege, Iphis ſon pere, deux Heraults, un Officier, un jeune Enfant, enfin la Déeſſe Minerve. La Scene eſt dans le Temple dédié à Cerès à Eleuſine païs de la Grece, où ſuivant la Fable, l'on vit pour la premiere fois l'uſage de ſemer le bled, par les bienfaits de cette Divinité. Cette Piece fut jouée ſous l'Archonte Antiphon l'an troiſiéme de la 90e.

Olympiade, dans le tems que les Argiens & les Lacedemoniens faisoient une ligue après une victoire remportée par les seconds sur les premiers.

ACTE PREMIER.

Le spectacle de l'ouverture devoit être frappant. Car on y représente Æthra au pied d'un autel, son offrande à la main, & environnée de Prêtres, le Temple rempli de femmes qui portent des branches d'olivier avec des bandelettes de laine, & dans le vestibule le Roi Adraste qui a la tête voilée, & qu'entoure une troupe de petits enfans de ces Dames Argiennes, tous en posture de Supplians. Æthra adresse la parole à Cerès & aux Ministres de ses autels. Elle fait des vœux pour elle, pour Thesée, pour Athenes & pour Trezene sa patrie, & prie les Dieux d'en écarter les malheurs. Elle avouë que ses vœux naissent d'un retour sur elle-même à la vûë des illustres affligées qui viennent de tomber à ses pieds, & d'implorer son secours. Voilà l'effet ordinaire de la compassion; & ce sont-là de ces traits de la nature qui n'échappent gueres aux Poëtes Grecs. Dans le cours de sa priere elle fait connoître les Supplians, la cause de leur affliction & le motif de leur voïage. Elle peint en un mot tout ce que je viens de dire; & c'est de cette belle Scene que Stace a pris la matiere du douziéme Livre de sa Thebaïde. L'artifice d'Euripide en cette ouverture la rend plus interessante que la plûpart des autres prologues du même Autheur.

Æthra revient au but principal de son sacrifice. C'est pour les biens de la terre qu'elle invoque Cerès en lui présentant des épics. Dans cette céremonie elle se croit obligée par humanité envers des étrangeres d'attendre Théſée, qu'elle a (dit-elle) envoïé chercher pour l'engager à prendre en main leurs interêts.

Le Chœur de femmes s'avance, & redouble ses prieres avec beaucoup de marques de douleur. Ce sont des époux, ce sont des fils qu'elles pleurent, & dont on leur refuse impitoïablement les Cendres. » O Reine, vous sçavés par

» vous-même, disent-elles, ce que c'est qu'être mere. Prenés part à notre deuil, rendés-nous par le secours de Thesée ce que nous eûmes de plus cher. Ce n'est point la Déesse que nous venons supplier. C'est vous seule; & vous êtes en état de soulager nos douleurs. Mere d'un Roi fortuné, vous pouvés adoucir notre misere; & nous ne demandons pour toute grace que les tristes restes de nos fils pour les embrasser & les arroser de nos pleurs. «

Elles font ensuite un de ces petits Chœurs, qui sont souvent mêlés dans le cours des Scenes Grecques, sous le nom de Strophes & d'Antistrophes; & cela en se frappant la poitrine, & en renouvellant à la maniere des Grecs un deuil, qu'elles disent être si naturel aux meres, que la mort seule est capable de le terminer.

Thesée arrive sur ces entrefaites, & sans rien voir encore, il entend des cris. Il tremble pour sa mere. Puis en tournant ses regards vers l'autel, il la voit au milieu de cette troupe de personnes éplorées, qui lui paroissent étrangeres, & dont les cheveux coupés & les habits peu conformes à la pompe d'un sacrifice, piquent de plus en plus son inquiette curiosité. Æthra lui déclare en deux mots quels sont tous ces Supplians. Cela est interrompu par des gémissemens & des pleurs; ce qui fait voir de plus en plus que le spectacle & le jeu de l'action faisoit une des principales parties des Tragédies anciennes. Adraste se dévoile, & par des vers entre-coupés de réponses & d'interrogations, il instruit Thesée de son histoire. Il lui apprend comment par un Oracle d'Apollon, sans doute mal compris, & que nous avons marqué dans les *Phéniciennes* *, il avoit donné ses deux filles en mariage à deux exilés Tydée & Polynice; alliance qui l'engagea dans la malheureuse guerre de Thebes; qu'il l'entreprit contre la volonté des Dieux, & par les conseils d'une jeunesse vive & bouillante qui ne respiroit que la vengeance: témerité ordinaire, dit-il, qui a perdu tant de Rois! » Blanchi sous le Diadême, & plus heureux autrefois, je dois rougir d'embrasser vos genoux. Jugés de mes malheurs par la situation où vous me voïés réduit. Rendés-nous nos chers morts. Soïés sensible à mes maux, & à

* *Vol. II. p. 404. vers la fin.*

» à ceux de tant meres malheureuses. Songés qu'elles ont » entrepris un pénible voïage pour implorer non la Déesse, » mais Thesée. Elles ne veulent que rendre à leurs fils des » devoirs qu'elles auroient dû attendre d'eux. Songés qu'il » sied à l'homme heureux de jetter des regards propices sur » les personnes affligées. «

Cette derniere sentence est poussée trop loin pour nous, qui sommes amateurs de la précision, & ennemis des longues morales. Car Adraste y fait enrrer, je ne sçai comment, une pensée, devenuë depuis favorite à tous les Poëtes, à sçavoir, que la poësie veut un esprit serain, & que, comme dit Despreaux,

Un Autheur qui pressé d'un besoin importun *Despr. art. Poët. chant. 4. v. 181.*
Le soir entend crier ses entrailles à jeun,
Goûte peu d'Helicon les douces promenades.
Horace a bû son saoul, quand il voit les Ménades;
Et libre du souci qui trouble Colletet,
N'attend pas pour dîner le succès d'un Sonnet.

Adraste continuë, & prévient l'objection qu'on peut lui faire. Roi d'Argos ne sçauroit-il trouver de ressource dans ses propres Etats? il avouë qu'il ne le peut; & qu'Athenes est la seule ville, & Thesée le seul Roi qui puissent tirer vengeance de l'affront fait aux Argiens; cela est mis pour flatter les Atheniens.

Thesée répond, & commence son discours par un éloge de la Providence des Dieux. Puis il retombe sur l'orgueil humain, qui prétend trouver à redire à leur Ouvrage. Il fait l'application de cette morale un peu trop étenduë à Adraste, qu'il blâme d'avoir manqué de respect aux Oracles, & donné imprudemment ses filles à deux étrangers souillés de crimes. L'alliance que l'on contracte avec les coupables confond avec eux le juste dans le châtiment. Le mépris des Oracles & une aveugle confiance en de jeunes gens qui ont poussé Adraste à une guerre téméraire, est la source de ses malheurs. Thesée fait ici le caractere des esprits remuans dans un Etat, » ils courent, dit-il, après les honneurs au

» prix d'une guerre injuste, & mettent tout leur art à cor-
» rompre les Citoïens, l'un pour obtenir les Charges mili-
» taires, l'autre pour se mettre en état de venger ses querel-
» les particulieres, un autre pour s'enrichir, & tous sans se
» mettre en peine du tort irréparable qu'ils font au peuple.
» Car il y a trois sortes de Citoïens. Les uns riches, sont in-
» capables de servir l'Etat, & ne songent qu'à accumuler ri-
» chesses sur richesses; les autres envieux dans leur indigen-
» ce, & donnant tout à la haine secrette qu'ils ont pour les
» riches, leur lancent des traits envenimés à l'instigation
» des mauvais Chefs qui les gouvernent. Des trois parts
» la moïenne est l'appui & le salut de l'Etat. C'est elle qui
» le maintient dans l'observation des bonnes loix. « Ce sont-là autant de leçons pour Athenes; & si Euripide eût eû des Commentateurs contemporains, comme Despreaux, nous sçaurions sans doute le fin de plusieurs anecdotes renfermées dans ce passage & dans toute cette piece qui n'est qu'une allégorie aux interêts de la Grece. Les Argiens avoient été battus par ceux de Lacedemone, cette même année 14ᵉ. de la guerre du Peloponnese. Les Atheniens apparemment n'auroient pas été fâchés de gagner les Argiens; & c'est-là, sans doute, le secret politique de cette Tragédie, qui tend à les détourner de faire aucun traité avec les Lacedemoniens ennemis d'Athenes. »

Thesée après avoir ainsi parlé avec beaucoup de gravité, juge qu'il est injuste de servir l'imprudence & la témerité. » Après cela, dit-il, oserois-je vous secourir? hé, que
» dirai-je à mon peuple? Quel prétexte honnête pourrois-
» je lui apporter? non, non; votre entreprise a été trop
» mal concertée pour nous y engager sous les mêmes aus-
» pices. «

ADRASTE. Je ne suis point venu à vous comme à un Juge de ma conduite, mais comme à un Medecin dans mes maux. S'il se trouve que j'ai mal fait, je ne cherche pas ici un vengeur qui me punisse, mais un ami qui me releve. Si vous refusés ma juste demande, c'est à moi d'acquiescer: que ferois-je? venés, meres infortunées, retournés sur vos pas, jettés par terre ces inutiles rameaux, & prenés à témoin les

Dieux & la Terre, Cerès & le Soleil, que vos prieres ont été rejettées par un Roi a qui *a* le sang nous unissoit. Quoi, Thesée, vous foulerés aux pieds des nœuds si saints ! vous renverrés sans pitié ces Matrones que leur âge & leur douleur devoient vous rendre si respectables ! Non, je ne puis le croire. Les antres servent d'asile aux animaux, les autels aux esclaves, & les Etats florissans aux peuples affligés, dans l'idée qu'il n'est point ici-bas de félicité durable.

Le Chœur pour achever d'ébranler Thesée se jette à ses pieds en redoublant ses cris. Thesée n'est pas insensible, mais Æthra pénétrée de compassion se voile le visage. Le Roi d'Athenes est touché des pleurs de sa mere. Après avoir pris pour bien parler les précautions de bienséance, sur lesquelles les femmes Grecques étoient si délicates, elle rompt le silence ; elle allégue à son fils le respect dû aux asiles & aux Dieux ; la gloire qui revient du secours qu'on donne aux affligés, & l'inconvenient de flétrir par un refus la gloire d'Athenes & de Thesée même.

Le Roi convient enfin qu'il y va de sa gloire, s'il ne suit pas les conseils de sa mere. Vengeur qu'il est de la justice, & le fleau le plus redoutable des forfaits, lui siéroit-il de se dérober à une occasion de signaler son courage & son équité ? Il promet donc de s'armer contre Thebes : mais il veut que le peuple y consente, pour donner plus de poids à cette expédition. Car il déclare qu'il gouverne en pere une ville libre, & qu'il donne toujours à ses Citoïens le droit de suffrage. C'est un tour du Poëte pour interesser davantage le peuple Athenien en faveur de Thesée. Le Chœur finit par des actions de graces qui marquent sa reconnoissance & sa joïe, avec un éloge des Atheniens & de leur Roi.

ACTE II.

Thesée rentre sur la Scene suivi d'un Herault d'armes, personnage muet, à qui il parle à peu près en ce sens.

a Æthra mere de Thesée étoit fille de Pithée, & par conséquent Pelopide ; ainsi elle tenoit aux Argiens.

» Allés trouver le Roi de Thebes, & portés-lui ces paroles » en mon nom. Théſée vous prie de rendre les morts d'Ar- » gos. A ce prix, il vous offre l'amitié des Atheniens. Si » Creon y conſent, revenés ſur vos pas. S'il le refuſe, vous » lui dirés, qu'il s'attende à me voir les redemander à la tê- » te d'une armée, au puits de Callichore. » C'étoit un lieu peu éloigné d'Eleuſine, ainſi nommé à cauſe des danſes ſa- crées qu'y faiſoient les femmes en l'honneur de Cerès.

Tandis que le Roi d'Athenes donne ſes ordres à ſon Am- baſſadeur, il en ſurvient un de la part de Creon : ce qui donne lieu à Théſée d'arrêter le ſien. Le Député The- bain demande le Monarque d'Athenes ; & Theſée ſe fait connoître à lui, en le reprenant de ſon erreur. Il lui ap- prend qu'il ne veut être que le Chef, & non le Souverain des peuples ; & qu'Athenes eſt une ville libre, où tout Ci- toïen riche ou pauvre a droit de ſuffrage. Cela fait naître une diſpute ſinguliere entre ce Prince & le Député ſur les avantages de l'Etat Monarchique & du Républicain. L'En- voïé commence, & inſiſte ſur le choix des Magiſtrats Ré- publicains, qu'il compare à un coup de dez, ſur l'abus de l'éloquence qui tourne l'eſprit des Citoïens, comme il lui plaît, & qui les fait paſſer du blanc au noir, ſur l'aveugle- ment d'une multitude peu éclairée, enfin ſur l'adreſſe des méchans à s'élever aux premiers Emplois. Tout ceci eſt amené finement par une prétermiſſion. Car le Député re- leve le Gouvernement de Thebes, en montrant ce qu'il n'eſt pas, pour retomber par contre-coup ſur celui d'Athenes. Mais comme il étoit peu sûr pour Euripide de faire l'objec- tion bien forte, les traits ne ſont pas aſſés marqués, & ne ſont jettés qu'indirectement & comme en paſſant.

Toutefois Theſée trouve l'Envoïé un peu diſcoureur, & il ſe croit obligé de le réfuter. Il déclare que » rien ne lui » paroît plus pernicieux que l'Etat Monarchique : que les » loix ſe taiſent ſous un Souverain, au lieu qu'elles parlent » également en faveur du pauvre & du riche dans une Ré- » publique ; qu'il n'y a d'arbitre entr'eux que l'équité ; que » chaque Citoïen peut ouvrir des avis pour le bien public ; » que c'eſt-là le moïen de ſe diſtinguer ; qu'au contraire dans

» un Roïaume, les gens de bien sont suspects, & n'ont souvent d'autre prix de leur probité & de leur droiture que la mort. Que sert, (continuë-t'il plein de son enthousiasme Républicain) d'amasser pour ses heritiers des richesses dont un Tyran ravira la meilleure part, & d'élever avec soin des filles qui deviendront la proïe de ses désirs effrenés, & un sujet de larmes pour leurs parens? me punisse le Ciel, si jamais je contrains aucun Citoïen d'épouser mes filles! « Voilà ce que répond Thesée : puis il demande à l'Ambassadeur ce qui l'amene, en lui disant avec dignité qu'il le feroit repentir de ses discours trop libres, s'il ne respectoit en lui le titre d'Envoïé & le droit des gens.

Celui-ci fait sa commission avec hauteur. Au nom de son maître il défend à Thesée de recevoir Adraste; ou s'il est arrivé il ordonne qu'on le chasse avant le Soleil couché, & qu'on se garde d'écouter ses demandes, puisque les morts Argiens n'interessent en rien Athenes. On menace Thesée de la guerre, s'il refuse d'obéïr. L'Ambassadeur pour donner plus de force à ses paroles exagére les maux de la guerre, & la témerité des Républiques qui n'en sentent pas assés les conséquences, parce que chacun des Citoïens en opinant à prendre les armes, se croit à l'abri du danger; au lieu qu'ils iroient bride en main, si chacun en portant son suffrage avoit la mort sous les yeux. Il colore même d'une apparence de justice la conduite de Creon à l'égard des Argiens. C'est le Ciel qui semble les avoir condamnés, puisque Capanée a été frappé de la foudre. Athenes prétend-elle s'opposer aux Dieux & les surpasser en sagesse? sa vaine compassion doit-elle aller jusqu'à proteger des méchans?

A ce discours, Adraste ne peut plus se retenir. Il éclatte contre l'Ambassadeur : mais Thesée l'arrête. » C'est à moi : » dit-il, non vers vous, qu'il est envoïé. « Il se met donc en devoir de répondre; & il le fait si noblement que son discours l'emporte sur celui de l'Ambassadeur, & jette un grand interêt sur la Scene. Il dit : » Qu'il ne reconnoît pas » Creon pour son maître. De quel droit prétend-il faire la » loi à Athenes? quel étrange renversement! que ce n'est

„ point Athenes qui commence la guerre; mais qu'elle la „ soutiendra pour maintenir une loi des Grecs aussi sa„ crée que celle de donner la sépulture aux morts : qu'il „ doit suffire aux Thebains de s'être vengés en ôtant la „ vie à leurs ennemis, sans porter la barbarie jusqu'à les „ poursuivre au - delà du trépas; que comme les esprits „ retournent à leur principe, les corps sont dûs à la ter„ re qui est leur mere; que ce n'est pas seulement Argos, „ mais toute la Grece qui est offensée par le procedé de „ Creon : que cet exemple pernicieux suffiroit pour étouffer „ le courage des guerriers. Quoi? continuë-t'il, vous faites „ parade de fierté & de menaces devant nous, & vous crai„ gnés des morts? apprêhendés-vous que s'ils sont inhumés, „ ils ne viennent un jour à percer le sein de la terre pour „ s'ármer de nouveau contre vous, ou qu'il ne sorte de „ leurs Cendres des vengeurs? songés plûtôt que la fortune „ se jouë des foibles mortels; que tel est heureux aujourd'hui „ qui demain ne le sera plus; que tout mortel enfin doit „ être dans la défiance de son sort & ne pas accabler un en„ nemi humilié, sur tout en violant les loix les plus sacrées „ de l'humanité. Hâtés-vous donc de nous rendre ces morts, „ ou je vais moi-même les reprendre à main armée. Il ne „ sera pas dit que Thesée souffre impunément que la loi des „ Dieux soit foulée aux pieds.«

Le discours de Thesée est encore soutenu par les acclamations du Chœur. Il se fait ensuite une derniere contestation, mais courte & dans le vrai goût du Théatre entre le Roi & le Député. Le second déclare que les morts ne seront point enlevés, & le premier qu'ils le seront. Il y a même des reparties très - vives, telles que celle - ci. L'envoïé représente au Roi les dangers d'une guerre douteuse. » J'ai essuïé, répond - il, beaucoup d'autres dangers.« Et sur ce qu'on lui demande; s'il se croit capable de tenir tête à tout l'Univers. » Oui, dit Thesée, à tous les mé» chans.« Enfin le Roi impose silence au Herault par ces paroles : » Retirés - vous. Toute votre fierté n'aura pas l'a» vantage d'exciter mon courroux. Il n'est plus question de » vains discours, il faut agir. J'irai moi - même annoncer

» mon arrivée à Creon. Partés. « Il veut qu'Adraste demeure, & il se réserve à lui seul l'honneur de la victoire, outre qu'il craint de s'associer au malheur qui accompagne Adraste. Il va se disposer au combat en implorant le secours des Dieux protecteurs de la justice.

Æthra fait un Intermede de Strophes régulieres avec le Chœur. Cela ne consiste que dans la communication mutuelle de leurs craintes & de leurs esperances. Le bruit de la guerre les allarme; le courage & le bonheur de Thesée les rassure. Toutes ces femmes de concert réunissent leurs vœux & leurs invocations pour l'heureux succès de l'entreprise des Atheniens.

ACTE III.

Ces vœux sont exaucés dès le commencement du troisiéme Acte. Cela est bien prompt, & a un peu l'air des miracles. On va voir par le récit, que le projet & l'execution se sont suivis de trop près. C'est le même défaut que dans la Tragédie d'Andromaque.

Andromaq. Act. V. ci-dessus.

Un homme vient de Thebes, & du premier abord, il annonce la victoire de Thesée à la Reine & au Chœur. Il se dit Officier de Capanée mort au siege de Thebes. L'armée Athenienne l'a délivré de captivité, & l'a chargé de porter d'avance une nouvelle si interessante aux Dames d'Argos. Le Chœur, à en croire les éditions & les Manuscrits, parle presque toujours avec l'Envoïé dans cette Scene, tandis qu'Adraste ne dit que peu de chose. M^r. *Jean Milton* Anglois a corrigé ceci avec quelqu'appparence de verité. Il attribuë quantité d'interlocutions au Roi Adraste qui veritablement est le plus interressé dans cette affaire. Mais il n'est pas moins surprenant de voir qu'Æthra ne paroisse point dans cet Acte, d'autant qu'elle étoit sur le Théatre à la fin de l'Acte précedent; & qu'il n'y a aucune raison apparente de la supposer partie. C'est une difficulté que je ne me hazarde point de résoudre, non plus que la premiere. Cet Acte du reste est assés court, & il ne feroit qu'une Scene de nos Tragédies; puisque c'est un simple recit d'une bataille

qui ne peut faire plaisir que par la beauté des vers & de quelques images, outre l'interêt qu'on prend au changement de fortune qui en résulte pour les Suppliantes.

Le Chœur interroge donc l'Envoïé sur l'état de l'armée Athenienne. Celui-ci répond qu'elle est en sûreté & au comble de ses vœux. Puis il entre dans le détail de l'action en reprenant les choses dès le commencement. » Il a vû du » haut des murs de Thebes les Atheniens s'avancer en bon » ordre sur les bords du fleuve Ismene. L'armée étoit par- » tagée en trois bataillons. Les Thebains étoient rangés de- » vant les murs, aïant mis derriere eux les morts qu'on leur » disputoit. Ils opposoient Cavalerie à Cavalerie, & chars » à chars. Le Herault d'armes de Thesée éleve la voix, & » dit, que l'armée Athenienne vient demander les morts, » & non les venger. Le silence de Creon est pris pour un » refus. Les deux armées s'ébranlent en même-tems, & » les chars commencent à s'entreheurter en se mêlant. « L'Officier décrit ici avec feu la poussiere élevée dans les airs, le bruit des armes, & le sang qui ruisseloit de toutes parts. » L'action devient generale. Mais Creon prend le » dessus. Il anime ses soldats par sa présence pour ne pas » laisser languir leur feu. Thesée ne s'oublie pas lui-même » dans une conjoncture si délicate. Il s'avance, il combat » comme un Lion. Mais tandis que posté à l'aîle droite, il » met en fuite l'aîle gauche des ennemis, la sienne plie sous » les efforts de l'aîle droite des Thebains. La victoire étoit » douteuse. Thesée en grand Capitaine, loin de s'arrêter au » butin revient sur ses pas pour rétablir son aile gauche. Il » jette un cri qui retentit de toutes parts; enfans, c'est fait » d'Athenes, si nous n'achevons de vaincre. Il s'arme lui- » même d'une *a* massuë énorme, & renverse tout ce qui » s'oppose à sa fougue. Il emporte même les casques & les » têtes par ses redoutables coups. Enfin, il vient à bout quoi- » qu'avec

a Le Poëte l'appelle *Epidaurienne*, parce que au rapport de Plutarque, Thesée en dépouilla *Periphetes* qu'il tua dans Epidaure; & il s'en servit depuis, comme Hercule de la peau du Lion de Nemée.

» qu'avec peine de mettre en fuite ce terrible bataillon. » Assuré de la victoire, il répand la terreur dans toute la » ville. Le peuple s'étoit déja réfugié dans les Temples. Il » ne tenoit qu'à Thesée d'entrer dans Thebes en Conque- » rant: mais content d'être vainqueur, il arrête son armée. » *C'est pour recouvrer ces morts, dit-il, & non pour détruire* » *Thebes que nous avons pris les armes.* Quel Roi, s'écrie » l'Officier, quel Capitaine! intrépide dans le danger, il » sçait confondre l'orgueil de ses ennemis; il sçait vaincre; » & pour s'élever au plus haut dégré de la gloire, il sçait se » moderer au milieu de ses conquêtes, & il laisse échapper » une proïe qui est entre ses mains. «

Les Dames Argiennes reconnoissent l'équité des Dieux à cet heureux succès. Adraste, qui jusqu'ici à laissé parler des femmes dont la joïe est naturellement plus épanouïe, & la curiosité plus vive, (car l'on ne peut apporter d'autre raison, si la correction de Mr. Milton n'a pas lieu) commence, quoiqu'un peu tard, à parler à son tour: & il s'écrie dans son transport. » O Jupiter, que les lumieres des mortels sont » bornées, & qu'il est bien vrai que notre sort dépend uni- » quement de votre volonté! nous refusâmes d'écouter les » propositions raisonnables d'Eteocle. Fiers du nombre & de » la valeur de nos Soldats nous voulûmes combattre & nous » fûmes défaits. Creon de son côté enorgueilli de sa prospe- » rité, comme un homme vil qui passeroit de l'indigence à » une haute fortune, a subi la peine de son orgueil. In- » sensés Thebains, Citoïens peu sages, pourquoi loin d'être » éclairés par les justes châtimens du Ciel que vous avés tant » de fois éprouvés, vous aveugler au point de vous élever » au-dessus de votre destinée, & d'écouter moins la raison » que les conjonctures! malheureux les Etats qui pouvant se » dérober par les traités aux derniers malheurs, aiment mieux » terminer leurs querelles par le sang que par l'équité! «

L'Officier interrogé par Adraste *a* dit enfin nettement que les morts sont recouvrés & honorés des derniers devoirs. Il auroit dû, ce semble, commencer par-là. C'étoit ce qui

a Suivant Jean Milton, ou par le Chœur, selon les éditions ordinaires.

devoit toucher ceux à qui il parloit. Il ajoûte qu'on transporte à Eleusine les corps des sept Chefs enfermés dans des cercueils; que les autres sont inhumés dans la vallée de Citheron; que Thesée lui-même leur a rendu les devoirs funebres; qu'on eût dit qu'il étoit leur pere; & que ce Prince a fait sur tout éclatter sa pieté à l'égard des Chefs en les ensevelissant de ses mains.

Un pareil récit & l'approche de ces morts chéris réveille la tendresse des femmes & d'Adraste. Tous se disposent à la célebration des funérailles. C'est un mélange de joïe & de douleur, de triomphe & de deuil, qui a quelque chose de singulier. On apporte sur le Théatre les sept cercueils. Chaque mere, chaque épouse pleure un fils ou un mari; & Adraste regle, pour ainsi dire, les chants lugubres en les reprenant tour à tour avec le Chœur. C'est le vrai γόος des Grecs, & le *Lessus* des Latins, dont nous avons déja observé plusieurs exemples. Tout cela est plus propre du spectacle que de la lecture.

ACTE IV.

Thesée en arrivant dit qu'il ne veut point renouveller les douleurs d'Adraste en lui demandant le détail de la guerre malheureuse qu'il a faite devant Thebes. Etonné cependant de l'audace & de la valeur des sept Capitaines qui assiegerent cette redoutable ville, dont il connoît les forces par sa propre experience, il voudroit les connoître, c'est-à-dire, leur caractere, non leurs exploits. » Car quelle folie, dit-il, » de demander ou d'expliquer les circonstances particulieres » d'un combat, où chacun occupé à se défendre ou attaquer » conserve à peine assés de présence d'esprit & de sang froid » pour agir. « C'est un trait satyrique & sensé contre les faiseurs de relations trop circonstanciées.

Adraste montre d'abord le cercueil de Capanée. » C'étoit un » homme riche, sans faste, amateur de la simplicité, ennemi » du fol orgueil qu'inspire l'abondance, sobre, moderé, & » méprisant ceux qu'il voïoit se livrer aux festins & à la joïe, » persuadé que la probité & la bonne chere sont deux choses » incompatibles, honnête homme, ami fidele, particuliere-

» ment à l'égard des abſens ; ſincere, mais poli & obligeant,
» exact obſervateur de ſa parole, même à l'égard des eſcla-
» ves. Tel fut Capanée. Cet autre, continuë-t'il, eſt Eteo-
» clus, jeune Heros peu favoriſé des biens de la fortune,
» mais comblé d'honneurs dans l'Argolide ; tellement dé-
» ſintereſſé dans les ſervices qu'il rendoit à ſa patrie, que ja-
» mais il ne put ſe réſoudre à recevoir rien de ſes amis mê-
» me, dans la crainte de corrompre tant ſoit peu ſon inte-
» gre équité, & de ſe voir lié par les préſens. Il haïſſoit les
» méchans, non l'Etat ; & il diſtinguoit la République de
» ceux qui la rendoient odieuſe en la gouvernant mal. Ce
» troiſiéme eſt Hippomedon qui dès l'enfance eut le cou-
» rage de fouler aux pieds la molleſſe & la volupté, juſqu'à
» s'adonner aux ſoins de la vie champêtre, vivant dure-
» ment, & formant ſon corps aux exercices penibles du
» manége, de la chaſſe, & de l'arc, en vûë de ſe rendre un
» guerrier utile à ſa patrie. Parthenopée fils d'Atalante eſt
» le quatriéme. Elevé dans l'Argolide quoiqu'Arcadien, il
» ſçut plaire aux Citoïens & à l'Etat par ſes graces, ſa dou-
» ceur, & ſa réſerve dans les paroles ; éloigné de tout eſprit
» de diſpute & de hauteur, choſe ſi peu ſupportable dans un
» Citoïen, & ſur tout dans un étranger, les armes à la main
» il défendoit nos interêts moins en étranger qu'en Argien.
» Adoré du ſexe, on ne lui vit jamais oublier la pudeur de
» ſon âge, ni flétrir ſa vertu. A l'égard de Tydée, je vais
» en faire un grand éloge en deux mots. Il ſçavoit moins
» manier la parole que les armes. Habile dans les ruſes de
» guerre, il étoit inferieur à ſon frere Meleagre dans les au-
» tres connoiſſances. Mais il l'égaloit dans l'art militaire ;
» & ſa ſcience conſiſtoit dans ſes armes. Avide de gloire,
» plein d'ardeur & de courage, riche d'ailleurs, ſes exploits
» faiſoient ſon éloquence. Sur ces traits ceſſés d'être ſur-
» pris, Seigneur, que de pareils Heros aïent tous combattu
» juſqu'à la mort devant Thebes. « Adraſte ajoute, que c'eſt-
là le fruit de leur éducation ; ſurquoi il prononce une ſen-
tence, & veut qu'on mette l'éducation à la tête de tout. Je
ne dis rien des caracteres qu'on vient de lire. Le Lecteur
en ſent toute la délicateſſe. Ils nousdonnent au moins une

idée de la vertu des Anciens Grecs, & de leur façon de la concevoir.

Adraste interrompu un moment par le Chœur qui pleure des fils si braves & si malheureux reprend la parole pour dire un mot des deux autres Chefs dont il n'a point parlé, & dont les corps n'ont pû être rapportés dans l'Attique. En effet l'un, c'est Amphiaraüs, fut englouti tout vivant avec son char dans le sein de la terre. Adraste en fait un sujet d'éloge comme si les Dieux l'eussent enlevé *a*. C'est ainsi en *Vol. 1. p. 290.* effet que Sophocle nous peint Oedipe à Colone*. A l'égard de Polynice, le Roi d'Argos pour en relever le merite se contente de dire que ce Prince étoit son allié & son ami long-tems avant qu'une cession volontaire du Thône de Thebes, & la situation de ses affaires l'engageassent à passer dans l'Argolide. On ne parle point de son corps, sans doute parce que le Poëte suppose qu'Antigone *b* lui avoit rendu les devoirs funebres au prix de sa vie. Du reste, Adraste prie Thesée d'ordonner la pompe des funerailles, de maniere que Capanée soit mis à part comme aïant été frappé d'un feu sacré, & que les quatre autres soient placés sur un même bucher.

Thesée ne veut point souffrir que les Dames approchent de ces cadavres, suivant l'usage; ni qu'on ouvre les cercueils, de peur de les effraïer par la pâleur & la difformité des morts qu'un long intervalle de tems avoit dû rendre affreux. Adraste finit par un retour de pitié sur ces morts. » Miserables mortels, s'écrie-t'il, quelle fureur vous précipite dans les combats, & vous force à vous entrégorger ? » joüissés d'un doux repos. Helas ! la vie est si courte ; faut-il » qu'on se fasse encore un cruel plaisir de l'abreger ! «

---

a Amyot (dans son Plutarque, Traité de la maniere de lire les Poëtes,) fait ainsi parler Eschyle au sujet d'Amphiaraüs,

» Il ne veut point sembler juste mais l'être,
» Aimant vertu en pensée profonde
» Dont nous voïons ordinairement naître
» Sages conseils où tout honneur abonde.

b *Voïés l'Antigone de Sophocle, Tom. II. Acte II. pag. 252.*

Cette réflexion amene l'Intermede qui est un renouvellement de larmes & de cris de la part du Chœur. Les meres expriment leur douleur en chant, tandis que l'on construit le bucher de Capanée. On en voit le sommet auprès d'un rocher. Sur la cime de ce rocher paroît un nouveau personnage, c'est Evadné femme de Capanée, qui va jetter un nouvel interêt dans le cinquiéme Acte.

ACTE V.

Evadné déclare publiquement que son dessein est de suivre son époux & de se jetter au milieu du bucher allumé; que son parti est pris; que nul obstacle ne peut l'en détourner; que rien n'est plus doux que de mourir avec ceux qu'on aime; & que c'est pour executer ce projet qu'elle vient de s'enfuir de la maison paternelle. Tout cela est exprimé d'une maniere fort tendre.

On voit aussi-tôt paroître le vieux Iphis son pere, qui étoit aussi celui d'Eteoclus. Il vient d'Argos tout effraïé pour chercher sa fille Evadné qui s'est échappée secrettement, dit-il, dans le dessein de mourir sur le corps de son époux: dessein si vif & si opiniâtre qu'il a fallu long-tems la garder à vûë: mais se voïant moins observée, elle a mis les momens à profit pour s'évader, sans qu'il sçache autrement que par conjecture que c'est à Eleusine qu'elle s'est retirée. Il en demande des nouvelles au Chœur. Mais Evadné prévient la réponse, & se décele elle-même sans quitter son rocher.

Son pere surpris de la voir dans cette situation, & parée comme si elle alloit celebrer un nouvel hymenée au milieu d'une pompe funebre, lui en demande la raison. Elle répond d'une maniere énigmatique. A l'entendre, elle s'est disposée à un grand triomphe, à une victoire qui la signalera parmi toutes les épouses; en un mot, dit-elle nettement, je ne puis survivre à Capanée, & je vais mêler mes Cendres aux siennes dans ce bucher. Iphis a beau la dissuader. Il n'est plus tems de la sauver. Au moment que le corps de Capanée est consumé par le feu, elle s'y précipite elle-même.

Le Chœur & son pere poussent de grands cris. Vaines plaintes. Evadné est dévorée tout-à-coup par les flammes. Le surprenant, c'est que tout cela se passe, ou peu s'en faut, sous les yeux dn Spectateur. Car il faut, au moins, qu'on voïe la chûte d'Evadné, & qu'on n'ait pas lieu de douter qu'elle ne soit tombée dans les flammes derriere la décoration. Ce qui fait voir que les Anciens, qui donnoient beaucoup au spectacle, étoient fort curieux de machines dans leurs Tragédies. Il est évident par toute la suite du texte que Pline contredit Euripide. Car Pline dit [a], *qu'il n'étoit pas permis de brûler le corps d'un homme frappé du foudre; qu'il falloit simplement l'inhumer, & que c'étoit une tradition religieuse.* Il est vrai qu'Euripide paroît entrer dans ce sentiment sur la fin du quatriéme Acte, où il fait dire à Thesée & à Adraste que *Capanée étant frappé du feu de Jupiter doit être inhumé à part comme un cadavre sacré; qu'on lui fera un monument proche le bucher des quatre autres Chefs; & que ce sera l'affaire des domestiques, tandis qu'eux-mêmes vont s'occuper aux funerailles des autres.* Cela paroît net & précis, d'autant plus que le Chœur, (*vers* 980.) dit qu'*il voit déja s'élever le lit de parade & le tombeau sacré de Capanée.* Cependant dès le commencement du cinquiéme Acte, Evadné est persuadée qu'on va brûler le corps de son mari. Elle vient (*vers* 1002.) *pour se jetter dans le bucher enflammé, & pour être enfermée dans le même tombeau que son époux.* Et ce qui détruit, ce semble, les paroles du quatriéme Acte, le Chœur dit à Evadné (*vers* 1009.) *Voiés-vous ce bucher, vrai thrésor de Jupiter, à l'entrée duquel vous vous êtes placée? c'est-là qu'est votre mari qui a été frappé du tonnerre.* De plus Evadné elle-même est si convaincuë que Capanée est sur le bucher en question, qu'elle répete plusieurs fois (*vers* 1015.) que *pour se couvrir d'une gloire immortelle elle va du haut de son rocher s'élancer dans le feu; qu'elle confondra ses Cendres avec celles de son époux; & qu'enfin son corps étant placé près de celui de*

---

a *Plin. nat. hist. l. 2. c. 54. Hominem ita examinatum (fulmine) cremari fas non est. Condi terrâ Religio tradidit.*

Capanée, elle descendra satisfaite dans le Roïaume de Proserpine. (*Vers* 1065.) *Je m'élancerai dans ce bucher de Capanée.* Et un moment avant que de se précipiter, (*vers* 1070.) *Me voici prête. C'en en fait. Cette audace coûte au cœur d'un pere; mais qu'elle est précieuse à une tendre épouse & à ce cher époux que les flammes vont consumer avec moi!* Enfin un enfant que le Poëte ne nomme point, mais que la suite fait connoître pour Sthenelus fils de Capanée porte & donne à Iphis & à son ayeule les Cendres de ce Guerrier, ou comme il le dit, *les restes de son pere tirés du bucher.* Ces preuves réunies sont trop claires & trop fortes, pour ne pas convenir que ce qui a été dit au quatriéme Acte n'exclut point les honneurs du bucher pour Capanée, & ne signifie autre chose, sinon qu'il devoit avoir un bucher particulier, vis-à-vis de celui des quatres autres guerriers.

C'est vouloir éluder la force de ces preuves, & se contredire que de penser avec Barnez, qu'Euripide suppose à la verité un bucher pour Capanée, mais un simple bucher d'honneur où son corps ne soit pas brûlé; & cela afin de donner lieu au généreux dévouement d'Evadné. Evadné auroit-elle été duppe, aussi-bien que le Chœur, d'une simple représentation, elle à qui le Chœur assure que Capanée est sur ce bucher, & qui parle en effet, comme si elle l'y voïoit? de plus si c'eût été un point de religion pour les Grecs, de ne pas brûler ceux qui étoient morts par la foudre, Evadné l'auroit connu. Or, bien loin d'en être persuadée, elle croit tout le contraire. Il est donc visible que ce point de religion qui en étoit un du tems de Pline, ne l'étoit pas du tems d'Euripide: ou qu'il étoit alors plus mitigé, en ordonnant seulement qu'on brûleroit à part de pareils morts. Revenons à Iphis.

Cet Argien désesperé voudroit n'avoir jamais été pere. Il a perdu un fils devant Thebes, & il voit périr sa fille. Il ne veut plus désormais retourner dans des lieux où il ne trouvera qu'une affreuse solitude, & l'image toujours présente d'une fille victime de sa tendresse pour un mari. Il n'a plus & ne veut plus de ressource que la mort. Ici le Chœur se partage en deux. On suppose que le feu a déja consumé

les chairs des cadavres ; & l'on apporte les ossemens des fils à leurs meres.

Un enfant (on verra que c'est Sthenelus, & il y en a plusieurs dont il est un,) porte les restes de Capanée. Les deux Chœurs éclattent en soupirs & en regrets de deuil. Mais toute l'attention se réunit sur Capanée. L'enfant parle de venger sa mort sur les Thebains. » Ils ne sont plus, dit-il, » ô ma mere, ces fils qui vous furent si chers. « Il parle ici de tous, & à la Dame qui méne un demi-Chœur, soit que ce soit la femme d'Iphis ou non. » Ils ne sont plus, continuë-» t'il. Réduits en cendres, ils sont dispersés dans les airs, & » ils ont volé au rivage des morts. O mon pere, vous en-» tendés vos enfans, ne pourrai-je un jour les armes à la main » aller venger votre trépas ? « Iphis seconde ce souhait par les siens en faveur de Capanée. L'espoir de le venger adoucit la douleur de Sthenelus ; & Iphis en approchant l'urne de sa poitrine, exhale les derniers regrets sur le sort de son fils, & de sa fille.

Thesée vient interrompre ce deuil. » Adraste, & vous » Argiennes, dit-il, vous voïés ces enfans qui portent dans » leurs mains ces braves guerriers que j'ai rachetés. L'Etat » & moi nous vous en gratifions. Souvenés-vous de ce que » j'ai fait pour vous. Je le répete à tous, pour vous engager à » rendre à cette ville les honneurs que vous lui devés, à per-» petuer cette reconnoissance dans votre posterité, & à en » charger vos fils & les fils de vos enfans. Que Jupiter & » tous les Dieux du Ciel soient témoins de cet insigne bien-» fait, & du retour dont nous vous chargeons ! «

ADRASTE. Ah, Thesée, nous sçavons & nous sentons toute la grandeur du bienfait dont vous avés comblé Argos dans le plus pressant besoin. Notre reconnoissance sera immortelle. Elle doit égaler vos faveurs.

THESE'E. Que voulés-vous de plus ? parlés.

ADRASTE. Votre bonheur & celui de votre Etat. Que ne méritės-vous pas ?

THESE'E. J'accepte vos souhaits, & j'en forme autant pour vous.

Comme Adraste est prêt de se séparer de Thesée, Minerve s'apparoît

s'apparoît tout-à-coup à eux, & défend à Thesée de livrer si aisément les Cendres des morts aux Argiens. Elle exige qu'ils fassent avant leur départ un serment de ne porter jamais les armes contre Athenes, & de faire avec cette ville une alliance éternelle. Elle ordonne que le Roi Adraste prononce le serment pour tout son peuple, & se lie par de terribles imprécations contre l'Argolide, si l'on vient un jour à le violer. Une céremonie sacrée doit rendre authentique ce serment, dont elle veut qu'on grave les paroles dans le fonds d'un trépié sacré, destiné par Hercule au Temple de Delphes. Après y avoir fait couler le sang des victimes, on placera ce monument éternel de la fidelité des Argiens dans le Temple d'Apollon; & le couteau sacré dont on se sera servi pour égorger trois brebis sur ce trépié sera caché sous terre, près du bucher des morts, pour être un jour l'effroi de ceux d'Argos, qui oubliant leurs sermens, oseroient porter les armes contre la ville d'Athenes. Thesée doit encore ceder un bois sacré pour y purifier les Argiens.

La Déesse addresse ensuite la parole aux enfans des morts. Elle leur prédit qu'un jour ils vengeront leurs peres; qu'ils renverseront Thebes; & que le nom * d'*Epigones* que leur donnera la Grece, aussi-bien que leur heureuse expedition de Thebes sera l'entretien de toute la posterité. Ces *Epigones* ou enfans des sept ou huit Braves, se rendirent célebres au nombre de neuf, à sçavoir, Ægialée fils d'Adraste, Thersandre fils de Polynice, Diomede fils de Tydée, Sthenelus fils de Capanée, Stratolaüs fils de Parthenopée, Polydore fils d'Hippomedon, Alcmeon & Amphiloque fils d'Amphiaraüs, & Mélon fils d'Eteoclus. Des huit peres, sept périrent; Adraste resta seul. Du reste, Eteoclus n'étoit pas censé l'un des sept Chefs, étant beau-frere de Capanée. Leurs fils, dix ans après, les vengérent sous la conduite d'Alcmeon.

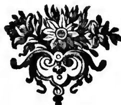
* Ἐπίγονοι.

Mais en voilà trop sur cette antiquité fabuleuse. Cette Tragédie toute politique étoit faite uniquement pour flatter Athenes. C'est un trait de son histoire qui étoit assés précieux aux Citoïens pour s'en prévaloir contre l'Argolide. Ces sortes dinterêts ne nous touchent plus; & tout ce qu'on

pourroit dire, ne nous rendroit pas ce ſujet intereſſant. Theſée promet à Minerve d'executer ſes ordres : & le Roi Adraſte ſe diſpoſe à jurer de faire tout ce que la Déeſſe a preſcrit.

IPHIGENIE en Aulide, & IPHIGENIE en Tauride.

On trouvera ces deux Pieces entierement traduites. La premiere, à la fin du premier Volume, pag. v. La ſeconde, au commencement de celui-ci, pag. 5.



RHESUS, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

PENELOPE écrit ainsi à Ulysse, chés Ovide:

Retulit & ferro Rhesumque Dolonaque cæsos;
Utque sit hic somno proditus, ille dolis.
Ausus es, ô nimiùm nimiùmque oblite tuorum
Thracia nocturno tangere castra dolo,
Totque simul mactare viros adjutus ab uno:
At benè cautus eras, & memor ante mei.
Usque metu micuere sinus; dum victor amicum
Dictus es Ismariis isse per agmen equis.

Ovid. Heroid. epist. 1.

» Telemaque a sçû de Nestor, & moi de ce cher fils l'hi-» stoire de Rhesus & de Dolon immolés par vos coups, & » comment l'un fut la victime du sommeil, & l'autre d'une » surprise. Quoi, Ulysse, vous avés perdu le souvenir de » Penelope, jusqu'à oser pénétrer de nuit dans le camp des » Thraces, & vous mettre tant d'ennemis sur les bras, sans » autre secours que celui de Diomede! Mais non; sans dou-» te, que l'idée d'une épouse vous avoit fait prendre de ju-» stes mesures pour votre sûreté. J'ai tremblé toutefois, & » mon effroi n'a cessé que quand en me racontant cet ex-» ploit on a fini par votre retour au camp des Grecs, où » vous arrivâtes sur les coursiers des vaincus. «

Ces beaux vers dont une traduction ne sçauroit rendre toute la délicatesse sont le veritable sujet du Rhesus d'Euripide. Je ne pourrois en donner plus heureusement l'ébauche, outre que la Tragédie même le fera aisément connoître en se développant. Il suffit pour la Scene de se fixer au camp des Troyens devant les murs de Troye, & de sçavoir que les Personnages sont, Hector, Enée, Paris, Dolon, Rhe-

fus Roi de Thrace & fon Ecuïer du côté des Troyens ; & de la part des Grecs, Ulyffe avec Diomede. Minerve & la Mufe Terpficore mere de Rhefus, jouent auffi leur rôle ; & le Chœur eft compofé des Officiers & fur tout des Sentinelles du camp Troyen. Le fujet n'eft donc autre chofe que le ftratageme nocturne d'Ulyffe & de Diomede qui tuent Rhefus dans fa tente.

Je dois encore avertir d'une chofe, que le Lecteur n'auroit pas laiffé de fentir même dans cet extrait ; c'eft que le tour & le ftyle du *Rhefus* paroît fi différent du génie d'Euripide, qu'on a douté depuis fort long-tems fi cette Tragédie étoit de lui, & fi elle n'appartenoit pas plûtôt à Sophocle. On n'y reconnoît en effet, ni les prologues du premier, ni fes mouvemens de tendreffe ; & l'on y voit au contraire, la jufteffe & l'art du Dialogue fi bien emploïé par le fecond. Cependant malgré le jeu qui y regne, ce n'eft pas la plus belle Piece de ce Recuëil. D'ailleurs le *Rhefus* aïant toujours été fur la lifte de Tragédies d'Euripide, l'on ne fçauroit fur de fimples conjectures entreprendre de la lui enlever ; & il eft affés indifférent pour notre but qu'elle foit de l'un ou de l'autre Autheur, ou même d'un plus ancien, comme le veut Scaliger fans aucune lueur de vrai-femblance, ou enfin, fi l'on veut, de quelque contemporain, ce qu'il me feroit plus aifé de prouver par conjecture. Car Jophon fucceda au génie de fon pere Sophocle, & compofa dans fon goût.

ACTE PREMIER.

On voit le camp des Troïens fous les murs de leur ville, apparemment à l'un des côtés du Théatre ; & du côté oppofé dans le lointain, une mer, des vaiffeaux, & le camp des Grecs affiegeans. Le Chœur, c'eft-à-dire, un des Guerriers qui le forment, dit à un autre. Allés éveiller Hector : ce qui marque le tems où commence l'action. C'eft fans doute, fur le minuit. On l'appelle ; il répond ; il paroît incontinent en Général, toujours actif, toujours alerte, & incapable de prendre du repos. Il s'informe avec impatience du fujet pour lequel on le réveille. Le Sentinelle, fans lui dire encore de

quoi il est question, le presse de s'armer & de mettre tout le camp sous les armes, comme s'il s'agissoit d'une surprise. Hector qui voit tout paisible, le croit frappé d'une terreur panique. Enfin, le Soldat dit la raison de ses frayeurs. C'est que le camp des Grecs, aussi-bien que leurs vaisseaux, paroissent éclairés d'une lumiere extraordinaire. Il ajoûte, qu'il croit les ennemis assemblés dans le quartier d'Agamemnon ; qu'en un mot, toute l'armée Grecque semble être en mouvement.

Hector loin d'être effraïé de cette nouvelle, juge qu'après l'avantage qu'il a remporté ce jour-là même sur les Grecs, ils veulent dérober leur fuite aux Troyens à la faveur de la nuit. Il addresse en soupirant la parole à Jupiter. » O Dieu, » s'écrie-t'il, vous m'enlevés la victoire & ma proïe. « Il voudroit poursuivre les Grecs & brûler les vaisseaux. Mais il dit, que les Prêtres lui ont défendu de hazarder des combats nocturnes ; que cependant, pour ne pas donner lieu aux ennemis de profiter de ces timides conseils, il est résolu de passer outre, & d'ensanglanter la fuite de l'armée Grecque.

Le Chœur lui représente que rien n'est moins assuré que cette prétenduë fuite, & que sans doute ces feux trop justement suspects couvrent quelqu'autre dessein. Cela ne se trouve que trop vrai dans la suite. Mais Hector qui ignore ce que c'est que la crainte ne se peut persuader, que des ennemis qu'il a battus le jour même puissent penser à autre chose qu'à fuir. Rien ne développe mieux le caractere d'Hector que cette ouverture, qui est d'ailleurs naturelle, interessante, & vive. Le Prince Troyen conclut à mettre tous ses Soldats sous les armes, lorsqu'Enée survient à pas précipités.

Enée s'informe de la cause du bruit qu'on commence à entendre dans le camp. » Armés-vous, répond simplement » Hector. Pourquoi, reprend le premier ? quelle embuscade » nous ont préparé les Grecs? ils fuïent dit le Général. « L'autre en demande des preuves ; & on ne lui en apporte point d'autres que les feux qui brillent dans leur camp. Sur cela Enée blame la pensée & le dessein d'Hector. » Il n'y a nulle

» apparence de fuite, & l'on risque tout si l'on attaque les » Grecs. Si les Troyens ont le dessous, comment se réfugier » sous les murs? comment passer de nuit avec la cavalerie » sur les palissades, & traverser des ponts? si l'on a quelque » avantage, Achille quoiqu'irrité souffrira-t'il qu'on mette » impunément le feu aux vaisseaux? « Enée avance donc, que le dessein d'Hector est dangereux, & qu'il part beaucoup plus de la fougue martiale qui fait son caractere, que de la prudence d'un Général. Ainsi parloit-on *bonnement au bon vieux tems*, dont la sincerité ne subsiste plus. Enée est d'avis qu'on envoïe reconnoître le camp ennemi, pour sçavoir la cause de ce mouvement, & ce qu'il y a à craindre ou à esperer, si c'est une fuite ou une embusche, afin de prendre ensuite un parti sensé. Le Chœur se range au sentiment d'Enée; & comme c'est-là un conseil de guerre fait à la hâte, Hector se voit contraint d'y acquiescer. Il ordonne qu'on tranquillise l'esprit des Soldats; & il prend sur lui le soin d'envoïer un Espion en campagne, résolu du reste de poursuivre les Grecs, si leur fuite est verifiée. Il demande ensuite à haute voix qui des Officiers veut servir la patrie, & se charger de la dangereuse, mais honorable commission, de découvrir par ses yeux les desseins des ennemis.

Dolon s'offre sans délai. C'est un des principaux Officiers. Il saisit avec joye cette occasion de se signaler. Mais il met une condition. » Quelle sera, dit-il, la récompense de mon » heureuse audace? demandés tout, dit Hector, excepté » mon rang. »

DOLON. Je ne vous envie point ce bonheur suprême.

HECTOR. Hé bien, vous serés mon allié. Devenés gendre de Priam.

DOLON. Je ne porte point mon ambition jusqu'à m'allier à des Souverains, & je mets mon bonheur dans une alliance moins disproportionnée.

HECTOR. Si vous êtes sensible à l'éclat de l'or, vous pouvés choisir.

DOLON. Les richesses ne me manquent pas. Ma moderation a borné mes besoins.

HECTOR. Que pouvés - vous donc souhaiter dans Ilion? parlés.

DOLON. Quand vous reviendrés vainqueur, & chargé des dépouilles des Grecs, promettés-moi ce que j'oserai vous demander.

HECTOR. Je promets tout, & je n'excepte que les Généraux ennemis.

DOLON. Immolés-les Seigneur. Je ne demande point de grace pour Menelas.

HECTOR. Est-ce le fils d'Oïlée que vous souhaités?

DOLON. Non: la mollesse de l'éducation des Grecs ne produit pas des cœurs amateurs du travail. Leurs mains n'y sont pas endurcies.

HECTOR. Qui donc des Officiers ennemis choisissés-vous pour prix?

DOLON. Je vous l'ai déja dit. L'appas de l'or me touche peu; je puis me passer d'eux.

HECTOR. Hé bien, vous serés le maître de choisir parmi les dépouilles.

DOLON. Elles sont dûës aux Dieux; faites-leur-en l'hommage, & suspendés-les dans les Temples.

HECTOR. Que désirés-vous donc de plus considérable que ce que je vous offre?

DOLON. Les coursiers d'Achille. Voilà l'unique récompense qui réponde à la grandeur de mon entreprise.

HECTOR. Vos vœux concourent avec les miens. Je portois mes vûës sur ces coursiers immortels. Neptune les donna à Pelée. C'est un présent d'un Dieu. Mais enfin, je sacrifie mon inclination au bien public, & je vous cede généreusement le char d'Achille.

DOLON. Je pars à ce prix. Content de ce partage, je me croirai le plus heureux des Phrygiens; & vous ne devés pas m'envier cet objet de tous mes desirs. Roi de cette contrée, vous êtes le maître de tout. Tout s'empresse à seconder vos souhaits.

C'est cette noble ambition de l'Officier Troyen que Virgile a exprimée en ces vers:

Qui quondam castra ut Danaûm speculator adiret *Æneid. l. 12. v. 351.*
Ausus Pelidæ pretium sibi poscere currus.

Illum Tydides alio pro talibus ausis
Affecit pretio; nec equis aspirat Achillis.

» Ce fut ce Dolon qui pour s'exposer à reconnoître de nuit » le camp des Grecs, osa porter son ambition jusqu'à deman- » der le char d'Achille pour récompense de son audace. Mais » Diomede lui donna un tout autre prix, & le mit hors d'é- » tat d'aspirer aux coursiers du fils de Pelée. »

Je cite ces vers pour montrer l'estime où ce prix étoit chés les Anciens, & comment l'idée s'en étoit perpetuée jusques chés les Romains. C'est par cette même estime que le Chœur d'Euripide félicite Dolon, en lui disant, qu'à la verité son courage est grand; mais que le prix ne l'est pas moins. C'est pour cela qu'après avoir tout balancé, il paroît le mettre au-dessus même de l'alliance Roïale qu'Hector avoit proposée à Dolon, & que Dolon (mauvais Courtisan, comme on l'étoit alors) n'avoit pas balancé à refuser, sans craindre de blesser le fils de Priam, l'heritier présomptif du Thrône, & déja Roi, en préferant des chevaux à une de ses sœurs. Tel est le préjugé de la Fable qu'il faut dévorer, & dont l'absurdité même produit de veritables beautés, témoin la Scene que nous venons de voir.

Dolon prêt à partir dit au Chœur qu'il va se déguiser; & le déguisement qu'il choisit, est une peau de loup. Arrivé près des retranchemens des Grecs, il imitera la façon de marcher des bêtes, pour n'être point suspect; c'est-à-dire, à parler selon nos manieres, qu'il fera le loupgarou. Cet artifice sent trop l'ignorance des ruses de guerre où étoit l'antiquité comparée à nos tems, pour ne pas nous choquer. Le Chœur applaudit pourtant à ce beau stratageme, & fait des vœux pour la réussite. Il souhaite que Dolon tuë Menelas ou Agamemnon, & cet entretien mis en chant termine l'Acte.

ACTE II.

Un Berger du mont Ida saluë Hector, & lui dit qu'il vient lui annoncer une heureuse nouvelle. Hector tout plein de ses projets guerriers rebute le Berger, comme s'il venoit

l'entretenir

l'entretenir de quelqu'affaire domestique. Il veut l'envoïer au Palais pour y rendre compte de ce qui concerne ses troupeaux; & il trouve mauvais qu'il s'adresse à un Général occupé d'affaires beaucoup plus sérieuses. Le Berger le tire d'erreur. » C'est aussi de guerre, dit-il, que je viens vous » parler. « C'est qu'il a vû passer par la forêt d'Ida un gros de troupes sous la conduite d'un Chef Thracien. Hector devine que c'est Rhesus; & le Berger fait un narré très-naïf. Il peint la fraïeur & l'embarras des Pasteurs à la vûë de ces troupes inconnuës, la fuite des troupeaux sur la croupe des montagnes, la maniere dont il a été rassuré par les coureurs de Rhesus, l'air majestueux de ce Roi de Thrace, qui ressembloit, dit-il, à un Dieu, la magnificence de ses armes toutes d'or, la richesse de ses équipages, le grand nombre de ses Soldats, tant cavalerie qu'infanterie, Archers, & autres armés à la légere. Il ne voit pas d'apparence qu'Achille lui-même pût tenir contre un tel renfort. Mais Hector n'est point duppe de ces secours tardifs. Il a eû tant d'avantage sur les Grecs, qu'il se croit assés fort pour se passer de Rhesus. »Ce sont, dit-il, de ces amis de la prospérité qui viennent » cueillir les fruits de la victoire, sans avoir eû part aux tra- » vaux de la guerre. «

Le Chœur conseille toutefois au Général Troyen d'accepter ce renfort. Mais fier de sa superiorité sur les Grecs, il croit se suffire. Le Chœur insiste, & allégue l'incertitude des armes, qui sont souvent journalieres. Il prie Hector de respecter du moins l'hospitalité, & de recevoir Rhesus si non comme un allié, au moins comme un étranger. Le Prince Troyen se rend à cette priere. Cependant, ceux qui composent le Chœur se réjouissent de l'arrivée d'un Chef aussi belliqueux que l'est Rhesus. Il éleve jusqu'aux Cieux sa valeur, & prévient sa venuë par des éloges & des vœux pour le succès de ses entreprises.

ACTE III.

Rhesus s'avance vers Hector, & lui offre son bras & ses troupes : le Troyen lui dit nettement : » Je suis peu fait à

» dissimuler, & je ne puis vous cacher la peine que votre » absence nous a causée. Tant de fois appellé dans un tems où » nous avions besoin de votre bras, allié des Troyens, inte» ressé comme nous à combattre les Grecs, devenu Roi d'un » grand Etat par mes soins, il n'a pas tenu à vous que Troye » ne fût renversée. Seul de tant d'alliés dont les uns ont sa» crifié leur vie pour nous, & les autres sont toujours » sous les armes exposés à toutes les injures des saisons, vous » avés, ce semble, préferé le plaisir & le repos à la gloire » de servir des amis, qui méritoient quelque reconnoissan» ce. Je vous le redis, Seigneur : Hector ne sçauroit fein» dre, & il se plaint à vous de vous-même. «

Le Thracien loin d'être offensé de ces reproches dit, qu'il va répondre avec la même sincerité. » Contraint de rester » dans la Thrace, il a souffert plus qu'Hector de l'impossibili» té où il s'est vû d'aller défendre Troye. Mais un peuple voi» sin de ses frontieres lui a suscité des affaires fâcheuses dont » les suites ont rompu ses desseins. Prêt à s'embarquer pour » Ilion, il a trouvé le rivage rougi du sang de ses sujets. Il » a fallu écarter la tempête, & repousser l'ennemi. Enfin, » l'ennemi est réduit & la Thrace tranquille. Il profite de sa » victoire pour voler au secours de Troye. Battu par les » vents de l'Hellespont, & fatigué d'un long voïage par mer » & par terre, il étoit bien éloigné de goûter les plaisirs & » le repos dont on lui fait un crime. A la verité, il arrive » tard, mais à propos. Car enfin, qu'ont fait les Troyens » depuis dix ans ? souvent vaincus, quelquefois vainqueurs, » ils semblent essuïer avec les Grecs tous les hazards des jeux » de Mars. Pour moi, ajoûte-t'il, je ne veux qu'un jour pour » terminer la Guerre. Aujourd'hui je dompte les Grecs, je » détruis leurs tours, je brûle leurs vaisseaux, je mets tout » à feu & à sang, & le jour suivant je pars d'Ilion. Au reste » qu'aucun de vous ne combatte. Qu'on me laisse seul tenter » l'entreprise. Je sçaurai réparer mes délais. «

Le Chœur applaudit à ce discours de Rhesus, & le comble d'éloges. Flatté de ces louanges, il reprend la parole, & dit, que ce n'est pas assés de chasser les Grecs de la Phrygie, & qu'il veut à la tête des Troyens porter le fer & le feu dans

le sein de la Grece. Mais Hector à qui dix années d'une pénible & dangereuse guerre ont donné des sentimens plus moderés, & une experience moins ambitieuse, s'écrie incontinent. « Ah, je me croirois trop heureux, & j'aurois trop de « graces à rendre au Ciel, si je pouvois seulement écarter « l'orage dont Ilion est menacé, & joüir de la sécurité que « nous avons perduë ! D'ailleurs, ne croïés pas, Seigneur, « que la Grece soit aussi facile à ravager que vous le pré- « tendés. «

RHESUS. Tous les Princes Grecs ne sont-ils pas rassemblés contre Troye.

HECTOR. Il est vrai : mais loin de les mépriser, j'ai peine même à m'en délivrer.

RHESUS. Hé bien, nous les passerons au fil de l'épée; & tout sera terminé.

HECTOR. Hé, Seigneur, n'allés point vous perdre en de vains projets, & ne songeons qu'au mal présent.

RHESUS. Quoi, satisfait de repousser les injures, vous bornés-là toutes vos prétentions ?

HECTOR. Mon Sceptre me suffit. Et que puis-je souhaiter de plus ? enfin, Seigneur, choisissés un poste dans l'une ou l'autre aîle, ou dans le corps de bataille. Je vous laisse le maître.

RHESUS. Non, Hector, je voudrois combattre seul. Mais si dans la confusion d'avoir si peu avancé, vous êtes jaloux de la gloire de porter la flamme sur les vaisseaux Grecs, souffrés du moins que j'aïe Achille en tête.

HECTOR. Vous ne pouvés avoir affaire à ce Heros.

RHESUS. N'est-il pas au siege d'Ilion ?

HECTOR. Oui : mais courroucé contre les Grecs il leur refuse son bras.

RHESUS. Quel est le Guerrier le plus distingué après lui ?

HECTOR. Ajax & Diomede ne le cedent à aucun des Heros Grecs. Ils ont de plus Ulysse, Prince aussi propre aux coups de main qu'aux finesses de l'éloquence.

Hector raconte en peu de mots toutes les ruses & tous les stratagemes d'Ulysse; comment il a trouvé le secret de péné-

trer dans le Temple de Minerve & d'enlever le *Palladium*; comment il a paru dans Troye ſous divers déguiſemens : enfin, quel embarras donne aux Troyens la fécondité de ſon eſprit toujours attentif à leur nuire. Cela prépare finement ce qui doit ſuivre, & caracteriſe bien les principaux perſonnages, particulierement Ulyſſe, dont la tête eſt toujours remplie de projets fins, & Rheſus dont la préſomptueuſe valeur ne ſe promet pas moins que de tuer Ulyſſe & de vaincre Diomede. Hector ſans répondre à ces rodomontades, aſſigne un quartier à Rheſus & à ſes troupes pour y paſſer le reſte de la nuit. Il leur apprend le mot du guet, à ſçavoir, *Phœbus.* Il ordonne aux Sentinelles de bien faire leur devoir & d'attendre Dolon, qui doit être bien-tôt de retour, dit-il, s'il n'a été intercepté. Puis il ſe retire auſſi-bien que Rheſus.

Les Sentinelles qui font le Chœur, s'apperçoivent que le tems de leur garde eſt paſſé. Réſolus de chercher ceux qui doivent les relever, ils les nomment, ils ſe mettent en devoir d'aller les réveiller. Pour cela, ils ſe partagent en deux demi-Chœurs, dont l'un va d'un côté pour goûter le ſommeil du matin qu'annoncent déja les oiſeaux, & qu'il dit être le plus agréable; l'autre après quelques ſoupçons legers ſur le délai de Dolon, ſe retire de ſon côté pour avertir ceux qui doivent prendre ſa place, de façon que le Théatre demeure vuide, au moins vers la tente d'Hector, lorſqu'Ulyſſe & Diomede paroiſſent. Cette adreſſe du Poëte à laiſſer ſon Théatre libre, malgré l'embarras du Chœur, eſt un coup de maître qui n'eſt pas ſans exemple. Sophocle nous en a fourni un dans ſon Ajax, Tom. II. pag. 240.

ACTE IV.

Ulyſſe & Diomede ne ſont point apperçus & ne voïent perſonne. Il eſt vrai que les ténébres ne ſont pas entierement diſſipées, & qu'ils ne ſe montrent qu'après de grandes précautions. Cette Scene devient par-là tout-à-fait naturelle & ſemblable à la réalité même. Car les deux Princes Grecs au milieu d'un camp de Troyens prêtent l'oreille à tout, & portent par tout leurs regards curieux. Ils s'entréxhortent à

ne pas donner dans les sentinelles, & l'on voit par leur entretien qu'ils sçavent le mot du guet, qu'ils ont appris de Dolon en le surprenant. Ulysse va droit à la tente d'Hector. Car il la reconnoît aux marques qu'il a sçûes du même Dolon; mais Hector ne s y trouve pas; ainsi leur coup est manqué. Leur dessein étoit de tuer ce General des Troyens; & le voïant absent ils se croyent d'abord trahis; puis ils s'imaginent que les Dieux veillent à sa sûreté. Diomede propose d'aller attaquer Enée ou Paris. » Mais le moïen, répond » Ulysse d errer dans un camp inconnu à travers mille dan- »gers inévitables? « Il est donc d'avis de retourner aux vaisseaux, content que Diomede ait tué Dolon, dont ils ont la dépouille; ce qui fait connoître sur le champ au spectateur le sort de l'Espion Troyen. Mais Diomede ne peut se resoudre à s'en revenir sans avoir fait quelque exploit éclattant: & sur cela Minerve leur apparoît; de maniere qu'elle n'est vûe ni entendue que d eux seuls.

Elle les trouve fort tristes de se voir contraints de retourner sur leurs pas sans avoir fait ce qu'ils avoient projetté. » Mais quoi, leur dit-elle, si les Dieux dérobent Hector, » Enée, & Paris à vos coups, ignorés-vous que Rhesus est » une victime digne de vous! Si le jour le trouve en vie, ce » sera fait des Grecs. Achille ni Ajax ne pourront tenir en sa » présence. Votre salut dépend de sa perte. « Ulysse en remerciant sa Divinité lui demande où est la tente du Prince Thracien. Elle la lui montre, & l'avertit sur tout de prendre ses coursiers comme un butin très-rare.

Ulysse donne le choix à Diomede d'enlever le char, ou de tuer Rhesus & ses soldats. Mais le fils de Tydée naturellement Heros, prend sur lui ce dernier exploit sans balancer, & charge Ulysse de l'autre comme plus conforme à son caractere industrieux. C'est apparemment sur cela qu'Ajax dans Ovide fait ce reproche au Roi d'Ithaque, *Ovid. Metamorph. l. 13. v. 100.*

Luce nihil gestum, nihil est Diomede remoto.
Si semel ista datis meritis tam vilibus arma;
Dividite: & major pars sit Diomedis in illis.

Quò tamen hæc Ithaco, qui clam, qui semper inermis
Rem gerit, & furtis incautum decipit hostem ?

» Non, Ulysse n'a rien fait qu'à la faveur des tene-
» bres ; il n'a rien osé sans le secours de Diomede. Si vous
» jugés ses prétendus exploits dignes d'un prix tel que les
» armes d'Achille, partagés-les. Diomede en aura la meil-
» leure part. Mais que peut prétendre ce ténébreux Héros
» à qui la surprise & la ruse tiennent lieu d'armes & de
» bravoure ? «

Minerve voit tout à coup arriver Paris. C'est un fâcheux contre-tems pour l'expedition qu'elle a conseillée, & qu'elle dirige. Diomede voudroit l'attaquer à main armée. Mais les destins ne permettent pas qu'il attente sur les jours de ce Prince. Au moins Minerve le declare ; & tandis que les deux Grecs se dérobent à la vûe de Paris, la Déesse l'amuse sous la forme de Venus. C'est que les Divinités de la fable font sur les sens les impressions qu'il leur plaît de faire. En effet Minerve parle assés haut pour être entendue de loin, & ne l'est pourtant que d'Ulysse & de Diomede ; tantôt elle se montre comme Minerve, tantôt comme Venus. Nous en avons observé un exemple dans * l'Iphigenie en Tauride. Il faut avoir égard à tout ce merveilleux de la fable ancienne, si l'on veut avoir quelque commerce avec les Poëtes Grecs. Ce qui nous en choque le plus, c'est que le secours de la Déesse diminue beaucoup la gloire d'Ulysse & de Diomede, puisqu'avec son secours ils n'agissent presque plus qu'à coup sûr. C'est le reproche que dans notre siecle on a souvent fait à Homere, sans vouloir se payer d'allegorie. Apparemment que les Atheniens y étoient plus faits que nous, eux qui concevoient que Minerve n'étoit autre chose que la Prudence, & Venus la Beauté, sans porter neanmoins le rafinement de l'allegorie aussi loin que le Tasse & d'autres modernes l'ont voulu *a*. Second inconvenient de ce trait fabuleux, c'est

* Vol. 2. p. 69.

a Plutarque admet des instructions cachées dans les fictions d'Homere : mais il blâme les allegories recherchées qu'on veut quelquefois y voir. » Qui voudra con-

que Minerve trompe Paris de dessein prémédité sous l'apparence de Venus, Déesse favorite de ce Prince mou & efféminé. Cela est plus difficile à sauver malgré l'allegorie. Aussi n'entreprends-je point ici de justifier la fable ancienne. Il me suffit de l'exposer & de tâcher par une sorte d'enchantement de rappeller les esprits François aux idées Atheniennes en les substituant pour un moment aux nôtres, sans trop examiner si ces idées étoient bonnes ou mauvaises, absurdes ou raisonnables, convaincus seulement qu'elles étoient reçûes comme une monnoye qui avoit cours alors.

Paris inquiet d'un bruit qui s'est répandu dans le camp, qu'on a vû roder des espions, venoit réveiller Hector, & l'avertir d'être sur ses gardes. C'est-là que la fausse Venus l'amuse, & dissipe ses soupçons par un mensonge formel, tandis qu'Ulysse & Diomede à qui elle parle ensuite, quoique de fort loin, s'en retournent par son conseil après avoir fait leur coup, c'est-à-dire massacré Rhesus, & amené les coursiers, sans leur avoir donné le tems de goûter les pâturages de Troye, & les eaux de Xanthe, comme s'exprime Virgile:

Ardentesque avertit equos in castra priusquam
Pabula gustassent Trojæ, Xanthumque bibissent.
Æneid. l. 1. v. 472.

Le bruit de ce massacre & de cette surprise nocturne a réveillé une partie du camp. On voit donc des soldats sortir en confusion à droite & à gauche en criant: *Tue, tue.* Cette Scene est la même que celle de ce beau chœur qui ouvre l'Opera de Thesée.

Avançons, avançons, que rien ne nous étonne:
Frappons, perçons, frappons: qu'on n'epargne personne;

» siderer de près les fables & fictions qui sont les plus blâmées en lui, il y trouvera
» dedans une tres-utile instruction & speculation couverte, combien que quelques-
» uns les tordent à force, les tirant, comme l'on dit, par les cheveux en exposi-
» tions allegoriques. *Plut. d'Am. man. de lire les Poëtes.*

Il faut perir, il faut perir ;

Il faut vaincre ou mourir.

Un demi Chœur rencontre Ulysse, & lui portant l'épée sur la gorge il lui demande avec de grands cris, *qui il est, d'où il vient, & ce qu'il fait.* Ulysse se presente d'assés bonne grace, (à ce qu'il paroît) pour un guerrier accusé chés les Poëtes d'être plus rusé que brave. L'autre demi chœur survient qui prend son parti. On se contente de demander à Ulysse le mot du guet; il le dit, & on le laisse échapper. Ce danger si pressant affoiblit un peu l'objection dont nous avons parlé ci-dessus, puisque Minerve n'en a pas garenti Ulysse; ou plûtôt ce trait justifie l'allegorie, puisque c'est en effet la présence d'esprit & le sang froid qui sauvent Ulysse d'un pas si délicat.

Cependant les sentinelles qui ne sçavent pas encore le malheur qui vient d'arriver dans le quartier de Rhesus, raisonnent entr'eux sur l'audace de ceux des ennemis qui se sont glissés dans le camp. Ils soupçonnent Ulysse, mais trop tard. Tandis qu'ils raisonnent sur cela, fort inquiets de ce que dira Hector, si l'ennemi s'est sauvé au milieu d'eux par leur négligence, on voit paroître un homme blessé qui déplore son sort & celui de Rhesus.

ACTE V.

C'est l'Ecuyer de ce Prince. Il cherche Hector pour l'accabler de reproches sur le meurtre de Rhesus qu'il lui impute. Il déplore la mort de son maître, & la honte qui la suit. Un trépas glorieux consoleroit sa patrie. L'Ecuyer raconte ensuite ce qu'il a pû sçavoir de ce carnage, dont il ignore l'auteur. Personne n'étoit sur ses gardes dans le quartier des Thraces. La fatigue du voyage & la sécurité où l'on devoit être faisoient qu'on croyoit pouvoir goûter quelques heures de sommeil en attendant le jour. Cependant l'Ecuyer se réveille par je ne sçai quelle inquietude sur ses coursiers. Il voit errer deux hommes autour des tentes durant la nuit. Il les prend

prend pour des maraudeurs Troyens ou alliés. Il crie, il menace ; & ceux-ci s'échappent. Il revient à sa tente & s'endort. Mais un songe horrible l'effraye. Il s'imagine voir deux loups affamés qui se jettent sur ses coursiers, & qui frappent leurs flancs de la queue. Il se réveille derechef, & il entend des gémissemens de mourans ; il est même teint du sang de son maître. Il se leve & cherche ses armes. A l'instant il reçoit un coup d'épée & tombe par terre. Il entend alors le bruit de son char qu'emmenoient les assassins. Mais il n'a pû sçavoir qui ils étoient, & il impute cette noirceur aux Troyens. Le chœur tâche en vain de le détromper ; & sur le champ arrive Hector le feu & la colere dans les yeux.

Ce Prince s'emporte contre les sentinelles. C'est par leur négligence, dit-il, que des Grecs sont entrés & sortis impunément après cet horrible carnage. Sans doute Ulysse se rit des Troyens & d'Hector, mais les gardes seront punis ; & le Général les menace du supplice & de la mort. Le chœur se justifie, & tâche de l'appaiser. Mais l'Ecuyer prend la parole, & accuse Hector lui-même de ce forfait. » Pourquoi les punir, s'écrie-t-il ? Pourquoi par ce vain artifice » vouloir abuser un allié ? Vous êtes l'assassin. C'est votre » main qui a porté de si funestes coups. Nos tentes sont remplies de morts & de mourans : c'est votre ouvrage ; tous » vos discours ne me séduiront point. Un vil interêt qui » vous a fait envier le char de Rhesus, vous a porté à plonger » le poignard dans le sein de vos alliés. Vous les appellés à » votre secours. Ils y volent. En voilà le prix. Paris, oui le » ravisseur Paris fut moins coupable que vous. Du moins il » ne viola pas l'hospitalité par le sang répandu. Ne me dites » point qu'un Grec s'est coulé dans le camp, & que nous en » sommes les victimes. Comment auroit-il pû forcer tant » d'impénétrables barrieres, ou les franchit à votre insçu ? » Vos tentes sont devant les nôtres : & qui de vous est blessé ? » qui des autres alliés ? c'est nous malheureux, nous seuls qui » perissons, nous seuls qu'on a trahis. Non, je n'accuse aucun des Grecs. Il faudroit qu'une Divinité leur eût indiqué » le quartier des Thraces ; & ceux qui y sont entrés ne le con-

» noissoient que trop. En un mot vous êtes le coupable.«

Hector sans être ému de ces injurieux reproches qu'il pardonne à une vive douleur, se contente de répondre simplement. » Depuis le commencement de la guerre nos alliés » sont parmi nous, & jamais ils ne m'ont reproché de leur » avoir donné le moindre sujet de plainte. Aurois-je com- » mencé par vous? Me préserve le Ciel de rougir mes mains » dans le sang d'un ami par le vain désir d'un char. Croyés- » moi, c'est Ulysse qui a conduit & commis cet attentat. Je » le reconnois à cette ruse. Hé qui des Grecs l'auroit imagi- » née? Quel autre eût pû l'executer? Dolon ne revient point. » Ah que je crains qu'Ulysse n'ait surpris ce malheureux » guerrier!

L'Ecuyer persiste dans sa pensée & dans ses reproches. Mais Hector plus genereux encore à pardonner que l'autre n'est hardi à l'offenser dévore cet affront, & fait emporter ce blessé dans le Palais, avec ordre d'en avoir tout le soin possible, & avec promesse de le garder à Troye, & de lui tenir lieu de Rhesus.

Durant que le chœur réfléchit sur ce malheur, il paroît une Déesse dans les airs qui tient un cadavre sanglant entre ses bras. C'est la Muse Terpsichore mere de Rhesus. Elle l'emporte dans son char volant, & le pleure en présence du camp. C'est Ulysse, dit-elle, qui l'a immolé. Mais il en portera la juste punition. Elle lance aussi des imprécations contre Diomede & contre Achille dont elle prédit la mort. Enfin elle entre dans l'histoire de ses propres amours & de la naissance de Rhesus. Thamyris en fut la cause. Il osa défier les Muses en fait de chant. Il fut vaincu. Terpsichore vit le fleuve Strymon au Promontoire de Pangée dans la Thrace. Elle en fut aimée, & mit au monde Rhesus. Mais pour le cacher à ses sœurs, chés qui la virginité étoit en recommandation, elle le laissa à son pere qui le fit élever secretement par ses Nymphes. Terpsichore l'a vû devenir un grand Roi. Elle ne craignoit rien pour lui, tant qu'il resteroit dans sa patrie. Mais elle lui défendoit sur-tout d'aller à Troye, où elle sçavoit qu'il finiroit ses jours. Ce malheureux fils a couru au-devant de sa destinée. Il n'a pû résister aux empresse-

mens d'Hector. Mais helas, ajoute-t-elle, ce n'est ni Hector, ni Ulysse, ou Diomede que je dois accuser. C'est Minerve. Elle parle ensuite de la Thrace comme d'un païs cher aux Muses, témoins Orphée, Musée, & Thamyris même, tout ingrat qu'il osa être envers les Muses. Il en porta la peine : il perdit la vûe & la raison. Thamyris est, comme on voit, le premier des Poëtes qui soit devenu fou.

Hector après s'être justifié auprès de la Déesse du malheur arrivé à Rhesus, veut se charger de la pompe funebre. Mais Terpsichore l'en dispense. Elle est résolue de faire de Rhesus un demi-Dieu, un Prêtre de Bacchus, dont la demeure soit une grotte de la Thrace. Proserpine daignera bien lui faire cette grace en faveur d'Orphée fils de Calliope, autre Poëte qu'une Muse a donné à la Grece. Il est bon de remarquer que Rhesus fils de Muse n'étoit pas Poëte, mais qu'en recompense il étoit fanfaron. Terpsichore finit par des soupirs sur le malheur des meres qui ont à pleurer sur leurs fils, & elle s'envole dans les airs avec le corps de Rhesus. Le jour paroît. Hector s'anime de plus en plus, & donne ordre qu'on range l'armée en bataille dans l'esperance de fondre sur les Grecs, de venger Rhesus, & de brûler leur flotte. Vain projet, qui ne s'éxécute au plus que derriere le Theatre. Le piece étoit faite pour flatter les Grecs, & Euripide avoit atteint son but par l'heureuse issue du stratageme d'Ulysse & de Diomede.



LES TROYENNES,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

Cette piece où Hecube joue un des principaux rôles, ainsi que dans la premiere Tragedie du même Autheur *a*, en est pourtant si differente qu'elle devroit la précéder dans l'ordre de la lecture. En effet l'*Hecube* n'est à proprement parler qu'une suite des *Troyennes*. Dans la premiere, l'Heroïne est une Princesse la plus malheureuse qui fut jamais, comme Reine & comme mere; puisque privée de la couronne; & réduite à l'esclavage elle a encore la douleur de voir égorger son fils Polydore par un perfide allié, & sa fille Polyxene par le fils d'Achille dans un païs étranger. Ici ce n'est pas seulement la Reine des Troyens, & la mere de tant de Heros qui pleure ses infortunes; c'est une troupe de Dames Troyennes que les Grecs vainqueurs regardent comme la partie la plus considerable de leur butin, & qu'ils partagent entr'eux au sort, pour les faire passer à l'instant de Troye dans leurs vaisseaux. Il est vrai qu'on immole aussi dans cette piece Polyxene, & de plus Astyanax, ce qui rend Hecube la plus à plaindre des Troyennes. Mais enfin il ne s'agit pas uniquement d'elle. A l'égard du sacrifice de Polyxene fait en differens lieux dans l'une & l'autre Tragedie, & de quelques autres circonstances qui varient, ce sont des libertés que les diverses traditions donnoient aux Tragiques Grecs, & dont Euripide n'a pas fait difficulté de se servir plus d'une fois.

La Scene de ce Poëme est le camp des Grecs sous les murs de Troye. La tente d'Agamemnon leur General est le principal objet du spectateur. C'est de là que partent les de-

a Voyés l'*Hecube* d'Euripide, p. 555. de ce Volume.

ſtinées des Troyennes qu'on tire au ſort, & la place qui eſt devant ſert à la repréſentation des événemens réglés dans la tente par le caprice des Grecs, ou par le ſort. Au reſte Euripide n'a pas eu peur de ſe répeter un peu lui même quant au ſujet, tant l'Iliade lui a paru une ſource intereſſante & féconde en ſpectacles tragiques.

Neptune & Minerve font le prologue. Hecube, Caſſandre ſa fille, Andromaque veuve d'Hector, Helene, Menelas, Talthybius, un Chœur de Troyennes captives, font les perſonnages de la Tragedie.

ACTE I.

Neptune paroît ſeul. L'interêt qu'il prend à la ville de Troye qu'il a bâtie avec Apollon, le rappelle vers elle par un retour de pitié ſur l'état affreux où les Grecs l'ont réduite. Il retrace en peu de mots l'image de Troye en cendres, & de ce cheval funeſte, qui, dit-il,

S'en va devenir
L'éternel entretien des ſiecles à venir. *Rac. Iphig. Act. I. S V.*

Il expoſe en paſſant quelques traits du ſujet, à ſçavoir l'aſſemblée des Grecs & le partage du butin. Il raconte ce qui précéde l'action ; que Polyxene eſt déja immolée ſur le tombeau d'Achille, & qu'Agamemnon foulant aux pieds le reſpect dû au Dieu Apollon dont Caſſandre étoit la Prêtreſſe, n'a pas rougi d'épouſer cette Princeſſe malgré elle. Il dit en ſoupirant les derniers adieux à cette ville ſi heureuſe autrefois, & renverſée de fond en comble par la colere de Junon & de Pallas.

Minerve s'entendant nommer ſurvient, arrête Neptune, & par des civilités elle l'engage à ſouffrir un moment d'entretien. Contente de ſa vengeance ſur Troye, elle en prend à preſent les interêts ; ou plûtôt picquée de la négligence des Grecs qui n'ont pas puni le crime d'Ajax lorſqu'il traîna inhumainement Caſſandre du Sanctuaire même de Pallas où elle s'étoit refugiée, la Déeſſe veut les ſacrifier à ſon reſſenti-

ment, & rendre leur retour funeste. Elle a déja obtenu des orages & des foudres de Jupiter; elle demande à Neptune qu'il souleve les flots, à peu près comme Junon le demande à Eole dans Virgile:

Æneid. l. 1. v. 68.

Incute vim ventis submersasque obrue puppes,
Aut age diversas, & disjice corpora ponto.

» Animés le courroux des vents, engloutissés la flotte sous les » eaux, ou dispersés-là, & ensevelissés les Grecs dans le » sein de la mer. « Neptune promet son secours à Minerve: l'un & l'autre se retirent pour préparer aux Grecs d'horribles tempêtes. Cette punition anticipée des Grecs est plus artificieuse qu'on ne se l'imagine d'abord. Elle prévient déja le spectateur en faveur de la malheureuse Troye, & elle le laisse content à la fin du spectacle dans l'espoir que les inhumanités qu'il a vûës ne resteront pas impunies.

On voit paroître à l'instant une troupe de femmes autour d'Hecube qui est couchée proche de la tente d'Agamemnon comme une personne accablée de douleur. Telle on l'a vûe dans une scene de la piece qui porte son nom. Les Dames Troyennes l'exhortent à se lever; mais aïant besoin elles-mêmes de consolation, elles soupirent en la consolant, & ne peuvent s'empêcher de dire, comme Virgile l'a dit depuis;

Hecube Act. 3. p. 364.

Æneid. l. 2. v. 325.

Fuimus Troës, fuit Ilium & ingens
Gloria Teucrorum.

» Ilion n'est plus, & la gloire de Troye s'est évanouie. « Hecube en gémissant saisit cette triste pensée, & en fait l'aliment de sa douleur. L'accablement où elle est lui ôte la force de se lever. Relevée cependant par le secours des femmes, elle fait en vers lugubres le récit de tous ses maux. » Epouse de Priam, mere de tant de *a* Princes, Reine d'un » grand Etat, il ne lui reste de tout cela qu'une triste vie » qu'elle va traîner dans la captivité. La vûe du rivage d'où

a Ils étoient au nombre de cinquante.
Quinquaginta ille Thalami, spes tanta nepotum! Virg. Æneid. l. 2. v. 503.

» la flotte se dispose à partir redouble ses plaintes. Où sera-» t'elle conduite, & pour quelle région quittera-t'elle sa che-» re patrie? « Le chœur entre dans ses sentimens. Il faut remarquer qu'il n'est pas composé des femmes du premier rang. L'on entend d'un autre côté de grands cris. Ce sont ceux des autres Dames Troyennes qui sont enfermées dans une tente, & qui voyent que l'on précipite leur départ & leur esclavage. Tout le reste de l'Acte ne roule que sur leur inquietude touchant leur destinée. C'est un deuil de femmes effraïées sans nulle ressource d'espoir, & une suite de plaintes plus naturelles que faciles à exprimer. Le tout fait comprendre nettement que leur arrêt va être prononcé, & que les sorts se tirent dans la tente du General.

ACTE II.

Talthybius vient annoncer l'issue. C'est le herault d'Agamemnon. Chaque mot qu'il dit est un coup de foudre pour Hecube. Car il lui apprend qu'Agamemnon s'étoit réservé Cassandre en qualité de seconde épouse. Il la trompe sur la destinée de Polyxene, comme si elle devoit être Prêtresse des manes d'Achille, terme énigmatique qui signifie obscurément qu'elle a été sacrifiée sur le tombeau de ce heros. Mais l'infortunée mere l'ignore, & ne comprend point cette enigme. » L'ai-je mise au monde, s'écrie-t'elle, pour » devenir la Prêtresse des morts? « C'est par de pareilles exclamations qu'elle interrompt Talthybius à chaque nouvelle qu'il lui apprend. Enfin après lui avoir dit qu'Andromaque est échûe comme captive à Neoptoleme fils d'Achille, il lui declare qu'elle-même doit être l'esclave d'Ulysse. Ce dernier coup surtout est foudroïant pour Hecube. Elle hait & méprise Ulysse; elle l'a vû ramper à ses pieds. Une pareille destination est le comble du malheur pour elle. Aussi jette-t-elle de grands cris en versant des torrens de larmes. Le chœur de son côté livré encore à l'incertitude sur sa destinée n'est pas plus tranquille. Enfin Talthybius se dispose à emmener Cassandre sur les vaisseaux.

Cependant on voit briller des feux dans la tente où cette

Princesse est renfermée. • Talthybie craint que ce ne soit le désespoir qui engage les Troyennes à se brûler elles-mêmes. Il court épouventé & fait ouvrir les portes. Il se trompoit. C'est Cassandre qui sort, une torche à la main, comme une Pythonisse animée de l'esprit d'Apollon. Elle croit être devant l'Autel de l'hymenée, & elle chante une espece d'epithalame pour célebrer son mariage avec Agamemnon. Mais c'est un chant plein de transports fatidiques. » Pleurés, dit-elle, » ô ma mere; pleurés votre époux & votre patrie. Pour moi je ne songe aujourd'hui qu'à invoquer l'Hymen & Hecate. « C'est la Déesse de la Justice & de la Vengeance.

Vainement le chœur & la Reine tâchent de rappeller Cassandre à elle-même. Remplie de son démon prophetique, elle continue; » Ce n'est plus Apollon, s'écrie-t-elle; c'est » Agamemnon qui m'épouse. J'accepte sa main.; mais sa » mort *a* & le renversement de sa maison seront le prix de cet » Hymenée. Je vengerai mon pere & mes freres morts. « En un mot elle prédit tous les malheurs des Grecs.; autre punition anticipée. Puis revenant de son enthousiasme extatique, elle console Hecube sa mere par la comparaison qu'elle fait du sort de la Grece avec celui de Troye. A l'en croire les vainqueurs sont plus malheureux que les vaincus, sans compter les maux affreux que va leur attirer l'hymen sacrilege d'Agamemnon. Cette douce vengeance console Cassandre, & lui rend même ce mariage précieux. Il lui importe peu de mourir, pourvû que Troye soit vengée.

Talthybie qui est present traite de rêveries les prédictions de Cassandre, & la presse de le suivre sur les vaisseaux, en disant à Hecube qu'elle-même va bientôt suivre Ulysse. „ Non, répond Cassandre, elle ne le suivra pas. Et que de„ viendroient mes oracles? Elle mourra dans Troye *b*, & toi, „ malheureux Ulysse, tu ignores la cruelle destinée qui t'at„ tend.

---

a On a vû en diverses Tragedies Grecques l'accomplissement de cette prophetie, sur tout dans l'Agamemnon d'Eschyle, *Act. V. p. 195.* où l'on trouve aussi ce même caractere de Cassandre.

b Voyés la Tragedie d'Hecube, *Act. V. p. 374.* & le sort different de cette Princesse qui fut metamorphosée en chienne furieuse, après avoir suivi quelque tems Ulysse.

„ tend. Errant de mers en mers durant dix années, exposé „ aux barbaries du Cyclope *a*, aux enchantemens de Circé, „ aux fureurs de Charybde, revenu seul en ta patrie, où tu „ trouveras tout dans le désordre & la confusion; alors tu re„ garderas nos infortunes comme de veritables biens en com„ paraison de tes maux. Je me tais. Allons, que l'on me con„ duise, qu'on presse l'hymen que je dois faire aux enfers. „ Oui, fier Agamemnon, tu as beau t'enorgueillir de ta con„ quête, tu n'auras pour fruit que d'horribles funerailles à „ ton retour; & ta Cassandre elle-même sera la proye des „ bêtes féroces auprès de ton cercueil. Couronnes sacrées, „ ornemens prophetiques, marques si cheres de ma virgini„ té, je vous dis un éternel adieu. *b* Zephire, portés-les au „ Dieu Apollon. Où est le vaisseau d'Agamemnon? Est-ce „ ici qu'il faut monter? J'y vole, & vous n'attendrés pas „ long-tems le souffle des vents favorables, puisque dans ma „ personne vous emmenés une Furie avec vous. Adieu, Ma„ dame; chere patrie, adieu; & vous, manes de mes freres, & de mon pere, vous me reverrés bientôt : mais „ vous me reverrés triomphante & ensevelie sous les débris „ de la maison des Atrides nos bourreaux. «

Hecube frappée de cet adieu se pâme : on la rappelle à la vie. Mais elle ne revoit la lumiere que pour se peindre plus vivement l'excès de son infortune. Ce sont les plus grands traits. Et c'est toujours le même objet, la grandeur de sa fortune passée, l'ancienne gloire de Troye, ses murs renversés, ses palais en cendre, Priam tombant à l'Autel de Jupiter, ses fils & ses filles ou morts ou esclaves, elle-même enfin réduite à la plus dure captivité. Euripide entre dans le détail, & ne fait pas difficulté de dire en quoi consiste cet esclavage, à sçavoir, à remplir les plus bas offices des domestiques. Cette peinture que fait Hecube renouvelle la douleur des Troyennes, qui toutes font un intermede en chant lugubre, & tout rempli des mêmes idées sous des tours differens.

a Voyés le Cyclope d'Euripide à la fin du troisiéme volume.

b Cet adieu ressemble fort à celui de la Cassandre d'Eschyle, p. 198. Euripide avoit bien lû l'*Agamemnon* de ce Poëte.

ACTE III.

Un char passe. C'est Andromaque qu'on enleve avec son fils Astyanax, & que l'on conduit aux vaisseaux. Cette rencontre réveille la tendresse d'Hecube & d'Andromaque. L'une & l'autre versent des pleurs comme une mere & une fille que l'on conduiroit à la mort. Après quelques plaintes entrecoupées, & des larmes où le chœur prend part en y mêlant les siennes, Hecube apprend à Andromaque le sort de Cassandre; & Andromaque apprend à Hecube la mort de Polyxene que les Grecs ont égorgée sur le tombeau d'Achille. Pour consoler une mere frappée coup sur coup de tant d'affreuses nouvelles, la veuve d'Hector lui fait entendre que la condition des morts est plus heureuse que leur propre situation. Elle se donne pour exemple, & se regarde comme plus infortunée que Polyxene, puisqu'on la contraint d'épouser le meurtrier de tout ce qu'elle eut de plus cher. Elle se peint avec des traits qui font veritablement reconnoître la veuve d'Hector. Appliquée uniquement à plaire à cet illustre époux, elle sçut faire son bonheur; & cette vertu même l'a perduë. Pyrrhus en est épris, l'aime, & l'épouse » Cher Hector, s'écrie-t'elle, » vous mourés, & je me vois condamnée à devenir l'épou» se de votre ennemi. Que le destin de Polyxene est heu» reux! « Andromaque ignoroit encore qu'un plus grand malheur la menaçoit.

Hecube inconsolable, mais un peu affermie par la vûe d'Astyanax son petit-fils, entreprend à son tour de consoler Andromaque. Elle l'exhorte à souffrir la vie, du moins pour son fils, reste unique de tant de grands Rois. » Oubliés Hec» tor, dit-elle; votre désespoir ne lui rendra pas le jour. » Cultivés Pyrrhus, & songés que c'est le seul moïen de » sauver un fils qui peut rétablir Troye, & nous venger. «

Talthybie arrive à l'instant pour annoncer de nouveaux malheurs. Il n'ose parler, tant ce qu'il va dire est effraïant. Il commence; il s'interrompt lui-même. Enfin il laisse échapper le mot fatal. Les Grecs demandent la mort d'As-

tyanax. Il faut qu'il soit précipité du haut des murs. C'étoit le dernier coup qu'on réservoit à Troye ? Rien n'est mieux ménagé, pour faire croître l'interêt du Théatre. Talthybius ajoute à Andromaque, qu'il est inutile d'emploïer les prieres ; que c'est un parti pris ; que les Grecs sont inéxorables ; qu'il faut obéïr sur le champ ; & que s'il lui échappe un mot contre l'armée, son fils demeurera sans sépulture.

» Quoi, cher enfant, s'écrie-t'elle, on t'arrache à une » mere ! Tu meurs : & le nom d'Hector devenu si salutaire » pour tant d'autres, te devient funeste ! D'où vient es-tu » fils d'Hector, & pourquoi suis-je son épouse ? Je t'ai mis » au monde pour regner sur l'Asie, non pour être la vic- » time des Grecs. Tu pleures, cher enfant : ah, tu sembles » pressentir tes maux. Que te sert d'embrasser une foible » mere, & de te réfugier dans mon sein *a* ? Ce n'est plus » un azyle pour toi. Il n'est plus d'Hector. Non, il ne sor- » tira point du tombeau pour te dérober au trepas. Privé » de parens, d'amis & d'appui, tu vas périr. Les cruels, ils » vont te précipiter impitoïablement. Doux objet de tant » d'inquiétudes maternelles, c'étoit donc pour ce triste sort » que mon sein t'avoit allaité. Embrasses une mere pour la » derniere fois : que je reçoive ici tes derniers soupirs. In- » humains, que vous a fait cet enfant ? Son innocence » n'adoucit-elle point votre rage ? O Helene, Furie de la » Grece & de Troye, ce n'est point Jupiter qui fut l'autheur » de ton origine : ce sont les Démons, l'Envie, le Carnage, » la Mort, & tout ce qu'il y a d'horreurs dans l'univers. » Puisses-tu païer les maux que tu nous as faits ! Hé bien, » barbares, prenés cet enfant : le voilà. Précipités-le, dé- » vorés-le, rassasiés-vous de son sang. Vainement tente- » rois-je de le sauver. Adieu : cachés dans le vaisseau la » plus infortunée des meres. Quel gage de l'hymen qu'on » me prépare, que le trépas de mon fils ! « Elle se voile le visage : puis par un retour sur Astyanax qu'on lui arrache : » allés, dit-elle, Astyanax, allés mourir sur le lieu même

a Le Grec ajoute, *comme un oiseau sous les aisles de sa mere.*

» où vous deviés regner. « On l'enleve: Hécube le poursuit encore par d'inutiles cris; & le chœur termine cette scene en continuant ses premiers chants de deuil sur le renversement de Troye, que l'Amour a perdue, & que la protection des Dieux favorables aux Troyens n'a pû sauver.

ACTE IV.

Ménélas sort à son tour de la tente, & déclare qu'il est au comble de ses vœux, puisqu'il s'est vengé de Paris, & qu'il peut se venger de l'infidelle Helene, dont les Grecs lui ont remis la destinée entre les mains. Il est déterminé, dit-il, à la conduire dans la Grece, pour l'immoler à son ressentiment, & aux manes de ceux qui ont péri dans la guerre de Troye. Hecube éleve les mains au ciel, & bénit Jupiter de son équité à punir les forfaits. Sa priere est remarquable, en ce qu'elle invoque ce Dieu en ces termes: » Puissant moteur de l'univers, vous, dont la terre même » est le thrône: Etre impénétrable à nos lumieres: qui que » vous soyés, soit une nature necessaire, soit l'esprit des » mortels, je vous adore. C'est vous dont l'équité, par des » routes secrettes, conduit les choses humaines à ses fins. » Cela montre bien que les idées des anciens sur la Divinité, quoique nobles & grandes, n'étoient ni uniformes ni précises. L'on sent ici qu'Euripide étoit disciple de Socrate.

On amene aussi-tôt Hélene, qu'on tire violemment de la tente par ordre de Ménélas. Elle demande s'il lui est permis de parler pour sa défense. Son époux ne veut pas l'écouter. Mais Hecube le prie de lui permettre d'exposer ses raisons, & se charge de la confondre, en faisant retomber sur elle tout ce qu'elle alleguera de spécieux pour sa défense. Ce qui fait naître une de ces contestations si propres du Théatre antique, & si fort du goût d'Athenes, qu'il n'y a presque point de Tragédies où nous n'en trouvions une ou plusieurs.

Helene commence: son discours est artificieux; car elle déclare d'abord que ce n'est point à son époux qu'elle parle, puisqu'aussi bien il ne se rendroit pas à ses raisons: mais

qu'étant attaquée par Hecube, elle se sent assés de force pour lui répondre. Elle dit que c'est Hecube & Priam, qui sont coupables de tous les maux qu'a causé la guerre; l'une pour avoir mis au monde Paris, & l'autre pour n'avoir pas étouffé ce monstre naissant. Elle raconte en peu de mots la dispute des trois Déesses sur leur beauté, & le jugement de Paris en faveur de Venus. Helene en fut le prix. Qu'auroit-ce été si Paris eût rendu Junon victorieuse? Cette Déesse lui offroit la domination de l'Europe & de l'Asie. Que devenoient les Grecs? C'est Helene sacrifiée à la passion de Paris, qui a sauvé la Grece, & qui a rendu les Grecs vainqueurs des Troyens, dont, sans elle, ils auroient été les esclaves. La mort sera-t'elle donc la récompense de ce bienfait?

Il est vrai qu'on pourroit faire à Hélene une objection fâcheuse: c'est d'avoir connivé à son enlevement. Elle en sent toute la force: aussi tâche-t'elle de la prévenir & de l'éluder. Elle dit que » Paris étoit venu à Sparte sous les » auspices d'une grande Divinité: que Ménélas doit donc » s'en prendre à Venus, non à elle. Hé le moïen de résis» ter à une Déesse, à qui Jupiter même obeït? « La raison, comme on le voit assés, n'est pas trop légitime, puisque les Grecs eux-mêmes ne s'en païoient pas. Elle en allegue une plus plausible, quand elle reproche à son époux de s'être absenté fort à contre-tems de son palais, après y avoir reçû Paris. C'est sur cette absence imprudente qu'Ovide s'est crû en droit de fonder l'artificieuse lettre qu'il suppose qu'Helene écrivit à Paris.

Il est aisé de juger quel fond Ménélas pouvoit faire sur Hélene, & de quel poids doit être la prétenduë justification de cette Princesse, que l'antiquité nous a laissé regarder comme le modelle des fléaux d'Etat, tant de fois renouvellés depuis Helene.

Elle continue son apologie à peu près en ces termes: » Je puis paroître coupable de n'avoir pas quitté Troye » pour retourner à Mycenes, quand les Dieux sembloient » me rendre à mon premier époux, en m'ôtant Paris; mais » ils me sont témoins que je l'ai tenté vainement. Com-

» bien de fois les gardes m'ont-ils surprise sur le point que
» j'étois de m'échapper de Troye, en franchissant les murs par
» le secours des cordes attachées aux creneaux ? Helas ! ils
» m'ont livré, malgré moi & malgré les Phrygiens, à la
» passion de Deïphobus. » Elle laisse alors couler quelques larmes feintes ; & elle demande à Ménélas pour quel crime il osera lui donner la mort, & s'il prétend braver les Dieux qu'elle fait autheurs de tout ce qu'on lui reproche. Le chœur est éblouï de ce discours, mais il n'est pas persuadé ; & il exhorte Hecube à venger ses enfans & sa patrie par un discours qui renverse toutes les fausses subtilités d'Helene. Cela montre combien on donnoit d'avantage aux raisonnemens & à l'éloquence chés les Atheniens.

Hecube justifie d'abord Junon & Pallas. « Est-il croïable
» que la premiere ait voulu trahir l'Argolide qu'elle chérit,
» & la livrer aux Troyens ? Minerve a beaucoup moins pré-
» tendu leur soumettre sa chere Athenes. La contestation
» de ces Déesses sur la beauté n'est qu'une fable inventée à
» plaisir. Quelle eût été la prétention de Junon ? Un époux
» plus puissant que Jupiter ? Et celle de Pallas, quelle ? Un
» mariage ? Hé, ne le fuïoit-elle pas. Cessés, dit-elle à He-
» lene, de rendre ces Déïtés complices de vos crimes, ou
» plûtôt de les avilir pour vous justifier. Vous ne trouverés
» nulle créance dans les esprits sensés. Quelle folie de croire
» que Venus ait quitté le ciel pour accompagner Paris, &
» pour favoriser un ravisseur ? Hé, ne pouvoit-elle pas, sans
» sortir du séjour celeste, enlever Helene avec toute sa cour &
» son palais *a* ? c'est le fol amour de Paris ; c'est votre propre
» foiblesse qui vous a tenu lieu de Venus. Tout devient divi-
» nité pour les coupables mortels. » Elle ajoute un jeu de mots tels que ceux qui sont souvent usités chés les Grecs & dont on a vû des exemples dans cet ouvrage. C'est que ce n'est pas sans raison que les noms Grecs de *Venus* & de *Folie* se ressemblent. *b*

Ici Hecube pousse Helene par des reproches très-ex-

a D'Amicles, ville Lacedemonienne.

b Ἀφροδίτη *Venus*, Ἀφροσύνη *Stultitia*. Tout ce discours d'Hecube est remarquable. Il confirme mon sistême sur la distinction de la fable, & de la religion réelle des Païens. *Voi. la Conclusion generale, au 3. volume.*

pressifs sur la honte de ses dereglemens. Elle alleguoit la violence : » Mais qui des Lacedemoniens, reprend He-
» cube, vous a entendu appeller Castor & Pollux à votre
» secours ? Non, non, c'est l'éclat de la fortune qui a tou-
» jours guidé votre cœur. Vous arrivés à Troye ; on combat.
» Menelas est-il vainqueur ? il devient un heros pour vous,
» & Paris n'est plus rien. Les Troyens avoient-ils le dessus ?
» Menelas vous devenoit méprisable. Le succès, non la
» vertu, déterminoit vos penchans & vos inclinations. Ve-
» nons à ces évasions dont vous osés parer votre vertu pré-
» tenduë. Vous n'avés pû fuir, dites-vous. Hé bien, il fal-
» loit mourir. Toute autre que vous auroit-elle balancé à
» sacrifier sa vie à son époux légitime ? C'est moi qui cent
» fois vous ai dit : Fuyés, ma fille ; dérobés vous à votre
» amant : je trouverai le moïen de vous renvoïer aux Grecs ;
» délivrés-nous d'une guerre cruelle. Mais comment avés-
» vous reçu ces avis maternels ? Ils excitoient votre cour-
» roux. Fiere de regner dans le palais de Paris, vous ne
» cherchiés qu'à nourrir votre orgueil de l'encens & des
» adorations des Phrygiens. Tout cela vous étoit précieux,
» & vous osiés vous montrer avec des parures faites pour
» rehausser l'éclat de votre beauté ; vous, qui auriés dû rou-
» gir de respirer le même air que Paris. «

Hecube finit en exhortant Menelas à venger la Grece & la pudeur violée, en faisant mourir Helene. Le chœur seconde cette demande ; & Menelas y souscrit. Helene a beau le supplier ; il ne veut plus rien entendre, & il l'envoïe sur le rivage pour être transportée en Grece ; mais non sur le même vaisseau que lui, suivant son premier dessein, dont Hecube l'a détourné. C'est qu'elle craignoit avec raison que l'adroite Helene ne vînt à regagner par ses pleurs & ses charmes le cœur de Menelas, comme il arriva en effet.

Le chœur, pour intermede, continue ses chants lugubres. Les Troyennes imputent à Jupiter les sacrifices abolis, les autels profanés & les temples abbattus. Elles pleurent leurs maris privés de sépulture, & leurs enfans orphelins, dont les Grecs vont les séparer. Dans la crainte du sort

fort qui les menace, elles souhaittent de perir sous les flots : & surtout elles font des imprécations contre Helene, afin qu'elle n'arrive pas dans la Grece. Cet intermede paroît plus touchant que les autres.

ACTE V.

Talthybius apporte à Hecube deux affreuses nouvelles. L'une est celle du départ précipité d'Andromaque, qui a été obligée de suivre Neoptoleme sur le même vaisseau, où il emportoit les cendres de son pere Achille. La seconde s'explique assés par le présent qu'il lui fait. C'est le corps d'Astyanax qu'il lui remet entre les mains pour l'ensevelir. Il peint la douleur d'Andromaque, qui vient d'arroser de ses larmes le corps de son malheureux fils, en faisant retentir tout le rivage de ses adieux à sa patrie expirante, & au tombeau d'Hector. Talthybie confesse qu'il en a été extrêmement touché. Aussi est-ce à lui qu'elle a confié ce cher dépôt, pour être remis entre les mains d'Hecube. On le lui présente sur le bouclier d'Hector qui doit lui servir de cercueil. Heureuse idée, & digne d'Euripide. Andromaque n'a pas crû devoir faire un autre usage de ce bouclier, qui lui auroit rappellé sans cesse le souvenir cruel de son époux & de son fils massacrés.

Ce spectacle interessant fournit à Hecube la matiere d'un beau Monologue, qu'elle fait tandis que Talthybius va tout préparer pour les funerailles du jeune Prince. » Metrés bas, » (dit-elle à ceux qui portent son petit fils) mettés bas ce bou- » clier si capable de renouveller mes douleurs. Fiere Grece, » que ton orgueil est timide & cruel ! Quoi, la crainte d'un » enfant t'a porté à immoler cette tendre victime ! Mon » Hector, secondé de son courage & de tant d'alliés, a suc- » combé sous tes coups ; & cet enfant t'a fait trembler dans » le sein même de tes triomphes ! Cher Astyanax, quelle » destinée est la tienne ? Ah, si du moins, arrivé à un âge » plus avancé, tu étois mort pour ta patrie ; si, possesseur » de la couronne, tu avois laissé des heritiers d'un Roïau- » me florissant, tu serois heureux ; si l'on peut appeller un bonheur

» bonheur des biens trop peu durables. Mais, helas, né » pour tant de grandeur, tu n'as fait que l'entrevoir. Que » nos barbares murs ont défiguré cette tête charmante, qui » fit les delices d'une mere! O mains, ô levres, où nous re» connoissions les traits d'un pere, qu'est devenu votre éclat! » quelle étoit ton erreur, cher enfant, quand attaché à ma » robbe, tu me promettois, en begayant, l'hommage de ta » chevelure & de pieux devoirs, pour appaiser mon Ombre! » Courbée sous le poids des ans, privée de tous mes fils, escla» ve enfin, c'est moi qui suis contrainte de te rendre ce triste » office. Est-ce-là le fruit de mes soucis, & de tant de nuits in» quiettes. Tendres caresses, étoit-ce-là le terme fatal où » vous deviés finir? que puis-je graver sur ton sépulchre? *As» tyanax fut la victime des craintes de la Grece.* Que cet éloge » sera glorieux aux Grecs! Tu n'as point joui du sceptre ni » des biens paternels; mais le bouclier qui te sert de tom» beau est le plus précieux de ses biens. Bouclier fidelle, tu » as perdu le heros qui t'illustra; mais le fardeau que tu » portes sçaura te dédommager, &c.

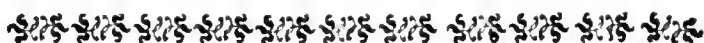
Les femmes du chœur apportent à Hecube le peu d'ornemens qu'elles ont pû recueillir de leurs anciennes richesses pour les ensevelir avec le corps d'Astyanax, suivant l'usage. Là commencent les cris & les lamentations funebres, si frequentes chés Euripide. Hecube & les Dames Troïennes font retentir tour à tour le Theatre de leurs plaintes; mais Hecube dit une chose assés remarquable pour le tems où elle vivoit. C'est au sujet d'une pompe si peu digne du fils de tant de Rois. » Que font, après tout, aux morts de » si riches funerailles? Ce n'est qu'un vain éclat imaginé » pour satisfaire la vanité des vivans. » Cette pensée marque au moins que les païens n'étoient pas tout-à-fait duppes de leurs coutumes superstitieuses, telle qu'étoit celle d'envoïer dans l'autre monde leurs morts richement parés.

Ce concert lugubre est interrompu par la vûë des flammes qui paroissent sur les tours, & aux toits des maisons qui restoient encore sur pied dans Troye. Le chœur apperçoit des hommes, la torche à la main, courir çà & là comme des furieux, & porter par-tout la désolation & l'incen-

die. Talthybie paroît lui même, & annonce nettement ce que le chœur n'a fait qu'entrevoir ; je veux dire, qu'il donne ordre aux incendiaires de faire leur office, & d'achever de livrer Ilion aux flammes. Il avertit en même tems les Troyennes de se tenir prêtes à partir, & il dit à Hecube qu'il lui faut sur le champ suivre Ulysse. » Malheureuse, » s'écrie-t'elle, voici donc le comble de mes maux, & le » dernier coup qui m'étoit réservé ! Je quitte ma patrie & » je la vois en cendres. Allons, disons-lui au moins les » derniers adieux. Chere cité, jadis la merveille des nations, » voilà donc ta gloire évanouie ! Tu deviens la proïe des » flammes, & nous devenons esclaves. Ah Dieux ! mais que » sert de les imploter ? Tant de fois invoqués, ils se sont » rendus sourds à ma voix. C'en est fait, ma gloire le veut : » je m'en vais me précipiter dans cet incendie. Troye me » servira de bucher. « Talthybie l'arrête. Elle & le chœur se retranchent sut les larmes, & sur les cris, pour déplorer Ilion, & tous les maux qui ont précédé. Cela produit des peintures très-vives : car il semble qu'on voïe perir & expirer, pour ainsi dire, cette ville sous ses dernieres ruines, qu'on entende les palais s'écrouler, & que Troye elle-même serve de bucher au cadavre de Troye. Talthybius, tout Grec qu'il est, se sent touché de ce spectacle ; mais il obéït en soupirant à son Roi, & il emmene les captives aux vaisseaux.

La gradation qui regne en cette piece est admirable. Le renversement d'Ilion produit l'assemblée des Grecs dans la tente d'Agamemnon, pour la destination des Troyennes, reste unique de Troye. C'est delà que le sort aveugle, où le caprice orgueilleux des vainqueurs lancent tous leurs traits sur ces femmes infortunées, ensorte qu'ils retombent tous sur Hecube leur Reine. La mort de sa fille Polyxene en est le premier essai. Encore en cache-t'on quelque tems la nouvelle, pour tourmenter davantage Hecube & ses compagnes par une incertitude pire encore que les maux qui les menacent. Les sorts & les déliberations ne se dévoilent que peu à peu, comme pour leur faire goûter à longs traits toute l'amertume de leurs maux. Agamemnon

se destine Cassandre pour esclave. Andromaque est donnée à Neoptoleme ; Hecube elle-même à Ulysse. Cassandre est traînée aux vaisseaux ; Andromaque est emmenée avec son fils qu'on lui a laissé ; Hecube apprend la mort de sa fille Polyxene ; mais Astyanax, ce cher gage, suspend un peu la douleur commune. Vaine consolation ! On vient l'arracher d'entre les bras de sa mere, pour le faire mourir. Il ne restoit qu'Helene. Les Grecs l'abandonnent à la fureur de Menelas. Autre sujet de consolation pour les Troyennes ; mais on les replonge bien-tôt dans une plus profonde tristesse, en apportant sur le bouclier d'Hector, le corps brisé d'Astyanax, que le départ précipité d'Andromaque ne lui a pas permis d'inhumer. Ce triste emploi, dont Hecube est chargée, réveille toute sa sensibilité, & lui retrace tous ses malheurs, comme si ses cinquante fils, son époux & toute sa maison se trouvoient réunis sur ce bouclier dans Astyanax qui en est le reste. Pour surcroît de désespoir on brûle à ses yeux jusqu'aux ruines de Troye, & on la conduit elle-même à Ulysse son plus cruel ennemi. Tant de sujets differens, mais si habilement liés, n'en forment qu'un & frappent tous au même but.



LA TROADE,

TRAGEDIE DE SENEQUE.

Le nom de cette piece imitée des *Troyennes* d'Euripide, a fait quelque peine aux Sçavans, furtout à Daniel Heinsius, & avant lui à Jos. Scaliger. La raison, en effet, en saute aux yeux : car, outre que quelques autheurs, comme *Valerius Probus*, la citent sous le nom d'Hecube, faute d'un meilleur titre, il n'est pas naturel de penser qu'elle ait eû celui qu'on lui donne universellement. *Troas* signifie ou la region Troyenne, ou un Poëme qui concerne Troye, ou une femme Troyenne. Ainsi dit-on, eû égard aux païs differens, *Thebaïs*, *Ilias*, &c. C'est le même défaut que Dan. Heinsius a trouvé dans la Thebaïde de Seneque. Ces sortes de titres tirés du nom des païs, sont trop generaux ; & les anciens, surtout les Grecs, étoient trop délicats pour les admettre, eux qui tiroient plusieurs Tragédies d'une même histoire, partagée en divers évenemens, afin d'en faire leur *trilogie*, à laquelle ils donnoient un nom commun, par exemple celui d'*Orestée* aux trois pieces qui rouloient sur Oreste. C'est le nom qu'on donnoit à l'*Agamemnon*, aux *Coëphores*, & aux *Eumenides*, toutes trois d'Eschyle ; & en y joignant le *Protée*, piece satyrique, ces quatre Poëmes s'appelloient une *tetralogie*. De plus, nul titre tiré des trois Poëtes Grecs ne justifie celui de Seneque ; d'où il est nécessaire de conclure qu'on appelloit & qu'on devoit appeller sa Tragédie, *les Troïennes* (*Troades*) du nom du chœur, comme celle d'Euripide, dont elle est une copie. Tel est le sentiment raisonnable de Jos. Scaliger, & de Dan. Heinsius : & c'est en partie ce qui a déterminé ce dernier à rejetter la *Thebaide* de Seneque, & à la dégrader du rang que lui donnoit Juste Lipse parmi les bons ouvrages Romains, jusqu'à la condition d'une miserable Poësie de quelque déclamateur.

Voï. la Thebaid. vol. 2. p. 431.

Ce qui est veritablement une pure chicanne, ainsi que nous l'avons dit, d'autant plus que Heinsius avoit assés d'autres bonnes raisons qu'il n'a pas alleguées toutes, sans avoir recours à celle-ci.

Mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que pour faire paroli à Juste Lipse, Dan. Heinsius foudroye la Thebaïde, & met la Troade au rang de Medée ; c'est-à-dire de la Tragédie, qu'on ne balance point d'attribuer au grand Seneque le Philosophe, sur l'authorité de Quintilien, qui cite un vers de Medée en l'attribuant à Seneque, sans dire lequel : ce qu'il eût fait, dit-on, si c'eût été d'un autre que le Philosophe. Ecoutons encore une fois Juste Lipse & D. Heinsius : car Jos. Scaliger merite qu'on oublie qu'il a préferé les Tragédies Latines aux Grecques ; & à l'égard des autres critiques, ils ont suivi les trois dont je parle, ou n'ont point dit leurs sentimens particuliers.

Voï. les sentimens de ces deux sçavans sur la Thebaïde, p. 442. de ce volume.

» Les Tragédies Latines, dit Juste Lipse, sont de différentes mains, & il ne faut point écouter nos critiques » qui pensent autrement. Quiconque examine serieusement » le style & l'élocution, pense comme moi. Si l'on ne sent » pas cette difference, on ne sent rien. Elle est trop manifeste. Qui peut dire que Octavie & Medée partent du » même genie & du même pinceau ? Que la Thebaïde & la » Troade soient du même autheur ? Nul connoisseur sans » doute, pour peu qu'il ait d'oreille. «

Justi Lipsii animadvers. in Tragæd. quæ L. Annæo Senecæ tribuuntur.

Heinsius crie à son tour que *les Troyennes* sont une Tragedie divine & divinement Latine. *Troades divina, nec Latina minùs.* Il se perd dans l'éloge qu'il continue d'en faire, tant il y voit de rapport avec les Grecs, & surtout Homere. Il la met à la seconde place des trois qu'il donne à Seneque le Philosophe, entre Hyppolyte & Medée. Enfin il en fait une critique si douce, qu'il n'y reprend que de prétendus défauts ou d'Euripide, ou puisés d'une trop fidelle imitation de la maniere d'Euripide.

Dan. Heinsii in L. & M. Ann. Senecæ, &c. Tragæd. animad. & notæ.

Sans avoir égard à des Jugemens si contradictoires de personnes, d'ailleurs si respectables par leur érudition, je vais examiner ou plûtôt exposer ce poëme, ainsi que les autres, à la critique des lecteurs qui sont au fait du Thea-

tre, & ſuivant les regles de la nature & du bon ſens, avec les égards dûs au caractere ingenieux qui regne dans les pieces de Seneque.

Ce Poëte, ou Philoſophe, ou autre, introduit pour acteurs Andromaque, Aſtyanax, Hecube, Thalthybius, Helene, & un chœur de Troyennes, comme Euripide. Il y a ajouté Calchas, Pyrrhus, Ulyſſe, un vieillard & un Envoïé. Enfin il fait paroître Agamemnon au lieu de Menelas. Le lieu de la ſcene qu'il ne détermine point d'abord, comme le font ſi ſagement les Grecs, eſt Troye en cendres.

ACTE I.

Hecube paroît la premiere, & commence par cette ſentence : » Quiconque croit que le thrône eſt un appui iné- » branlable, & livre ſon chœur à l'yvreſſe de la proſperité » comme ſi elle devoit durer toujours, qu'il jette ſes regards » ſut moi & ſur Troye. « Elle décrit avec beaucoup d'éloquence, & plus d'eſprit que n'en ſouffre la douleur, le renverſement de ce Roïaume n'aguere ſi floriſſant. » Le » vainqueur même reſpecte encore ſes debris, & il eſt étonné » de ſa conquête. «

Horret afflictam quoque,
Victamque quamvis videat, haud credit ſibi
Potuiſſe vinci.

Elle s'impute à elle-même (c'eſt-à-dire, à Paris qu'elle a mis au monde) toutes les horreurs qu'elle éprouve. Elle les avoit prédites avant Caſſandre. » C'eſt moi, dit-elle, » ô ma patrie, qui ai porté des torches allumées dans ton » ſein. pourquoi s'en prendre à Ulyſſe & à Sinon ? «

Prior Hecuba vidi gravida, nec tacui metus,
Et vana vates ante Caſſandram fui.
Non cautus ignes Ithacus, aut Ithaci comes
Nocturnus in vos ſparſit, aut fallax Sinon.
Meus ignis iſte eſt: facibus ardetis meis.

» Mais pourquoi pleurer Troye? «

Troja jam vetus est malum.

» C'est un mal que d'autres maux ont dû faire oublier. «

Elle se rappelle Priam égorgé aux autels, & ses fils massacrés. » Ce Pere de tant de Rois, dit-elle, manque de tom-
» beau; & tandis que Troye est en flammes, il n'a point de
» bucher. «

Ille tot Regum parens
Caret sepulcro Priamus, & flammâ indiget
Ardente Trojâ.

Pensée froide qu'on a admirée, & qui n'est pourtant rien moins qu'admirable. Elle est du même goût qu'un morceau du commencement qui a servi à Despreaux pour marquer le caractere de toute la Piece, & en général du génie de Seneque. Le voici, » La colonne de l'Asie est renversée, cet
» ouvrage des Dieux, cette Troye, au secours de laquelle
» étoient accourus & ceux qui boivent les froides eaux du
» Tanaïs aux sept embouchures, & ceux qui prosternés à l'as-
» pect des rayons du Soleil naissant, voïent le Tigre mêler
» ses tiedes flots à ceux de la mer. &c. «

Columen eversum occidit
Pollentis Asiæ, Cœlitum egregius labor:
Ad cujus arma venit, & qui frigidum
Septena Tanaïn ora pandentem bibit;
Et qui renatum pronus excipiens diem
Tepidum rubenti Tigrin immiscet freto. &c.

Il seroit ennuïeux de rapporter le reste. C'est au sujet de ces vers que Boileau a si bien dit:

Que devant Troye en cendre Hecube désolée
Ne vienne pas pousser une plainte ampoullée,
Ni sans raison décrire en quels affreux païs
Par sept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles

Art. Poët. chant 3.

Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abbaissiés :
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriés.
Ces grands mots dont alors l'Acteur emplit sa bouche
Ne partent point d'un cœur que sa misere touche.

Enfin, Hecube tourne son inquiétude sur les Princesses Troyennes, que chacun des vainqueurs va tirer au sort.

Dominum ecce Priami nuribus & natis legens
Sortitur urna. Præda quem vilis sequar?
Hic Hectoris conjugia despondet sibi,
Hic optat Heleni conjugem; hic Antenoris;
Nec deest tuos, Cassandra, qui thalamos petat:
Mea sors timetur. Sola sum Danaïs metus.

» L'urne fatale va donner des maîtres aux brus & aux enfans » de Priam. Vil butin de Troye quel Tyran suivrai-je? l'un » se promet l'épouse d'Hector, l'autre souhaite celle d'Hele- » nus: celui-ci celle d'Antenor. Cassandre même quoique » dévouée aux autels, a des amans Grecs. Seule on craint de » m'obtenir. Je leur suis devenuë redoutable. « On n'entend pas trop ce que veut ici dire Hecube. Voudroit-elle des amans? non, sans doute. Se glorifie-t'elle de n'en point avoir? c'est apparemment sa pensée. Elle se réjouit qu'on redoute le malheur attaché à sa destinée. Quoiqu'il en soit, il n'y a dans cet Acte que ces vers qui marquent le sujet, si pourtant, c'est-là le veritable sujet de Seneque. La suite de la Piece en donne deux autres, à sçavoir, l'arrêt prononcé contre Polyxene & Astyanax, c'est-à-dire, la mort de la fille, & du petit-fils d'Hecube. Le sort des Troyennes ne se développe qu'à la fin, & en si peu de mots, qu'il ne fait point d'impression après ce qui s'est passé. Ce changement & cette duplication de sujet, montre combien peu Seneque a suivi l'esprit & le fil de son modele. Euripide prend pour sujet le sort des Troyennes; & ce sort se dévoile peu à peu depuis le commencement de la Piece jusqu'à la fin, par un enchaînement qui lie toutes les parties pour n'en faire qu'un tout. Ici rien

rien de tout cela. On annonce le même sujet. Le Spectateur s'y attend : & il voit par la suite qu'il n'en est plus question ; qu'il ne s'agit d'abord que de Polyxene, & qu'il y a apparence qu'on ne parlera que d'elle. Puis on lui met sous les yeux un autre objet, je veux dire Astyanax ; & cela sans liaison, sans préparation, sans autre fondement que le caprice du Poëte, qui attache ensemble des Scenes qui n'ont aucun rapport essentiel. C'est cet art tragique qui manque à Seneque, & qu'il n'a pas plû aux Critiques d'examiner à fonds pour juger du prix des Tragédies Latines en elles-mêmes ou par rapport aux Grecques. Reprenons le fil de cette Piece.

Hecube sans autre passage qui unisse ce qu'elle va dire avec ce qu'elle a dit, s'avise tout-à-coup de s'écrier : *Lamenta cessant ?* » Quoi ? nous différons notre deuil ? Compa» gnes de ma captivité, frappés votre sein, faites tout re» tentir de vos gémissemens : & célébrés les funerailles de » Troye. « *Et justa Trojæ facite.*

Le Chœur obéït. » Celles, dit-il, dont vous exigés des » pleurs sont faites depuis long-tems à pleurer. « Ce commencement qui est dans la nature contre l'ordinaire de Seneque, & quelques autres morceaux, sont, sans doute, ce qui a déterminé Heinsius à préférer hautement les Chœurs de Seneque à ceux d'Euripide. Il auroit raison de les comparer, si tout étoit aussi naturel & aussi-bien placé que le mot qu'on vient de lire. Mais on trouveroit bien du mécompte dans le détail. Ici Hecube commence le deuil en céremonie. Elle donne aux autres femmes l'exemple & le signal. Toutes de concert laissent flotter leurs cheveux, se les arrachent, se couvrent de poussiere, déchirent leurs vêtemens, & se battent la poitrine : le tout en cadence & avec toutes les marques du désespoir. Aussi est-ce un deuil général, un deuil pour la patrie entiere, & sans exemple dans les Tragédies Grecques. Il en devoit coûter aux Acteurs qui jouoient de pareils rôles, si on les jouoit. Tantôt c'est pour Hector, tantôt c'est pour Priam ; enfin, c'est sur elles-mêmes que les femmes pleurent. » Car enfin, disent» elles, Priam est heureux, & heureux quiconque ne survit

» pas à tant de maux. « Hecube s'en va, l'on ne sçait pourquoi.

ACTE II.

Talthybius vient dire au Chœur que les vaisseaux des Grecs sont arrêtés au port faute de vents favorables. C'est l'Ombre d'Achille qui les empêche de souffler. Talthybius raconte ici l'apparition de ce Heros, qui demande que Pyrrhus lui im[illegible]le Polyxene, qui lui avoit été promise en mariage. Cette narration se fait à la façon de Seneque. Ce sont des vers magnifiques à l'enflure près. A tout prendre, elle est belle, & commenceroit bien l'ouverture de l'action, si elle étoit au premier Acte, & s'il ne s'agissoit que de Polyxene.

Pyrrhus & Agamemnon paroissent à l'instant. Le fils d'Achille commence. » Chacun des Grecs, dit-il, a eû sa » part des dépouilles & des captives de Troye. N'est-il pas » juste de donner la sienne à Achille ? « Il releve le mérite & les exploits de ce Heros, & conclut de cette maniere en addressant la parole à Agamemnon. » Balancerés-vous à satis- » faire Achille ? quoi il sera cruel d'immoler la fille de Priam » au fils de Pelée ; & tout pere que vous êtes, vous avés sa- » crifié votre sang à Helene ! «

Agamemnon répond. » L'impétuosité est un défaut par- » donnable à la jeunesse. Dans les hommes ordinaires, c'est » l'effet d'un âge bouillant ; dans Pyrrhus, c'est l'esprit de » son pere qui l'anime. J'ai supporté l'impatiente ardeur » d'Achille. Plus on est élevé, plus on doit être complaisant. » Mais, pourquoi voulés - vous deshonorer par le carnage » l'Ombre d'un Heros si révéré ? Il faut, croïés-moi, discer- » ner ce qu'il convient aux vainqueurs de faire, & aux vain- » cus de souffrir. La moderation seule rend un Gouverne- » ment durable. La violence le perd. Plus la fortune est fa- » vorable, plus on doit la craindre. Mes victoires m'ont ap- » pris qu'il est d'affreux revers qui écrasent en un instant les » plus puissans Etats. Troye renversée nous a trop enorgueil- » lis. Songeons que nous sommes au même point d'où les » Troyens sont déchûs à nos yeux. Moi-même, je l'avoue-

» rai, j'ai quelquefois passé les bornes d'un légitime empire.
» La fierté m'emportoit : mais cette même prosperité qui
» enyvre les autres a brisé mon orgueil. Priam m'a rendu
» fier & moderé. Puis-je regarder autrement le Sceptre & la
» Couronne que comme un vain éclat, qu'un revers peut
» anéantir sans y emploïer ni mille vaisseaux, ni dix ans.
» L'adversité ne vient pas toujours si lentement. J'ai voulu
» (j'en conviens) dompter & humilier Troye. Mais par-
» donnes, chere Grece ; j'aurois empêché la ruine de ta rivale,
» si la fureur d'un assaut, & une victoire nocturne avoient
» pû recevoir un frein. Tout ce qui s'est passé d'horrible &
» d'inhumain, c'est la fortune, ce sont les ténebres si capa-
» bles d'animer la fureur militaire, qui l'ont executé. Re-
» venus à nous-mêmes, épargnons le peu qui reste de Troye.
» Assés & trop nous avons assouvi notre vengeance. Non,
» je ne permettrai point un crime : Quoi ? qu'une fille de Roi
» périsse, qu'on l'immole de sang froid sur un tombeau, que
» son sang arrose des Cendres insensibles, qu'on ose nommer
» hymenée une barbarie pareille ; non encore une fois, je ne
» le souffrirai pas. L'attentat de l'armée retomberoit sur
» moi ; & quiconque n'arrête pas l'execution d'un forfait
» quand il le peut, est censé l'ordonner. «

Voilà une excellente veine. Si Seneque s'exprimoit toujours ainsi, il cesseroit d'être lui-même. C'est dans ces sortes de morceaux que Racine qui les sentoit si bien a sçû habilement l'imiter. Il le traduit ainsi dans la Scene d'Andromaque, où Pyrrhus refuse Astyanax à Oreste.

Andromaq. Act. I. Sc. II.

Tout étoit juste alors : la vieillesse & l'enfance
En vain sur leur foiblesse appuïoient leur défense.
La victoire & la nuit plus cruelles que nous
Nous excitoient au meurtre & confondoient nos coups.
Mon courroux aux vaincus ne fut que trop sévere ;
Mais que ma cruauté survive à ma colere,
Que malgré la pitié dont je me sens saisir
Dans le sang d'un enfant je me baigne à loisir !
Non, Seigneur, que les Grecs cherchent quelqu'autre proïe :

Qu'ils poursuivent ailleurs ce qui reste de Troïe.
De mes inimitiés le cours est achevé:
L'Epire sauvera ce que Troïe a sauvé.

» Quel prix aura donc Achille, dit Pyrrhus? la gloire, ré» pond Agamemnon. « Il s'étend sur l'inhumanité des sacrifices de sang humain; de sorte que Pyrrhus s'emporte jusqu'à menacer le Général: vrai caractere du fils d'Achille. La contestation s'allume. Elle produit des reproches très-piquans, & presque des injures Grecques en beau Latin. A cela près cette Scene est bien faite, & assés conforme à nos manieres. Pyrrhus & Agamemnon y jettent des maximes fort opposées. Mais il est assés étonnant de voir que cette querelle si vive se termine de la part d'Agamemnon, ce Roi des Rois, par appeller Calchas pour lui remettre le jugement de ce différent.

Calchas consulté prononce l'arrêt de mort contre Polyxene. Il faut qu'elle soit immolée de la main de Pyrrhus. Les Dieux veulent même qu'on précipite du haut d'une tour Astyanax fils d'Hector. Ce n'est qu'à ce prix que la flotte obtiendra les vents. A cet Oracle Agamemnon ne réplique rien, & se retire.

A la verité on met ici Astyanax sur les rangs. Mais cela ne sauve pas la duplicité d'action. La mort d'Astyanax chés Euripide, vient du Conseil assemblé dans la tente du Général, aussi-bien que tous les autres évenemens. Ici elle est prononcée par Calchas, sans qu'on sçache pourquoi, & sans qu'on ait aucun lieu de s'y attendre.

Le Chœur pour Intermede fait une espece d'Ode également impie & bien versifiée sur la mort, pour montrer que tout meurt, ame & corps. A quoi cela va-t'il, sinon à contredire l'action du Théatre, & à traiter l'Ombre d'Achille de chimere?

L'Epicurisme étalé par Seneque avec tant de hardiesse & de hauteur n'a-t'il point donné lieu aux impietés couvertes, quand elles osent se glisser sur le Théatre moderne? je ne parle pas du nôtre, puisque le Théatre est de toutes les Nations. Mais sans faire ici le Prédicateur, n'est-il pas scandaleux que des

Chrétiens épris de l'orgueilleux prestige d'un déclamateur esprit fort, soient tentés de prendre le même ton, & de dégrader la Scene, en insinuant des maximes réprouvées non seulement par le Christianisme, mais par les plus simples lumieres de la raison?

ACTE III.

Andromaque entre sur la Scene en tenant son fils Astyanax, qui seul, dit-elle, l'empêche de suivre son époux au tombeau. C'est au trépas d'Hector qu'elle fixe l'époque du renversement de Troye. Elle raconte à un Vieillard le songe qu'elle a eû la nuit derniere. Hector s'est apparu à ses yeux:

Quantum mutatus ab illo
Hectore qui redit exuvias indutus Achillei! Æneid. l. 2. v. 274.

» Combien différent de cet Hector qui revenoit chargé des » dépouilles d'Achille! « Seneque imite ce tour de Virgile: mais il le farde. Hector avertit son épouse en songe, de sauver Astyanax. Voilà le souci qui tourmente Andromaque. Apparemment quelque malheur affreux menace son fils. Elle l'embrasse, & se souvient d'Hector. » Voilà l'air & les » yeux de mon époux, dit-elle. « C'est encore Virgile après Euripide:

Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat. Æneid. l. 3. v. 490.

Racine s'est contenté de traduire Virgile, lors même qu'il a imité cet endroit de Seneque.

C'est Hector, disoit-elle, en l'embrassant toujours; Andromaq. Act. II. S. V.
Voilà ses yeux, sa bouche, & déja son audace;
C'est lui-même, c'est toi, cher époux, que j'embrasse.

Seneque outre le coloris, suivant sa maniere. Pour revenir à Andromaque, il vient d'abord dans l'esprit de demander pourquoi le Chœur ne lui dit pas nettement que Calchas à ordonné la mort de son fils, puisque ce Chœur a été présent à tout, qu'il l'est encore, & qu'Andromaque lui a d'abord addressé la parole. A cela je ne vois aucune réponse, sinon

qu'il a plû à Seneque de ne faire presque parler ses Chœurs que dans les Intermedes pour remplir les intervalles des Actes, sans s'embarrasser si sa présence dans le cours du spectacle, blesse le bon sens ou non.

Du reste, Andromaque effraïée sur le sort de son fils fait ici une des plus belles & des plus neuves situations qui ait jamais paru sur le Théatre. Cet Acte seul qui n'a nul rapport aux autres seroit la matiere d'une Tragédie digne du Théatre François; & je ne doute pas que Racine n'ait regretté plus d'une fo[illegible] la necessité où le mettoit son sujet d'Andromaque en Epire, de ne pouvoir y faire entrer un Acte si heureusement imaginé.

L'idée d'Astyanax mort, qu'Euripide fait présenter à Andromaque dans le bouclier d'Hector, a fait naître à Seneque l'idée de faire cacher Astyanax vivant dans le tombeau de son pere. » Entres dans ce tombeau, cher enfant, » lui dit sa mere. Pourquoi frémir? pourquoi dédaigner ce » triste asile? je reconnois le fils d'Hector. Il rougit de » craindre ses ennemis. Mets bas cette ancienne fierté qui » ne nous sied plus. Prens des sentimens plus conformes à » ta fortune. Voi ce qui reste de notre grandeur passée, un » tombeau, un enfant, une mere esclave, Il faut ceder à » tant de maux. Oses entrer dans le sanctuaire des Manes de » mon Hector. Si les Destins nous favorisent, il te servi- » ra d'asile; s'ils ont résolu ta mort, ce sera ton sépulcre. « Le Vieillard ferme l'entrée du tombeau, & il écarte Andromaque dans la crainte que la douleur de la mere ne décele la retraite du fils. Tandis qu'ils sont dans cette inquiétude, Ulysse paroît. Andromaque à part, prie son époux de cacher son fils dans le sein de la terre; retour très-naturel & très-fin. Ulysse déclare à cette Princesse que les Grecs demandent Astyanax, que la politique veut qu'ils se délivrent de la crainte que pourroit un jour leur causer ce jeune Prince; qu'enfin sa mort est la suite d'un parti pris par l'Assemblée des Grecs, & authorisé par les Dieux.

Andromaque feint qu'on lui a ravi ce cher fils. Ulysse apperçoit aisément la ruse. » Il n'est point question de dissi- » muler, dit-il : où est Astyanax? Et moi, je vous deman-

» de, répond-elle, où est Hector, où est Priam, où sont tous » les Troyens, vous n'en demandés qu'un, & moi j'en redemande mille. « Ulysse moins artificieux & plus cruel ici qu'il ne l'est dans l'Hecube d'Euripide *a*, menace Andromaque des tourmens & de la mort. Elle réplique par de belles sentences fort éloignées de la simplicité du Poëte Grec. » Qui peut mourir, qui le doit, & qui le veut, ne » craint rien, dit-elle. Si tu veux m'épouvanter, menaces » moi de me laisser vivre. La mort est l'objet de mes vœux. « Ce style fiérement sententieux a ses beautés: on ne sçauroit le nier. Mais ce n'est point le langage de la nature. C'est celui de l'art.

Pour délivrer Ulysse de la crainte que lui & la Grece témoignent avoir d'un enfant, Andromaque a recours à une autre feinte. Elle dit qu'Astyanax est mort. Elle jure même qu'il est parmi les morts & dans le tombeau, équivoque assés heureuse si elle étoit moins poussée. Ulysse feint à son tour d'aller annoncer cette nouvelle aux Grecs; mais il s'apperçoit qu'Andromaque montre plus de crainte & d'inquiétude que de douleur. Ceci consiste dans un jeu de Théatre fort délicat. Il revient sur ses pas, & la félicite d'une mort qui lui épargne un plus grand deuil, puisqu'Astyanax devoit être précipité de l'unique tour qui subsistoit encore à Troye. La veuve d'Hector frémit à ce discours. Ulysse examine son air & reconnoît la frayeur de cette Princesse; il ordonne qu'on cherche Astyanax, qu'il croit être caché aux environs. Il ajoûte, que Calchas veut qu'on détruise le tombeau d'Hector & qu'on jette ses Cendres dans la mer. Andromaque surprise par cette ruse qu'elle n'a pas prévûë donne dans le piege. Elle balance entre son fils & la Cendre d'Hector. Livrera-t'elle l'un ou l'autre? Sa déliberation seroit bien dans le goût François, si elle n'étoit plus ingénieuse que naturelle. Enfin, elle se résout à sauver son fils, parce qu'il pourra un jour venger Troye & son pere: Elle revient donc à Ulysse qui ne cesse de la presser. Après avoir deviné sa peine, il donne ordre à

a *Voïés l'Hecube d'où cette Scene est tirée en partie, p. 355. de ce Volume.*

sa suite d'ouvrir le tombeau. Andromaque se met en devoir de le défendre. Elle invoque à grands cris l'Ombre de son époux. Mais en vain. Comme elle voit que son fils est prêt d'être écrasé sous les ruines du monument, elle met bas la feinte, elle a recours aux larmes & aux supplications, elle se jette aux pieds d'Ulysse. Ce Prince avant que d'écouter ses prieres, demande d'abord qu'on lui livre Astyanax. Elle l'appelle. Il sort du tombeau : & elle lui ordonne d'embrasser les genoux d'Ulysse. Cette Scene mérite d'être lûë toute entiere. La voici.

a ANDROMAQUE *appercevant Ulysse.* O terre, ouvres ton sein : & toi, Ombre de mon époux, creuses ton sépulcre jusqu'au Styx, & caches mon dépôt dans sa plus sombre profondeur. Voici Ulysse : sa démarche & son air, tout m'annonce des piéges cruels.

ULYSSE. Ministre involontaire du sort inhumain, je vous conjure d'abord, Madame, de ne pas regarder mes paroles comme les miennes. C'est la Grece assemblée, ce sont vingt Rois qui vous parlent par ma bouche. Le fils d'Hector s'oppose à leur retour. Les Destins demandent qu'il soit livré. Vainement Troye n'est plus. La conquête des Grecs n'est pas affermie. La crainte leur rendra toujours suspecte une paix incertaine. Ils seront toujours en défiance & en armes, tant que l'espoir des Phrygiens abbattus subsistera.

ANDROM. Sont ce-là les Oracles de votre Augure Calchas ?

ULYSSE. Quand il se tairoit, ce sont ceux d'Hector. Je redoute jusqu'à sa race. Les fils des Heros sont nés pour l'être eux-mêmes. *b* Tel un taureau naissant paroît être peu considerable. Mais bien-tôt élevant la tête, & essaïant ses forces, il fait revivre celui dont il a reçû le jour, & domine

sur

---

a Quoiqu'on traduise cette Scene, on ne prétend pas l'approuver en tout. Le Lecteur verra bien l'affectation & les autres défauts qu'il faudroit en retrancher pour la rendre conforme à notre goût. Il ne s'agit ici, que de rappeller à l'esprit cette situation qui paroît belle.

b Mauvais goût ; goût de Déclamateur. Les Grecs n'auroient pas mis cet allongement à ce qu'il me paroît.

ſur le troupeau. Telle une branche tendre qui ſurvit à l'arbre déraciné en répare bien-tôt la perte, devient une forêt, & couvre la terre de ſon Ombre. Telle enfin une cendre mal éteinte après un grand incendie eſt capable de tout embraſer. Je conçois vos douleurs, Madame. Mais la douleur eſt un juge intereſſé. Peſés toutefois les raiſons des Grecs & vous leur pardonnerés. Dix Eſtés & autant d'Hyvers d'une guerre cruelle ont trop appris à des Soldats vieillis dans les travaux d'un ſi long ſiege à redouter Troye, & mêmes ſes débris. Elle ne peut trop expirer à leur gré. Un Hector à venir eſt un objet redoutable pour eux. Délivrés-nous d'une inquiétude, qui ſeule arrête nos vaiſſeaux ſur le rivage. C'eſt Ulyſſe qui demande à une mere ſon fils; j'en conviens. Mais ne m'imputés point cette barbarie. Le ſort à prononcé. J'aurois demandé Oreſte, s'il l'eût ordonné. Songés après tout qu'il eſt juſte que les vaincus ſouffrent à leur tour des maux néceſſaires que les vainqueurs ont ſoufferts avant eux.

ANDROM. O mon fils, que n'es-tu entre mes mains! Que n'ai-je du moins connoiſſance de ton ſort! duſſai-je me voir chargée de chaînes, accablée de traits, & environnée de flammes; non, je ne trahirois pas la tendreſſe maternelle. O mon fils, mon cher fils, quelle région te poſſede? quel eſt ton deſtin? es-tu errant avec les reſtes échappés de Troye? les flammes d'Ilion t'ont-elles dévoré? le barbare vainqueur s'eſt-il fait un jeu de verſer ton ſang? es-tu devenu la proïe des oiſeaux? helas! je l'ignore.

ULYSSE. La feinte eſt inutile, Madame; on ne trompe pas Ulyſſe. Il a ſçû ſe garantir de la ruſe des meres, & même des Déeſſes. Ceſſés de recourir à de vains détours. Où eſt votre fils?

ANDROM. Où eſt mon fils, barbare? dis-moi où eſt Hector? où eſt Priam, où ſont tous les Phrygiens? tu n'en demandes qu'un, & je les redemande tous.

ULYSSE. [a] Madame, craignés des moïens moins doux de tirer de vous la vérité.

---

[a] Le Latin eſt un peu plus brutal. Mais je rends la penſée.

ANDROMAQUE *avec feu.* Que craindre quand on peut mourir, qnand on doit mourir, quand on brûle de mourir ?

ULYSSE. La mort envisagée de près fait bien-tôt évanouir ces grands sentimens.

ANDROM. Si tu veux étonner Andromaque, menace-la de la vie. La mort est l'objet de ses vœux.

ULYSSE. Hé bien, vos vœux seront exaucés. Mais les tourmens les plus cruels extorqueront ce faral secret. Il le faut, Madame ; & la necessité l'emporte toujours sur la tendresse maternelle. Quelle folie de celer un mystere qu'il faudra bien-tôt dévoiler ?

ANDROM. Tu dis trop peu. Proposes-moi tout ce que l'ingénieuse fureur peut inventer de supplices, le fer, le feu, la faim, la soif; en un mot toute la barbarie des Tyrans tels que toi.

ULYSSE. Je le vois : la tendresse d'une mere parle. Elle est heroïque. Elle brave tout. Mais ce même amour que vous avés pour un fils, Madame, croïés-vous qu'il ne porte pas les Grecs à trembler pour leurs enfans ? après tant de maux, après dix ans de guerre, je craindrois moins, si je n'avois à appréhender que pour moi. Avoués-le : vous ménagés des guerres à Telemaque.

ANDROM. Il faut m'expliquer : j'y consens. Oui, je consens malgré moi à dire des choses agréables à Ulysse & aux Grecs. Ma douleur, cesses de te contraindre. Atrides, jouissés de mes larmes ; & vous, Ulysse, portés aux Grecs d'heureuses nouvelles. C'est votre usage & votre ambition... Le fils d'Hector n'est plus.

ULYSSE. Sur quelle foi puis-je en assûrer l'armée ?

ANDROM. *avec vivacité.* Puisse retomber sur ma tête tout ce que peut contre moi le barbare vainqueur, & ce que je regarde comme heureux, une mort prompte dans ma patrie, & un doux repos pour mon Hector, si mon fils n'est privé de la lumiere, s'il n'est parmi les morts, si enfermé dans un tombeau, il n'a pas reçû les derniers devoirs !

ULYSSE. Il suffit, Madame. Je cours annoncer aux Grecs une paix solide & affermie par l'extinction de la ra-

ce d'Hector. (*Ulysse s'écarte un peu, & dit*) *a* Ulysse que vas-tu faire ? les Grecs te croiront-ils ? Qui crois-tu toi-même, une mere.... Mais quoi, peut-elle feindre, elle qui brave les tourmens, & la mort ? Ah l'on ne craint le trépas que quand on n'a rien de plus funeste à redouter... mais elle a fait un horrible serment. Hé, si elle est parjure, que peut-elle appréhender de pis que le sort auquel elle s'est condamnée.... Rappellons notre industrieuse politique. Montrons tout Ulysse. La verité se dévoile toujours. Sondons le cœur d'une mere. Je la vois embarrassée. Elle soupire. Elle gémit. Elle pleure. Elle porte çà & là ses pas incertains. Elle prête une oreille attentive à mes secrettes paroles. Elle est plus inquiette qu'affligée. Usons d'artifice. (*Il revient vers Andromaque.*) Madame, l'usage veut que l'on console les autres meres de la perte de leurs enfans. Pour vous, je dois vous féliciter, heureuse dans votre malheur d'avoir perdu un fils qu'un destin cruel attendoit. Vous connoissés l'unique tour qui reste de Troye. Il devoit être précipité du sommet.

ANDROM. Je me meurs... Mon sang se glace dans mes veines....

ULYSSE *à part.* Elle frémit. La fraïeur l'à décelée. Suivons ce projet. Redoublons ses craintes. (*aux soldats.*) Hola, Gardes, allés, cherchés le fils d'Hector qu'une mere a vainement caché. Quelque prix qu'il en coute, trouvés & produisés à mes yeux cet ennemi de la Grece. (*à part.*) C'en est fait. Son secret est deviné. (*à un soldat.* Obéïs, dis-je, tire l'enfant de sa retraite...) *à Andromaque.*) Pourquoi trembler, Madame ? n'est-il pas mort ?

ANDROM. Plût aux Dieux que j'eusse encore lieu de craindre pour ses jours ! mais la fraïeur m'est devenuë naturelle. On se défait difficilement d'une habitude qui a coûté si cher.

ULYSSE. J'entends. Hé bien puisque le fils a prévenu par une heureuse mort l'expiation dûë aux murs de Troye, puis-

a Monologue mal ménagé, au moins à ce qu'il me semble. Ceux d'Andromaque & d'Ulysse qu'on va voir encore, feront plus sentir combien cela est peu naturel.

qu'il est hors d'état d'accomplir l'oracle de Calchas, voici ce que Calchas ordonne.» La flotte impatiente sera purifiée, » dit-il, en appaisant la mer par les cendres du pere répan- » duës dans les ondes. Qu'on brise le tombeau d'Hector. « Le fils est échappé à son destin, le sepulcre paternel doit l'accomplir.

ANDROM. *à part & un peu écartée.* Que ferai-je? Deux objets bien chers me déchirent; un fils, & la Cendre d'un époux! lequel doit l'emporter! Oui, cher Hector, j'atteste les Dieux cruels, & plus encore tes Manes *a* mes veritables Dieux, que je n'aime dans mon fils que toi seul. Qu'il vive pour me rappeller un époux... Quoi? les froides reliques de mon Hector seront profanées & répandues dans les flots! Ah périsse plûtôt son fils! Mais le verras-tu périr, mere barbare? Le verras-tu précipiter? Oui, je le souffrirai, pourvû que mon époux mort soit épargné... Que dis-je? Helas! l'un peut sentir encore son malheur: le trépas a rendu l'autre insensible. Son destin est en sûreté. Cruelle incertitude! Prenons parti... Ingratte, tu balances, & voilà ton Hector!... Je me trompe. Il faut prononcer entre deux Hectors. L'un vit, & peut venger son pere. Il faut sacrifier l'un ou l'autre. Que feras-tu? ... Conservons celui que redoutent les Grecs *b*.

ULYSSE. Le tems presse, Madame. J'obéïs à l'oracle: je détruis ce tombeau.

ANDROM. Ce tombeau! ah, barbares Grecs, vous me l'avés vendu à prix d'argent *c*.

ULYSSE. J'y vole, & je le renverse de fonds en comble.

ANDROM. Dieux, Achille, Pyrrhus! j'en appelle à vous fils d'Achille, défendés le bienfait de votre pere.

---

a Ce n'est pas là la seule impieté qui soit dans cette piece. On y trouve un Chœur entier dans l'Acte second, qui à force d'être impie, montre une affectation ridicule d'esprit fort dans le Seneque vrai ou supposé.

b Il y a trop d'esprit, & d'esprit affecté (ce me semble) dans ce monologue singulier.

c Il avoit fallu acheter du vainqueur la permission de rendre les derniers devoirs à Hector.

ULYSSE. Plaintes inutiles : Ce monument va remplir ces lieux de ses débris.

ANDROM. Grecs inhumains, c'étoit le seul crime qui vous restoit à oser. Temples, Autels, Dieux, & même favorables, vous avés tout violé. Votre fureur avoit épargné les tombeaux. Mais je m'opposerai à vos efforts. Ma foible main bravera vos armes. Un juste courroux me donnera des forces *a*. Vous trouverés dans moi une Amazone qui renverse des armées entieres, une Ménade hors d'elle-même qui franchit les forêts, qui frappe, qui blesse sans s'en appercevoir. Oui, je me jetterai au milieu de ces soldats, & du moins j'aurai la gloire de succomber en défendant les Cendres de mon époux.

ULYSSE *aux soldats*. Qui vous arrête? Seroient-ce les gemissemens ou la fureur d'une femme? Obéissés.

ANDROM. Ah plongés plûtôt un poignard dans mon sein. Hector, cher Hector, repousses l'effort des enfers, romps l'ordre des Destins, fends la terre, & domptes Ulysse. Ton ombre suffira... Je te vois; tu prends les armes en main. Tu lances des feux. Grecs, voïés Hector, & tremblés... Helas, suis-je la seule à le voir! *b*

ULYSSE *à un soldat qui brise le monument*. Allons, détruis tout jusqu'aux fondemens.

ANDROM. *un peu écartée à part*. Que fais-tu, mere insensée? Tu enveloppes dans la même ruine ton fils & ton époux. Peut-être pourras-tu fléchir les Grecs par d'humbles prieres... Ah! le poids du tombeau va écraser mon fils. Qu'il meure de toute autre maniere plûtôt que d'être la victime d'un pere mort. (*A Ulysse*.) Ulysse, jamais Andromaque n'a embrassé les genoux d'un vainqueur. Vous me voïés tomber aux vôtres. Prenés pitié d'une mere, & ne rebutés pas ses pleurs. Plus les Dieux vous ont élevé, moins vous devés accabler les malheureux. Ce qu'on leur accorde, on le donne à la fortune, à soi-même. Qu'ainsi puisse vous recevoir le lit

a Autre allongement puerile à la façon de Seneque.

b Réflexion peu sensée à mon gré.

de votre fidelle épouse ! Qu'ainsi puisse Laërte prolonger ses jours pour vous embrasser. Qu'ainsi votre Telemaque vous revoïe, & allant au-delà de vos vœux qu'il passe son aïeul en âge, & son pere en esprit. Aïés pitié d'une mere ; ce titre est l'unique bien qui me reste.

ULYSSE. Livrés votre fils ; puis priés.

ANDROM. Sors de ton azyle soûterrain, sors cher Thrésor, qu'une mere prétendit en vain dérober à la rapacité de l'ennemi. Voilà donc, ô Ulysse, la terreur de vos mille vaisseaux, un enfant. Rends-toi, mon fils, & prosterné aux pieds de ton maître embrasses ses genoux. N'estimes plus honteux ce que la fortune ordonne. Oublies tes ayeux, & ce qu'ils furent : oublies Priam & l'éclat de son empire : oublies ton pere Hector. Te voilà captif, prens-en les sentimens & les manieres. Si l'âge t'empêche de sentir l'horreur du trépas qui t'attend, apprends du moins d'une mere à pleurer. Ce n'est pas la premiere fois que Troye a vû couler les larmes suppliantes d'un Roi enfant. Elle vit pleurer le jeune Priam. Il fléchit la férocité d'Alcide *a*. Oui ce fier dompteur de tant de monstres, ce heros qui brisa les portes de l'enfer, & qui s'ouvrit un chemin inconnu, se laissa attendrir par les larmes d'un ennemi bégaïant. Regnés, lui dit-il, je vous rends le sceptre. Montés sur le Thrône de votre pere : mais soïés plus fidelle qu'il ne le fut. Heureux Priam, d'être tombé entre les mains d'un ennemi si généreux : Grecs, imités la moderation d'Hercule. N'aimeriés-vous que ses fureurs ? Vous voïés un suppliant bien cher. Astyanax n'est pas moindre que Priam, & il ne demande que la vie. Il abandonne la Couronne & l'Etat à la Fortune.

Le Roi d'Ithaque touché en apparence dit toutefois que la crainte de trouver un jour dans Astyanax un ennemi fatal à la Grece, doit l'emporter sur la pitié.

---

a Hercule saccagea Troye. Laomedon, qui en étoit Roi avoit trompé Neptune & Apollon, en les frustrant du prix dont il étoit convenu avec eux pour bâtir sa ville. Ces Dieux l'accablérent de tant de maux, que pour les appaiser il fut contraint d'exposer sa fille Hesione sur un rocher. Hercule à qui il promit une récompense la délivra. Mais aïant été trompé comme Apollon & Neptune, il s'en vengea par le sac de Troye, & l'enlevement d'Hesione qui épousa Telamon. Mais il rendit le Sceptre à Priam. *Voyés Philoctete T. I. p.* 300.

La Princeſſe répond chés Seneque à peu de choſe près comme chés Racine qui l'a rectifié.

Digne objet de leur crainte !
Un enfant malheureux qui ne ſçait pas encor,
Que Pyrrhus eſt ſon maître & qu'il eſt fils d'Hector....
Seigneur, tant de grandeurs ne nous touchent plus guere.
Je les lui promettois tant qu'a vêcu ſon pere....
Non, vous n'eſperés plus de nous revoir encor,
Sacrés murs, que n'a pû conſerver mon Hector.
A de moindres faveurs des malheureux prétendent;
Seigneur, c'eſt un exil que nos pleurs vous demandent. &c.

Androm. Act.I. Sc.IV.

Chés le Poëte Latin Andromaque demande auſſi l'eſclavage pour ſon fils comme une faveur. Ulyſſe répond que ſi des vœux ſi tendres ſont rejettés, c'eſt à Calchas, non à Ulyſſe, qu'elle doit s'en prendre. Surquoi cette mere pouſſée à bout ſe livre à la fureur & aux invectives. Puis elle fait ſes adieux à ſon fils, adieux qui ne ſont point du tout dans la nature. Il n'y a que la ſituation qui ſoit touchante. Elle lui dit qu'il ne regnera point, qu'il ne combattra point contre les Grecs, qu'il ne ſe diſtinguera ni à la chaſe, ni aux tournois, ni aux danſes; le tout en vers pompeux, mais hors de leur place.

Iliaca non tu ſceptra regali potens
Geſtabis aulâ; jura nec populis dabis,
Victaſque gentes ſub tuum mittes jugum.
Non Graja cædes terga, non Pyrrhum trahes:
Non arma tenerâ patria tractabis manu,
Sparſaſque paſſim ſaltibus latis feras
Audax ſequeris, nec ſtato luſtri die
Solemne referens Troïci luſtri ſacrum
Puer citatas nobilis turmas ages.
Non inter aras mobili velox pede

Revocante flexo concitos cornu modos
Barbarica prisco templa saltatu coles.

Quelles rêveries! Dan. Heinsius les blâme avec raison. Mais je ne sçai pourquoi il les impute à une imitation affectée d'Euripide, chés qui certainement Andromaque ne dit point de pareilles puerilités. Astyanax jette quelques cris dans cette Scene de Seneque, & sa mere l'arrose de pleurs. » Meurs, lui dit-elle, & rempli d'Andromaque vas retrou- » ver Hector. » Elle le dépouille aussi-tôt de sa robe, parce qu'elle a touché les Cendres de son époux, qu'elle veut, dit-elle, recueillir précieusement en la baisant,

Quidquid hic cineris latet,
Scrutabor ore.

Ulysse enleve l'enfant, & le Chœur finit l'Acte en parcourant geographiquement toutes les villes Grecques, où il peut être conduit en captivité avec Hecube. C'est la premiere fois qu'il soit fait mention d'Hecube dans cet Acte. On l'a perdue de vue depuis le premier, sans sçavoir ce qu'elle est devenue : ce qui est un très-grand défaut, & une marque visible de la duplicité d'action ; au lieu que dans Euripide tout roule sur Hecube qui réunit par-là tous les évenemens à un point de vûe.

ACTE IV.

Autre marque du peu de goût qu'avoit Seneque pour les secrets du Theatre, & de sa négligence à étudier les modeles Grecs qu'il a défigurés. Chés eux tout se développe comme un peloton. Helene même est attenduë, & l'on s'interesse à sçavoir son sort. Ici Helene paroît sans être annoncée. Et que vient-elle faire? Un très-ridicule personnage, comme on va le voir. Ce n'est plus Helene conquise par les armes, & livrée à toute la vengeance d'un époux offensé, comme chés Euripide. C'est Helene lâche & perfide que la Grece assemblée charge de l'execution d'une perfidie & d'une

d'une lâcheté. Elle dit en entrant qu'elle a ordre de tromper Polyxene fille d'Hecube, & de lui persuader que le sort qu'on a tiré pour les partages des Rois Grecs, la destine en mariage à Pyrrhus. Polyxene ne dit mot, & se met à pleurer. C'est un personnage muet. Euripide l'avoit fait parler si éloquemment dans son *Hecube* *! La Reine, mere de Polyxene, & Andromaque se trouvent là; l'on ne sçait comment. La seconde loin de donner dans le piege qu'Helene a tendu, l'accable d'invectives. Helene se défend, & veut faire croire qu'elle est moins malheureuse que les Troyennes, puisqu'elle doit revoir un mari mécontent, & qu'elle pleure un amant bien-aimé. Pour avancer de pareilles raisons, il falloit bien que Seneque écartât Menelas. Il auroit été là de trop. Autre bévûe encore. Andromaque force Helene d'avouer qu'en effet Polyxene va épouser Achille aux enfers; & par un contraste singulier, Polyxene qui pleuroit reprend un air gai, & se met à sa toilette pour se préparer à ce nouvel hymen. » La main de Pyrrhus lui paroissoit un » supplice, & le trépas est pour elle un hymen veritable.«

*P. 361. de ce volume.

Mortem putabat illud, hoc thalamos putat.

Pour Hecube elle se pâme, puis revient à elle pour exhaler des plaintes d'un caractere bien different de celles qu'Euripide lui met dans la bouche.* Ce sont des plaintes tout-à-fait alambiquées. Elle va jusqu'à engager sa fille à se réjouir, en lui disant que Cassandre & Andromaque envïent son sort. Aussi Andromaque félicite-t-elle Hecube de ce que sa fille aura l'avantage d'être inhumée dans sa terre natale.

* Voyés l'Hecube d'Euripide, p. 362.

Helene lui dit » Vous envierés encore plus son de» stin quand vous sçaurés le vôtre.« Incontinent elle déclare à Andromaque qu'elle est destinée à Pyrrhus, que Cassandre est échuë à Agamemnon, & Hecube à Ulysse. Ce mot met Hecube en fureur. Elle perd le souvenir de sa fille. Pyrrhus se montre. Elle lance contre lui & contre toute la flotte mille imprécations. Le Chœur à son tour fait une espece de paraphrase sur cette pensée, »que dans le malheur » on aime à voir des miserables,« & sur celle-ci qui en est une

suite » on n'est malheureux que par comparaison. «

Est miser nemo nisi comparatus.

ACTE V.

Un homme annonce à Hecube & à Andromaque qu'on vient d'égorger Polyxene, & qu'Astyanax a été précipité. Andromaque veut qu'il raconte la chose en détail, pour boire, dit-elle, tous les malheurs jusqu'à la lie.

Prosequere. Gaudet animus ærumnas meas
Tractare totas. Ede, & enarra omnia.

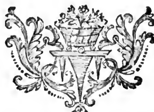
Voilà une douleur bien fiere pour la tendre veuve d'Hector. Cette narration est longue & puerile, surtout quand on y peint les spectateurs accourus pour voir mourir Astyanax, les uns qui montent sur des arbres que le Poëte nomme en détail, les autres grimpés sur des toits à demi brûlés. Il y a encore des broderies pareilles, entre autres une longue comparaison d'Astyanax avec un lionceau. Seneque d'ailleurs qui veut semer de l'antithese par tout, au lieu de dire simplement que cet enfant est le seul qui ne pleure pas, s'exprime ainsi:

Non flet è turbâ omnium
Qui fletur.

Enfin Astyanax se précipite lui-même. Le narrateur ajoute qu'il est déchiré en morceaux, & Andromaque dit de l'esprit au lieu de pleurer. Car elle répond, » Et en cela mê» me il est semblable à son pere; « parce qu'Hector avoit été traîné par les chevaux d'Achille; allusion assés froide, ce semble, pour une mere dans la situation où elle se voioit.

L'autre partie du narré regarde Polyxene immolée. Le lieu du sacrifice est décrit avec le même soin que la tour d'où s'est précipité Astyanax. A cela près le reste est bien, si on en supprime quelques ornemens inutiles. C'est la description d'un hymen funebre. On y voit les Dames Grecques avec Helene, des torches à la main: on y voit Polyxene que son malheur rend encore plus belle. Mais quand ce vient au

facrifice même, Seneque oublie la fimplicité d'Euripide, & fe livrant à fon génie, il dit des chofes étonnantes. Polyxene n'eft point fiere, elle eft feroce : elle ne range point fes vêtemens, comme le dit Euripide; mais elle tombe avec effort, comme pour brifer de courroux le tombeau d'Achille : le fang ne tombe plus fur le fepulchre pour l'arrofer, mais le fepulchre le boit tout entier. Pour conclufion Hecube, qui devroit être accablé de douleur, fait fes adieux à la flotte Grecque avec une douleur mêlée de dérifion. Elle ne fçait qui pleurer d'abord, fa fille, fon petit-fils, fon époux, fa patrie, elle-même. Le Député preffe les captives de partir, & toutes fe retirent.



LES BACCHANTES, TRAGEDIE D'EURIPIDE.

[a] OVide dans le troisiéme livre de ses Metamorphoses a décrit fort en détail l'arrivée de Bacchus à Thebes, l'avanture de Penthée, & sa mort causée par sa mere & par sa sœur qui le mirent en pieces. C'est le sujet de cette Tragedie dont le caractere est fort different des autres d'Euripide.

Elle tient quelque chose du spectacle Satyrique, si elle n'en est pas un, aussi-bien que le Cyclope [b]. Il est vrai que dans les *Bacchantes* il n'y a point de Satyre qui joue; mais cette piece peut n'en être pas moins ce qu'on appelloit autrefois une piece Satyrique, puisque dans l'une & l'autre espece le sujet roule également sur l'éloge de Bacchus & du vin, outre que les Bacchantes animées de la fureur que leur inspire ce Dieu, sont des personnages qui suppléent en quelque maniere à la liberté des Satyres. Les Corybantes ont pû également donner lieu à ces sortes de pieces. D'un autre côté l'on ne trouvera pas dans les *Bacchantes* les mêmes bouffonneries ni la même liberté de paroles qui regnent dans le Cyclope, & qu'il n'est pas permis d'exposer. Ainsi quelque nom qu'on veuille donner à cette piece, (car ce seroit une pure question de nom;) je n'insiste pas sur ma conjécture; & je me borne à dire que le Poëme des Bacchantes se rapproche de ceux qui furent l'origine de la Tragedie. En effet il ne s'agit d'un bout à l'autre que de Bacchus, & les chœurs ne célebrent que lui. On verra assés que ce Poëme n'en est pas meilleur, & que la Tragedie ne devint bonne, qu'à mesure qu'elle sçut s'éloigner de l'objet qui lui avoit donné la naissance, pour y substituer de plus nobles sujets. On n'y revenoit apparemment que pour célebrer les Fêtes de Bacchus; & je crois pouvoir conjecturer plausiblement que le Poëme en question fut fait & joué

[a] La Fontaine a imité ce morceau: voyés les Filles de Minée.

[b] Voyés le discours sur le spectacle satyrique, & la piece nommée *le Cyclope* à la fin du vol. III.

dans cette conjonĉture, auſſi-bien que le *Penthée* d'Eſchyle qui eſt perdu.

Les perſonnages d'Euripide ſont le nouveau Dieu Bacchus, Penthée Roi de Thebes, le devin Tireſias, Cadmus pere de la Reine Agavé mere de Penthée, Agavé elle-même, deux ou trois Officiers, & un Chœur de Bacchantes. La Scene eſt dans le veſtibule du Palais de Penrhée.

ACTE PREMIER.

Bacchus dit d'abord ce qu'il eſt, d'où il vient, & quel eſt ſon deſſein. Fils de Semelé Princeſſe Thebaine que ſon amant Jupiter foudroïa, il en fait remarquer le ſepulchre dans une chapelle voiſine du Palais & entourée de vignes. Il a quitté les Lydiens, les Phrygiens, les Perſes, les Baĉtriens *a*, les Medes *b*, l'Arabie *c* heureuſe où il a établi ſon culte, & il arrive pour la premiere fois dans la Grece afin d'y faire reconnoître ſon pouvoir & ſa divinité. Il vient en effet d'y manifeſter ſa puiſſance par une vengeance bien marquée de l'inſulte qu'il a reçûe. Les ſœurs même de Semelé lui refuſoient l'honneur d'être aimée de Jupiter, & par une raillerie auſſi ſanglante pour le fils que pour la mere elles vouloient que leur ſœur abuſée eût été le jouet d'un mortel qui s'étoit dit Jupiter, & que ce Dieu en eût puni Semelé par le feu celeſte. Bacchus outré de cet affront a verſé une fureur divine dans le ſein des Princeſſes & des Dames Thebaines; de maniere qu'elles ſont ſorties de Thebes couvertes de peaux de bêtes, le Thyrſe à la main, & la couronne Bacchique en tête, pour aller célebrer les Bacchanales dans les forêts qu'elles font retentir de leurs hurlemens. Par cette punition le Dieu veut apprendre aux Thebains à le reſpeĉter, & particulierement à Penthée qui refuſe de le reconnoître en qualité de Dieu. Pour accomplir ſa vengeance, il ordonne à une troupe de femmes étrangeres qui l'entourent, (ce ſont ſes Prêtreſſes) de me-

a L'ancienne Baĉtriane étoit une Province de Perſe, entre la Margiane, la Scythie, l'Inde, & le païs des Maſſageres.

b Medie Roïaume d'Aſie, different de la Perſe. Les anciens ne laiſſoient pas d'appeller les Perſes du nom de Medes.

c Arabie heureuſe grande Province de l'Aſie, entre la mer Rouge & le Golfe Perſique. Elle eſt bornée au midi par l'Ocean.

ner des danses Phrygiennes, avec leurs tambours de basque, à la porte même du palais, afin d'éprouver quel sera le procédé des Thebains, à la vûë de ces cérémonies en l'honneur du Dieu de la treille. Pour lui il se retire un moment pour aller trouver les Bacchantes Thebaines sur le mont Citheron.

Tout cela annonce une cérémonie sacrée, & confirme mon opinion sur la destination de cette piece aux Fêtes de Bacchus, & de quelques autres à d'autres solemnités. Car comme le Théatre devoit son origine à la religion, la religion rappelloit le Théatre à son origine. En effet, la seconde scene d'Euripide, qui est l'intermede du chœur, n'est qu'une hymne plus que Pindarique en l'honneur de Bacchus. Le chœur impose un religieux silence aux assistans, écarte les profanes, & déclare qu'il ne veut chanter desormais que Bacchus. Dès la premiere strophe on releve le bonheur de quiconque est véritablement initié dans les mysteres de ce Dieu & de Cybele : car on les réunit toujours, & ce sont des Phrygiennes qui parlent, c'est-à-dire, des Prêtresses de l'une & de l'autre Divinité, & par conséquent imitatrices des Corybantes.

» Heureux, disent-elles, ceux qui, sanctifiant leur vie & » se consacrant par un culte si beau, sçavent les secrets des » Orgies sacrées, la maniere d'agiter le Thyrse, & l'art de » se couronner de lierre pour honorer Bacchus! « On invite à grands cris les Bacchantes à le conduire de Phrygie dans la Grece. C'est le but de ce poëme, & tout retentit des noms de *Denys*, & de *Bromien*, jadis si chers au bon Ronsard.

Dans le second couplet on remonte jusqu'à la naissance du fils de Semelé. On y dit qu'elle fut foudroyée par la jalousie de Junon, & que Jupiter sauva son fruit qu'il enferma dans sa cuisse en la recousant de fil d'or.

Dans le troisiéme, on enseigne aux Dames Thebaines quels sont les ornemens qui conviennent à des Bacchantes. On les anime à s'en revêtir & à donner un exemple de fureur Bacchique; exemple si efficace (ajoute-t'on) que bientôt toute la Grece sera saisie de cette contagieuse fureur,

Au quatriéme, on attribue nettement aux Corybantes l'origine des Orgies de Bacchus. C'est à ces Prêtres de Cybele, dit-on, qu'est duë l'invention du tambour nommé depuis tambour de basque, & des airs de la flute Phrygienne. Les cérémonies de Cybele sont devenues celles de Bacchus.

L'épode, ou le dernier couplet, est une description fort animée de la marche des Bacchantes, ou plûtôt de leur course rapide par les montagnes & les forêts, de leur maniere de vivre durant cette folie sacrée, des viandes crues & sanglantes dont elles se nourrissent, des acclamations d'Evoé, & de choses pareilles. On y représente la terre par où elles passent à la suite de Bacchus, comme un païs heureux d'où coulent le lait, le vin & le miel. On y peint ce Dieu portant en main une torche qu'il branle en courant pour servir de guide à ses Prêtresses, qu'il anime du geste & de la voix. Il semble qu'on les voye voler çà & là, les cheveux épars, & l'œil enflammé, dès qu'elles ont entendu la voix de leur chef: car on y fait parler Bacchus avec un desordre que Ronsard eût mieux exprimé autrefois qu'on ne peut le faire aujourd'hui. Nous sommes en effet arrivés, ou peu s'en faut, au point où l'antiquité n'est qu'un songe.

Tel est le canevas de cette hymne, sur lequel je me suis un peu étendu, pour montrer le génie de ce poëme si different des autres d'Euripide. A la vérité c'est une Tragédie, & une Tragédie conduite comme celles du même autheur; mais son sujet & le tour de plusieurs scenes, me portent de plus en plus à croire que c'est une Tragédie sacrée, dont la représentation se faisoit dans la joye des Fêtes de Bacchus.

Le devin Tiresias (soit le même, soit autre que dans l'Œdipe & les pieces qui le concernent) arrive & demande à voir Cadmus fils d'Agenor. Ce Cadmus est le fondateur de Thebes. Sa vieillesse l'avoit déterminé à remettre le timon de l'Etat entre les mains de Penthée, fils de sa fille. Tiresias & lui frappés de la même fantaisie pieuse que les Bacchantes, s'étoient donné parole de les imiter, malgré leur grand âge, afin d'authoriser par un exemple fameux

le culte de Bacchus dans la Grece.

Cadmus sort de son palais, déja tout équippé en buveur, couronné de lierre, & revêtu de peaux de cerf marqueté, pour honorer, dit-il, le fils de sa fille devenu Dieu. Tiresias est équippé de la même maniere ; mais leur embarras est le poids de l'âge, & de plus Tiresias est aveugle. Il faut, à en croire les Poëtes, qu'il ait été long-tems aveugle & long-tems vieux, puisqu'il n'est point de piece sur Thebes où il ne joue son personnage sous cette double qualité.

Malgré ces obstacles le vieux devin ne veut point de char. Il lui suffit que Bacchus & Cadmus lui servent de guide, & le nom seul de Bacchus le rajeunit. Cela est traité fort serieusement & avec un respect très-religieux. Mais il n'est pas possible d'apprivoiser nos idées avec des superstitions, qui, malgré tous nos efforts, ne peuvent nous paroître que ridicules, temoins les tournoyemens des Derviches Turcs. Ceux-ci, pour être nos contemporains, n'en sont pas moins risibles sur nos Theatres, quand on y expose leurs ceremonies, comme dans le *Bourgeois-Gentilhomme*. Malgré la ressemblance de mille ans & de mille lieuës également propres à attirer le respect du spectateur, Racine se seroit bien gardé de nous peindre les superstitions des Mosquées, comme il a representé les intrigues du Serrail. Or on doit juger des ceremonies Grecques, comme des Turcques par rapport à nous. L'on passera bien celles qui ont quelque chose d'auguste, comme les sacrifices : mais pour les Orgies Bacchiques, comment les passerions-nous, surtout à deux vieillards venerables par leur âge & leur rang, qui se disposent d'un grand serieux à danser & à courir en masques ? Eux-mêmes dans Euripide, aux yeux des Atheniens, sont obligés de prévenir l'objection qu'on leur peut faire sur la disproportion qu'il y a entre la vieillesse & l'yvresse de leurs danses. Mais Bacchus ne mérite pas moins l'hommage des vieillards que des jeunes gens. Voilà leur réponse ; & ils croïent que l'on doit s'en païer.

Sur ces entrefaites arrive Penthée, il s'étoit absenté de Thebes depuis quelques jours. Il entre fort courroucé des nouvelles qu'il vient d'apprendre & de l'équippée des Dames

mes Thebaines. Il en a rencontré une partie à son retour, & il les a jettées dans les prisons. Il assure que sous le pieux pretexte d'honorer Bacchus, il a appris qu'elles se livroient à des excès de vin & de débauche qui l'ont fait fremir d'horreur. Il jure qu'il punira du même traitement sa mere Agavé & les Princesses. Enfin sur les bruits qu'il a entendus il attribue cette folie universelle à un jeune imposteur (c'est Bacchus) qui a fasciné tous les yeux, & enyvré tous les esprits du culte de je ne sçai quelle Divinité dont il emprunte le nom. Il traite ce Dieu d'une façon très-cavaliere, & il ne se propose rien moins que de le faire pendre.

Aussi-tôt il apperçoit Cadmus pere d'Agavé, & le Devin Tiresias dans l'équipage que j'ai dit. Il ne peut s'empêcher de leur reprocher en face une action qui les deshonore à ses yeux. Il l'impute à la foiblesse de l'âge. Il entreprend de leur faire quitter ces ornemens indignes de leur rang. C'est surtout contre Tiresias qu'il s'emporte, parce qu'il le regarde comme l'autheur de cette extravagance, autheur interessé, ajoute-t'il, qui veut tirer parti des fêtes nouvelles, qu'il prétend établir en l'honneur d'un nouveau Dieu. A ce reproche sanglant il joint même des menaces, & il ne lui épargne les fers & la prison, qu'en faveur de son grand âge. La principale raison de Penthée, c'est que ces ceremonies lui paroissent pernicieuses, & que les festins & les débauches de vin qui en font l'ame, sont à son gré des pieges pour l'innocence. Son raisonnement est très-sensé : aussi ne voïoit-il pas que tout ce qui se passoit alors n'étoit qu'une punition que Bacchus tiroit des mepris de Penthée & des Thebains : c'est pourquoi l'on verra dans la suite que les discours du Roi sont regardés comme autant d'impietés, qu'il païera bien cherement.

Le chœur en effet se récrie d'abord. Il est effraïé de cette harangue qui lui semble également injurieuse aux Dieux, à Cadmus, & à Echion pere du Roi. Tiresie prend la chose avec plus de sang froid, & commence son discours par des sentences qui tendent à montrer que Penthée a parlé d'une maniere éblouïssante, mais sans raison. Puis il releve la

grandeur du Dieu Bacchus, & il prédit combien il sera un jour réveré dans la Grece. Il fonde sa prédiction sur ce que Cerès & Bacchus sont les deux divinitez les plus necessaires à la vie. L'une fournit du bled, l'autre du vin. Le vieillard fait l'éloge de cette liqueur, comme d'une chose qui ne lui est pas indifferente. » Le vin, dit-il, charme les » soucis, & procure avec le sommeil l'heureux oubli des » maux; bien si doux pour les hommes. «

Voïés la conclusion générale, à la fin du vol. III.

A l'égard de l'avanture de Bacchus caché dans la cuisse de Jupiter, jusqu'à ce qu'il arrivât au terme des neuf mois, Tiresias explique cette énigme : ce qui montre bien que les païens ne prenoient pas leurs fables à la lettre; mais seulement comme des symboles, qui cachoient toutefois d'autres erreurs, ou du moins une ignorance assés commune des veritables idées de la Divinité. Il dit que cela ne signifie autre chose, sinon que Jupiter voulant dérober cet enfant aux fureurs de la jalouse Junon, le plaça dans un nuage d'air, où il le mit comme en ôtage. C'est ici un pur jeu de mots qui ne sçauroit s'exprimer en François. Il roule sur les termes de *partie d'air* *, d'*otage*, & *de cuisse*, qui ont quelque rapport en Grec. Eustathe dit que cette fable tira son origine d'une montagne des Indes nommé *Meros*, où fut élevé Bacchus. Le devin, pour ne rien omettre de ce qui peut relever les ceremonies des Bacchanales, ajoute que la fureur qu'on y puise est prophetique, & que le vin dévoile l'avenir. Il est beaucoup plus vrai qu'il découvre le present & le passé suivant le proverbe *in vino veritas*. Enfin a entendre Tiresias, Bacchus a quelqu'air du Dieu Mars. Il met souvent des armées en fuite.

μηρὸς cuisse. μέρος part. ὅμηρος otage. Meros, mont des Indes.

Il n'est pas difficile de voir que tout cela est allegorique, & que les effets du vin étoient regardés comme autant d'attributs du Dieu Bacchus. Il est, ce semble, moins aisé de répondre à l'objection de Penthée sur l'abus qu'il craint des fêtes Bacchiques. Aussi Tiresie n'y répond-il que legement. » La chasteté des femmes, dit-il, dépend de leur ca» ractere. Les Bacchanales ne le changeront ni en bien ni » en mal. « Cadmus se joint à Tiresias pour gagner Penthée, & pour l'engager à rendre à Bacchus les honneurs

qu'il attend de la Grece. Il le prend par l'interêt même de l'amour propre. » Bacchus, dit-il, (ne fût-il pas Dieu) doit » être honoré comme tel par ses proches. Il nous touche » de trop près, pour ne pas nous interesser à lui rendre » des honneurs divins. « Cadmus tache enfin d'intimider le Roi par la crainte d'un sort semblable à celui d'Actéon, qui fut dévoré par les chiens de Diane, par ce qu'il avoit eû la vanité de se dire plus habile qu'elle dans l'art de chasser. Ovide apporte une autre raison du supplice d'Actéon.

Penthée, loin de se rendre aux raisonnemens, aux prieres, & à la crainte, entre dans un grand courroux contre Tiresias, & pour le punir il donne ordre à ses officiers de pénétrer de force dans la maison du prophête, & de tout renverser sans épargner les couronnes & les ornemens sacrés. Il ordonne en même tems qu'on cherche avec soin le nouveau venu qui a infecté Thebes de cette fureur Bacchique, & de le lui amener lié. Tiresie se contente de plaindre Penthée, sans lui prédire encore le malheur qu'il éprouvera ; & il s'en va accompagné de Cadmus pour prier le Dieu d'épargner Thebes & son aveugle Roi.

L'on ne sçait pourquoi Penthée qui s'est si violemment emporté contre son ayeul, contre un prophête, & contre l'étranger qu'il n'a point encore vû, ne dit rien à cette troupe de femmes qui composent le chœur, & qui prennent hautement la défense de Bacchus. Est-ce une faute ? ou plûtôt n'ignoroit-il point que ces femmes étoient des Bacchantes ? Il vaut mieux le croire ainsi ; puisqu'en effet le chœur est devenu tranquille. Mais à peine Penthée est-il parti que ces femmes font l'intermede sur les prétendus blasphêmes qu'elles viennent d'entendre. Leur morale est assurément bien moins sévere que celle de Penthée. Car elles font consister la sagesse, non à être trop sage, mais à sçavoir jouir du present. Elles portent même leurs souhaits vers l'île de Chypre, demeure de Venus & des Amours, ou vers Paphos, ou vers le mont Olympe, azyles de Cupidon & des Graces. Là, disent-elles, on peut en liberté célébrer le Dieu Bacchus. Enfin tous leurs vœux paroissent tendre à unir Bacchus & Cupidon ; morale d'Opera voilée du prétexte de la pieté.

ACTE II.

Les Officiers de Penthée lui amenent Bacchus. Ils racontent avec étonnement que cet étranger s'est offert de lui-même à eux d'un air tranquille & serain; que sa douceur les a désarmés; & qu'ils ont obéï à regret. Ils ajoûtent un second prodige; c'est que les Bacchantes emprisonnées par l'ordre du Roi ont vû tomber leurs fers, & les portes s'ouvrir; qu'elles se sont retirées sans obstacle & sans violence; qu'enfin cet étranger est un homme extraordinaire qui remplit Thebes de merveilles.

Penthée ne laisse pas de lui insulter. Il lui dit avec une raillerie amere qu'il est venu sans doute à Thebes à dessein d'y faire des conquêtes; mais qu'à en juger par ses graces & son air, il n'est rien moins que Heros. Il l'interroge sur sa naissance. Bacchus repond, sans toutefois se découvrir. Il se confesse Lydien & initié par Bacchus dans ses mysteres. Mais il refuse de les dévoiler. A l'égard des Orgies, il dit qu'elles sont célebrées par toutes les Nations, & qu'il vient les introduire chés les Grecs. Sur le tems de les célebrer qui est la nuit, (tems plus sacré, dit Bacchus, parce que les ténebres ont quelque chose d'auguste & de propre à répandre dans les cœurs une sainte horreur) Penthée insiste & prétend que c'est un piege pour l'innocence du sexe. Le Dieu répond comme a fait Tirésias, que le jour ou la nuit sont indifférens pour des cœurs corrompus. Le Roi s'emporte. Bacchus le traite d'impie, & plein d'une noble assurance il ne répond à ses menaces, qu'en lui déclarant qu'il sçaura bien échapper de ses mains & le punir. Le Roi ordonne qu'on le lie, & qu'on le mette dans un cachot. Il menace même les femmes de sa suite, c'est-à-dire le Chœur, d'une pareille destinée ou de l'esclavage. Pourquoi ne leur avoit-il rien dit dans l'Acte précedent? le Roi se retire aussitôt; & ses Officiers emmenent Bacchus comme prisonnier d'Etat.

Cet Acte n'est presque, comme on le voit, qu'une simple Scene où Bacchus se jouë de la colere & de la curiosité

de Penthée. Le Chœur pour Intermede se plaint élegamment des Thebains en addressant la parole à leur fontaine Dircé. » Pourquoi chassés-vous Bacchus? Ah! un » jour viendra qu'environnée de vignes vous rendrés des » honneurs à ce Dieu que vous trairés si inhumainement au- » jourd'hui. « Ces femmes prient les Dieux de confondre Penthée. Elles rappellent Bacchus à grands cris en quelque lieu qu'il puisse être. Car elles ignorent que l'étranger emprisonné par Penthée est le veritable Bacchus qui s'est rendu visible sous une forme humaine.

Leurs chants sont interrompus par une voix céleste. C'est Bacchus qui les appelle sans être vû. Incontinent la terre tremble, le Palais de Penthée est ébranlé, & l'on en voit une partie s'écrouler, pour faire connoître la présence du Dieu, & pour punir le Roi par le même arrêt qu'il avoit prononcé contre Tirésias. Le Chœur devenu furieux par ce spectacle & par les cris de Bacchus, anime ce tumulte. » Brûlés, brûlés, » dit-il, le Palais d'un Roi impie. « La flamme brille en effet de toutes parts, & l'on fait remarquer au Spectateur qu'elle sort du tombeau de Semelé offensée dans la personne de son fils.

ACTE III.

Cependant l'effroi l'avoit emporté sur la colere dans les cœurs des Bacchantes, & cette épouvante bacchique les avoit fait tomber presque pâmées. Bacchus reparoît à leurs yeux sous la forme de Lydien. Il les rassure. Surprises de revoir celui qu'elles avoient pris pour un homme ordinaire, elles lui demandent avec une frayeur mêlée de joïe, comment il a pû échapper des mains du Tyran. » Aisément, » répond-il. La fureur lui fascinoit les yeux, & l'a trompé. « En effet, suivant le récit de Bacchus qui se donne toujours au Chœur pour un simple mortel ami de ce Dieu, Penthée avoit lié un taureau qu'il prenoit pour lui, tant il étoit transporté de courroux. Sur cela le Dieu Bacchus s'est emparé du Palais, & à ébranlé les colonnes. On a même crû voir un grand incendie. Penthée a volé pour éteindre le feu. Un spectre s'est présenté à ses yeux. Il l'a poursuivi l'épée à la

main, comme si c'eût été Bacchus; & il va revenir, sans doute, avec la rage dans le cœur. Mais je le crains peu, ajoûte le Dieu déguisé. Incontinent on voit Penthée moins affligé du désordre arrivé dans son Palais, que désespéré de la fuite de son captif. Etonné de le revoir, il lui demande comment il s'est échappé. » Ne vous l'avois-je pas prédit, » répond-il, que Bacchus me délivreroit? environnés-moi » de murs & de tours; ce sera avec aussi peu de succès. Mais » non: écoutés cet Officier qui vient: je ne fuirai pas. «

C'est un Berger qui arrive du mont Citheron pour raconter à Penthée les merveilles qu'ont operé les Orgies des Bacchantes. Il témoigne toutefois quelque fraïeur. Il craint d'irriter un Roi facile à s'aigrir & à s'emporter; ce qui marque de plus en plus le caractere du Souverain de Thebes. Penthée l'encourage & lui permet de parler librement. Il parle; & son récit est un tissu de prodiges incroïables, comme on va le voir. » Il menoit ses troupeaux sur le sommet du » mont Citheron dès l'aurore. Il apperçoit trois troupes de » femmes. Antinoé mere de l'infortuné Actéon étoit à la » tête de la premiere. La seconde avoit pour chef Agavé me» re du Roi, & la troisiéme étoit conduite par sa sœur Ino. » Toutes étoient endormies aux pieds des arbres, mais avec » beaucoup de modestie, & sans nulle apparence de débau» che de vin, ni rien enfin qui pût justifier les soupçons de » Penthée. Agavé s'éveille la premiere, & par des hurle» mens, elle dissipe le sommeil qui arrêtoit ses Compagnes » trop long-tems après l'aurore. Elles se frottent les yeux; » elles se levent. La bienséance regne dans toutes leurs ma» nieres. (C'est ce que le Berger fait sur tout observer pour » détromper le Roi.) Les plus jeunes ne le cedent point en » modestie à celles qu'un âge plus avancé rend plus séveres. « Le Berger commence ici à décrire leur toilette, qui est fort singuliere. » Ces femmes laissent d'abord flotter leurs che» veux sur leurs épaules. Elles se revêtent de peaux de cerf » tachetées & nouées légerement. Elles s'entourent la tête » de serpens tout vifs. Celles qui étoient en état d'allaiter » leurs enfans, portent sur leur sein les unes des chevreaux, » d'autres des louveteaux à qui elles présentent la mammelle.

» Toutes se couronnent de lierre mêlé de branches de chêne » & de lezeron fleuri. Une d'elles frappe du Thyrse un ro» cher. A l'instant il en sort une source d'eau. Une autre » donne de sa torche sur la terre qui s'ouvre aussi-tôt pour » faire jaillir une fontaine de vin. Celles qui préferent le » lait, en font sortir de terre en la grattant. Les Thyrses » même deviennent féconds entre leurs mains ; & le miel en » découle avec abondance. » Ces Thyrses, comme on sçait, n'étoient que des bâtons entourés de longs rameaux de lierre. Au reste tous ces prodiges, sur tout celui de la source d'eau, ont fait croire à bien des sçavans que le Bacchus des Grecs étoit Moyse même dont ils avoient défiguré l'histoire, témoin le rocher frappé par la baguette de ce Conducteur du peuple du Dieu. Il n'est pas question de nous arrêter ici à ces sortes de paralelles qui ne font rien au but que nous nous proposons.

Le Berger continuë, & dit que ses Compagnons étonnés de ces prodiges se sont rassemblés pour conférer leurs pensées : qu'un d'entr'eux avoit proposé de prendre ces Bacchantes & de les amener au Roi, parce que ce seroit lui rendre un service signalé : que la chose étant résoluë dans leur conseil, ils avoient concerté l'execution durant les danses bacchiques : que s'étant cachés pour être spectateurs de ce bal, où tout leur paroissoit danser ; *a* la montagne même &

a Longin chap. 13. de la trad. de Despreaux, dit au sujet d'un morceau des sept Chefs à Thebes que nous avons cité, pag. 164. » Au reste, bien que ce » Poëte (Eschyle) pour vouloir trop s'é» lever, tombe assés souvent dans des » pensées rudes, grossieres, & mal po» lies, Euripide néanmoins par une no» ble émulation s'expose quelquefois aux » mêmes périls : par exemple dans Es» chyle, le Palais de Lycurgue est émû » & entre en fureut à la vûë de Bac» chus : »

Le Palais en fureur mugit à son aspect.

Ou comme le vent Mr. Dacier:

Du Palais en fureur les combles ébranlés
Tremblent en mugissant.

» Euripide emploïe cette même pensée d'une autre maniere, en l'adoucissant néan» moins : »

La montagne à leurs cris répond en mugissant,

les bêtes féroces, ils s'étoient jettés tout-à-coup sur Agavé; mais qu'elle avoit poussé un cri effroïable, & que ses Compagnes étoient accouruës à son secours avec tant de férocité que tous les Bergers avoient fui : que les Bacchantes en fureur avoient assouvi leur rage sur un troupeau de taureaux. Il décrit ici un prodige plus merveilleux que ceux qu'on a vûs. Car, à l'en croire, on voïoit l'une traîner un taureau, l'autre mettre en pieces un de ces formidables animaux, & en jetter les membres épars. Tout le champ étoit jonché de leurs corps, & abbreuvé de sang; & tout cela se faisoit en un clin d'œil. » Après cet exploit, les Bacchantes sembla- » bles à une troupe d'oiseaux volent d'un pied léger jusques » dans une plaine au bas du mont Citheron, vers les villes » d'Ysia, & d'Erythra, où elles mettent tout à feu & à sang. » Avides de dépouilles, nul fardeau ne les épouvante, pas » même le fer & l'airain. Elles enlevent jusqu'aux enfans. » Leurs têtes paroissent entourées de flammes qui ne les » consument pas. Les habitans prennent les armes. Leurs » traits s'émoussent sur le corps des Bacchantes, tandis que » les Thyrses de celles-ci portent des coups certains & iné- » vitables. En un mot, des femmes remportent la victoire » sur des hommes, témoignage assuré de la puissance du » Dieu qui les protege & qui combat pour elles. Victorieu- » ses elles retournent aux sources qu'elles on fait jaillir du » sein de la terre. Elles prennent un peu de repos, & lavent » le sang dont elles sont couvertes. Les serpens même qui » les environnent se repaissent de ces goûtes de sang. «

Tout le narré du Berger, dont voici à peu près le tour, le porte à conclure que Penthée ne sçauroit se dispenser de recevoir dans ses Etats un Dieu si puissant qui opere de si grandes merveilles. » N'eût-il donné aux mortels que le vin,

---

Ou selon Mr. Dacier.

La montagne s'ébranle & répond à leurs cris.

Il y a dans le Grec d'Euripide. *Πᾶν δὲ συνεβάκχευ' ὄρος. Totus mons bacchabatur simul.* Euripide a voulu marquer l'yvresse, qui fait que tout semble tourner ou s'ébranler.

» vin, ce présent seul mérite des autels pour le bienfacteur. » Car sans le vin, ajoûte-t'il, plus d'amour, plus de joïe. » Ce mot scandaleux fait bien voir que la piété Grecque n'étoit pas toujours fort sévere en fait de morale, & que l'impieté de Penthée avoit quelque chose de plus vertueux. Cela me feroit presque penser que le caractere de cette Tragédie est celui d'un veritable Opera, & qu'il y en a eû apparemment plus d'un modele dans l'antiquité. En effet, on voit tant de rapport entre nos Opera & cette Piece, que cela seul pourroit servir à justifier ma pensée; & d'ailleurs quel inconvenient y auroit-il a croire que la Tragédie & l'Opera eussent pris naissance en même-tems dans les hymnes composées en l'honneur de Bacchus? cette antiquité de l'Opera ne le rendra pas plus innocent à nos yeux, sur tout tant que le vice paré des plus brillantes couleurs y triomphera impunément de la vertu.

Tout ce que le Berger vient de raconter ne sert qu'à enflammer davantage le courroux de l'incrédule Penthée. Il est outré de l'insolence des Bacchantes; & il regarde leur audace comme une tache faite au nom Thebain, tache qu'il croit nécessaire de laver dans le sang. Son premier mouvement le pousse à arrêter par les suplices un mal si contagieux dès sa naissance. Il donne ordre d'assembler des Soldats pour aller châtier cette troupe insensée, & pour couper la racine du mal.

Le Berger revient à la charge, & lui remontre qu'il va s'armer contre un Dieu puissant & implacable. Quoi donc, reprend le Roi, deviendrai-je l'esclave du caprice de mes sujets? non, dit le Berger : je me charge moi de ramener les Bacchantes sans violence. Penthée paroît surpris de cette proposition. Il croit y entrevoir une trahison couverte, & un concert secret dans ses sujets à fouler aux pieds son authorité. Enfin, le Berger lui propose d'être témoin lui-même de ces Orgies.

Le Roi accepte ce parti; & l'on voit par-là que sa raison commence à se troubler par le pouvoir secret de Bacchus. Car attaché à cette pensée qu'il a saisie tout à-coup, il brûle d'un désir insensé de voir ces cérémonies qu'il déteste. On

lui dit qu'il faut se déguiser comme les Bacchantes. Cette condition le choque d'abord : mais l'envie de tout voir & de se venger l'emporte. Il part avec le Berger, & Bacchus dit en le voïant partir : » Vas, malheureux, tu cours à ta perte.« Il avertit le Chœur que Penthée va être privé de la raison, & que Bacchus qui le réduit en cet état l'exposera bien-tôt à la risée de son peuple sous un habit de Bacchante, afin de le punir de ses impietés & de ses blasphêmes. Il prévient même une partie du dénouement. Car il dit nettement, que Penthée va être la victime de sa mere. » Alors, ajoûte-t'il, » il avoura, mais trop tard, que Bacchus est le plus doux & » en même tems le plus redoutable des Dieux. «

Les Bacchantes du Théatre sont dans l'impatience de célebrer les Orgies sacrées & de dompter leurs ennemis, comme l'ont fait les Thebaines. De-là, elles passent au souvenir de la punition qui menace Penthée. » Les Dieux, disent- » elles, poursuivent toujours les impies ; & le supplice pour » être lent n'en est pas moins assuré. « Enfin, elles ne regardent comme heureux que ceux qui menent une vie tranquille & pieuse. C'est l'Ode de l'Intermede.

ACTE IV.

Penthée reparoît, mais dans un équipage bien différent de celui de Roi, & dans une situation d'esprit bien contraire à celle où il étoit auparavant. Bacchus l'appelle avec dérision, & dit, qu'il croit reconnoître en lui une des filles de Cadmus. En effet, le Roi de Thebes est revêtu de la longue robbe, avec la ceinture qui l'entoure, & la releve. Il a sur la tête une espece de mitre bacchique avec la couronne de lierre. Il porte sur le dos le manteau de peau mouchetée, & le Thyrse en main a : *Quantùm mutatus ab illo* ! dans l'égarement d'esprit où il se trouve, » Je crois, s'écrie-t'il, voir » deux Soleils & deux Thebes. « C'est ce bel endroit d'Euripide que Virgile a traduit ainsi presque mot pour mot :

Æneid. l. 4. v. 464.

Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus
Et geminum Solem & duplices se ostendere Thebas.

a *C'est à peu près l'habit d'une Suivante de Bacchus gravée à la fin du troisiéme Tome. Voïés le Cyclope.*

Il ſemble même à Penthée que Bacchus eſt un taureau armé de cornes ; & Bacchus lui répond, qu'il voit à préſent très-juſte, & qu'il mérite d'être aſſocié aux partiſans des Orgies. C'eſt que Bacchus avoit, ſuivant la Fable, l'ornement des taureaux, comme un ſymbole de ſa force, & non pour un indice d'une certaine raillerie Françoiſe abſolument inconnuë aux Grecs & aux Latins.

PENTHE'E. Quel air me trouvés-vous ? celui d'Ino ou d'Agavé ?

BACCHUS. Je crois les voir elles-mêmes en vous voïant. Mais ſouffrés que j'arrange ces cheveux. Ce n'eſt pas ainſi que je les avois mis ſous la coëffure qui vous ceint le front.

PENTHE'E. C'eſt en m'agitant comme vous l'avés-vû, dans une danſe bacchique, que cette boucle s'eſt dérangée.

BACCHUS. Hé bien, c'eſt à moi de la rétablir dans ſon lieu, puiſque je me ſuis chargé de votre ajuſtement. Levés donc la tête.

PENTHE'E. Prenés ce ſoin. Car je vous ſuis déſormais dévoué.

BACCHUS. Votre ceinture flotte, & les plis de votre robbe ne deſcendent pas avec grace juſqu'aux pieds.

PENTHE'E. Oui, de ce côté-ci. Pour l'autre, cela va bien.

BACCHUS. Ne me regarderés-vous pas comme ami, lorſqu'heureuſement déſabuſé vous ſerés témoin de la modeſtie des Bacchantes ?

PENTHE'E. Oui ; mais pour les imiter mieux, dois-je tenir le Thyrſe de la main droite ou de la gauche ?

BACCHUS. C'eſt de la droite, en l'élevant en même-tems du pied droit. Je vous félicite d'avoir ſi promptement rappellé votre raiſon en ma faveur.

Cette Scene Comique montre trop que Penthée l'a perduë, la raiſon ; & il eſt aſſés étonnant qu'un Dieu jouë ſérieuſement cette cruelle Comédie : je dis cruelle ; car la fin en doit être bien ſanglante pour un Roi déja déshonoré par l'état où l'a mis Bacchus. Ce Dieu a même la barbarie de parer de ſes mains ſa victime, pour lui ôter en même-tems le Sceptre, l'honneur, & la vie. Comment les Païens pou-

voient-ils soutenir un pareil spectacle? la Fable avoit pris le dessus *a*. Penthée étoit coupable à leurs yeux; & il faut se monter à ces étranges idées, ou dire que les anciens n'avoient pas le sens commun. Alternative nécessaire, dont la seconde partie n'est pas soutenable après les grands traits que nous avons vûs d'eux.

Au reste, Penthée dit encore bien d'autres extravagances. Il demande s'il ne pourra pas enlever le mont Citheron, & les Bacchantes; question Pantagruélique: & on lui répond, qu'il le peut; mais qu'il doit par pitié épargner cette demeure des Nymphes & de Pan. Cela détermine Penthée à se contenter d'user d'artifice pour surprendre les Bacchantes, tandis qu'elles seront endormies, ainsi que des oiseaux dans leurs nids. » Oui, dit malignement Bacchus, » vous les prendrés, si vous-même n'êtes pris. « Penthée porte la folie & l'égarement jusqu'à vouloir passer ainsi équippé au travers de toute la ville pour faire voir qu'il ose seul entreprendre une si belle action. Il avoit oublié qu'avant sa manie, il avoit eû honte de se déguiser en femme, & qu'il vouloit du moins être conduit secrettement sur le mont Citheron. Le cruel de cette bizarre céremonie, c'est que Bacchus a l'inhumanité de lui dire » qu'il vole à un grand » combat, qui le couvrira d'une immortelle gloire; & qu'il » reviendra porté sur les bras de sa mere. Je veux vous con- » duire moi-même, ajoûte-t'il, & nous serons vainqueurs, » aussi-bien que le Dieu Bacchus. «

Le Chœur congédie Penthée à peu près de la même sorte, c'est-à-dire, qu'il prie les Furies d'aller en foule animer les filles de Cadmus à massacrer ce malheureux Roi devenu leur espion. Le Chœur imagine même la chose d'une maniere prophetique, comme s'il la voïoit de ses yeux. » Aga- » vé (disent ces femmes) appercevra son fils en embuscade.

---

a Ils ne consideroient en ceci que la Fable, dont ils sentoient mieux l'allégorie qne nous. Car il ne faut pas croire que ce détail fabuleux tel qu'il est exposé dans les Metamorphoses fût l'essence ou l'accessoire de leur religion. Ce n'étoit-là qu'une religion de Poësie, comme nous le ferons voir ailleurs. Ce qu'il y a de difficile, c'est d'allier le Paganisme réel avec les Fables qu'ils se permettoient sur les mêmes Dieux qu'ils adoroient.

» Incontinent elle criera à l'attentat, & les Ménades le sa-
» crifieront à leur rage. « Cela est étendu & vivement écrit, aussi-bien que les vœux du Chœur qui semble immoler Penthée par ses paroles, tandis que les Bacchantes l'immolent en effet.

L'intervalle entre le projet & l'execution est court. Un homme vient annoncer la mort de Pentheé. Le Chœur en triomphe hautement & releve le pouvoir de Bacchus. L'Officier cependant fait en entier son récit, que j'abbrége.
» Penthée accompagné de ce domestique & de l'étranger
» étoit arrivé au mont Citheron. Il se glisse dans un petit
» bois afin de n'être pas apperçû des Bacchantes qui étoient
» dans une vallée prochaine. Là, elles s'occupoient, les
» unes à parer leurs Thyrses de nouvelles branches de lier-
» re, & les autres à chanter alternativement des hymnes bac-
» chiques en dansant. Penthée qui ne les voïoit pas assés à
» son gré, veut monter sur une hauteur & grimper sur un
» arbre. Mais l'étranger lui épargne une partie de la peine.
» Il saisit une des branches les plus élevées d'un chêne, la
» plie sans effort jusqu'à terre, & aïant placé le Roi, il l'é-
» leve doucement jusqu'en haut. Mais, dit l'Officier, il est
» plûtôt vû des Bacchantes qu'il ne les voit. Pour l'étranger,
» il disparoît comme une éclair. A l'instant, on entend un
» cri dont le son imitoit la voix de Bacchus. *Cheres Compa-*
» *gnes, je vous livre le traître qui se rit de nos Orgies. Ven-*
» *gés-moi, vengés-vous.* Un feu sacré brille aussi-tôt & s'é-
» leve de la Terre aux Cieux. Les vents se taisent: l'air est
» tranquille; les feuilles ne sont plus agitées: & un silence
» religieux regne dans les bois d'alentour. Les Bacchantes
» qui n'avoient entendu qu'à demi les premiers cris, jettent
» les yeux de toutes parts, & animées par une seconde voix,
» elles reconnoissent le signal de Bacchus leur maître. Plus
» promptes que le vol des colombes, on les voit accourir
» toutes, Agavé & ses sœurs à leur tête, à travers les rochers
» & les torrens, comme si le Dieu les eût poussées de son
» souffle puissant. Au milieu de leur course, elles voïent
» Penthée. Elles s'arrêtent : leur fureur redouble : les pierres
» volent sur ce malheureux Roi. Les Thyrses même lancés

» avec force tiennent lieu d'autres armes. Mais en vain.
» Penthée ſe défendoit par ſa ſituation. Enfin, elles ſe met-
» tent à déraciner l'arbre. Agavé les y excite. Prenons, s'é-
» crie-t'elle, ce profane témoin de nos myſteres ſecrets, &
» gardons qu'il ne les révele. Toutes mettent la main à l'œu-
» vre. L'arbre après pluſieurs ſecouſſes eſt renverſé. Penthée
„ tombe avec lui. Il veut ſe dérober au ſort qui l'attend. Il
„ quitte la mitre qui lui couvre le front, pour tâcher de ſe
„ faire connoître à ſa mere. Il a recours aux ſupplications :
„ O ma mere, reconnoiſſés votre ſang. Mon erreur me coû-
„ teroit-elle la vie, & la perdrois-je par vos mains ? l'écu-
„ me coule des lévres d'Agavé. Ses yeux ſanglans roulent
„ d'une maniere horrible. Remplie du Dieu Bacchus, elle
„ n'entend, elle ne voit rien, elle n'eſt plus mere. Agavé
„ loin de ſentir ſes entrailles émûës, abbat Penthée, & lui
„ prenant un bras, elle le dérache & l'enleve ſans preſque
„ aucun effort. Bacchus lui inſpiroit une force ſecrette. Ino
„ de ſon côté déchire cet infortuné Prince. Antinoé & tou-
„ te la troupe l'entoure & s'élance ſur lui avec des cris épou-
„ ventables. Il a gémi tant qu'il a eû un reſte de vie : mais ſon
„ ſupplice a peu duré. Mis en pieces dans un inſtant, à peine
„ ſon corps a-t'il ſuffi à la rage de ces Furies. Ses membres
„ ſont diſperſés çà & là. Agavé porte la tête attachée à ſon
„ Thyrſe : gage affreux, qui va lui coûter bien des larmes. "

L'Officier ajoûte, qu'elle revient au Palais chargée de ce triſte trophée, & que pour lui il va ſe retirer, pour n'être pas encore témoin de cet horrible ſpectacle. Il conclut qu'il faut craindre & honorer les Dieux ; & il s'en va. Pour le Chœur, il triomphe de joïe en apprenant la victoire de Bacchus & la mort de Penthée.

ACTE V.

Agavé paroît ſur la Scene avec les reſtes de ſon fils qu'elle prend pour un lion déchiré de ſes mains. Elle vante cette victoire aux Bacchantes Phrygiennes, qui ont la cruauté de l'en féliciter. Cette Princeſſe qui n'eſt pas revenuë de ſon enthouſiaſme bacchique, les invite au feſtin où elle veut leur ſervir cette proïe. Elle ſoupire après le moment où elle re-

cevra le compliment de Penthée sur cet exploit, dont elle veut lui faire hommage dans la joïe du festin. Ce qu'il y a d'horrible, c'est que cette équivoque ne laisse pas d'être longue. Car le Chœur prie Agavé de faire voir sa proïe aux Citoïens; & Agavé les appelle pour être les spectateurs de son triomphe. Elle appelle même derechef Cadmus & Penthée, en montrant de toutes parts la tête du lion qu'elle croit avoir dompté.

Cadmus arrive suivi de ses Officiers, & chargé de quelques restes de son petit-fils, qu'il vient de recueillir lui-même sur le mont Citheron. Il y étoit allé, comme on sçait; mais dans un autre espoir que celui d'y trouver Penthée déchiré Il vient de rencontrer ses deux filles Ino & Antinoé encore furieuses, & il retrouve Agavé leur sœur dans le même état. „ Jouissés, mon pere, s'écrie-t'elle: jouissés du plai„ sir d'avoir mis au monde des filles aussi capables que nous „ de signaler vôtre nom, & de quitter l'écheveau pour de „ nobles exploits. C'est moi, sur tout, que vous devés féli„ citer, en voïant le prix de mon courage. Je l'apporre à vos „ pieds. Recevés cette tête pour la suspendre dans le Palais, „ & fier du triomphe de votre fille, faites un festin pompeux „ pour vos amis. Car enfin, pouvés-vous ne pas goûter une „ joïe bien flatteuse quand vous nous voïés après un si grand „ exploit? "

CADMUS. O douleur sans mesure! ô Dieux, il me manquoit de voir que mes filles fussent coupables de cet execrable attentat! cruelle, à quel sacrifice invités-vous les Dieux? à quel festin m'invités-vous moi-même avec les Thebains? malheureuses filles, & trop malheureux pere! O Bacchus, que ta vengeance est juste, mais quelle est terrible! tu n'as pas épargné ton propre sang.

AGAVE'. La vieillesse est toujours austere. La tristesse est son appanage. Puisse au moins mon fils me ressembler, & marcher sur les traces d'une mere belliqueuse! Mais, helas, il ne sçait que braver les Dieux. O mon pere, avertissons-le sérieusement de donner moins à sa dangereuse Philosophie. Mais où est-il? que ne l'appelle-t'on pour prendre part à ma gloire.

CADMUS. Ah, que vous serés toutes à plaindre, quand vous connoîtrés vos maux ! que ne pouvés-vous demeurer dans l'heureuse erreur où je vous vois !

AGAVE'. Quoi donc, quel mal avons-nous fait ?

CADMUS. Levés les yeux au Ciel, Madame.

AGAVE'. Hé bien ?

CADMUS. Paroît-il le même à vos regards ?

AGAVE'. Il me paroît plus serain que jamais.

CADMUS. Ah, vous n'êtes pas encore renduë à vous-même.

AGAVE'. Moi ? je ne comprens rien à vos paroles. Je m'apperçois seulement que mes sens se calment peu à peu.

CADMUS. Ecoutés donc & répondés.

AGAVE'. Revenuë à moi il ne me souvient plus de tout ce que je viens de vous dire.

CADMUS. Qui vous ai-je donné pour époux ?

AGAVE'. Echion, cet homme né des dents du serpent de Mars.

CADMUS. Quel gage de votre hymen en avés-vous reçû ?

AGAVE'. Penthée. Mais à quoi tend ce discours ?

CADMUS. Voïés donc ce que vous portés entre vos bras.

AGAVE'. C'est la tête d'un lion redoutable. Croïés-en mes compagnes.

CADMUS. Encore une fois, jettés les yeux sur cet objet. Un regard ne vous coûtera pas.

AGAVE' (*reconnoissant la tête de Penthée.*) Ah Ciel !

CADMUS. Voilà le lion que vous avés égorgé.

AGAVE'. Ah, Penthée !

CADMUS. Helas, vous le reconnoissés trop tard.

AGAVE'. Qui l'a tué ? comment est-il tombé entre mes mains ?

CADMUS. Affreuse verité, faut-il porter ton flambeau dans son esprit ?

AGAVE'. Parlés, mon pere. Je frémis : mon cœur est agité : n'importe, expliqués-vous.

CADMUS. C'est vous & vos sœurs qui l'avés tué.

AGAVE'. Dieux ! mais où ? est-ce dans le Palais ? est-ce ailleurs ?

CADMUS.

CADMUS. Au lieu fatal où fut déchiré Actéon.

AGAVE'. Hé, qui attiroit mon malheureux fils sur le mont Citheron?

CADMUS. Le desir de braver Bacchus & vos céremonies.

AGAVE'. Et comment nous y sommes-nous transportées nous-même?

CADMUS. Par une fureur bacchique qui a saisi toute la ville aussi-bien que vous.

AGAVE'. Ah, Bacchus, c'est donc toi qui m'as perduë!

CADMUS. Vous l'aviés offensé.

Agavé demande où est le corps de son fils. Cadmus dit qu'il en a avec peine rassemblé tous les restes sanglans. Il blâme l'impiété de Penthée; il le plaint, il le pleure; il voit les suites funestes de sa mort. Contraint de s'exiler, exposé aux derniers malheurs avec ses filles, il gémit sur le renversement de sa fortune & de son Thrône. Le Chœur même lui donne des pleurs. Enfin, l'on voit paroître le Dieu Bacchus qui se déclare l'autheur de tous ces maux. Il annonce à Cadmus sa destinée, c'est-à-dire un bannissement, des courses en Illyrie [a], des conquêtes, & sa metamorphose en serpent, en un mot, ce que décrit élegamment Ovide au quatriéme Livre des Métamorphoses, vers 562.

Le pere & la fille à la vûë de tant de malheurs s'abandonnent aux plaintes; & contraints de se séparer, l'un pour quitter entierement la Grece, l'autre pour sortir de Thebes avec ses sœurs, ils se font les plus tendres adieux. Agavé incertaine du lieu qu'elle choisira pour son asile, est du moins résoluë d'aller si loin qu'elle puisse perdre de vûë le mont impur de Citheron, qu'elle a arrosé du sang de son déplorable fils.

---

[a] Illyrie, grand païs de l'Europe, borné anciennement au Nord par les deux Pannonies, au Couchant par l'Istrie, au Midi par la mer Adriatique, & au Levant par la haute Mysie & la Macedoine.

LE CYCLOPE, Piece Satyrique.

Ce seroit ici son lieu, suivant l'ordre des Editions. Mais j'ai crû devoir le rejetter à la fin du troisiéme Volume.

LES HERACLIDES,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

d'Eschyle. CEtte piece est assés semblable pour la disposition des faits à celle des *Suppliantes*, & à celle d'*Hercule furieux*, quoique l'histoire en soit fort differente : car il s'agit ici des enfans d'Hercule. Mais de part & d'autre ce sont des personnes réduites à la derniere affliction, qu'on dérobe à la poursuite de leurs ennemis. Eurysthée, non content de voir Hercule mort, voulut exterminer les restes d'un nom si odieux pour lui. Il poursuivit les enfans de ce heros de climats en climats, & jusques dans le sein de la Grece, c'est-à-dire, à Athenes. Ils s'y étoient réfugiés autour d'un autel *. Les Atheniens prirent leur défense ; & Eurysthée fut la victime de la vengeance qu'il se préparoit à faire tomber sur eux.

ACTEURS.

Iolas. Coprée, envoyé d'Eurysthée. Demophon, Roi d'Athenes. Acamas, son frere, personnage muet. Macarie, fille d'Hercule. Alcmene, mere d'Hercule. Un esclave. Un Officier, Eurysthée Roi d'Argos. Chœur.

ACTE I.

Iolas, Ecuyer d'Hercule & son parent, se montre au milieu d'une troupe d'enfans en bas âge. Ils environnent un autel de Jupiter. Ce spectacle fait d'abord connoître une partie du sujet. Iolas prend la parole & explique le reste en

* C'étoit l'autel de Jupiter. Ils avoient recours à ce Dieu pour contrebalancer Junon, qui avoit animé Eurysthée contre Hercule & sa race, parce qu'Hercule étoit né d'un commerce furtif de Jupiter avec Alcmene.

forme de monologue. » Qu'un homme, dit-il, qui n'aime » que lui-même, est odieux ! La nature & l'équité veulent » qu'on se sacrifie pour ses proches. C'est cette loi natu- » relle qui me fit quitter Argos & toutes les douceurs de » la vie, pour m'associer aux travaux d'Hercule. C'est elle » qui m'engage à veiller au salut de ses enfans, sans songer » que j'ai besoin moi-même d'un liberateur. Helas, à peine » Hercule est-il monté aux Cieux, qu'Eurysthée a attenté » sur nos jours. Heureux de racheter notre vie par l'exil » nous fuyons. Mais le cruel ne cesse de nous poursuivre. » Il répand la terreur dans toutes les villes, & en bannit » la pitié. Fier du pouvoir dont il les ménace, il les con- » traint d'épouser ses fureurs, & de nous interdire les azy- » les sacrés. Leur politique interessée préfere son amitié à » la justice, & compte pour rien Hercule mort, Iolas sans » armée, & des enfans orphelins. Seul touché de leurs mal- » heurs, & compagnon de leur fuite, j'ai du moins la con- » solarion d'éviter de justes reproches. Nous voici à Mara- » thon. Ainsi à l'ombre de cet autel, nous n'avons d'espoir » que dans les fils de Thesée. Le sang qui les unit à Her- » cule leur fera sans doute respecter dans les enfans la mé- » moire du pere ; & ces objets doivent les attendrir. « En effet, outre ceux que montre Iolas hors du temple, il fait entendre qu'Alcmene tient les filles d'Hercule cachées dans l'interieur du temple même, & que Hyllus l'aîné de tous, accompagné de quelques-uns de ses freres, est allé cher- cher une autre ressource, en cas que l'azyle d'Athenes leur soit refusé.

Iolas interrompt ses plaintes, parce qu'il apperçoit Co- prée député d'Eurysthée qui vient droit à lui. » Chers en- » fans, s'écrie-t'il aussi-tôt, accourés vers moi, attachés- » vous à mes vêtemens : voici votre persecuteur. « L'ennui de tant d'erreurs coup sur coup sans pouvoir jouir d'un mo- ment de repos, tire de la bouche d'Iolas des imprécations contre Coprée & celui qui l'envoïe. Le Député insulte aux fugitifs. » Croïés-vous, leur dit-il, qu'il y ait un peuple » assés insensé pour se charger de toute la colere du Roi » d'Argos en soutenant votre foiblesse ? Partés, & venés

» recevoir le supplice qui vous attend. » Il s'agissoit de les lapider. Iolas allegue en sa faveur l'autel qu'il embrasse, & la liberté de l'Attique qui ne dépend en rien de L'Argolide. L'autre menace d'en venir à la force ouverte ; & comme il s'y dispose, Iolas implore à grands cris le secours de Jupiter & des habitans.

Il en paroit quelques-uns qui composent le chœur. Ce sont des vieillards de l'Attique. Cette scene sert à les instruire de la qualité des suppliants & de la violence qu'on leur fait. Le chœur en retarde l'effet jusqu'à ce que le Roi vienne. Il les suivoit de près, & on le voit paroître avec son frere Acamas. Demophon demande au chœur d'où viennent les cris qu'il a entendus, & qui sont les enfans qui entourent l'autel ?

Instruit de tout il écoute Coprée, qui lui déclare avec beaucoup de hauteur les volontés d'Eurysthée. A l'en croire, Demophon ne fera pas ce que n'ont osé faire les autres peuples de la Grece ; il aimera mieux s'attirer l'amitié que le courroux du Roi d'Argos. Cette harangue est plûtôt une menace & une déclaration de guerre, qu'une priere ; mais Demophon, sans se laisser gagner par les offres, ni effraïer par les menaces de l'ambassadeur, répond, en Roi équitable, qu'il ne sçauroit juger de cette affaire sans entendre les raisons des deux partis.

» Heureux païs, dit Iolas, ou du moins l'on nous accor« de ce qu'on nous a refusé ailleurs, la liberté de nous jus» tifier ! Mais, que dis-je ? nous n'avons plus rien desormais » à démêler avec le Roi d'Argos. Nous ne sommes plus » Argiens. Le décret qui nous bannit de notre patrie nous » rend la liberté. Nous sommes étrangers à son égard. « Que veut-il de plus ? Faut-il donc qu'un Argien éxilé de » son païs, le soit aussi de toute la Grece ? Athenes sera » du moins exceptée. Elle nous donnera un azyle, & la » crainte de déplaire à Eurysthée ne l'empêchera pas de ren» dre ce qu'elle doit aux enfans d'Hercule. Non, Athenes » n'est point une de ces villes timides que le nom du Roi » d'Argos fait trembler. C'est un Etat libre ; & il cesseroit » de l'être, s'il écoutoit Eurysthée. Le Génie des Atheniens

» m'est trop connu pour ne pas me persuader qu'ils préfé-
» reront la mort à la tache éternelle qu'ils feroient à leur
» nom. «

Il s'interrompt en cet endroit par la reflexion naturelle qui vient à l'esprit, à sçavoir que de pareils éloges sont interessés. Il se contente donc de faire observer aux deux Princes, que les enfans d'Hercule étant Pélopides, sont par conséquent leurs parens. Il ajoute, comme en passant, que la reconnoissance doit agir encore plus que la nature, puisqu'Hercule a tiré des enfers Thesée, pere des deux Rois d'Athenes. » Le retour que ces enfans attendent de vous, con-
» tinue Iolas, c'est de ne pas les livrer à leur ennemi; c'est de
» ne pas souffrir qu'il les arrache de cet autel. Quelle honte
» seroit-ce pour vous & pour Athenes! Jettés les yeux sur
» eux; ce sont des supplians, des exilés, des parens qui vous
» implorent: ce sont des enfans d'Hercule: c'est pour eux
» que j'embrasse vos genoux: daignés leur tenir lieu de
» parent ou d'ami, de pere ou de frere; & si vous l'aimés
» mieux de maitre: mais enfin dérobés-les au trepas. «

Le chœur est attendri par ce discours, & Demophon répond avec beaucoup de grandeur. » Je suis engagé par bien
» des raisons à ne pas rebuter des hôtes si chéris. Le respect
» dû à Jupiter (motif superieur à tout autre) le sang, la re-
» connoissance duë à leur pere, l'honneur enfin qu'on doit
» préférer au reste, tout m'oblige à vous secourir. « Il déclare donc à l'ambassadeur qu'il peut reporter cette réponse à son maître. Qu'au reste si Eurysthée a quelque sujet de se plaindre des Princes fugitifs, il sçaura lui faire justice; mais que jusques-là il ne souffrira pas que Coprée ose les enlever à force ouverte dans le sein d'un païs libre. L'ambassadeur conteste, & s'emporte jusqu'à tenter la violence. Demophon de son côté le ménace de repousser la force par la force. Le chœur blâme l'emportement de l'un & de l'autre: & le député revenu à lui se retire après avoir déclaré la guerre aux Atheniens. » L'armée, dit-il, est toute prête;
» bien-tôt vous verrés Eurysthée à la tête des Argiens. « Le chœur insinue qu'on va faire les préparatifs nécessaires pour la défense des enfans d'Hercule; & le reste de l'Acte se passe.

en remercimens fort tendres de la part d'Iolas, & en protestations obligeantes du côté de Démophon. Iolas appelle les petits Princes, & leur fait embrasser leur libérateur. » Souvenés-vous, dit-il ensuite à ces enfans, si jamais vous » retournés dans votre patrie, si vous parvenés un jour à la » gloire & aux grands biens de votre pere, alors souvenés-» vous que les Atheniens furent vos fidelles amis; & pour » prix de cette insigne faveur, gardés-vous de porter les » armes contre une ville que vous devés cherir tant que vous » vivrés. Hé, quoi de plus juste que d'honorer un peuple qui » n'a pas apprehendé d'attirer sur soi toutes les forces de » Mycenes pour proteger votre enfance, tandis qu'il n'a » vû dans vous que l'image de la foiblesse, de la misere & » de l'exil. Pour moi, grand Prince, j'étendrai ma recon-» noissance au-delà même du trepas, & descendu aux enfers » je raconterai vos bienfaits à Thesée &c. «

Demophon, pour mériter davantage ces éloges, se propose de rassembler ses troupes, d'envoïer ses espions, & avant toutes choses de faire un sacrifice pour consulter les Dieux. Cependant il invite ses nouveaux hôtes à entrer dans son palais. Mais Iolas ne veut point quitter l'autel jusqu'à ce que le combat soit terminé. L'intermede que fait le chœur n'est autre chose qu'une expression des sentimens naturels du peuple d'Athenes, au sujet de l'injustice d'Eurysthée, de la violence faite par son ambassadeur, & de la vengeance qu'on se promet d'en tirer par un heureux combat.

ACTE II.

Iolas, entre la crainte & l'esperance, voit entrer Demophon d'un air triste & embarrassé. Comme les malheureux sont portés à tout interpréter en mauvaise part, il se croit perdu, & il fait vivement plusieurs questions qui expriment ses fraïeurs. » Que me présage cette tristesse peinte » dans vos yeux? Venés-vous m'apprendre des nouvelles » de l'armée ennemie? Est-elle arrivée; ne l'est-elle pas? Que » m'annoncerés-vous? Helas! l'ambassadeur ennemi n'aura

» dit que trop vrai. Son maître a les Dieux pour lui : je ne » le sçai que trop par mon expérience. Ses airs menaçans » contre Athenes le font assés voir. Mais enfin (ajoute-t'il » dans la crainte de refroidir le Roi) Jupiter sçait confon- » dre l'orgueil. « Voilà des traits de l'antiquité. C'est la nature elle-même & sans fard. La réponse de Demophon est conforme à ces traits : car il ne répond pas tout d'un coup de maniere à suspendre les craintes d'Iolas. Il les entretient au contraire, ainsi que l'on va voir. » L'armée ennemie est » arrivée, dit-il; Eurysthée la commande ; j'en suis témoin » oculaire. Car ce n'est point par les yeux d'autrui qu'un » Roi guerrier doit voir l'ennemi. Toutefois les Argiens » ne se sont point encore répandus dans la campagne. Cam- » pés sur une colline, ils tâchent de nous reconnoître. C'est » à eux de voir comment & par où ils pourront nous atta- » quer. Pour moi, j'ai mis ordre à tout. La ville est en ar- » mes, & les victimes sont prêtes. Les sacrificateurs s'occu- » pent à faire autour de nos murs des expiations salutaires » pour nous & funestes aux ennemis. Pour moi, j'ai rassem- » blé tous les devins & consulté nos oracles. Les sentimens » sont partagés sur beaucoup d'articles ; mais tous convien- » nent en un point. C'est qu'on m'oblige d'immoler à Ce- » rès une fille née d'un pere illustre. Vous voïés mon ar- » deur à prendre en main vos interêts. Mais je suis pere & » Roi. Je ne puis ni sacrifier ma fille, ni contraindre au- » cun de mes sujets de faire un pareil sacrifice. Trouverés- » vous un pere qui le fasse volontairement ? Je ne vous ce- » lerai pas les murmures que cette nouvelle excite. La ville » se partage. Il est des citoyens qui conviennent que rien » n'est plus juste que de secourir des supplians : mais il en est » aussi qui commencent à m'accuser de témérité. Du reste » les choses sont au point, que si le sacrifice se fait au dé- » pens de l'Etat, je vois naître une guerre civile. C'est à » vous de songer comment l'on peut accorder votre salut » & ma gloire. Il faut vous délivrer ; mais sans m'exposer à » la haine de mon peuple. Car enfin je ne suis pas un Ty- » ran tel que ceux des barbares. La justice, & non ma vo- » lonté, est la regle de mon pouvoir. «

» Chers Princes, dit Iolas, en s'addressant aux enfans » d'Hercule, nous avons le destin d'un vaisseau échappé » de la tempête & qui fait naufrage au port. Espoir séduc- » teur, pourquoi m'as-tu si fort flatté, puisque tu devois » t'évanouir? Car, helas, ce n'est point à Demophon que » je dois m'en prendre. Est-il blâmable d'épargner le sang » de son peuple? Il n'en est pas moins notre bienfacteur, & » je ne serai pas ingrat: mais tout m'abandonne, & je ne » sçai quel parti choisir. Quels Dieux n'avons-nous pas » implorés? Quel azyle n'avons-nous pas inutilement cher- » ché? C'en est fait, mes enfans, il faut nous résoudre à » nous livrer à nos ennemis. Pour moi, je compte pour » rien ce que la mort à d'affreux, si ce n'est le plaisir que » leur causera mon trepas. Mais ce qui me déchire, c'est » votre destinée: c'est celle d'Alcmene trop malheureuse, » helas, d'avoir survêcu à son fils. Que m'ont servi tant de » fatigues pour vous sauver? Ah, qu'il eût mieux valu pour » nous, périr tout d'un coup par le dernier supplice! » Mais, grand Roi, vous pouvés nous secourir: car je ne » perds point encore l'esperance de sauver ces chers Prin- » ces. Livrés-moi pour eux aux Argiens. Par-là vous ga- » rantirés votre Etat d'une guerre, & vous les sauverés. La » vie ne m'est rien; & je sçai qu'Eurysthée en veut sur tou- » tes choses au fidelle compagnon d'Alcide. «

Je passe les refléxions du chœur dans les intervalles, parce qu'elles sont meilleures dans le spectacle même, que dans la suite d'une lecture. Demophon qui voit bien que la seule envie de sauver les restes d'Hercule, a suggeré à Iolas un conseil si peu recevable, lui répond qu'à la vérité ce dessein est noble & digne de son grand cœur: mais qu'Eurysthée n'est pas assés peu politique pour se contenter de verser le sang de l'ami d'Hercule; que le Roi d'Argos craint sur tout la vengeance des jeunes Princes devenus en âge de venger leur pere; que c'est ce danger qu'il veut prévenir par leur mort; qu'enfin c'est à Iolas même de trouver un dénoument à cet embarras, & que pour lui il ne voit aucun conseil propre à être proposé. C'est qu'il eût été contre la décence de proposer la mort d'une des filles d'Her-
cule

cule, & qu'Iolas devoit bien voir que l'oracle tomboit ſur elles.

Iolas ſeul s'abandonne à la douleur ; & ſes cris attirent Macarie une des filles d'Alcide. Elle ſort du temple avec cette bienſéance que nous avons tant de fois remarquée chés les Grecs. Elle s'excuſe d'abord de ſa hardieſſe à paroître en public. Ce ſont les cris d'Iolas, & l'incertitude de la deſtinée de ſes freres, qui l'obligent de ſe montrer. Iolas lui dit en peu de mots la ſituation de leurs affaires, & l'embarras que cauſent les Dieux en demandant une illuſtre victime.

Macarie inſtruite de cet incident, reprend auſſi-tôt : » Notre ſalut dépend-il de cela ſeul ? "

IOLAS. De cela ſeul : car du reſte, tout nous eſt favorable.

MACARIE *a*. Hé bien, ne craignés donc plus l'armée d'Argos. Voici la victime : c'eſt moi. Je me livre volontairement à la mort, & je vous épargne l'embarras de déterminer votre choix. Rien n'eſt plus juſte. Hé, que diroit-on de nous, ſi l'on voïoit d'un côté un peuple entier s'expoſer en notre faveur au péril, dont il ne tient qu'à nous de le préſerver, & de l'autre, des fugitifs ingrats qui redouteroient la mort ? Il n'en ſera pas ainſi. Il ſeroit beau de voir les enfans d'Hercule aſſés malheureux pour gémir au pied des autels, & aſſés lâches pour craindre le trépas. Il ſeroit beau qu'Athenes fût vainçuë, & qu'il lui en coutât encore une victime, ſans que nous échappaſſions aux mains des ennemis. Mais quoi ? je veux qu'en fuïant nous pûſſions eſ-

a Macarie s'offre à la mort. Euripide a pris cet Epiſode ainſi que le teſte, dans les tradirions anciennes, dont Pauſanias parle ainſi (*in Atticis*) » Il y a encore à » Marathon une fontaine pommée Ma- » carie, dont on rapporte cette particu- » larité. Hercule fuïant de Tirynthe pour » ſe dérober à la fureur d'Euryſthée, ſe » retira chés Ceyx, Roi de Trachine & » ſon ami. Après la mort d'Hercule, Eu- » ryſthée recherchant les enfans de ce » heros, Ceyx ſe crut trop foible pour les » défendre, & les envoïa à Theſée, qui » étoit en état de le faire. Ces ſupplians » arrivent à Athenes. Euryſthée les rede- » mande. Theſée refuſe de les livrer. Les » Peloponneſiens font la guerre aux A- » theniens. L'oracle ayant declaré que les » Atheniens ne pourroient remporter la » victoire, ſi un des enfans d'Hercule ne » s'offroit volontairement à la mort, Ma- » carie, fille d'Alcide & de Dejanire, ſe » dévoua. Par ſa mort elle donna la vic- » toire aux Atheniens, & ſon nom à la » Fontaine. "

perer un autre azile. Quelle honte feroit-ce pour moi de m'entendre dire : Que venés-vous faire avec ces rameaux de fupplians ? Retirés-vous, & ne nous rendés point complices de votre lâcheté & de vos malheurs ; la pitié ne s'étend point fur des cœurs lâches. Que dis-je ? fi je fauvois mes jours aux dépens de mes freres, en ferois-je plus heureufe ? J'aurois le fort de ceux qui en ufent ainfi. Quel époux voudroit s'unir à mon infortune ? Je mérite une autre deftinée. Toute autre qui ne feroit pas fille d'Hercule pourroit peut-être prendre un parti contraire. Mais je fçai trop à quoi m'engage mon nom. Conduifés-moi à l'autel ; couronnés-moi en victime, & foïés vainqueurs ; c'eft tout ce que je veux. Mon cœur eft prêt : je m'en fais honneur, & je declare que je meurs librement pour le falut de mes freres, & pour ma gloire. Pourrois-je prendre un deffein plus glorieux ?

IOLAS. Je reconnois le fang d'Hercule. Son feu divin anime votre courage, comme fon fang coule dans vos veines. Je ne puis ni blâmer votre difcours, ni foufcrire à votre deffein. Voici une penfée qui me paroît plus jufte. Faifons venir vos fœurs, & que le fort décide de la victime.

MACARIE. Que parlés-vous de fort ? S'il eft notre arbitre, le trépas n'eft plus volontaire, & la victime perd fon prix. Je m'offre moi-même à mourir. Acceptés, fi vous le jugés à propos, une mort volontaire : mais j'y renonce, s'il faut la fubir par l'arrêt du deftin.

IOLAS. Dieux ! quels fentimens ! Elle fe furpaffe ellemême en générofité. Hé bien, vous fauverés vos freres en mourant, je le vois ; mais je n'ofe ni vous le prefcrire, ni vous en détourner.

MECARIE. Ce filence eft fage, & il me vaut un ordre. Ne craignés point que mon fang retombe fur vous. C'eft de mon plein gré que je vole à l'autel. Suivés-moi feulement. Je veux expirer dans vos bras. C'eft à vous de me revêtir des ornemens funebres, puifque je me fais victime pour ne pas faire rougir le heros qui m'a donné le jour.

IOLAS. Non, ma fille, je ne puis être témoin de ta mort.

MACARIE. Du moins faites que je meurs entre les mains des femmes.

IOLAS. Princeſſe infortunée ! Allés, vos vœux ſeront ſatisfaits. Je ſerois le dernier des humains, ſi votre pompe funebre ne répondoit pas à la grandeur de votre courage. Vit-on jamais une Princeſſe plus déplorable ? Approchés, & du moins recevons vos dernieres paroles.

MACARIE. Recevés donc mes adieux, ſage vieillard. Inſpirés à mes freres une ſageſſe égale à la vôtre. Seule elle ſuffira pour leur bonheur. Vivés & ne ſongés qu'à garantir leurs jours en ménageant les vôtres. Ils ſont vos enfans. Vous leur avés ſervi de pere ; & c'eſt pour eux que je meurs. Et vous, chers enfans, puiſſiés-vous être plus heureux, & puiſſe ma mort vous procurer une félicité conforme à mes ſouhaits. Honorés Iolas, Alcmene, & les Atheniens. Egalés, s'il ſe peut, votre reconnoiſſance à leurs bienfaits : & ſi les Dieux touchés de vos malheurs, vous rétabliſſent un jour dans votre patrie, rappellés-vous alors quels honneurs funebres mérite une ſœur, dont le ſacrifice aura procuré votre conſervation. Les monumens dont vous honorerés mon Ombre, me tiendront lieu d'époux & d'enfans, ſi pourtant il y a quelque douceur parmi les morts. Au moins puiſſai-je y trouver l'exemption des maux ! Car, helas, ſi étant deſtinés à la mort, nous ſommes encore malheureux au-delà du trépas, que deviendront les humains, puiſque le tombeau paſſe pour l'unique azyle des infortunés !

IOLAS. Trop généreuſe fille, comptés ſur une gloire qui ne mourra point. Nos ſoins ſçauront l'éterniſer. Adieu, je ne vous parle plus, & je crains de profaner par un plus long entretien une victime conſacrée à Proſerpine. *a*

Macarie ſe retire & Iolas pourſuit.

Mes enfans, je ſuccombe à la violence que je me ſuis faite ; ſoutenés-moi ; couvrés mes yeux de mes vêtemens, & laiſſés moi en proïe à ma douleur. Cruelle néceſſité ! je livre votre ſœur à la mort : mais il falloit vous ſauver.

---

a Ces dernieres paroles ſont remarquables. Elles juſtifient bien ce que j'ai dit d'Achille (dans Iphigenie en Aulide) il laiſſe mourir celle qu'il aimoit, parce qu'elle s'étoit conſacrée à Pluton. Achille joue à proportion le même rôle qu'Iolas. Il en coutoit à ſon cœur ; mais il falloit obéir, & reſpecter un dévoument volontaire.

Le chœur s'entretient sur ce qu'il vient de voir, matiere à refléxions, sur-tout pour les Grecs qui attribuoient tout à la destinée. Il tâche ensuite de consoler Iolas par le souvenir de la gloire dont Macarie va se couvrir par une action si belle & si héroïque.

ACTE III.

Un esclave demande où sont Iolas & Alcmene. C'est qu'il n'apperçoit pas le premier qui est couché à terre, ni la Princesse qui est restée dans le temple. Iolas toujours attentif au moindre bruit, comme si l'on venoit lui annoncer de nouveaux malheurs, se leve & répond à l'esclave. Mais celui-ci montre de la surprise de voir ce vieillard plongé dans une si profonde tristesse. En vain il tâche d'en pénétrer le sujet. Iolas ne déclare point que c'est le sacrifice de Macarie. Il affecte même de cacher son chagrin, d'en alleguer des causes générales, & d'éluder les questions de l'esclave. Cela est apparemment ménagé pour cacher la mort de la Princesse, & pour justifier ce qu'on verra dans la suite, à sçavoir que dans les trois autres Actes il n'est plus question de Macarie. On n'en parle plus en effet, & il faut convenir qu'il est bien difficile de deviner d'où vient ce silence profond. A la verité Alcmene est censée ignorer ce fait: mais se peut-il faire qu'elle l'ignore jusqu'à la fin? La difficulté est grande: mais que ce soit un défaut, ou non, l'esclave est aussi peu instruit qu'Alcmene sur le sujet du chagrin qui dévore Iolas.

Le courrier se fait connoître pour un homme à Hyllus fils aîné d'Hercule, & il vient, dit-il, annoncer d'heureuses nouvelles. Cela engage Iolas à inviter Alcmene à sortir du temple, afin de calmer ses inquiétudes touchant Hyllus. Elle sort; mais elle craint tout à cause des cris qu'elle a entendus, tant la mauvaise fortune est soupçonneuse! Elle s'imagine voir dans l'esclave un nouveau député d'Eurysthée prêt à enlever ses petits-fils. Détrompée de cette erreur, elle apprend que Hyllus revient des païs voisins avec une armée qu'il a trouvé moïen d'assembler. Elle est déja ran-

gée avec celle des Atheniens, & les victimes sont déja loin des rangs? mot remarquable pour excuser le silence des acteurs sur Macarie. L'esclave ignore que c'est elle qu'on va sacrifier; il ne peut donc en instruire Alcmene. Mais pourquoi Alcmene, si inquiette sur le sort d'Hyllus, n'a-t'elle aucune inquiétude sur sa fille, qui l'a quittée depuis peu, & qu'elle ne revoit plus? Elle suppose apparemment qu'elle n'est pas éloignée, & elle ne soupçonne pas qu'elle se soit dévouée pour le salut de ses freres.

Quoiqu'il en soit, comme l'esclave se dispose à retourner vers son maître, Iolas dit qu'il veut l'accompagner & combattre. Son extrême vieillesse oblige les autres acteurs à l'en détourner. Mais en vain. Il ordonne qu'on lui apporte des armes qui sont suspendues dans le temple. Cependant Alcmene tâche de le retenir par un motif plus fort. » Voulés-vous, dit-elle, me laisser sans appui avec ces enfans? «

IOLAS. C'est à moi de combattre, & à vous de les proteger.

ALCMENE. Mais si vous mourés que devenons-nous?

IOLAS. Vous tiendrés lieu de mere à ceux qui me survivront.

ALCMENE. Et si le destin leur est contraire?

IOLAS. Ne craignés rien. Les Atheniens ne vous livreront pas.

ALCMENE. C'est donc là le seul espoir que vous me laissés.

Iolas assûre à la Reine que Jupiter son amant veille sur elle, & qu'il ne lui est pas permis d'en douter. C'est une espece d'inspiration qui le saisit, & qui l'engage à se trouver au combat malgré sa vieillesse.

L'esclave revient avec toute l'armure nécessaire, pour en charger le vieillard: mais il l'avertit qu'il n'aura pas le loisir de s'armer, si ce n'est dans le lieu même du combat; que les ennemis pressent, & qu'il est tems de s'avancer. Iolas se rend à cette raison: mais il est si accablé du poids des années, qu'il faut le soutenir pour le conduire au champ de bataille. Tout cela prépare un prodige qui entrera dans

le dénoument. Iolas se retire enfin en faisant le même souhair qu'Enrellus dans Virgile.

Aeneid. l. 8. v. 560.

O mihi præteritos referat si Jupiter annos,
Qualis eram, &c.

» O si les Dieux me rendoient la force que j'avois dans » mes premieres années ! &c. Le chœur finit cet Acte par des vœux qu'il addresse à Minerve & à Jupiter, pour le succès du combat. C'est une hymne à l'ordinaire avec les mêmes cérémonies. L'on voit que cet Acte n'est ménagé que pour donner une vrai-semblance au combat qui se prépare, & dont les préparatifs demandoient quelqu'intervalle.

ACTE IV.

L'esclave d'Hyllus s'empresse d'aborder Alcmene pour lui dire des nouvelles de la bataille. « Nous sommes vain» queurs, s'écrie-t'il ; & l'on dresse déja les trophées. « Alcmene au comble de sa joye, promet la liberté à cet esclave en faveur d'une nouvelle si interessante. Puis elle entre dans le détail : elle s'informe sur tout d'Iolas. » Je vais, dit » l'esclave, vous éclaircir ces prodiges. Les deux armées » étoient rangées en bataille, quand Hyllus, descendu de » son char, s'est avancé. Eurysthée, a t'il dit, pourquoi ex» poser pour vous seul tant de braves soldats ? Mycenes » perdra peu en se privant d'un seul. Combattons vous & » moi. Ma vie ou la vôtre termineront la querelle. Ou vous » enleverés les enfans d'Hercule, ou je jouirai avec eux des » biens & des honneurs de mon pere. Les Argiens y con» sentent ; ils trouvent ce parti digne du courage de Hyl» lus : mais le lâche Eurysthée, sans égard à sa gloire, & » aux sentimens de ses soldats, refuse de se commettre ; » tandis qu'il ne rougit pas de poursuivre des Princes plus » courageux que lui. Hyllus lassé d'attendre, se voit con» traint de se retirer vers ses troupes. On immole la victi» me. Le sang ruisselle, & annonce la victoire. On monte » sur les chars ; on se couvre de boucliers. «

Il est à remarquer que l'esclave ne dit pas quelle est la

victime. Il marque seulement que c'est une victime humaine; & le spectateur devoit sentir que c'étoit Macarie: mais comme la victime étoit loin des rangs, ainsi qu'on l'a dit, l'esclave ignoroit qui ce pouvoit être: & le secret étoit entre Iolas & le chœur. En effet, si Alcmene en eût sçu quelque chose, Euripide seroit inexcusable de donner tant d'insensibilité à cette Princesse. Il est déja trop étonnant qu'un sacrifice si capable d'interesser, n'occupe qu'un Acte sans qu'il en soit mention depuis.

» Le Roi d'Athenes (continuë l'esclave) a parlé en Roi à » ses sujets. Citoyens, leur a-t'il dit, c'est à vous de défen» dre le païs qui vous a vû naître. Eurysthée à l'envi en » disoit autant à son armée. Au son des trompettes Tyrrhe» niennes on s'approche, on se choque. Le bruit des bou» cliers & les cris confus retentissent dans l'air. Le premier » choc nous ébranle. Mais les Argiens se retirent. On se » mêle, & l'on commence les combats d'homme à homme. » Le carnage est grand de part & d'autre. Cependant on » n'entend que ces mots: *vengés Athenes*, *vengés l'Argolide*. » Enfin, après mille efforts redoublés, nous mettons en fuite » les ennemis. Alors Iolas voïant Hyllus s'exposer hors de » son rang, le presse à grand cris de le recevoir sur son char. » Iolas prend les rênes & pousse les coursiers droit à Eu» rysthée. D'autres vous parleront sur les bruits publics: » mais voici ce que j'ai vû moi-même. Iolas passoit proche » de Pallene, lieu consacré à Minerve; il apperçoit le char » du Roi d'Argos. Incontinent il invoque Jupiter & la » Déesse Hebé; il les prie de le rajeunir pour un jour, afin » de venger Hercule. Prodige incroïable! On voit à l'ins» tant deux astres s'arrêter sur le char de Hyllus, & le cou» vrir d'un nuage épais. C'étoient (disent les sages) Hercule » lui-même & son épouse Hebé. Le nuage se dissipe, & l'on » voit Iolas en sortir sous la forme d'un jeune homme plein » de vigueur & de feu. Il vole vers Eurysthée. Il le rencon» tre aux rochers de Sçiron. Il le saisit dans son char, & lui » liant les mains, il amene captif ce Prince auparavant si » fier & en apparence si heureux, comme pour apprendre » aux mortels à craindre les revers, & à ne prononcer sur

» le bonheur d'un homme qu'après son trépas. «

Le chœur & la mere d'Hercule transportés de joïe par le recit d'une victoire si complette, rendent des actions de graces à Jupiter. Alcmene sur-tout, que l'excès de ses malheurs avoit portée à accuser ce Dieu de lenteur à la secourir, après l'avoir aimée autrefois, le remercie en goûtant sa liberté, quoique tardive, comme Tityre dans Virgile.

Virg. Eclog. I.

Libertas quæ sera tamen respexit inertem.

Elle demande cependant à l'esclave pourquoi Iolas n'a pas tué leur ennemi. Il répond que c'est par égard pour Alcmene, à qui on veut le présenter vivant, & par haine pour Eurysthée, à qui cette confusion sera moins supportable que n'eût été une mort précipitée. L'esclave sort content, parce que la Reine le rend libre, suivant sa promesse; & le chœur occupe le reste de la scene, en marquant la part qu'il prend au bonheur de ses nouveaux hôtes, à l'apothéose d'Hercule, & à l'humiliation du superbe Eurysthée.

ACTE V.

Un Officier amene Eurysthée chargé de chaines. Hyllus & Iolas l'envoïent à Alcmene, afin qu'elle en dispose au gré de sa vengeance. Cet Acte n'a rien qui nous interesse aujourd'hui. Il étoit fait pour Athenes, aussi-bien que toute la piece, dans laquelle cette République est extrêmement flattée. Voici ce dont il s'agit.

Alcmene, après des reproches capables de couvrir Eurysthée de honte, le condamne à la mort: mais le chœur Athenien s'y oppose, parce que, suivant la coutume d'Athenes, on se faisoit scrupule de tuer de sang froid un prisonnier de guerre, coutume bien conforme à l'humanité.

La Reine, suivant les principes des païens, devoit souhaiter & poursuivre la mort de son plus cruel ennemi, dont la vie étoit entre ses mains: mais suivant les loix de l'Etat, Eurysthée devoit être épargné en qualité de captif.

Cela

Cela cause une contestation entre Alcmene & le chœur ; desorte qu'Eurysthée prend la parole & fait en sa faveur un discours artificieux. Il proteste qu'il ne craint point la mort, & qu'il ne prétend pas sauver ses jours au dépens de sa gloire ; que, s'il se justifie, c'est uniquement pour mettre son honneur à couvert ; que, c'est à Junon plus qu'à lui qu'on doit imputer sa haine pour Hercule & pour ses enfans. Car telle est l'excuse ordinaire des anciens. Le destin ou les Dieux étoient toujours coupables des forfaits des hommes. *a* Helene s'excuse de cette maniere dans la Tragédie des *Troïennes* ; & Phedre en use de même dans celle d'*Hippolyte*. Mais il paroît que ces mêmes anciens ne se païoient point de cette excuse. Car, quoiqu'Eurysthée conclue assés bien qu'ayant eû le malheur de ne pas recevoir la mort qu'il cherchoit dans le combat, il est à couvert du supplice, selon l'usage d'Athenes : cependant Alcmene persiste à le condamner, tandis que le chœur l'absout. Elle trouve donc le moïen d'accorder ce qu'elle doit aux Atheniens & à sa vengeance. » Qu'il meurt, dit-elle, & je rendrai son » corps aux Argiens. « Eurysthée furieux y consent, & par un trait de désespoir prophétique, il déclare aux Atheniens qu'ils n'ont qu'à laisser agir le courroux d'Alcmene ; que s'il meurt, ils l'inhumeront proche de la Minerve de Pallene ; que son tombeau sera fatal aux Heraclides, & favorable aux Atheniens, quand la postérité d'Hercule, oubliant les bienfaits d'Athenes, osera un jour l'attaquer *b*.

Nous avons parlé de cette fatalité des tombeaux au sujet d'Oedipe à Colone. Cet interêt superstitieux & politique est le but de la Tragédie des Heraclides. Alcmene plus fidelle à sa vengeance que touchée des menaces d'Eurysthée, dit au chœur. » Pourquoi balancés-vous à le sacrifier, puis» que les destins vous feront tirer de si grands avantages

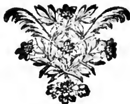
---

a Voïés les Troyennes, Tom. 2. p. 580. & l'Hippolyte, Tom. 1. p. 332. &c.

b Cette piece a le même but, & apparemment les mêmes allusions d'interêts d'Etat, que celle des Suppliantes d'Euripide. Tom. 2. p. 534.

» de sa mort ? « Le chœur abandonne la victime, persuadé que son sang ne retombera point sur Athenes, & l'on enleve Eurysthée pour l'immoler.

Il est moins nécessaire de faire sentir ici ce qui doit choquer tout lecteur François, que de l'engager à se rappeller ce qu'on a dit tant de fois sur la nécessité indispensable de se monter, autant qu'il est possible, aux idées Atheniennes.



HELENE,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

CE n'est plus ici Helene à Troye. C'est Helene en Egypte. Pour déveloper cette étrange histoire, & le sujet de la Piece, je vais suivre le prologue, où Helene elle-même en fait l'exposé; le reste se connoîtra peu à peu par la suite des Actes.

Cette histoire est fort confuse. Herodote la rapporte fort au long (*Euterpe ou l. 2.*) telle qu'il l'avoit apprise des Prêtres d'Egypte. Euripide y ajoûte des traditions fabuleuses. Pour faire voir la différence de l'Historien avec le Poëte, je ne puis mieux faire que d'alléguer ici l'extrait que Mr. Rollin a donné de ce morceau d'Herodote, dans son excellent abregé de l'*Histoire ancienne des Egyptiens*, &c. Paris 1730. à l'article de Protée, pag. 141.

» *Protée* étoit de Memphis, où du tems d'Herodote, on » voïoit encore son Temple, dans lequel il y avoit une cha- » pelle dédiée à Venus l'étrangere. On conjecture que c'é- » toit Helene. Du tems de ce Roi, Paris le Troyen retour- » nant chés lui avec Helene qu'il avoit ravie, fut poussé par » la tempête à une des embouchures du Nil, appellée Cano- » pe. De-là, il fut conduit à Memphis devant Protée, qui » lui reprocha fortement le crime & la lâche perfidie dont » il s'étoit rendu coupable, en enlevant la femme de son » hôte, & avec elle tous les biens qu'il avoit trouvés dans sa » maison. Il ajoûta, qu'il ne s'abstenoit de le faire mourir, » comme son crime le meritoit, que parce que les Egyptiens » évitoient de souiller leurs mains dans le sang des étrangers: » qu'il retiendroit Helene avec toutes ses richesses, pour les » restituer à leur légitime possesseur: que pour lui, il eût à » sortir de ses Etats dans l'espace de trois jours, faute de » quoi, il seroit traité comme ennemi. Paris continua sa » route & arriva à Troye. L'armée des Grecs l'y suivit de

„ près. Elle commença par sommer les Troyens de leur rendre Helene & toutes les richesses qu'on avoit emportées „ avec elle. Ils répondirent que ni cette Princesse, ni ses „ biens n'étoient point dans cette ville. Quelle apparence „ en effet, remarque Herodote, que Priam, ce Vieillard si „ sage, eût mieux aimé voir périr sous ses yeux ses enfans & „ sa patrie, que de donner aux Grecs une satisfaction aussi „ juste que celle qu'ils lui demandoient? mais ils eurent beau „ affirmer avec serment qu'Helene n'étoit point dans la ville. Les Grecs persuadés qu'on se moquoit d'eux, persisterent opiniâtrément à ne les point croire : la Divinité, „ ajoûte encore le même Historien, voulant que les Troyens „ par la destruction entiere de leur Empire, apprissent à „ l'Univers, *que les Dieux vengent les grands crimes d'une* „ *maniere éclattante*. Menelas à son retour passa en Egypte „ chés le Roi Protée, qui lui rendit Helene avec toutes ses „ richesses. Herodote prouve par quelques passages d'Homere, que le voïage de Paris en Egypte n'étoit point inconnu à ce Poëte."

ACTE PREMIER.

La Scene représente un Palais sur les bords d'un fleuve. Helene fait d'abord entendre que ce fleuve est le Nil; que la terre qu'elle habite est l'Isle de Pharos *a*; que Protée ancien Roi d'Egypte avoit fixé sa demeure dans cette Isle; qu'il avoit épousé une Nereïde nommée Psamathé, après qu'elle eût quitté Eole; & qu'il avoit eû de cette Déesse le Prince Theoclymene nouveau Roi d'Egypte, & la Princesse Theonoé Prophetesse, ainsi que le déclare son nom Grec.

Helene se fait connoître à son tour, comme fille de Tyndare & de Leda. Elle raconte même l'histoire de Paris; mais d'une maniere un peu différente de la Fable ordinaire. Car après le jugement de ce Berger sur la beauté des trois Déesses, on sçait que, pour récompense d'avoir donné le prix à Venus, Paris devoit épouser Helene, & qu'il la ravit à Me-

a Pharos, Isle d'Egypte, vis-à-vis d'Alexandrie.

nelas; ce qui fut l'origine de la guerre de Troye. Ici ce n'est plus cela. Car Helene proteste que ce n'est point elle qui fut enlevée, mais un fantôme tout semblable à elle : & cela parce que Junon piquée de voir Venus remporter la palme de la beauté voulut tromper Paris par cette fausse apparence d'Helene. Cette erreur, dit-elle, devint toutefois bien funeste à la Grece & à la Phrygie. Car il n'y a eû ni Phrygien, ni Grec qui n'ait crû voir Helene dans Troye. Cependant des milliers d'hommes ont été les victimes d'une guerre de dix ans; Troye est devenuë la proïe des flammes, & toute la Grece a été bouleversée par un fantôme *a*.

Helene touchée des maux que cette erreur a causés & de la tache qui rend son nom execrable à toute la terre, se plaint d'être obligée de voir encore le jour. Mais le Dieu Mercure lui a promis que son mari la reverroit & lui rendroit son amitié; cet Oracle la soutient encore. Ce qui l'accable c'est l'amour que le fils de Protée sent pour elle. Tant que Protée a vécu, il a respecté la vertu d'Helene. Mais le fils moins respectueux que le pere ne la laisse plus joüir de sa liberté. Il veut en faire son épouse; & c'est pour prévenir ce malheur, & pour conserver une fidelité inviolable à Menelas, qu'elle se jette sur le tombeau de Protée pour prier l'Ombre de ce Prince de la dérober à la passion de son fils Theoclymene qui regne après lui. Voilà ce que nous n'avons point encore vû chés les Poëtes Grecs, Helene vertueuse. Cette seconde tradition venoit apparemment des Lacedemoniens qui étoient interessés à faire croire cette Fable, pour sauver l'honneur & d'Helene si décriée par toute la Grece, & de Menelas qui avoit eû la foiblesse de se racommoder avec elle après l'avoir recouvrée. Ces sortes de traditions étoient bonnes pour le Théatre, quoiqu'on sçût bien à quoi s'en tenir quant à l'histoire. C'étoit en partie pour les Atheniens ce que la Fable est pour nous sans restriction.

Tandis qu'Helene se plaint, un étranger s'arrête, & de-

a Platon l. 9. de la République, compare les hommes qui courent après des plaisirs vains & passagers, aux Troyens qui combattoient, (selon Stesichore qu'il cite,) pour le fantôme d'Helene, croïant avoir la vraïe Helene qu'ils n'avoient pas.

mande quel eſt ce Palais. Puis appercevant la Princeſſe: » Dieux, dit-il, quel objet vient de frapper ma vûë? eſt-ce » une ſeconde Helene? « Il ſe ſent ſaiſi de la même indignation que le fut Enée, quand il la rencontra au milieu de Troye en flammes. Ce n'eſt que le reſpect qu'il a pour une terre étrangere qui l'empêche de la tuer. La Princeſſe lui dit, » pourquoi, ô étranger, me haiſſés-vous comme l'épouſe de » Menelas? ſuis-je coupable de lui reſſembler? « L'étranger lui demande pardon de ce premier mouvement. » Mais que » voulés-vous, ajoûte-t'il? l'épouſe de Menelas eſt ſi odieuſe » à tous les Grecs que vous devés excuſer mon emportement » qui n'a pas été libre. « Helene profite de ce moment pour lier la converſation. Elle ſe fait vers à vers, mais non *à coups de ſentences*, comme dit P. Corneille *a*.

Il a raiſon de blâmer cette affectation de Seneque. Mais je m'étonne qu'il mette Euripide de la partie, puiſque ce Poëte dans ces ſortes d'entretiens ne met preſque jamais de ſentences. Du reſte, quand la Scene n'eſt pas trop longue, ce n'eſt pas un défaut que chaque Acteur ne diſe qu'un vers à la fois. C'eſt plûtôt une beauté veritable, puiſque la Scene imite alors la vivacité des converſations intereſſantes: & Corneille lui-même a trop bien emploïé cet art pour avoir droit de le blâmer ici dans Euripide.

La converſation dont nous parlons intereſſe extrêmement. Car Helene ne ſe fait pas connoître, au lieu que l'étranger lui apprend qu'il eſt un Prince Grec, exilé de ſa patrie, & contraint de chercher un aſile en Egypte. C'eſt Teucer frere d'Ajax. Il raconte non ſeulement l'hiſtoire de ſon frere, que le dépit d'avoir perdu les armes d'Achille, avoit porté à ſe donner la mort, les ſuites de cette mort, & ſon exil; mais encore toute l'hiſtoire de Troye qui étoit inconnuë à la vraïe Helene.

Comme cette Princeſſe garde toujours l'*incognito* avec Teucer, elle a le plaiſir de s'entendre conter à elle-même les avantures de la fauſſe Helene. Teucer aſſure qu'il l'a vûë traînée violemment par ſon époux, & placée dans un vaiſ-

a *Voïés l'examen de la* Suivante *Comédie de P. Corneille.*

ſeau pour aller en Grece. Mais il ne ſçait ce que Menelas eſt devenu, parce que les vents contraires ont diſperſé la flotte ſur la mer Egée. » La Renommée, dit-il, publie que ce » Prince eſt mort. « Cela fait ſoupirer Helene. Mais elle cache ſa douleur pour ne ſe pas découvrir. Elle apprend encore que Leda ſa mere a terminé ſes jours par ſes mains ; & que Caſtor & Pollux après un ſemblable Deſtin ont été mis aux rang des Aſtres. Enfin, Teucer déclarant que le but de ſon voïage à Pharos eſt de conſulter la Propheteſſe Theonoé ſur l'expedition à laquelle il ſe diſpoſe, (car Apollon lui avoit prédit qu'il bâtiroit à Chypre une autre Salamine *a*,) Helene lui ſouhaite un heureux ſuccès : mais en même-tems, elle l'avertit qu'il ait à profiter de l'abſence de Teoclymene pour s'écarter promptement de Pharos, parce que ce Roi barbare immole tous les Grecs qui abordent à ſon Iſle.

Teucer la remercie de cet avis important, & après lui avoir déſiré autant de félicité qu'il ſouhaite de maux à l'épouſe de Menelas, il la quitte pour retourner à ſon vaiſſeau. En effet, il ne reparoît plus du tour ſur la Scene : mais l'on verra bien que ce perſonnage n'étoit pas tout-à-fait inutile. Car quoiqu'il ne contribuë en rien par lui-même à l'action principale, il ne laiſſe pas d'inſtruire Helene de beaucoup de choſes, qu'il lui importoit de ſçavoir pour le dénouement.

L'épouſe de Menelas libre de faire éclatter ſa douleur s'y livre toute entiere, & s'abandonne au déſeſpoir, qu'elle exprime par des Strophes tragiques.

Le Chœur arrive attiré par ſes cris. Il eſt compoſé de filles Grecques qui avoient été priſes par des Pirates Egyptiens. C'eſt pourquoi la Princeſſe ne fait point difficulté de leur confier le ſecret de ſon chagrin, & de leur dire qu'un Grec vient de lui apprendre les malheurs dont la fauſſe Helene eſt la cauſe, & dont la veritable eſt la victime, à ſçavoir le renverſement d'Ilion, la mort de Leda, celle de ſes freres, & le deſtin de ſon mari qu'elle croit ſubmergé dans les eaux.

---

a Différente de celle qui étoit dans le Golphe Saronique, & dont nous avons ſouvent parlé.

Le Chœur entre dans ses peines, & mêle ses pleurs à ceux de cette malheureuse Princesse qui perd toute esperance de retourner dans sa patrie. Comme cet unique espoir l'avoit soutenuë dans sa captivité, elle ne veut recevoir aucune consolation. C'est par le moïen de ces éloquentes plaintes que le spectateur est instruit de la maniere dont elle fut enlevée à Pharos. Ce fut Mercure qui par l'ordre de Junon la prit tandis qu'elle cueilloit des roses, & la transporta dans l'Egypte.

Voici une partie des plaintes qu'elle addresse au Chœur. » Cheres Compagnes, quelle est ma destinée ! faut-il s'é-» tonner que ma naissance *a* soit un prodige, puisque ma vie » en est un encore plus grand. Beauté fragile, que ne m'es-» tu enlevée, comme les couleurs d'un tableau ! c'est toi qui » fais oublier aux Grecs le prix de ma vertu, & qui leur rap-» pelles des forfaits que je n'ai pas commis. Ah ! s'il est des » malheureux, qu'ils comparent leurs maux aux miens ; ils » les trouveront supportables. «

Elle se représente tous ses malheurs. Le plus sensible, c'est de voir sa gloire flétrie, & son nom détesté malgré son innocence. L'exil ausquels les Dieux l'ont condamnée, son séjour dans un païs barbare, les suites de l'esclavage, tout concourt à l'affliger. » Une seule esperance m'empêchoit de » succomber, continuë-t'elle ; c'étoit de revoir quelque » jour mon liberateur dans mon époux ; & le voilà perdu » pour moi. Ma mere n'est plus, & c'est moi qui suis la » cause de sa mort, cause innocente, il est vrai ; mais non » moins infortunée. Le cher gage * de mon hymen languit » dans la solitude, & sans l'appui d'un époux. Castor & Pol-» lux ne vivent plus. Pour comble de maux, je suis morte » pour ma patrie, & je vis malheureusement pour moi. « Retournera-t'elle en Grece ? quel traitement lui feroit-on puisque Menelas, qui seul pourroit la reconnoître, est chés les morts ? prendra-t'elle le parti d'épouser un barbare ? elle aime

* *Hermione.*

a Elle étoit sortie d'un œuf suivant la Fable, étant fille de Leda & de Jupiter transformé en Cygne.

aime mieux mourir. La mort est l'unique ressource qui lui reste ; & elle ne délibere que sur le choix, c'est-à-dire, entre le poignard, & le nœud fatal. Cette derniere façon de sortir de la vie lui paroît ignominieuse*, même dans les esclaves. Ce qui montre que malgré les exemples de Jocaste, de Phedre, de Leda, & de plusieurs autres, il y avoit quelque honte attachée à ce genre de mort. » Après tout, reprend » Helene, qu'importe par quelle voïe un malheureux sorte » de la vie ? il faut que mes malheurs soient extrêmes, puis- » que la beauté qui fait le bonheur des autres femmes a cau- » sé ma perte & mon désespoir. «

La principale personne du Chœur lui apporte une raison assés bonne pour la consoler. Car enfin, Helene doit-elle croire son mari mort sur un simple bruit ? la crainte & le chagrin sont trop crédules. Elle doit s'en défier. Il vaut mieux pour elle s'assurer du sort de Menelas en consultant Theonoé, à qui rien n'est caché. » Alors, continuë la Confidente, in- » struite de votre destin vous pourrés vous abandonner à la » joïe ou à la tristesse. Que sert de s'affliger avant le tems ? » croïés-moi, quittés ce tombeau de Protée. Allés trouver » la Prophetesse : si vous demeurés en ces lieux comment » éclaircirés-vous votre doute ? Pourquoi balancés-vous en- » core. Entrons, je ne vous quitte point ; je veux moi-mê- » me être témoin des Oracles qu'on vous rendra. Une fem- » me doit s'interesser aux peines de ses pareilles. «

HELENE. Hé bien, cheres amies, vous le voulés, j'obéïs. Venés dans ce Palais, & soïés témoins des maux que je vais entendre.

LE CHOEUR. Nous voici prêtes à vous suivre.

HELENE. O jour malheureux ! quelle affreuse sentence on va me prononcer !

LE CHOEUR. Quel plaisir prenés-vous à prévenir ainsi vos malheurs ?

HELENE. Qu'est devenu mon époux ! cruelle incertitude ! voit-il encore la lumiere du jour ? est-il habitant de la région des morts ?

LE CHOEUR. Jugeons toujours de l'avenir en notre faveur.

HELENE. Helas, j'ai supplié avec larmes le fleuve Eurotas de m'éclaircir sur le destin de mon époux : quelle lumiere en ai-je reçuë ? non, non, je le vois ; mon sort est de hâter mon trépas. Victime destinée aux Parques dès le tems que Paris commença d'être épris de mes foibles charmes, il faut que je m'immole.

LE CHOEUR. Vivés heureuse ; & puissent retomber sur autrui ces funestes présages.

HELENE. O déplorable Troye, c'est pour moi que tu péris ! que Venus à mon sujet a fait répandre de sang & de larmes ! que d'horreurs ! quel carnage ! les meres ont vû mourir leurs fils ; & les filles ont porté leur chevelure sur les bords du Scamandre pour en couvrir les tombeaux de leurs freres morts. La Grece éplorée a fait retentir l'air de ses cris. Elle s'est frappé le sein ; & son visage ensanglanté porte les marques de son désespoir.

Voilà apparemment les traits que Madame Dacier appelle le langage des Prophetes. C'est du moins celui de la nature, qui est merveilleusement exprimée par ces retours fréquens d'Helene sur sa douleur, & par la peinture vive qu'elle fait des malheurs de Troye & des siens.

ACTE II.

Helene est entrée dans le Palais avec tout le Chœur. C'est une adresse du Poëte, pour introduire Menelas seul, & pour ne pas brusquer la reconnoissance d'Helene & de son époux. On voit donc paroître un Grec en assés mauvais équipage *a*. En déplorant sa mauvaise fortune, il fait entendre qu'il est Menelas. Car il voudroit que Pelops après le funeste repas des Dieux n'eût point mis au monde Atrée à qui il doit le jour. » Helas, dit-il, tandis que les débris de la » Grece & les restes de Troye vont porter ailleurs les noms » & la mémoire de ceux que cette guerre a fait périr, mal- » heureux, j'erre de mers en mers, & je ne puis obtenir des

a Voyés dans le troisiéme Tome Aristophane, au sujet de ce personnage & des autres qu'Euripide affectoit de faire paroître revêtus de méchans habits.

» Dieux le retour dans ma patrie qui fait l'unique objet de » mes vœux ! j'ai parcouru tous les bords de la Libye *a* ; & » quand j'approche de la Grece, un vent contraire m'en » écarte toujours. Pour surcroît de maux je fais naufrage » sur ce rivage inconnu ; je perds presque tous mes com- » pagnons, & je me sauve à peine sur le débris rassemblé de » mon vaisseau avec Helene que j'ai arrachée des mains des » Troyens. «

Menelas ignore quelle est la contrée où la tempête l'a jetté. La honte attachée à son malheur lui a fait prendre des voïes détournées pour ne pas se montrer. Cependant le besoin de secours l'oblige à en chercher tant pour lui que pour Helene & ses compagnons qui la gardent, dit-il, dans une grotte, où il vient de les laisser après le naufrage. Il frappe donc à la porte du Palais. Une Vieille qui ouvre le rebute d'abord. L'état fâcheux où il est, & la qualité de Grec, sont la cause de ce mauvais traitement. Cette Scene commence par une contestation entre Menelas & l'Esclave, chose naïve pour les Atheniens, mais à notre égard peu digne du Théatre Tragique. Cependant c'est par ce moïen que Menelas est instruit qu'il est en Egypte ; & qu'il y a dans le Palais une Princesse Grecque nommée Helene. L'embarras de Menelas est interessant. Car ce nom redouble sa curiosité. Mais la Vieille répond si juste à ses questions, qu'il ne sçait plus que penser. Elle lui dit, que cette Princesse est fille de Tyndare & issuë de Jupiter, qu'elle est de Sparte, & qu'elle étoit en Egypte avant la guerre de Troye. Enfin, elle le congédie beaucoup moins par inhumanité que par une piété fondée sur ce que le Roi d'Egypte fait mourir tous les Grecs qui mettent le pied dans Pharos.

Menelas surpris autant qu'on le peut croire, d'une avanture si nouvelle fait ses réflexions quand il se voit seul. Il sçait qu'il vient de laisser sa femme dans une grotte, & il en retrouve une autre dans le Palais. » Y auroit-il dans le mon- » de deux Jupiters, deux Tyndares, deux Spartes, deux He-

---

a Libye, partie considérable de l'Afrique, ainsi appellée, dit-on, du nom de Libye fille d'Epaphus. Les Grecs nommoient Libye toute l'Afrique.

» lenes ? « Cette conformité de noms lui semble possible ; bien qu'extraordinaire ; mais pour la chose, elle lui paroît incroïable. A l'égard de la cruauté du Roi d'Egypte, il ne peut s'imaginer qu'elle aille jusqu'à le sacrifier. » Les flam- » mes de Troye sont trop connuës, dit-il : & le nom de Me- » nelas qui les alluma, est célebre dans tous les climats. «

Æneid. l. 1. v. 460. *Quæ regio in terris nostri non plena laboris ?*

Sur cette assurance, Menelas prend le parti d'attendre le Roi Theoclymene ; & s'il le trouve aussi inhumain qu'on le dit, il retrouvera du moins sa barque pour s'échapper.

Le Chœur sort du Palais avec Helene : & il annonce d'abord en général l'Oracle de Theonoé, qui déclare nettement, que Menelas n'est point mort, mais qu'il n'a pû encore aborder à sa patrie. Helene ajoûte par réflexion : » Theonoé assure que Menelas arrivera quand il sera parve- » nu à la fin de ses maux : mais elle n'a point dit s'il arriveroit » sain & sauf, & la joïe de sçavoir mon époux vivant m'a » fait oublier ce point. Il a fait naufrage sur un rivage peu » éloigné de nous. Cher Menelas, hâte-toi de te rendre à » mes souhaits. « Ce retour sur l'Oracle est bien naturel, & marque bien le caractere d'une seconde Andromaque. Helene en achevant ces mots s'avance vers le tombeau de Protée. Car ce tombeau, comme elle le dit, est son autel, son asyle, & le gage de sa fidelité pour Menelas : puisqu'elle a mis sa vertu sous la protection du pere, pour se garantir des poursuites du fils.

Mais en approchant de ce lieu sacré, elle apperçoit un homme qui la suit. C'est Menelas dans un équipage bien capable de le rendre méconnoissable aux yeux d'Helene. Elle fuit, & croit que c'est un ravisseur qui veut l'enlever. Menelas tâche en vain de l'arrêter. L'étonnement qui paroît sur son visage à la vûë de sa femme qu'il reconnoît, la confirme de plus en plus dans le soupçon qu'elle a conçû de cet homme, que la frayeur jointe à une longue absence l'empêche de reconnoître. Elle crie, elle appelle du secours. Menelas a beau protester qu'il n'est point un ravisseur, & qu'il ne veut que lui dire un mot. Elle court : il arrête : elle échappe &

ne se croit en sûreté que quand elle est arrivée au tombeau de Protée.

Après ce jeu de Théatre, la Scene devient fort agréable. Car Helene & Menelas revenus de leur premier trouble, se considerent l'un l'autre avec plus d'attention & d'étonnement. L'une voit les traits de Menelas, & l'autte ceux d'Helene : ce qui donne lieu à une situation pareille à celle d'Amphytrion. Mais les sentimens qui naissent de cette reconnoissance sont bien différens. Helene veut embrasser son époux. » Moi, votre époux, dit Menelas ! « Plus il en voit de preuves, plus il se perd. Il ne peut concevoir qu'il y ait une double Helene, & il se croit trompé par un songe. Mais la veritable Helene lui explique le secret de l'énigme, en lui assurant que celle qu'il tient cachée dans une grotte, celle qui lui a été ravie par Paris, celle qui a causé tant de maux à la Grece n'est qu'un spectre formé d'air, en un mot, une fausse Helene ; au lieu que celle qui lui parle a toujours vécu fidele à son époux dans le sein de l'Egypte. Menelas ne se païe pas de ce récit incroïable. Tant de prodiges l'étonnent, mais ils ne l'éblouissent pas. Il paroît même indigné, & résolu de se retirer pour éviter jusqu'à l'image d'une épouse qu'il déteste & dont il est résolu de se vengeres. Les larmes d'Helene coulent en vain pour le rappeller. Elle s'écrie à peu près comme Inachus, quand il retrouva sa fille Io changée en génisse.

Tune es quæsita per omnes   Ovid. Met. l. v. 653.
Nata, mihi terras ? tu non inventa repertâ
Luctus eras levior.

» Est-ce vous, ma fille, que je revois, dit Inachus, après » vous avoir vainement cherchée en tant de lieux ? helas ! » il me seroit plus doux de ne vous avoir pas retrouvée. » Quoi, Menelas, dit Helene, je retrouve une époux & je » le perds ? «

Heureusement il survient un Officier Grec, qui en arrivant de la grotte crie : *Au prodige.* Il vient en effet en raconter un des plus surprenans. Mais il tient le Roi en suspens, & lui dit, que bien vainement les Grecs ont essuïé

tant de maux à Troye : qu'il n'y a plus d'Helene pour Menelas : qu'elle s'est évanouie dans les airs après avoir dit ces paroles : » Grecs & Phrygiens, qui avés péri pour moi aux ri- » ves du Scamandre, que je plains votre illusion ! Junon » vous abusoit. Vous crûtes Helene au pouvoir de Paris. Il » ne la posseda jamais. Pour moi, ma destinée est remplie, » & je retourne dans les airs dont je suis formée. Mais ap- » prenés que la fille de Tyndare étoit innocente. «

Ici l'Officier apperçoit Helene que sa précipitation, & sa situation sur le Théatre l'avoit empêché de voir d'abord. » Quoi, lui dit-il, je vous vois dans ces lieux, & je venois » apprendre à Menelas que vous n'ètiés plus ! Hé bien, je ne » souffrirai plus désormais que l'on puisse dire que tant de » travaux qu'il a soufferts pour vous tirer de Troye soient » perdus. «

Menelas pleinement convaincu par le rapport de l'Officier, si conforme au récit d'Helene, se rend à l'évidence de ce prétendu miracle. On conçoit qu'un sujet pareil deviendroit comique sur notre Théatre.

Le Poëte même glissant légerement sur une matiere si délicate emploïe une partie de la Scene à exprimer la tendresse mutuelle, qui est l'effet de cette reconnoissance, & à satisfaire la curiosité de Menelas sur l'enlevement d'Helene en Egypte. L'Officier entre aussi dans la conversation ; & l'on voit par les discours qui se tiennent de part & d'autre, que la vertu d'Helene dissipe entiérement les nuages qui l'avoient obscurcie.

Tout contribuë à lui donner un nouveau lustre. Menelas lui rend sa tendresse, & l'Officier lui présente de nouveaux hommages, comme si elle épousoit de nouveau Menelas. » Je crois, dit cet Esclave, porter encore le flambeau nuptial » sur le char qui vous conduisoit l'un & l'autre à Mycenes. « Il brûle d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à ses compagnons qui sont restés sur le rivage, & il ne s'arrête que pour traiter d'une maniere fort cavaliere les oracles des Devins. La divination par le feu & par les cris des oiseaux lui paroît une folie : & ce qui est singulier, c'est qu'il le prouve en forme. » Calchas, dit-il, n'a point dit aux Grecs,

» vous prodigués votre vie pour un fantôme. Il n'en a pas » eu la pensée. Cependant un Etat entier est détruit : & » qu'on ne dise pas pour le justifier, que les Dieux n'ont pas » voulu nous découvrir cette illusion. Pourquoi donc, ré- » pondrai-je, consulte-t'on les Devins ? demandons aux » Dieux leurs bienfaits, & laissons l'art des auspices, inven- » tion propre à flatter la curiosité humaine, à fomenter la » crédulité, & à enrichir ceux qui s'en servent. L'Auspice le » plus sûr est la raison & le bon sens *a*. «

Le merveilleux de cette impiété, c'est que le Chœur l'approuve, & qu'Helene y souscrit. Qu'on voïe Jocaste dans l'*Oedipe b* déclamer contre les Oracles, cela ne surprend point. Elle en est punie, & le Chœur s'éleve contre l'impiété de la Reine. Mais ici rien de pareil. Tout est supposé vertueux jusqu'à Helene : il se fait un prodige en sa faveur ; & cependant tout concourt à fronder la divination & les Devins, sans épargner Calchas qui étoit le plus célebre. A la verité, on oppose le témoignage des Dieux à Calchas. Mais ce grand Prêtre auroit pû se tirer de cet embarras, en disant avec l'Officier, que les Dieux ont leurs secrets qu'ils cachent souvent aux humains. Pour le confondre avec tout son art, on lui ôte même cette ressource. Cela paroîtroit inconcevable, si l'on ne sçavoit d'ailleurs, que les Atheniens quoique superstitieux, n'en étoient pas moins railleurs & médisans à l'égard de leurs superstitions. Les *Nuées* d'Aristophane en sont une bonne preuve, comme nous l'avons déja observé. Nous donnerons la solution de ce probleme.

Après le départ de l'Officier, Helene s'informe curieusement des malheurs arrivés à Menelas, & de la maniere dont il a pû échapper à tant de dangers. Le Prince la satisfait en peu de mots : surquoi, elle s'écrie : » Ah, vos mal- » heurs n'ont que trop duré ; mais vous ne leur avés survécu » que pour trouver ici le trépas. « Ce soupir & cette réfle-

---

a On sent ici & ailleurs qu'Euripide étoit Philosophe, & ami de Socrate. Nous verrons au troisiéme Tome comment Aristophane prend droit là-dessus de le rendre suspect.

b *Oedipe de Sophocle, Tom. I. pag. 1.*

xion allarment Menelas, & lui donnent lieu d'interroger à son tour Helene. Elle lui confirme ce que la Vieille avoit déja dit, que tout Grec doit païer de son sang le malheur ou la témerité de mettre le pied dans l'Egypte. Elle propose la fuite à son mari. Mais il trouve ce parti indigne d'elle & de lui. Fuiroit-il sans elle après l'avoir retrouvée si vertueuse, & la laisseroit-il à Pharos exposée à la passion d'un Tyran qui l'aime? Le seul parti raisonnable, c'est de se cacher jusqu'à ce qu'il trouve un moïen assuré de sortir de l'Isle avec Helene. L'on reconnoît ici la situation d'Oreste reconnu par sa sœur, dans l'Iphigenie en Tauride *a*.

a Tom. II. Act. IV. Sc. III. p. 40.

L'avis qu'Helene donne à son époux, c'est de tâcher de gagner Theonoé. Comme elle connoît tout par un esprit prophetique, elle ne sçauroit ignorer l'arrivée de Menelas. Il faut donc l'engager à n'en pas parler au Tyran, qui est son frere. » Mais si elle nous refuse le secret, dit Menelas, que » ferons-nous? vous mourrés, répond Helene, & je devien- » drai malgré moi l'épouse du Tyran. « Toutefois, elle jure de se percer du même glaive qui aura ôté la vie à son époux. Celui-ci fait le même serment à l'égard de sa femme. Mais il compte qu'il en coûtera bien du sang au barbare, avant que d'en venir à cette cruelle extrémité. » Approchés, s'é- » crie-t'il, approchés vils ennemis : je sçaurai soutenir la » gloire que je me suis acquise à Troye. Que diroit-on, si » le vainqueur d'Achille, & le témoin de la mort d'Ajax » n'exposoit pas sa vie pour son épouse? » Voilà un caractere » de Menelas bien différent de celui que nous avons vû dans les Tragédies précedentes. Mais il n'est pas surprenant qu'on fasse un Menelas brave pour une Helene vertueuse. Si les reproches qu'on a faits à Euripide d'avoir trop maltraité ce Prince, ont lieu dans les autres Pieces, ils ne sont pas fondés sur celle-ci; & pour porter plus loin la réflexion, il y a autant d'apparence à croire qu'Athenes étoit bien avec Lacedemone quand on jouoit cette Tragédie, qu'à penser que les deux Républiques étoient brouillées, quand on représentoit celles où Sparte & Menelas ne sont pas épargnés.

Comme Helene voit sortir Theonoé, elle est saisie de fraïeur. » Nous sommes perdus, dit-elle : fuïés. Mais que » serviroit

» serviroit de se cacher ? Theonoé quoiqu'absente vous » apperçoit. Malheureux époux, le fer qui t'épargna dans » Troye, t'attendoit pour t'immoler à Pharos. «

ACTE III.

L'on reconnoît la Prophetesse Theonoé à sa démarche grave & mysterieuse, & à ses paroles toutes fatidiques. Elle donne ordre à une de ses femmes de la préceder avec une lumiere pour purifier l'air qu'elle va respirer, & à l'autre de passer le feu d'un flambeau sur sa route pour en ôter les souillures & la profanation. Puis elle veut qu'après sa priere faite, on reporte au Palais la flamme sacrée.

» Hé bien, dit-elle en appercevant Helene, que pensés-» vous de mes Oracles ? voici Menelas votre époux que vous » retrouvés privé de ses vaisseaux & de la fausse Helene. » Malheureux Prince, que de dangers vous avés essuïés, „ sans sçavoir si vous retournerés dans votre patrie, ou si „ vous terminerés ici votre destin ! Les Dieux sont parta-„ gés, & Jupiter assemble aujourd'hui son Conseil. Junon „ qui fut votre ennemie, vous devient favorable, & souhai-„ te votre retour dans la Grece pour désabuser les Grecs au „ sujet d'Helene. Mais Venus s'y oppose. Elle craint de pa-„ roître avoir reçû de Paris le prix de la beauté à la faveur „ d'un hymen venal. Du reste, votre sort est dans mes mains. „ Je puis à mon gré prendre le parti de Venus ou de Junon, „ cacher ou reveler au Roi mon frere votre arrivée en ces „ lieux, vous perdre enfin, ou vous sauver. Il ma laissé ses „ ordres : je dois lui obéïr. "

En effet, elle se dispose en apparence à envoïer vers Theoclymene, pour l'avertir que Menelas est à Pharos. Helene effraïée se jette au pieds de Theonoé, & lui tient ce discours. „ Vous me voïés à vos genoux, Princesse, & sur ce tombeau „ qui sert d'asile à deux malheureux. N'aurois-je retrouvé „ mon époux après tant de périls, que pour le voir mourir ! „ ne révelés pas, je vous conjure, un secret qui nous est si „ cher, & n'achetés pas l'amitié d'un frere barbare au prix „ de toute votre piété. Songés plûtôt que les Dieux haissant

» l'injustice & la violence, veulent que chacun jouisse de ses » biens légitimes, & non pas de ses rapines. L'abondance que » produit l'injustice est abominable à leurs yeux. La terre & » l'air sont des biens communs dont les Dieux permettent » l'usage: mais ils ne souffrent pas qu'on s'enrichisse impuné- » ment aux dépens des malheureux. C'est par leur ordre & » pour mon malheur que Mercure m'a transportée en ces » lieux. Je fus confiée au Roi votre pere, afin qu'il me ren- » dît à cet époux qui me redemande aujourd'hui. Comment » remplira-t'on ce devoir si Menelas meurt? c'est à vous, » Madame, de respecter les Dieux, & les Manes de votre pe- » re. Veulent-ils qu'on retienne un dépôt qui n'appartient » pas à l'Egypte? non, sans doute. Il est donc de votre équi- » té de suivre plûtôt les volontés d'un pere juste, que de ser- » vir la violence d'un frere cruel: & ne seroit-ce pas une ta- » che pour un cœur dépositaire des secrets divins, qu'on le » vît violer les ordres paternels, pour seconder l'inhumani- » té? Les profonds mysteres vous sont dévoilés; l'avenir, le » présent, le passé vous sont connus; & vous ignoreriés les » loix de l'équité! mettés votre gloire, Madame, à me tirer » du sein de l'infortune où vous me voïés. Le nom d'Helene » est odieux à tous les mortels. Les Grecs me traitent d'é- » pouse perfide. Souffrés que mon retour à Sparte les dé- » trompe. Ma présence seule les convaincra que c'est la que- » relle de deux Divinités qui les a perdus, & non pas moi » qui les ai trahis. Par-là, vous me rendrés l'honneur & les » biens dont je ne jouis plus. Vous procurerés un époux à ma » fille, & vous mettrés fin à toutes nos disgraces. Helas, si » la mort m'eût enlevé Menelas loin de ces lieux, je le pleu- » rerois absent: mais les Dieux me l'ont rendu, & je le ver- » rois périr! Daignés, je vous supplie, m'épargner cet hor- » rible spectacle. Montrés-vous fille équitable d'un pere si » juste. Est-il rien de plus glorieux pour les enfans que d'hé- » riter de la vertu de leurs peres? «

Theonoé convient qu'Helene est digne de compassion. » Mais je voudrois, dit-elle, entendre ce que dira Menelas. » N'attendés point, répond-il, que je tombe à vos genoux, » & que je flétrisse par des larmes les lauriers que j'ai cueillis

„ à Troye. Je ſçai qu'un Heros ne doit point rougir de pleu-
„ rer dans la ſituation où je me trouve. Mais ma fortune
„ paſſée m'a rendu le cœur trop haut pour donner la moin-
„ dre apparence de foibleſſe. Si donc vous jugés, Madame,
„ que ce ſoit une action digne de vous, de ſauver un Prince
„ infortuné, & de me rendre mon épouſe, rendés-là, ſau-
„ vés-nous. Sinon, accoutumé à être malheureux, je ne le
„ ſerai pas ſans y être préparé. Mais je vous déclare que vous
„ en ſerés plus coupable. Toutefois, je vais faire ce que je
„ crois pouvoir hazarder ſans honte, & ce qui ſera, ſans
„ doute, capable de vous toucher. Je m'addreſſerai aux Ma-
„ nes de votre pere. Sage Roi, que renferme ce tombeau,
„ prête l'oreille à mes vœux. Rends moi l'épouſe que les
„ Dieux te chargerent de me garder. Si la mort te met hors
„ d'état de me ſatisfaire par toi-même, voici la Princeſſe ta
„ fille qui tient ma deſtinée entre ſes mains: voudroit-elle
„ ternir la gloire d'un pere ſi reſpectable? Dieu des Enfers,
„ j'oſe encore t'implorer. Combien de victimes t'ai-je immo-
„ lées pour Helene? rends - les moi, ou fais qu'une Prin-
„ ceſſe qui ſemble ne pas dégénérer de la vertu paternelle,
„ me rende mon épouſe. Au reſte, Madame, ſi vous-m'en
„ privés, il eſt bon de vous apprendre ce qu'elle a paſſé ſous
„ ſilence. Sçachés donc, qu'elle & moi nous avons fait un
„ ſerment de diſputer ſa conquête à votre frere au prix de
„ notre vie. En un mot, il faut qu'il meure ou qu'il tuë. Que
„ s'il refuſe le combat, & qu'il nous force par la faim juſques
„ dans cet aſyle, j'ai juré de retirer le poignard encore tout
„ ſanglant du ſein d'Helene, pour le plonger dans le mien.
„ Notre ſang coulera ſur les Cendres de votre pere, & ſon
„ tombeau deviendra le notre; monument éternel de l'ou-
„ trage que vous lui ferés, & ſource intariſſable de regrets
„ pour vous. Aſſurés-vous bien qu'Helene ne ſera ni au Roi
„ d'Egypte, ni à aucun autre, & que je l'emmenerai, ſinon
„ dans la Grece, du moins dans la région des morts. Mais
„ ſied-il de m'attendrir? plus Heros que malheureux, je pré-
„ fere ma gloire à votre pitié. Vous pouvés me faire mou-
„ rir; je mourrai glorieux; ou plûtôt, croïés-moi, aïés ſoin
„ de votre propre gloire & rendés nous juſtice. „

Le Chœur avertit Theonoé de prendre garde à la sentence qu'elle va prononcer. Mais Theonoé avoit déja pris le parti de l'équité, avant que d'entendre Helene & Menelas. C'étoit pour les éprouver qu'elle feignoit. Aussi leur promet-elle le secret à l'égard de Theoclymene, sans crainte de blesser son devoir, puisque par-là elle acquitte, autant qu'il lui est possible, la parole de son pere, & rend service à son frere en refusant de seconder sa barbarie. Elle conseille à Menelas de se rendre Venus propice, & elle le laisse concerter avec Helene les moïens de s'évader.

Cette conférence sur une affaire si difficile est traitée de maniere à montrer parfaitement l'embarras où ils se trouvent. Car Menelas propose un parti : puis on y trouve un obstacle. Il en imagine un autre avec aussi peu de succès. Tuera-t'il Theoclymene ? quelle apparence que sa sœur le permît ? d'ailleurs, comment fuïr sans vaisseau ? tous ceux de Menelas ont été brisés.

Helene est plus heureuse en ressources. Elle propose à son mari le dessein qu'elle a de le faire passer pour mort. Mais comme Menelas ne voit pas où conduit cet artifice, elle développe peu à peu son projet, & prévient ainsi le dénouement qu'il auroit fallu seulement préparer. C'est un défaut que nous avons souvent observé dans Euripide. Il est vrai pourtant que le projet est si hardi, & d'une execution si délicate qu'il laisse encore aux spectateurs tout le plaisir de l'attente.

La Princesse veut que Menelas ne quitte point le tombeau de Protée qui est un asile sacré, tandis qu'elle ira préparer les ressorts que nous dirons dans la suite. Mais avant que de rentrer dans le Palais, elle invoque Junon & Venus avec beaucoup d'ardeur. Ce qu'elle dit à Venus est singulier. » O » Venus, cessés de poursuivre les tristes jours de celle qui » vous a procuré la palme de la beauté. Ne vous suffit-il pas » des maux veritables que vous m'avés faits, en livrant une » fausse Helene aux Troyens ? si vous voulés ma mort, souf- » frés que je meurs au moins dans ma patrie. Etes-vous » donc insatiable de maux ? faut-il que vous vous repaissiés » de passions, de rage & d'horreurs ? faut-il que les Amours

» ensanglantés remplissent nos maisons de carnage? ah, si » vous étiés ce que vous devés être, vous seriés la plus aimable des Déesses. «

Le reste de la Scene est pour le chant du Chœur. Les femmes Grecques touchées des malheurs d'Helene & de leurs propres calamités voudroient imiter les plaintes de Philomele pour peindre la destinée de Troye. Elles en font en effet une peinture animée en remontant jusqu'à Paris, qui fut la source de tant de maux. Elles se rappellent encore le dépit de Nauplius qui pour venger sur les Grecs la mort de son fils Palamede, alluma des feux sur des rochers de l'Eubée pour attirer leurs vaisseaux à un naufrage certain. Enfin, elles détestent les guerres, & les Heros guerriers qui mettent leur gloire à faire des malheureux, sous prétexte d'appaiser des discordes.

ACTE IV.

Cet Acte n'est que l'execution du dessein de l'artificieuse Helene. Menelas se tient caché derriere le tombeau, & Theoclymene arrive en équipage de chasse suivi d'Officiers & de chiens. Après avoir salué le tombeau de son pere, suivant son usage, il ordonne à ses domestiques de reporter dans le Palais les toiles qui lui ont servi pour la chasse, & de remener ses chiens. Puis il se blâme lui-même, comme par réflexion, d'être si indulgent envers ses Officiers; parce qu'il a appris en chemin qu'un Grec étoit arrivé dans l'Isle & qu'il étoit échappé aux sentinelles. Il conjecture que c'étoit quelque espion ou quelque ravisseur député pour enlever Helene. Aussi a-t'il déja envoïé après lui, pour tâcher de le prendre & de le punir de mort. » Mais quoi, (s'écrie-t'il en » entrant dans l'enceinte du sépulcre) le projet est déja exe» cuté. Je ne vois plus Helene dans son asile. Sans doute, » on me l'a ravie. « La passion qu'il a pour elle, & le dessein où il est de hâter son mariage lui inspirent la pensée de courir lui-même après le ravisseur. Il appelle ses Officiers & demande un char. Mais Helene sort du Palais à l'instant.

Theoclymene content de voir sa crainte déçuë, ne fait paroitre sa surprise qu'au sujet de l'habillement d'Helene.

Car au lieu que ses vêtemens étoient blancs, elle revient en longs habits de deuil, la tête rasée & les yeux baignés de larmes. Son amant veut sçavoir la cause de son nouveau chagrin. Seroit-ce un songe fatal ou quelque triste nouvelle de » Sparte? Seigneur, répond-elle; car c'est le nom que je » consens de vous donner désormais; je suis accablée de dou- » leur; tout est perdu pour moi. «

La feinte douleur d'Helene s'explique par une de ces Scenes dont j'ai souvent parlé, & qui se font par des interrogations & des réponses alternatives vers pour vers. Elle est très-agréable, sur tout par les équivoques heureuses que le sujet fournit de lui-même. Car l'artifice de l'épouse de Menelas consiste à faire entendre au Roi par des pleurs affectés & par des paroles entre-coupées de sanglots, que son époux est mort; & qu'outre Theonoé qui l'assure, un Grec qui a fait naufrage avec lui vient d'en apporter la nouvelle. Cet homme est Menelas qui se montre au Roi.

Ses habits déchirés & le triste état où il est, font assés voir à Theoclymene que c'est un étranger qui a fait naufrage. Surquoi Helene contrefaisant les personnes fort affligées, s'écrie: » Ah, il me semble voir en cet état mon époux! « Theoclymene s'informe curieusement de toutes les circonstances de cette mort, apparemment de peur de surprise. Mais les réponses d'Helene sont si justes, & le piége est si bien tendu, que le Roi ne sçauroit l'éviter: & de plus son amour pour elle le porte aisément à croire ce qu'il souhaite, la mort de Menelas; puisque cet époux étoit l'unique obstacle qu'Helene pût apporter à la passion de ce Roi amoureux. Il demande à la Princesse, si le tombeau de Protée sera encore désormais sa demeure. Mais Helene sans éluder beaucoup cette nouvelle attaque de son amant, lui déclare enfin, qu'étant devenuë libre elle consent à l'épouser. » Ou- » blions le passé, reprend-elle, & cessons de nous haïr. « Puis elle demande à Theoclymene une seule grace, c'est de lui permettre de rendre les derniers devoirs à la mémoire de Menelas: c'est-là le nœud de l'artifice. Car Theoclymene peu instruit des coutumes Grecques se prête à tout ce que veut Helene. Or elle prétend que son mari étant mort sous

les eaux, il faut (suivant l'usage des Grecs) qu'elle monte sur un vaisseau; & qu'elle aille sur la mer assés loin du rivage pour y faire les funerailles convenables. Le Roi charmé d'avoir enfin triomphé, à ce qu'il croit, des répugnances d'Helene, permet tout, n'examine rien, & veut de plus fournir tout ce qui est nécessaire à cette pompe funebre. Pour sçavoir plus sûrement ce qu'il faut, il interroge Menelas. Tout se borne à des animaux pour les sacrifices, à des lits, à des armes, & à des fruits.

L'usage de présenter aux morts tout ce qui sert à la vie, favorisoit le dessein d'Helene & de Menelas. Une seule chose fait peine au Roi. Quelle nécessité que le vaisseau s'écarte si loin des bords? ne sçauroit-on faire cette céremonie sans Helene? mais on lui donne des réponses qui écartent tous ses scrupules. C'est, dit-on, l'épouse elle-même qui doit faire les funerailles de son époux; & à l'égard du vaisseau on doit le mettre en pleine mer, afin que les flots ne rejettent pas sur le rivage, les restes sacrés du sacrifice. Theoclymene trop satisfait de la parole qu'Helene lui a donnée de l'épouser s'aveugle sur tout ceci. Il veut tout préparer pour la céremonie, donner au Grec des vêtemens & des vivres en faveur de l'heureuse nouvelle qu'il a apportée, & laisser à Helene la satisfaction de pleurer pour la derniere fois son ancien mari. » Cependant, ajoûte-t'il, consolés-vous, Madame. » Ne vous livrés point à d'inutiles regrets : ils ne vous ren» dront pas votre époux. » C'est ce que dit un de nos Poëtes.

> Pourquoi ces soins superflus?
> Pourquoi ces cris, ces allarmes?
> Ton époux ne t'entend plus.

» En effet, reprend Menelas, votre devoir, Princesse, est » d'aimer le mari qui vous parle, & d'oublier le mort. Votre » état présent l'exige de vous. Que si je suis assés heureux » pour retourner dans la Grece, je rétablirai votre gloire in» justement flétrie, pourvû que vous soïés telle que vous » devés être envers votre époux. « Helene répond sur le même ton à ces équivoques, tandis que le Roi qui en est la

duppe goûte des complimens & des douceurs qui ne sont pas pour lui. Tous rentrent ensuite dans le Palais, excepté le Chœur dont l'intermede paroît étranger au sujet, à la premiere vûë, puisqu'il ne s'agit que du ravissement de Proserpine, & des maux que causa aux hommes le chagrin de Cerès: mais il y a une finesse assés délicate, en ce que le chœur n'osant révéler la fuite d'Helene, en parle cependant d'une maniere couverte & allégorique, en rappellant l'avanture de Proserpine enlevée par Pluton.

ACTE V.

Helene vient rendre compte aux femmes Grecques du succès de son entreprise, & les prie de garder le secret jusqu'à la fin; afin qu'en se sauvant elle puisse contribuer un jour à leur délivrance. Incontinent Théoclymene sort avec Ménélas & des Officiers chargés de toutes les choses qu'Helene avoit demandées; & il leur ordonna de suivre Ménélas: mais comme il ne sçauroit perdre Helene de vûë, il tâche de la dissuader du voïage qu'il a permis. Il craint que sa douleur ne la porte à se précipiter dans la mer, pour suivre l'Ombre de son époux: & il est jaloux des pleurs qu'elle verse pour un mort qu'il regarde encore comme un rival.

Helene allegue la Religion & les droits sacrés d'un premier Hymen, qui ne permettent pas à une femme vertueuse de se dispenser des derniers devoirs envers un mari aimé. Du reste pour rassurer Theoclymene, elle lui promet de ne pas se livrer à son désespoir, & le presse cependant de donner ses ordres pour avoir un vaisseau prêt. Le Roi y consent enfin, & commande qu'on lui donne une galere Phenicienne de cinquante rames, avec ordre aux rameurs & à l'équipage d'obéïr à l'Etranger. Il lui prend même envie d'accompagner Helene, & d'être de la cérémonie; mais elle vient à bout de l'en détourner. Tous ces petits obstacles qu'il faut lever l'un après l'autre, & qui semblent devoir tout renverser, font l'interêt de cette intrigue. Enfin Théoclymene, après avoir ordonné de faire tous les

préparatifs

préparatifs de son nouveau mariage, prie le Grec de lui ramener au plûtôt Helene, les congédie l'un & l'autre, & se retire. Ménélas réitere ses vœux au Ciel, & part avec sa suite, tandis que le Chœur occupe la scene par des chants qui n'expriment que des souhaits vifs & élegans pour l'heureux retour d'Helene dans sa patrie.

Quoique cet intervalle soit assés court par rapport à la vraisemblance, un homme vient d'un air effraïé apprendre au Roi la fuite d'Helene; & lui déclarer que c'est Ménélas lui-même qui l'a emmenée sur la Galere que Théoclymene leur a pretée. Le Roi ne peut croire d'abord une chose si dépourvûë d'apparence : & le moïen qu'un homme seul ait pû venir à bout de tant d'Egyptiens dont il étoit accompagné ? mais l'esclave lui fait un récit détaillé en ces termes.

„ Dès qu'Helene est sortie du palais pour aller sur le „ rivage de la mer, elle s'est mise à verser d'artificieuses lar„ mes sur la prétenduë mort de Ménélas qui la condui„ soit. Arrivés au port nous en détachons une Galere de „ cinquante rames : nous faisons les préparatifs : l'un s'oc„ cupe à élever les mâts, l'autre à placer les rames, d'au„ tres à disposer les voiles & à attacher le gouvernail. In„ continent nous voïons s'approcher curieusement du ri„ vage des hommes de bonne mine, mais en mauvais équi„ page. C'étoient les compagnons du fils d'Atrée. Dès qu'il „ les apperçoit il s'écrie avec une douleur feinte : malheu„ reux Grecs, comment & sur quel vaisseau avés-vous fait „ naufrage : du moins venés seconder Helene, & rendre „ avec nous les derniers honneurs à son époux submergé. „ Ceux-ci versant des larmes simulées entrent dans le vais„ seau, & portent des offrandes pour ce sacrifice de mer. „ Tout cela nous paroissoit suspect, & nous nous entre„ tenions tout bas sur ce grand nombre de Grecs ; mais „ pour obéïr à vos ordres, nous n'osions trop éclaircir ce „ mystere : car enfin, Seigneur, l'ordre d'obéïr à l'Etran„ ger est la cause unique de notre infortune. Déja tout étoit „ transporté dans le vaisseau : le taureau seul refusoit de „ passer, il poussoit des mugissemens, & nous écartoit tous

„en menaçant des yeux & des cornes quiconque osoit en
„approcher. Compagnons, dit alors Ménélas, vous qui
„avés renversé Troye ; suivés nos coutumes Grecques ;
„traînés cette victime jusques dans la Galere, & cette
„épée l'immolera. Ils prennent aussi-tôt la victime, & l'en-
„traînent sur une planche ; de sorte que Ménélas en partie
„par caresses & en partie par force acheve de la faire en-
„trer dans le navire. Comme il ne manquoit plus rien,
„Helene s'assit au milieu de la poupe ; Ménélas ressuscité
„prend sa place auprès d'elle ; & les autres se rangent de
„suite à droite & à gauche. Tous avoient des poignards
„cachés sous leurs robes. Ils poussent à l'instant de grands
„cris, sans doute pour s'exhorter à leur voïage, autant que
„nous avons pû l'entendre. Comme nous étions à quel-
„que distance des côtes de Pharos, le Pilote demande s'il
„est nécessaire de voguer plus loin. C'est assés pour mon
„dessein, répond Ménélas. Incontinent il court vers la
„proüe l'épée à la main, & en égorgeant le taureau, sans
„faire menrion d'aucun mort, il fait seulement cette prie-
„re : Dieu des mers, & vous chastes filles de Nerée, con-
„duisés-moi avec mon épouse aux rivages de la Grece.
„Cependant le sang de la victime ruisselloit dans les eaux,
„présage heureux pour l'Erranger. Alors un de nous dit à
„son voisin : ce voïage est frauduleux ; retournons en ar-
„riere ; prenés le commandement, & tournés le gouvernail.
„Mais le fils d'Atrée, tout fumant du sang de la victime,
„appelle ses compagnons : Amis, élite de la Grece, que
„tardés-vous ? Massacrés ces barbares & précipités-les
„dans les flots. Notre chef de son côté nous crie : Saisis-
„sés promprement cette planche ; brisés ces bancs ; tirès ces
„rames, & mertés en pieces ces perfides Etrangers. Tous
„se levenr ; tous s'animent : les uns armés de poignards,
„les autres de rour ce que le hazard leur fournit. Il se fait
„un horrible combat, & la Galere est rougie de sang. He-
„lene du haut de la poupe crie aux siens : Souvenés-vous
„des exploits de Troye, & renouvellés-les sur ces barba-
„res. Dans cette ardeur mutuelle vous eussiés vû se con-
„fondre les vaincus & les vainqueurs, & plusieurs tom-

„ ber morts. Ménélas en général d'armée examinoit où il „ falloit porter du ſecours, & il y voloit à l'inſtant. Il frap- „ pe, il renverſe tout ce qui lui réſiſte, & culbute enfin „ tous nos nautonniers dans la mer ; puis s'emparant du „ gouvernail : C'eſt en Grece, dit-il, que je prétends aller. „ On tourne la voile ; un vent favorable vient l'enfler, „ & le vaiſſeau diſparoît à mes yeux. Pour moi, plûtôt „ que de m'expoſer à une mort certaine, je m'étois jetté „ dans les flots, dont l'on m'a tiré pour venir vous annon- „ cer ce malheur, & pour vous dire que rien n'eſt plus ſa- „ lutaire qu'une ſage défiance. «

Théoclymene, doublement duppé, & comme amant & comme Roi, conçoit un fureur qui le porte à venger au moins ſur ſa ſœur les interêts de ſon amour & de ſon ſceptre. Elle eſt coupable à ſes yeux, pour ne lui avoir pas revelé l'arrivée de Ménélas à Pharos. Le chœur, ſuivant ſon office, tâche d'appaiſer Théoclymene. » Où courés-vous, » Seigneur ? Dans quel ſang allés-vous tremper vos mains ? Cela produit une conteſtation courte & intereſſante entre le Roi & le chœur: mais comme des femmes captives ne peuvent faire entrer la raiſon dans l'eſprit d'un ennemi courroucé, Euripide à recours à la machine pour le dénoument ; & il introduit à propos les deux Gemeaux Caſtor & Pollux, dont l'un prend la parole pour calmer Théoclymene. Il le fait en lui alleguant l'innocence de Théonoé, & la volonté des Dieux ſur Helene. Il addreſſe enſuite le diſcours à Helene même, quoiqu'abſente, pour lui annoncer un retour heureux dans ſa patrie, & les honneurs divins qui lui ſont reſervés après ſa mort. Elle doit donner ſon nom à une Iſle *a*, & Ménélas doit habiter pour toujours dans les Iſles fortunées. Cette fable Athenienne eſt le but de toute la piece ; ce qui confirme ce que nous avons dit plus d'une fois, à ſçavoir, que les Poëtes Grecs travailloient preſque toujours ſur des ſujets capables de flatter leur patrie, & que leurs Tragédies étoient preſque toujours allégoriques.

---

a L'Iſle d'Helene : c'eſt une des Sporades du promontoire Sunium.

Si l'on veut se rappeller l'idée de l'Iphigenie en Tauride, on trouvera que cette Tragédie lui est parfaitement conforme. C'est de part & d'autre une Princesse transportée hors de sa patrie dans une terre étrangere, Iphigenie en Scythie, & Helene en Egypte. Ici c'est un époux, là c'est un frere; tous les deux inconnus & prêts d'être immolés; qui reconnoissent l'un une sœur, l'autre une épouse. Des deux côtés ce sont les femmes qui, par leur génie plus industrieux que celui des hommes, trouvent le secret de s'évader & d'enlever ce qu'elles ont de plus cher, à la fureur de deux Tyrans. Enfin des Dieux en machine font les deux dénoumens, & remettent le calme sur le Théatre.



ION,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

LA fable d'Ion est fort composée : aussi fait-elle la matiere d'un long prologue récité par Mercure tout exprès pour instruire les spectateurs à qui il addresse la parole sans autre artifice.

ACTE I.

Voici le fonds du prologue & le sujet. Creüse, fille d'Erecthée Roi d'Athenes, fut séduite par Apollon ; & de ce commerce elle mit au monde un fils, à l'insçû d'Erecthée. Pour mettre son honneur à couvert, elle exposa ce fils dans la grotte même qui avoit été témoin de son malheur : mais elle eut la précaution de mettre l'enfant dans une corbeille fermée, avec quelques ornemens qu'elle avoit, pour suivre en cela une coutume domestique fondée sur une fable. C'est qu'Erichonius *a* son aïeul & fils de la terre, avoit été confié par Minerve aux trois filles de Cecrops, avec défense d'ouvrir le petit panier où il étoit renfermé. Aglauros, l'une des Cécropides, cédant à la curiosité, ouvrit ce dépôt mysterieux, & y trouva un enfant accompagné d'un serpent. Ovide en parle comme Euripide.

Mais pour revenir à Creüse, elle renouvella en quelque sorte l'avanture d'Erichonius, & Mercure fit pour elle ce que Minerve avoit fait pour son aïeul : car le Dieu, à la priere d'Apollon, tira le fils de Creüse de la grotte où sa mere l'avoit caché, & le transporta au Temple de Delphes. La Prêtresse d'Apollon fut d'abord choquée de cette avanture, dans la pensée qu'elle étoit arrivée à quelque

a Erichonius quatriéme Roi d'Athenes. Voïés cette fable dans Ovide, Met. l. 2. f. 12.

Delphienne, doublement coupable d'avoir manqué à son devoir, & d'avoir osé prophaner un temple si respectable. Elle voulut même jetter l'enfant hors de cette demeure sacrée; mais Apollon lui toucha le cœur, & la pitié l'emporta sur l'indignation, de maniere que la Prêtresse prit soin de nourrir ce pupille. Il crut sous les yeux de sa liberatrice & à l'ombre des autels, sans que lui ni elle eussent aucune lumiere de ceux dont il avoit reçu le jour. L'estime qu'il s'acquit parmi les Delphiens, les engagea à le faire le dépositaire des Thrésors du Temple: cependant sa mere Creüse épousa Xuthus à l'occasion qu'on va dire.

Ce Xuthus n'étoit pas d'Athenes, mais d'Achaïe, & issu d'Eole. Il vint un jour au secours des Atheniens qui avoient une guerre sur les bras. Il les aida à remporter la victoire sur leurs ennemis; & Creüse avec le sceptre d'Athenes fut le prix de sa générosité & de sa valeur: mais tous deux après plusieurs années se voïant sans heritiers résolurent d'aller à l'Oracle de Delphes. C'est ici précisément que commence la piece. Mercure prévient le spectacle en avertissant que le dessein d'Apollon est de faire passer Ion, ce fils qu'il a eû de Creüse, pour véritable fils de Xuthus, & de lui procurer la gloire d'être un jour le fondateur de l'Ionie, partie considérable de la Grece.

Mercure s'étant retiré, Ion se montre à la tête de plusieurs Ministres d'Apollon. » Déja, dit-il, le Dieu de la » lumiere fait briller son char sur la terre; les astres en sa » présence fuïent dans le sein de la nuit sacrée. Le sommet » de la double colline reçoit un double éclat. Les parfums » montent jusqu'à la voute du Temple; & la Prêtresse as-» sise sur le trépié est prête d'annoncer au peuple les ora-» cles du Dieu. Allés, Ministres saints, allés à la source » de Castalie, & après vous être lavés dans ses eaux pures, » rentrés dans le Temple; purifiés sur-tout vos levres pour » interprêter heureusement les mysteres d'Apollon. Pour » moi, satisfait de l'humble emploi que j'exerce depuis mon » enfance, je vais orner ce vestibule de couronnes de lau-» rier, en nettoïer l'entrée, & écarter à coup de fleches les » oiseaux qui pourroient souiller les offrandes: car étant

» sans mere & sans pere, je regarde ce Temple qui m'a » servi de berceau, comme un lieu sacré qui éxige tous » mes soins. «

Tandis qu'il s'occupe à ce pieux exercice, il entretient son esprit d'idées conformes à son emploi. Les lauriers, les myrtes, l'eau de Castalie, tout lui rappelle le souvenir du Dieu qu'il sert, & la pureté qu'un ministre doit avoir dans son service. » Heureux travail, s'écrie-t'il ! O Phebus, c'est » toi que je sers, & dans le lieu qui t'est le plus cher ! Que » cet emploi m'est doux ; qu'il m'est glorieux ! Je ne suis » point l'esclave d'un vil mortel ; je suis le ministre d'un » Dieu. Oui, ce Dieu est monvéri table pere, puisque, c'est » par lui & de ses bienfaits que je vis. » Tout ceci est une espece d'hymne, avec un refrain à la louange d'Apollon. Elle est suivie de quelques traits un peu trop naïfs pour notre Théatre : car Ion voïant une foule d'oiseaux qui sortent du Parnasse, & qui voltigent autour du Temple, les écarte à grands cris, & les menace de les frapper de ses traits, en les appellant chacun par leur nom.



Des filles Atheniennes qui arrivent font une autre scene naïve : elles examinent curieusement le vestibule du Temple. » Ce n'est pas seulement dans notre Athenes, si chere » aux Dieux, disent-elles, qu'on voit des Temples magni- » fiques, puisque Delphes en a un si beau. » Surquoi Ion leur fait considerer divers tableaux ou bas-reliefs, qui représentent quelques histoires des Dieux. » De grace, dit- » il, voïés le fils de Jupiter *, qui de sa faux dorée tuë » l'hydre de Lerne.

* Herculé.

LE CHOEUR. Je le vois.

ION. Et cet autre auprès de lui, qui tient *a* un flambeau ardent.

LE CHOEUR. Quel est-il ? Nous le représentons souvent, ce me semble, dans nos ouvrages de tapisserie.

ION. C'est Iolas l'Ecuyer d'Hercule. Regardés encore celui-ci * sur un cheval aîlé, tout prêt à tuer le monstre à trois corps.

* Bellerophon armé contre la Chimere.

a Je lis ainsi après Barnès, parce qu'en effet Iolas bruloit les têtes de l'hydre, à mesure que Hercule les coupoit : la leçon ordinaire ne s'entend pas bien.

» Cela suffit pour connoître le goût de cette scene : à chaque demande Ion répond : » là ? ce sont les Geans : ici ? c'est » Bacchus avec ses Thyrses : de ce côté ? c'est Pallas avec » son Egide ; « & choses semblables qui sont de vraïes beautés, mais peut-être trop simples pour le goût présent. Virgile n'a pas manqué de copier en partie cette situation, lorsqu'il nous peint Enée dans un Temple de Carthage, dont il parcourt les peintures. » Dans ce bois là même, » dit-il, Didon faisoit ériger un Temple en l'honneur de » Junon. Elle y avoit fait dresser la statuë de la Déesse, & » elle avoit enrichi le Temple de ses présens. Le seuil posé » sur les degrés, par où l'on montoit, étoit d'airain, & les » colomnes qui portoient l'architrave étoient de bronze, » aussi-bien que les gonds qui soutenoient les portes. Le » premier spectacle qui se présenta aux yeux d'Enée, servit » beaucoup à calmer ses inquiétudes, à le rassurer sur les » perils dont sa vie étoit menacée, & à remettre la confiance dans son cœur. En effet, tandis qu'il parcouroit » des yeux les divers ornemens du Temple, en attendant » que la Reine y vînt ; tandis qu'il réflechissoit sur le bon- » heur des nouveaux citoyens, & qu'il étoit charmé de » l'habileté des ouvriers & de la beauté des ouvrages, il » fut surpris de voir toute la suite de la guerre de Troïe, » tracée par ordre en d'excellens tableaux. Il comprit que » la Renommée avoit répandu par toute la terre les tra- » vaux d'un si long siege. Enée reconnut Agamemnon & » Ménélas en peinture. Il discerna Priam & Achille dont » la colere fut si funeste aux deux partis. A cette vûë il » s'arrêta, & les yeux baignés de larmes, en quelle region » dit-il à Achate, nos avantures n'ont-elles pas pénetré ? » On à joint ici le portrait de Priam à ceux des Généraux » Grecs. Vous voïés qu'on sçait y faire justice au mérite ; » qu'on y a le cœur tourne à la compassion, & qu'on y est » touché de l'infortune des malheureux. Ne craignés plus : » nous sçaurons tirer avantage de la connoissance qu'on a » de nos malheurs daus ces lieux. Il parla de la sorte & » continua de parcourir des yeux ces muettes peintures. » Chaque tableau lui fit verser des larmes. Il voïoit d'une part

Aeneid. l. 1. v. 445. Traduct. du P. Catrou.

» part les Grecs assaillans fuir devant une troupe de jeu-
» nes Troïens qui les poursuivoient : d'une autre part il
» voïoit les Phrygiens mis en fuite par Achille. Il consi-
» deroit dans un tableau les tentes de l'infortuné Rhesus,
» qui venu pour secourir Troye, fut attaqué de nuit par
» Diomede. On pilloit son camp lorsque le chef étoit en-
» core dans son premier somme, & on le remplissoit de
» carnage. Diomede conduisoit les chevaux sous les pavil-
» lons qu'il avoit enlevés à Rhesus, avant qu'ils eussent pû
» paître dans les prez de la Troade, & boire des eaux du
» Xanthe. Ce spectacle fit verser des larmes à Enée. Dans
» un autre tableau paroissoit le jeune Troïlus, qui fut assés
» audacieux pour défier Achille. Il essaïa en vain ses ar-
» mes contre lui. Troïlus lui étoit inégal en forces : aussi
» le voïoit-on le corps presqu'entier hors de son char, tom-
» bé à la renverse & entraîné vers la ville par ses chevaux
» dont il tenoit encore les rênes. Sa tête & sa chevelure
» traînoient à terre, tandis que sa lance qui lui restoit à
» sa main traçoit un sillon sur le sable. Dans un troisiéme
» tableau étoient représentées les Dames Troïennes, les
» cheveux en desordre dans le Temple de Pallas. Elles pa-
» roissoient offrir leurs vœux à la Déesse peu favorable. D'un
» air triste & suppliant elles lui présentoient une robe pour
» couvrir sa statuë ; & elles se frappoient le sein. Pallas
» irritée sembloit tenir les yeux baissés en terre. Une autre
» peinture représentoit le corps d'Hector, qu'Achille après
» l'avoir traîné autour des fossez de Troye, vendoit à Priam
» qui étoit venu le racheter. Enée ne put s'empêcher de
» pousser un profond soupir, lorsqu'il vit les dépouilles,
» le char & le corps de son ami ; & qu'il apperçut Priam
» desarmé tendant des mains suppliantes au meurtrier de
» son fils. Dans une autre peinture il se vit lui-même en-
» vironné dans une mêlée par les principaux chefs du camp
» ennemi. Il y vit les Ethiopiens, & il reconnut Memnon
» à la noirceur de son visage, & à la lueur de ses armes. La
» généreuse Pentesilée s'y faisoit remarquer : elle étoit con-
» ductrice d'un escadron d'Amazones, dont les boucliers
» étoient échancrés en demi-cercle. Leur Reine soutenant

» d'une écharpe la ſeule mammelle qui lui reſtoit, paroiſ-
» ſoit plus fiere que mille autres de ſes compagnes ; & toute
» fille qu'elle étoit, elle oſoit ſe meſurer avec les plus bra-
» ves guerriers. «

Ce morceau de l'Eneïde eſt ſi beau, que j'ai crû devoir n'en rien omettre malgré ſa longueur, pour faire voir avec quelle délicateſſe Virgile a ſçu imiter les anciens, & encherir ſur les beautés naturelles qu'il a trouvées dans leurs écrits. En voici encore un dans le même genre, que le lecteur me ſçaura gré de lui rappeller. Il eſt du ſixiéme livre de l'Eneïde ou le Poëte décrit l'arrivée d'Enée à Cumes ; & ce Prince occupé à conſiderer le Temple de Diane.

Æneid. l. 6. v. 13 trad. du P. Catrou.

» Déja le heros & ſa ſuite étoient entrés dans le bois con-
» ſacré à Diane, & bientôt ils furent rendus à ſon Tem-
» ple tout éclatant de dorures. On dit que Dédale fuïant
» la perſécution de Minos, oſa ſe hazarder à fendre les
» airs avec des aîles qu'il ſe fabriqua, & que par un che-
» min nouveau volant vers le Septentrion, il vint à Crete
» à l'endroit le plus élevé de Cumes. Dès qu'il y fut arrivé
» il commença par conſacrer à Phebus ſes aîles ; puis il
» érigea un Temple magnifique. Sur les portes du Tem-
» ple il ſculpa en bas relief la mort d'Androgée. Il y repré-
» ſenta les Atheniens que Minos obligeoit tous les ans d'en-
» voïer à Crete quatorze de leurs enfans. On y voit l'urne
» dont on ſe ſervoit pour les tirer au ſort. Dans un autre
» bas-relief étoit figurée l'iſle de Crete vis-à-vis d'Athe-
» nes. On y avoit repréſenté Paſiphaé, & l'objet de ſon bru-
» tal amour. Le Minotaure qui en fut le fruit monſtrueux
» y avoit ſa place. On apperçevoit d'un autre côté le fameux
» labyrinthe dont on ne pouvoit retrouver l'iſſuë, lorſqu'on
» y étoit entré. Dédale s'y étoit repréſenté lui-même. Trop
» favorable à la paſſion qu'Ariadne avoit conçuë pour The-
» ſée, il donnoït à celui-ci un fil pour lui faire retrouver
» ſa route dans les obſcurs détours du labyrinthe. Infortuné
» Icare, ſans doute vous auriés eû part à ce bel ouvrage de
» Dédale ! Deux fois le pere s'efforça d'emploïer l'or pour
» exprimer la chute de ſon fils ; deux fois ſes mains ſe re-
» fuſerent à ſon travail. Les Troïens auroient continué à

» parcourir des yeux le reste de ces histoires, si Achate, » qu'on avoit envoyé chercher la Sibylle, ne l'eût amenée.

La difference qu'on peut bien sentir entre ces peintures de Virgile, & celle d'Euripide, c'est que les premieres sont remplies de sentiment, & par-là plus interessantes que la seconde qui ne contient que des sujets généraux: mais Euripide n'en a pas été moins sensé dans le choix de ses sujets, puisqu'il ne s'agissoit que d'une situation de simple curiosité dans des filles, qui arrivant au Temple de Delphes avant leur maîtresse, jettent çà & là un coup d'œil en passant, bien plûtôt pour faire connoître au spectateur quel est le but de leur voïage, que pour l'amuser par des descriptions hors de saison: aussi la sçene est-elle courte sur cet article.

La curiosité porte encore ces filles à vouloir entrer jusques dans le sanctuaire, pour achever de tout voir; mais Ion leur fait entendre que l'entrée n'en est permise qu'à ceux qui viennent consulter l'Oracle, après les sacrifices requis.

Ces Atheniennes qui forment le chœur font connoître qu'elles sont les femmes d'une Dame Athenienne nommée Creüse. Il n'est pas trop aisé de distinguer nettement si elle est entrée d'abord avec ses femmes, ou si elle vient ensuite sur le Théatre: car jusqu'à présent Ion n'a entretenu que sa suite. Elle prend tout à coup la parole, & semble répondre à une demande qu'on ne lui fait pas. Peut-être vouloit-elle ne se point découvrir, comme la suite donne lieu de le penser.

Le reste de la Scene, ou si l'on veut cette nouvelle Scene, est un long entretien de Creüse avec Ion. Il est frappé de son grand aïr & surpris de ses larmes. D'abord, elle paroît vouloir éluder les interrogations curieuses du Ministre d'Apollon; puis elle répond en mots mysterieux: » Mes pleurs » doivent vous étonner, sans doute; mais l'aspect de ce Tem» ple m'a rappellé un triste souvenir. J'oubliois que j'étois » en ce lieu, & mon esprit étoit à Athenes. Que les femmes » sont malheureuses, & que les Dieux sont injustes! A qui » avoir recours, si l'iniquité de nos Souverains maîtres nous » perd? « Ce soupir énigmatique pour Ion, lui donne l'en-

vie de découvrir le secret de cette Dame affligée. Mais elle referme aussi-tôt son cœur pour ne pas le laisser pénétrer par un étranger. Comme il la complimente sur sa naissance, afin de changer de discours : » Helas, dit-elle, c'est à cet » unique avantage que s'est borné mon bonheur ! « Elle raconte à ce sujet la Fable de son ayeul Ericthonius, (grand titre de noblesse) le sacrifice que fit Erecthée son pere de ses propres filles, pour le salut de la patrie (autre titre d'heroisme,) & la destinée de ce Roi, que Neptune précipita tout vivant dans le sein de la terre, qu'il entr'ouvrit d'un coup de son Trident. Comme le lieu où il fut englouti, est le même où Apollon avoit séduit Creüse, le nom de ce lieu la fait rentrer tout-à-coup dans sa rêverie & dans son chagrin, » Lieu fatal, dit-elle, puissai-je ne t'avoir jamais vû ! « Ion piqué d'une nouvelle curiosité fait un nouveau pas pour entrer dans la confidence de la Dame. Mais elle détourne la conversation sur son époux Xuthus. Il doit dans quelques momens venir consulter l'Oracle d'Apollon. Mais il est allé d'abord à l'antre de Trophonius. C'est le chagrin de se voir sans posterité qui l'amene à Delphes. » Quoi, dit Ion, vous » n'avés jamais eû d'enfans ! « L'interrogation est embarrassante par sa naïveté. Mais Creüse s'en tire adroitement & se contente de répondre : » Helas, Apollon le sçait ! «

Elle interroge à son tour Ion, qui lui avouë qu'il n'a pû connoître jusqu'à présent ni pere, ni mere, & qu'il a toujours vécu des autels, qui lui ont servi d'asile. » Je sçai, dit » Creüse, une mere aussi infortunée que la vôtre. Quelle est-» elle, répond Ion. Daignés me la nommer. « Creüse en femme habile profite de cette ouverture, pour proposer son affaire sous le nom d'une autre. » C'est elle, dit cette Princesse, » pour qui je suis venu consulter Apollon en attendant l'ar-» rivée de mon époux. « Elle fait donc entendre, que c'est pour une amie qu'elle vient interroger le Dieu ; & comme le Ministre lui offre ses services pour cela : après quelques façons, elle lui dit tout de suite, que cette amie a eû malgré elle une galanterie avec Apollon ; qu'elle en a eû un fils, qu'elle l'a exposé ; qu'on ignore ce que l'enfant est devenu, & qu'elle le croit mort ; que du reste, à en juger par la datte

de cette avanture, l'enfant devroit être à peu près du même âge qu'Ion.

Celui-ci surpris de la conformité qu'il trouve entre son destin & le sort de cet enfant, ne peut toutefois s'imaginer qu'un Dieu ait eû un commerce secret avec une mortelle. Ainsi il conclut qu'il est inutile & même dangereux de consulter Phœbus sur un crime qu'il n'avouroit pas. Creüse en soupirant se plaint de l'ingratitude de ce Dieu, & voïant de loin venir son mari, elle recommande à Ion un grand secret sur l'avanture qu'elle vient de lui raconter au sujet d'une amie, dans la crainte que cet entretien rapporté peu fidelement ne causât quelque trouble & quelque mal-entendu, dont la honte retomberoit sur elle.

Xuthus à la maniere Grecque saluë d'abord le Dieu du Parnasse, puis Creüse, à qui il apprend que l'Oracle de l'antre n'a pas voulu prévenir celui de Delphes : mais qu'il assure par avance que Xuthus ne s'en retournera point sans enfans, ni Creüse sans réponse.

L'un & l'autre après quelques prieres entre dans le Temple, tandis qu'Ion va chercher l'eau pour faire les aspersions. Avant que d'y aller, il reflêchit un moment sur le discours de Creüse, & blâme assés vertement le procedé d'Apollon, dont il se tient fort scandalisé. « A quel dessein, dit-il, sé» duire des beautés mortelles, & abandonner leurs enfans au » trépas ? Songés qu'étant Dieu vous devés des exemples de » vertu. S'il est des méchans parmi nous, vous les punissés. » Sied-il donc aux Legislateurs de violer les loix ? Si cela » étoit, ce que je n'ose croire ; les mortels vous puniroient à » leur tour, & vos Temples seroient bien-tôt déserts. Car » enfin, si vous succombés à d'indignes passions, il ne faut » plus accuser les hommes, c'est à vous qu'il faut s'en pren» dre. Ils ne sont plus que les imitateurs de vos vices : vous » êtes leurs maîtres. » Voilà ce que les sages Païens pensoient de leurs Divinités, ou plûtôt des Fables que la poësie leur imputoit.

Le Chœur resté seul dans le Vestibule du Temple addresse des vœux à Lucine, à Minerve, & à Diane pour obtenir à ses maîtres une posterité digne de la race d'Erecthée. Il

y a un morceau élegant sur l'avantage d'une posterité nombreuse. Il revient à ce que dit Ciceron dans l'Oraison pour Cluentius où il appelle un fils, » l'esperance du pere, la gloi» re du nom qu'il doit perpetuer, l'appui de la maison, l'he» ritier de la famille, & un citoïen destiné à servir l'Etat. « *Spem parentis, memoriam nominis, subsidium generis, hæredem familiæ, designatum Reipublicæ civem.* Le Grec d'Euripide, & le Latin de Ciceron ne sont gueres susceptibles d'une traduction heureuse en notre langue.

ACTE II.

Ion revient demander si Xuthus est sorti du Temple. Ce Prince en sort à l'instant, & dès qu'il apperçoit Ion, il l'aborde, en lui donnant le nom de fils. Mais le Ministre d'Apollon se refuse aux embrassemens de Xuthus, dont le discours lui paroît peu sensé. Sur quelle apparence & quelle preuve l'appeller son fils? il faut qu'il ait mal pris le sens de l'oracle. Cette contestation fait naître peu à peu l'explication du mystere. L'oracle a répondu à Xuthus: *La premiere personne que tu rencontreras à la sortie du Temple est ton fils*: & ce Prince ravi de se voir un fils qu'il ne connoissoit pas, n'a point songé dans son transport à demander à l'oracle de quelle femme il a eû cet enfant. C'est ce qui fait l'embarras d'Ion. » Comment, dit-il, puis-je être votre fils, si vous » ignorés vous-même quelle est ma mere? « A cela Xuthus n'a rien à répondre, si ce n'est qu'il convient d'avoir eû quelque galanterie avant son hymen dans un pellerinage qu'il avoit fait à Delphes aux fêtes de Bacchus. Or Ion voïant que la datte s'accorde assés avec son âge, se païe de cette raison, & consent de reconnoître le Roi d'Athenes pour son pere, par déférence aux ordres de l'Oracle. Il falloit que le respect pour les oracles fût extrême alors parmi les Grecs, puisque Xuthus se montre si crédule: car pour Ion, il ne pouvoit que gagner en se donnant pour fils à un pere qui étoit Roi d'Athenes. Toutefois ce n'est point ce motif qui le guide, comme on le verra bien-tôt.

Le Chœur ne balance pas un moment à féliciter son maî-

tre d'un dénouement si agréable; & il se borne à souhaiter pour Creüse des heritiers du sang d'Erecthée, tandis qu'Ion & Xuthus réduisent leurs souhaits à retrouver celle dont Ion a reçû le jour.

Le pere propose à ce fils retrouvé de laisser faire au tems pour l'entier éclaircissement de ce mystere, & cependant de quitter Delphes, qu'il doit regarder comme un exil, pour passer à Athenes sa veritable patrie, où le sceptre l'attend avec la plus riante fortune. „ Vous ne répondés point, „ ajoûte-t'il, pourquoi détourner vos regards? d'où vient „ cette rêverie subite où se plonge votre esprit? ah, qu'une „ tristesse qui suit de si près la douceur de nos embrassemens „ cause d'inquiétude à un pere tendre! "

ION. Seigneur, les choses envisagées dans différentes situations paroissent sous des faces fort différentes. Je ne puis que benir ma destinée, de m'avoir rendu un pere tel que vous. Mais si vous désirés de sçavoir le sujet de mes craintes, le voici. Je sçai que la nation Athenienne fiére de son origine, se vante de ne la devoir qu'au païs même qu'elle habite. De quel œil regardera-t'elle le fils naturel d'un étranger? le mépris est le moindre outrage qu'elle réserve à ma foiblesse, si je me borne à l'état de particulier. Tâcherai-je de me faire un nom parmi les grands? le peuple me haïra. La grandeur est pour lui un objet d'envie. D'un autre côté, les bons Citoïens dont la sage politique est de se renfermer dans la sphere d'une vie privée, riront de ma témerité, si j'ose me mêler d'intrigues, chose toujours dangereuse dans une République. Je veux que la faveur m'éleve aux premiers rangs: que ne dois-je pas craindre dans un Etat où les Chefs ne souffrent point de rivaux? Entrerai-je enfin dans une maison étrangere, pour y voir une femme irritée d'avoir eû part à vos peines, sans espoir de partager votre bonheur? Hé, comment Creüse ne haïroit-elle pas l'objet de votre tendresse, se voïant privée d'un pareil gage de son hymen? car enfin, votre cœur penchera de son côté ou du mien. Si je lui enleve vos bonnes graces, quel affreux désordre dans votre maison! vous sçavés trop les funestes effets d'un amour qui se croit outragé. Après tout, Seigneur,

votre épouse privée d'heritiers excite ma compassion. Issuë d'un sang illustre, elle mérite un autre sort. Vainement, vous faites briller la Couronne à mes yeux. Son éclat ne m'éblouit pas assés pour me cacher les maux qu'elle renferme. Est-ce vivre heureux que d'être environné de frayeurs & de soucis? Oui, je préfére la félicité d'un homme qui ne rend compte de son loisir qu'à lui seul, à celle d'un Roi qu'une crainte éternelle rend ami des méchans & ennemi des bons. Peut-être répondrés-vous que l'abondance & les thrésors sont préférables à la situation, où je me vois. Non, Seigneur, non, je ne puis m'accommoder des peines & de l'inquiétude qui sont attachées aux grandes richesses. Laissés-moi joüir sans chagrin de mon heureuse médiocrité; & soïés-vous même le juge de mon bonheur. Un doux loisir, point de trouble, point d'envieux: telle est ma félicité. Jamais je n'éprouvai le déplaisir cruel d'être supplanté par d'indignes concurrens. Les louanges des Dieux, & le service des étrangers partagent ma vie. Je renvoïe les uns contens; il en revient d'autres, que j'ai toujours le plaisir de satisfaire, sans que l'habitude puisse me rendre moins agréable à leurs yeux: & ce qui me paroît un bien inestimable, c'est que mon cœur d'accord avec mon devoir contribuë à me rendre vertueux & digne du Dieu que je sers. Jugés, si je dois balancer entre ces biens & ceux que vous m'offrés; ou plûtôt, permettés que je continuë de vivre dans l'humble emploi où je me trouve, puisqu'après tout, il est indifférent d'être heureux par les richesses ou par la médiocrité.

C'est-là un de ces morceaux que la nature avouë dans tous les tems, & que *a* Racine a fait si heureusement passer sur notre

---

a *Voïes Athalie de Racine, Acte II. Scene VII. & autres Scenes.* Si mon Ouvrage a quelque suite, parmi plusieurs Discours ou Traités qui la formeront, je ferai voir dans celui de l'*Imitation* avec quel art & quelle finesse Racine a fondu le génie des Anciens, sur tout celui d'Euripide avec le sien propre, pour s'en faire un tout nouveau. On y verra en détail la souplesse inimitable de cet ingénieux Imitateur, qui a tourné en beautés suprêmes une infinité de tours & de traits naifs, que tout l'artifice d'une traduction ne sçauroit bien faire sentir. En attendant, si le Lecteur veut bien jetter un coup d'œil sur Athalie, il reconnoîtra Ion dans Joas, au moins en partie, & les Chœurs Grecs dans les Chœurs François, sans compter le plus grand nombre des plus beaux tours, & la noble simplicité de cette admirable Tragédie; comme j'espere le développer quelque jour.

notre Théatre. Xuthus n'y répond qu'en faisant entendre à son fils qu'il faut ceder à sa nouvelle fortune, & que pour lui il va faire des sacrifices, & préparer un festin pour célebrer le jour de la naissance de son fils. Il le nomme Ion par allégorie à la rencontre qu'il en a faite à l'issuë du Temple [a]; & pour lever toutes les difficultés, il défend au Chœur sous peine de mort, d'apprendre cette nouvelle à Creüse. Il veut en un mot qu'elle l'ignore, jusqu'à ce qu'il prenne son tems pour la déterminer à souffrir un autre fils que le sien sur le Thrône d'Erecthée. A cette condition le fils consent de suivre son pere à Athenes, & il ne desire rien autre chose pour combler ses vœux, que de retrouver pour mere une Athenienne.

Comme les femmes de Creüse, prévoïent les suites funestes de cet oracle; malgré la défense de Xuthus, l'indignation l'emporte sur la crainte dans leurs esprits; & plus fideles au sang d'Erecthée qu'à un Roi étranger, elles forment le dessein de découvrir à Creüse le secret de son époux, & de servir la vengeance de cette Princesse & la liberté d'Athenes, en perdant Ion.

ACTE III.

Creüse suivie d'un Vieillard qui avoit été Gouverneur d'Erecthée, & qu'elle regarde comme un pere, le prie de se joindre à elle pour obtenir d'Apollon un oracle qui soit favorable à ses désirs. Tandis que le Vieillard se met en devoir de lui obéïr & d'entrer dans le Temple, elle s'avise de demander à ses femmes quelle réponse Xuthus a reçuë du Dieu. Le Chœur par un air triste & par des mots entrecoupés ne lui fait rien attendre que de fâcheux, & excite de plus en plus sa curiosité en lui apprenant les ordres de Xuthus & le supplice dont il a menacé celles qui violeroient son secret. Enfin, ces femmes s'expliquent peu à peu, & révelent tout. La Reine en est frappée comme d'un coup de

[a] Parce que cet enfant s'est offert le premier à la vûë de Xuthus sortant du Temple ἐξιόντι μοι.

foudre ; & la douleur ne lui permet pas de parler. Mais le Vieillard dévoué aux interêts des Erecthides, & outré d'une action qui lui paroît si indigne d'un Roi, s'écrie, » Madame, on vous trahit, & votre époux vous déthrône. C'est „ moins par haine pour lui, que par fidelité pour vous, que „ j'ose vous parler ainsi d'un étranger qui après vous avoir „ épousée, n'a pas rougi de violer la foi qu'il vous avoit jurée, „ & de se procurer des heritiers qui ne sont pas de vous. Je vais „ donc vous développer ce mystere. " Il le fait d'une maniere bien capable de consterner Creüse, mais aussi très-vrai-semblable, eû égard aux circonstances qu'il rassemble. La stérilité de la Reine, le voïage à Delphes, la rencontre & la reconnoissance précipitée d'un fils, tout a l'air d'un artifice concerté pour placer le fils de quelque esclave aimée sur le Thrône des Erecthides. Il peint cet artifice des plus affreuses couleurs, pour animer la vengeance de Creüse : & il lui dit nettement, qu'il n'y a plus de ressource pour elle que dans le fer ou le poison, si elle veut prévenir sa mort par celle de ses deux ennemis. Il s'offre lui-même à devenir l'executeur de sa rage ; & le Chœur épouse les mêmes sentimens de fureur.

Creüse entierement convaincuë de la perfidie de Xuthus, leve le masque, & fait une action bien hardie pour une femme. » Dois-je parler ou me taire encore, dit-elle? Trop scrupu- „ leuse pudeur, cesse de me contraindre. Car qui m'arrête „ désormais ? chassée de mon Thrône & privée de l'espoir „ d'avoir des successeurs de mon sang, est-il encore quelque „ devoir qui me lie à mon ingrat époux ? " Ce début est suivi de sermens affreux qu'elle fait de réveler sa honte & celle de Xuthus. Cependant les larmes qui coulent de ses yeux, & la rougeur qui lui couvre le front montrent combien lui coûte l'aveu qu'elle va faire. Aussi ne le fait-elle que pour reprocher aux hommes & aux Dieux leur ingratitude & leur trahison. C'est sur tout à Phœbus qu'elle addresse les plus vifs reproches, en publiant que ce Dieu à triomphé de sa pudeur, & qu'il a souffert que son fils soit devenu la proïe des oiseaux, tandis qu'il rend au traître Xuthus un fils qui n'est pas à elle.

Le Vieillard & le Chœur également surpris de cet autre malheur de la Reine dont ils n'avoient eû aucune connoissance, comprennent à peine tout le sens de ses paroles. C'est pourquoi le vieux Gouverneur se fait répeter toute cette aventure pour tâcher de découvrir si l'on ne pourroit pas retrouver quelque trace de cet enfant exposé, qui seroit du moins l'heritier légitime du Thrône, & le vengeur de sa mere. Mais Creüse avouë qu'elle l'a caché dans une grotte, & que depuis elle ne l'a plus revû. » O cruelle mere, s'écrie „ le Vieillard, ô Dieu, encore plus barbare! " Le récit de Creüse lui arrache cette expression : car elle lui peint vivement cet enfant malheureux, qui lui tendoit en vain les bras, & la fatale nécessité où elle étoit de sacrifier l'amour maternel aux égards d'un honneur sévére qu'il falloit mettre à couvert.

„ Vengés-vous, dit le Gouverneur, & punissés d'abord „ l'amant qui vous a perduë. "

CREUSE. Comment étant mortelle puis-je punir un Dieu?

LE GOUVERNEUR. Mettés en feu le Temple de Delphes.

CREUSE. Une crainte religieuse m'arrête; & je n'ai déja que trop de malheurs.

LE GOUVERNEUR. Hé bien, perdés votre époux.

CREUSE. Un reste de respect pour un hymen qui me fut cher, en murmure.

LE GOUVERNEUR. Du moins étouffés ce monstre naissant, cet Ion qui s'éleve contre vous.

Elle écoûte plus volontiers cette proposition. Il n'est plus question que des moïens de réussir. Le Vieillard du même ton qu'on vient d'entendre, propose les plus violens, comme d'aller égorger Ion dans la tente sacrée où il mange avec ses amis. Mais la Princesse n'approuvant rien de tout cela, „ C'est donc à vous, reprend-il, à chercher une ressource. " Creüse en trouve une digne d'une femme en fureur, c'est le poison. Elle en avoit un très-présent & très-efficace qui lui venoit de Minerve, à sçavoir deux gouttes du sang de Meduse que la Déesse avoit données à Ericthonius avec

cette proprieté que l'une des gouttes procureroit la guérison, & l'autre une prompte mort. Creüse charge le Gouverneur d'empoisonner Ion avec la liqueur mortelle : mais elle voudroit attendre que sa victime fût à Athenes. » Non, » répond le Gouverneur, c'est ici qu'il faut s'en défaire pour » cacher la main qui le perd. «

Creüse y consent, & lui donne un vase d'or où est renfermé le poison, avec ordre de le répandre dans la coupe d'Ion. Tandis qu'elle va dans son appartement en attendre l'effet, le Viellard s'encourage à ce crime par cette horrible sentence : » Soyons vertueux, quand tout nous rit. Mais s'a» git-il de nous venger d'un ennemi, n'écoutons plus une » importune vertu. «

Ces sentences & toute la conduite de l'attentat paroissent ne convenir gueres à des personnes pour qui le spectateur s'est interessé. Le Chœur n'est pas moins coupable que les principaux personnages, & sa fidelité pour la race d'Erecthée ne sçauroit (ce me semble) justifier son emportement, quoique le Poëte tâche de l'ériger en vertu dans l'Intermede de cet Acte. Il faut pourtant convenir que la situation est admirable, qu'elle est tirée des vrais sentimens du cœur humain, & que par consequent elle est dans le vrai goût du Théatre.

ACTE IV.

Un domestique de Creüse vient d'un air effaré demander au Chœur où est la Princesse, qu'il a déja cherchée inutilement par toute la ville, & que tout Delphes vient de condamner à la mort. Il la cherche apparemment pour la sauver, s'il est possible ; & toutefois, il s'arrête avec le Chœur assés long-tems pour faire un récit très-étendu de la maniere dont la conspiration contre Ion a été découverte. En voici le sens.

„ Xuthus & son fils étoient partis de ce lieu dans le dessein „ de faire des sacrifices & un festin pour célebrer la naissan„ ce d'Ion. Xuthus se charge des sacrifices ; & prêt d'aller „ sur le double sommet du Parnasse pour arroser l'un & l'au„ tre du sang des victimes en l'honneur de Bacchus, il dit

à son fils : „ Elevés des tentes : donnés aux Delphiens une „ fête superbe, & n'attendès pas mon retour. "

La précaution que prend le Poëte d'écarter Xuthus étoit bien nécessaire, comme on va voir : mais elle ne sauve pas entierement la faute qu'il a voulu éviter.

Le domestique décrit, avec beaucoup d'art & trop sans doute, la salle du festin. „ C'étoit une seule tente qui renfermoit un arpent en quarré long, & qui pouvoit contenir „ tout le peuple de Delphes. Elle étoit ornée des plus riches „ tapisseries du Temple ; ce qui faisoit un merveilleux spectacle. Car au lieu de platfonds on voïoit le magnifique „ présent d'Hercule, monument de sa victoire, & dépouille „ précieuse des Amazones. C'étoit un Ciel parsemé d'étoiles. Le Soleil hârant ses coursiers de se précipiter sous les „ eaux ne jettoit plus que les derniers traits d'une lumiere „ mourante : la Nuit revétuë de longs crespes noirs conduisoit son char leger dans la plaine Etherée, suivie des Astres „ brillans parmi lesquels les Pleïades se faisoient distinguer, „ aussi-bien qu'Orion armé de son épée. " On décrit du même air l'ourse dont la queuë faisoit plusieurs replis, la pleine Lune, qui divise le mois, avec les Hyades, & dans un lointain l'Aurore qui attendoit le départ des Astres. " D'autres ornemens, continuë l'Officier, tenoient lieu „ de murs. C'étoient des Naumachies, des chasses, des Centaures, des cerfs, & des lions. Enfin à l'entrée, il y avoit „ un Cécrops avec une queuë de serpent à contours tortueux, & ses filles à ses côtés. Du reste, les tables étoient „ chargées de coupes d'or. "

Cela ressemble assés aux enchantemens des Fées, vû le peu de tems qu'on a emploïé à préparer cette fête. D'ailleurs la description qu'on en fait, plus badine *a*, ce semble, que pompeuse, & tout au moins hors de place, ne devoit gueres plaire à des femmes effraïées à qui l'on venoit annoncer une mort certaine. Le narrateur pouvoit s'en tenir aux choses qui suivent, & que je vais dire.

---

a Elle est élegante & charmante en elle-même. Ce n'est que sa place que j'ose ici blâmer. On pourroit faire un beau tableau sur cette description.

„ Un Herault avec cérémonie avoit invité tous les ci-„ toïens au festin. La salle étoit remplie, & les convives „ ornés de couronnes avoient commencé le repas, lorsqu'un „ Vieillard a paru dans l'assemblée, & a réveillé la joïe en se „ faisant l'Echanson public. La Musique & Bacchus aïant „ échauffé les esprits, le Vieillard fait apporter de plus „ grandes coupes, & se fait un mérite de servir lui-même son „ nouveau maître. Il avoit mêlé dans le vin un poison, qu'il „ avoit, dit-on, reçû de Creüse. Ion faisoit déja la liba-„ tion, quand une parole échappée à un des Officiers lui a fait „ entrevoir un fâcheux préfage. Il demande une autre cou-„ pe & fait une libation de tout le vin qui étoit dans la sien-„ ne en invitant les convives à l'imiter. Cependant une „ troupe de colombes entre dans la tente & goûte de ce vin „ répandu par les conviés. On n'en voit aucun effet fu-„ neste pour ces oiseaux. Mais la colombe qui s'étoit arrêtée „ proche d'Ion trempe à peine son bec dans le vin empoison-„ né, qu'elle s'agite violemment, fait entendre une voix „ plaintive, & tombe étenduë aux pieds des spectateurs. Ion „ déchirant aussi-tôt ses vêtemens, s'écrie : Quel mortel at-„ tente sur mes jours ? c'est à toi, Vieillard, de me le déclarer, „ puisque c'est de ta main que j'ai reçû le poison. L'Echan-„ son après quelques détours confesse enfin le forfait de „ Creüse. Ion à la tête des conviés, court à l'instant aux Mi-„ nistres du Temple en demandant justice : & tous d'une „ voix ont condamné la Reine a être précipitée du haut du „ rocher. "

Je ne crains pas d'être blâmé des partisans de l'antiquité les plus outrés, si je crois voir une faute dans cet inutile récit, puisque celles qui y sont interessées, je veux dire, les femmes de Creüse, n'avoient besoin de sçavoir autre chose, sinon que tout étoit découvert, sans s'embarrasser de la maniere, & moins encore de la description du festin; outre que l'essentiel pour le domestique, témoin de cet évenemenr, étoit de chercher promptement sa maîtresse pour favoriser son évasion, & non pas de s'amuser à décrire une salle de festin & de bal.

Le Chœur se sentant coupable du secret violé, & com-

plice du crime de la Reine, voit bien qu'il mérite doublement la mort; & comme il ne voit nulle apparence à se sauver par la fuite, il entre dans des sentimens de fraïeur qui conviennent à des femmes, & qui pouvoient s'exciter, sans qu'il fût nécessaire d'emploïer une narration si détaillée.

Je suis persuadé, malgré l'arrangement ordinaire des Scenes, que le quatriéme Acte finit par ce désespoir du Chœur, & que le cinquiéme est ouvert par Creüse. Quoiqu'il en soit cette Princesse sur le bruit de sa condamnation aïant trouvé le secret de s'échapper & de parvenir jusqu'au Vestibule du Temple demande au Chœur un conseil dans l'extrémité où elle est réduite. Mais elle n'en trouve qu'un dans des femmes éperduës à l'aspect d'une mort qui les menace elles-mêmes; c'est d'embrasser l'autel du Dieu.

Creüse s'y réfugie à propos : car le Théatre se remplit tout-à-coup de gens armés qu'amene Ion pour se saisir de son ennemie. Dès qu'il la voit, sa haine s'addresse au fleuve Cephise en ces termes. „ Comment peut être issuë de vous „ cette vipere aux yeux enflammés, dont l'audace est un „ venin plus subtil que le poison qu'elle a osé me présenter? „ qu'on la prenne, & que son corps soit impitoïablement dé-„ chiré en tombant de rocher en rocher. C'est sans doute „ un effet de mon bon destin que je l'aïe connuë avant que „ d'arriver à Athenes. Si tu as osé attenter sur ma vie au „ milieu de Delphes, qu'aurois-je dû attendre de toi dans „ le sein de ton Palais? tes perfides caresses m'auroient coû-„ té le jour. Ne te persuades pas que cet autel & ce Temple „ te dérobent à ma vengeance. Si la pitié doit avoit lieu, „ c'est en faveur de ma mere & de moi-même. "

Ion fait ici mention de sa mere sans sçavoir que c'est elle dont il poursuit la mort. Elle ignore de même qu'il est son fils; & cette double erreur produit l'embarras interessant qu'on va voir.

CREUSE. Je vous défends à tous au nom d'Apollon & au mien d'approcher de cet autel.

ION. Qu'y a-t'il de commun entre Apollon & toi?

CREUSE. Je suis dévouée à ce Dieu.

ION. N'as-tu pas voulu perdre son fils?

CREUSE. Devenu fils de Xuthus tu n'es plus celui d'Apollon.

ION. Mais je l'avois été, & c'est de lui que je tiens en effet tout ce que je suis.

CREUSE. Tu as été à lui, & j'y suis à présent.

ION. J'étois juste, & tu es impie.

CREUSE. Je n'ai fait que me venger de l'ennemi déclaré de ma maison.

ION. D'un ennemi: ai-je envahi ton Thrône à main armée?

CREUSE. Oui, cruel, tu as mis en combustion la maison d'Erecthée.

ION. Ai-je porté à Athenes le fer & le feu?

CREUSE. C'étoit les y porter que de m'arracher le Sceptre.

ION. Mon pere me faisoit heritier d'un Sceptre qui est le prix de sa valeur.

CREUSE. Et quel droit un descendant d'Eole a-t'il sur le peuple de Pallas?

ION. Un droit acquis par son courage. Le droit de liberateur.

CREUSE. S'il en fut le liberateur, doit-il en être l'usurpateur & le Tyran?

ION. C'est donc une vaine crainte de l'avenir qui te portoit à me donner la mort?

CREUSE. Je te donnois la mort pour prévenir mon trepas.

ION. Non, non, c'est la jalousie qui a conduit tes coups: c'est la rage de te voir sans héritiers.

CREUSE. Si je manque d'heritiers est-ce un titre pour m'enlever la couronne?

ION. Pour n'être pas ton fils, dois-je être privé de l'heritage paternel?

CREUSE. Il est à toi; prens son épée & son bouclier: Voilà tes biens & ton héritage.

ION. Vas, quittes cet autel & cesses de profaner la majesté du Dieu.

CREUSE. Vas porter de pareils ordres à ta mere.

ION.

ION. Quoi, je ne tirerois pas raison d'une impie qui m'a presque donné la mort!

CREUSE. Venges-toi : c'est sur cet autel qu'il me faut égorger.

ION. Quel fureur de vouloir ensanglanter les couronnes du Dieu?

CREUSE. Pour te rendre coupable.

Ion finit par une exclamation contre l'injustice des loix, qui donnent au crime un asyle reservé seulement pour l'innocence; & soit que les Actes aïent été mal divisés, comme il y a apparence, soit quelqu'autre raison, l'Acte suivant amene la Prêtresse de Phebus, sans autre intermede, pour faire le dénoument de cette intrigue.

ACTE V.

Cette Prêtresse sort du Temple par inspiration divine pour venir calmer la colere d'Ion. Comme elle lui tenoit lieu de mere, il a pour elle le respect & la déférence d'un tendre fils : mais il ne peut concevoir les ordres qu'elle lui donne, à sçavoir d'aller à Athenes sans soüiller ses mains dans le sang de son ennemie. » Une juste vengeance, dit-» il, nous rend-elle coupables? « La Prêtresse pour s'expliquer peu à peu, lui montre un petit berceau qu'elle porte. (C'est celui où elle avoit trouvé Ion.) Jamais elle ne lui avoit montré ce gage si propre à lui faire retrouver sa mere, parce qu'Apollon l'avoit ainsi voulu : & c'est par l'ordre de ce même Dieu qu'elle découvre en ce jour un dépôt si important. » Recevés-le, dit-elle, & cherchés les » traces de celle dont vous reçûtes le jour. «

Il y a beaucoup de machines dans toute cette piece : car outre que la Prêtresse en est une, aussi bien que Minerve qui viendra après, on ne concevroit pas pourquoi la Prophêtesse a gardé si long-tems ce berceau sans en rien dire, & sans que personne en soupçonnât rien, si le Poëte n'avoit eû soin de faire entendre plus d'une fois que tel étoit le bon plaisir d'Apollon ; de sorte qu'Apollon semble avoir tout fait exprès pour donner lieu à une Tragédie ; tant il

prend de précautions pour en ménager tous les ressors. Après avoir executé ses ordres, la Prêtresse fait les derniers adieux à Ion, & ne lui apprend rien autre chose de son sort, sinon qu'il a été exposé sur la porte du Temple dans le berceau qu'elle lui donne, & que desormais c'est à lui de chercher avec soin sa mere aux marques qu'il trouvera dans le dépôt qu'Apollon lui remet entre les mains. Il est vrai que cela se fait pour ne pas précipiter le dénoument; mais c'est un défaut que de multiplier les machines pour ménager les surprises, quelque touchantes qu'elles puissent être.

Ion attendri à la vûë de son berceau, verse des larmes en songeant qu'il a été assés malheureux pour devoir sa naissance à un crime, & pour être exposé à la mort par une mere qui auroit dû l'allaiter *a*. Il bénit le Dieu qui l'a secouru en maudissant la fortune qui l'a trahi : & par un retour de tendresse il plaint sa mere, que des égards cruels ont apparemment forcée à perdre ce qu'elle avoit de plus cher. Irrésolu sur le parti qu'il doit prendre, il veut d'abord faire au Dieu de Delphes un don de son berceau, pour n'être pas obligé d'y trouver ce qu'il ne voudroit pas, c'est-à-dire une mere vile, une esclave. Son incertitude lui paroît plus douce qu'un éclaircissement qui le rendroit méprisable, » Mais quoi, reprend-il, dois-je me défier des fa-» veurs d'un Dieu qui m'a conservé si fidellement ces ga-» ges de ma naissance? Osons ouvrir ce berceau: aussi bien » ne sçaurois-je éluder mon destin. Sacrés ornemens qui » environnés ce dépôt; & vous liens qui tenés mon thré-» sor enfermé, faut-il que vous aïés si long-tems trompé » mes désirs curieux.«

Tandis qu'il s'avance pour délier le couvercle, & qu'il s'étonne de voir que le tems ne l'a point endommagé, Creüse reconnoît le berceau, & quittant son azile: » Voici „ le berceau, s'écrie-t'elle où je vous exposai; j'abandonne „ cet autel, dût-il m'en couter la vie. " Ion surpris de cette nouvelle audace de Creüse, veut qu'on se saisisse d'elle,

---

C'étoit la coutume des femmes Grecques.

& il croit que c'est une fureur causée par ses remords qui la contraint d'abandonner son refuge; mais elle s'attache à Ion & s'obstine à l'appeller son fils. Celui-ci, pour la convaincre de supercherie, s'avise d'un stratagême, à sçavoir d'obliger Creüse à lui dire ce que contient ce berceau avant qu'il l'ait ouvert. La princesse ne balance pas, & répondant de point en point à toutes les demandes d'Ion, elle désigne au juste tout ce qui se trouve dans ce dépôt, les voiles de l'enfant, & les ornemens qui les accompagnent. A mesure qu'il en tire quelqu'un, Creüse nomme les autres. L'un est une figure de Meduse en broderie sur la toile avec un bord de serpens en guise d'Egide, ouvrage qu'elle fit étant fille; un autre est un brasselet ou collier de serpenteaux d'or, suivant l'usage des Erecthides en memoire d'Ericthonius, dans le berceau duquel Minerve avoit mis un serpent. Il y a enfin une couronne d'olivier formée d'une branche de celui que Pallas fit naître à Athenes, en frappant la terre de sa pique.

Creüse en un mot devine tout sans rien voir, & si précisément, que le jeune homme ne pouvant plus douter qu'elle ne soit sa mere, la reconnoît pour telle, & l'embrasse tendrement. Cette reconnoissance est bien touchée; mais elle seroit plus agréable, si Creüse n'eût pas été coupable d'un empoisonnement médité, crime si odieux que la plus juste vengeance ne peut le justifier assés, pour rendre Creüse digne des larmes du spectateur. Cependant pour ne pas prononcer trop legeremenr sur des choses si respectables, il faut se souvenir que la vengeance de Creüse n'étoit que trop bien fondée, vû l'erreur où elle étoit; & que le poison tenoit lieu d'armes aux femmes outragées.

Cette scene doit paroître aujourd'hui désagréable par un autre endroit important; c'est qu'après les premiers transports de la joïe réciproque de la mere & du fils, Creüse qui ne peut rendre raison pourquoi & comment ce berceau avec l'enfant avoit été transporté à Delphes, se trouve obligée de découvrir à Ion par ses soupirs & par son embarras, qu'il pourroit bien n'être pas fils légitime de Xuthus. Ainsi en retrouvant sa mere, il perd le pere qu'il

avoit trouvé. La Reine est même réduite à expliquer ce mystere; & elle assaisonne cette explication le moins mal qu'il lui est possible en disant comme Hippolyte dans Racine.

Phedre, Act. V. Sc. I.

L'Hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux.

En un mot elle donne à Ion de terribles scrupules sur sa naissance. Elle dit enfin, quoique timidement & après bien des façons, la vérité qui lui coûtoit tant à révéler; qu'elle avoit épousé malgré elle Phœbus; qu'elle en avoit eû un fils: & que pour ne pas rendre sa vertu suspecte, elle avoit exposé le gage d'un hymen glorieux à la verité, mais ignoré de ses parens. On juge bien qu'Ion, durant ce récit qu'il interrompt souvent par de curieuses questions, est agité de divers sentimens. Un Dieu pour pere flatte sa vanité; mais une naissance si extraordinaire lui semble équivoque. D'un autre côté l'un & l'autre admire, non sans s'attendrir, que la fortune ait permis qu'un fils & une mere aïent pensé se donner mutuellement la mort. Ce combat de tendresse est digne d'Euripide: mais Ion rendu à ses réflexions retombe dans ses scrupules. Ravi de trouver une Reine, il voudroit encore que sa naissance fût sans tache; & pour s'en assurer il s'approche de Creüse, & lui dit à l'insçû du chœur le sujet de ses craintes.

Quelque précaution qu'il prenne & quelqu'assaisonnement qu'il apporte à une demande si délicate, elle n'est bonne qu'à faire rougir sa mere; & cela feroit un méchant effet de nos jours. Car Ion la presse de lui avouer avec franchise si Apollon n'est point un voile specieux dont elle tâche de couvrir sa faute & d'embellir la naissance honteuse d'un fils recouvré.

Creüse prend Minerve à témoin de la verité de son avanture avec Apollon. Mais ce qui confirme Ion dans ses soupçons, c'est que ce Dieu loin de l'avouer pour fils, le donne pour tel à Xuthus. » Il vous donne à Xuthus, répond-elle. » Mais il ne dit pas que vous soïés issu de ce Roi. Un ami » ne peut-il pas donner à un autre son propre fils pour heri» tier? « Cette raison n'est pas trop bonne. Aussi l'interessé

ne s'en païant pas, sa mere lui en allégue une autre, à sçavoir la bienveillance particuliere de Phœbus qui veut que son fils succede à un grand Roi, ce qui ne seroit pas si ce Dieu se déclaroit pere d'Ion. » Hé, que pourroit-il heriter d'un Dieu? » pas même le nom, sur tout le mariage aïant été secret, & » l'enfant exposé. «

Tout cela dégénere en comique par rapport à nous; & les soupçons d'Ion ont paru si bien fondés à Euripide même, qu'il lui fait prendre le parti de consulter Phœbus pour les éclaircir. Mais Minerve prévient cette démarche, & tombe elle-même des nuës pour justifier la vertu de la Reine, & pour dissiper les soupçons de ce fils qu'on lui rend.

La Déesse se dit envoïée pour cet effet par Apollon qui n'a pas voulu en paroissant lui-même, s'exposer à des reproches sur le passé. „ C'est lui (dit-elle) qui est votre pere. S'il „ vous donne à Xuthus, c'est pour vous faire entrer dans „ une illustre maison. Son bras seul a suspendu l'effet de vos „ haines mutuelles, & son dessein étoit de vous déclarer son „ secret à Athenes; mais vous en avés hâté la déclaration. " Minerve donne ordre à Creüse de placer Ion sur le Thrône comme le rejetton des Erecthides, en l'assurant que ce Prince deviendra célebre dans toute la Grece; que ses quatre fils seront les Chefs de quatre tribus d'Athenes; & que ses petits-fils habiteront les Cyclades & les villes de l'Ionie *a*, nom qu'elles devront à Ion. La Déesse ajoûte, que Creüse aura de Xuthus son époux deux enfans dont l'un donnera son nom à la Dorie *b*, & l'autre à l'Achaïe *c*. Tout ceci est historique & rapporté exprès pour flatter la vanité des Grecs fort jaloux de leurs anciennes origines. Enfin, Minerve fait valoir à Creüse les faveurs d'Apollon: premierement, d'avoir fait ensorte que son commerce avec le Dieu demeurât secret: & en second lieu, d'avoir dérobé l'enfant au trépas. D'où Pallas conclut, qu'il est important que Creüse ne dise pas à son mari qu'elle est mere d'Ion, de peur de tirer ce

a Ionie, région séparée de l'Eolide par le fleuve Hermus. Ses fleuves sont le Caïstre & le Meandre.
b Dorie, partie de l'Achaïe la plus proche d'Athenes.
c L'Achaïe propre, est dans le Peloponnese.

bon Roi d'une erreur qui lui est agréable: c'est-à-dire, que Minerve veut que Xuthus soit la duppe d'Apollon.

On voit combien ces sortes de fables sont contraires à nos idées, & combien une traduction suivie & toute simple d'une pareille Tragédie seroit désagréable aujourd'hui. Xuthus auroit fait un mauvais personnage dans cette Scene, aussi-bien que dans celles qui la précedent, lorsqu'il est question d'éclaircir l'avanture d'Apollon avec Creüse: & voilà pourquoi le Poëte a pris grand soin de laisser sur le Parnasse le mari occupé à faire de longs sacrifices, tandis qu'on le jouë à son insçû. C'est pour une semblable raison de bienséance qu'Euripide n'a pas fait paroître Apollon. Mais tout cet art ne rendroit pas meilleur pour nous un sujet, où après tout Apollon est séducteur, Minerve entremetteuse, Creüse barbare, Ion vindicatif, le Chœur peu vertueux, & Xuthus duppe *a* : outre qu'il n'est nullement vrai-semblable qu'il se passe tant d'évenemens au pied du mont Parnasse, sans qu'il en vienne le moindre bruit aux oreilles de Xuthus, dont le fils est, peu s'en faut, empoisonné, & dont la femme est condamnée publiquement à la mort. Le moïen même après le calme qui suit cette horrible tempête, de cacher à Xuthus la cause veritable des bruits qui ont si fort éclatté dans toute une ville: & comment l'en instruire sans blesser en rien l'interêt du pere ou l'honneur de l'époux? Euripide laisse tout cela à démêler à ses Acteurs, qui loin de se jetter dans cet embarras se retirent tous contens après avoir remercié Minerve & Apollon. Je reconnois cependant avec un des plus habiles connoisseurs *b* à qui je l'ai oui dire, que malgré les défauts réels ou apparens que j'ai crû voir dans cette Piece, rien n'est plus veritablement Théatral, qu'une mere prête à faire mourir son fils inconnu, & à mourir inconnuë par ses mains, tandis que ce double projet de parricide sert à rendre la mere au fils, & le fils à la mere.

a J'ajoûte encore, imprudent d'avoir révelé le secret d'un fils que lui donne l'oracle en présence des femmes de Creüse. Il est pourtant vrai, qu'il y a été entraîné par la suite de l'évenement. Mais cela n'empêche pas qu'on ne sente en ceci l'inconvenient du Chœur, dont Xuthus auroit dû se défier.

b Le Pere Porée.



HERCULE FURIEUX,

TRAGEDIE D'EURIPIDE.

COmme on est prévenu sur l'Histoire d'Hercule par la lecture des Trachiniennes de Sophocle, & par celle de l'Hercule mourant de Seneque & de Rotrou, il n'est pas besoin de s'étendre beaucoup sur le sujet de cette derniere Tragedie d'Euripide.

Hercule fils de Jupiter & d'Alcmene, avoit épousé en premieres nôces Megare fille de Creon Roy de Thebes. Ce Mariage étoit un appui considerable pour Amphitryon qui passoit pour le pere d'Hercule, & qui étoit General des Armées Thebaines : d'un autre côté la renommée du grand Alcide avoit rendu cette alliance honorable pour Megare même : mais après plusieurs exploits Alcide voulut descendre aux Enfers ; & comme il ne reparoissoit plus, on le crut mort. Cependant il s'éleva une sedition dans Thebes, les Conjurés avoient à leur tête un certain Lycus issu d'un Prince de même nom, qui avoit regné à Thebes, & qui y avoit été tué. Ce Lycus né en Eubée osa aspirer au Sceptre Thebain, tout étranger qu'il étoit. En effet, secondé par les Conjurés il tua Creon, & s'empara du Thrône : il devint plûtôt Tyran que Roy : & le premier essai de Tyrannie qu'il fit, ce fut de prononcer l'Arrêt de mort contre Amphitryon, Megare, ses enfans, & toute la race d'Hercule, dans la crainte qu'un jour quelqu'un d'eux ne vangeât la mort de Créon sur l'Usurpateur. Le retour imprévu d'Hercule change toute la Scene, & donne lieu à cette Tragedie, dont voici les Personnages ; Amphitryon, Megare, Lycus, Iris, une Furie, un Envoyé, Hercule, Thesée, un Chœur de vieillards Thebains. La Scene est à Thebes dans le Vestibule du Palais d'Hercule proche de celui de Lycus.

ACTE PREMIER.

C'eſt Amphitryon qui fait l'ouverture à la façon d'Euripide. » Qui ne connoît, dit-il, le fils d'Alcée, le pere » d'Hercule, & le concurrent de Jupiter ? » Voilà en trois épithetes fort ſimples, Amphitryon ſi bien déſigné, qu'on ne peut manquer de le reconnoître. La naïveté avec laquelle il ſe fait honneur d'avoir Jupiter pour rival, ne doit pas ſurprendre ceux qui ont la moindre teinture de l'Antiquité ; toutefois elle eſt ſi peu conforme à nos idées, que cela ſeul préſenté à un ſpectateur de nos jours, lui feroit trouver un ridicule achevé dans le cours d'une Piece toute ſérieuſe. Il faut donc eſſuyer d'abord ce ridicule, & ſe ramener doucement aux idées anciennes. Dans ce point de vûë, on verra Amphitryon étaler ſes malheurs d'une maniere tout-à-fait touchante.

Il raconte à peu près ce que j'ai dit d'abord de l'Hiſtoire d'Hercule, de Créon, & de Lycus ; il marque le lieu de la Scene à ſçavoir l'Autel de Jupiter érigé à Thebes par les ſoins d'Hercule à la porte de ſon Palais. Il l'embraſſe comme un aſyle contre la Tyrannie de Lycus qu'il peint des plus noires couleurs. Il ſe regarde comme une victime de la Politique de l'Uſurpateur. La ſituation où il ſe voit reduit lui & ſa famille eſt la plus triſte qu'on puiſſe imaginer. C'eſt un manquement general des choſes néceſſaires à la vie, ſans appui, ſans reſſource, ſans amis : de ceux-ci, les uns peuvent ſervir, & ne font rien ; les autres le veulent & ne le peuvent pas. On le voit dans cet état avec ſa famille, c'eſt-à dire, ſa Belle-fille & trois petits fils, enfans d'Hercule, tous proſternés au pied de l'Autel.

Le Prologue ſe tourne en Dialogue. Car Megare ſe leve & s'avance pour s'entretenir avec ſon Beau-pere Amphitryon. Comment Euripide n'a-t-il pas voulu voir combien il lui étoit aiſé d'ôter à ſes Exordes l'air de purs Prologues addreſſés aux Spectateurs ? Megare auroit pû faire connoître Amphitryon, & celui-ci Megare, ſans parler au Parterre. C'eſt apparemment par un amour outré de l'extrême

clarté

clarté ; qu'Euripide a negligé cette finesse de l'Art, dans presque tous ses Poëmes.

Megare se fait donc connoître, non pas à la verité en déclinant son nom, mais en comparant sa fortune passée avec ses maux présens. Le sort de ses enfans est ce qui la touche le plus. Elle se compare à un tendre oiseau qui couvre ses petits de ses aîles. Cette infortunée mere dit qu'ils viennent souvent les uns après les autres lui demander, » Où est » donc leur pere ? Que fait-il ? Quand reviendra-t-il ? C'est » en enfans qu'ils le cherchent encore. J'ai beau les distraire » de cette pensée, continue-t-elle ; au moindre bruit qu'ils » entendent, ils accourent dans le vain espoir d'embrasser » un pere trop inutilement attendu. Quel espoir nous reste, Seigneur ? Helas, je ne vois plus de ressource. « Elle insinuë qu'en effet on les garde attentivement, & qu'il n'y a plus moyen d'échapper.

Amphitryon aime à se repaître d'esperances. Il en croit voir une lueur dans le retardement de la mort : mais ce délai même paroît affreux à Megare. C'est par ces sentences & d'autres semblables que finit l'Entretien ; & l'on voit arriver le Chœur ; ce sont des Vieillards, petit reste d'amis inutiles qui viennent consoler ces Princes malheureux. Ils plaignent sur-tout leurs enfans en qui ils reconnoissent le sang qui les fit naître. Mais à peine ont-ils commencé de parler, que Lycus paroît.

Il demande avec insulte aux Princes sur quel espoir ils cherchent à prolonger des jours qu'il a proscrits. Sur quelle ressource peuvent-ils compter ? » Est-ce sur le retour d'Her- » cule qui est retenu aux Enfers ? Seroit-ce sur la prétenduë » gloire, où d'Amphitryon qui se vante d'avoir Jupiter pour » rival, ou de Megare qui se glorifie d'être épouse d'Hercu- » le ? Vain artifice pour exciter la compassion des Thebains. « En effet Lycus tâche dans son discours de rabbaisser les exploits d'Alcide. » Est on censé brave, dit-il, pour dompter » des bêtes féroces & des monstres ? Ce prétendu Heros se » sert de l'arc & des flêches, armes affectées aux lâches tou- » jours prêts à fuïr. On n'est Heros que lorsque, sans sortir » de son rang, on voit l'ennemi de près, & qu'on attend

» de sang-froid les coups qu'il va porter. «

Lycus, après cette satyre assés cruë, confesse nettement qu'ayant tué Créon, il ne veut point laisser vivre ceux qui pourroient devenir les vengeurs de leur Ayeul. Cette bravade d'un Roy à l'égard d'une famille subjuguée par l'effet d'une Conjuration, n'est pas dans la noblesse de nos mœurs; mais elle entroit dans celles des Grecs, qui ne rougissoient point de dévoiler les motifs secrets de leur vindicative Politique. Elle montre du moins le genie du Gouvernement de leur tems. Outre qu'il n'étoit pas permis à Lycus de violer l'asyle sacré d'un Autel, un Roy n'osoit apporter simplement sa volonté pour regle de ses actions. Il en alleguoit des raisons bonnes ou mauvaises; & voilà pourquoi l'on suppose ici que Lycus entre en discussion avec Amphitryon & Megare; l'un attaque, & les autres se défendent. C'étoit un spectacle fait pour une République où regnoit une apparence de Justice, la popularité, le raisonnement, & le goût des Harangues pour & contre.

Amphitryon commence la sienne par dire, que c'est à Jupiter de défendre la Maison d'Hercule son fils: que pour lui il se contente de justifier la valeur de ce Heros injustement attaquée. Il le fait avec dignité; car il prend à témoin de cette bravoure le Char de Jupiter, d'où Hercule foudroya les Geans, *a* & la Forêt de Pholoë, *b* où il dompta les Centaures. » Interrogez votre Patrie même, dit-il au Tyran, » elle vous apprendra les exploits d'Alcide. « C'est qu'il avoit détruit Oechalie Ville de l'Eubée où étoit né Lycus.

Quant aux reproches sur les armes d'Hercule, Amphitryon y répond en cette maniere. » Un Guerrier pesamment armé est esclave de ses armes, & souvent victime de » la lâcheté de ceux qui l'environnent, ou de son malheur, » si ses armes viennent à se briser. « J'avouë que tout ce détail avec une partie de ce qui le suit doit nous paroître sophistiquement puerile. Mais il faloit peindre des mœurs qui plaisoient alors, que nous souffrons dans les peintures, & qui nous déplaisent au Theatre.

(*a*) Dans la plaine de Phlegra en Macedoine.
(*b*) Sur une Montagne de ce nom proche du Mont Othrys dans la Thessalie.

Enfin pour ce qui regarde la mort des enfans d'Hercule, leur Ayeul dit : » Pourquoy attenter à leur vie? que » vous ont-ils fait? si un Tyran est sage de craindre les en-» fans des vrais Heros, nous en est-il moins dur d'être sa-» crifiés à ses craintes comme il devroit l'être lui-même à » notre vengeance? vous voulez regner dans ce païs: hé bien » donnez-nous un exil pour ressource, ou craignez vous-mê-» me un funeste revers. « Il finit en s'adressant aux Thebains, à qui il reproche leur ingratitude envers Alcide dont ils ont reçû tant de bienfaits. C'est proprement la peroraison de sa harangue, à laquelle le Chœur paroît applaudir.

Le Tyran aigri n'en est que plus porté à précipiter sa vengeance. Comme il n'ose tirer violemment ces malheureux de leur asyle, il ordonne qu'on les entoure d'un bucher, & qu'on y mette le feu ; coutume cruelle & conforme à la superstition qui se croyoit quitte envers les Dieux, lorsque sans arracher une personne de l'Autel, elle l'obligeoit à le quitter ou à y perir par la violence du feu. C'est ainsi que la vengeance éludoit la Religion, pour se satisfaire sans paroître la blesser. A l'égard des Vieillards attachés à Amphitryon, amis plus compatissans qu'utiles ; Lycus qui ne les craint pas, se contente de leur faire souvenir, que Créon n'est plus leur Roi, & qu'ils sont les esclaves d'un nouveau Maître. Le Chœur outré du nom d'esclave & de la dureté de Lycus, éclatte en reproches tres-amers en sa présence. Ces genereux Vieillards ne respirent que la vengeance ; & leur unique peine, c'est de voir que leur pouvoir ne réponde pas à leur courage.

Megare les remercie de leur affection ; mais elle ne veut pas qu'il leur en coûte les biens ou la vie. Puis addressant la parole à Amphitryon, elle ouvre un avis plein de générosité. » Je cheris mes enfans, dit-elle ; mere tendre, com-» ment pourrois-je ne les pas aimer? j'avouë que la mort me » semble affreuse ; mais quelle temerité de resister à sa desti-» née? puisqu'il nous faut mourir, livrons-nous volontaire-» ment au trépas. N'attendons point une mort honteuse ; & » ne donnons pas à nos ennemis un sujet de risée, confusion

» pire pour nous que la mort. Soutenons l'éclat de notre » Rang, & mourons dignes d'Hercule. Blanchi sous les » lauriers, voudriez-vous les flétrir par un soupçon de fra- » yeur ? Mon époux dont la gloire est si justement établie, » voudoit-il racheter le salut de ses fils au prix d'une lâcheté ? » Non. L'opprobre des peres retombe sur les enfans : » c'est son exemple que je veux suivre. Quel fonds d'ailleurs » voulez-vous que je fasse sur votre espoir ? Esperez-vous » que votre fils sorte du sein de la terre ? Hé qui jamais est » revenu du Royaume de Pluton ? Compteriez-vous de flê- » chir un Tyran ? Non sans doute : si l'on a un ennemi, on » vient à bout de ses desseins sans blesser l'honneur. Mais que » peut-on gagner sur un Tyran insensé ? Il m'étoit venu en » pensée comme à vous, de demander au moins un exil pour » mes infortunés fils : mais est-ce les sauver que de les livrer » à l'indigence ? Tout fuit les malheureux ; & leurs amis se » lassent de l'être plus d'un jour. Osez donc subir avec nous » une mort qui aussi bien est inévitable ? «

C'est par ces pensées que Megare anime Amphitryon. Ce venerable Vieillard répond que ce n'est ni lâcheté ni amour de la vie, qui lui ont fait differer son trépas ; mais la tendresse & la pitié qu'il a pour ses petits fils. » Me voici prêt, » dit-il, au Tyran ; frappez, percez mon sein, employez » tous les supplices ; je n'ai qu'une grace à demander ; s'il » faut que ces enfans perissent, du moins faites-nous mourir » avant eux. Epargnez-nous l'horreur de les voir expirer en » implorant vainement le nom dé leur Mere & de leur » Ayeul. Du reste faites ce que vous avez projetté, puisque » aussi bien nous ne pouvons éviter notre destinée. «

» Ajoutez, reprend Megare, une seconde grace à la pre- » miere, afin de rendre le bienfait commun. Souffrez que » je pare ces tendres victimes de leurs vêtemens funeraires. » Faites ouvrir ce Palais dont on nous a chassés ; c'est le seul » bien que je vous demande pour eux, de l'heritage de leur » Pere. « Lycus y consent, ordonne qu'on ouvre, & ajoute en se retirant qu'il va revenir pour les sacrifier ; réponse Tyrannique & dans les mœurs Grecques. Ainsi le fils d'Achille immola-t-il Polyxene. Le *sortez*, de Roxane à Bajazet

Bajazet. Tra. a.5.Sc.4.

qu'elle envoye à la mort, a bien plus de noblesse & de grandeur.

Megare avec un profond soupir, fait entrer ses fils dans le Palais qui fut à eux, & dont ils n'ont plus que le nom. Pour Amphitryon il termine la Scene par un cri d'indignation contre Jupiter, & d'une maniere aussi ridicule qu'impie. Car il reproche à ce Dieu d'avoir bien sçû tromper Alcmene, & d'être insensible à la reconnoissance & à l'amitié qu'il doit à son époux.

L'Intermede est une Ode sur les travaux d'Hercule. Du reste les Vieillards hors d'état de défendre sa famille, l'honnorent du moins de leurs larmes, à la vûë de Megare accompagnée de ses trois fils, qui reviennent en habits de deuil, & suivis d'Amphitryon.

ACTE II.

» Où est le Prêtre (dit Alcmene en entrant ?) voilà les » Victimes. Chers enfans, quelle funeste union! C'est la » mort qui nous réunit, & c'est pour la derniere fois que je » jouis de votre vûë. Cruelle destinée! Ne vous ai-je donc » mis au monde, & élevés avec tant de soin que pour être » dévoués à l'opprobre & au dernier supplice? Etoit-ce là » ce que m'avoit fait esperer votre pere? Il vous destinoit » à vous (*Elle parle à l'aîné*) le Sceptre d'Argos, le Palais » d'Eurysthée, & la peau du Lion de Nemée dont il étoit re- » vêtu:(*au second*) à vous sa redoutable Massuë & la Couron- » ne de Thebes que lui apportoit mon Hymen. L'Oechalie, » le prix de sa valeur devoit être le partage du dernier. Ce » Heros rempli de ses vastes desseins, vous faisoit tous Mo- » narques, tandis qu'occupée de mon côté à vous choisir des » épouses dignes de vous, je me faisois un plaisir secret d'as- » surer votre bonheur, & de le fonder sur l'alliance d'Athe- » nes, de Lacedemone, & de Thebes. Vains projets! tout » cela s'est évanoui comme une ombre. Le Destin vous don- » ne aujourd'hui les Parques pour épouses, & ne me laisse » que mes larmes pour (*a*) bain nuptial. Votre Ayeul, au

Ces trois enfans étoient Therimaque, Creontiade, Deicoon.

(*a*) C'est une allusion à l'usage des meres Grecques, qui se baignoient avant les Nôces de leurs enfans.

» lieu du Banquet de l'Hymenée, vous offre un tombeau, & » donne Pluton pour Gendre à votre pere. Qui de vous dois-» je embrasser le premier ? Comment recueillir vos larmes » & vous arroser tous ensemble de mes pleurs ? Cher époux, » car hélas ! si les morts entendent nos cris, c'est à vous que » je dois m'addresser ; femme, pere, enfans, tous les vô-» tres vont au tombeau. Votre Hymen me faisoit appeller » heureuse, & voici que je meurs. Venez, secourez-nous ; » faites du moins paroître votre grande Ombre : elle suffira » pour accabler nos lâches meurtriers. «

Amphitryon de son côté s'addresse à Jupiter : » Mais hé-» las, dit-il, je l'ai déja trop vainement imploré. « Il se retourne vers les Vieillards pour leur faire une leçon tres-Epicurienne. Il leur fait sentir par ses malheurs que rien n'est stable dans la vie, & que par consequent il faut jouir du tems sans crainte & sans chagrin.

Dans ce moment de crise où tout semble désesperé, Hercule reparoît inopinément. C'est Megare qui la premiere l'apperçoit. Elle fait éclatter des transports de joye difficiles à représenter. Elle envoye ses enfans à sa rencontre & leur dit de s'attacher aux habits de leur liberateur. Cette scene est une belle situation après ce qui a precedé. Hercule en revoyant sa maison s'écrie: » Cher hospice, que je vous revois » avec joye, aprés mon retour des Enfers ! Mais qu'apper-» çois-je ? je vois mes enfans couronnés comme des victi-» mes, mon épouse au milieu d'une troupe d'hommes, & » mon pere éploré ! Voyons quel malheur nous attend. Che-» re épouse, qu'est-il donc arrivé ? «

Megare raconte à Hercule, par des réponses alternatives, l'extremité où se trouve sa famille, la sédition de Thebes, la révolution en faveur de Lycus, le meurtre de Créon, & toutes ses suites. Il n'est pas surprenant qu'Hercule ignorât encore tout cela : il est entré secrettement dans la Ville sur le présage d'un oiseau qui lui annonçoit quelque calamité, & il a gardé l'*incognitò* jusqu'à son Palais. Ainsi il a pû ne pas sçavoir ce qui s'est passé, quoiqu'il ait traversé la Ville. Euripide a grand soin de prevenir l'objection qui vient tout d'un coup à l'esprit sur cet article.

Le beau de cette Scene, c'eſt cette ignorance même d'Alcide, pour qui chaque vers que dit Megare eſt un coup de foudre. Il ne peut revenir de ſon étonnement. » Quoi, » dit-il, mon abſence a-t-elle donc diſſipé tous mes amis? «

MEGARE. Eſt-il des amis pour les malheureux?

HERCULE. Les ingrats Thebains ont-ils perdu le ſouvenir de mes bienfaits?

Il leur en avoit fait d'inſignes, entr'autres par la victoire qu'il avoit remportée pour eux ſur ceux d'Orchomene, (a) qu'il avoit contraints de payer aux Thebains le double du Tribut que les Thebains eux-mêmes leur payoient auparavant.

Hercule courroucé au point qu'on peut imaginer, arrache les bandelettes mortuaires de la tête de ſes enfans, & ne ſonge qu'à aſſouvir ſa vengeance. C'eſt peu pour lui d'égorger le Tyran; il veut envelopper dans la punition les perfides Thebains, comme complices d'un crime qu'ils ont eu la lâcheté de ſouffrir. Il veut rougir de ſang les eaux de l'Iſmene & de Dircé. Tout ce qu'il a fait d'exploits lui ſemble mépriſable, s'il ne ſignale ſon bras & ſon courroux en vengeant & en ſauvant ce qu'il a de plus cher.

Amphitryon qui juſqu'à preſent a laiſſé parler Megare, prend enfin la parole. Il étoit de la bienſéance Theatrale qu'une femme comme plus ſenſible, ainſi qu'elle le dit elle-même, fit éclatter ſa joye, & qu'un Vieillard ſe réſervât pour le conſeil. Celui qu'il donne à ſon fils eſt plein de prudence. Il ne veut pas qu'un Heros s'expoſe ſeul à la brutalité d'une multitude de gens perdus & accablés de dettes, que leurs crimes & l'amour des choſes nouvelles ont, dit-il, attachés au Tyran. » Sans doute, ajoute-t-il, on vous aura » vû entrer dans la Ville, & c'en eſt aſſés pour les raſſembler » contre vous. Que m'importe, répond Hercule, qu'on m'ait » vû ou non? « Réponſe fiere & digne d'Hercule. Mais il aſſure qu'il eſt entré ſecrettement, ainſi que nous l'avons obſervé. C'eſt pour cela même, & afin d'agir à coup ſûr dans une conjoncture ſi délicate, qu'il ſe rend au conſeil de ſon pere, & qu'il conſent d'attendre Lycus.

(a) Orchomene Ville de Béotie, où il y avoit un beau Temple dédié aux Graces.

Durant ce court intervalle Euripide donne quelque lieu à la curiosité d'Amphitryon, justement étonné de revoir son fils revenu des Enfers. Alcide dit, qu'il y est entré en effet, qu'il en a tiré Thésée, & qu'il a amené jusques dans une forêt le chien Cerbere. Tout cela se raconte en très-peu de mots. Il n'étoit pas convenable de s'étendre sur ces prodiges dans la situation où se trouvoit Hercule, ni aussi de les omettre entierement, puisqu'on ne l'attendoit plus. Les bienséances dictées par le bon sens sont ici exactement observées. Rien de plus naturel que les empressemens d'une famille sur le point de périr & qu'un liberateur imprévû vient sauver inopinément. On la voit autour d'Hercule qui paroît à leurs yeux comme une Divinité. Femme, enfans, tous tremblent par l'effet de la frayeur qui les a saisis, & qui se renouvelle par la reflexion. Tous l'embrassent & le serrent étroitement, comme s'ils craignoient qu'il ne leur échappât. Il sent par-là à quel point de désespoir ils étoient réduits: ses entrailles en sont émûës. Il les console, il essuïe leurs larmes, & il leur dit tendrement de laisser ses vêtemens, puisqu'il ne prétend pas les abandonner. Hercule ne rougit point de paroitre pere, & il en soutient le rôle d'un air qui releve encore celui de Heros. » Les richesses & la pauvre-» té, dit-il, distinguent les rangs parmi les hommes. Mais » la tendresse paternelle les ramene à l'égalité. « Tous rentrent après ces mots pour attendre le retour du Tyran.

Le Chœur du second Intermede n'est gueres plus interessant que le premier, au moins pour notre goût. C'est une hymne d'allégresse qui roule en partie sur les avantages d'une jeunesse florissante. Les Vieillards voudroient qu'elle fût éternelle, ou du moins doublée pour les gens de bien. Car comment discerner les bons des méchans, puisque les Dieux les laissent tous également vieillir. Ce sont des Vieillards & des Païens qui parlent ainsi. Ils retombent sur la conclusion ordinaire, qui est de ne pas abandonner la joïe & les Muses. Ils veulent enfin, emploïer leurs voix à chanter le triomphe du grand Alcide.

ACTE

ACTE III.

Lycus paroît & gardant toujours son caractere de Tyran, il somme Amphitryon qu'il voit sortir, de lui livrer Megare & ses enfans, suivant sa promesse, afin de les immoler. Le tems que les victimes mettent à s'orner semble long à son impatiente barbarie. Amphitryon dissimule afin d'attirer Lycus dans le piege qu'on lui prépare. C'est comme l'Electre de Sophocle. Elle en use ainsi à l'égard d'Egisthe.

L'impatience de Lycus le fait rentrer dans le Palais pour en tirer ses victimes, sans soupçonner le sort qui l'attend lui-même. A l'égard d'Amphitryon, il reste un moment avec le Chœur sur le Théatre. Vœux communs sur l'évenement, conjouissance de la part des Vieillards, esperance & crainte, tout prépare à la révolution. Mais à peine Amphitryon est-il rentré qu'on entend les cris de Lycus. Le Chœur éclatte en chants d'allégresse, & regarde Thebes comme un Roïaume délivré d'un cruel usurpateur. C'est une espece de divertissement comme dans un Opera. Il y en a plusieurs de ce genre dans notre Poëte pour remplir les vuides que laissent les principaux Acteurs, quand ils agissent derriere le Théatre. Ce sont de courts Intermedes tout differens de ceux qu'on voit entre les Actes, & menagés seulement pour instruire le Spectateur des faits qu'on ne peut produire sur la Scene, tel qu'est par exemple ici le meurtre de Lycus.

Sur ces entrefaites Iris Messagere de Junon, & une Furie se montrent en l'air. Euripide entre ici dans le merveilleux de la Fable, & change, à proprement parler, de sujet & d'action. Car Lycus mort, & la famille d'Hercule délivrée, tout semble fini. Cependant la Piece n'est qu'au troisiéme Acte. Veritablement ce qu'on va voir est lié avec ce qui a précedé. Mais ce n'est plus le même objet. En effet, Junon toujours ennemie déclarée d'Hercule, n'aïant pû venir à bout de le perdre ni par le voïage aux Enfers, ni par le moïen de Lycus, veut l'exposer à un revers qui lui fera païer bien cherement le plaisir d'avoir arraché sa famille au trépas. Elle prétend qu'Hercule immole de ses mains ces mêmes enfans qu'il vient de sauver avec tant de bon-

heur & de gloire. Iris le dit nettement, & donne ordre à la Furie de troubler les sens de ce Heros jusqu'à la fureur. Qui le croiroit ? La Furie touchée de compassion ne sçauroit consentir à exercer cette barbarie sur un homme si utile aux mortels, & même aux Dieux. C'est que les Enfers l'avoient respecté comme Orphée. Cependant Iris presse. » Il n'est » pas question de déliberer, dit-elle, Junon l'ordonne; il » faut obéïr. Ces ordres tout étranges qu'ils paroissent » produiront un bien veritable. « L'Eumenide atteste le Soleil qu'elle obéït malgré elle. Toutefois elle le fait, & s'empare invisiblement d'Hercule, tandis qu'Iris remonte aux Cieux.

Les Vieillards témoins d'un si affreux projet se replongent dans la tristesse. Ils croïent déja voir un massacre horrible, & entendre un grand bruit dans le Palais. Cela est dit pour marquer que l'ordre de Junon est executé.

ACTE IV.

En effet, un Officier vient dire à ces Vieillards qu'Hercule saisi d'une fureur divine a tué ses propres enfans. Sa narration est une peinture aussi vive que toutes celles qu'on a vûës d'Euripide. Mais il y a des choses qui, sans doute, blesseroient la noblesse de nos manieres. En voici une partie; on en jugera. » On faisoit un sacrifice à l'autel de Jupi- » ter pour expier le Palais souillé par le sang de Lycus. Her- » cule étoit environné de sa famille. On portoit déja la cor- » beille autour de l'Autel, & nous gardions un silence reli- » gieux; lorsque ce Heros sur le point d'éteindre le tison sacré » dans l'eau lustrale afin de purifier les assistans, s'arrête tout- » à-coup. Ses enfans surpris, tournent aussi-tôt la vûë sur » lui. Ses yeux roulent d'une maniere affreuse, & se rem- » plissent de sang. L'écume coule sur sa barbe, & il s'écrie » avec un souris convulsif & forcé. O Jupiter, mon pere, » pourquoi m'arrêter à des sacrifices d'expiation avant que » d'avoir immolé Eurysthée? sacrifions cette autre victime, » comme j'ai fait la premiere; & quand je vous aurai ap- » porté la tête de cet ennemi, il sera tems de purifier mes

» mains. Laiſſés ces vaſes, répandés cette eau : c'eſt mon » arc que je demande. Où ſont mes armes ? je pars pour » Mycenes. Portons *a* ce qu'il faut pour renverſer la ville » de fonds en comble. «

L'Officier ajoûte, qu'Hercule ſe retire de l'Autel ; qu'il s'imagine monter ſur un char, & animer ſes courſiers ; que les eſclaves ſourient, & ſe diſent les uns aux autres : » Notre » maître eſt-il en humeur de ſe réjouir, ou dans une fureur » veritable ? « Voilà de ces naïvetés qui nous paroiſſent à juſte titre peu dignes de la majeſté du cothurne, quoiqu'il y en ait beaucoup de cette ſorte dans les anciens. D'un autre côté, c'eſt ſur ce pied-là qu'on les juge à la rigueur : mais injuſtement. Ce qui eſt comique aujourd'hui, ne l'a pas toujours été. Les modes qui nous paroiſſent ridicules, étoient ſérieuſement reſpectées il y a cinquante ans : comparaiſon ſimple & juſte à laquelle il eſt difficile de ne pas ſe rendre.

Le reſte de la narration eſt un détail des folies d'Hercule. J'appelle ainſi ſes fureurs, parce qu'elles n'ont pas toute la nobleſſe à la mode, qu'on trouve dans celles d'Oreſte chés Racine. Auſſi le Poëte Grec ne les expoſe-t'il pas ſur la Scene. Hercule paſſe dans un appartement. Il croit être chés les Megariens : un moment après à Corinthe : puis à Mycenes. Il ſe dépouille, il ſe bat en l'air, il ſe perſuade avoir remporté de grandes victoires. Son pere ſe préſente à lui, & tâche de le rappeller au bon ſens. Mais Hercule le prend pour Euryſthée, & ſes propres enfans pour ceux de ſon ennemi. Armé de ſon arc, il les pourſuit. L'un ſe cache ſous les habits de ſa mere : l'autre, derriere une colonne : le troiſiéme, ſous l'Autel. La mere a beau crier : » Que » faites-vous ? hé, ce ſont vos enfans que vous tués. « Il court après l'un d'eux & le renverſe mort derriere la colonne. Il en immole un autre ſous l'Autel. Il voloit vers le troiſiéme. Mais Megare ſe ſauve avec lui. Elle ſort de l'appartement, & enferme heureuſement ſon époux furieux. Il ſe croit aux portes de Mycenes. Il briſe tout, ſe fait un paſſage, & du même coup, il tuë la mere & le fils. Il préparoit le même

---

a Dans le Grec il y a μοχλοὺς, δικέλλας, *vectes*, *Ligones*.

fort à son pere. Mais Pallas l'arrête & le renverse. » Enfin, » dit l'Officier, il est plongé dans un profond sommeil; & » revenus de notre fraïeur, nous l'avons lié à un débris de » colonne. « Hercule, en bon François, étoit fou à lier, pire que le Roland d'Arioste. N'imitons pas ces traits d'Euripide pour notre siecle : mais aussi ne les condamnons pas légegerement dans le sien.

Le Chœur plus frappé de ce malheur que de celui des Danaïdes & de Progné, dont les premieres égorgerent leurs maris, & l'autre tua son fils, ne peut revenir de sa surprise. On ouvre incontinent le Palais pour augmenter l'impression par le spectacle des tristes effets de la fureur d'Alcide. Des portes brisées, des cadavres étendus, des piliers renversés, Hercule lié, Amphitryon au désespoir, tout l'appartement ruisselant de sang, voilà l'ouverture de la Scene suivante.

Le malheureux pere que son agitation empêche de sentir encore tous ses maux tremble, qu'on ne réveille Hercule. Il craint qu'à son réveil il ne mette tout à feu & à sang. Cette Scene est précisément du même goût que celle de Tecmesse dans l'Ajax de Sophocle, pag. 235. & celle de Phedre dans Euripide, Tom. I. En un mot, c'est un jeu de Théatre ancien où le Chœur & Amphitryon font paroître également la crainte & la douleur, comme si c'étoit la chose même, & non une représentation feinte. Cependant Hercule se réveille & revient à lui.

Etonné, comme on peut penser, de se retrouver dans l'état où il se voit, couché par terre & attaché à une colonne brisée, son arc loin de lui & ses fléches éparses çà & là, Il se croit presque redescendu aux Enfers. » Où suis-je, s'é- » crie-t'il? « Amphitryon & les Vieillards s'avancent vers lui timidement. » Pourquoi pleurés-vous, mon pere, dit Her- » cule? pourquoi vous éloignés-vous de moi? « Le pere jette un cri de douleur, & profere des mots interrompus qui font assés connoître à son fils qu'il s'est passé quelque chose de bien funeste. Redevenu tranquille on le délie. On lui dit que toute la colere de Junon est tombée sur lui. ,, Tour- ,, nés vos regards, ajoûte Amphitryon; voïés ces cadavres. " Hercule est foudroïé par cette vûë, & plus encore en appre-

nant qu'il eſt l'unique autheur de tout ce earnage. Il ne peut ſe rappeller aucune trace de ce qu'il a fait. Le tout ſe développe par des inrerrogations & des réponſes vives qui ſont d'un naturel infini, & qui percent Hercule, comme autant de traits. Trop inſtruit de ſon malheur, il veut ſe donner la mort, il ſe livre à un repentir affreux, il ne penſe qu'aux moïens de ſe délivrer de la vie, & ne dit rien que de funeſte. Sur le point d'executer ſon deſſein, il voit tout-à-coup paroîrre Theſée. La honte & la confuſion ſuccedent à la fureur. Il s'enveloppe la tête de ſes vêtemens, & craint, dit-il, de ſouiller un ami ſi cher par ſon ſeul aſpect.

ACTE V.

Theſée addreſſe la parole à Amphitryon à qui il déclare qu'il vienr avec des troupes pour ſecourir ſon ami Hercule, ſur le bruit qui s'eſt répandu à Athenes, que Lycus s'étoit emparé du Sceptre de Thebes. Auſſi-tôt, en ſe détournant, il voit une femme & des enfans égorgés. Il croit d'adord être venu trop tard au ſecours d'Hercule, & que Lycus a répandu tout ce ſang. Puils il ſe dérrompe, & il juge que c'eſt l'effet de quelqu'autre infortune qu'il ignore.

Amphirryon lui fait entendre par ſes larmes & ſes ctis la verité de ce qui s'éroit paſſé. Theſée vivement frappé du malheur de ſon ami & du courroux de l'inéxorable Junon, demande au moins qu'Hercule ſe dévoile le viſage. Il conjure le pere d'obtenir cette grace du fils. Le Vieillard s'y emploïe avec les paroles les plus touchantes. Il prie, il gémit, il preſſe. „O mon fils, quittés ces voiles qui vous cachent. „ Montrés-vous à la lumiere du jour. Ma voix doit avoir ſur „vous le pouvoir des prieres. J'y deſcends toutefois, & je „ tombe à vos genoux tout en pleurs. Etouffés, mon fils, ces „ horribles remords qui vous font frémir comme un lion. „ Quittés ces idées funeſtes & ees préſages de mort. Ne met-„ tés point un ſurcroît à notre accablement. "

Hercule ne répond que par de profonds ſoupirs. Theſée preſſe de ſon côté. „ Malheureux Prince, s'écrie-t'il, mon-„ trés-vous du moins à un ami. Auſſi-bien n'eſt-il point de

„ ténebres assés épaisses pour cacher votre calamité. Pour-
„ quoi me faire signe de tourner les yeux sur le sang que vous
„ avés répandu ? Croïés-vous que Thesée puisse vous aban-
„ donner sous le vain prétexte de craindre une souillure ?
„ non, non, mon amitié ne refuse point de s'associer aux
„ maux d'un ami. Helas, si je suis assés heureux pour m'être
„ tiré des Enfers, n'est-ce pas vous à qui je dois ce bonheur ?
„ Loin de moi ces lâches amis dont la reconnoissance vieil-
„ lir, & dont l'amitié mercenaire dans le calme, n'ose af-
„ fronter la tempête. Levés-vous donc, quittés ces voiles,
„ & daignés jetter vos regards sur nous. Songés qu'un He-
„ ros sçait supporter les revers que lui envoïent les Dieux. "

HERCULE. Ah Thesée, avés-vous jetté la vûë sur mes fils égorgés ?

THESE'E. J'ai tout entendu, j'ai tout vû.

HERCULE. Comment donc pouvés-vous me forcer de revoir le Soleil ?

THESE'E. Que craignés-vous ? ce Dieu peut-il être souillé par les regards d'un mortel ?

HERCULE. Ah, fuïés du moins la contagion d'un ami malheureux ?

THESE'E. Moi, fuïr ! moi, vous abandonner ! les amis n'ont rien de profane & de contagieux pour Thesée.

HERCULE. Je ne puis que louer votre amitié; & j'avouë aussi que j'ai signalé la mienne pour vous.

THESE'E. C'est pour cela que ma tendresse doit éclater au moins en vous plaignant.

HERCULE. Assassin de mes propres enfans, je ne suis que trop à plaindre.

THESE'E. D'autres malheurs me rendent sensible aux vôtres.

HERCULE. Quoi ? avés-vous vû des malheurs plus affreux que les miens ?

THESE'E. Non, ce n'est pas ma pensée. Les vôtres passent toute expression.

HERCULE. Et c'est pour cela que j'ai résolu de mourir.

THESE'E. Croïés-vous que les Dieux soient touchés de ces menaces ?

HERCULE. Les Dieux me bravent, & je veux les braver.

THESE'E. Arrêtés, Hercule, & ne vous attirés pas un ſurcroît de maux.

HERCULE. a Arrivé au comble de l'infortune, je ne laiſſe plus de lieu à de nouveaux malheurs.

THESE'E. Que prétendés-vous? où aboutira tout votre courroux?

HERCULE. Je veux rentrer dans les Enfers d'où je ſuis ſorti.

THESE'E. Sentimens peu dignes d'un Heros!

HERCULE. Ah, vous me conſeillés, & vous n'êtes pas malheureux!

THESE'E. Eſt-ce Hercule que j'entends? cet Hercule qui a dévoré tant de calamités...

HERCULE. Sont-elles comparables à l'état où je me vois?

THESE'E. Quoi? ce liberateur de l'Univers entier! ce Heros...

HERCULE. J'ai fait du bien aux hommes: ils m'abandonnent; & Junon triomphe.

THESE'E. Non, la Grece ne ſouffrira pas que le trépas d Hercule, ſoit l'effet d'un chagrin.

HERCULE. Ecoutés-moi, Theſée; je veux à mon tour renverſer tous vos conſeils, & vous montrer que je dois ceſſer de vivre, que je devrois même n'avoir jamais vécu.

---

a Ce vers d'Euripide eſt rapporté par Longin comme un exemple du ſublime qui dépend de l'arrangement des mots, qu'il compare à l'aſſemblage des juſtes proportions. » Ainſi, dit-il, les parties » du ſublime étant diviſées, le ſublime » ſe diſſipe entierement, au lieu que ve» nant à ne former qu'un corps par l'aſ» ſemblage qu'on en fait, & par cette » liaiſon harmonieuſe qui les joint, le » ſeul tour de la periode leur donne du » ſon & de l'emphaſe. &c. « Sur cela il cite ce vers d'Hercule:

Γέμω κακῶν δὴ, κοὐκέτ' ἔσθ' ὅπη τεθῇ. *

Que Deſpreaux a traduit moins vivement dans ces deux vers, à cauſe de la gêne de la langue.

* Tant de maux à la fois ſont entrés dans mon ame,
Que je n'y puis loger de nouvelles douleurs.

Hercule fait ici l'énumération des malheurs qui ont accompagné tous les momens de sa vie. Il reprend les choses de loin. Il rappelle tous ses travaux, & les traits innombrables de la colere de Junon. Car que n'en a-t'il pas essuïé ?

Æneid. l. 1. *Memorem Junonis ob iram.*

Mais le dernier trait lui semble le plus insupportable de tous. Il vient ensuite à la nécessité de se donner la mort. Il ne lui est plus permis de rester à Thebes : Hé, qu'y feroit-il ? quel Temple, quelle assemblée pourroit-il fréquenter ? ira-t'il à Argos ? mais il faut qu'il fuïe tout ce qui est censé être sa patrie. Quelle ville étrangere lui pourroit servir d'asyle ? de quels yeux le regarderoit-on ? que ne diroit-on pas en le montrant au doigt ? il est dur à un guerrier couvert de gloire de se voir tombé dans l'ignominie. La terre même prendroit la parole, & déposeroit contre lui, pour lui enlever tout espoir de réfuge. Il éprouveroit le sort d'Ixion dont la rouë marque une instabilité éternelle. » Non, non, conclut-il ; ma destinée est de m'arracher pour toujours à la vûë de la Grece. » Quel fruit me reviendroit d'une vie inutile & flétrie par » un attentat ? laissons triompher Junon. Elle s'est fait un » plaisir cruel de perdre le plus grand des Grecs, & elle a » encore des autels ! «

Thesée convient que tous les maux d'Hercule viennent de l'implacable Junon. Il avouë, qu'il est plus aisé de conseiller autrui, que de sçavoir être malheureux. » Mais enfin, ajoûte-t'il, nul mortel, nul Dieu même, si l'on doit en » croire les Poëtes, n'est exempt d'infortune. « Il appuïe particulierement sur l'exemple des Dieux, sur leurs mariages illicites, & sur le manque de respect envers les peres. » Ils habitent pourtant le Ciel, continuë-t'il, & ils sçavent se consoler de la honte de leurs forfaits. « Cette doctrine est concluante pour un mortel, comme l'est Hercule. Mais il n'en paroît pas moins surprenant qu'on osât parler si librement sur un Théatre Païen. Nous en allons voir la raison. Après les paroles consolantes, Thesée en ami généreux passe aux effets. Il veut qu'Hercule quitte Thebes, puisqu'il le faut suivant la loi. Mais il lui offre Athenes, où il lui réserve un rang,

rang, des biens, & des honneurs dignes du grand Alcide. C'est par-là que le Roi d'Athenes veut éterniser sa reconnoissance.

La réponse d'Hercule est remarquable. » Les exemples » des Dieux, répond-il, sont étrangers à mon infortune. » Non, je ne les crois point capables des forfaits qu'on leur » impute. Jamais je ne compris qu'un Dieu pût être le Sou- » verain d'une autre Divinité. Un Dieu veritablement Dieu » n'a besoin de personne. Laissons-là les fables ridicules que » nous débitent les Poëtes. « Voilà le polythéïsme nettement renversé, & cela sur un Théatre public en présence d'un peuple entier de Païens. D'où il s'ensuit que les sentimens vrais ou moins déraisonnables sur la divinité n'étoient pas renfermés dans un petit nombre de Philosophes, mais assés communément répandus dans la Grece; & qu'à l'égard des fables on les abandonnoit au caprice des Poëtes qui travailloient pour la Scene. *Voïés la fin du troisiéme Tome.*

Hercule persuadé enfin, que ce seroit donner un soupçon de lâcheté que de quitter la vie dans un excès de chagrin, accepte l'asile que lui offre son ami, & lui rend graces de sa générosité. » Mais helas, ajoûte-t'il, je suis inconsolable. » Vainqueur de mille revers, dont aucun n'a pû me tirer » le moindre soupir, je n'avois pas crû devoir être jamais » réduit à la foiblesse de verser des pleurs. Aujourd'hui je » le vois, il faut ceder à la fortune. O mon pere, vous voïés » en moi un fugitif & un parricide. Faites ce que m'interdit » la loi. Pleurés ces chers enfans dont j'ai été malgré moi le » bourreau : inhumés-les sur le sein de leur mere; & rendés- » leur les derniers honneurs. Quitte de ce pieux devoir re- » gnés sur cette ville, & bien que malheureux forcés votre » courage à supporter la vie comme moi. Tristes enfans, » innocentes victimes d'un pere qui vous a perdus sans que » vous aïés pû jouir du fruit de ses travaux & de sa gloi- » re; chere épouse, trop mal païée de votre fidelité & de vos » tendres soins, je me suis donc privé de vous, & m'en voilà » pour toujours séparé! funestes adieux, tristes embrasse- » mens! helas, voici mes armes qui m'ont trop cruellement » servi. Dois-je encore les reprendre? ces fléches suspen-

» duës à mon côté me rediront sans cesse : barbare, nous » fûmes les instrumens de tes fureurs : c'est par nous que » tu as percé ton épouse & tes enfans. «

Après cette courte déliberation sur ses fléches, il les reprend en soupirant, pour ne pas être exposé à mourir honteusement par les mains de ses ennemis, faute de ces traits qui lui ont servi à executer tant de grandes actions. Il prie Thesée de l'accompagner à Argos chés Eurysthée, pour lui mener le chien Cerbere, qu'il a tiré des Enfers par l'ordre de ce Prince. La fable à part, ceci gâte un beau morceau. Enfin, il prie les Thebains d'honorer de leurs larmes les funérailles de ses fils, & de le pleurer lui-même. » Car helas, » dit-il, Junon nous a tous frappés, & nous sommes tous » au rang des morts. «

Thesée l'interrompt pour ne pas le laisser s'attendrir d'avantage. Il l'invite à se lever, & il le soutient comme un homme accablé sous le faix de la douleur. Hercule louë la tendresse généreuse de son ami : mais il veut avant le départ jetter encore les yeux sur ses enfans : & Thesée voudroit l'en écarter. Il lui permet toutefois d'embrasser un pere, & pour ne lui plus donner lieu de nourrir sa douleur, il presse le départ, il insiste, & par d'aimables reproches il rappelle peu à peu la fermeré d'Hercule. Ce Heros après avoir promis à son pere la sépulture qu'il lui a demandée, suit enfin son ami en se comparant à un vaisseau battu de la tempête. » Malheureux (dit-il en partant) quiconque préfére les biens » ou la gloire à un veritable ami. « Cette pensée est, ce semble, la moralité de cette Tragédie puisque tout y paroît arrangé pour amener le denoument d'Hercule & de Thesée.



HERCULE FURIEUX,

TRAGEDIE DE SENEQUE.

DANS la Tragédie de Seneque soit le Philosophe, soit le Tragique, soit un autre des differens Autheurs de toutes celles qu'on a sous le même nom, le sujet d'Hercule furieux est précisement celui d'Euripide. Mais la conduite en est bien differente.

ACTE PREMIER.

Junon fait seule le premier Acte, façon assés ordinaire de ce Poëte. Elle déclame longuement, & c'est tout; non pas que sa déclamation n'ait des morceaux très-vifs & dignes de Seneque: mais enfin, c'est peu de réalité sous beaucoup de vers brillans & magnifiques. Junon jalouse de la gloire d'Hercule veut le rendre furieux & l'obliger à tuer sa femme & ses enfans, après qu'il les aura sauvés des mains de l'usurpateur Lycus. Voilà tout ce qu'il faut sçavoir pour être au fait. Mais Seneque met 124 Iambes mortels à le dire.

» Sœur de Jupiter, (dit la Déesse en prenant d'abord le » haut ton,) il ne me reste plus que ce titre. J'ai quitté la » demeure Etherée & mon perfide époux. La terre est mon » partage depuis que ses maîtresses occupent les Cieux. « Ici elle fait l'énumération des figures du globe céleste, & manie fort sçavamment la fable antique. En effet, » tout le Ciel » est marqué par les galanteries de Jupiter, & ce Dieu a di- » vinisé toutes ses amours. « Mais ce qui pique le plus la jalouse Déesse, c'est de voir Alcide, ce fils de sa rivale Alcmene, prendre par de nouveaux exploits le chemin des Cieux, & mériter la place que les Destins lui ont promise. » Vaine- » ment, dit-elle, je me lasse à l'accabler de travaux; il jouit

» de mon courroux, & tourne ma haine à sa gloire. « Tous ses hauts faits que Junon rappelle à son souvenir sont pour elle autant d'éguillons qui la pressent d'en arrêter le cours. „ Il a dompté l'Enfer ; il ne lui reste plus qu'à attenter sur „ le Ciel même, & qu'à ravir le sceptre à son pere. Il a por- „ té la voûte azurée, & moi-même qui la foulois. Sans dou- „ te, il se fraïe un chemin vers les Dieux. " Junon s'anime donc à la vengeance. Elle songe à délivrer les Titans pour les lui opposer. » Vaine ressource ! il les a subjugués. On „ ne peut lui opposer que lui-même. Qu'il devienne son „ propre ennemi. «

Ce parti pris, Junon évoque les Eumenides & tout l'Enfer avec un grand fracas de paroles. Il n'en falloit pas tant pour renverser la raison d'un mortel. Elle fait plus encore : elle veut conduire la main d'Hercule & devenir l'autheur d'un crime qui puisse le noircir & le rendre indigne du Ciel. Quel nom mérite une si abominable Divinité ? les Tragiques Grecs donnent aux Dieux des passions & des foiblesses. Mais ils sçavent au moins les déguiser ou les pallier bien ou mal. Il y a une noirceur trop marquée dans le procedé de Junon. A peine la passeroit-on au désespoir d'une femme en fureur.

Le Chœur qui suit est tout-à-fait stérile, & ne parle que pour parler. Ce sont des Thebains qui charmés de voir le jour reparoître, font d'abord une belle description du lever du Soleil & de tous les objets qu'il ranime. Puis ils retombent sur les soucis & les agitations des grands, qu'ils comparent avec la tranquillité des états inférieurs. Ils n'épargnent pas même Alcide, qu'ils blâment de son voïage aux Enfers, comme s'il avoit précipité son trépas qui vient, disent-ils, toujours assés tôt. Ce Chœur en un mot, est un tissu de sentences communes passablement bien exprimées.

ACTE II.

Megare à son tour vient déclamer en élevant la voix par un

O magne Olympi rector & mundi arbiter !

C'est le Souverain des Dieux à qui elle demande la fin de ses maux & le retour d'Hercule. Ces deux mots sont noyés dans 113 Vers dont plusieurs sont très-beaux ; mais dont le total ne dit presque rien. Voici des brillans d'esprit. » La » fin d'une entreprise est pour Hercule un degré à de nou-» veaux dangers. Il trouve à son retour un ennemi tout pré-» paré, & avant son arrivée une autre guerre le rappelle. » Nul repos, nul loisir pour lui, que le tems qu'on employe » à lui donner des ordres. Junon attachée à lui nuire depuis » sa naissance, n'a pas même laissé son enfance oisive. Il a » dompté les monstres avant même que de les connoître. « Elle parle des serpents, dont un Poëte de nos jours dit si bien,

Et les Couleuvres étouffées
Furent les jeux de son berceau. *M. Rousseau.*

» Hercule faisoit dès-lors les préludes du combat de l'Hydre. « *Prælusit Hydræ.* On repasse les douze Travaux dans ce style toujours soutenu, & l'on conclut par ce Vers,

Quid ista prosunt ? orbe defenso caret.

» Que lui ont produit tant d'exploits ? Il ne jouit plus du » monde dont il fut le liberateur. « C'est que Megare le suppose arrêté aux Enfers, comme Phedre le supposoit de Thesée, quand elle disoit à Hippolyte :

L'on ne voit point deux fois le rivage des morts
Seigneur ; puisque Thesée a vû les sombres bords, *Phedr. Trag. a. 2. Sc. 5.*
N'esperez pas qu'ici jamais on le revoye,
Et l'avare Acheron ne lâche point sa proye.

Durant cette cruelle absence de son époux, Megare a vû tomber sous l'épée de l'Usurpateur, non seulement Créon son pere, mais encore ses freres heritiers du Diademe. Elle devoit en avertir plûtôt le Spectateur, & ne pas mêler dans ses plaintes des choses tout-à-fait étrangeres, comme la Fable d'Amphion qui bâtit les murs de Thebes au son de sa Lyre. » O race de Cadmus, continue Megare, ô cité d'Am-

» phion, dans quel abîme étes-vous précipitée ? vous trem-
» blez sous les loix d'un vil étranger devenu votre Tyran,
» tandis que le Heros qui poursuit les forfaits par mer & par
» terre, & qui dompte par tout la tyrannie, est esclave quoi-
» qu'absent, & porte un joug qu'il empêcha les nations de
» porter. «

* *Nunc servit absens, fertque quæ ferri vetat.*

Megare espere qu'il n'en ira pas ainsi ; » Qu'Hercule re-
» verra la lumiere, & qu'il s'y fera une route s'il ne la trouve
» pas. Sortez de la terre, cher époux ; fendez les tenebres
» infernales ; & si le passage vous est fermé, brisez le globe
» terrestre pour en sortir. «

Orbe diducto redi.

Quelle idée ! Megare veut que son époux fasse plus. Elle l'invite » A entrainer avec luy tout ce qui est enfermé » dans la nuit éternelle, la destinée, la mort, & les peu- » ples ensevelis dans ses ombres depuis tant de révolutions » de siecles. « Pour rendre sa pensée plus extraordinaire, comme si elle ne l'étoit pas assés, elle la confirme par un exemple incroyable ; elle fait souvenir Alcide de la belle action qu'il fit, lorsqu'il renversa de sa main des Montagnes entieres, & qu'il fendit la vallée de Tempé pour ouvrir un nouveau lit à un fleuve. Tous ces grands souhaits se reduisent toutefois au désir de revoir Hercule. N'est-ce pas là abuser du sens commun, & ne valoit-il pas mieux se borner avec Euripide, à une simple priere telle que la douleur sensée sçait la suggérer ? Combien plus sensément se plaint Penelope chez Ovide, de l'absence d'Ulysse ! Ses plaintes ont je ne sçai quoi de melodieux qui flatte également le cœur & l'oreille. Elle dit plus dans les deux premiers vers de sa Lettre que Megare en quarante. Un autheur dans sa jeunesse en a paraphrasé la pensée d'une maniere qui passe de beaucoup tout le reste de son ouvrage qu'il a depuis effacé par ses pleurs. Les premiers vers au moins meritent d'être conservés.

Reçois, mon cher Ulysse, un tendre souvenir,
Des beaux nœuds dont l'hymen a voulu nous unir,

Et si ta Penelope a pour toi quelques charmes,
Viens calmer ses douleurs, viens essuyer ses larmes;
Ne crois pas qu'une Lettre en arrête le cours;
C'est Ulysse que j'aime & non pas ses discours.

Hanc tua Penelope lento tibi mittit, Ulysse:
Nil mihi rescribas attamen: ipse veni.

Si Ovide seme souvent des Antitheses & des pensées brillantes dans le mouvement d'une passion, il paroît les rencontrer plûtôt que les chercher; & d'ailleurs il est plus sobre & moins outré que Seneque qui aime mieux forger des pensées folles & extravagantes, que d'être réduit à penser simplement. Ce qu'il y a de spirituel dans Ovide n'interesse presque en rien le sentiment qu'il veut faire naître. Il n'en est pas ainsi de Seneque. Sa subtilité ne produit que des sentimens, ou manqués ou aussi faux que ses pensées. D'où il est aisé de conclure en passant, combien devoit être different le genie du Theatre latin, entre les mains d'Ovide & de ses contemporains, d'avec celui qu'on voit regner dans le Theatre de Seneque & de ses imitateurs.

On commence à voir quelque air de Dialogue dans les Scenes suivantes. Amphitryon vient consoler Megare, fondé sur l'espoir du retour d'Hercule. » Ah, répond-elle, les » malheureux sont toujours duppes de leur esperance. Au » contraire, reprend Amphitryon, ils le sont plus souvent » de leur crainte. « Ces deux sentences sont la matiere de la Scene. Car Megare ne peut se persuader » qu'Hercule au » centre de la terre & accablé d'un si grand poids, puisse se » frayer un chemin à la lumiere. « Le vieillard de son côté pour l'encourager, lui rappelle les efforts étonnans d'Alcide qui vint, dit-il, à bout de passer à pied la mer de Lybie lorsque son vaisseau échoüa.

Lycus qui paroît, interrompt par sa présence ce court entretien. Il laisse pourtant à Megare le loisir de l'annoncer au Spectateur par six vers qui ne signifient rien du tout, sinon que Lycus est l'usurpateur du Thrône Thebain. Il fait lui-même un monologue, où il se peint comme tel par des sentences dignes de lui. Il convient qu'il n'a ni naissance ni

droit au Sceptre. Mais il prétend que la force lui tient lieu de tout, que la sûreté est dans les armes, & que tout autre moyen est un foible appui du Thrône. Il veut pourtant réparer son défaut de naissance par l'hymen de Megare. Possesseur d'un grand Etat il ne s'avise pas de craindre le refus de sa main, ou du moins il est resolu de s'en venger, s'il le faut, en exterminant toute la race d'Hercule. Voilà ce qui appartient en propre à Seneque, & ce tour est très-heureusement imaginé. Car outre que l'amour de Lycus est dans la vrai-semblance, il donne beau jeu au Poëte, & plus de couleur à la cruauté du Tyran, qui paroît avoir un motif trop bas chez Euripide. Lycus profite donc de l'occasion, & aborde Megare proche de l'Autel où elle s'est retirée avec son Beau-pere.

Il ne lui dit point, comme dans Euripide, qu'il vient la sacrifier à sa politique. Au contraire il lui fait une déclaration soumise & artificieuse. Racine a semblé l'imiter dans l'Andromaque, lorsqu'il fait parler Pyrrhus en cette maniere.

Androm. act. 1. Sc. 4.

Hé quoi, votre courroux n'a-t-il pas eu son cours ?
Peut-on haïr sans cesse, & punit-on toujours ?

Megare ne répond pas comme Andromaque. Aussi a-t-elle affaire à un Tyran moins genereux que Pyrrhus. » Moi, » dit-elle, que je baise une main encore teinte du sang de » mon pere & de mes freres ! Ah que plûtôt l'Univers soit » renversé ! (Je traduis ainsi cinq ou six tours latins qui ne » veulent dire que cela) pere, freres, sceptre, patrie, tu » m'as tout ravi. Mais il me reste un bien plus précieux que » tout ce que j'ai perdu : c'est ma haine pour toi ; bien si cher » à mes yeux, que je souffre même d'être obligée de le par- » tager avec tous les Thebains. « Après ce début elle remet sous les yeux du Tyran les crimes célebres de Thebes que les Dieux ont punis, & elle lui présage une destinée pareille à celle de tant de coupables qui l'ont précédé & qui l'étoient moins que lui.

Lycus fait une assés mauvaise réponse. Car il convient qu'il foule aux pieds les loix ; & cependant il entreprend de justifier la mort de Créon & des freres de Megare. » C'est » dans

» dans la guerre, dit-il, qu'ils ont trouvé le trépas. La fureur des armes ne connoît point de frein. Ils défendoient » leur Thrône; je l'attaquois en Usurpateur. Mais enfin c'est » le succés, non le motif, qui décide. « Il conclut que Megare doit oublier tout, & ceder au vainqueur; que c'est une épouse & non une captive qu'il veut s'attacher; qu'enfin loin de blâmer la fermeté de Megare, il l'en estime plus digne de lui.

La veuve d'Hercule confirme ses refus par des execrations. Lycus menace: elle le brave. Il déprime les faits & la naissance d'Hercule. Amphitryon le justifie sur ces deux points. C'est une contestation vive & serrée; mais dont le sujet est petit & peu interessant à cause de la Fable ridicule qui en est le fonds. Il est vrai que Seneque a pris cela d'Euripide: mais d'une mauvaise chose il en a fait une pire. En effet dans Seneque Hercule est très-bien attaqué & fort mal défendu. » Peut-on donner le nom de Heros, dit Lycus, » à un Guerrier qui changeant sa peau de Lion & sa massue » en ornemens Tyriens, n'a pas rougi de parfumer ses che- » veux, de ceindre d'un voile leger un front basanné, & de » mouvoir au son d'un instrument Lydien des bras célebres » par tant d'exploits? » Que répond Amphitryon? Loin de désavoüer une partie si peu honorable de l'histoire d'Alcide, il tâche de l'excuser par l'exemple de Bacchus, & il ajoute niaisement que les grands travaux souffrent quelque relâche. Lycus passe enfin jusqu'à l'insolence la plus outrée: ce qui seul montre assés que l'autheur de cette Piece n'entendoit rien au Theatre en fait de mœurs, comme en tout le reste. Ce vers de Lycus au sujet de Megare en est une preuve.

Vel ex coactâ nobilem partum feram.

C'est-à dire qu'il se propose d'en venir à la violence pour satisfaire sa passion, & se donner un heritier d'un sang illustre. Sur quoi Megare atteste les Ombres de Créon, d'Oedipe, & de la Maison de Labdacus, déterminée qu'elle est » à » rendre complet le nombre des Danaïdes. « Elle veut dire à tuer un époux tel que Lycus, & à faire ce que la seule Hypermnestre ne fit pas.

Le Tyran passe de l'amour à la fureur, & commande qu'on entoure l'Autel d'un bucher pour consumer tout ce qui reste d'Hercule. Amphitryon demande en vain à mourir le premier. Il n'a plus recours qu'à Hercule qu'il invoque à grands cris. Deja il croit voir la terre trembler, & le ciel s'ouvrir.

Le Chœur ensuite déclame à l'ordinaire, & après avoir chargé la fortune d'imprécations, il fait à son tour une invocation pour engager Hercule à sortir des Enfers. L'exemple d'Orphée qu'il étend fort au long, lui donne lieu d'esperer que la bravoure n'aura pas moins de force contre Pluton, que la douceur du chant n'en eut sur lui.

Quæ vinci potuit Regia cantibus
Hæc vinci poterit Regia viribus.

ACTE III.

Cet Acte où l'on commence à voir Hercule, est ridicule à proportion que la Scene d'Euripide son modelle, est pleine de noblesse & de grandeur. Hercule paroît suivi de Thésée, mais comment? en Heros qui vient délivrer sa famille d'une mort prochaine? Non: mais en vrai déclamateur qui vient débiter avec emphase des exploits incroyables qui ne vont point au fait. En un mot il s'addresse au Soleil & à Jupiter pour leur demander pardon de ce qu'il leur fait voir un monstre horrible capable de les faire pâlir. C'est le chien Cerbere: il les prie de détourner les yeux. C'est à Junon seule & à lui d'oser regarder ce monstre. Il a percé la nuit du Tenare. A l'en croire il n'a tenu qu'à lui de déthrôner Pluton. Il a vaincu le Destin & la Mort. Il défie Junon de lui rien commander au delà.

Passons legerement sur de pareilles rodomontades. Il apperçoit enfin sa maison entourée de Gardes: il approche; Amphitryon le reconnoît à ses larges épaules, & à sa massue.

Tune es? agnosco toros,
Humerosque, & alto nobilem trunco manum.

Ce n'est pas là certainement Euripide, quoiqu'on ait prétendu l'imiter dans cette Scene. La seule trace qu'on en re-

connoisse, c'est ce court récit d'Amphitryon. » Créon a été » massacré : Lycus regne, & il est sur le point d'égorger vos » enfans, votre pere, & votre épouse. « A quoi Hercule pour être concis à son tour, au lieu de marquer la surprise si naturelle que peint Euripide, répond brusquement qu'il va tuer l'Usurpateur.

Thesée s'offre à le faire pour épargner à son ami une action peu digne d'un tel Heros. Elle l'étoit pourtant assés. » Non, reprend Alcide, c'est à moi d'immoler Lycus. Il » faut qu'il aille apprendre à Pluton, mon retour sur la ter- » re. « Hercule écarte donc son pere & sa femme qui veulent l'embrasser, & s'en va de ce pas executer son projet.

Le beau est que Thesée, pour porter à son comble l'étourderie romanesque d'une si brusque entreprise, console sur le champ Megare & Amphitryon par ce court raisonnement. » Je connois Hercule, Lycus sera immolé à Créon : que » dis-je, sera immolé : il meurt : c'est trop peu dire encore : » il est mort. «

Si novi Herculem,
Lycus Creonti debitas pœnas dabit ;
Lentum est, dabit, dat : hoc quoque est lentum ; dedit.

Le *Je meurs, je suis mort, je suis enterré*, de l'Avare, est apparemment né de cette source. Mais c'est un ridicule en fureur que Moliere fait parler suivant son caractere : & Thesée devoit s'exprimer si non en Roi, du moins en homme sensé. Autre impertinence, pour le dire en bon François, c'est tout le reste de cette Scene, qui auroit dû être la plus interessante, & qui dégenere en fadeur. En effet Hercule étant venu & parti comme un éclair, que peuvent se dire Amphitryon, Megare, & Thesée, qui soit capable de dédommager les Spectateurs. Tout leur entretien, quel qu'il puisse être, doit sembler bien froid : mais il devient glaçant par la matiere. Amphitryon & Megare oublient qu'ils alloient perir un moment auparavant. Contens du retour d'Hercule & de son entreprise contre Lycus, sans avoir la moindre inquietude sur le succés, ils s'amusent à questionner Thesée sur le voyage des Enfers, à peu près comme des

L'Avare, Com. de Moliere, Act. 4. Sc. 7.

enfans qui écoutent avec avidité les personnes revenues d'un voyage de long cours.

Thesée conteur prolixe contrefait sottement l'effrayé, avant que d'oser entrer dans le détail de ses avantures infernales. Il faut qu'on le rassure, & qui ? des gens qui un moment plus tard étoient consumés par le feu. Il se rassure donc, & demande permission » à tous *les Dieux d'en haut* » *& d'en bas*, de réveler impunément des secrets cachés sous » l'épaisseur de la terre. « Trait imité de Virgile, ou plûtôt estropié d'après ce grand maître qui parle ainsi.

Virg. Æneid. l. 6. v. 264.

Dî quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos & Phlegeton, loca nocte tacentia latè
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res altâ terrâ & caligine mersas.

Après cette demande, Thesée se donne carriere. On me dispensera de le suivre. Il suffit de dire qu'il fait une description des Enfers en Virgile travesti; qu'Amphitryon lui fait des questions pueriles; qu'il y répond en contant toujours de plus belle, & qu'après un long & pompeux circuit, il décrit encore plus au long comment Hercule a terrassé & emmené Cerbere. Un seul mot sur une pareille Fable qui étoit reçûe des Anciens avoit suffi à Euripide. L'Autheur latin a cru devoir en faire son bel endroit; & il n'a pas vû qu'en voulant déclamer, il gâtoit par là le morceau le plus charmant de son modele, & qu'il donnoit justement dans l'inconvenient que reproche Horace aux Poëtes novices.

Hor. Poët. v. 14. Trad. du P. Sanadon.

Incœptis gravibus plerumque & magna professis
Purpureus latè qui splendeat unus & alter
Assuitur pannus : cum lucus & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius describitur arcus.
Sed nunc non erat his locus : & fortasse cupressum
Scis simulare. Quid hoc si fractis enatat exspes
Navibus ære dato qui pingitur? Amphora cœpit
Institui : currente rotâ cur urceus exit?

„ Vous prétendés faire un poëme. Le début en est magnifi-
„ que, & ne promet rien que de grand. Puis vous vous amu-
„ sés à décrire le Rhein, l'Arc en Ciel, un Autel de Diane,
„ un bois sacré, ou les détours d'un ruisseau qui s'échappe avec
„ un doux murmure au travers d'une campagne délicieuse.
„ Ce sont deux ou trois bandes de pourpre, qui jettent un
„ grand éclat, je l'avouë : mais ce n'est pas là leur place.
„ Peut-être excellés-vous à peindre un cyprès ; c'est un ta-
„ lent. Mais que fait un cyprès dans un tableau, quand celui
„ qui vous païe veut que vous le représentiés au milieu d'un
„ naufrage, se sauvant sur une planche des débris de son
„ vaisseau, après avoir tout perdu. Nous faisons comme un
„ Potier présomptueux & malhabile qui veut débuter par un
„ grand vase. Après avoir bien fait tourner sa rouë, tout
„ son travail aboutit à faire un petit pot. «

J'ai crû devoir rapprocher ici cet endroit d'Horace, parce qu'il peint parfaitement l'inconvénient où tombe presque toujours l'autheur des Tragédies Latines. Pour achever d'endormir les spectateurs, le Chœur revient avec sa tirade ordinaire, où il chante les louanges d'Hercule, & sur tout son retour triomphant des Enfers.

ACTE IV.

Hercule reparoît couvert du sang de Lycus & de tous ceux qui accompagnoient le Tyran. Son premier soin est de faire sur le champ un sacrifice pour remercier les Dieux de cette victoire. Il les invoque tous, en les nommant ses freres, horsmis ceux qui doivent le jour à Junon. Il ordonne qu'on amene des victimes, & qu'on apporte de l'encens. Mais afin de le dire en style de Seneque, pour victimes il demande des troupeaux entiers, & pour encens tout ce qu'en recueillent les Indien & les Arabes. Thesée saisi du même esprit fait aussi des invocations. Vainement Amphitryon veut-il retarder le sacrifice jusqu'à ce que son fils ait pris un peu de repos, & purifié ses mains ensanglantées. „ Il
„ n'est point, dit Hercule, de victime plus agréable aux
„ yeux de Jupiter qu'un Tyran. Que ne puis-je encore l'im-
„ moler ! "

Il commence donc le ſacrifice par une priere qu'il dit être digne de lui. Elle l'eſt en effet. Il prie les Dieux d'écarter tous les maux de l'Univers. Mais ſurpris incontinent d'un horrible vapeur il ſe trouble, & tout ſe change à ſes yeux: il ſe croit environné de ténebres épaiſſes. Il s'imagine voir le Lion céleſte, ce Lion qu'il avoit dompté dans la forêt de Nemée, prêt à paſſer ſur le corps des Signes de l'Automne & de l'Hyver pour dévorer le Taureau, Signe affecté au Printems. Voilà certes une folie ſçavante. On y peut reconnoître en paſſant l'Autheur de l'*Hercules Oetæus*, où nous avons remarqué les mêmes idées dans Hercule qu'on y ſuppoſe ſenſé. Ces confrontations ſont plus ſûres pour faire juger que les deux Pieces ſont de la même main, que les conjectures des Heinſius pour les donner à differens Autheurs.

Vainement Amphitryon effraïé tâche de rappeller ſon fils à la raiſon. Son eſprit s'égare toûjours de plus en plus, & s'évapore en fantaiſies tellement bizarres que je ne penſe pas devoir y arrêter le Lecteur. C'eſt une eſcalade au Ciel, & un ſiege dans les formes. Hercule menace Junon de briſer les portes des Cieux, ſi elle s'obſtine à les tenir fermées. Il menace Jupiter même, de rendre la liberté à Saturne. Il appelle à ſon ſecours les Titans dont il ſe fait le Chef. Enfin, c'eſt un tintamarre horrible qui ſe paſſe dans la tête de ce Heros devenu fou. Il falloit, ou lui donner une folie plus vrai-ſemblable, ou du moins ne le pas expoſer en cet état à la vûë du public, & le cacher, comme a fait ſagement Euripide, qui le peint bien moins inſenſé.

Dans Seneque tous ces objets s'évanouiſſent pour faire place à d'autres dont la ſuite eſt plus triſte. Hercule s'aviſe malheureuſement de prendre ſes enfans pour ceux de Lycus, & ſa femme pour Junon. Frappé de cette imagination, il les maſſacre tous impitoïablement. Il eſt vrai qu'il le fait hors de la vûë du parterre. Car c'eſt Amphitryon éploré qui ſans ſortir de la Scene raconte ce qu'il voit ſeul. Il voit Megare & ſes enfans ſe ſauver çà & là, tandis qu'Hercule fait pluſieurs tours en paroiſſant & diſparoiſſant pour les atteindre. Cette Scene ſanglante ne laiſſe pas de frapper les ſpectateurs, comme ſi le ſang couloit veritablement ſous

leurs yeux ; & l'on ne peut nier que ce jeu de Théatre n'ait son prix. Enfin, Hercule fatigué tombe dans une espece de léthargie, comme chés le Poëte Grec, de sorte que l'agitation du Théatre venant à cesser laisse au Chœur le tems de faire ses lamentations presqu'aussi folles que les extravagances du Heros.

ACTE V.

Hercule se réveille : & les circonstances de son réveil sont à peu près les mêmes que dans Euripide, c'est-à-dire, assés naturelles. Il y a mêmes des traits qui ne sont pas dans l'original. Alcide s'apperçoit qu'il est désarmé. » Quel est mon » vainqueur, dit-il ? c'est, sans doute, un autre Hercule. » Qu'il paroisse. Quel est donc celui qui n'a pas tremblé à la » vûë d'Alcide endormi ? « Puis voïant les cadavres de sa femme & de ses fils. » Ah, reprend-il, quel nouveau Lycus » a surpris Thebes, & vient de me faire voir tant d'hor- » reurs ? « Pour le trouver il erre çà & là, sans que personne se présente à sa vûë. Il rencontre à la fin son pere & Thesée qui se sont voilés le visage, & qui pleurent. A cet aspect sa surprise redouble, & leur silence augmente de plus en plus son étonnement. On ne lui parle qu'en termes ambigus & entrecoupés. Il reconnoît une de ses fléches dans le sein d'un de ses fils. Il entrevoit son crime : les larmes d'Amphitryon & de Thesée achevent de le convaincre. » Suis-je le » coupable, (s'écrie-t'il en revenant vers eux) ils se taisent ; » je le suis. « Son repentir est presque une fureur nouvelle. Il implore la foudre de Jupiter. Il veut prendre la place de Promethée sur le Caucase. Il souhaite d'être attaché aux rochers Cyanées, afin qu'en s'approchant l'un de l'autre ils puissent l'écraser. Il se détermine à se brûler vif. En un mot, il veut rendre Hercule aux Enfers. J'emprunte ses termes sans pouvoir en rendre l'énergie. Aussi Amphitryon remarque-t'il que la frénesie d'Hercule loin de se dissiper n'a fait que changer d'objet en se tournant sur lui-même. Il a d'autant plus de raison d'en juger ainsi, qu'Alcide continuë en effet ses horribles invocations aux Enfers, aux Furies, à l'Erebe, & à tout ce qu'il peut y avoir de plus af-

freux que tout cela. Mais il y mêle du ridicule à son ordinaire. Il veut brûler sa massuë, ses fléches, & les mains même de Junon qui les ont si malheureusement conduites.

Thesée se hazarde enfin à lui parler pour lui faire entendre que cette calamité est l'effet de l'erreur, non du crime. Mais Hercule s'obstine à vouloir mourir. Il redemande ses armes. Le parti en est pris. Amphitryon s'efforce de le détourner de ce funeste dessein, & il emploïe tout ce qu'il y a pour Hercule de plus cher & de plus sacré. » Non, non, ré» pond-il, il n'est plus rien qui m'arrête ici bas. Raison, re» nommée, armes, femme, enfans, valeur, fureur même, » j'ai tout perdu. Rien ne peut assouvir mon cœur, ni effa» cer mon crime que la mort. «

Mais vous ferés mourir un pere, dit Thesée.

HERCULE. C'est pour éviter ce forfait que je meurs.

THESE'E. Quoi, sous les yeux d'un pere?

HERCULE. Je les ai déja instruits à voir de pareils attentats.

AMPHITRYON. Jettés les yeux sur vos exploits, & pardonnés-vous un crime involontaire.

HERCULE. Qu'Alcide se pardonne un forfait, lui qui n'en a épargné aucun!

Il persiste à demander ses fléches pour se tuer: & Thesée le porte à faire un dernier effort sur son cœur, à se dompter lui-même, & à vivre. Mais en vain: » Si je vis, répond Her» cule, mon forfait est volontaire: si je meurs, il ne l'est » plus. «

Si vivo, feci scelera; si morior, tuli.

Déterminé à se donner la mort, il ranime toute sa rage & menace de renverser les forêts des monts Parnasse & Citheron, pour s'en faire un bucher, de bouleverser sur lui les Temples avec les Dieux, en un mot Thebes entiere, & de s'en faire un tombeau: que si Thebes avec ses sept portes, ses remparts, & ses tours, est encore un fardeau trop léger pour ses épaules, il est résolu de briser en deux l'axe du Monde pour s'écraser plus sûrement. Voilà, comme on voit, une résolution bien sérieuse. Aussi Amphitryon qui

la

la regarde comme telle, désespérant de vaincre une pareille opiniâtreté, prend le parti d'approcher de son sein une des fléches d'Hercule pour s'en percer. » Voici, dit-il, le trait » que Junon a lancé par vos mains sur un de vos fils, il se » tournera contre moi-même. « Thesée contrefait l'homme épouvanté pour augmenter la crainte d'Hercule à cet aspect. Mais Alcide ne se relâche qu'à dire un seul mot, quand on lui demande ce qu'il ordonne. » Je ne veux rien, dit-il : » ma fureur est en sureté. «

Dans cette conjoncture si délicate, Amphitryon prêt à se frapper, redouble ses prieres & ses menaces pour la derniere fois. Son fils se laisse enfin dompter, & demande grace à son pere pour son pere même. Il veut que Thesée releve ce Vieillard. La main d'Hercule est trop souillée pour lui donner ce secours. Il se rend en soupirant, & regarde comme un effort superieur à tous ses travaux celui de supporter la vie. Le pere de son côté, baise la main de son fils comme un appui qu'il recouvre inespérément. Mais Hercule rendu à lui-même & à la vie malgré lui, ne sçait où se bannir de la vûë des hommes. Il invoque geographiquement tous les fleuves pour laver son crime, & toutes les parties du Monde les plus reculées pour le cacher. Il conclut que sa trop grande renommée lui ôte la consolation même d'un exil obscur.

Ubique notus perdidi exilio locum.

Thesée interrompt son ami en lui offrant un asile à Athenes, » païs, dit-il, qui sçait rendre l'innocence aux Dieux mê- » me. « C'est que Mars y avoit été absous au tribunal de l'Aréopage, suivant la Fable. Le Roi d'Athenes emmene Hercule, & par ce moïen le spectacle finit.

Fin du Théatre Tragique.



ERRATA.

Page	Fautes.	Lisez.
Age 84. *ligne*	2. *& ailleurs*, Pherés,	Pherès.
122.	6. ſormais,	déſormais.
169.	1. qu'il,	qu'elle.
187.	19. priſes,	priſe.
255.	1. emmené,	amené.
265.	25. ſéverité,	ſécurité.
268.	1. que de dire,	que dire de.
294.	21. il conduiſit,	il y conduiſit.
295.	*derniere*, Helene,	Hermione. *Androm. Act. III. Sc. IV.*
428.	1. quelle,	quel.
429.	3. pieté,	pitié.
437.	20. victime,	victoire.
456.	3. cer,	cette.
480.	32. commençons,	commencions.
488.	21. au-deſſus,	au-deſſous.
558.	28. ce bonheur,	cet honneur.
642.	38. meurs,	meure, *item*, *p.* 649. *l.* 19. *item*, *p.* 668. *l.* 36.



